FIGARO ILLUSTRÉ

N° 166 — Janvier [illegible]

JEUNESSE, par M. [illegible]-Dhurmer

[illegible] d'un an { France 36 francs / Étranger (Union postale) 42 —

Prix net : 3 francs ; Etranger : 3 fr. 50

L'ÉLECTRIQUE

La plus ancienne, et la plus importante des Sociétés de Voitures Electriques de Paris

SES VOITURES ELECTRIQUES

GALLIA

Pratiques, Elégantes
Simples, Robustes
Confort, Régularité
Economie

Pour permettre à ses clients, avant d'acheter, de se rendre compte des avantages de ses voitures, **L'ÉLECTRIQUE** leur fournit à l'essai et à des prix très avantageux, des voitures de luxe *au mois et même à la journée.*

VENTE — LOCATION
ENTRETIEN
GARAGE — CHARGE

L'ELECTRIQUE *17, rue Jean-Goujon, PARIS - Bureau et Garage - 400 ch. de force -* Tél 559 71
114 & 116, rue Gravel, LEVALLOIS - Usine et Garage : 600 ch. de force - Tél 540 08



Le Nouveau Soutien-Gorge

bien différent du modèle baleiné et lourd qui était connu jusqu'ici, est tout entier en batiste, et sans aucun baleinage.

C'est par une coupe ingénieuse et un ajustage spécial, innovés par Madame Seurre, lingère, (55, boulevard des Batignoles, à deux pas de l'avenue de Villiers) qu'il peut rendre les services attendus, et cela sans que l'œil le plus exercé puisse le deviner sous la chemise, et encore moins à travers le corsage.

Il s'impose à toute femme qui désire être bien corsetée, et souhaite paraître avoir une allure et un maintien parfaits, une poitrine idéale. Il ne comporte ni baleines, ni buse, ni tissu renforcé rien, rien absolument ; c'est sa coupe seule qui redresse la poitrine, la remet et la maintient à la place qu'elle doit académiquement occuper ; aussi, n'est-il besoin en aucune façon de modifier les vêtements de dessous ou de dessus, qu'on continuera de porter sans le moindre changement.

Celles de nos lectrices qui habitent Paris tireront grand profit à passer à quelque jour chez Madame Seurre, ne serait-ce que pour se rendre compte des services que peut leur rendre son ***Soutien-Gorge,*** le cas échéant. Quant à celles qui résident au loin, qu'elles lui écrivent et s'enquièrent de la façon de prendre les mesures nécessaires. Toutes se féliciteront du résultat obtenu, car chacune paraîtra idéalement corsetée et, ce qui ne gâte rien, au contraire, sa plastique approchera de la perfection !

S'adresser à Mme **SEURRE,** Lingère, **55, Boulevard des Batignolles**
(proche l'Avenue de Villiers et le Boulevard Malesherbes)

GRANDS MAGASINS DU LOUVRE

PARIS — *Les plus vastes du Monde* — **PARIS**

Soieries, Manteaux, Confections, Trousseaux

ENVOI FRANCO A PARTIR DE 25 FRANCS — INTERPRÈTES DANS TOUTES LES LANGUES

GRAND HOTEL TERMINUS

PARIS — Gare Saint-Lazare — PARIS

CAFÉS & RESTAURANTS, TABLE D'HOTE, HALL SPLENDIDE

500 CHAMBRES ET SALONS AVEC TOUT LE CONFORT MODERNE

PALAIS D'ORSAY

Grand Hôtel de la Gare du Quai d'Orsay — ***PARIS***

VUE SPLENDIDE SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES, LA SEINE ET LES TUILERIES

LUMIÈRE ÉLECTRIQUE ET TÉLÉPHONE DANS TOUTES LES CHAMBRES

ASCENSEURS ET ESCALIER ROULANT

GRAND HOTEL DU LOUVRE

Rue de Rivoli, Place du Palais-Royal. — PARIS

ASCENSEURS, BAINS, ÉLECTRICITÉ

300 Chambres et Salons richement meublés

Lamplugh & Cie

Carrossiers de luxe pour Automobiles

24, Rue Greffulhe

Levallois-Perret (Seine)

LA SILENCIEUSE AUTO-SELECT TÉLÉPHONE 560-76 *LA SILENCIEUSE* AUTO-SELECT

28, PLACE SAINT-FERDINAND, 28

J.-E. BOISSAYE

CONCESSIONNAIRE

RENAULT, Diétrich, Mors, Panhard,

LA SILENCIEUSE AUTO-SELECT PARIS *LA SILENCIEUSE* AUTO-SELECT

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

Les annonces sont reçues
chez MM. Huguet, Minart & Cie, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50



GRENADIER DE LA GRANDE ARMÉE

d'après une peinture à l'œuf, de M. Edouard Detaille, membre de l'Institut,
Ancien élève du Lycée Condorcet

LE CENTENAIRE DU LYCÉE CONDORCET

Dans quelques jours, le Lycée Condorcet célébrera le centième anniversaire de sa fondation. C'est là un événement dont le retentissement s'étendra bien au-delà des portes de cette belle et noble maison — et dont la portée dépasse de beaucoup celle



M. D. BLANCHET, proviseur du Lycée
Dessin de M. A. Le Petit, fils.

d'une fête de famille — car l'histoire du Lycée Condorcet depuis l'année 1804 où il s'établit dans le local des capucins de la Chaussée d'Antin, c'est, en raccourci, l'histoire de la France.

Les noms mêmes qui lui furent successivement donnés, témoignent combien ses destinées furent liées intimement à celles de notre pays; fondé par un décret du Premier Consul du 23 fructidor, an XI, il fut baptisé Lycée Bonaparte, puis l'empire ayant été proclamé, il devint le Lycée Impérial Bonaparte.

De 1814 à 1815, il subit le contre-coup de l'exil de l'Empereur et des Cent jours, et il s'appelle dans la même année Collège Bourbon et Lycée Bonaparte, pour rester, définitivement, après Waterloo, le Collège Royal de Bourbon.

La révolution de 1848 lui restitua le nom de Lycée Bonaparte, et l'empereur Napoléon III celui de Lycée Impérial Bonaparte.

Les désastres de 1870 surviennent, le Lycée Bonaparte devient le Lycée Condorcet, puis le Lycée Fontanes, pour reprendre enfin — définitivement ? — le nom de Condorcet en 1882.

Dans cette succession de baptêmes différents et quelque peu contradictoires, il y a lieu, je crois, de voir autre chose qu'un puéril souci de l'actualité, ou la vaine satisfaction qu'éprouvent les partis vainqueurs à assouvir leurs rancunes sur les partis vaincus, et qu'ils se sont offerte d'ailleurs sur tant d'autres établissements universitaires. Si le Lycée Condorcet a changé de nom chaque fois que la France a changé de régime, c'est qu'il était lui-même une image très complète et très belle de la France tout entière dans ce qu'elle a de meilleur, dans son cœur et dans son esprit.

Une telle affirmation peut paraître audacieuse, et on pourrait être tenté de l'attribuer dans une certaine mesure, à l'esprit de solidarité et de tendresse pour leur vieille maison, qui a toujours animé les Condorcetistes.

Quelques noms, choisis entre des centaines, quelques exemples suffiront à montrer cependant que rien n'est plus juste.

Cette maison a élevé le fils de l'empereur Napoléon III; deux présidents de la République se sont assis sur ses bancs : Carnot et Casimir-Périer; — puis, tour à tour, vingt ministres, parmi lesquels : de Falloux, Armand Béhic, le duc de Broglie, Auguste et Jean Casimir-Périer, Adolphe et Georges Cochery, Duclerc, l'Amiral Peyron, David Raynal, Ribot, etc.; — un président du Sénat : Léon Say; — trois présidents de la Chambre : le duc de Morny, Casimir-Périer et Deschanel; — une multitude de sénateurs et de députés qui ont illustré tous les partis : de Paul de Cassagnac à Ferdinand Buisson, de Paul Déroulède à Joseph Reinach; — plus de cinquante diplomates, parmi lesquels : MM. Crozier, Revoil, Herbette, de Montebello, de Mouy, Melchior de Vogüé; — deux préfets de la Seine; — cinq bâtonniers de l'Ordre des avocats : Berryer, Chaix d'Est-Ange, Allou, Devin, Durier... cette énumération incomplète et hâtive montre avec assez d'éloquence l'influence qu'a eue cette grande institution sur la conduite des affaires de notre pays, et le lien étroit qui l'unit à toutes les manifestations de la vie française depuis un siècle.

* * *

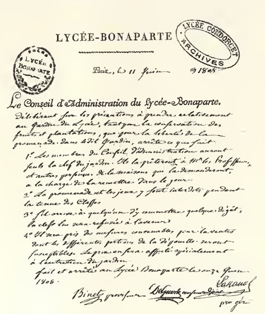
Si de la politique intérieure et extérieure on passe à la Littérature, à la Science et aux Beaux-Arts, l'influence du Lycée Condorcet sur les générations de ce siècle apparaît plus éclatante et plus brillante encore; — il a donné dans ces cent années d'existence : trente membres à l'Académie Française, seize à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, neuf à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, sept à l'Académie des Beaux-Arts, douze à l'Académie de Médecine, treize professeurs au Collège de France, que sais-je encore.



LE PÈRE MARTIN
Dessin de M. José Clara.

Les admirables professeurs qui ont illustré cette grande maison ont guidé les premiers pas d'écrivains, tels que : Jules Claretie, Prévost-Paradol, Sainte-Beuve, Taine, Vandal,

Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Karr, Georges Ohnet, Eugène Süe, Adolphe Belot, Lucien Muhlfeld, Fernand Gregh; — d'auteurs dramatiques comme : Alexandre Dumas fils, Émile Augier, Ludovic Halévy, Ernest Legouvé,



LYCÉE-BONAPARTE

Lycée Condorcet Archives

Lycée Bonaparte

Paris, le 11 Juin 1808

Le Conseil d'Administration du Lycée-Bonaparte.

Délibérant sur les précautions à prendre relativement au jardin du Lycée, tant pour la conservation des fruits et plantations, que pour la liberté de la promenade dans ledit jardin, arrête ce qui suit

1° Les membres du Conseil d'administration auront seuls la clef du jardin. Ils la prêteront à MM. les Professeurs, et autres personnes de la maison qui la demanderont, à la charge de la remettre dans le jour.

2° La promenade et les jeux y sont interdits pendant la tenue des Classes

3° S'il arrive à quelqu'un d'y commettre quelque dégât, la clef lui sera refusée à l'avenir

4° Il sera pris des mesures convenables pour la vente dont les différentes portions de la dépouille seront susceptibles. Le prix en sera affecté spécialement à l'entretien du jardin

fait et arrêté au Lycée Bonaparte le onze Juin 1808.

Binet proviseur [illegible] censeur [illegible] pro. gér.

Eugène Labiche, Paul Hervieu, Pierre Veber, Abel Hermant, Albin Valabrègue, Hector Crémieux, Henri Becque; — de poètes comme : Alfred de Vigny, Sully Prudhomme et Paul Verlaine; — d'historiens comme : Baudrillart, Augustin Filon, Levasseur, Georges Picot, Yriarte, Vandal; — de médecins comme : Letulle, Hayem, Bergeron, Richet, Hallopeau; — de peintres comme : Édouard Detaille, et Jean Béraud qui ont bien voulu apporter à ce modeste tableau la précieuse collaboration de leur beau talent, Jean Veber, Carl Rosa; — de musiciens comme : Adolphe Adam, Victorin Joncières, Georges Hüe, William Marie; — d'acteurs comme : Lhéritier, La Ferrière, Taillade, Talbot, Lugné-Poë, Laugier; — de journalistes enfin comme : John Lemoine, Blaze de Bury, de la Bedollière, Auguste Vitu, Jules Vallès, Émile de Girardin.

* * *

N'est-ce pas là une magnifique pléiade des talents les plus divers? et n'est-on pas en droit de dire, sans être taxé d'une bienveillante partialité envers une maison très chère, que le Lycée Condorcet a apporté à la gloire de la France, une contribution exceptionnelle, et que les fêtes de son centenaire doivent être célébrées par une belle partie de l'élite française?

Malgré l'ampleur que je revendique pour elles, ces fêtes res-

Je soussigné certifie que monsieur Legouvé (Ernest Gabriel) a suivi la classe de rhétorique pendant l'année scolastique de 1825 à 1826

[illegible]

teront cependant familiales; l'esprit de famille qui a toujours régné entre les « Condorcets » est en effet légendaire; c'est une chose remarquable, car il n'y a jamais eu de pensionnaires dans cette maison, et il semblerait que des élèves réunis pour des classes de deux heures et dispersés ensuite à travers Paris, n'eussent jamais le temps ni l'occasion, le seuil une fois franchi, — attirés par les mille distractions qui, dès le bon passage du Havre et sur toute leur route, sollicitent et retiennent leur attention, — de cultiver « l'esprit du lycée ».

* * *

L'esprit du Lycée! Il est endiablé, cet esprit, — la vie de Paris pénètre en effet, de toutes parts, le Lycée Concorcet où l'on n'ignore rien des grandes premières, des potins à la mode, ni même — hélas! — des « events » sportifs à sensations. Le père Martin dont je parlerai tout à l'heure sait bien tout cela, il en a blâmé les élèves pendant un demi-siècle, mais au fond il en est très fier, et répète à qui veut l'entendre que « son » lycée est le plus parisien et le plus spirituel des lycées de Paris ».

En tous cas, nulle part « l'esprit de lycée » n'exerce un empire tout à la fois aussi absolu et aussi cordial : le Lycée Condorcet est resté pour la grande majorité d'entre nous une petite patrie à laquelle nous rattachent des liens très forts et très doux. Cette atmosphère d'attachement et de tendresse pour la maison, — elle a été, il faut le dire, créée pour une bonne



L'HEURE DE LA CLASSE
Croquis de M. Jean Béraud, ancien élève du Lycée Condorcet.

partie, par les hommes éminents et bons qui se sont succédé depuis un siècle dans les chaires du Lycée Condorcet.

Si je devais tracer un tableau d'honneur de ces hommes qui ont illustré l'enseignement pour le plus grand profit et la plus grande gloire du Lycée Condorcet, je devrais de nouveau entreprendre une énumération pour le moins aussi longue que celle que j'ai faite tout à l'heure pour les élèves, — et je ne crois pas qu'elle serait fastidieuse; mais, en l'épargnant au lecteur, je satisfais, je crois, au désir que tous ces hommes pourraient m'exprimer, fidèles à ce désintéressement, à cette abnégation qui les ont conduits à sacrifier souvent les plus belles carrières et les espérances les plus justifiées, à ces générations d'enfants dont les succès dans la vie les ravissaient comme s'ils eussent été leurs propres triomphes : en quoi ils n'avaient pas tout à fait tort.

Pourtant, il est quelques noms qu'on ne saurait se dispenser de prononcer lorsqu'on prétend apporter sa pierre au monument du Lycée Condorcet, tels ceux de M. Binet, le premier proviseur du Lycée, et du célèbre conventionnel Lakanal qui fut son premier économe, tels ceux des proviseurs Alexandre et Bouillet,


LYCÉE CONDORCET · ARCHIVES ·

UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE.

Académie de Paris

CERTIFICAT D'ÉTUDES.

Nous *Proviseur du Collège Rl de Bourbon*

Après avoir vérifié les Registres et recueilli le témoignage des *professeurs*

Certifions que l'Élève *Delavalette (fils)*

né à *Senlis* Département d' le

de l'année est entré dans notre établissement le *8bre*

1816 en qualité d'*Externe* et qu'il y a suivi avec assiduité les cours de la classe de *Rhétorique* pendant *un* an

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent Certificat.

Fait à *Paris* le *11 Août 1824*

Signé [illegible]

Vu et approuvé par nous Recteur d'

Fait à le 182

UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

de professeurs qui s'appelèrent ou s'appellent Alphonse Karr, Henri Patin, Eugène Talbot, Victor Cucheval et le jovial et excellent Bourgine, et l'historien Gazeau à la barbe d'or et à la parole fleurie, et tant d'autres...

Est-il permis aussi de ne pas apporter un souvenir à l'être exquis que fut M. Julien Girard. Après avoir été comme élève la gloire du Lycée Condorcet, il y revint comme professeur, puis pendant quinze ans comme proviseur; — et dans ces dernières fonctions, il s'est fait adorer par des milliers d'élèves qui ont gardé le culte attendri de cet homme éminent et simple, et profondément bon. Est-il permis aussi d'oublier le charmant esprit, le cœur profond et délicat d'Ernest Dupré, professeur de rhétorique inoubliable, qui aurait pu être — et était en réalité — un écrivain de haute valeur, un poète délicieux; mais qui voulut être — et fut — par dessus tout un éducateur merveilleux.

Et Paul Martin! le père Martin, comme on l'appelait familièrement — l'ours Martin, même comme on le qualifiait parfois avec irrévérence. Vous voyez ici sa tête hirsute et pittoresque, et ses yeux cachés derrière des lunettes d'or. Ces yeux ont vu passer quelque quarante mille condorcettistes, cette tête a vécu et pensé l'histoire de Condorcet. Cet homme, c'est Condorcet lui-même. Durant quarante et une années, il fut surveillant général du Lycée, il eut sous sa férule, des élèves dont les grands-pères avaient été ses élèves; et, ne sachant plus, ne voulant plus distinguer entre l'aïeul et le petit-fils, entre son lycée et « ses enfants », il les enveloppa d'une tendresse profonde qui est encore, dans la retraite qu'il s'est décidée à prendre, sa joie, son orgueil et sa vie.

Il était terrible à voir, et les petits, à sa première apparition, tremblaient en se disant qu'ils allaient avoir là un impitoyable « pion », — mais bien vite ils se rassuraient, bien vite ils distinguaient très loin derrière les lunettes, cachés dans les broussailles des cheveux et de la barbe, — des yeux qui doucement souriaient, et que même une larme attendrie venait emperler au spectacle de cette jeunesse éternelle, toujours nouvelle et toujours la même, de cette jeunesse que durant un demi-siècle il morigina et adora...

Mais il faut se borner et ne pas se laisser trop entraîner à la douceur et à l'attendrissement des vieux souvenirs. MM. Girard et Ernest Dupré sont morts, le père Martin est parti, — le Lycée reste dans toute sa gloire, et toute sa prospérité; — sur le banc où Taine avait sa place, devant le pupitre où Detaille crayonna ses premiers bonshommes, — une génération d'enfants studieux ou turbulents, sont venus s'asseoir à leur tour, et ils préparent pour l'avenir de nouvelles victoires et une gloire nouvelle à leur Lycée; vous pouvez être assuré que c'est l'avis de M. Désiré Blanchet, le proviseur actuel, en fonction depuis huit ans déjà, et qui présidera longtemps encore aux destinées de la Maison dont il a su garder avec infiniment de tact, de bonne grâce, et d'intelligence les anciennes traditions; et auquel il en a apporté quelques nouvelles dont un « Condorcet » de l'an 2004, se chargera de dire, lors des fêtes du bicentenaire, toute la valeur et tout le mérite.

Ph. Emmanuel GLASER.



LES RETARDATAIRES
Croquis de M. Jean Béraud.



Collection de M. L. R.

« RÊVE QUI PASSE... »

Étude par V de Brozik.

LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un Voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançoit davantage!
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. « Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère :
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là; telle chose m'advint :
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne. Et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par Mlle BARTET, de la Comédie-Française
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA.



Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie.
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu.
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs étoit usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus qu'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

LA FONTAINE.

“Il faut corriger les Enfants”

Nouvelle inédite de M. ROMAIN COOLUS.

Illustration de M. K.-X. ROUSSEL.

«... On reproche souvent aux vieilles gens de rabâcher. Cela est assez naturel. Les vielles gens se rajeunissent dans leur passé et elles ressassent de vielles histoires pour oublier le temps présent. De vieilles gens qui ne rabâcheraient pas ne seraient pas de vieilles gens. Que voulez-vous que nous racontions aux jeunes, sinon les jours disparus? Les récents leur sont mieux connus qu'à nous; et ils les comprennent mieux aussi.

Quant à moi, je suis de caractère entier et, comme il ne me plaît guère que l'on me contredise, je raconte aussi peu que possible et seulement l'indispensable. Oui, l'indispensable seulement. Il est des choses qu'il faut dire : et celles-là comment ne pas les dire? Mais je crois m'être toujours observé et ne m'être jamais répété. Je le crois du moins; il se peut que je me trompe, mais j'en serais étonné. Aujourd'hui ce que j'ai à vous confier, mes petits, est de ces choses qui doivent être dites. Je ne serai pas tranquille, maintenant que j'y ai repensé, tant que je ne me serai pas débarrassé de cette histoire. Or je veux être tranquille, car je peux mourir d'un instant à l'autre et il faut être tranquille pour mourir.



J'ai soixante-quinze ans, je ne puis plus attendre. Maintenant il faut que je parle. Je ne dois pas garder pour moi cette histoire. Que quelqu'un la connaisse au moins et me juge... avec indulgence; car on doit de l'indulgence à tout le monde et plus encore à ceux qui se confessent sans que rien les y force. Rien que leur conscience au moins; tout est là. Je veux vous conter cette histoire, les jeunes, pour que vous y songiez. Vous me direz ce que vous en pensez. C'est une aventure de jeunesse. La jeunesse, c'est loin, mais ça ne meurt pas et, aux vieillards, ça leur remonte souvent au cœur... souvent! »

***

« J'étais en ce temps là, je parle de plus de quarante ans, un des plus hardis pêcheurs de Glopinhausen. Mon fils Henrik, qui est mort depuis en mer, m'aidait dans mon travail. Nous partions le soir à six heures; le matin, au jour, nous revenions. On avait jeté les filets toute la nuit. On vivait. Ma femme Hedda, qui est morte aussi depuis, pouvait à toutes les fêtes s'acheter des fichus de couleurs. Je n'ai jamais beaucoup aimé cela. D'abord c'est trop voyant; et puis, les femmes s'habituent à ne plus vivre que pour la parure. Or, que signifie cette passion pour des étoffes? Des êtres humains ont mieux à penser; c'est une de mes idées du moins. Enfin elle est morte. Dieu lui soit clément! C'est pour vous dire que j'étais heureux dans mes affaires, presque un notable parmi les pêcheurs du bourg; on venait me consulter aussi, me prendre pour arbitre. J'étais considéré.

Un Dimanche de Novembre, je fus mandé à Brunicken, précisément pour un cas litigieux. Je ne pouvais pas refuser. J'aurais cependant préféré passer mes heures de repos avec Hedda et Henrik. Mais qu'aurait-on pensé de moi? Un notable ne peut se dérober aux honneurs. Il fallait partir. Je m'y résolus. Brunicken est à trois heures de marche de Glopinhausen. Les deux bourgs sont aux extrémités avancées d'un fiord qu'il faut contourner dans toute sa longueur pour aller de l'un à l'autre. Je partis par un temps froid et sec, très clair. J'allais vite. Pourtant la grève était semée de gros galets tapissés d'une gelée visqueuse de goëmons; mais je voyais où mettre le pied et faisais sans cesse de petits calculs très rapides pour éviter les passages dangereux. J'eus de la chance et tout réussit assez bien, puisque je vins à Brunicken avec quelque avance.

On me fit fête. Je fus reçu comme un vrai notable qui vient donner son avis sur des affaires difficiles. Je ne tardai pas d'ailleurs à les arranger à la satisfaction générale et tout le monde me félicita. J'étais fier et je pensais au plaisir d'Hedda et de Henrik quand je leur rapporterais ces paroles flatteuses. Je ne me rappelle pas un meilleur moment dans mon existence; je fus vraiment très heureux. On me choyait. Je m'assis à table entre la femme de mon hôte et son beau-frère. Sa femme était, ma foi, très agréable, et son beau-frère ne manquait pas d'esprit. J'en avais aussi alors, disait-on, et je sus trouver de petites choses qui les firent rire, elle surtout; elle avait de bien belles dents quand elle riait; et elle riait! Cela me fit plaisir; on a beau être grave et aimer sa femme; il y a des heures où on se plaît à regarder celles des autres. La femme de mon hôte m'y provoquait d'ailleurs et ne s'en formalisait pas. J'en profitais comme bien vous pensez. Je fis même mieux. On buvait beaucoup, cela n'a rien de surprenant et les rasades se succédaient comme coups de cloche. Elle aussi

levait souvent son verre et le vidait d'un trait; je me souviens qu'à un moment ses yeux brillèrent comme des cierges : « Voilà une femme qui a diable en tête », me dis-je, et cette idée m'émoustilla.

J'eus soudain le désir de l'embrasser et j'approchai mon visage du sien. Alors elle fit « pouah ! » et de la main me recula la tête. Tout le monde rit. Je devais sentir le vin, sans doute ; je me mis à rire aussi, mais j'étais vexé et songeai à partir. J'eus à ce moment



la vision de la grève et elle m'apparut toute pleine de goemons et je glissais, et je glissais. Certainement, la nuit venue, je n'en sortirais pas. Il fallait rentrer de jour. Je fis mine de me lever pour prendre congé. La femme de mon hôte se pendit à mon bras et me retint ; je me rassis et me remis à boire. Cela dura quelque temps encore. Je n'ai plus le souvenir très précis de ce qu'on fit. Je me rappelle seulement avoir été en partie dégrisé par le froid de l'air quand nous sortîmes.

* * *

La nuit venait ; des cailloutis d'étoiles commençaient à empierrer le ciel ; il faisait beau ; de légers brouillards flottaient sur la mer qui mugissait au loin. Un vieux me prit à part et me demanda si je couchais à Brunicken ; il m'offrait un lit, le petit père ! Je refusai, ne voulant pas inquiéter les miens à Glopinhausen. Il s'enquit alors de la manière dont j'allais regagner mon bourg. Je lui fis tâter mes jambes qui sont solides. Il me dit que ce n'était pas prudent et que Yahn, son beau-fils, en une heure, me ramènerait en barque. Je le remerciai sèchement, n'ayant pas l'habitude de faire travailler les gens les jours de repos. Il se le tint pour dit et s'éloigna. Après quelques propos, je pris congé de tous ces braves gens qui se confondirent en remerciments. J'étais aux anges. Jamais je n'avais reçu tant d'éloges à la fois. Cela m'était très agréable, pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Pour un peu, j'aurais eu de petites gouttes d'eau plein l'œil. Je leur serrai la main et me mis en route.

Je marchai d'abord bon train, assez étonné de ne pas rencontrer plus d'obstacle. Mon bâton sonnait sur les galets et me tenait compagnie avec sa musique. Mon pas était rapide et j'avançais avec jovialité. Le repas, les vins m'exaltaient la cervelle et des refrains licencieux, Dieu me pardonne, couraient sur mes lèvres. Et cependant je pensais aux douces causeries du logis, dont je devinais, à travers la nuit froide et nue, les vitres flambantes et l'intérieur de bonne chaleur.

Comme je souriais à ces réflexions je m'aperçus que je ralentissais mon allure ; les galets et les pierres se pressaient en plus grand nombre ; ils devenaient aussi plus gluants. Je me retournai et vis encore très nettement les lumières de Brunicken ; je n'avais guère fait que le tiers du chemin ! Et j'avais beau fourrager la nuit de mes regards, celles de Glopinhausen n'apparaissaient pas encore ou si lointainement que c'en était ironique. Un léger brouillard, sans doute, les dissuadait de m'encourager. Je restai pensif une minute, puis résolument me remis en marche. Il fallait coûte que coûte rentrer, le soir même, au bourg.

Avec des difficultés inouïes, je fis encore un bout de route à travers les pierres visqueuses. Je glissais et me relevais tour à tour, m'aidant de mon bâton, les mains poissées par les algues, les pieds endoloris, les chevilles blessées. Cette chevauchée à travers ces pierres coalisées m'épuisait. Je me prenais intérieurement le cœur comme avec la main et le serrais, pour ainsi dire, en l'exhortant : « Allons! du courage, il faut avancer. » Mais mon pauvre cœur était inerte, si fatigué, si las, un peu en moi comme une chose morte, un fardeau au lieu d'un soutien. Je m'arrêtai, vaincu.

Alors, sous le froid aigu, je me sentis triste et je compris — trop tard — que je m'étais engagé dans une sotte aventure. Je n'avais pas le courage de revenir sur mes pas et je me sentais dans l'impossibilité de poursuivre ma route. Je m'assis sur une pierre qu'avaient épargnée les lichens de mer et méditai. Un grand vent soufflait par rafales houantes comme une montée d'orgue. J'écoutais, n'ayant plus rien à me dire. Je restai ainsi près de trois-quarts d'heure, dans un mutisme de chose, résigné.

Soudain je me souvins qu'à mi-chemin de Glopinhausen et de Brunicken se trouvait, adossée à la falaise, une petite masure abandonnée que des contrebandiers avaient dressée là jadis; ils s'y donnaient rendez-vous et y cachaient leurs marchandises. Un beau soir, les douaniers avaient eu vent de la chose, avaient fait cerner la bicoque par des soldats du roi et avaient arrêté la bande. Depuis cette affaire, elle avait été délaissée et servait à l'occasion d'abri aux passants surpris par le gros temps. Je résolus de borner mes efforts à m'y traîner pour y passer la nuit. Les hommes ont besoin d'un toit pour dormir; ils sont mal à l'aise quand ils se trouvent trop près des choses, car ils ne les sentent pas hospitalières. Et puis il faut être tranquille pour le sommeil comme pour la mort. Ma seule



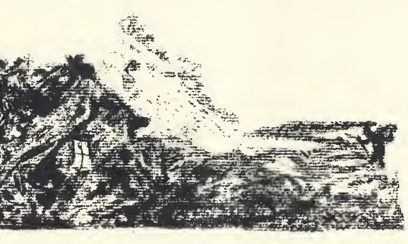
crainte était de ne pas apercevoir la cahute; elle nichait dans un renfoncement de la côte et je pouvais passer à quelques mètres d'elle sans m'en douter. Ces choses là arrivent; en outre, plus on a besoin d'un objet, plus il semble prendre à plaisir à se cacher de vous, à se dissimuler, à fuir votre contact: il y a de la malice, voyez-vous, dans les objets; je l'ai souvent constaté.

Aussi fus-je surpris, en scrutant les lieux qui m'environnaient, de voir, à quelques centaines de pas, une lumière, faible il est vrai,

clignoter du côté des terres. Elle ne pouvait filtrer que de la masure des contrebandiers. Quelque voyageur, sans doute, égaré comme moi et qui veillait!

Je me sentis tout réconforté et comme attendri par cette découverte. Il y avait quelqu'un, tout près. Je résolus de me hâter. Trois cents pas à peine devaient me séparer de la bicoque; il suffisait d'un dernier effort. Je me relevai et doucement, pour ménager mes forces, je m'avançai avec des précautions multipliées, avec des mains ambassadrices qui tâtaient les choses, palpaient peureusement le chemin. J'allais ainsi comme un aveugle prisonnier de sa p opre nuit intérieure. Parfois je rencontrais des pierres si hautes qu'il me fallait les chevaucher des pieds et des mains, m'accrocher aux cheveux huileux des algues, et ramper sur elles pour ne pas tomber. Ah! l'affreuse angoisse! Tenez! en ce moment, il me reste comme un frisson dernier, comme un étonnement lointain de n'être pas mort dans ce froid, dans ce peuple hostile de pierres mornes, sous toutes ces étoiles qui enciergeaient la nuit comme pour une veillée funèbre.

A un moment, je tombai brutalement; une douleur vive m'arracha un cri violent; mon visage avait porté sur une pierre aiguë. Une sorte de rage sourde me prit; mes dents claquaient de colère; j'aurais tué en cet instant. Aussi pourquoi tout semblait-il s'être ligué contre moi? pourquoi ces pierres ameutées, invincibles, me barrant la route, me clouant dans l'obscurité, au cœur du froid? Je souffrais aussi des angoisses d'Hedda, que j'imaginais. La pauvre femme me croirait perdu; je l'entendais déjà pleurer, me semblait-il, comme si mes sens eussent contracté soudain une acuité exceptionnelle et que j'eusse pu entendre la tombée de ses larmes au loin! Et je me sentais coupable! C'était par ma faute que tout cela était arrivé. Je n'avais pas été dans la journée celui que j'aurais dû être! Je m'étais attardé volontairement à Brunicken, par complaisance pour la femme de mon hôte qui était jolie, qui avait de si belles dents, et qu'en mon ivresse j'avais convoitée! J'avais trahi mon Hedda, en vérité, et je m'en sentais puni déjà — et justement; les châtiments viennent quelquefois vite. On agit; on dit que l'on ne sait pas ce qu'on fait; on ment; on sait; seulement on croit que le jour d'expier ne viendra jamais ou si tard... et il se trouve que c'est le jour même du péché. Cela est ainsi, croyez-moi. Défiez-vous des excuses que l'on invente ingénieusement pour se justifier. Elles ne trompent personne, ni Celui d'en-haut, ni nous-mêmes d'ailleurs.



*
* *

Après une dernière crispation de tout mon être, un sursaut suprême, j'atteignis enfin la masure; elle était réellement éclairée, et la lueur qu'elle versait au dehors coulait d'une toute petite fenêtre haute découpée dans la cloison. J'essayai avant d'entrer d'inventorier l'intérieur. Je ne pus. Une taie laiteuse s'étendait sur le carreau comme une peau blanchâtre. Je marchai vers la porte. Un silence extraordinaire dormait dans la bicoque. Elle devait être déserte, car je n'entendais pas le plus léger bruit. Au loin toujours l'orchestre morne de la mer cadençant sa vieille mélopée.

J'entrai. J'eus un saisissement de stupeur, comme un vertige de surprise. Ah! par exemple! J'étais si loin de m'attendre! Dans la petite chambre, où fumait une mauvaise lampe, il y avait trois êtres, trois êtres éveillés, vivants, mais comme stupéfiés, les lèvres closes, immobiles, inertes et irritants. Sans leurs yeux grands ouverts où des regards remuaient, on les aurait pris pour des statues. Il y avait deux vieillards et un enfant de douze à treize ans. Tous les trois étaient assis sur des escabeaux qu'avaient probablement laissés là les douaniers après la confiscation du matériel de contrebande. Les deux vieillards étaient extraordinairement différents. L'un avait une figure très pâle, des cheveux longs et tout blancs, d'un blanc d'aile d'oiseau de mer, une barbe patriarcale, de bons grands yeux doux semblables à ceux des chiens. L'autre était ras de poil et portait des cheveux courts; mais ses traits dénonçaient une fatigue lourde et comme une lassitude déjà ancienne de l'existence; le visage rouge par plaques et le nez de ton violacé accusaient l'usage excessif de l'alcool.

Le gamin, assis derrière les vieux, contre la cloison du fond, me griffa tout de suite de ses regards et je vis que ses yeux méchants grimpaient de mes mains à mon visage pour redescendre ensuite de mon visage à mes mains. Je cherchais instinctivement la cause de cette mimique tracassière quand je m'aperçus que j'avais les mains sanglantes. Je constatai alors que je m'étais profondément entaillé et que mes blessures étaient sérieuses. Pour rassurer mes compagnons, j'expliquai en norvégien que je venais de tomber sur les rocs et que je m'étais cruellement meurtri le visage. Ils ne me répondirent pas et même ne parurent pas m'avoir entendu. Les vieux ne détournèrent pas la tête. Seul l'enfant ricana. Je haussai les épaules et ne fis plus attention. Je saisis dans une encoignure un escabeau vide, et m'y laissai tomber; je formais un tas de chair inerte. J'étais excédé de fatigue.

Cependant une pensée lancinante vrillait la somnolence qui cherchait à m'engourdire. Je ne m'expliquais pas la présence de ces trois personnages muets, qui ne semblaient pas se connaître et qui demeuraient là cloués sur leurs sièges, étranges, équivoques, irréels. D'où venaient-ils? Qu'étaient-ils? Qu'attendaient-ils? Ils ne paraissaient pas connaître le norvégien! Ils ne paraissaient pas des nôtres! Etaient-ce des naufragés de nationalité étrangère, égaré là, à moitié morts de froid et de faim, hébétés de misère, que les souffrances avaient figés et perclus sur leurs bancs? Etaient-ce des gens qui allaient mourir? Que voulaient-ils? Que faisaient-ils avant mon arrivée? Qu'auraient-ils fait si je n'avais pas paru? Encore aujourd'hui je cherche; je ne m'explique pas. Ils n'avaient avec eux aucun ballot de contrebande, aucun sac suspect. Je ne puis rien imaginer qui ne soit invraisemblable et je me demande...

A moins... toutefois... à moins que l'irréel ne soit la même chose que le réel, et qu'entre le vrai et l'absurde il n'y ait que l'épaisseur d'une paupière qui ne s'est pas levée assez vite ou qui s'est baissée trop tôt.

Tout à coup, je m'aperçus avec irritation que j'étais examiné, par les vieillards obliquement et cauteleusement, d'une façon dissimulée et poltronne; par l'enfant directement, insolemment, avec cette grossièreté fanfaronne qui donne envie de gifler les gamins. Ses yeux étaient sur moi, collés à ma peau. Ils m'épiaient voracement. Ah! le petit taon! comme il s'acharnait! Au bout de quelques minutes, cet espionnage agressif me devint insupportable et je cherchai à y échapper en déplaçant légèrement mon escabeau; mais je continuai à sentir sur moi la phosphorescence de ces yeux insistants, qui me persécutaient et m'échauffaient le sang. J'avais beaucoup bu dans la journée et, bien que le grand air et la course eussent en partie dissipé mon excitation, les vins avaient laissé dans mon cerveau des ferments singuliers qui le travaillaient sourdement.

L'heure avançait sans qu'il me fût cependant possible de me rendre un compte exact du moment de la nuit où nous étions. Les vitres grossières de la masure portaient une housse de buée qui nous isolait du reste du monde. Une atmosphère épaisse et fade



pesait sur nous. J'avais la tête lourde et le cœur contri. J'avais le pressentiment que mon aventure finirait mal et je songeais à Hedda, aux gens de Glopinhausen, à Dieu aussi, de temps à autre, le moins souvent possible.

Je perçus alors très nettement (comment? Mes yeux n'avaient rien constaté, mes oreilles rien entendu. Aurions-nous des sens mystérieusement en éveil à certaines heures?) je perçus qu'un changement était survenu dans les positions de mes voisins par rapport à la mienne; et pour m'en assurer, je tournai légèrement la tête. Il était vrai. Le mauvais gamin s'était sournoisement rapproché de moi et son escabeau n'était plus qu'à quelques doigts du mien. Pourquoi? Que me voulait-il? Dans quelle intention? Je ne pouvais me rendre compte. Je constatais seulement qu'il persistait à me dévisager avec férocité, et que ses yeux continuaient à coller sur ma peau leur ventouse haineuse. J'en étais exaspéré. Ce garnement devait être de ces petits bandits qui étouffent lentement des moineaux dans leur main ivre de palper une agonie, de ces cruels petits bonshommes qui font le mal pour le plaisir précoce de faire souffrir, pour la joie effrayante d'anéantir, de détruire. La bouche offrait tous les signes d'une perversité hâtive, déjà durement retroussée avec des plis d'une sensualité louche. Les yeux, ambigus et incertains, jetaient des lueurs inquiétantes; et leur inexplicable hostilité outrait.

De la main je fis un geste impératif qui lui enjoignait de se tenir à l'écart et de ne point m'importuner davantage. Il ne répondit pas et continua à me fatiguer de ses yeux infatigables. Je serrai les dents.

Sur ces entrefaites, les deux vieillards, comme mûs par un même ressort, se levèrent. Les lèvres closes et les bras collés au corps, ils restèrent ainsi quelques secondes, immobiles, l'oreille tendue comme vers un cri de signal. Puis, sans que j'eusse rien remarqué qui pût justifier leur retraite, ils se dirigèrent vers la porte, l'ouvrirent. Une ruée de vent se précipita par la chambre et secoua violemment la flamme de la lampe qui se mit à fumer de façon désastreuse. Je restai abasourdi de ce départ brusque, en pleine nuit noire — le ciel maintenant portait le deuil de toutes ses étoiles — à une heure et demie de marche de toute habitation. Peut-être étaient-ils attendus par une barque voisine, à l'abri dans quelque anfractuosité de la côte. Je me perdais en conjectures pour m'expliquer ce que pouvaient être ces vieillards, qui ne m'avaient pas répondu lorsque je les avais interpellés en novégien et qui fuyaient ainsi sur cette grève dangereuse dans des ténèbres d'encre.

Ils avaient laissé ouverte la porte de la masure où, par moment, le vent engouffrait ses rafales. Je me levai et poussai le loquet. Le gamin était toujours là, les yeux sur moi, les yeux contre moi, les yeux en moi; il n'avait pas bougé, indifférent en apparence au départ de ses compagnons.

Pourtant, j'avais la conviction qu'ils faisaient tous partie d'une même bande et que l'enfant aurait dû s'éloigner avec les vieux. Il n'était resté que pour m'exaspérer; il ne s'attardait que pour me pousser à bout; il ne lui suffisait pas de m'avoir torturé pendant une heure; il voulait m'infliger ce supplice toute la nuit. C'était pour moi une certitude.

A ce moment j'entendis un léger grattement aux vitres de la fenêtre, quelque chose qui ressemblait à un signal. Aussitôt le gamin sauta de son escabeau; mais au lieu de se diriger vers la porte, il fit un pas vers la lampe et comme un geste pour la saisir. Je pressentis qu'il allait l'emporter et me murer dans l'obscurité, livré à toutes les angoisses de cette nuit atroce, sous l'oppression de tout ce qui s'agite d'inconnu au cœur du noir.

La terreur de ce nouveau danger me fit agir avec une promptitude incroyable; je sautai sur la porte qui, par hasard, était munie d'une serrure et d'une clé, fermai à double tour et mis la clé dans ma poche. Après quoi, les bras croisés sur la poitrine, je me tournai vers le petit. Sa figure exprimait la plus vive déception et comme une rage sourde; ses traits étaient serrés et contractés; j'eus l'impression de les avoir fermés en faisant jouer la serrure. Ses lèvres violacées et rageuses murmuraient de pauvres niaises menaces. Il sentait que l'heure devenait mauvaise pour lui.

Cependant, le sang me cognait ferme aux oreilles. Depuis un long moment, le petit bougre s'appliquait à me mettre hors de moi et je me sentais d'humeur orageuse; pour me contenir jusqu'alors, il m'avait fallu des prouesses de patience; j'étais à bout. Je le sentais, ma colère ne demandait qu'à faire explosion; je m'en rendais compte et j'attendais. Au premier choc!...

Ce ne fut pas long. Le gamin réfléchit une minute. Il avait saisi la lampe et la dressait hautement. Tout à coup il vint sur moi. Ah! — Que méditait-il? Allait-il me la jeter au visage, s'en servir comme d'une arme, tâcher à me blesser avec? Je le crus. Aussi, m'avançant vers lui, je lui pris le bras et serrai si fortement que la lampe tomba et s'éteignit. Ah! — Ce fut une minute d'effroi profond. Toute la nuit était là, sur nous, pesait sur nous, nous écrasait. La lampe roula à terre avec un bruit plaintif; on entendit un glouglou las et gras; l'huile dégorgeait. Cependant, la petite carne ruait, mordait, furieux comme un diable rouge. De son bras resté libre,

il m'assénait de mauvais coups de poing sur le visage dont les blessures, vives et cuisantes, saignaient violemment. Je cherchais à le contraindre, mais dans l'obscurité il m'échappait; et ce bras affolé me battait la figure comme un fléau de machine. Peu à peu, à ma terreur confuse, je sentis monter en moi, comme une marée de naufrage, une de ces colères blanches que vous savez. Dans ces moments-là, je sais que je deviens hideux. Il me semble que j'ai la peau pâle comme si on m'avait ganté la tête d'une peau d'homme mort. J'ai des yeux de noyé, mornes, vitreux, indifférents. Aux lèvres, une petite mousse de salive comme une écume de fièvre. Oui, je dois vraiment être hideux. Une de ces colères là venait de m'envahir. Alors je ne me contins plus. Je fus de la force déchaînée. Je lui appliquai sur toute la largeur de la gorge ma main droite grande ouverte et le soulevai du sol. Il gigottait éperdument et je reçus tout à coup dans l'aine un coup de pied dont je souffris affreusement. A partir de ce moment je ne connus plus rien. J'étais fou. Je serrai la gorge de plus en plus étroitement, m'écriant avec une sorte de frénésie pédagogique démente : « Il faut corriger les enfants, il faut corriger les enfants ! ». Oh ! ce ne fut pas long! Au bout de quelques secondes de débat, le gamin cessa de résister, céda, et je commençai à trouver qu'il pesait étrangement. Il était corrigé.



— « Il n'était pas mort, au moins, demanda vivement Nora, qui écoutait avec anxiété le récit de l'aïeul. »

— Il était corrigé, répéta celui-ci. Je le laissai tomber à terre et sa chute fit rouler bêtement de quelquespas encore la lampe éteinte. Ce bruit me causa une intolérable souffrance. Je n'ai jamais cessé depuis d'entendre cette lampe rouler bêtement sur le carreau sonore. Je m'attendais d'une minute à l'autre à voir ses compagnons revenir le chercher. Il n'en fut rien. Je ne sais comment cela se fit, ni pourquoi, mais ils l'abandonnèrent.

Je terminai la nuit près de ce petit corps qui refroidissait. J'eus des réflexions diverses, mais je ne parvins pas à me découvrir un remords. Il faut corriger les enfants...

Ce fut bientôt toute une pâleur par la chambre et le petit jour parut. Mes yeux en profitèrent pour inspecter curieusement la pièce où ce drame venait de se passer, et ce qui soudain me frappa, ce fut une clé, une autre clé, dans le mur accoté à la falaise. Je la fis tourner et un placard s'ouvrit, d'où s'exhala une laide odeur de pourriture. Je décidai que ce serait la tombe de l'enfant. Il paraissait appartenir à cette masure; il en était peut-être l'âme étrange, hostile, bohême et démantelée; il était juste que le corps lui revînt et qu'elle le gardât. Je soulevai donc le corps du mauvais gamin et le jetai dans cette oubliette. Puis je fermai la porte et mis la clé dans ma poche. Depuis, je l'ai toujours sur moi. La voici. » Et il tira de son pantalon une vieille clé rouillée. Nora poussa un cri et détourna la tête. Le vieillard haussa les épaules, caressa la clé un instant et la replongea dans sa vareuse.

— « Il faisait grand jour, continua-t-il, j'ouvris la porte. Un bont vent frais, fleurant le large, vint me laver de toutes ces horribles émotions. J'avais les jambes brisées et le cœur amer. Il me semblait revenir d'un exil insensé. Avant de quitter la hutte, je promenai mes yeux sur les choses et les plaignis de leur complicité; ayant aperçu la maudite lampe qui traînait, je l'envoyai d'un coup de pied rancunier crever sur les galets. Et puis je me remis en route. — Et depuis je n'ai jamais rien entendu de cette affaire. J'ai tenu à vous la conter tout de même pour vous apprendre; d'abord, parce que j'entends encore de temps à autre la lampe qui roule bêtement sur les carreaux; et puis, parce que j'ai voulu vous prouver qu'il faut corriger les enfants.

Alors Jorg : « Vous auriez dû tout dire aux magistrats, grand-père. Votre silence...

— « Mon silence! J'avais femme et enfants, Jorg, et j'étais le plus gros pêcheur de Glopinhausen; on me prenait souvent pour arbitre dans les bourgs voisins et on me louait de mes sentences. — Seulement je n'ai jamais voulu retourner à Brunicken, ni comme arbitre, ni autrement. A cause de la masure. Et, depuis, je n'ai plus *osé* corriger les enfants. »

Et comme on semblait se méprendre sur sa pensée :

« Mais je persiste à croire qu'il *faut* les corriger. Sinon, les hommes seraient sans défense contre leur rire. »

ROMAIN COOLUS.



Les Rois
et
la Fête des Rois

(... Bourgeois de Paris, mon ami, prends garde. Toi, bonhomme méthodique, tu muses et flânes quand ce n'est plus l'heure? Toi que chatouillent les menus propos du boulevard, toi toujours à l'espère des coquets potins sur toute sorte de gens que tu ne connais pas, toi qui dégustes avec le même plaisir chaque matin ton journal, frais hors-d'œuvre de ta journée, Bourgeois de Paris, mon ami, défends-toi. Et si tu rabâches des histoires ni frétillantes, ni malignes, que ce soit avec la merveilleuse inconscience d'un sentimental timide qui se trouve une fois à l'aise...)

*
* *

Ne dites pas : « Il est trop tard. » — Parce que c'était hier ou l'autre jour que vous tiriez les rois, parce que le brouillard respiré par la route ronge là-bas la robe moins lumineuse de la Fête éloignée, c'est l'instant de songer encore à la compagne qui s'efface, de sourire au geste ami de son adieu, pour qu'elle s'en aille plus lente, et revienne plus joyeuse et plus belle.

Ne dites pas : « Le conte est trop vieux. » — Vous savez bien qu'il est toujours puéril et frais, simple et charmant. Vous savez bien que nulle n'est fanée de ses grâces dix-neuf fois séculaires et qu'alors, plus il vous semble vieux, plus il vous rajeunit aussi.



LE ROI BOIT!

Gravure de PAUL PONTIUS, d'après JORDAENS. (Musée et chalcographie du Louvre.)

*
* *

L'autre soir, autour d'un gâteau doré, vous attendiez sans émotion le signe du destin. Soyez francs comme vous fûtes ingrats : En est-il un seul parmi vous qui, pieux, associait à la chaude saveur de la galette feuilletée, la mémoire vénérable de Melchior, Gaspar et Balthazar? — J'entends votre excuse ingénue : « Vous avez fait comme l'an passé. Au reste, la galette était bonne et la tablée divertissante... »



L'ADORATION DES MAGES
Par Bernardino Luini. (Musée du Louvre.)

Il est vrai que, l'an passé, votre insouciance fut sans doute pareille. Il est vrai que mille soins importants vous dissipent aux quatre coins de la planète. Vous pourriez cependant vous arrêter un peu. Il me semble qu'une aïeule chantonne qui a l'âge de ses petites filles...

Jadis trois Rois sont venus,
— Melchior, Gaspar, Balthazar —
Jadis trois Rois sont venus
Adorer l'Enfant Jésus.

Melchior était un vieillard,
Longs cheveux et barbe blanche;
Il portait robe d'azur,
Manteau d'hyacinthe;
Il avait, beau quoique vieux,
Le front chauve et les yeux bleus.

Gaspar était un jeune homme,
Sans barbe et vermeil.
Sa robe était orangée,
Son manteau pourpré.

Robe écarlate et manteau
Bariolé, Balthazar,
Brun, à barbe noire,
Balthazar entre les deux
Était plus jeune et plus vieux.

Jadis trois Rois sont venus
Qui cherchaient l'Enfant Jésus...

Vers la caverne lointaine,
Une étoile les conduit,
Et brille au métal des traînes
Qui ruissellent dans la nuit.

— « Salut, Madame Marie,
Disaient les Rois prosternés.
Nous savons, Vierge Marie,
Que le Verbe est né.
Voici l'or, voici la myrrhe
Et voici l'encens,
Moins précieux qu'un sourire
Du doux Seigneur votre enfant. »

— Lors, Jésus sourit.

— « Hélas, Madame Marie,
Disaient les bergers honteux,
Votre enfant, notre Seigneur,
Regardera-t-il nos fleurs? »

– Lors, Jésus ferma les yeux
Et baisa les fleurs...

*
* *

Là-dessus, tout le monde est *presque* d'accord. Les vétilleux néanmoins prétendirent que ces Rois n'étaient pas des Rois, mais des Mages. Par bonheur des personnes bien informées harmonisèrent l'antinomie en déclarant qu'ils étaient incontestablement des Rois-Mages.

D'autres détails sont moins certains.

Ainsi selon la tradition, Mages ou Rois, ou Rois-Mages, *Ils* étaient trois. Or, les prophètes avaient parlé : « Les rois de Tharsis et des Iles viendront lui apporter des présents. Les rois d'Arabie et de Saba lui feront des offrandes... » Donc, ils devaient être quatre. Les prophètes divaguent-ils, ou la tradition rêve-t-elle ?

Tenons pour trois, chiffre mystique.

D'où venaient-ils ? Nouveau problème comportant plusieurs solutions également probables. Ils venaient :

1° Soit de l'Arabie heureuse ;

2° Soit de la Perse ;

3° Soit d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

D'autre part, un document dont il faut tenir compte, prouverait que des trois individus en question, l'un étant Roi, les autres Mages, — le roi *Cheriperimale,* pèlerin volontaire parti de *Cranganor* pour expier quelque chose de sombre, avait trouvé en Cormanie deux mages très célèbres qui le conduisirent en Judée et le guidèrent jusqu'à la crèche. Après quoi ils étaient retournés chez eux.

Une critique prudente affirmerait, je pense, tout compte fait, que les Rois-Mages venaient de loin.

*
* *

La chanson n'hésite pas quant aux couleurs des tuniques, des manteaux, de Melchior, Gaspar et Balthazar. Elle omet de signaler un point douteux, une question ardemment controversée : la couleur de Balthazar. Les modérés le peignent brun. Les excessifs le poussent au noir. Les premiers s'entêtent. Les deux partis transigent enfin : c'est le page de Balthazar qui était nègre, nègre d'Éthiopie, où d'ailleurs... Continuons.

*
* *

... Ayant adoré, les Mages songèrent au retour. Je vous épargne leur voyage, leur baptême, leur prédication, leur martyre, leurs villégiatures à Constantinople, à Milan et leur transfert au douzième siècle, sur l'ordre de Frédéric Barberousse, maître de Milan, dans la cathédrale de Cologne. Car, j'ai oublié de vous le marquer, dès Constantinople, ils n'étaient plus que de magnifiques momies. Aujourd'hui, dans la « châsse des Trois Rois », reliquaire de la basilique de Cologne, trois crânes, resplendissants de pierreries, reposent sur des coussins de velours rouge.

*
* *

Et c'est vous, mes trois Rois que l'on fête sans songer à vous! C'était bien la peine de marcher douze jours, de chercher treize nuits l'endroit d'humilier en votre personne devant la divinité reconnue toute la superbe des Gentils. Épiphanie, ce nom ne parle plus aux cœurs. C'est toute juste si la révélation de Jésus n'est pas révérée comme par ce prêtre toujours fidèle au culte de « Sainte-Épiphanie, vierge et martyre, mère des Mages! »

La Fête des Rois, devrait pourtant garder le sentiment de sa grande naissance et de sa dignité héréditaire.

*
* *

Cette fête d'abord n'était pas distincte de la Noël. Puis la conscience chrétienne s'élucida, s'avisa de l'anachronisme, et le pape Jules I[er] débrouilla cette confusion : les fêtes de la Nativité et l'anniversaire de l'Adoration universelle furent célébrées à douze jours d'intervalle. Pour les premiers chrétiens l'anniversaire était austère. Un jeûne rigoureux épurait leur méditation fervente. Le grand jour arrivé, ils se réunissaient heureux et graves autour d'une table frugale. Plus tard, on oublia le jeûne et l'allégresse devint plus vive. Si vive, que certains théologiens s'alarmèrent, s'irritèrent, fulminèrent contre la ribote païenne et les scandaleuses ripailles de ces brebis trop enthousiastes. L'on avait beau objecter que c'était triple fête, puisque c'était le jour aussi du baptême de Jésus et des noces de Cana. Ce zèle indignait les plus arides des docteurs. Leurs menaces virulentes furent sans effet. L'on passa outre. L'église même donnait un dangereux exemple. Un ordinaire de Sainte-Madeleine de Besançon, datant du quatorzième siècle, précise le mode des représentations accoutumées.

Quelques jours avant l'Épiphanie, un chanoine était élu roi, Roi des rois. Le matin de l'Épiphanie, il officiait. Trois chanoines congrûment vêtus, parcouraient la nef, précédés d'un flambeau symbolique, se prosternaient lorsque l'Évangile rappelait l'adoration, déposaient leurs offrandes et s'en allaient du côté opposé. La messe expédiée, la cérémonie était brillamment complétée par une agape confraternelle.

Cela plut au peuple. Et chaque maison eut un roi que la fève d'un gâteau désignait.

Les vrais rois à leur tour se promirent de cet usage quelques piquantes péripéties et ne dédaignèrent point de se monter cette pièce à spectacle. L'on fêta les Rois, l'on tira les Rois à la Cour. Les monarques, en grande pompe se rendaient à la messe et y

offraient trois boules de cire recouvertes l'une d'or, l'autre d'argent, la troisième d'encens. La manière changeait avec le règne.

Une fantaisie épiphanique de François Ier faillit lui coûter la vie. L'anecdocte en est contée dans les *Mémoires* de Martin du Bellay :

« Le Roy étant à Romorantin, vint la fête des Roys. Le « roy sachant que M. de Saint-Pol avait fait un roy de la fève « en son logis, délibéra avec ses supôts d'envoyer défier ledit roy « de mondit seigneur de Saint-Pol. Ce qui fut fait. Et, parce « qu'il faisoit grandes neiges, mondit seigneur de Saint-Pol fit « grande munition de pelotes de neige, de pommes et d'œufs « pour soutenir l'effort. Étant enfin toutes armes faillies pour la « défense de ceux de dedans, ceux de dehors forçant la porte, « quelque malavisé[1] jeta un tison par la fenêtre, et tomba ledit « tison sur la teste du roy, de quoy il fut fort blessé, de ma- « nière qu'il fut quelques jours que les chirurgiens ne pouvoient « assurer de sa santé. »

Sous Henri III, l'on sacrait à la Cour, la veille de l'Épiphanie une reine de la fève, qui le lendemain, marchait somptueusement parée à la gauche du Roi de France, l'accompagnait à l'offrande, et rentrait au Louvre avec lui, « trompettes et tambours sonnant[2]. » L'autre reine était à droite.

Sous Louis XIII, on soupait ce soir-là dans la grande galerie du Louvre.

(1) Le comte de Montgommery.
(2) Journal de l'Estoile.

Louis XIV, malgré l'anathème furieux des Sulpiciens, voulut cette fête éclatante. Elle le ravissait, étant solennelle.

En 1704, une ordonnance de police enjoignait aux boulangers de livrer au prix courant, sous peine d'amende et sur l'heure, des brioches et radiches pour tirer les rois, à toute personne qui en demanderait.

En 1707, à Versailles, la réjouissance dura deux jours : c'était une politesse de Soleil à Étoile.

Sous Louis XV, Louis XVI, à travers la Révolution, sous l'Empire, l'usage s'affaiblit lentement. Louis XVIII et Charles X ne réussirent pas à le revivifier. Aux Tuileries, c'est en famille que l'on fêta les Rois. Depuis la Restauration, ce n'était plus chose officielle. Il restait encore que ce fût délicieux.

Délicieux comme jadis dans les villes et les campagnes, dans le Nord et dans le Midi, chez les puissants et chez les humbles. Je n'ose prétendre, à propos de couronne, « qu'autrefois était mieux », et sincèrement je ne le crois pas. Je n'ose pas non plus vous avouer ce que je regrette. Vous allez vous moquer de moi, me jeter que je ne suis pas « dans le train »... Si j'y étais, cueillerais-je des fleurs ?

Ce que je regrette, voyez-vous, ce n'est ni l'ironie cruelle des saturnales romaines, vagues aïeules de la coutume chrétienne, où les esclaves servis par les maîtres, tiraient au gâteau lequel d'entre eux serait roi du festin ; ni la sagesse plus admirable des Perses qui, en une sorte de repas des rois, aidaient la chance d'un esclave misérable, infirme, cacochyme, le couronnaient de



L'ADORATION DES BERGERS
Gravure de P. DE JODE, d'après JORDAENS. (Chalcographie du Louvre.)

guirlandes et le pendaient charitablement pour dilater à l'infini l'orgueil de son apothéose et le plus enivrant de ses rêves; ce n'est pas l'inconsciente férocité d'une Marie Stuart travestissant un jour, de ses toilettes et de ses bijoux, la jolie coquetterie d'une de ses filles d'honneur; ni le caprice, révoltant, s'il permit qu'on en rit, d'un Édouard *IV* faisant roi de la fève un de ses pauvres ménestrels; ce n'est pas l'occasion de mots *philosophiques* faciles et peut-être sincères tel que celui de Charles-Quint à un paysan Aragonais tout fier de son récent cousinage : « Ma foi, mon cher ami, vous auriez pu choisir un plus agréable emploi. » — Ce n'est pas l'appareil hiérarchique d'écuyers, chambellans, ministres, dont l'Angleterre méridionale entourait cette royauté; ce n'est pas l'aimable satire qu'exprimait : « Le Roi boit! Le Roi boit!.. » crié par les convives, ni l'imitation protocolaire de l'acte souverain; ce n'est pas, je le confesse, le jovial passe-temps de barbouiller de suie, en souvenir de l'Éthiopien, mage ou page, celui qui manquait au cri ou au boire. Ce qui m'afflige, ce n'est pas non plus l'idée de pouvoir quelquefois, grâce à la nonchalance acceptée des pâtissiers, manger de la galette sans risquer de me casser une dent, même le soir de l'Éphiphanie. — Si l'on me confirme que, dans nos provinces, les braves femmes trop inquiètes se fient de moins en moins aux révélations extra-lucides des parts de gâteau mises précieusement dans l'armoire ce jour là, parts dont l'état était censé varier selon la fortune des absents — je me console encore.

De l'adoration, des fêtes qui l'ont célébrée, nous avons gardé, grâce à l'art, grâce à la parole, ce que peuvent conserver les hommes : de belles images (regardez près d'ici) et de belles légendes.

Mais je regrette la *Part à Dieu*.

Autrefois, au moyen-âge, peut-être hier encore, l'aïeul ayant partagé le gâteau désignait la première part et demandait au plus jeune : « Pour qui ce morceau? » — « Pour le bon Dieu. » Et lorsqu'apparaissait l'Étoile du Berger, les pauvres s'en allaient vers la maison des riches et chantaient : « La part à Dieu, s'il vous plaît, la part à Dieu! » — L'enfant ouvrait la porte et donnait aux pauvres.

Je n'ignore pas, ô doux maître Renan, que les hommes, quoi que ricane Mysandre, et quoi qu'ils s'imaginent souvent eux-mêmes, font encore belle « la part à Dieu. » Je n'ignore pas qu'ils rompent avec une émotion plus obscure et pudique, s'il est bénit, le pain grossier de leur vie quotidienne. Mais ils sont d'ordinaire si légers et si las qu'ils ont besoin de jouer pour retrouver leur cœur. La Fête des Rois était un de leurs jeux. L'on observait comme une tradition sacrée, d'être ce jour là, fût-ce une heure, pitoyable et bon. « La part à Dieu, s'il vous plaît, la part à Dieu!.. » Oraison suprême qui pleure silencieusement au fond de tous les yeux... — N'étouffez pas la voix de l'ange gardien qui, le soir de l'Épiphanie, submergeant la mauvaise rumeur de la mêlée barbare, comme dans une vasque de cristal la musique d'une eau surnaturelle, se répandait victorieuse et candide dans la voix des petits enfants.

UN BOURGEOIS DE PARIS.



L'ADORATION DES BERGERS
Gravé à l'eau forte par DENON (1787), d'après LUCA GIORDANO (Chalcographie du Louvre)

Poème de M. Catulle Mendès — Musique de M. Xavier Leroux

LA REINE FIAMMETTE

Conte dramatique représenté au Théâtre National de l'Opéra-Comique

Autographe de M. Xavier Leroux — Fantaisie décorative de M. José Engel. — (Choudens, Éditeur)

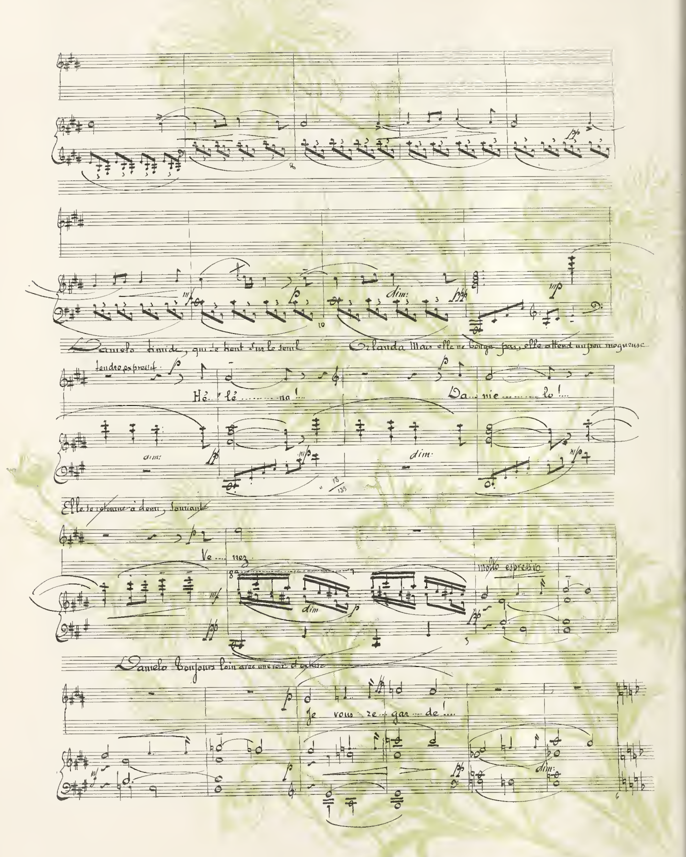
Cependant, Danielo, du dehors, a poussé l'un des battants du vitrail ; le battant s'écarte avec lenteur. On voit une part de la terrasse, pâle clair de lune, allée de lauriers-roses. La lune s'étend jusque dans la sombre salle, et, mêlée aux reflets du vitrail, illumine Orlanda. Celle-ci sent bien que Danielo est entré, mais, coquette, ne se tourne pas encore vers lui.

Andante espressivo e misterioso

pp — mp — dim. — p — dim. — pp

Très expressif

p — mf — p — dim.



dim:
Danielo timide, qui se tient sur le seuil
Orlanda Mais elle ne bouge pas, elle attend un peu moqueuse
tendre expressif
Hé... lè .... na!...
Da... nie .... lo!...
dim
Elle se retourne à demi, souriante
Ve.... nez.
molto espressivo
Danielo toujours loin avec une voix d'extase
Je vous re-gar-de!...
dim:



Daniélo extasié

pp Par-mi le songe é-pars du soir qui tremble et luit... O

pp

pp

dou ce jeu ne fem me, a-vec la dou ce

p

dim:

nuit Le même enchante... ment
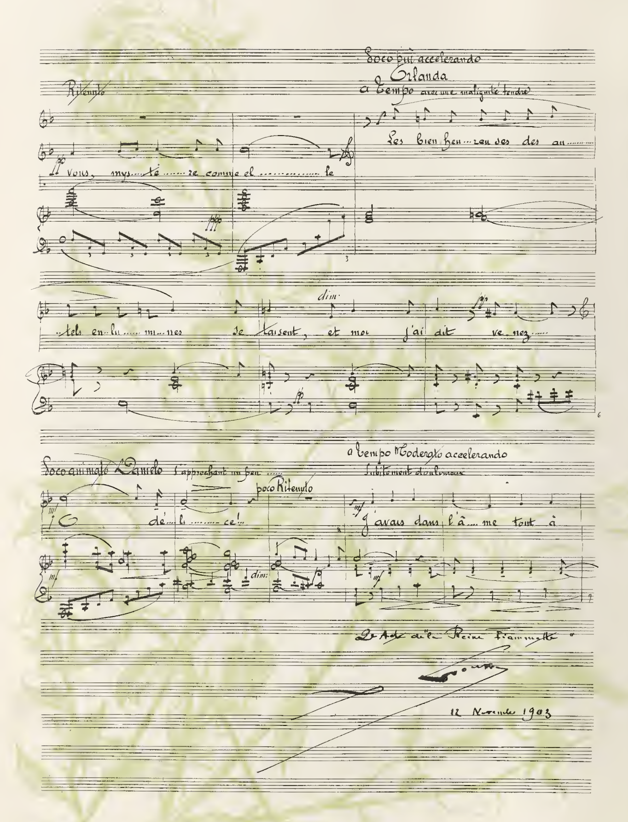
pp

pp Le même enchante.... ment d'om... bre pu... re vous

pp

mê... le Et le jour comme vous

ppp


Poco più accelerando
Orlanda
a tempo avec une malignité tendre
Ritenuto
Les bien heu...reu ses des au...
vous, mys...té...re comme el...le
dim.
tels en lu...mi...nes se taisent, et moi j'ai dit ve...nez...
Poco animato Danielo s'approchant un peu...
a tempo Moderato accelerando
Subitement douloureux
poco Ritenuto
dé...li...ce!
J'avais dans l'â...me tout à
dim.
2e Acte de la Reine Fiammette
12 Novembre 1903



LE SOIR DE L'ÉPIPHANIE

Tableau de M. Henry Vollet.



OCYPE

OU L'HOMME AUX PIEDS LÉGERS



Poeme dialogué de LUCIEN, de SAMOSATE,

Imagé par M. ABEL FAIVRE.

(Traduction nouvelle inédite).

Personnages :

LA GOUTTE,
OCYPE,
LE GOUVERNEUR,
LE MÉDECIN.

ARGUMENT. — *Fils de Podalire et d'Astasie, Ocype, remarqué pour sa beauté et pour sa vigueur, manifestait un goût signalé pour les exercices du gymnase et pour la chasse. Souvent la vue d'un goutteux en proie à la torture ne provoquait chez lui qu'un accès de raillerie; ce mal, prétendait-il, n'était rien. La déesse s'indigne contre lui et l'attaque par les pieds; sur l'abord, Ocype endure bravement le mal, et n'en a cure; la déesse alors le terrasse. Le drame a Thèbes pour théâtre : le chœur est formé de tous les goutteux du pays, qui, à leur tour, se paient la tête d'Ocype. Le drame est des plus piquants; ses protagonistes sont :* LA GOUTTE, OCYPE, LE GOUVERNEUR, LE MÉDECIN, LA DOULEUR *et* LE MESSAGER.

LA GOUTTE, seule.

L'HUMANITÉ me hait : mon nom seul lui fait horreur; je me nomme la Goutte; je suis la terreur des mortels. Par d'implacables liens, j'enserre leurs pieds, et sans qu'ils aient le temps d'y songer, j'envahis leurs articulations. De ceux que j'accable de mes coups je me ris, d'autant plus qu'ils n'avouent pas la vraie cause de leur mal : ils l'exliquent par des raisons qui n'en sont pas : chacun s'illusionne avec des mensonges. C'est une foulure du pied ou un choc, dit-on à ses amis, pour dérober la cause véritable. Mais ce sur quoi l'on se tait, pensant que nul ni verra clair, le temps se charge de le révéler, en dépit de toute volonté. Et lorsque le malade, vaincu, laisse échapper mon nom maudit, il a aussitôt tous les bras amis pour faire de sa marche titubante une marche triomphale. La douleur est l'agent nécessaire des maux que je provoque : sans elle, je ne suis rien. Aussi ai-je motif de m'irriter, et de sentir ma bile s'échauffer, lorsque j'entends les malades s'élever de toutes leurs plaintes exaspérées, non pas contre la douleur, source de toutes leurs angoisses, mais contre moi, comme si leurs blasphèmes leur laissaient espérer que je les pusse arracher de leur carcan.

Au lieu de ce vain discours, que ne vous expliqué-je ma présence en ces lieux, et le juste motif de mon ire? Or donc, un menteur abondant, Ocype, le vaillant, qui dissimule son véritable mal, m'invective, tout en déclarant que je ne suis rien : ma foi, j'ai pris la mouche, ce qui est naturel chez une faible femme, et je viens de lui faire au pied une de ces morsures extrêmement cruelles, dont je sais l'art depuis longtemps. La douleur ne s'est encore localisée qu'en un étroit espace; mais bientôt toute la plante du pied sera aiguillonnée d'élancements. Pourtant Ocype prétend encore qu'il s'est blessé à la course ou à la lutte, abusant ainsi de la crédulité de son gouverneur. D'un pied dont il dissimule la claudication, d'un pied, que j'enserre dans ma glu, le voilà, le malheureux, qui sort de sa demeure et s'avance.

OCYPE, apparaissant, à part.

D'où me vient au pied, cette douleur insupportable, qui ne procède d'aucun traumatisme, et qui ne me permet, sans souffrir, ni de marcher, ni de me tenir debout : elle bride le nerf de ma jambe, comme la corde d'un arc prêt à lancer une flèche, et me condamne à l'immobilité. Pour la fin de nos souffrances, que le Temps est donc lent à s'enfuir !

LE GOUVERNEUR

Redresse-toi, ô mon fils, et assure ta marche : sinon, en boitant, tu vas nous entraîner dans une chute commune.

OCYPE

C'est bien; je me tiens sans ton appui; je t'obéis; je pose à terre mon pied malade, et je ne me plains plus : car je sens quelle honte c'est pour un homme jeune, que de réclamer l'appui d'un vieillard épuisé, mais toujours grincheux.

LE GOUVERNEUR

Tais-toi donc, jeune sot! et ne vante pas si haut ta jeunesse. Qu'est-ce qu'un homme jeune, en proie à la maladie, sinon un vieillard. Sois attentif à ma parole : que je te retire mon aide; moi, vieillard, je reste debout; et toi, le jeune homme, tu roules à terre.

OCYPE

Bah! si tu tombais, toi qui n'a pas de douleurs, tu tomberais parce que vieillard : la volonté en effet trouve chez les vieillards des forces imaginaires; mais vos forces défaillent au moment de l'action.

LE GOUVERNEUR

A quoi bon ergoter, au lieu de me dire comment cette douleur te prit l'orteil?

OCYPE

C'est à la course : en voulant poser le pied légèrement j'ai fait un faux mouvement, et j'ai senti la douleur me mordre.

LE GOUVERNEUR

Eh bien, cours encore, comme dit l'autre, à moins que tu ne restes assis, à t'arracher les poils de la barbe.

OCYPE

C'est peut-être bien aussi la dernière fois que je luttai : en voulant donner un croc-en-jambe, je me suis frappé le pied : sans blague.

du pied, et ne peut plus marcher. Je suis médecin, et l'un de ses amis vient de m'informer qu'il est atteint d'un mal dont l'acuité ne s'arrête pas à un point fixe. Mais n'est-ce pas lui qui s'offre à ma vue, gisant renversé sur un lit. Salut, au nom des Dieux! Donc, quel est ce mal, Ocype : que je le sache sans plus tarder. Instruisez-moi, et peut-être saurais-je vous guérir, quelque vive que soit votre douleur.



LE GOUVERNEUR

Le bel athlète que voilà! Ainsi, tu te frappes toi-même en donnant un croc-en-jambe! A quoi bon mentir : j'ai tenu jadis les mêmes discours, et je voulais cacher ces choses pénibles à mes amis. Vois donc de suite les choses comme elles sont..... (à part.) Mais voilà que la douleur le tourne et le terrasse...

(Le Gouverneur le rentre en la demeure).

LE MÉDECIN, apparaissant.

Où vais je trouver, mes amis, le fameux Ocype, qui souffre

OCYPE

Tu me vois, Sôter, deux fois Sôter, puisque tu portes en ton nom celui de la Minerve protectrice. Une cruelle douleur s'attaque méchamment à mon pied que je n'ose plus poser à terre, ni mouvoir.

LE MÉDECIN

La cause? Quelle douleur? Précisez les circonstances? Car si vous dites au médecin la vérité, il est plus certain de son diagnostic; si on le trompe, il fait fausse route.

OCYPE

En courant ou à la gymnastique, j'ai reçu un coup très violent de compagnons de ma force.

LE MÉDECIN

Pourtant, je ne vois sur le pied aucune ecchymose; et l'on ne vous a appliqué aucune embrocation.

OCYPE

C'est que je ne puis supporter la laine des bandelettes, vains atours, dont beaucoup aiment à se parer.

LE MÉDECIN

Qu'est-ce qui vous plaît donc? Une ponction du pied? Je vous préviens toutefois, si vous y consentez, que vous allez perdre beaucoup de sang.

m'arracher le pied? » Ainsi passa-t-il la nuit, assis sur son séant, et se plaignant de son pied, d'une voix de stentor. Lorsque le chant du coq annonça le lever du jour, il vint vers moi, me toucha de sa main agitée et brûlante de fièvre; mais il me fit les contes que tu sais, enveloppant d'un mystère son véritable et cruel malaise.

OCYPE, l'interrompant.

Maudit vieillard, toujours chargé de vains discours et qui se vante à tous propos, malgré sa nullité! Mais, le malade qui cache son mal à ses compagnons, est pareil à l'homme affamé qui trompe sa faim en mâchant du mastic.

LE MÉDECIN

Vous voulez m'en imposer en changeant de conversation. Vous vous dites malade, mais ne dites pas pourquoi vous souffrez.



OCYPE

Fais-donc si, quoiqu'il puisse advenir, tu délivres promptement mon pied de la torture qui le tenaille.

LE MÉDECIN

Voilà mes instruments tout prêts, assoiffés de sang et affilés.

OCYPE, avec effroi.

Va-t-en! Va-t-en!

LE GOUVERNEUR

Sôter! qu'allais-tu faire! Ton nom ne serait-il plus une sauvegarde. Entends-tu, par le baume du métal, aggraver sa douleur? Ignorant la vérité, tu vas affliger son pied d'un mal nouveau. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'il t'a dit, et sa blessure n'a pour origine ni la course, ni la lutte; écoute-moi donc : Hier, c'est bien dispos qu'il est rentré à la maison; il a mangé comme un ogre, bu de même, et s'est couché seul dans son lit où le sommeil lui fut propice. Mais voilà qu'au milieu de la nuit, il s'éveille, en rugissant, comme si quelque dieu invisible le frappait. Tout le monde de trembler autour de lui. Il disait : « Malheur sur moi! Est-il possible de souffrir autant! Quelque dieu veut-il

OCYPE

Et comment vous fournir l'explication de mon mal. Je ne sais rien de lui si ce n'est qu'il me torture.

LE MÉDECIN

Lorsque sans motif apparent on ressent au pied une vive douleur, et que par de vaines paroles on essaie de donner le change sur la nature de cette douleur, bien qu'on soit éclairé sur elle, alors... Bah! lorsque l'autre pied sera pris, vous mêlerez des larmes à vos cris; et je vous dis ceci : que vous le vouliez ou non, le mal affreux vous écrasera.

OCYPE

Dis vite : quel est ce mal? son nom?

LE GOUVERNEUR

Son nom est composé de deux vocables.

OCYPE

Dieux! Explique-toi, je t'en supplie, vieillard.

LE GOUVERNEUR

Du point où se tient la douleur, on a fait la tête du mot.

OCYPE

Selon ton dire, c'est donc du pied (Ποδος) qu'est fait le radical du mot.

LE GOUVERNEUR

Terminez le mot par la fatale *prise* (Αγρα).

OCYPE

Et quoi, tu oses railler ma misère avec tes calembours.

LE GOUVERNEUR

Douleur terrible qui n'épargne personne!

OCYPE

Soter! Qu'en dis-tu? Que faire?

LE MÉDECIN

Un peu de patience : je me suis trompé par votre faute.

OCYPE

Mais enfin quel est ce mal? Que m'arrive-t-il?

LE MÉDECIN

Vous avez au pied une douleur terrible, incurable!

OCYPE

Vais-je donc traîner l'existence en boîtant?

LE MÉDECIN

Boîter seulement? Ce n'est rien : calmez votre effroi.

OCYPE

Quoi de pis, encore.

LE MÉDECIN

Il vous reste d'avoir l'autre pied dans le même état que celui-ci.

OCYPE

Hélas! Hélas pour moi! Voici qu'une nouvelle douleur s'y glisse en effet et me torture! Me voilà cloué sur place, quand j'ai la volonté de marcher. J'ai le frisson, dès qu'il s'agit de faire un mouvement avec mon pied, et je me sens des terreurs d'enfant. Ah! par les dieux, je vous en conjure! Soterique! si votre art n'est pas impuissant, n'épargnez rien : soulagez-moi : si non je meurs : je souffre de douleurs cachées; des dards me percent les pieds!!

LE MÉDECIN

Je me garderai d'user envers vous de l'artifice de vaines paroles habituelles chez les médecins, qui ne savent qu'amuser par elles leurs malades, dans l'ignorance où ils sont de les soigner : voici quelques mots seulement. Votre mal est épouvantable : vous n'avez pas seulement les pieds pris dans des carcans de fer, tels que ceux qu'on emploie au châtiment des criminels, mais à votre corps est réservé un supplice mystérieux et barbare, dont le fardeau est au-dessus des forces humaines.

(Il sort en dansant.)

OCYPE

Hélas! Hélas! Malheur! Malheur! Pitié! Quelle douleur sourde me lacère le pied! Grand Dieu, soutenez-moi par la main, avant que je ne tombe, ainsi que les satyres soutiennent sous les aisselles l'ivresse de Bacchus.

LE GOUVERNEUR

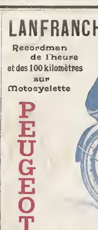
Bien que vieux, je puis encore t'obéir en cela; et de mes vieilles mains aider tes jeunes années.

(Et tandis qu'il l'aide à se soulever, tous les podagres thebains passent devant Ocype et le raillent.)

LUCIEN, de SAMOSATE.

(Traduction nouvelle, inédite)





LANFRANCHI
Recordman
de l'heure
et des 100 kilomètres
sur
Motocyclette

PEUGEOT



Les Fils de PEUGEOT frères

Usines à Valentigney
Terre Blanche
Beaulieu
(Doubs)

HALL
Recordman
de l'heure
et des 100 kilomètres
sur
Bicyclette

PEUGEOT

Le GRAND SUCCÈS du dernier SALON de l'AUTOMOBILE a été pour la Marque

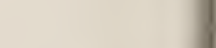
CHARRON, GIRARDOT & VOIGT

MÉDAILLE d'OR
au Salon de 1904
La plus haute Récompense





MÉDAILLE d'OR
au Salon de 1904
La plus haute Récompense



LES PLUS PRATIQUES • LES PLUS CONFORTABLES • LES PLUS ESTHÉTIQUES

N.-B. *Pour consulter la liste des Références, demander le* CATALOGUE ARTISTIQUE *qui contient tous les renseignements utiles à connaître concernant les CHASSIS, les MOTEURS et les CARROSSERIES.* — ENVOI GRATUIT SUR DEMANDE.

Société Anonyme des Automobiles CHARRON, GIRARDOT et VOIGT, Usine modèle, 7, Rue Ampère (PUTEAUX, Seine), Magasin d'Exposition, 45, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

L'Exposition d'Automobiles a consacré le succès des

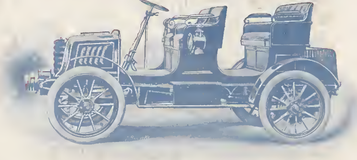
Voitures à vapeur GARDNER-SERPOLLET

USINE : 9 et 11, Rue Stendhal, PARIS

Le type 1904 des 40-chevaux **Gardner-Serpollet** a subi d'intéressantes modifications qui en font la voiture idéale du sportsman qui veut à la fois pratiquer le grand tourisme avec de vastes et spacieuses carrosseries et réaliser à l'occasion les plus grandes vitesses.

Le type 1904 des 15-chevaux **Gardner-Serpollet** a été illustré au cours de la saison sportive 1903 par l'ininterrompue série de succès de Peltzer, qui n'a jamais connu la défaite dans les épreuves où il s'est présenté, équipé en touriste avec quatre voyageurs, et atteignant parfois en course 90 kilomètres à l'heure. On pourrait baptiser cette 15-chevaux ***l'Invincible.***

Le type 1904 des 9-chevaux **Gardner-Serpollet** a fait sensation. Il est bien dénommé le « Simplex », car son merveilleux châssis constitue l'idéal de la simplicité organique, et le moteur reste, pour ainsi dire, la seule pièce mécanique apparente. La « Simplex » G.-S. fera fureur cette année et ses constructeurs ont pris de nombreuses commandes pendant le Salon.



Double Phaëton "Simplex G.-S. 1904" – 9-chevaux

FIGARO ILLUSTRÉ



LICATION MENSUELLE

22e Année — No 167
Février 1904

PARISIENNE
par H. CARO-DELVAILLE

nement (France. . . . . 36 francs
n an (Etranger (Union postale). 42

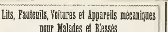
PRIX (3 FRANCS;
ÉTRANGER : 3 FR. 50





OPÉRATIONS DE BOURSE sans couverture aux personnes solvables.
Grammaire gratuite
A. S. MILLAUD, 21, Faubourg Montmartre, PARIS





DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux
10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)
PARIS
LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles — FAUTEUILS PORTOIRS de tous systèmes — VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or
" EXPOSITION LILLE, 1902 — GRAND PRIX "
SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 127-84

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Phie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.






STORES en tous Genres
Toile depuis 25 francs
TOUT POSÉS
BOURRELET CHENILLE LAINE
MESNARD JEUNE 130, boulevard Saint-Germain PARIS



Lamplugh & Cie
Carrossiers de luxe pour Automobiles
24, Rue Greffulhe — LEVALLOIS-PERRET (Seine)



LUBIN
11, rue Royale, PARIS (VIIIe)
CATALOGUE FRANCO





FORMODOL — LE MEILLEUR DENTIFRICE
DENTS conservées PAR L'EMPLOI JOURNALIER DU **FORMODOL**
EN VENTE PARTOUT
Soignées, extraites ou posées SANS AUCUNE DOULEUR PAR LE **SOMNOL**
9.000 Attestations. Brochure franco.
INSTITUT DENTAIRE, 2, R Richer
128, Rue Rivoli, Paris.
FORMODOL — LE MEILLEUR DENTIFRICE

TOILETTES DE PRINTEMPS

LE CORSET fait la toilette féminine. Une femme mal corsetée n'est jamais, quoi qu'elle fasse, bien habillée.

Aussi pour permettre à toutes les dames soucieuses de leur santé et de leur beauté de se vêtir avec la dernière élégance en commandant leurs *toilettes de Printemps*, et d'apprécier en même temps la *supériorité incontestable et la coupe essentiellement anatomique et vraiment idéale de ses merveilleux Corsets*, la Maison **A. CLAVERIE**, de Paris, dont la réputation est universelle, a décidé d'offrir aux lectrices du *Figaro Illustré*, à l'occasion des Fêtes de Pâques, *son nouveau Corset droit* **" Liane "**, *dernière mode*, au prix extraordinaire de **25** fr. **85** *franco de port et d'emballage*, au lieu de *40 francs* prix réel marqué sur son Catalogue.

Ce Corset qui convient à toutes les conformations et qui a été approuvé par les Hygiénistes les plus distingués, donne à la femme l'élégance de la silhouette, l'exquise harmonie des formes, la distinction et le chic parisien, sans nuire en quoi que ce soit à la santé.

Il est confectionné en quatre nuances différentes : *rose, ciel, mauve* et *noir*, d'un superbe coutil broché très solide et très chatoyant avec garnitures riches, et fournitures de premier choix.

Pour avoir un de ces merveilleux Corset, il suffira de faire connaître à **M. CLAVERIE, 234, faubourg Saint-Martin, à Paris**, *les mesures de circonférence du tour de taille, de la poitrine et des hanches prises sur la personne vêtue de son Corset habituel, et la nuance désirée, en lui adressant un* Mandat-Poste de **25** fr. **85**. *L'expédition en sera faite dans les 48 heures qui suivront la réception de la commande.*

LES MOTEURS
TONY-HUBER
sont appréciés des connaisseurs pour leur **LÉGÈRETÉ**, *leur* **DOUCEUR**, *leur* **RÉGULARITÉ**, *leur* **PUISSANCE.**

LES AUTOMOBILES
TONY-HUBER
doivent leur réputation, comme voitures de touristes, à leur **ENDURANCE**, *à leur* **SIMPLICITÉ**, *à leur* **CONFORTABLE**, *à leur* **ÉLÉGANCE.**

Catalogues ou Renseignements : USINES TONY-HUBER,
56, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, à BILLANCOURT (Seine) — Téléphone 683-45

AUTOMOBILES
RENAULT FRÈRES

VOITURES 1, 2 et 4 CYLINDRES



VOITURES 1, 2 et 4 CYLINDRES

USINES : 139, rue du Point-du-Jour, BILLANCOURT (Seine)

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 167 | PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | Les annonces sont reçues chez MM. HUGUET, MINART & Cie, 4, Rue Scribe | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | FÉVRIER 1904

Le Joli Visage

NOUVELLE INÉDITE
DE
M. HENRI DE RÉGNIER

ILLUSTRATIONS
DE
M. P. FRANC LAMY



Si le dernier coup d'œil de Mme Davenay avait été, en sortant de chez son amie, Mme de Berleuse, pour la haute glace de l'antichambre où elle saluait d'un sourire son image gracieuse et furtive, son premier regard, en rentrant chez elle, fut pour le miroir qui, dans un cadre de rocaille ouvragée, pendait au mur du petit salon.

Le bouton électrique, pressé d'un doigt ganté, avait rempli brusquement l'étroite pièce d'une lumière joyeuse. Mme Davenay y retrouvait toujours avec plaisir un certain désordre qui lui convenait. Les meubles y semblaient disposés au hasard, mais les rideaux bien tirés allongeaient leurs plis jusqu'au tapis. C'était, avec des bouquets frais, ce qui constituait pour Mme Davenay une maison bien tenue. Sur la cheminée, reposait une pendule ancienne à médaillons, dont le timbre clair mais incertain sonnait justement cinq heures quand il en était déjà six au moins.

Avec cette pendule, le bibelot que Mme Davenay préférait était certainement son miroir. Aussi fût-ce à lui qu'elle alla, avant même d'avoir enlevé son chapeau. Le sourire de contentement qu'elle avait eu tout à l'heure à la glace de Mme de Berleuse reparut plus assuré, plus satisfait, plus définitif. Il visitait toute sa figure et en animait les traits, un à un; il fit sinuer finement la ligne de la bouche, creusa des fossettes aux joues pleines, éveilla dans les yeux bleus un éclair de malice; puis toute cette expression se changea en un air de cette tendresse qui est la nuance de sentiment qu'une femme a pour elle-même, quand elle se trouve jolie.

Mme Davenay aimait son visage. Chaque fois qu'elle le voyait reflété, elle ressentait un plaisir qu'elle se plaisait à renouveler le plus souvent possible. Elle imaginait, par l'agrément qu'elle prenait à se contempler, celui qu'elle donnait aux autres à être vue. Cet agrément devait être, dans l'idée de la jeune femme, si fort et si vif qu'elle s'étonnait toujours un peu que l'attrait de ses charmes n'eut pas amené dans sa vie des événements imprévus, romanesques et tragiques. Comment quelque amie envieuse ne tentait-elle pas au moins de la défigurer? Comment quelque amoureux n'essayait-il pas de l'enlever? Une voiture au coin d'une allée du Bois, deux hommes masqués... Mme Davenay n'en revenait pas qu'elle pût vivre comme tout le monde, aller librement par les rues, fréquenter les magasins et les églises, sans s'attirer des aventures incroyables.

La seule que lui eut valu sa figure avait été d'épouser M. Davenay. Il était passablement riche; elle, n'avait rien, qu'elle

même. Ce fut donc un mariage parfaitement assorti. M. Davenay aimait sa femme qui l'aimait bien. Elle se passait très facilement de lui, mais n'aurait pas voulu vivre tout à fait sans lui. Aussi avant de se diriger vers sa chambre demanda-t-elle si son mari était là, mais il lui fut assez indifférent qu'il ne fut pas encore rentré.

Lorsque, déshabillée, elle eut revêtu un peignoir garni de dentelles, elle revint dans son petit salon et s'étendit sur une chaise longue pour attendre l'heure du dîner. En attendant, elle



se mit à repenser au détail de sa journée. Elle le jugea agréable. Deux faits s'y détachèrent, auxquels elle se décida à réfléchir plus particulièrement, le premier, que son amie, Mme de Berleuse, lui avait paru un peu triste et préoccupée; le second, que le peintre Paul Ermont lui avait offert de peindre son portrait et qu'elle avait accepté.

Un portrait de Paul Ermont ne se refuse point. M. Ermont avait du talent et du succès. Il ne pouvait manquer de faire d'elle une œuvre délicieuse qui serait un des événements du prochain salon. Mme Davenay voyait déjà le tableau sur la cimaise. Elle imaginait les groupes arrêtés devant la toile, les commentaires élogieux, les reproductions dans les journaux illustrés. On l'admirerait également aux Expositions étrangères. Il serait bon de montrer aux Berlinoises ou aux Londoniennes un des plus jolis visages de Paris. Ce M. Ermont était vraiment aimable.

M. Paul Ermont avait trente-cinq ans. Il était grand, avec une belle barbe blonde, l'air distingué. On le disait courtiseur de femmes. Depuis six mois, revenue d'un assez long séjour en Russie où son mari s'occupait d'affaires, Mme Davenay rencontrait souvent M. Ermont, chez Mme de Berleuse. Il y semblait, sinon intime, du moins bienvenu. Mme de Berleuse recevait des artistes. Rien de plus naturel donc que la présence chez elle de M. Ermont. Mme de Berleuse était plus âgée que Mme Davenay. Ses trente ans traitaient avec une nuance d'aînesse les vingt-quatre ans de son amie. Mme de Berleuse était un peu maigre, le visage long, avec une bouche trop grande, mais belle, des cheveux bruns relevés sur le front en une onde tendre et impérieuse, des yeux admirables qui étaient toute elle-même. Les deux femmes étaient assez liées pour que ce qu'elles disaient l'une de l'autre prît une sorte de force de vérité. Si Mme Davenay eût assuré que Mme de Berleuse était la maîtresse de Paul Ermont, des gens l'eussent mieux cru qu'ils ne le croyaient en s'en prétendant certains. Mme Davenay ne le disait pas, mais il n'est pas sûr qu'elle ne le pensât point un peu. Aussi fut-elle très flattée quand M. Ermont, dès leurs premières rencontres, parut se montrer disposé à faire attention à elle. Il ne tarda pas à lui témoigner un intérêt qui pour être discret n'en était pas moins visible. Mme de Berleuse ne sembla pas s'inquiéter de cette sympathie naissante, au contraire, elle invita souvent ensemble à dîner les Davenay et Paul Ermont. Souvent à table Mme Davenay et M. Ermont furent voisins. Quelquefois Mme Davenay crut M. Ermont sur le point de se déclarer. Elle, de son côté, pensait à lui quelquefois. Aujourd'hui même, elle avait été contente de le trouver chez Mme de Berleuse. C'est là qu'il lui avait demandé de le laisser faire son portrait. Comme elle hésitait, elle vit de loin Mme de Berleuse qui les regardait, elle et Ermont. Pouvait-elle accepter l'offre du peintre sans l'assentiment de son amie?

Mme de Berleuse consultée avait engagé Mme Davenay à accorder à M. Ermont la faveur qu'il sollicitait. Il ferait un chef-d'œuvre. Tout cela fut dit de l'air le plus simple et le plus aisé, mais Mme Davenay avait, en ce moment, besoin de croire qu'une liaison existait entre Mme de Berleuse et M. Ermont. Aussi le calme de Mme de Berleuse, au lieu de diminuer ses soupçons les augmenta-t-il jusqu'à la certitude qui lui était nécessaire pour donner à cette proposition de portrait un piquant particulier.

Maintenant qu'elle resongeait à cette scène, Mme Davenay se demandait si elle ne se trompait pas au sujet des sentiments de Mme de Berleuse. Son naturel, son indifférence étaient-ils joués? Que, par hasard, ils ne le fussent pas, en fallait-il changer d'avis? Non. Cela prouvait seulement que Mme de Berleuse se jugeait assez assurée de la fidélité de M. Ermont pour ne pas redouter pour lui les longues heures qu'il passerait en tête à tête avec Mme Davenay. Cette sécurité, cette confiance, ce dédain agaçaient un peu la jeune femme. Mme de Berleuse n'avait donc jamais regardé la figure de son amie! Et Mme Davenay, levée soudain de sa chaise longue s'approcha de nouveau de son miroir qui s'éclaira de l'image charmante qu'il reflétait en son eau solide entre ses rocailles dorées.

Ce fut à cette occupation que M. Davenay trouva sa femme.

— Mais oui, Simone, mais oui, vous êtes jolie! Le portrait que fera de vous M. Ermont sera très bien. Je viens de le rencontrer au cercle, votre peintre! Il m'a dit que vous consentiez à ce qu'il désire si vivement. Vous avez eu raison, Simone.

— Vous croyez?

Ma chère, il vient un jour où les portraits consolent des miroirs. Quand commencez-vous?

— La semaine prochaine. M. Ermont doit m'écrire. Louis,

dites-moi, sérieusement, est-ce que je n'ai pas une petite rougeur au coin du nez?

* * *

L'atelier de Paul Ermont était situé dans une de ces maisons où l'on entre par la rue Madame et qui donnent aussi sur le Luxembourg. Mme Davenay avait promis d'être exacte. En route, elle s'aperçut, à l'horloge du Sénat, qu'elle était en avance d'une demi-heure. Sa petite pendule ancienne en était la cause par l'irrégularité de sa sonnerie. Mme Davenay en avait souvent constaté les caprices, mais elle continuait à s'y fier naïvement. Pourtant, ne voulant pas arriver trop tôt chez M. Ermont, elle dit au cocher de l'arrêter à la grille du jardin... Un doux soleil dorait le sable des allées. Des enfants jouaient. Un vieux monsieur, sur une chaise, auprès de la caisse d'un oranger, ouvrait une ombrelle blanche, doublée de bleu. Mme Davenay réfléchissait. Elle ralentit le pas.

Il était de plus en plus certain pour elle que M. Ermont fût l'amant de Mme de Berleuse. Quoi, cette Jeanne de Berleuse, si fière, si énergique, si droite, avait oublié pour quelqu'un tous ses orgueils et tous ses devoirs! Mariée, elle acceptait la duplicité d'une pareille situation! Elle s'exposait aux dangers qui pouvaient en être la conséquence! Elle jouait délibérément son honneur et peut-être sa vie! Mme de Berleuse apparaissait depuis quelques jours à Mme Davenay comme une personne nouvelle et extraordinaire, une sorte d'héroïne. Certes beaucoup de femmes sont dans ce cas, mais celui-là seul apparaissait à Mme Davenay comme réel, véritable. Pour agir ainsi, il fallait que Mme de Berleuse éprouvât envers ce M. Ermont un sentiment bien fort et bien violent. Mais lui, comment répondait-il à cet amour passionné? Après tout, il avait bien facilement montré un intérêt attentif à l'amie de sa maîtresse. Ce portrait n'était qu'un stratagème pour voir librement et longuement cette amie. Que lui dirait-il? Et Mme Davenay imaginait l'aveu qui ferait d'elle la rivale de Mme de Berleuse dans le cœur de M. Ermont. Elle en éprouvait une inquiétude indéfinissable à penser qu'elle se trouverait dans quelques instants, seule avec lui. A cette minute, par un singulier revirement, l'image de Mme de Berleuse prit, dans l'esprit de Mme Davenay, la place de celle de M. Ermont. Elle vit son amie abandonnée, trahie, désespérée. Jamais elle ne consentirait à contribuer à cette vilenie! Une générosité soudaine lui vint, qui n'était peut-être qu'une défense sourde d'elle-même. Elle faisait alors le tour du bassin. Elle s'arrêta et posa le pied sur la margelle de pierre. Le jet d'eau retombait dans sa vasque fraîche. Sa ride ne venait pas jusqu'au bord où l'onde demeurait unie comme un miroir. Mme Davenay se pencha. Son visage reflété lui apparut, délicieux et sévère. Un sourire en égaya mystérieusement l'expression. Le parti de Mme Davenay était pris. M. Ermont n'aurait rien d'elle que ce qu'il en fixerait sur sa toile...



Dans l'escalier de M. Ermont, Mme Davenay s'assit un instant sur la banquette. Il n'était pas douteux que le peintre lui fît la cour. Il lui dirait des douceurs. Elle, le laisserait s'enferrer. Puis, il verrait! Comme elle saurait, quand il le faudrait, l'arrêter avec ironie et dignité, lui faire comprendre son erreur! Il apprendrait ce que c'est qu'une honnête femme. Elle lui ferait honte de sa conduite et donnerait une leçon à sa fatuité, oh! doucement et par des allusions qu'il sentirait. Et Mme Davenay était si contente d'elle-même qu'elle sortit de sa poche une petite glace à main et s'y tira la langue qui devait dire à M. Ermont de si bonnes et de si piquantes vérités.

C'était un vaste atelier, clair et aéré, que celui de M. Paul Ermont. Une teinte de peinture grise couvrait les murs nus, ornés seulement de quelques beaux tableaux anciens. Il n'avait pour mobilier que quelques solides meubles de style empire. Deux magnifiques consoles et une grande armoire avec des figures à la Prud'hon en bronze doré, appliquées sur les panneaux, un guéridon où reposait un vase de fleurs. C'était la seule note vive de cet ensemble calme et sérieux. Le lieu semblait fait pour la solitude et le travail. Mme Davenay, dès l'entrée, le parcourut des yeux comme un champ de bataille. Un peu embarrassée, elle complimenta M. Ermont de son bouquet.

— Je l'ai mis là pour vous, chère Madame, il vous ressemble, répondit galamment le peintre en la débarrassant de son ombrelle.

Mme Davenay pinça ses lèvres délicates. M. Ermont ne perdait pas de temps.

— Où dois-je me mettre, cher Monsieur?

M. Ermont qui roulait son chevalet, indiqua à la jeune femme un fauteuil où elle s'assit.

— Suis-je bien comme cela?

M. Ermont ne répondit pas. Mme Davenay essaya successivement plusieurs poses différentes. M. Ermont la regardait. A un moment où, la tête un peu renversée, elle avait placé une de ses mains sur un des bras d'acajou du fauteuil, il lui fit signe de rester ainsi.

— La tête un peu plus inclinée, chère Madame. C'est cela.

Déjà, il frottait sur la toile blanche son bâton de fusain. Mme Davenay en écoutait le petit bruit de cendre écrasée. C'était comme si on eut, très loin, marché sur le sable, dans un jardin.



Ses pensées du Luxembourg lui revinrent. Elle considéra le bouquet.

— J'aime beaucoup causer en travaillant, chère Madame, si cela ne vous ennuie pas. Y a-t-il longtemps que vous avez vu Mme de Berleuse ?

* * *

M. Ermont, à quelques pas de son chevalet, se tenait le pinceau à la main, les yeux légèrement clignés. Sur la toile, l'image de Mme Davenay souriait. Son visage frais et charmant y apparaissait dans sa grâce et dans sa vérité. Son corps souple s'alanguissait dans l'ampleur du vieux fauteuil. Sa main caressait du doigt, sur l'acajou poli, une palmette de cuivre.

M. Ermont était content de son ouvrage. Son regard passait du modèle au portrait. Cette comparaison finale le satisfaisait. Il venait d'accomplir une fois de plus, un de ces dédoublements magiques qui sont le miracle de l'art de peindre, et qui opposent à la créature de chair une créature aussi vraie et aussi vivante qu'elle-même. Paul Ermont se sentait heureux d'avoir achevé une fois encore, l'identification mystérieuse, et il s'attardait à cette surprise sans s'apercevoir que le pied de Mme Davenay remuait à petits coups sous sa robe et que ses doigts s'agitaient avec impatience sur la palmette du fauteuil.

Si le souci de son travail l'avait laissé plus attentif, M. Ermont aurait pu remarquer que, depuis quelques jours, Mme Davenay se montrait un peu énervée après avoir été, durant de longues et nombreuses séances, le modèle le plus accompli. Certes, elle continuait à suivre exactement les indications du peintre, quand il la priait d'observer sa pose ou de modifier légèrement son attitude, mais il était forcé de lui faire remarquer plus souvent qu'elle avait abandonné tel mouvement ou dérangé telle ligne. Mme Davenay obéissait docilement, mais sa figure et toute sa personne manifestaient des signes d'agacement. Peut-être la jeune femme ressentait-elle un peu de fatigue ? Ces derniers après-midi avaient été très chauds et orageux. Les causeries habituelles en avaient éprouvé quelques suspens. De longs silences les interrompaient où l'on entendait tomber sur le marbre frais du guéridon les pétales tièdes du bouquet.

Paul Ermont cependant avait posé son pinceau près de sa boîte à couleurs.

— Eh bien, chère Madame, voici qui est fini : venez voir si vous êtes satisfaite de votre peintre.

Mme Davenay restait assise. Tout à coup, elle cacha sa tête dans ses mains.

— Chère Madame, qu'avez-vous ?..

Et M. Ermont accouru vit se relever vers lui un délicat visage, en même temps furieux et désespéré, dont les larmes ne parvenaient pas à enlaidir la grâce contractée. Mme Davenay pleurait.

— Madame, chère Madame, qu'avez-vous ? Êtes-vous souffrante ? Voyons, chère Madame...

Et le pauvre M. Ermont, stupéfait et embarrassé, demeurait debout, ne sachant que faire, devant cette peine et cette colère inexplicables.

— Allez-vous-en. Laissez-moi, Monsieur. Oh ! m'avoir traitée ainsi. Oui, Monsieur, comme un modèle et pas comme une femme. On ne se conduit pas comme cela. Non, Monsieur, c'est trop méchant.



Et Mme Davenay tamponnait ses yeux d'un mouchoir dont elle mordit, rageusement, la dentelle de ses petites dents blanches.

— Vous m'avez fait venir ici tous les jours. Tous les jours, je me suis assise dans ce fauteuil. Pendant des heures vous étiez là à me regarder comme une curiosité. Vos yeux me parcouraient toute la figure. J'en étais gênée, et vous parliez, vous parliez de voyages, de peinture, de théâtre. Vous parliez de tout, du temps qu'il faisait, des uns, des autres. Et moi, j'étais là comme un mannequin. J'étais là...

Et la voix de Mme Davenay, interrompue par un sanglot, reprit, enfantine et touchante en son chagrin :

— Et vous ne m'avez pas fait la cour !

Il y eut entre eux un moment de silence. Mme Davenay soupirait comme une petite fille à qui on eût refusé un jouet.

M. Ermont semblait hésiter.

— Enfin, Madame, — reprit-il brusquement, — si je vous avais demandé d'être ma maîtresse, qu'auriez-vous répondu ?

Mme Davenay fit un mouvement en arrière. Toute sa figure prit une expression de détresse et d'effarement. Elle rougit jusque dans les replis de ses petites oreilles.

— Votre maîtresse, Monsieur, moi ! eh bien non, vous n'y pensez pas.

Et elle montrait un effarouchement si sincère que M. Ermont se mit à rire.

— Vous voyez bien, chère Madame, que nous avons eu raison de parler de choses et d'autres. D'ailleurs, j'ai appris à vous connaître en ces causeries et j'en garde pour vous beaucoup de sympathie et d'amitié. Je suis honnête homme, Madame, j'aime. Mais je suis peintre, j'ai le goût des jolies figures. La vôtre m'avait charmé. C'est pourquoi je vous ai demandé à faire votre portrait. Il est fait. Voulez-vous toujours l'accepter, Madame Davenay ?

Elle ne répondit pas, mais tendit sa main à M. Ermont, qui la baisa.

— Et maintenant, — ajouta M. Ermont, — si nous allions prendre le thé chez Mme de Berleuse ? Il est cinq heures.

De Mme de Berleuse à M. Paul Ermont.

28 Mai 1902, 9 heures du matin.

« J'irai chez vous demain à quatre heures, mon cher Paul Je veux voir terminé le portrait de la petite Davenay. Je crois que j'embrasserai sur la toile son charmant museau, comme je l'ai embrassé hier, quand, vous parti, elle m'a tout raconté. Je puis vous le dire maintenant, Paul, ce portrait m'a fait souffrir, lorsque je le voyais, sous votre pinceau, prendre vie. Vous m'avez vue le regarder tristement, ces matins où je montais chez vous, en passant. J'ai versé des larmes, Paul, non comme cette petite, des larmes de dépit et de coquetterie, mais des larmes de crainte et d'anxiété. Si, par malheur, vous l'aviez aimée, cette Simone ! Elle si jeune, si séduisante, par sa chair neuve et son âme frivole, par sa figure. Sa figure, comme elle dit cela ! Sa figure, elle en a une sorte de vénération enfantine !

» Oui, il m'avait semblé que mon amie ne vous était pas indifférente. C'est pourquoi je vous ai imposé cette épreuve absurde et dangereuse, ce portrait qui devait vous réunir tous deux dans l'intimité de la solitude, Je voulais savoir si vous n'aviez pas en vous pour elle quelque sentiment secret... Oh ! je sais, Paul, que vous êtes honnête homme et incapable d'une lâche trahison. Je sais que si quelque femme prend jamais ma place dans votre cœur, vous m'en avertirez loyalement. J'ai eu peur. J'ai risqué mon bonheur pour gagner la certitude que je n'avais rien à craindre pour lui. J'ai bien fait.

» Je vous aime, mais je veux être aimée sans regret. Je ne veux pas être gardée par pitié, par délicatesse, par honneur.

A demain.

JEANNE

P. S. — » J'ai trouvé l'autre jour, chez le vieux Chouppe, une petite estampe du XVIIIe siècle. Je l'ai achetée pour vous. Elle s'appelle « Le Joli Visage ».

HENRI DE RÉGNIER

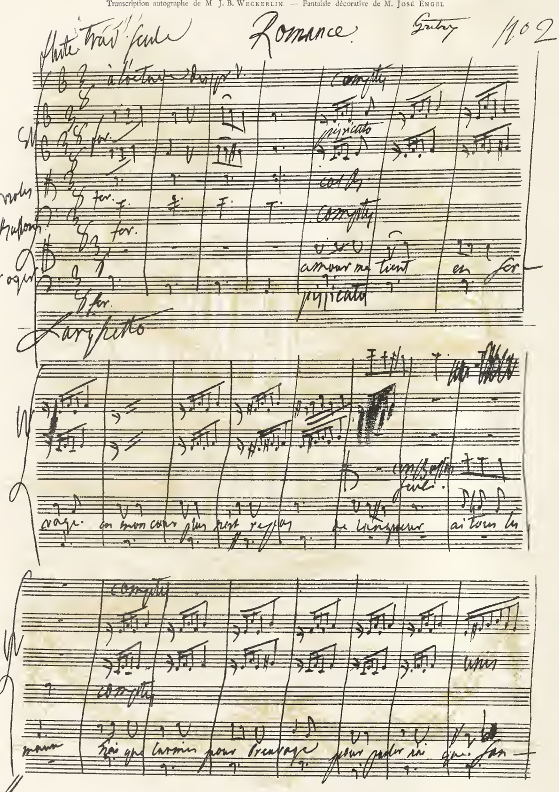


Paroles de d'Ossieux | Musique de Grétry

AMOUR ME TIENT EN SERVAGE

Autographe de Grétry (Bibliothèque du Conservatoire)

Transcription autographe de M. J. B. Weckerlin. — Fantaisie décorative de M. José Engel



arco

for.

for. Bassons

for. arco

L'orchestre comme le 1er couplet
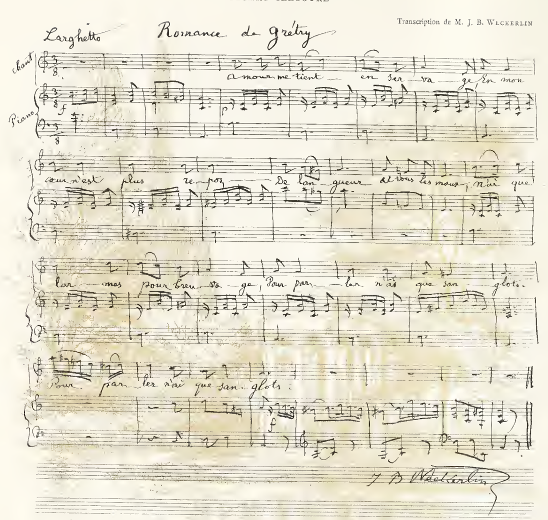
2me couplet

Bassons

chaque jour

tour... mais c'en est fait c'en est

Transcription de M. J. B. Wekerlin



PAROLES DE D'OSSIEUX

dans " VICTOR et ROGER DE SABRAN "

Amour me tient en servage,
En mon cœur plus n'est repos,
En ma bouche doux propos,
N'ai que larmes pour breuvage
Pour parler n'ai que sanglots.

Bien se voit que de ma vie
Fleur se passe chaque jour.
Si n'aimez à votre tour,
Las, dans peu, gente Émilie,
Mourrai victime d'amour.

Ah ! si me pouviez entendre,
Si saviez qui m'amoindrit
Que Roger d'amour périt,
Vous connais âme assez tendre
Me pleureriez un petit.

Mais non, ne craignez ma mie,
Mon secret point ne dirai,
Avec moi, quand finirai,
Vous le promets, belle Amie,
Au tombeau l'emporterai.



LE CAMELOT-ROI

Aquarelle de FRANCIS GARAT

Pages oubliées

ILLUSTRÉES PAR ALBERT BRÉAUTÉ



Une des œuvres les moins connues de l'auteur de MANON LESCAUT *est l'*HISTOIRE D'UNE GRECQUE MODERNE. *Ce petit roman plein de grâce et d'ingénieuse délicatesse eut en son temps un très légitime succès et nous regrettons qu'aujourd'hui où rien de ce qui touche le* XVIIIe *siècle, meubles, gravures, bibelots, jusqu'au moindre bout de ruban et de dentelle, ne nous laisse indifférents, cette simple et touchante histoire où circule parfois comme un souffle d'élégie racinienne, n'ait pas de plus nombreux lecteurs. Elle fut évidemment inspirée par les aventures de Mlle Aïssé qui longtemps défrayèrent les conversations. Cette Mlle Aïssé avait été ramenée de Turquie par notre ambassadeur M. de Ferriol qui l'acheta 1500 livres sur un marché d'esclaves, elle n'avait alors que quatre ans. Elevée dans une société où la pudeur, la réserve et la dignité féminine n'étaient guère que des mots, elle sut montrer une rare élévation d'esprit, sans l'ombre de pédantisme ou de pruderie. Elle résista aux avances du vieux Ferriol, mais ne se défendit point contre le jeune amour du chevalier d'Aydie, âme noble, esprit ouvert et distingué, qui servit de modèle à Voltaire pour le caractère de Couci dans* ADÉLAIDE DU GUESCLIN. *Ne jouant pas la comédie de la passion, comme tant d'autres, il était, comme le dit Mme du Deffand, point bonne, mais si intelligente « plus sensible que tendre ». Il témoigna à Mlle Aïssé la plus entière, la plus sérieuse affection. Ce fut une noble et pure liaison, en un siècle où il fallait les compter.*

L'histoire devait tenter Prevost qui sut habilement allier la fiction et la réalité. Les allusions lui attirèrent de nombreux lecteurs et parmi eux Mme de Staal, bien que l'auteur, comme elle dit, eût passablement « brodé ». Le héros du roman, c'est à la fois M. de Ferriol et le chevalier d'Aydie. Il fait sortir du harem une jeune fille dont le charme et la modestie ont attiré son attention. Au début il ne l'aime pas ou du moins, croit ne pas l'aimer, c'est un sage, un philosophe tant soit peu raisonneur qui regarde l'amour comme une faiblesse et rougirait d'y entraîner la femme qu'il espère avoir sauvée du vice. S'il l'arrache à l'existence dégradante qu'elle a menée jusque là, c'est par un acte de loyal désintéressement, il en est fermement convaincu. Avec une infinie délicatesse l'auteur de MANON LESCAUT *étudiera les progrès d'un sentiment qui s'ignore dans cette âme « plus sensible que tendre », jusqu'au jour où il s'y installera définitivement en maître et incontestable souverain. Et alors murmure pour notre héros l'attente impatiente du bonheur dont il est sûr, car Théophé semble répondre à ses avances, être touchée de ses soupirs et ne pas dédaigner ses caresses : cependant, à mesure qu'approche le dénouement prévu, elle devient de plus en plus sombre et rêveuse, elle reste de longues heures la tête penchée, le front appuyé sur la main, comme cherchant à dérober la vue de son visage. Lorsque son protecteur devenu son ami l'interroge enfin sur les causes de sa tristesse, elle lui répond qu'assurément elle ne refusera rien à un homme qui a sur elle tous les droits, mais qu'elle avait osé espérer une ardeur moins indiscrète. Cette pudeur inopportune n'est point pour surprendre et ennuyer le pauvre amoureux. Il croit que Théophé veut irriter sa passion par une défense adroitement préparée et très grossièrement il lui rappelle que jadis elle n'hésitait guère à prodiguer ses faveurs. Le mot est dur et maladroit et à peine l'a-t-il laissé échapper qu'il le regrette. D'ailleurs, revenant sur le passé, il songe tout à coup qu'il a prêché la sagesse à Théophé, qu'il a cherché à l'éclairer, à la ramener au bien. Rien d'étonnant qu'elle mette ainsi à profit les leçons qu'elle a reçues. Aussi luttera-t-il désormais contre une passion qu'il juge malséante et dangereuse..... mais, par une contradiction naturelle, il est jaloux, cruellement jaloux. Il souffre de voir celle qu'il ne veut plus aimer, se montrer sensible aux marques de tendre intérêt que lui témoignent les autres hommes. Il l'espionne, surveille ses moindres démarches, se désole en voyant à ses pieds un rival plus heureux qui lui adresse une brûlante déclaration. Théophé est séduisante, ses yeux, sa voix, tout dans sa personne conspire à charmer les yeux, à gagner les cœurs : ajoutez que par un périlleux subterfuge et pour sauver une situation délicate, il la fait passer pour sa fille et vous comprendrez qu'elle ne manque point d'adorateurs. Tous deux quittent la Turquie et après avoir séjourné quelque temps à Livourne, ils débarquent en France. La conduite de Théophé, il faut bien l'avouer, prête parfois à la critique : si elle n'est point coupable, elle semble un peu légère. C'est ainsi que, par bonté d'âme, elle consent à favoriser les amours illusoires de sa dame de compagnie et à la suivre ainsi que son prétendu galant dans une partie de campagne. Elle-même y retrouvera un jeune homme, M. de R..., qu'elle n'aime point, mais qui la poursuit de ses assiduités. Cette partie carrée est éventée par un rival, M. de S..., qui prévient le mentor de Théophé et voilà nos deux jaloux sur les traces de l'imprudente.*

V. SCHRŒDER

Une Promenade à Saint-Cloud

. . Un jour, d'autant plus heureusement choisi que mes affaires et mes incommodités me donnoient quelque relâche, M. de S... me conjura de monter en carrosse avec lui, pour me rendre témoin d'une scène qui me donneroit enfin plus de confiance à ses plaintes. Il avoit découvert, à force de soins, que Théophé et la vieille veuve s'étoient laissées engager dans une partie de promenade, qui devoit finir par une collation dans les jardins de Saint-Cloud. Il n'ignoroit ni le lieu, ni les circonstances de la fête ; et ce qui lui échauffoit l'imagination, jusqu'à lui faire mêler des menaces à son récit, il savoit que M. de R... et le jeune comte composoient toute la compagnie des dames. Quelque couleur que la veuve pût donner à cette partie, j'y trouvai tant d'indiscrétion, que je ne balançai point à la condamner. Je me laissai conduire à Saint-Cloud, avec la résolution, non-seulement d'observer ce qui se passeroit dans un lieu si libre, mais de faire aux deux dames des reproches dont la sagesse même de leurs intentions ne devoit pas les exempter. Elles y étoient déjà avec leurs amants. Nous leur vîmes faire quelques tours de promenade dans un lieu si découvert qu'il nous parut inutile de les suivre. Ce fut le soin de M. de S... de choisir un poste où rien ne pût nous échapper, pendant leur collation. Il vouloit, non-seulement les voir, mais les entendre. Ayant su que le lieu où se faisoient les préparatifs, étoit un cercle de verdure dans la partie supérieure du jardin, nous nous y rendîmes par de longs détours, et nous trouvâmes heureusement à nous placer derrière une charmille qui n'en étoit qu'à dix pas.





Ils arrivèrent peu de temps après nous. Leur marche étoit décente, mais à peine furent-ils assis sur l'herbe, que le prélude de leur fête fut un fort long badinage. Il commença par la veuve, et je m'aperçus tout-d'un-coup que les flatteries et les caresses des deux jeunes gens étoient autant de railleries. Après cent fades compliments sur ses grâces, après l'avoir comparée aux nymphes, ils la parèrent d'herbes et de fleurs, et leur admiration parut redoubler en la voyant dans cette comique parure. Elle étoit ce que j'avois vu un fond de chagrin dont je me proposois de ne pas remettre bien loin les marques. Cependant je l'aurois porté jusqu'à Paris, et croyant les dames prêtes à gagner leur carrosse, je n'avois d'embarras que pour éviter d'être aperçu en retournant vers le nôtre; lorsque M. de R... offrant le bras à la gouvernante, s'engagea avec elle dans une allée couverte, qui ne conduisoit point du tout à la porte du parc. Le comte prit de même Théophé, et m'imaginant qu'il alloit marcher sur les traces



sensible à leurs moindres éloges, et sa modestie lui faisant prendre un détour pour exprimer la satisfaction qu'elle en ressentoit, elle louoit l'esprit et l'agrément qu'elle trouvoit dans chaque parole. Quelles réflexions ne fis-je point sur le ridicule d'une femme qui oublie son âge et sa laideur! Je trouvois la vieille gouvernante si justement punie, que si je n'eusse point été pressé d'un autre intérêt que le sien, je me serois fait un amusement de ce spectacle. Mais je voyois le comte qui se menageoit des intermèdes, et qui, se tournant d'un ton plus sérieux vers Théophé, lui adressoit par intervalles quelques discours, qui ne pouvoient venir jusqu'à nous. Le feu qui dévoroit M. de S... brilloit alors dans ses yeux. Il s'agitoit jusqu'à me faire craindre que le bruit de ses mouvements ne pût nous trahir; et si je ne l'eusse retenu plusieurs fois, il se seroit levé brusquement pour interrompre un spectacle qui lui perçoit le cœur. Combien n'eus-je pas de peine à le modérer, lorsqu'il vit le comte baisser la tête jusque sur l'herbe, pour baiser secrètement une des mains de Théophé, qu'elle ne se hâta point de retirer!

La collation fut délicate et dura long-temps. La joie fut animée par quantité de contes et de saillies plaisantes. Si l'on ne but point à l'excès, on goûta plusieurs sortes de vins, et l'on ne se fit pas presser beaucoup pour les liqueurs. Enfin, sans qu'il se fût rien passé d'absolument condamnable, il me restoit de tout de son ami, mon dessein n'étoit que de les suivre de l'œil. Mais je les vis prendre une autre route. Le mal me parut pressant. Je ne voulus point attendre qu'il se déclarât par d'autres marques, et je n'eus pas besoin d'être excité par M. de S..., pour courir au remède. Lui ayant fait seulement promettre qu'il ne s'écarteroit point de la modération, je m'avançai avec lui à la suite des quatre amants, et je feignis que le goût de la promenade m'ayant amené à Saint-Cloud, je venois d'apprendre leur fête, avec le chemin qu'il falloit prendre pour les rencontrer. Ils furent si déconcertés, que malgré l'air de joie et de liberté que j'affectois dans mes manières, ils ne se remirent pas tout-d'un-coup; et ce ne fut qu'après un assez long silence qu'ils nous offrirent civilement les débris de leur collation.

Je fus si peu tenté de l'accepter, que pensant à rompre sur-le-champ une liaison dangereuse, je déclarai aux dames que j'avais à leur communiquer quelques affaires qui m'obligeoient de leur demander une place dans leur carrosse. Ces messieurs ne sont pas venus sans leur équipage, ajoutai-je en me tournant vers eux, et le mien, d'ailleurs, seroit à leurs ordres. M. de R... s'étoit fait suivre par le sien. Nous prîmes directement les allées qui conduisent à la grille, et les deux amants eurent la mortification de voir occuper à M. de S... une des places qu'ils avoient remplies.

Il auroit été trop dur de représenter leur indiscrétion aux



dames, à la vue d'un étranger. Je remis les leçons de morale à Paris; mais en considérant de près la gouvernante, que j'avois vis-à-vis de moi, je ne pus me défendre, ni de rire de l'image qui me restoit encore de sa parure, ni de lui faire quelques compliments sur ses charmes, dans le goût de ceux qu'elle avoit entendus. Je crus m'apercevoir qu'elle avoit déjà l'imagination gâtée jusqu'à les croire sincères. Théophé souriait malicieusement; mais je lui en préparois un à elle-même, que je croyois capable de la rendre sérieuse. Elle eut le temps, néanmoins, d'en faire aussi un à M. de S..., qui acheva de lui ôter l'espérance. Soit qu'elle eût quelque soupçon du dessein qui nous avoit conduits à Saint-Cloud, et qu'elle l'accusât de me l'avoir inspiré, soit qu'elle fût rebutée effectivement de ses soins, qui alloient quelquefois, comme je l'avois remarqué moi-même, jusqu'à l'importunité, elle profita du moment qu'il lui donnoit la main en sortant du carrosse. L'ayant prié de ne plus troubler sa tranquillité par des visites et des soins qu'elle n'avoit jamais goûtés, et qu'elle ne vouloit plus recevoir, elle lui déclara qu'elle regardoit cet adieu comme le dernier. Il demeura si consterné, que lui voyant tourner le dos pour s'éloigner, il n'eut point le courage de la suivre. Ce fut à moi qu'il adressa

ferai sentir ce qu'elle néglige en rejetant vos offres, et je lui ferai honte sans doute de ses sentiments, si elle s'abandonne à quelque passion déréglée.

Mes infirmités m'obligeoient de prendre mes repas dans mon appartement : ce qui me privoit du plaisir de vivre avec ma famille. Mais le même intérêt qui m'avoit conduit à Saint-Cloud ne me permit point de laisser venir la nuit sans avoir ouvert mon cœur à Théophé. Je m'informai de l'heure qu'elle prendroit pour se retirer, et m'étant rendu dans sa chambre, avec cette familiarité qu'une longue habitude avoit comme établie, je lui confessai, en arrivant, que j'étois amené par des raisons extrêmement sérieuses; je ne sais si elle se défia du motif de ma visite, mais je vis de l'altération sur son visage. Elle me prêta néanmoins une profonde attention. C'étoit une de ses qualités aimables, que de vouloir comprendre ce qu'on disoit, avant que de prétendre y répondre.



Je ne pris point mon discours de trop loin. Vous avez marqué, lui dis-je, de l'empressement pour vivre avec moi, et vous connoissez les motifs que vous m'avez mille fois répétés. C'étoit le goût d'une vie vertueuse et tranquille. Ne la trouvez-vous pas chez moi? Pourquoi donc allez-vous chercher à



ses plaintes. Elles me touchèrent d'autant plus, que je trouvai dans cette conduite de Théophé, quelque chose d'extrêmement opposé à la douceur naturelle de son caractère, et que je ne pus me figurer qu'elle en fût venue à cette extrémité, sans y être précipitée par une passion violente. J'exhortai M. de S... à se consoler, comme tous les amants qui ne sont pas plus heureux, et je l'assurai d'un foible dédommagement dans mon amitié. J'estimois sa bonne foi beaucoup plus que son bien et sa figure. Venez chez moi, lui dis-je, aussi souvent que votre inclination vous y portera. Je ne ferai pas violence à celle de Théophé; mais je lui

Saint-Cloud des plaisirs si éloignés de vos principes et qu'avez-vous à démêler avec M. de R... et le comte de ...., vous qui faisiez profession d'une sagesse si opposée à leurs maximes? Vous ne connoissez point encore nos usages, ajoutai-je; c'est l'excuse que mon affection vous prête; et je vous ai donné pour guide une folle qui les oublie. Mais cette partie de Saint-Cloud, cette intime familiarité avec deux jeunes gens auxquels je ne vois rien de commun avec votre façon de penser; que dirai-je? Cet oubli des bienséances les plus communes me jette dans des inquiétudes que je ne puis dissimuler plus long-temps.





Je baissai les yeux en finissant et, je voulus lui laisser toute la liberté de préparer sa réponse. Elle ne me la fit pas attendre longtemps : Je conçois, me dit-elle, toute l'étendue de vos soupçons, et ma foiblesse de Livourne n'est que trop propre à les justifier. Cependant vous me faites un tort extrême, si vous croyez que, soit à Saint-Cloud, soit dans tout autre lieu où vous m'avez observée, je me sois écartée un moment des principes que je porte au fond du cœur. Vous m'avez répété mille fois vous-même, continua-t-elle, et j'apprends tous les jours dans les livres que vous me mettez entre les mains, qu'il faut s'accommoder aux foiblesses d'autrui, se rendre propre à la société, passer avec indulgence sur les défauts et les passions de ses amis; j'exécute vos idées, et les maximes que je puise continuellement dans mes livres. Je vous connois, ajouta-t-elle, en me regardant d'un œil plus fixe; je sais qu'un secret ne risque rien avec vous; mais vous m'avez donné une compagne dont je dois ménager les faiblesses. C'est votre amie, c'est mon guide; quel autre parti me reste-t-il que de lui obéir et de lui plaire ?

Il en falloit bien moins pour me faire renfermer tous mes reproches, et pour me faire repentir même de les avoir exprimés trop librement. Je crus pénétrer tout-d'un-coup le fond du mystère. Le comte aimoit Théophé. M. de R... feignoit d'aimer la vieille veuve pour servir son ami : et Théophé écoutoit le comte par complaisance pour sa gouvernante, à qui elle croyait rendre service, en contribuant à la facilité de ses amours. Quel amas d'illusions ! Mais quel renouvellement d'estime ne sentis-je point pour Théophé, en qui je croyais voir revivre toutes les perfections que je lui avois anciennement connues !...



L'Abbé PREVOST



Bal du May donné à Versailles pendant Le Carnaval de L'année 1763 sous les Ordres de M. le Duc de Duras Premier Gentilhomme de la chambre du Roi, et ordonnée par M. De Laferté Intendant et Controlleur Général de Largenterie menus plaisirs et affaires de La Chambre de Sa Majesté

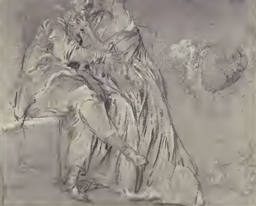
Delin. M. A. Slodtz — Sculp. F. N. Martinet

(Chalcographie du Louvre)

RAPSODIE DE CARÊME

« Ah ! que la vie est quotidienne ! » répètent-ils tous pour avoir vu cela imprimé quelque part. Moi, je ne dirai pas le contraire parce qu'on pourrait croire que je manque d'usage, et que je n'entends peut-être pas cela comme il faut. Mais, c'est égal, qu'est-ce donc qu'ils demandent, ces dégoutés ? Quelle année, quel mois, quelle semaine passent sans apporter quelque chose qui n'est rien moins que quotidien ? Cela arrive-t-il tous les jours que l'année soit bissextile ? Et qu'il y ait une exposition d'art français du XVIIIe siècle à Bruxelles, organisée par la Société française de Bienfaisance ? Et que fuse la grrande folie du Carnaval ? Ah ! ces poètes !

* * *



Collection de M. Beurdeley — Reproduction interdite

LE BAISER
par Lancret

Car elle est bissextile, l'année de grâce 1904. Elle aura 366 jours et Février en aura 29. « Un jour de plus à peiner pour le pauvre monde », songe, l'index à la tempe et le pouce au menton, M. Lustucru, employé, homme amer et psychologue.

Calmez-vous, Monsieur Lustucru. Si l'optimisme de M. Floche, votre concierge, lequel se félicite d'avoir un jour de plus à vivre, ne suffit point à vous consoler, faites réflexion je vous prie, que la Science a parlé et que votre petit agrément ne saurait guère contrebalancer l'intérêt de la planète. — M'acculerez-vous à vous représenter la nécessité de régler l'année civile sur l'année solaire, les premiers tâtonnements des astronomes et des pontifes, les imaginations plus ou moins compliquées de certains Arabes, Turcs, Juifs, Grecs, Egyptiens pour établir cette concordance, jusqu'à la décision de Jules César qui, ayant fixé la durée de l'année civile à 365 jours, ajouta, puisque l'année solaire était de 365 jours un quart, qu'un jour intercalaire *(bis sexto calendas Martii)* serait placé tous les quatre ans en Février, le lendemain du 6e jour avant les calendes de Mars *(sexto calendas Martii)* ?

Me presserez-vous de vous remémorer aussi la réforme de

Grégoire XIII qui porta, l'année julienne étant un tantinet trop longue, que seraient bissextiles toutes les années au chiffre divisible par 4 sans reste, et parmi les années séculaires, celles-là seulement au chiffre divisible par 400? Et comme quoi, la concordance n'étant pas encore absolue, l'on proposa une nouvelle correction qui réduirait l'erreur à 24 heures par 100.000 ans? — Non, Monsieur Lustucru, vous ne me forcerez pas à cette pénible gymnastique et comme vous brûlez — noble ferveur! — d'étancher avec l'amadou de la sagesse le sang des plaies ouvertes par le scalpel de l'analyse, vous rentrerez chez vous ce soir, ô Monsieur Lustucru, mon cousin, ayant consenti que ce Février ait 29 jours, que le mois bissextile revienne quand il lui plaira, vous, pacifique d'avoir accepté l'ordre des choses, grandi d'avoir voulu l'inévitable, savourant la consciente illusion de construire selon vous-même le monde.

Collection de M. Beurdeley — Reproduction interdite

LA MODE DE 1774
par G. de Saint-Aubin

* * *

Ne manquez point d'aimer cette douceur, car le mardi-gras encore que jour de congé, vous sera, je n'en doute point, belle occasion de hargne et grognement.

Pourtant il est digne de vous plaire, le Carnaval d'aujourd'hui. Plus de bals et si peu de Fête! Finis, les bals de l'Opéra, spasmes suprêmes d'un moribond, vieilles chansons décolorées. Celui-là même qui fut l'âme de leur saison dernière, le regretté Victor Roger disparut peu de temps après leur suppression; Victor Roger, dont le tact et la courtoisie lui avaient acquis tant de sympathies dans la société parisienne, Victor Roger qui certes, ne ménagea rien pour rendre à une défroque livide son magnifique éclat d'autrefois, et qui réussit au moins à prolonger comme par miracle le plus vertigineux et le plus chatoyant des mirages.

* * *

Point n'est besoin que je décrive un spectacle qui tourne encore dans tous les yeux. L'on m'accordera sans cela, je pense, que cette Folie manquait de joie et cette gaieté de conviction. « L'on ne sait plus rire, l'on n'aime plus s'amuser... Décadence! » — Alors, je retourne en arrière, inquiet. Je rétrograde d'un demi siècle et je regarde avec une curiosité craintive. J'écoute, je relis.

Collection de M. Beurdeley — Reproduction interdite

LA LANTERNE MAGIQUE
par Fragonard

Comment, déjà ? C'était cela déjà, la vieille gaieté française ? Gustave Doré, Gavarni et tous les autres, dites-vous vrai ? Mais rien n'a changé, ou presque rien... « La Foule monte et descend, passe et revient, ondule et tourbillonne; le bruit éclate, l'orchestre retentit, le galop s'ébranle, les escaliers versent incessamment des flots de curieux; les masses se pressent, se heurtent, s'entassent, le foyer s'emplit, les couloirs débordent, les loges se gonflent à faire craquer les cloisons; mille têtes se penchent autour du cintre, mille pieds frappent le parquet, la salle est un océan de têtes bariolées... Cependant la foule augmente... Tout le



Collection de M. Beurdeley — Dessin de Gavarni —

monde va au grand Opéra, depuis le pair de France jusqu'au clerc d'huissier. M de Rambuteau y coudoie Chicard et l'habit bleu de M. Berryer le costume d'emprunt d'un pensionnaire de Clichy... Au foyer... c'est une immense causerie qui n'a ni commencement ni fin. En somme toutes les conversations se ressemblent, les habits pressent, les dominos hésitent, ceux-là demandent, ceux-ci accordent. S'ils ne disent pas toujours oui, les masques ne disent jamais non[1]... »

De l'esprit? Où donc? Dans les mots, les gestes, les costumes? Pas plus là qu'ailleurs, pas plus avant-hier qu'hier. La bouffonnerie n'est pas moins grossière, ni la sensualité moins cynique. Reculons toujours... Les Goncourt nous mènent. Nous sommes en 1716. Le Régent vient d'instituer, par ordonnance spéciale, les bals masqués de l'Opéra. Trois fois par semaine, dorénavant, à dater de la Saint-Martin jusqu'au Mercredi des Cendres, ce sera, de onze heures du soir à six heures du matin, le jeu délirant des audaces, excuses, reconnaissances et méprises, le même mélange extraordinaire... « Mais le plaisir, le vrai plaisir du bal est la causerie. L'esprit du XVIIIe est à l'aise sous le masque : le masque lui donne la verve, il émancipe ses malices, il fait pétiller ses ironies. Sous la voûte de l'Opéra, les mots volent, les ripostes sifflent... et tous les esprits de la France ivres et charmants, comme à la fin d'un souper, y rappellent à tout instant que là où ils parlent, le Régent causa de Rabelais avec Voltaire... Le goût et le ton du monde, gardés au milieu de la licence de l'esprit, une galanterie libre, mais relevée d'élégance, conservent pendant tout le siècle une délicatesse aux plus vifs plaisirs de Carnaval. » Un moment, une volée tapageuse de pierrots, polichinelles, arlequins, mendiants, chinois, s'abat et piaille. On l'effarouche, elle file aux bals crapuleux de la Rue. Une bande de capitans, duègnes et senoras fait irruption pendant plusieurs hivers. On la houspille, elle déguerpit. Et vivent l'habit brodé, le masque noir à barbe de dentelle, les rubans roses, les gazes blanches et les dominos clairs! Pourquoi se déguiserait-on quand toute heure est la petite sœur chérie des Grâces, quand toute Grâce est un peu la fille ou la petite-fille de Watteau?

* * *

L'Epoque exquise! Et comme les Goncourt avaient raison de s'irriter furieusement du mépris où ses suivantes la tinrent! Quel orgueil c'eût été pour eux, de voir persister encore et toujours un engouement dont ils donnèrent superbement l'exemple! L'exposition de Bruxelles va célébrer, une fois de plus, la gloire adorable de nos maîtres du XVIIIe siècle que nous avons enfin appris, nous aussi, à honorer comme il convient. Combien de chapelles privées sont en France dédiées à ces jolis magiciens, chapelles dont la richesse égale parfois celle des temples publics? — L'autre jour, visitant un de nos amateurs les plus solidement et finement érudits, M. Beurdeley, nous pûmes constater, devant ses cartons ouverts,



Collection de M. BEURDELEY — LES CRÊPES par FRAGONARD —

le culte ardent et attendri que sait rendre à l'art du XVIIIe, l'un des plus éloquents et des plus chaleureux défenseurs des maîtres connus et inconnus du XIXe siècle. Les plus souriantes et les plus mélancoliques fantaisies de Watteau, Pater, Lancret, Fragonard, Boucher, etc., apparurent alors, et se seraient brusquement évanouies, si l'obligeance de notre hôte ne nous eût autorisé à reproduire, pour les lecteurs du *Figaro Illustré*, quelques-unes de ces pages fugitives. Nous poursuivîmes ainsi, sous ses noms et ses aspects divers, Psyché. De l'aurore au couchant du siècle, de Watteau à Prud'hon, de Violine amoureuse écoutant dans le bois odorant et tiède, la source, *mezza voce*, qui se hâte,

1. *Les bals d'hiver*, par Amédée Achard, 1841.



Collection de M. G Sortais

« L'Amour séduit l'innocence, le Plaisir l'entraîne, le Repentir suit »

par PRUD'HON



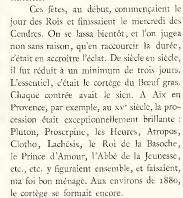
fourmille, sautille un scherzo de flûte, jusqu'à Psyché pudique, toute simple, douteuse et nue dans des limbes nacrés, nous poursuivîmes la petite flamme mystérieuse. Eternelle histoire, chapitres éternellement jeunes, tel « *L'amour séduit l'Innocence, le Plaisir l'entraîne, le Repentir suit* », tableau de Prud'hon à nous confié par l'aimable expert Georges Sortais. Hélas, au temps de Prud'hon déjà, Psyché s'attristait et changeait en opales pour ses bagues les plus grosses larmes de ses yeux.

*
* *

Ainsi la route belgique nous a perdu à plus de mille lieues du boulevard, où nous aurait peut-être retenu l'alléchante promesse d'une mascarade et d'une cavalcade. Mais comme les bals, cela aussi est bien fini. Le Veau d'or fulgure. Le Bœuf gras est renversé. Naguère, « il ne battait plus que d'une aile ». Il renaclait douloureusement hier. Il eut sa splendeur jadis.

De même qu'ils avaient tiré des saturnales romaines la coutume du gateau des rois, de même, les chrétiens empruntèrent aux saturnales, lupercales et bacchanales les divertissements du carnaval proprement dit, fêtes d'adieux à la chair (?), où les adieux interminables prouvaient une jalouse tendresse.

Les occasions varient, non les façons qu'inventent les hommes de s'amuser. Ils sont toujours des hommes, et j'estime que leur goût de s'accoutrer en bêtes sauvages pour courir villes et campagnes, loin de mériter le blâme des évêques, eut dû leur mériter la rémission de tous leurs péchés, étant, à mon sens, la manifestation flagrante d'un candide besoin de sincérité.



Coll de M Beurdeley *Reproduction interdite*

LE MASQUE
par Lancret

Ces fêtes, au début, commençaient le jour des Rois et finissaient le mercredi des Cendres. On se lassa bientôt, et l'on jugea non sans raison, qu'en raccourcir la durée, c'était en accroître l'éclat. De siècle en siècle, il fut réduit à un minimum de trois jours. L'essentiel, c'était le cortège du Bœuf gras. Chaque contrée avait le sien. A Aix en Provence, par exemple, au XV[e] siècle, la procession était exceptionnellement brillante : Pluton, Proserpine, les Heures, Atropos, Clotho, Lachésis, le Roi de la Basoche, le Prince d'Amour, l'Abbé de la Jeunesse, etc., etc. y figuraient ensemble, et faisaient, ma foi bon ménage. Aux environs de 1880, le cortège se formait encore.

Le peuple, autrefois, fêtait le Carnaval comme il pouvait, usant du masque et de la gaudriole pour consoler ses misères en se moquant de ses bourreaux : Les Diafoirus, les Perrin Dandin, et tous les autres, y passaient. Dans la rue Saint-Antoine, petits maîtres et petites maîtresses venaient en dilettanti se mêler aux ébats insolites des rustauds naïvement épanouis. Or, la Révolution fit cesser cela pendant dix ans. En 1799, le Carnaval recommençait. Cinq ans après, une ordonnance de l'Empire rétablissait le cortège du Bœuf gras, et le



Collection de M Beurdeley *Reproduction interdite*

CONVERSATION GALANTE
par Descamps

Carnaval de 1805 fut un des plus éblouissants dont on ait gardé la mémoire.

Dans un fauteuil de velours rouge, sur le dos du Bœuf ressuscité, un petit enfant. C'était Cupidon. Cupidon s'étant un jour blessé en tombant de son trône, un char supplémentaire lui fut voté. Il y fut assis plus d'aplomb, et les grâces veillaient sur lui. Cela dura jusqu'en 1870. Les efforts récents de restauration n'ont pas été extrêmement heureux. L'antique *Maccus* des saturnales, Polichinelle, le non moins antique *Planipède*, Arlequin; Arlequin et Polichinelle furent là. Mais leur troupe! Epargnons-nous de citer les chefs-d'œuvre légumineux sortis de la cervelle de nos contemporains. Reconnaissons sans malveillance que le Carnaval parisien de nos jours ne valait peut-être pas le Carnaval de Venise, décrit par Byron, le Carnaval romain, décrit par Gœthe, voire le Carnaval de Buenos-Ayres, constellé d'œufs-confetti pleins de farine ou d'eau, décrit par les journaux enthousiastes (Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin...)... Et admirons de tout notre cœur, car elle est, je vous jure, admirable, la frénésie de changer de costume, ne fût-ce qu'une journée, à une époque et dans un pays où l'homme *correct* porte — avec la tranquille fierté d'avoir réalisé la hideur parfaite — l'habit, le pantalon, et le chapeau haut de forme.



LE BAL MASQUÉ

Fêtes données au Roi et a la Reine, par la Ville de Paris Le 23. Janvier 1782. à l'occasion de la Naissance de Monseigneur le Dauphin.

UN BOURGEOIS DE PARIS

LE RAT A SON AMI LYON

. . . . je te veulx dire une belle fable,
C'est à sçavoir, du lyon et du rat.
Cestuy lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une foys que le rat ne sçavoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard et la chair toute crue;
Mais ce lyon (qui jamais ne fut grue)
Trouva moyen et manière et matiere,
D'ongles et dens, de rompre la ratiere,
Dont maistre rat eschappe vistement,
Puis meit à terre un genouïl gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille foys la grand'beste,
Jurant le Dieu des souris et des ratz
Qu'il lui rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'aventure
Que le lyon pour chercher sa pasture
Saillit dehors sa caverne et son siege,
Dont (par malheur) se trouva pris au piege,
Et fut lié contre un ferme posteau.
Adonc le rat, sans serpe ne cousteau,
Y arriva joyeux et esbaudy,
Et du lyon (pour vray) ne s'est gaudy,
Mais despita chatz, chates et chatons,
Et prisa fort ratz, rates et ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le lyon secourable,
Auquel a dict : « Tais toy, lyon lié,

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par M. GEORGES BERR, de la Comédie-Française
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA

Par moy seras maintenant deslyé :
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as;
Bien y parut quand tu me deslyas.
Secouru m'as fort lyonneusement;
Or secouru seras rateusement. »
Lors le lyon ses deux grans yeulx vestit,
Et vers le rat les tourna un petit
En luy disant : « O povre vermyniere,
Tu n'as sur toy instrument ne maniere,
Tu n'as couteau, serpe ne serpillon,
Qui sceust coupper corde ne cordillon,
Pour me jecter de ceste etroicte voye;
Va te cacher, que le chat ne te voye.
— Sire lyon (dit le filz de souris),
De ton propos (certes) je me soubzris :
J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus trenchans qu'une scye;
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche;
Bien coupperont la corde qui te touche
De si tresprès, car j'y mettray bon ordre. »
Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vray est qu'il y songea
Assez long temps; mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,
Et le lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : « Nul plaisir (en effect)
Ne se perd point quelque part où soit faict. »

CLÉMENT MAROT

Les Mondanités légendaires

LE BAL

(Chez les Benoiton. A leur dernier bal, dans leur nouvel hôtel, nouvelle architecture, meubles en new-style. L'on y danse de nouvelles danses, sur de nouvelles musiques, et l'on y parle un nouveau langage exprimant des aperçus nouveaux, imaginés par de vieilles âmes. Sur tout cela, de la nouvelle lumière électrique, qui fait un nouveau jour, sur toutes ces nouveautés.



Dans l'embrasure d'une fenêtre, un jeune homme arrivé de province depuis peu, M. Joseph Prudhomme fils, personnage candide, bien élevé, et nourri des meilleures illusions traditionnelles, assiste à la fête, un peu troublé de ce qu'il voit. Un Monsieur en habit noir, qu'il vient de rencontrer dans l'embrasure, le rassure par des propos d'une ironie paisible).



Joseph Prudhomme. — Ce sont les fameux Benoîton ?..

Le Monsieur en habit noir. — Oui, les enfants de ceux de la célèbre famille de M. Sardou. Oh ! mais nous avons fait des progrès depuis l'Empire !...

Joseph Prudhomme. — Dans quel sens ?...

Le Monsieur en habit noir. — Dans tous les sens. Le progrès de notre société, consistant en l'explosion des vieux moules que nous faisons sauter, c'est une sorte de progrès foudroyant auquel personne ne peut échapper, le progrès rapide, rayonnant et éclatant !...

Joseph Prudhomme (sans le faire exprès) — ... En morceaux.

Le Monsieur en habit noir. — Exact. Vous voulez connaître Paris, cher monsieur. Vous avez sous les yeux une de ses mani-



festations les plus carnavalesques, sous les appareuces de cette foire nocturne.

Joseph Prudhomme. — Une foire !... ce bal ?

Le Monsieur en habit noir. — Une kermesse, une ducasse, une bacchanale ! Toujours le progrès... Vous éclairez votre salon un beau soir, au préalable, vous l'avez transformé avec des meubles solides, à l'épreuve de la malfaisance de vos invités. Vous vous ménagez un rempart, dans un coin, avec un buffet,



bien bastionné de petits fours, dont vous confiez l'armement offensif à des vétérans maîtres d'hôtel. Quelques temps auparavant, vous avez chargé jusqu'à la gueule la boîte de la poste, d'un millier d'invitations. Le courrier part !... et vous recevez vos



invités à travers vos salons, comme un paquet de mitraille !... Mme de Sévigné disait que deux déménagements équivalent à un incendie. Nous avons coutume de répéter, nous autres, que deux soirées égalent à un déménagement !...

JOSEPH PRUDHOMME. — Un demi incendie... Brr..... Mais vous les connaissez ces Benoîton, puisque ce sont ceux de la fameuse famille de M. Sardou. Un peu du midi, un peu puffistes et tables tournantes, mais de bonnes gens, d'honnêtes gens...



LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Peuh! on dit que M. Benoîton a fait faillite trois fois, et que Madame ne craint pas les sénateurs.

JOSEPH PRUDHOMME. — Hein!...

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Oui, mais ils ont des cousins. Alors, on peut supposer qu'il s'agit des cousins...

JOSEPH PRUDHOMME. — Ah! vous me rassurez.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR (achevant). — ... Quand on va chez eux parce que, quand on va chez les cousins...

JOSEPH PRUDHOMME. — On va chez ces affreux cousins?...

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — ...Quand on va chez les cousins, on a le bon goût de supposer que ce sont ceux-ci. A quoi donc serviraient les grandes familles, sinon à faciliter les relations mondaines, et le propre d'une calomnie que l'on ne cherche pas à éclaircir, n'est-il pas qu'elle puisse s'adapter à plusieurs personnes indifféremment et successivement, de même qu'une fausse clef à plusieurs serrures?...

JOSEPH PRUDHOMME (timidement). — Le propre d'une calomnie, c'est d'être malpropre. Vous avez une ironie...

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. —...Au-delà du bien et du mal, parfaitement niethzéenne. Je vous initie en ce moment, à ce que nous nommons, l'esprit de l'embrasure, qui a remplacé le fameux esprit de l'escalier, si démodé. Jadis, on ne disait du mal de ses hôtes que l'antichambre franchie. Nous autres, nous nous campons en plein salon, pour les cribler d'ironismes. Une embrasure,



en terme de salon, c'est une sorte de réduit, d'où l'on tire à boulet rouge sur tout le monde.

JOSEPH PRUDHOMME. — Vous n'avez que des comparaisons explosives, cher monsieur.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Je suis le digne représentant de notre nouvelle société anarchique et tintamarresque qui paraît avoir pris pour devise : « Tombe bombe! »

JOSEPH PRUDHOMME (encore sans le faire exprès). — Vous me glacez!

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. Vous êtes venu pour voir et pour entendre. Voyez et regardez...

(Le bal déroule ses meandres sous leurs yeux. Les couples glissent, selon le rythme qui suit les volutes harmonieuses de la musique. Il y a dans l'atmosphère du bal une ambiance de rêve, car il est tard, et c'est l'heure nocturne où l'on devrait dormir, et les âmes et les corps, dans l'inconscience du jour et de la nuit, vivent un moment imprécis et charmant, une féerie brève, faite d'enlacements, de gestes souples et d'abandon discret. La musique s'arrête, les couples se dénouent. Devant J. Prudhomme et le Monsieur en habit noir passent trois jeunes gens, les célèbres Guy, Gontran et Gaston, les enfants nouveau siècle des fameux Guy, Gontran et Gaston, gloire de la troisième république à son aurore).



GUY, chic anglais, habit noir de coupe droite, gilet uni, petite cravate, haut col droit, petite moustache coupée aux commissures des lèvres, fredonne : *the Honey sukle and the bee.*

GONTRAN, chic américain, habit de cheviotte large, gilet blanc à trois boutons en triangle, souliers vernis a bouts larges, la raie au milieu de la tête, et les cheveux collés sur le front, fredonne : *Hello! my baby!*

GASTON, chic français, habit à pans courts, pincé à la taille, pantalon demi-collant, gilet mirobolant, en satin blanc piqué, orné de boutons guillochés, escarpins vernis, la moustache et les cheveux ondulés, un joli toupet Il siffle *Viens Poupoule!*

GUY. — Très fatigué, j'ai joué au golf aujourd'hui.

GONTRAN. — Moi, j'ai eu une partie de foot-ball très dure.

GASTON. — J'ai le bras las d'une partie de paume basque.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR (les interpellant). — Ainsi, chers amis, vous exhalez ce soir vos âmes par tous vos sports!

GUY. — Ah! la barbe!

GONTRAN. — Ta bouche!

GASTON. — La jambe!

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR (se retournant vers J. Prudhomme). — Très moderne, cette manie de transformer en blasphèmes les différentes parties du corps humain. L'homme jadis jurait par la divinité. Aujourd'hui il ne jure que par lui-même. On aura tout laïcisé.

(Passent Aline, Alice et Arlette, surnommées la Moto-girl, l'Auto-girl et la Toto-girl. Aline porte une jupe en forme, en mousseline de soie. Alice porte une jupe plate, en crêpe de Chine. Arlette une jupe de soie, avec trois volants très larges, c'est l'imminente crinoline. Elles causent.)

ALINE. — Ce que j'aurais voulu être, moi, un arbre, un bel arbre, pour ne pas bouger et me sentir dans le grand air, toujours.

ALICE. — Moi, j'aurais aimé être un poisson, un joli poisson vif, dans une belle mer, pleine de coquillages. Il n'y a rien d'indépendant comme un poisson.

ARLETTE. — Moi, j'aurais préféré être un caillou, ne rien faire, ne rien sentir et ne rien voir, une pierre sur le chemin, qui se fiche de tout.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR (à J. Prudhomme) — Remarquez



que pas une de ces charmantes jeunes filles, ne souhaite d'être femme. Elles ont déjà la nostalgie de leur sexe. Ah! nous vivons dans un drôle de sexe!... Et voilà comme nous, nous sommes, nous nous habillons d'après des gravures, nous parlons d'après des bouquins, nous pensons quand nous ne pouvons pas faire autrement, et nous vivons quand nous avons le temps.

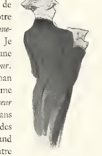
JOSEPH PRUDHOMME. — Il faut bien que jeunesse se passe.

LE MONSIEUR EN HABIT NOIR. — Il faut bien que jeunesse se blase.

M. BENOÎTON (s'avançant vers J. Prudhomme). — Voulez-vous avoir la bonté de me rappeler votre nom, cher monsieur. Je dois donner la liste de nos invités au reporter de la *Tranquillité des Familles,*



qui veut bien consacrer un petit article à ma petite fête : quatre colonnes pas plus. Nous avons ici quelques célébrités, notamment M. Trêpe, le caricaturiste qui est là-bas, dans le coin. Il est plein d'esprit, il a fait le portrait de Mme Benoîton, dans son dernier album, c'est à se tordre. Elle a positivement l'air d'un gros crapaud ! Il est plein d'esprit. Mme Benoîton a été très flattée. Nous avons aussi M. Plumepatte, le fameux humoriste, l'auteur des *Charentons parisiens*. Il a écrit une série de nouvelles, sur les salons. Il a fait le nôtre bien entendu. Cela était intitulé les *Hannetons du Plafond*. Tout à fait amusant. Je vous signale aussi Pancrace Santrac, le jeune romancier, l'auteur de *Souteneur par amour*. Sa propre histoire, cher monsieur, un roman vécu, c'est très intéressant. Un jeune homme charmant, il fera un beau mariage. *Souteneur par amour*, songez donc, très demandé dans les familles. Nous avons aussi Chapotot, des huiles pour graisser les bottes, le grand manufacturier la joie des salons. L'autre jour nous avions un grand dîner, au dessert il a pris le fromage et l'a collé au plafond! un plafond peint par Chéret. On s'amuse beaucoup chez nous. Je peux même dire, que nous avons le salon où l'on s'amuse le mieux. Ah ! voici Mme Benoîton, je vous laisse Monsieur... Monsieur... vous direz votre nom à ma femme. Il faut que j'aille recevoir cet invité en retard, Triumvir, l'anthropomorphe-clubman. Je ne veux pas qu'il puisse dire que chez moi, il a failli attendre.



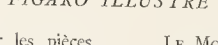
Mme BENOÎTON (pendant que son mari court dans le salon à la rencontre de Triumvir, se précipitant sur J. Prudhomme) — Oui, n'est-ce pas, cher monsieur, nous voulons avoir les noms de tous nos hôtes, pour l'*Eve nouvelle*, le journal illustré qui fait des portraits de nos invités. On va nous prendre en groupe. Justement, il me semble que vous ressemblez un peu à notre ami l'Empereur du Sahara. Laissez-vous faire : on vous mettra au centre du groupe. C'est une petite supercherie bien innocente. L'*Eve nouvelle* a annoncé que l'Empereur du Sahara serait parmi nos invités, et elle a promis une batterie de cuisine toute neuve, à celle des lectrices qui le découvrirait dans la gravure.





JOSEPH PRUDHOMME. — Mais, madame, je...

Mme BENOÎTON. — Oh ! vous ne pouvez pas nous refuser cela. Du reste, il y aura des compensations. Nous avons organisé deux petites représentations pour les jeunes filles. Oui, ces pauvres enfants, on ne les





mène pas voir les pièces émotionnantes, terribles, celles qui donnent vraiment le cauchemar. Alors, nous avons imaginé, M. Benoîton et moi, de leur procurer cette joie. Tout à l'heure on va représenter *Barbe-Bleue,* mais retouché, avec un prologue : les assassinats successifs des premières femmes de *Barbe-Bleue.* Il y en a une qui est pendue par les pieds, une autre sciée entre deux planches, une autre est rôtie vivante et... au dénoûment, Sœur Anne est précipitée du haut de sa tour et se fend la tête sur le sol. Cela fait dresser les cheveux sur la tête! Ces chères petites, elles ne dormiront pas de huit jours. Oh! c'est un spectacle honnête... accompagné de : *A quoi rêvent les jeunes filles,* un vrai cauchemar, il y a un déraillement, un naufrage et une exécution capitale, en ombres chinoises. C'est pétrifiant, terrifiant, effarant, c'est à devenir fou. Spectacle honnête : *A quoi rêvent les jeunes filles!*

Le Monsieur en habit noir. — Vous avez mis la terreur à la portée de toute les intelligences.

M. Benoîton. — Quand Mme Benoîton reste chez elle, elle ne veut pas que l'on s'y ennuie.

Joseph Prudhomme (pendant qu'elle s'éloigne). — Je voudrais bien m'en aller.

Le Monsieur en habit noir. — Mon cher, ne faites pas cela, je vois Trêpe dans son coin qui vous croque!

Joseph Prudhomme (indigne). — Mais je le lui défends bien... Mme Benoîton a l'air d'un crapaud. De quoi aurais-je l'air?... d'une grenouille, d'un lézard, d'une vipère! Je ne veux pas que ce vilain homme me défigure... Je vais le lui dire.

Le Monsieur en habit noir. — Ne faites pas cela, vous auriez l'air province.

(La musique a repris, une farandole se forme. Mme Benoîton cherche Joseph Prudhomme.)

Mme Benoîton. — Allons venez. Venez faire l'Empereur du Sahara.

(Le malheureux est pris, entraîné. On l'assied de force entre Arlette, l'Auto-girl et Alice la Moto-girl, en face de l'anglomane Guy, de l'américain Gontran et du jeune-France Gaston. Il reçoit une décharge de magnesium dans les yeux. Tout le monde est photographié.)

M. Benoîton. — Maintenant, après le spectacle, une surprise! On organisera une Marche générale. Départ en bas de l'hôtel. Point d'arrivée : le pré Catelan. Les messieurs rendent trois quarts d'heure aux dames. Il y a comme prix des bretelles pour les messieurs, et des jarretelles pour les dames, offertes par les *Sports mondains.* Faites-vous inscrire pour la marche des Benoîton!

Tout le monde. — Hurrah pour la marche des Benoîton!

(Dans le brouhaha, Joseph Prudhomme a disparu, il se retrouve dans la rue avec le Monsieur en habit noir qui cherche a le rattraper.)

Le Monsieur en habit noir. — Vous vous en allez déjà?... Ah! décidément, vous ne serez jamais dans le train.

Joseph Prudhomme. — Dans le train!... J'y vais de ce pas dans le train! Je retourne chez moi. Vive la province!...



Claude BERTON

Images de Lucien Métivet



LE MONDE

a réouverture des courses d'Auteuil est aussi
e de la saison parisienne la côte d'Azur bat
ours son plein, c'est incontestable, et quan-
de personnalités mondaines goûtent encore
délices du climat enchanteur de la Riviera,
s la Société des Steeple donne le signal du
eil c'est la Marche au Printemps.
ourvu qu'il ne nous faille pas traverser trop sentiers neigeux pour atteindre ce coquin. élégantes ne seraient d'ailleurs pas fâchées t-être d'avoir une occasion de montrer, dans gracieux cadre de la butte Mortemart, leurs es frimousses engoncées dans les jolies four-es qu'elles n'ont guère eu l'occasion de mon-, par cet hiver mou et pluvieux, qu'aux ositions du Volney ou de l'Épatant. En tout , Auteuil sera chic, et *le Jardin de mon Curé*, Guerlain, qu'ont adopté nos Parisiennes, nous nera l'illusion des fleurs absentes encore, et solera celles qui auront déjà quitté les jardins rants de Nice.

DOLLY.

LÉGANCE ET BEAUTÉ

a beauté n'est pas toujours élégante, tant faut, mais l'élégance est presque toujours e ou du moins sait le paraître par cette grâce ticulière dont un poète a pu dire : « qu'elle est ore plus belle que la beauté ».

ela nous explique les succès de nombre de mes peu régulièrement jolies et les échecs tains, bien qu'inavoués, de quelques belles ou utées telles qui, jugeant n'avoir qu'à se mon- pour vaincre, négligent d'aiguiser leurs nes.

Elles sont rares, je l'avoue, car la femme est entiellement coquette, pourtant il en existe et 'étais indiscrète j'en pourrais citer de fort nues, par exemple la divine Mme X ou la écieuse miss Z, qui en sont encore à des élé- ces de princesses malgaches et ignorent B C des véritables raffinements.

'arrive trop tard dans un monde trop vieux r garder la prétention d'instruire n'importe , et surtout des mondaines, sur n'importe i mais, enfin, dussé-je après bavarder dans désert, il m'est très agréable de recueillir our de moi les mille bruits de la Mode, les dit de la fantaisie et les arrêts de la distinc- . De tout cet amalgamme, on doit tirer lque profit pour soi-même comme pour les res, ne fût-ce que celui d'apprendre à ne plus fondre l'or avec le paillon et la séduction lle avec le charme frelaté que nous avons, iment, trop de tendances à subir.

insi, en ce moment sévit une fureur de bijoux tot baroques, dont nos savants devraient bien ouvrir le microbe afin d'en préserver les gé- ations futures. Jamais idole barbare n'a porté t de colliers, de bracelets, de bagues qu'une fessionnelle beauty d'aujourd'hui : seulement, f fois sur dix, cette profusion de joyaux masque une tare qu'il serait bien plus intelligent de chercher à atténuer par d'autres procédés, moins étincelants et plus durables.

Pour ne parler que des mains, alourdies d'anneaux à toutes les phalanges, pense-t-on quelles sont toujours sans défauts, fines et blanches, les doigts lisses et fuselés, les ongles polis et brillants sous leur armure de pierreries ?

Que non ; il y en a même d'assez vulgaires dans la quantité, mais si dame Nature est parfois chiche de ces petites perfections-là, il est facile de les acquérir, car une visite, une lettre ou un coup de téléphone à la PARFUMERIE EXOTIQUE, 35, rue du 4-Septembre, suffit pour édifier les curieuses sur les discrets mérites de la Pâte des Prélats, merveilleux cosmétique auquel on doit les plus jolies menottes de Paris après lui avoir dû les plus belles mains de la Papauté.

CHRYSANTHÈME.

BARONNE DE LUGE. — Suivant votre carnation *demandez que la poudre de riz, dite* DUVET DE NINON, *soit rosée, blanche, naturelle ou Rachel. C'est une spécialité renommée de la* PARFUMERIE NINON, *31, rue du 4-Septembre. Elle vaut 3 fr. 75 la boîte et 4 fr. 25* franco *contre mandat-poste.*

Science & Pratique

Hygiène. — Les admirables travaux de notre grand Pasteur et des divers savants qui ont continué son œuvre ayant prouvé surabondamment que l'origine de la plupart des maladies qui désolent notre pauvre humanité doivent être attribuées à l'ingestion, soit par les voies respiratoires, soit par les organes de l'alimentation, de ces êtres infiniments petits, à peine visibles au microscope, que tout le monde aujourd'hui connaît sous le nom de microbes, il résulte de ces notions scientifiques l'obligation pour tous ceux qui ont quelque souci de leur santé et le désir de vivre longtemps, d'empêcher ces éléments minuscules d'entrer dans leur corps.

Or, c'est surtout par l'air et par l'eau que cette invasion dangereuse se produit. Il y a donc intérêt majeur à ne respirer que de l'air pur et à ne boire que de l'eau dépouillée par des moyens divers des micro-organismes qui la polluent en quantité parfois considérable.

« La crainte du microbe est la garantie de la santé », pourrait-on dire, en paraphrasant une phrase célèbre.

Nous allons donc consacrer cette causerie à cet intéressant sujet et exposer aussi brièvement que possible les procédés au moyen desquels on peut assurer ce double service.

Les recherches scientifiques accomplies durant ces dernières années ont montré que divers corps chimiques avaient la propriété de tuer ces animalcules, lorsqu'ils flottent dans l'air sous la forme de poussière au premier rang de ces agents microbicides, il faut placer l'aldéhyde formique appelée aussi formaldéhyde ; c'est un gaz fort désagréable à respirer quand il se trouve en trop grande proportion dans l'air, mais qui ne présentent pas le même inconvénient quand il n'existe qu'à l'état de très grande dilution.

L'autre corps microbicide employé avec succès, c'est l'ozone ou oxygène électrisé qui se produit quand on fait traverser l'air atmosphérique par des étincelles électriques ou bien par des réactions diverses chimiques que nous n'avons pas l'intention d'exposer ici.

On a créé divers appareils fonctionnant d'une manière régulière et constante pour la production de cet ozone, sous le nom d'ozonateurs. — En outre, on est arrivé à produire la formaldéhyde au moyen de petites lampes qui brûlent de l'alcool sans flamme, combustion lente déterminée par l'action d'une mince lame de platine ou d'un disque de ce métal à un grand état de division.

Ces divers appareils se trouvent dans le commerce et chacun de nos lecteurs peut se les procurer pour une somme très modique et se débarrasser ainsi, non seulement des microbes contenus dans l'air de ses appartements, mais en outre des odeurs de cuisine, d'office, de W. C., de fumée de tabac, etc., parfois si désagréables dans les pièces souvent exiguës des habitations modernes.

On peut donc aujourd'hui respirer un air pur et sain, sans être obligé pour cela d'aller le chercher au sommet des montagnes.

Il en est de même pour l'eau que l'on boit ceux qui se contentent de l'eau que les villes distribuent dans leurs canalisations, peuvent la débarrasser de tous leurs microbes en la filtrant à travers des corps poreux (bougies Chamberland, robinet-filtre idéal, filtres d'amiante, etc.). Ceux qui préfèrent ne boire que des eaux filtrées par le sol et relativement pures, connues sous le nom d'eaux minérales peuvent s'abreuver à peu de frais grâce à une initiative intéressante qui met l'eau des principales sources de table à leur disposition dans des bonbonnes de 20 à 50 litres, à un prix à la portée de toutes les bourses. Enfin ceux qui veulent avoir une certitude absolue d'avoir détruit tous les germes dangereux par une exposition de quelques instants à la température de 100 à 110 degrés qui les tue tous sans exception, ont la facilité de le faire grâce aux appareils de stérilisation par la chaleur que produisent d'importantes maisons de construction françaises et étrangères. Voilà pour l'eau. *Et nunc erudimini omnes !* Soignez votre air et votre eau et vous aurez beaucoup de chances de conserver votre santé.

Eclairage. — L'éclairage public ou particulier au moyen des lampes électriques dites à arc qui ont généralement une très grande intensité vient de faire un progrès aussi important que celui réalisé par l'éclairage au gaz, le jour où Auer von Welsbach a créé son procédé aujourd'hui si vulgarisé, et inventé des manchons à incandescence.

Il s'agit de la lampe à flamme qui, avec une consommation égale d'énergie électrique, donne un pouvoir éclairant double de celui des autres lampes à arc. Cette invention assez récente et encore peu connue repose sur l'introduction dans la substance des crayons de charbon, entre lesquels se produit l'arc électrique, de substances minérales, terres rares d'Auer et autres qui, par leur volatilisation, produisent une belle lumière dorée, extrêmement éclatante et agréable à voir. Ce nouveau mode d'éclairage vulgarisé en France par l'ingénieur électricien Heller, commence à se répandre ; il est probable qu'avant peu, il se sera substitué partout aux anciens systèmes.

Photographie. — Une des plus importantes maisons de production des plaques et papiers photographiques du monde, la maison Lumière frères, de Lyon, vient de publier une série de formules de développement, de virage et de fixage des épreuves que tous ceux de nos lecteurs qui s'occupent de photographie ont intérêt à connaître. Nous ne pouvons mieux faire, dans le cadre forcément restreint de cette causerie, que de leur indiquer la source où ils peuvent s'adresser pour y puiser les renseignements utiles, qui leur permettront à l'avenir d'éviter des écoles fâcheuses et de réussir du premier coup d'excellentes épreuves.

A. LADUREAU.

LE SPORT

Il ne faudrait pas remonter bien loin dans l'histoire du sport pour y constater que l'hiver y marquait chaque année une période d'inactivité presque absolue.

Les meetings hippiques de Nice et de Pau n'avaient pas pris l'importance qu'ils ont à l'heure actuelle, l'athlétisme n'existait que de nom, et le football, les cross-country, le hockey étaient sinon inconnus, du moins impratiqués en France.

Le chomage n'existe plus aujourd'hui, et les sports d'hiver occupent une place qui indique nettement que les goûts athlétiques sont entrés définitivement dans nos mœurs. Notre climat, pour désagréable qu'il soit, n'est pas assez rigoureux pour nous permettre d'apprécier les joies du Tobogganing autrement que par l'illustration abondante des journaux spéciaux, et les délices du patinage autrement que par les préparatifs aussi complets qu'inutiles de fêtes en perspective que le dégel fait remettre indéfiniment. Mais la lutte bat son plein, le cycle abrite ses courses hebdomadaires sous la Galerie des Machines. Londres nous envoie ses équipes de footballers et ses meilleurs joueurs de hockey pour des matches internationaux ; nos clubs organisent des rallies et des cross, tandis que Nice fait courir ses grands prix d'hiver que l'écurie de M. Ch. Liénart s'adjuge avec une désinvolture désespérante pour ses concurrents, mais fort agréable à tous ceux qui aiment à voir triompher les couleurs des écuries loyales et sympathiques.

GR.

Février. — *Hippisme.* — Réunions à Pau, Colombes, Auteuil, Vincennes.

Cyclisme. — Courses au Vélodrome d'hiver tous les dimanches.

Yachting. — Course croisière (Gibraltar-Nice). Grandes régates méditerranéennes.



FIGARO ILLUSTRÉ



Premières Fleurs

par Felix BORCHARDT

nnement { France. . . . . 36 francs

Publicati… Mensuell…

Prix { 3 francs;

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 168	PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Les annonces sont reçues chez MM. HUGUET, MINART & Cie, 4, Rue Scribe	ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	MARS 1904



Les Lointaines Idylles

Lorsque HUBER *donna, en 1762, la traduction française des* Idylles *de* GESSNER, *poète et graveur de Zurich, le succès en fut colossal et n'eut d'égal que celui qui accueillit la* Clarisse *de* RICHARDSON. *La jeunesse se prit d'un bel enthousiasme pour cette pensée naïve qui se rapportait si peu aux mœurs alors pratiquées.*

*L'*Idylle, *telle que la domait* GESSNER, *était simplement, selon* SAINTE-BEUVE, *« la pastorale dans le sens le plus restreint du genre ». Elle est d'une ingénuité qui confine à la puérilité, mais elle correspond si parfaitement à un goût qui fut cher aux élégants pendant la deuxième moitié du* XVIIIe *siècle, et elle suscita tant d'imitateurs, que les lettrés d'aujourd'hui nous sauront peut-être gré de leur en donner un exemple, d'après la grande édition de Zurich (trois volumes 1773) que* DIDEROT *avait revue, que* GESSNER *lui-même avait illustrée de suggestives gravures, et que* VOLTAIRE *avait honorée de sa souscription, — ce dont il n'était pas prodigue.*

L. R.-M.

La Jalousie

LA FLAMME la plus dévorante, le plus cruel ſerpent, que les furies jettent dans nôtre cœur, c'eſt la jalouſie. Alexis l'éprouva. Il aimait Daphné : il en était aimé. Alexis était brun & d'une beauté mâle. Daphné était belle comme l'innocence, et blanche comme le Lys qui s'épanouït au lever de l'aurore. Ces amans fortunés s'étaient juré une tendreſſe éternelle. Venus & les amours ſemblaient répandre ſur eux leurs plus douces faveurs. Le pére d'Alexis venait d'échapper à une maladie dangereuſe. Mon fils, lui dit-il, j'ai fait vœu de sacrifier ſix brebis au Dieu de la ſanté. Pars, conduis les victimes à ſon temple. Il y avait deux grandes journées à faire, pour arriver au temple d'Esculape. Alexis verſa un torrent de larmes en ſe ſéparant de ſa bergére. On eut dit, qu'il avait de vaſtes mers à traverſer. Triſte et rêveur, il conduiſait les brebis devant lui, & en s'éloignant du hameau, il ſoupirait le long du chemin comme la plaintive tourterelle. Il paſſait par les plus belles prairies & ne les voyait point. Les païſages les plus riants s'offraient à ſes yeux. Inſenſible à leur beauté, il ne ſentait que son amour, il ne voyait que ſon amante. Il la voyait à l'ombre, au bord des ruiſſeaux ; il l'entendait répéter le nom d'Alexis & lui répondait par ses ſoupirs. C'est ainſi qu'il graviſſait les ſentiers ſolitaires, en ſuivant ſes brebis, & en ſe plaignant de ce qu'elles n'avaient pas la légereté du chevreuil. Il arriva au temple, les victimes offertes, le sacrifice conſommé, il vola sur les ailes de l'amour pour regagner sa demeure. Mais en paſſant à travers les buiſſons, il s'enfonça une épine dans la plante du pied. A-peine la douleur lui laiſſa-t-elle









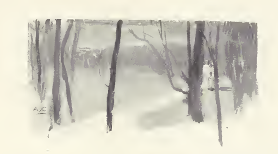
la force de fe trainer jufqu'à la cabane voisine. Un berger, bienfaifant l'y reçût & mit fur fa bleffure des herbes falutaires. Dieux ! que je fuis infortuné ! difait-il fans ceffe ; fombre & rêveur il comptait en foupirant chaque minute. Une heure lui paraiffait une longue nuit d'hyver. Enfin une divinité ennemie verfa dans fon cœur le poifon de la jaloufie. Dieux ! difait-il en murmurant tout bas, & en jettant des regards farouches autour de lui, Dieux ! quelle penfée ! Daphné pourrait m'être infidèle !... Penfée injufte, odieuse !... Mais Daphné eft femme & Daphné eft belle. Qui peut la voir & réfifter à fes charmes ? Depuis longtemps Daphnis ne foupire-t-il pas pour elle ? Il eft beau. Qui n'eft pas attendri aux doux accens de fa voix ? Et qui touche la Lyre comme lui ? Sa cabane eft près de celle de Daphné. Elle n'en eft féparée que par un ombrage délicieux.... Loin de moi — ah ! loin de moi.... penfée déchirante... hélas ! tu te graves toujours plus profondement dans mon cœur. Tu me pourfuis nuit & jour.... Souvent l'imagination égarée d'Alexis lui montre fa bergère fe gliffant d'un pas timide fous l'ombre où Daphnis foupire aux echos fa peine & fes amours. Là, il la voit, l'œil languiffant, étouffer à peine les foupirs qui font palpiter fon fein. Dans un autre moment il la voit fomeiller fous un berceau de Jasmin : Daphnis l'y fuit, l'apperçoit, ofe s'approcher d'elle, ... fes avides regards dévorent tous fes charmes — Il faifit fa main.... la baife ; Daphné ne fe réveille point... il baife fes joues, il baife fes lèvres, & elle ne fe réveille pas, s'écrie-t-il tranfporté de fureur !.... Mais quelles affreufes images je vais créer moi-même ! Pourquoi ne fuis-je ingénieux qu'à me tourmenter du plus cruel fupplice ! Injufte ! ingrat, pourquoi ne penfé-je qu'à ce qui peut bleffer son innocence ?

C'était déjà le fixiéme jour que durait cet horrible tourment ; & fa playe n'était pas encore entièrement guérie. Mais rien ne faurait l'arrêter d'avantage. Il embrasse fon bienfaiteur. Il réfifte à tout ce que la douce hofpitalité peut imaginer pour le retenir encore. Pourfuivi par les furies, il part, & malgré fa douleur, il court, il vole. Déjà la nuit était tombée. Mais









au clair de la lune, il apperçût de loin la cabane de Daphné. Ah ! déſormais, dit-il, fuyés penſées odieuſes ! fuyés loin de moi. C'eſt là qu'habite celle qui m'aime. Aujourd'huy, o Dieux ! encore aujourd'huy, je pleurerai de joye ſur ſon ſein. En prononçant ces mots il hâtait encore ſes pas. Cependant il vit Daphné s'avancer ſous le berceau qui conduiſait à sa cabane. C'eſt elle. O Daphné, c'eſt toi ! c'eſt ta taille ſi élégante, ta démarche ſi legére, ta robe plus blanche que la néige. C'eſt elle. O Dieux ! mais où va-t-elle en ce moment ! Pour des timides bergéres, il eſt dangereux de s'expoſer ainſi la nuit dans les champs. Peut-être impatiente de me voir, vient-elle ſur le chemin à ma rencontre ! à peine l'eut-il dit, qu'un jeune homme ſortit du berceau pour la ſuivre. Il ſe mit à ſes côtés, & Daphné preſſa tendrement ſa main dans celle du jeune homme. Il lui donna une petite corbeille de fleurs qu'elle prit ſous son bras avec une grace charmante. Puis ils s'éloignèrent enſemble de la cabane au clair de la lune. Alexis ſaiſit d'horreur ſe tenait dans l'éloignement & frémiſſait de tout ſon corps. Dieux immortels ! Que vois-je ? Il n'eſt donc que trop vrai ! Ce qui m'a ſi cruellement agité eſt certain. Une Divinité compatiſſante me l'avait prédit. Malheureux ! — Qui es-tu, Dieu ou Déeſſe, o toi qui m'a fait preſſentir mon malheur, venge — ah ! venge moi. Punis à mes yeux cette perfidie, & laiſſe moi mourir de douleur !



Les bras entrelacés, Daphné & le berger ſuivaient le chemin du bois de Mirthes qui entoure le temple de Vénus. La Lune éclairait leurs pas, & leur maintien annonçait une douce intelligence.

Ils vont ſous l'ombre de ces Mirthes, diſait Alexis furieux, & c'eſt à l'ombre même de ces Mirthes qu'elle m'a juré si ſouvent une tendreſſe éternelle. Les voilà dans le Bosquet. Ciel ! je ne les vois plus : cachés ſous le plus épais feuillage, ils vont s'aſſeoir ſur le gazon. Mais non, je les revois.... ſa robe blanche brille au clair de la lune à travers les rameaux & leur tige griſâtre. Ils s'arrêtent. Voilà un azile charmant, & cette mouſſe eſt fraîche.... Perfide... repoſés-vous... Jurés en préſence de Phœbé ... jurés-vous vos coupables amours. Puiſſent les furies jetter l'épouvante au milieu de vous ! mais







non. Écoutons. Les Roffignols répétent les airs les plus tendres, & les tourterelles foupirent autour d'eux. Cependant... ce n'eft pas encore là qu'ils fufpendent leurs pas. Ils vont jusqu'au temple de la Déeffe. Je veux m'approcher. Je veux les voir. Je veux les entendre.

Il entra dans le bois de Mirthes. Il les vit s'avancer vers le Temple, dont les colonnes de marbre blanc éclairées par la lune perçaient avec éclat les ombres de la nuit. Eh ! quoi --- ils oferaient franchir ces marches faintes ! La Déesse de l'amour protégerait la plus noire perfidie. Il vit en effet la jeune bergére monter les degrés du Temple ; la petite corbeille de fleurs fous le bras, elle en traverfa les portiques ; & le jeune homme s'arrêta fous la premiére Arcade. Alexis approchait toujours à la faveur des ombrages : Frémiffant d'horreur & de défespoir, il fe gliffa fous l'ombre d'une colonne & s'étant appuyé contre elle, il apperçût diftinctement Daphné qui allait à la ftatue de Vénus. Le Marbre en était auffi blanc que le lait, & le flambeau de la nuit l'éclairait toute entiére. La Déeffe penchée en arriére avec une majefté raviffante femble éviter les yeux étonnés des mortels, & de fa hauteur fublime elle jette un regard de bonté fur ceux qui encenfent fes autels. Daphné fléchit les genoux aux pieds de la Déeffe, pofa les guirlandes devant elle & dit avec l'accent le plus tendre & le plus douloureux.

„ Exauce, o douce Déeffe, protectrice des amours fidéles ! Exauce ma priére. Reçoi favorablement les fleurs que j'ofe t'offrir ; elles font encore humides de la rosée du foir & de mes larmes. C'eft aujourd'huy, le fixiéme jour qu'Alexis eft loin de moi. O bienfaifante Déeffe ! qu'il revienne dans mes bras ! Protége-le fur fa route & raméne-le auffi fidèle, auffi tendre qu'il l'était lors qu'il m'a quittée. Raméne-le & que je le preffe contre mon fein palpitant d'amour.

Alexis l'entendit. Il apperçut vis-à-vis de lui le jeune Berger dont la lune éclairait alors le vifage. C'était le frére de Daphné. Timide et craintive, elle n'avait pas voulu s'expofer aux dangers de la nuit, en allant feule au Temple de Vénus.

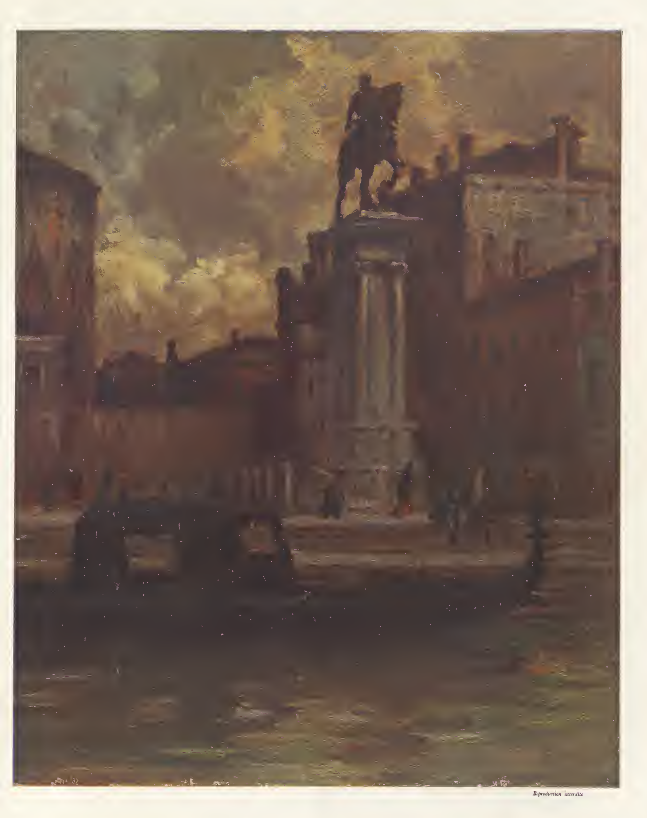
Alexis ayant quitté la colonne qui le cachait, parut foudain aux yeux de fon amante. Daphné faifie du plus doux raviffement, Alexis tranfporté de joye & et de honte, ils tombèrent tous deux, les bras entrelacés, aux pieds de la Déeffe.

GESSNER





AQUARELLES
DE
A. CALBET



LE MONUMENT DE COLLEONI
P. Franc Lamy

LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure;
Nous l'allons montrer tout à l'heure :

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure,
Un loup survint à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait. « —

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par Melle C Sorel, de la Comédie-Française
Décor de E. M. Simas. — Médaillon de José Clara

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité. —
Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'Elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle;
Et que, par conséquent, en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson. —
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé. —
Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens :
On me l'a dit. Il faut que je me venge. »
Là-dessus au fond des forêts
Le loup l'emporte, et, puis le mange,
Sans autre forme de procès.

LA FONTAINE.

Les Masques

NOUVELLE INÉDITE

PAR

Georges LECOMTE

Elle était certes vénérable, pittoresque et bien émouvante de souvenirs familiaux la gentilhommière bretonne où, passionné et naïf, le jeune François de Kermorvant attendait l'avenir. Bloc de granit dressé dans le mystère frissonnant des pins sombres, au fond de l'étroite baie où les grands flots de l'Atlantique venaient plaintivement mourir, elle barrait l'horizon comme une falaise d'où la mer se serait peu à peu retirée.

Resté seul au monde avec une tante vieille fille, délicieuse toquée de sentiment et de chimères qui, connaissant mal le monde, l'imaginait selon sa fantaisie, François avait grandi, songe-creux ingénu, dans ce décor archaïque, entre cette duègne exaltée et quelques nobles chasseurs d'alentour qui lui avaient transmis les grandes traditions cynégétiques.

Heureusement, des traqueurs de bêtes et des coureurs d'Océan ses ancêtres, il avait hérité quelque bon sens naturel, un instinct d'observation et de jugeotte, un peu engourdi il est vrai par la romanesque influence de sa tante, mais capable de se réveiller lorsque le jeune homme se trouvait à l'improviste en face de faits ou de gens que l'alerte magination de la dame n'avait pas eu le temps de travestir.

L'une de ses plus tenaces conceptions c'est que, pour découvrir l'épouse prédestinée — dont la dot réparerait à propos les brèches d'une fortune un peu bizarrement gérée, comme on le devine — François de Kermorvant devait aller promener, durant les mois de soleil, sa vigueur élégante sur la plage qui étalait son sable fin et ses parasols de coutil rayé non loin du domaine familial. A la beauté du cavalier fringant nulle femme ne resterait insensible. Sur son passage tous les cœurs battraient un rythme d'amour éperdu et, noirs ou bleus, tous les regards se voileraient d'émotion! Au gré de son souverain caprice, le jeune homme n'aurait qu'à choisir, parmi tant de langueurs, les folles aventures ou la chaste fiancée... dont tout l'or ne serait pas dans la ruisselante chevelure de lumière. Du haut de son rêve la bonne dame, Sœur Anne extasiée attendait le gracieux et magnifique cortège.

La raison native de François le préservait un peu de ces chevauchées fantastiques. Tout en se laissant divertir par elles, il n'en retenait que leur arrière-fond de vérité, ceci par exemple : qu'une rieuse et belle jeune fille enchanterait joliment sa solitude, que sa souple silhouette claire serait adorable sous les arbres du vieux parc et que sa dot effacerait avec à-propos les lézardes, chaque saison plus menaçantes, de son patrimoine.

Aussi, dès que l'été flamba sur l'argent et le grenat des rocs, sur l'outremer frissonnant des houles, dès que les bébés en robes éclatantes comme des fleurs, gambadèrent sur le sable fin de la grève toute proche du manoir, dès que la toile rayée des tentes palpita dans le bleu du ciel et dans l'atmosphère d'or, vit-on apparaître François de Kermorvant, fier, naïf et beau, souriant comme un jeune sauvage émerveillé à tous les artifices, à tous les charmes de la vie civilisée.

Par sa souple élégance à cheval, par ses prouesses nautiques, par ses nobles attitudes de danse, le soir, à l'humble casino, il étonna les familles.

— Qui est-ce ? interrogeaient les nouveaux débarqués en apercevant son limpide regard vert dans l'ambre de son visage si beau avec les frisures de sa jeune barbe brune.

— C'est vrai... Vous ne savez pas encore !... François de Kermorvant... Gentilhomme de la contrée... Très vieille famille...

— De la fortune ? se hâtaient de dire les gens assez aguichés déjà pour bondir à l'essentiel.

— Euh ! Euh !... Noble nature... Beau-



coup de gaîté... Grand charme de jeunesse!... éludaient les mères prudentes qui, en raison de leurs calculs secrets pour leurs filles, ne se souciaient pas d'émoustiller si vite des concurrents possibles.

Parmi les baigneurs les plus enfiévrés à sa conquête se distinguaient M. de la Masure et son alerte famille, d'une gaîté et d'un esprit étourdissants.

Oisif confortablement renté, M. de la Masure, si fort piqué de la tarentule nobiliaire qu'il n'avait pas hésité à couper son nom en morceaux, passait la vie avec les susceptibilités et les prétentions vaniteuses d'un Saint-Simon à la cour de Louis XIV. Et si, malgré sa belle aisance qui lui permettait le faste des villes d'eaux à la mode, il avait préféré à leur brillant vertige les plaisirs moins élégants d'une plage non classée, c'est uniquement dans l'espoir d'y posséder les prérogatives et le lustre de la préséance.

Petit-fils d'un spéculateur enrichi sous le Premier-Empire et fils d'un opulent financier qui, sous Louis-Philippe, s'était ingénié à masquer par sa ferveur légitimiste la date récente de son élévation, n'avait-il pas reçu, comme une sorte d'anoblissement préalable, les prénoms d'Henri-Venant-Philippe-Restitue, calembour baptismal qui, aux environs de 1835, signifiait — sans que les officiers municipaux en prissent de l'ombrage — que dans certaines familles, d'une fidélité tenace, on comptait toujours que, le jeune Henri V rentrant pour la reprise de ses droits, le duc d'Orléans serait bien forcé de lui rendre le trône de ses pères?

Avec un tel précédent d'état-civil, qui lui créait presque des titres, comment M. de la Masure n'aurait-il pas tronçonné son nom, si visiblement construit pour cette dislocation qu'on était bien obligé d'accuser l'égalitaire 1793 d'en avoir rudoyé l'aristocratie très ancienne? Malgré tant de politesses pour l'ancien régime, lorsque sonna l'heure de s'établir, M. Henri-Venant, etc... de la Masure, ne perdant pas de vue que, dans la société moderne, l'Argent reste, hélas, l'essentiel, s'était allié à Melle du Mont, petite-fille d'un camarade de son grand-père, également fournisseur aux Armées Impériales, dont on savait la fortune intacte, et dans la famille duquel, si l'on n'avait pas résisté non plus au plaisir d'une désarticulation ennoblissante, on était resté si fidèle aux souvenirs de l'Empire que toutes les filles de la maison portaient des noms d'impératrice. C'est ainsi que Mme de la Masure s'appelait Hortense et que sa sœur, venue au monde à une époque où ses parents ne se souciaient plus de compléter la série des filles, cumulait dans son acte de naissance la double grandeur de Joséphine et de Marie-Louise!

Amalgame de fortunes estimables, de prénoms tendancieux et magnifiques, de noms fièrement déchiquetés, qui aboutissait présentement à une famille de gens aimables, folâtres, à l'affût des élégances qui passent, des snobismes qui soufflent, des modes qui sévissent, du mot qu'on répète, des idées et des goûts qui circulent, en résumé une famille « bien parisienne » et qui, sur la plage, par son entrain rayonnant, charmait les gens tout en excitant leur jalousie

Dès la première heure, M. Henri-Venant etc... de la Masure, représentant le plus autorisé de la noblesse française sur la plage de Trou-sur-Mer, avait jugé que François de Kermorvant, par affinité de race, appartenait à lui et aux siens. Aussi l'avait-il introduit quasi de vive force dans son cercle familial, si tant est que le fringant gentilhomme eût besoin d'être violenté pour se tenir sous le charme d'une exquise jeune fille, au sourire frémissant, comme Melle Jehanne de la Masure, et dans l'agréable compagnonnage d'un garçon aussi distingué que Gaëtan de la Masure, son frère.

Au bout de quelques jours l'orgueilleux chef de famille, qui d'abord n'avait vu dans ces relations avec un authentique descendant des preux bretons qu'un plaisir d'amour-propre, se dit que la conquête d'un tel gendre classerait définitivement sa roture et que ce mariage, si médiocre qu'il fût au point de vue financier, n'en était pas moins pour les siens un échelon providentiel si l'on peut dire, car il leur vaudrait une prompte et magnifique escalade.

Aussi, après s'être discrètement assuré que les lézardes au patrimoine des Kermorvant n'étaient tout de même pas un gouffre, brusqua-t-il la musarderie sentimentale de François en lui révélant à brûle-pourpoint que sa cour ne désobligeait personne dans la famille.

Certes le jeune homme, qui s'était borné à répondre aux gentillesses par un empressement poli, ne soupçonnait guère qu'un peu d'affabilité câline l'engageait si avant. Mais, bast! Melle Jehanne était d'une charmante espièglerie mousseuse, d'une ligne agréable qui ferait bien dans le vieux parc de Kermorvant, elle possédait surtout cet affriolant sourire mutin dont François n'avait jamais vu figure de femme s'illuminer, enfin le notaire prié de se renseigner auprès de son confrère parisien avait appris que la fortune des la Masure ne consistait point en hypothèques sur les brouillards de Londres! Et puis, par cela seul qu'il ne se dérobait point du premier coup, l'ardent et naïf breton entrait dans ce rôle de fiancé qu'on lui avait dévolu et qui d'ailleurs ne lui déplaisait pas.

Ce n'est jamais sans orgueil et sans ivresse qu'un jouvenceau se voit dorloté par une famille entière, cajolé par la plus sportive, la plus brillante, la plus « parisienne » des jeunes filles de la plage, dont il a désormais licence de baiser quotidiennement les joues et qui, au moindre mot tendre, au plus furtif geste de câlinerie, lui prodigue les spirituels frémissements du rire ensorceleur, si différent de tous les rires jusqu'alors observés par François de Kermorvant!

Ce n'est d'ailleurs pas la seule Jehanne qui l'enchantait par le froncement si spécial de son nez : tous les membres de cette allègre famille lui plaisaient par un je ne sais quoi d'inédit, de rare, de précieusement complexe dans l'attitude et l'expression de la physionomie. Charme que François sentait confusément bien qu'il n'en pût établir l'analyse — il était trop dénué des points de repère indispensables! — mais qui faisait que la goguenardise un peu ahurie de M. Henri-Venant etc... de la Masure, la douceur onduleuse de Mme Hortense de la Masure, la distinction frémissante et nasillarde de M. Gaëtan de la Masure, la langueur passionnée de Melle Joséphine-Marie-Louise du Mont, voire même les effarements si comiques d'un petit cousin facétieux, M. Maxime Banal, qui courtisait les femmes avec des airs d'oiseau pillard, ne ressemblaient à la goguenardise, à la douceur, à la nervosité, aux fièvres, à la surprise d'aucune autre personne, et Dieu sait pourtant si, malgré sa sauvagerie bretonne, notre fiancé avait déjà lu ces sentiments et ces émotions sur des visages humains.

Tout au début il avait bien entendu parfois certains compagnons de rôderie murmurer au passage de tel ou tel membre

de la famille : « Tiens, Guitry ! » ou : « Ah ! voici Bartet qui va prendre son bain, » ou bien : « Notre Brandès est ce soir superbement frénétique, » ou encore : « Voilà le sourire de Réjane qui reparaît » et même : « Voilà Brasseur qui penche vers un corsage sa tête d'oiseau. » Mais n'étaient-ce pas des gouailleurs, très parisiens eux aussi, qui ricanent de tout et aux facéties desquels François attachait d'autant moins d'importance qu'il manquait vraiment trop des lumières capables de lui en faire goûter la justesse ? D'ailleurs ces propos incompréhensibles pour lui s'étaient tus à partir du jour où il avait pris rang de fiancé officiel.

* * *

Dès que les premières fraîcheurs d'automne eurent vidé la plage et chassé les frileux La Masure vers Paris, François de Kermorvant vint continuer sa cour dans la capitale, qu'il n'avait encore jamais vue, et chérir sa jolie fiancée aux narines frémissantes dans l'atmosphère même où sa grâce nerveuse avait fleuri.

— Paris!... Vous verrez!... L'art!... La fièvre!... Les bals!. . Le théâtre !... Le théâtre surtout !

— Oh moi !... Je suis un simple, un sauvage, vous savez ! protestait François avec un peu d'inquiétude... Je me demande si cette brillante vie artificielle ne va pas terriblement m'ahurir !... Enfin vous serez là pour m'acclimater... A mes yeux tout s'embellira de votre grâce...

— Ce sera si amusant de vous mener au théâtre et d'avoir les impressions toutes fraîches d'un homme qui n'a jamais vu que...

— Les petites comédies de son petit coin !...

Et, de fait, les La Masure, parisiens légers et fébriles, très friands de cabotinage, qui, comme tant d'autres oiseaux jaseurs de même sorte, ne connaissaient la vie que par le « spectacle » et qui, ne se trouvant à l'aise qu'au théâtre, se forgeaient des prétextes pour s'y congestionner plus souvent, se hâtèrent d'y conduire François.

Que de pitreries, que d'historiettes baroques et romanesques lui furent offertes pour l'émerveillement de sa naïveté, que de dissertations passionnées il dut entendre sur les mérites respectifs des acteurs en vogue, à combien d'anecdotes fastidieuses sur leurs caprices et leurs frasques il fut contraint de sourire !

A vrai dire, amusettes, frénésies et potins donnaient à ce sauvage, dont une forte hérédité avait défendu le bon sens contre les fantasmagories de sa tante, une singulière idée des préoccupations qui hantent les cerveaux de Paris.

Mais comme, après tout, il ne voyait les grimaces des « queue-rouge », les œillades des grandes coquettes, la pantomime éperdue des jeunes premiers, qu'à travers le halo doré des vaporeux cheveux fous de Jehanne, ainsi qu'un fond de tableau sur lequel se détachait, gracile, l'arabesque de son col et de son épaule, notre fiancé béat ne s'étonnait pas trop de l'epilepsie grandiloquente ou gouailleuse de cette singulière humanité.

Mais, à force de les voir gesticuler aux chandelles, un jour vint où le rayonnement des blondes frisettes de Jehanne ne cacha plus à son esprit d'observation, resté fort aigu, certaines analogies bien troublantes entre les tics de quelques acteurs notoires et les expressions physiognomoniques qui l'avaient charmé le plus dans l'air de tous les membres de sa future belle-famille.

— Tiens ! Tiens ! se dit-il le soir où, pour la première fois, frappé de l'admiration exclusive et trépidante que M. de la Masure manifestait pour Guitry, délicieux de souriante ironie dans une piécette à fleur-de-peau, il s'aperçut que son quasi beau-père avait emprunté au fameux interprète du scepticisme moderne la formule de son flegme sardonique, grâce à laquelle il passait aux yeux de tous, sans jamais rien dire d'incisif ni de spirituel, pour le plus fûté des pince-sans-rire.

Enfin, comme François trouvait cette affectation de sobre causticité moins désagréable qu'un plagiat plus tumultueux et comme d'autre part ce n'était pas son beau-père qu'il voulait épouser, il ne prit point au tragique cette découverte un peu troublante. Tout au moins éveilla-t-elle si bien sa clairvoyance que, deux jours plus tard, à la Comédie-Française, devant l'harmonieuse Bartet qui, dans un drame de forte passion, palpitait et lamentait un amour meurtri, il ne put s'empêcher de voir que sa grâce de colombe blessée et sa souple élégance avaient visiblement inspiré le charme un peu plaintif, la spirituelle douceur qui rendaient à tous, et à lui en particulier, Mme de la Masure si sympathique...

— Elle aussi ! regretta le sincère et si naturel François, avec la peine de découvrir un artifice là où il était si sûr d'un charme spontané par lequel il avait été tout d'abord séduit !

Comme ce n'était pas non plus sa belle-mère — si onduleuse que fût sa démarche — dont François se faisait une fête d'embellir son solitaire manoir, il eut encore la sagesse de passer outre.

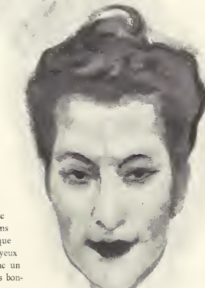
Mais dans un cœur tourmenté, ainsi que dans une tempête, les lueurs succèdent aux lueurs. A peine François venait-il de pardonner aux subterfuges peut-être inconscients de Mme de la Masure, qu'il eut l'agacement de reconnaître dans la distinction saccadée et grondante de Le Bargy la « manière » la plus habituelle à son futur beau-frère Gaëtan et la cause la plus directe de ses succès mondains.

— Le Théâtre-Français est celui que nous aimons le plus ! soupira mélodieusement Mme de la Masure.

— On est toujours sûr d'y passer une bonne soirée ! ricana le petit cousin farceur avec les yeux ronds et l'air penché d'un oiseau qui, sur une branche, module sa chanson...

— Mais où donc ai-je déjà vu cette grimace-là ? se demanda avec une sorte de rage anxieuse, le simple François tout effaré. . Morbleu ! J'y suis !... Hier, aux Variétés, ce pitre si cocasse, Brasseur !... Alors tous ?... Tous les tréteaux et tous les genres !...

Abasourdi, le jeune homme s'effondra sur son siège dans l'ombre de la loge. Tandis que le cousin, en écarquillant les yeux et en penchant la tête comme un oiseau qui s'égosille, offrait des bon-





bons à Mme de la Masure, harmonieusement alanguie comme Bartet dans la belle scène du deux, et chuchotait une malice à M. de la Masure qui, tel Guitry, l'accueillait avec un discret sourire du regard, François se demandait avec terreur si la famille entière n'était pas pervertie par le cabotinage. Sa tante pouvait être une romanesque effrénée, mais au moins c'est de son propre fonds qu'elle tirait sa chimère. Lui-même avait beau s'éblouir parfois de rêvasseries, c'est son imagi nation qui les lui fournissait. D'ailleurs son bon sens inné lui faisait en temps voulu reprendre terre. Mais rêves, illusions, chimères, rien de tout cela n'était factice. Tout au contraire, grandi dans la campagne, au milieu de gens rudes, il n'aimait que la simplicité et le naturel. Tant d'artifice l'inquiétait comme une perversité. Quel espoir de bonheur fonder sur des masques?

Sans doute sa chère Jehanne semblait rebelle aux grimaces et aux attitudes. Malgré toutes ces soirées sous les lustres, François ne l'avait pas encore surprise en flagrant délit d'imitation. La frénétique tante au double nom d'impératrice, Joséphine-Marie-Louise, aux yeux de passion et de fièvre, ne lui rappelait pas non plus de faciès entrevu sur la scène.

Mais il n'avait pas encore vibré devant tous les tréteaux et, rendu méfiant par l'expérience, il se remémorait les noms, jadis pour lui dénués de signification, dont on saluait narquoisement l'arrivée sur la plage des divers membres de cette famille si « parisienne » : Guitry, Bartet, Le Bargy, Brasseur, murmurait on entre les dents, et peu à peu il avait découvert chez les Le Masure toutes les parodies annoncées! Ce n'est donc pas à tort que goguenardaient les railleurs! Mais à ces noms fameux n'en ajoutaient-ils pas d'autres? Brandès? Réjane? Puisque, au sujet des premiers, ils avaient dit si juste, pourquoi se seraient-ils trompés sur les seconds? Qui doublait Brandès? Et qui s'inspirait de Réjane? Pourvu que la blonde Jehanne à l'auréole dorée eût échappé à l'épidémie!

François n'eut de cesse qu'on ne lui révélât ces deux déesses de la rampe. Comme les de la Masure ne vivaient joyeusement la vie qu'au théâtre et comme, si spontanés et si anciens dans l'artifice, ils en avaient une inconscience touchante, ils ne firent pas longtemps attendre à François la leçon anxieusement souhaitée.

Le lendemain hélas! il avait la certitude que l'ardente et magnifique Brandès, aux sombres regards de volupté, fournissait à la fiévreuse personne au double prénom d'impératrice le modèle de ses langueurs crispées.

Enfin, deux jours plus tard, dans la salle de la Gaîté, François avait le chagrin de découvrir que la jolie, l'espiègle Jehanne aux vaporeux frisottis d'or, au spirituel sourire frémissant, empruntait à Réjane son air mutin, sa maligne frimousse, le froncement de son petit bout de nez!

Elle aussi comme eux tous! La contagion de l'artifice n'avait rien épargné! C'est dans une troupe bigarrée de comédiens que le naïf gentilhomme breton, victime de son inexpérience parisienne, avait niché son frais désir de bonheur! Comment lui, si simple, si près de la nature, pourrait-il vivre au milieu d'êtres qui s'en tenaient si loin? Quelles menaces pour l'avenir! Dans l'intérêt commun n'était-il pas plus sage et plus loyal de rompre avant l'irréparable?

Sa décision prise dans l'épouvante de tout le factice qui déjà l'enserrait, François vint bravement expliquer à ses presque beaux parents ses déconvenues et ses craintes, et leur signifier, avec douleur mais avec énergie, son irrévocable retraite.

M. Henri-Venant etc... de la Masure, voyant avec regret une si fière particule fuir sa roture déguisée, n'indiqua sa peine qu'avec un flegmatique plissement des lèvres et des paupières, Mme de la Masure, avec une distinction mélancolique, mima le chagrin d'un cœur ravagé, le beau Gaetan montra une impertinence élégante, la tante aux yeux voilés de passion parut plus consumée encore par son feu intérieur.

Quant à la rayonnante Jehanne, elle se tamponna le nez et dévora son mouchoir, comme Réjane à la grande scène d'un troisième acte pathétique.

Le soir même, allégé, François serait bien allé fêter sa libération aux Folies-Bergères mais il restait tout de même un peu nostalgique, et il se rappela d'ailleurs qu'on y montrait un orang-outang qui faisait l'homme jusqu'au dégoût, et qui imitait — à s'y méprendre — un acteur fameux des *Nouveautés*.

Aussi, même sans la crainte d'avoir à épouser, jugea-t-il meilleur de s'abstenir.

Georges LECOMTE.

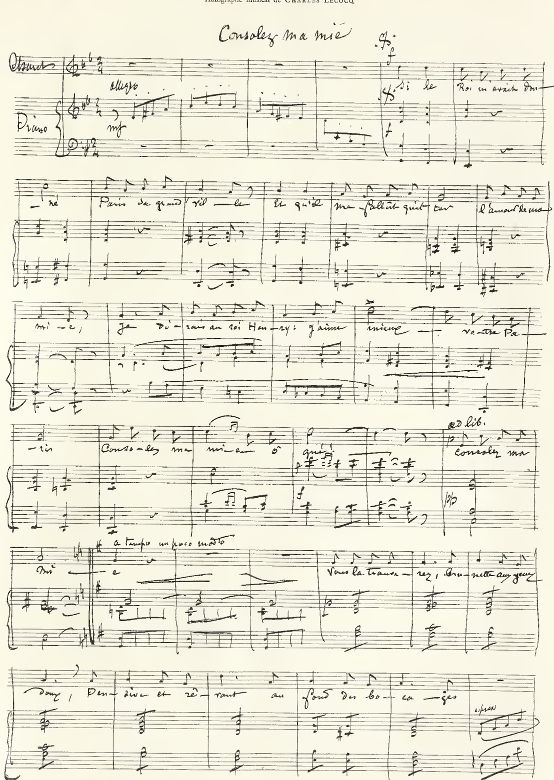


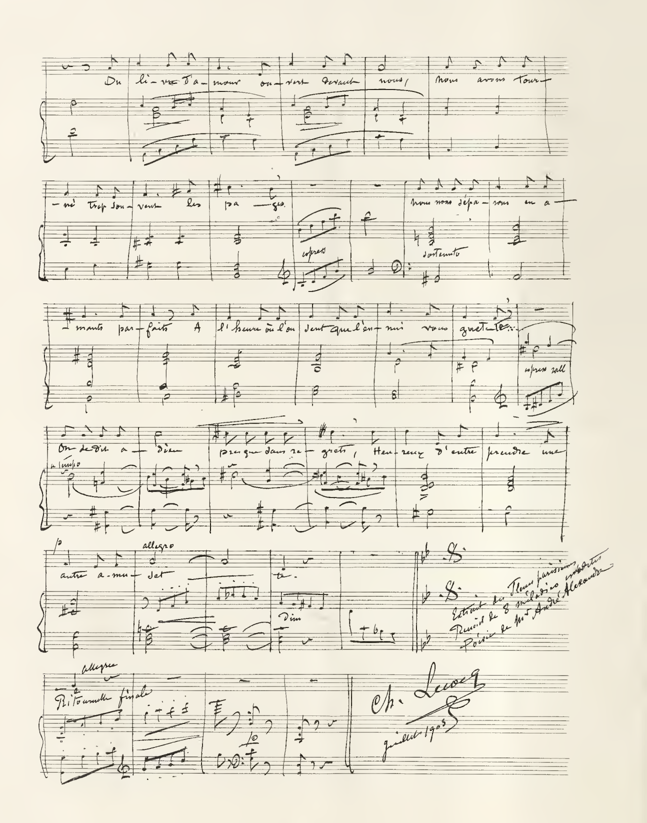
MASQUES
PAR
Henry *CARO-DELVAILLE*

CONSOLEZ MA MIE

Mélodie inédite

Autographe musical de CHARLES LECOCQ





Du livre d'amour ouvert devant nous, Nous avons tour-
-né trop souvent les pages.
expressif
Nous nous séparons en a-
sostenuto
-mants parfaits A l'heure où l'on sent que l'ennui vous guette...
expressif rall
a tempo
On se dit adieu presque sans regrets, Heureux d'entreprendre une
p
autre amusette.
allegro
Dim
Extrait des Fleurs parisiennes
Recueil de 8 mélodies inédites
Poésie de Mr André Alexandre
allegro
Ritournelle finale
Ch. Lecocq
juillet 1903

L'ART A PARIS

Salon des Indépendants — *Reproduction interdite*

LAVANDIÈRES A MORLAIX
F. Piet

C'est la saison. — J'ai beau n'être qu'un bon bourgeois, j'ai remarqué qu'il y a vraiment une saison de l'art à Paris, et qui n'est pas celle des marchands de marrons. L'autre mois déjà, des messieurs hochaient la tête et se regardant d'un air entendu : « Ça commence » disaient-ils. Quelques affiches bariolaient alors les coins de rues : « Concert; — musique de chambre, ou de salon, ou d'ailleurs, avec petit, ou grand, ou sans orchestre, — donné par Mlle A avec le concours de MM. E, I, O, U, Y. » — « Exposition des œuvres à l'huile, au beurre, à l'eau, à la flamme, de M. Z. » Cela bouillait à la cuisine, et *ça* commençait en effet. Maintenant, nous y sommes : c'est le début du grand *tutti*.

Or savez-vous ce que cela signifie? Comprenez-vous cette explosion... que c'est comme une bataille de fleurs?... Cela annonce tout simplement le retour prochain du beau temps.

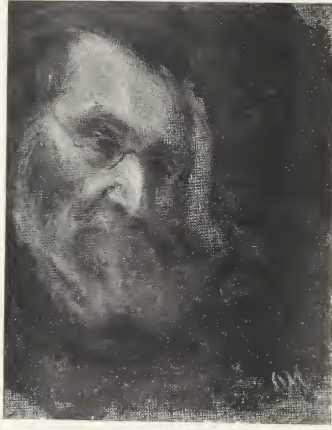
L'Ame artiste a sonné la charge : « Debout, fainéants! Preste, clampins, peintres, sculpteurs, musiciens! Est-ce fini, les préparatifs? Vous serez chacun le plus beau de tous. Roulez, mille tonnerres! Notre heure passe et vous dormez! »

L'Ame artiste songeait en son cœur : « Après l'été dernier, après l'automne, ce fut l'hiver, comme d'habitude. On est rentré dans mon Paris. La campagne, la mer, la montagne, très joli, tout cela, n'est-ce pas? Mais phénomène singulier, plus



MEULE A SUCY *(Matin)*
Pierre Prins

Reproduction interdite



Salon des Indépendants — *Reproduction interdite*

ESQUISSE POUR UN PORTRAIT
OLGA METCHNIKOFF

le reste ?... On s'en ira donc dans la nature purificatrice. Ah ! la nature ! Car au fond, « on hait Paris », on ne rêve que le rêve, — impossible hélas, rassurez-vous, ma chère, — le rêve de vivre presque comme Laurence et Jocelyn sur la montagne... On ira se reposer, maudissant ou moquant peut-être le souvenir de quelqu'un de mes fils, blasphémant mon essence même, Jésus, Marie !

Mais j'ai pour moi l'appui de mon vieil Aristote répétant : « L'art fait des choses que ne saurait faire la nature. » Cette amitié ne me rajeunit pas, mais elle me rend gaillarde en diable.

Va-t-en donc, s'il te plaît, pars dès demain public ingrat. Je suis puissante et ne crains rien. Sans attendre l'hiver où tu me supplieras d'user les heures de ton spleen dyspeptique, je veux être aujourd'hui souveraine. Je serai si nombreuse, si intense, que le murmure universel sera noyé d'avance par le flot d'harmonie que j'épancherai d'abord en toi, que tous les êtres te paraîtront falots en comparaison des types obsesseurs conçus par ma pensée, modelés par mes mains multiples, que tous les paysages, pour toi décors pareils à des sites déjà vus plus réellement encore, tu les signeras malgré toi avec les noms des plus glorieux de mes enfants ! »

Ainsi bourdonnait à mon oreille l'Ame artiste éparse dans la rumeur du soir ; et le lendemain, sans plus tarder, un peu honteux des paroles entendues, je m'en fus à travers ses domaines où, malgré l'air plus tiède et le ciel plus clair, une foule souriante se promenait, ironiquement insensible à l'amère virulence de cette apostrophe.

les jours y sont courts, plus les semaines sont longues... On est rentré. On a renoué les relations mondaines. On a bâillé. On a même eu l'impression, tant on était redevenu neuf, et tant la mémoire est fantasque, qu'on n'avait jamais bâillé de la sorte... Bref on s'avisa de moi. On m'aime beaucoup, on m'aime vivement surtout, parce que j'ai des idées, des secrets, des ressources inépuisables. J'excelle à distraire. Je fais sourire, pleurer, je secoue, je caresse, je charme, je ravis, j'endors, j'énerve, hum !... Enfin j'amuse toujours d'une façon très distinguée, au moins en apparence. Je suis très fière de mon empire et je le chéris follement, le sachant, en un sens, peu durable : Et voyez. Dès que l'air tiédira, que le ciel sera clair et les feuilles et les herbes repoussées, je n'existerai plus qu'à l'état d'utiles conserves. On sera las de moi. La névrose ? — Ma faute ! Surexcitation, exaltation, frémissements perpétuels, entretenus par mon souffle ! Ma faute ? Et les dîners, soupers, et



Reproduction interdite

LA GRAND'MÈRE
HERMANN-PAUL

Il nous faut faire, pourtant, un choix parmi les Expositions qui sollicitent en ce moment l'attention. Aussi bien toutes les pages du numéro ne suffiraient pas à conter par le menu les essais, les efforts, les réussites et les erreurs de tous les gens qui se livrent à l'Art — mais à qui l'Art ne se livre pas toujours. Le choix est donc nécessaire, indispensable, prudent : le choix, c'est l'occasion de saluer au passage un talent qui s'affirme, une tendance heureuse qui se manifeste ; c'est aussi le moyen de garder le silence, à l'heure où la parole devrait se faire sévère, pour décourager des essais d'inviabilité ; et il est si dangereux d'oser décourager qui que ce soit ! Donc, j'ai fait mon choix, pour les colonnes du *Figaro Illustré* ; et comme le sage — fût-il BOURGEOIS DE PARIS — n'affirme rien qu'il ne le prouve (cela se disait en latin autrefois), j'ai pu, grâce à l'amabilité des artistes dont je vais parler, mettre à côté de la critique, un document original, et inédit.

Voici d'abord l'Exposition de P. FRANC LAMY, l'un de nos plus brillants collaborateurs. On l'a vu le mois dernier en son rôle d'illustrateur, interprétant la pensée du maître écrivain HENRI DE RÉGNIER. Le voici, à la galerie de TOOTH ET SONS, paysagiste. Après avoir peint de grandes décorations qui lui furent des objets d'étude, FRANC LAMY a trouvé une orientation à lui, une expression à lui, sans souci désormais de ces obstacles insurmontables pour qui n'a pas en main la science de son art ; il peut tout entier se laisser aller à l'émotion de cet art, et cette émotion il la veut profonde, violente, magnifiquement sensible, devant la splendeur des féeries naturelles. Il avait d'abord accordé son diapason aux mélancolies des automnes du PARC DE VERSAILLES, mais ce n'était que pour mieux voir, pour mieux comparer le charme intimiste de la lumière sur le pittoresque de la HOLLANDE ou la calme beauté chatoyante de BRUGES, et la griserie légendaire qui s'empare de vous quand vous écoutez les vielles pierres de VENISE vous chanter leur chanson de légende et de vie.

Ce ne sera pas, en effet, l'un des moindres mérites de l'Exposition de FRANC LAMY, que de nous faire pénéter plus profondément dans la spéciale compréhension des sites qu'il a si largement, si puissamment interprétés.

Et quand je dis *interprétés*, j'entends expliquer en quoi FRANC LAMY a accompli tout son devoir de paysagiste ; il ne s'est pas borné à reproduire servilement l'extériorité des choses, à copier des maisons, des canaux et des ruelles, dans leur concrète apparence : cela eût été besogne de photographe. Ce qu'il a voulu, c'est donner la signification des choses, dans leur ambiance climatérique ; c'est en toucher l'âme, engourdie ou vibrante, l'âme qui se cache et se disperse en une infinité de parcelles insaisissables dont il convient de faire la synthèse ; c'est raconter à l'aide d'éléments visibles, quelque chose que l'on ne voit pas, mais que l'on sent lorsqu'on a quelque intelligence d'observation.

Et quels pays eussent pu se mieux prêter à cette volonté du peintre : LA HOLLANDE, BRUGES, VENISE ! Il semble que ce soient là les points extrêmes d'une ligne que la Vie a visitée également, mais que les siècles ont marqué de signes contraires. En HOLLANDE, DORDRECHT, AMSTERDAM, ROTTERDAM, ZWYNDRECHT, le calme bourgeois et cossu ; des rouges qui ont la douceur moite de velours frappés, une campagne aux verdures saines,



AMSTERDAM
P. FRANC LAMY

au sol sans cesse fécondé par les eaux riches, un ciel aux caprices violents où planent, comme de chimériques oiseaux, des ailes de feu et des ailes d'ombre. BRUGES, un vieux souvenir d'une activité apaisée : un cadre de silence que domine le beffroi au carillon vainement bavard ; des dômes et des clochers qui se mirent dans les canaux, où passent, mythiques et graves, les cygnes aux yeux indifférents ; et des noms qui rappellent de lointaines civilisations, de lointains cortèges de corporations, avec leurs bannières, et leurs masses symboliques, le *Quai de la Main-d'Or*, la *Rue des Potiers*, le *Quai des Ménétriers*, *Le Lac d'Amour !* VENISE, la cité flottante, la cité tragique, où le rêve ne va pas sans évoquer des gouttes de sang ; les canaux — d'où



Salon des Indépendants — BAL DE L'ARTILLEUR — Reproduction interdite

Ed. Lempereur

s'élèvent les voix des gondoliers, les barcarolles aux paroles tendres, — mais dont les eaux coulent toutes miroitantes de ciel, d'azur et de soleil, sur un lit de boue et d'immondices. Venise la belle ! Venise la romantique, au front de laquelle les saisons inscrivent une débordante joie, une angoisse mystérieuse. Venise dont chaque coin est un chapitre du passé, un morceau de siècle immobilisé, éternisé. Oh ! ces demeures et ces sanctuaires ! *Palais Amadi, Palais de Desdemona, Palais Vanassa, Palais Cavalli, San Giorgio dei Greci, San Giovanni, San Giorgio Maggiore, San Geremia,* et tant d'autres devant lesquels, inconsciemment, on se prend à songer, on se prend à revoir de très brutales tragédies, on se prend à attendre, en une heure de fièvre, je ne sais quelle théorie de ressuscités, qui vont se lever du silence des morts, qui vont passer, que l'on espère, que l'on devine, et qui n'apparaissent jamais, si patient qu'on soit !

C'est tout cela que j'ai retrouvé dans les œuvres qui forment l'Exposition de Franc Lamy ; c'est tout cela qu'il a noté avec une verve jeune, dans une joie de peindre manifeste, une joie qui l'a fait aller parfois jusqu'à l'audace et lui a révélé des richesses de ton où il ne s'était pas encore aventuré.

*
* *

A l'Exposition d'Hermann Paul, l'objet change ainsi que la mentalité. On connaît les dessins de cet artiste, on connaissait moins sa peinture. Dans ses dessins, il a laissé libre cours à son ironie cinglante : il a regardé le monde — le grand, le moyen et le demi — avec des yeux qui voyaient juste, qui voyaient vrai ; il a deviné les artifices mensongers derrière lesquels les individus se cachaient, pour faire figure à la parade ; il a déchiré le voile flatteur d'habile hypocrisie dont ils pansaient leurs tares, et il a mis les visages à nu, les âmes vilaines à découvert ; cela n'a pas marché sans qu'il y ait des grincements de dents : la satire était parfois virulente, et le crayon qui traçait ces masques aux laideurs réelles, avait souvent l'implacable cruauté d'un scalpel. La bonne humeur, qui cependant ne fait pas défaut dans l'œuvre d'Hermann Paul, s'oubliait au profit de la portée critique qui surgissait de ses têtes aux grimaces vues, de ses corps d'une anatomie antiplastique, dont la vie aux caprices hurluberlus fait des corps de pantins grotesques. Mais une qualité ne s'oublie pas quand on examine ses dessins, c'est la qualité de synthèse sommaire dans le trait, synthèse qui lui permet d'exprimer tant de choses ; ce qu'il veut, en même temps que l'intensité de la vie, c'est la signalétique précise et essentielle du caractère ; c'est cet ensemble d'indications, parfois insignifiantes d'apparence pour qui n'y regarde pas de trop près, à l'aide desquelles il signifie un type, une passion, un vice, une race.

Dans les peintures qu'il expose à la galerie Vollard, il a transposé sa manière pour les nécessités de la couleur ; il l'a transposée en se servant de modelés francs qui, dans leur eurythmie parfois brutale, ont l'aspect d'à-plats spontanés. Mais analysez et vous jugerez que ce n'est qu'un aspect. Dans ses gris, dans ses blancs, dans ses chairs, il y a des nuances d'une très fine délicatesse, des surprises qui ne se révèlent qu'à l'étude, parce qu'au premier coup d'œil on n'en perçoit que la synthèse. *Le Lever*, que nous reproduisons en couleurs, cette



Salon des Indépendants — Reproduction interdite

LES SAULES (*Arques-la-Bataille*)

Fél. Vallotton

simple figure si vraie, si vivante, si belle en son réalisme voulu, *la Grand'Mère*, cette page d'intimité d'un caractère si tendre et si noble, et d'autres encore, *le Convalescent, la Tisane, Sur le Lit, la Garde-malade, le Modèle*, etc., montrent amplement ce qu'a voulu le peintre, ce qu'il a cherché, l'audace de sa facture puissante, à laquelle il oppose quelques œuvres conçues dans un mode plus voisin de la tradition, pour qu'on n'ignore pas la tendance de son effort nouveau. Je ne sais si le public comprendra dès l'abord cette manifestation d'un esprit libre, qui ne soumet son aspiration d'art à aucune concession du goût ambiant. Mais ce que je sais, c'est qu'en ses œuvres, autour desquelles il s'élèvera des discussions, Hermann Paul a montré un œil de peintre singulièrement aigu et doué des plus précieuses qualités.

***

Avec Pierre Prins, dont les œuvres sont exposées à la galerie des Artistes modernes, nous retournons aux champs. Pierre Prins est un vétéran de l'art, mais un vétéran dans le meilleur sens du mot. Il peut compter les années qu'il a données à son étude du pastel et de la peinture; il peut les compter par une série de belles étapes vers le mieux. Ne lui demandez pas à quelle école il lui plairait qu'on le rattachât, vers quelle tendance il mène son effort, il ne saurait que vous répondre. Il va devant lui, au nord et au midi, à la recherche d'un site qui le charme, qui éveille en son âme d'artiste une émotion, et il s'installe; il travaille avec acharnement, jusqu'à ce qu'il ait noté, comme il lui convient, ce charme et cette émotion : si je ne craignais de donner une fausse idée de son concept d'art, je dirais que Pierre Prins est un élégiaque. Il demande à la nature, devant laquelle il agenouille sa contemplation, l'écho de sa mélancolie et de son recueillement; chez lui, le soleil n'a pas de gaîté tonitruante, mais le paysage s'enveloppe de tendresse. Si vigoureux qu'il en marque les accents, il le raconte en des gammes sensibles, d'une infinie délicatesse; et chaque année il apporte dans sa notation plus de simplicité puissante, plus de synthèse expressive. Pierre Prins est un très bon peintre, dont la renommée serait beaucoup plus générale, s'il avait eu le soin de joindre une grosse caisse à son bagage de peintre; mais c'est là un instrument dont son caractère indépendant ne lui a jamais donné le goût de faire usage.

***

Enfin, il me plaît de faire ici une place toute spéciale à la *Société des Artistes Indépendants*, qui a ouvert, dans les Serres de la Ville de Paris, sa vingtième Exposition annuelle.

On sait que le principe de cette Société est la suppression du jury d'admission; et je me souviens que pendant les premières années de la Société des Indépendants, les grotesques et les nullités abusèrent de la bonne fortune qui leur était échue de se présenter en liberté. Certes, il s'y trouvait déjà des artistes de valeur, des artistes qui, depuis, ont fait leur chemin, et sont aujourd'hui considérés comme des maîtres; mais il y avait d'inénarrables audaces de la part de gens qui ignoraient également le dessin et la couleur, et qui avaient la prétention de parler à



Salon des Indépendants — *Reproduction interdite.*

BONNES ET ENFANTS (*Square Montholon*)

F. Piet

l'âme du peuple en des compositions dont l'inouisme ne fut jamais égalé; le snobisme n'avait pas tardé à s'emparer de l'exposition, pour y faire dépense de rire; et nous, qui aimions la société des Indépendants pour le principe qu'on y défendait, et pour l'art, l'art vrai, l'art sincère qui ne s'y faisait pas rare, nous ne voyions pas sans mélancolie un si noble effort compromis, par la sottise de quelques-uns. Nous comptions sans la belle vaillance des initiateurs, qui laissaient rire et n'en travaillaient pas moins. Depuis lors, le recrutement s'est épuré, et depuis deux ou trois ans, c'est aux Indépendants que les amateurs intelligents, ceux qui plus tard seront loués pour leur flair, viennent chercher l'élément des futures collection. L'Exposition de 1904 marquera parmi les plus belles qu'il nous ait été donné de voir, et le *Figaro Illustré*, qui, sans être une revue spéciale, a le désir de ne demeurer étranger à



Reproduction interdite

APRES LES GRANDES EAUX

Pierre Prins



ANTIBES
P. SIGNAC

aucune manifestation d'art vrai, a été heureux d'ouvrir ses pages aux dessins de quelques-uns des exposants, qui représentent les tendances les plus intéressantes de la Société du Rouge et du Bleu. Le catalogue accuse deux mille trois cent quatre-vingt-quinze numéros, mais la serre de la Ville est si heureusement distribuée en grandes et petites salles, qu'on ne se sent nullement accablé par le nombre.

Et puis, ce nombre, il est émaillé de tant de fleurs rares, de tant de morceaux où l'on découvre une sève jeune, une audace gaie, une recherche de lumière et d'art qui vous enchante, que l'on ne songe qu'au plaisir qui vous est offert, plaisir que l'on n'espérait pas si complet, plaisir qu'on s'ingénie à prolonger en revenant à des noms inconnus qu'on craindrait d'oublier.

Le paysage est fort en honneur aux Indépendants, et j'ai noté plein mon carnet des noms dont il sera curieux de suivre la carrière : en voulez-vous quelques-uns? ADOLPHE ALBERT et ses coins des environs de Rouen; HENRI ANGÉNIOL et ses notations au pastel, très fines, de la Seine et du Rhône; CLARY-BAROUX et le *Soleil d'hiver à Noisy-le-Grand;* LÉON DETROY et sa belle impression de nuage rose, au-dessus du parc de Versailles; DEZAUNAY et le *Pont Bineau;* RAOUL DUFY et ses études du Pont Louis-Philippe; DUVAL-GOZLAN, l'un des maîtres inconnus de l'heure actuelle, avec ses vibrantes impressions de l'étang de Berre, et ses feuillets spontanés d'après le golfe Juan, Antibes et Cannes; quand je dis que DUVAL-GOZLAN est un maître inconnu, j'entends que sa carrière, déjà bien remplie, ne lui a pas donné encore la part de gloire à laquelle il est en droit de prétendre. Et pourtant, ils forment un peloton d'élite ceux qui se sont émus aux belles notes claires nées de ses



L'ÉTANG DE BERRE
L. DUVAL-GOZLAN



Salon des Indépendants — Reproduction interdite

JEUNE FILLE DESSINANT

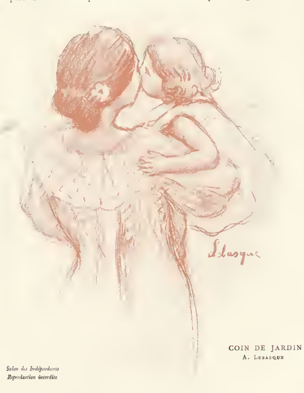
CH. AGARD

pinceaux. Dans les collections qui possèdent ses paysages, il est aimé et fêté à l'égal des plus grands : et peut-être son âme de philosophe n'en demande-t-elle pas davantage. Mais ceux qui le suivent depuis vingt ans dans son effort laborieux, ceux-là — et le BOURGEOIS DE PARIS est du nombre — ceux-là seraient heureux qu'enfin la popularité, si complaisante pour certains, tournât vers DUVAL-GOZLAN, son sourire qui encourage : nul, plus que lui, n'est digne de cette faveur.

Je citerai encore : HÉLIS, HOCQUARD, ALBERT JOSEPH, RENÉ JUSTE, ALCIDE LE BEAU, MADELINE, MANCEAU, MEUNIÉ, HENRI PAILLER, LOUIS PAVIOT, EM. OTTOZ, PÉRINET, H. PETITJEAN, P. SÉRUSIER, MARIE SIMON, SOULL'ARD, F. V. VALTAT, AUD. VAUTIER, EMM. DE LA VILLÉON, avec des œuvres qui doivent à leur seule valeur un succès de bon aloi, car tous, avec sincérité, apportent en cet ensemble leur sentiment personnel et leur fièvre de talent.

Je me garderais d'oublier : FÉLIX VALLOTTON et ses vigoureuses notations *Les Saules, Peupliers, Ruisseaux, Le Vallon* (à Arques la bataille); et A. M. LE PETIT, qui paraît pour la première fois dans une Exposition importante, et qui y sera remarqué : il faut voir ses œuvres : *Le Canal à Saint-Quentin*, le *Quai vert à Bruges, Barques de pêche à Honfleur, etc.*; ce sont d'excellentes impressions de nature qui annoncent un maître pour l'avenir. Nous sommes ici bien placés pour juger des progrès par lui accomplis, puisque le *Figaro*, — il y a près de huit ans — organisa dans son salon une exposition d'aquarelles de ce peintre, alors âgé de dix-sept ans. Depuis lors, et sur les conseils qui lui furent donnés, A.-M. LE PETIT s'est tenu éloigné de toute manifestation publique : il a travaillé, il s'est recueilli, il a vu le Midi et le Nord, il a enfin, après des tâtonnements inévitables, dégagé sa personnalité; et il a eu raison de se présenter franchement aux Indépendants, dans ce milieu de jeunesse et d'art libre, où l'on pratique si noblement le devoir de la camaraderie.

A côté des paysagistes, les Indépendants comptent un nombre considérable de peintres, qui s'attachent à la figure et créent des œuvres d'anthologie. PIET nous arrête avec ses marchés et ses lavandières en Bretagne, ainsi qu'avec cet exquis tableau de bébés parisiens surpris dans un geste d'une extraordinaire vérité. Celui-ci est un jeune et un tenace; depuis sept ou huit ans, il a fourni une somme de travail considérable : toujours en route, il a l'œil ouvert sur tout ce qui se présente à lui, et il emmagasine les impressions en observateur fidèle. Cependant, il a quelques types de prédilection : à Paris, ce sont les bambins des jardins et des squares publics, avec leurs petits airs importants, et leur délicieuse et grave gaucherie; en Bretagne, ce sont les lavandières, qui tapent leur linge, au bord des rivières, à grands coups de battoirs, et les marchandes des jours de foire, au milieu de leurs pacotilles aux harmonies disparates, et de leur matériel rudimentaire d'installation. Nul mieux que lui, n'a dit le charme de la place du marché, entouré de vieilles maisons, et dont tous les pavés disparaissent sous l'encombrement momentané, au milieu duquel s'agite un grouillement humain; il a signé, dans ce genre, des pages définitives, qui l'ont classé parmi les meilleurs peintres d'aujourd'hui. LEMPEREUR nous entraîne au *Bal de l'Artilleur*, dans l'île de la Jatte, et au Moulin de la Galette, dont il croque les types avec une rare liberté de touche; ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion, de peindre un portrait de femme, et de Parisienne encore, avec une verve élégante et une charmante audace de synthèse; pour avoir traduit, comme personne, le déhanchement des pierreuses des bals musettes, et l'avachissement plein de menace des gentilshommes du vagabondage spécial, il n'a rien perdu de son instinct délicat de peintre des joliesses féminines, et il s'applique à le prouver avec un doigté particulièrement expert. LEBASQUE nous séduit par ses figures



COIN DE JARDIN

A. LEBASQUE

Salon des Indépendants
Reproduction interdite

d'intimité dans le décor d'un jardin, sous une atmosphère délicieusement aérienne. LEBASQUE est un des meilleurs d'aujourd'hui, et par une chance dont il faut le féliciter, il est en pleine vogue : on recherche ses tableaux, ses études, ses dessins : il est de ceux qui arrêtent la foule, à la Nationale, et que les amateurs commencent à admirer les yeux fermés — c'est à ce qu'il paraît, en matière de peinture, une excellente façon de juger sans se compromettre. — Je voudrais cependant que les amateurs comprissent bien ce qu'il y a de puissance, de vérité, d'inspiration dans le talent de LEBASQUE : ses œuvres des Indépendants sont là pour justifier son succès. Et puis c'est AGARD avec sa *Jeune Fille dessinant*, d'un si joli arrangement, d'un art si ému ; COURCHÉ avec ses figures de bacchantes et de faunes, toute une joie de couleur et de forme ; A. CŒURET, et ses fêtes foraines ; E. CHATEIGNON et une *Bretonne priant ;*



Salon des Indépendants — AU PAYS BRETON — RICHARD RANFT — *Reproduction interdite*

CASTELUCHO et ses danseuses, et sa bohémienne ; ROGER DE BLIVES et ses portraits ; Mme OLGA METCHNIKOFF et sa vivante esquisse pour un portrait, — un portrait de savant très aimé à l'Institut Pasteur ; — RICHARD RANFT, qui ne se contente pas d'être un des maîtres de l'estampe contemporaine, et qui, entre deux planches capitales, trouve le temps d'aller peindre en plein air d'exquises pages comme *Féerie au couchant*, *Au Pays Breton*, la *Nuit sur le Port*, les *Marchands d'Anes*, *etc*. Ce m'est une joie de voir RANFT revenir à la peinture avec ses qualités si précieuses de couleur et de sensibilité. Il y a bien près de dix ans, j'avais chanté sa gloire de paysagiste, sur des coins de nature, sur des feuillets de nuages, où son talent se devinait original et sûr : je ne fus pas suivi, et l'on se gaussa un tantinet de mon emballement. RICHARD RANFT lui-même douta peut-être, et pour changer le cours de ses idées, il s'attaqua, on sait avec quelle magnifique réussite, à l'eau-forte en couleur : c'était une façon d'être toujours peintre ; il créa des pièces qui, tirées à petit nombre, sont désormais introuvables et d'un prix très élevé ; mais la campagne où il s'était retiré, fuyant Montmartre, lui mettait sous les yeux trop de matins et de soirs diaprés, trop de joie de couleur pour qu'il ne reprît pas ses pinceaux au galop : il ne se fit pas prier ; le voilà redevenu peintre et peintre de premier plan : qu'il en soit remercié. Je continue : ALEX. URBAIN qui passe du réel à la fable et, près d'une intimité musicale, *le Quatuor*, expose un *Amour captif*, une fort belle exquisse, d'un art très personnel ; MAX SILBERT et ses Hollandaises d'un éclat somptueux ; K. X. ROUSSEL et une *Bacchanale*, d'une sensation délicate ; TARCKOFF et ses impressions de êtes populaires, sous un poudroiement de confetti ; EVELIO TORENT et ses souvenirs d'Espagne, d'une vigoureuse euchromie ; MAURICE DENIS et ses processions et ses têtes d'anges, d'une mysticité si pure ; MINARTZ et ses sorties de bals masqués ; MATISSE et sa *Sainte Famille*, d'un caractère si puissamment décoratif. Je n'en finirais pas si je voulais m'arrêter à tous ceux qui méritent de retenir l'attention.

On sait que les Indépendants ont toujours fait une place aux Pointillistes, et l'on sait également que chez les Pointillistes il y a une éminente recherche de lumière et de fluidité dans les tons juxtaposés. L'un d'entre eux, SIGNAC, apparaît bien aujourd'hui, comme le chef de l'école, et ses envois sont de ceux devant lesquels on se prend à réfléchir. On n'a plus envie de « blaguer », si je puis me servir de ce mot trivial ; chez SIGNAC, l'effort est heureux. Ses cinq envois, *Antibes,*



LE LEVER. — HERMANN PAUL



le matin et le soir, *les Diablerets, le Pont Mirabeau* et *les Bateaux du Léman,* sont irradiants de lumière, légers d'air, transparents, avec de lointaines perspectives : ce sont des pages qui chantent et qui chantent délicieusement. La formule ici s'efface devant la résultante de l'art. Et puisque je viens de signaler les œuvres fort attachantes de M. SIGNAC, qu'il me soit permis de regretter que les Pointillistes, renonçant à une tradition de jadis, ne se soient pas groupés à l'exposition actuelle. Nous tous qui suivons leur patiente étape avec attention, nous aimions à les rencontrer tous dans une même salle; il y avait chez eux tant de lumière, tant de folie de lumière même, que c'était une joie de pouvoir d'un seul coup d'œil embrasser leur vaillante phalange aux volontés si précises, aux effets parfois si prodigieux d'éclat.

J'allais oublier les fleurs de BATTAGLIA et de Mlle SAINSÈRE, les fruits de SÉRUSIER et de RODERIC O'CONNOR. Il n'est pas jusqu'à la sculpture qui ne prenne, aux Indépendants, une importance particulière, avec la terre cuite et les cires dures de M. JUNGBLUTH : *Parisienne, Gommeuse, Coup de vent;* avec la *Nostalgie,* un admirable bronze de M. WITTIG; avec les statuettes et les très fines plaquettes de M. ABEL LAFLEUR; avec les bustes, les petits groupes d'enfants et les médailles de M. ALB. MARQUE, qui apparaît comme le CLODION de l'époque prochaine, *la Mort,* une admirable esquisse, bronze, de JULES DESBOIS, etc.

Certes, il y a beaucoup d'oubliés dans cette rapide analyse d'un salon qui sera l'un des meilleurs de l'année; mais j'en ai dit assez pour que le public comprenne qu'il a une promenade fructueuse à faire dans la serre de la Ville de Paris : ce sont bien des fleurs, et des fleurs capiteuses qu'il y découvrira.

UN BOURGEOIS DE PARIS



Salon des Indépendants — *Reproduction interdite*

LE QUAI VERT A BRUGES

A. M. LE PETIT



Salon des Indépendants — *Reproduction interdite*

PÊCHEUSE

A. LEBASQUE

PROVERBES du Mois de MARS.



Si Février ne févrotte
Mars vient après qui marmotte



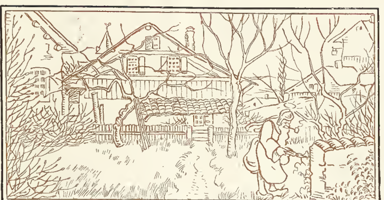
Avant Bonne-Dame de Mars
Autant de Jours les raînes chantent
Autant par après s'en repentent.



En Mars, s'il tonne
Apprête cercles et tonnes

Dessins de George Delaw

PROVERBES du Mois de MARS.



Taille-tôt, taille-tard
N'y a de taille que de Mars

A la Saint-Grégoire
Taille la vigne pour boire



Pluie de Mars grandit l'herbette
Et souvent annonce disette



Quand les merles fioutant
Avant la Notre-Dame,
Ils se racachant
Six semaines de Temps

Dessins de George Delaw

Estampes de GUCKO









'ACTUALITÉ

…evient évidemment moins difficile sur le …ses fournisseurs et le bazar-caravansérail …lacé pour beaucoup la maison de confiance …i achetait jadis. Ces usages modernes …nt qu'un léger inconvénient, s'il est …n de ces mille bibelots sans importance …ssent dans un ménage, aussi futiles qu'e…res ; s'agit-il, au contraire, d'objets vrai…pratiques et qui par leur qualité doivent …onneur a ceux qui les possèdent, nous ne …s trop conseiller à nos aimables lectrices …resser dans des maisons de premier ordre,



TOILETTE

…es de Jour percale fine, revers broderie papil… 8.50
…talon assorti 8.50

…sont adonnées à une spécialité et qui par …eul nom, constituent une garantie de …ice.

…viendrait-il par exemple à l'idée qu'on …acheter un trousseau, et la question est …ble, puisque carême va finir et que les … attendent avec impatience que les clo…nnoncent à l'Univers que « Christ est …ité » qu'on puisse acheter un trousseau, …e, autre part que dans une maison de … Des maisons comme la **Cour Batave** …istent depuis près d'un siècle se sont …une notoriete de bon aloi dans la France … en vendant de confiance tout ce qui …ne le trousseau de la femme, de l'homme …'enfant, le linge de table et de maison, …aux, à l'exclusion de tous autres rayons …end des trousseaux 25.000 francs, on en …ssi à 1,000 francs moins luxueux, moins …eux, soit, mais d'une qualité irreprochable …ffit de dire : mon trousseau a été acheté … *Cour Batave* » pour être sûr qu'il sera … de tous. Il suffit d'ailleurs d'envoyer un …ot à la **Cour Batave**, ***41, boulevard …topol***, pour recevoir un devis complet.

ÉLÉGANCE ET BEAUTÉ

A côté des gaietés du carnaval, fevrier nous a apporté beaucoup de tristesse, car, sans parler de la politique extérieure, la rigueur de la température a semé tant de deuils que nombre de robes claires sont remplacées par des robes noires alourdies de crêpe, symbole de regrets plus ou moins vifs et plus ou moins durables.

En tout cas, le deuil n'a plus la même sévérité qu'autrefois. Les jupes unies, les châles engonçants ont cédé la place à des costumes qui permettent aux femmes de garder leur charme personnel sans manquer à la correction.

Cela vient de l'habileté toute speciale de nos ouvrieres parisiennes, expertes a donner a n'importe quelle étoffe une grâce légère, a n'importe quel chapeau un chic de bon ton dont s'applaudissent les mondaines, heureuses de pouvoir satisfaire aux convenances en conservant l'allure jolie qui fait leur gloire.

Le voile, la grenadine, l'étamine sont fort en faveur pour les costumes de deuil égayés, a mesure que le temps s'écoule, par des broderies de soie, des pampilles de jais mat ou brillant, des incrustations de dentelle, des plisses de mousseline de soie noire ou blanche, etc..., tout ce qui rend une toilette seyante, et fait peu à peu oublier que l'on a pleuré, puisque l'Eternel n'est pas de ce monde.

La recoloration des cheveux ne va pas toujours sans inconvénient, ni même sans danger, et le choix d'une teinture est chose tres délicate ; le mieux est de consulter votre médecin et il vous dira : seul le henné, que depuis la plus haute antiquité, les femmes d'Orient employaient pour teindre leurs cheveux, cils et sourcils, et dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nos jours, est absolument inoffensif.

Mais le henné ne donnait qu'une coloration rousse, et son emploi n'est devenu pratique que depuis les travaux spéciaux de A. Chabrier, le chimiste distingué qui a su combiner le *henne ordinaire*, le *henné rastı*, le *bablah*, et plusieurs autres plantes de la même famille, récoltees directement dans la nature, c'est-a-dire tout à fait sans danger.

C'est par ces melanges, sans l'addition d'aucune substance nuisible qu'il obtient, depuis le *blond dore* jusqu'au *noir intense*, toutes nuances qui donnent satisfaction entière à son ancienne et fidèle clientele. Le succès de ses préparations et la faveur croissante dont elles jouissent auprès du public, ont naturellement conduit certains commerçants peu scrupuleux à créer des contrefaçons, dont il est prudent de se défier.

Ajoutons, que M. A. Chabrier répondra gracieusement à celles de nos lectrices qui desireraient le consulter, soit au sujet des nuances, soit pour renseignements quelconques, soit encore à propos du mode d'emploi. Les magasins se trouvent au 48, passage Jouffroy, et n'ont aucune succursale ni dans Paris ni en province.

Pour d'autres coquettes auxquelles ne conviennent pas les teintures ou dont les cheveux sont rebelles à la frisure, je conseille le ravissant postiche *Flou Moderne*, derniere création de Marius Hang, 33, rue Bergère. Télep. 210-72.

C'est la coiffure la plus seyante et la plus commode. Elle tient solidement, sans épingles et permet d'être constamment coiffée avec un goût parfait, malgré le vent et l'humidite, car le *Flou Moderne* est indefrisable et conserve toujours son gracieux bouffant.

Chrysanthème.

Science & Pratique

Hygiene. — Plusieurs de nos lecteurs nous demandent où ils peuvent se procurer les appareils a degagement d'ozone pour l'assainissement des appartements, dont nous avons parle dans notre précédente chronique. Nous nous faisons un plaisir de leur indiquer l'adresse de la maison qui construit ces appareils qui est l'*Ozonateur*, 9, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

Ils trouveront à la même adresse la lampe hygiénique Berger, qui absorbe instantanément l'odeur du tabac, au moyen d'un degagement continu d'essence de violette, qui substitue a la fumée acre et désagréable de la nicotine, le parfum délicat de cette charmante fleur.

Signalons enfin que **M. MULLER**, pharmacien, **40, rue de la Bienfaisance**, a Paris, vend une petite lampe d'appartement très élégante, qui produit un courant d'aldehyde formique, par la combustion imparfaite de l'alcool sur une mince feuille de platine qui recouvre la meche dans laquelle ce liquide vient s'evaporer.

Nettoyage hygiénique par le vide. — Si nous voulons créer autour de nous un milieu sain et



sûr, à l'abri des dangers de toute contamination microbienne, il est necessaire de se debarrasser des poussières.

C'est le résultat que l'on obtient au moyen des appareils de la société le *Vacuum Cleaner*, dont le siège est 11, rue Saint-Florentin. Cette société a traite avec succès le nettoyage des appartements de la Présidence de la République, des divers ministères et de quelques grands théâtres, magasins et hotels particuliers.

Grâce à ces appareils, la poussière est entièrement enlevée, au lieu d'être transportée d'un point à un autre, ainsi que cela a lieu avec les anciens procedés de nettoyage, actuellement encore en usage dans la majeure partie de nos habitations.

Photographie. — Une des nouveautés les plus intéressantes du moment, concernant la photographie, c'est l'appareil producteur d'oxygène créé par M. Fescourt, constructeur, rue de l'Abbé-Groult, 76, à Paris. Cet appareil simple et d'un emploi tres facile permet d'obtenir très rapidement, au moyen de l'oxylithe, de grandes quantites d'oxygène pur et sec, que l'on peut employer alors concurremment avec le gaz d'eclairage ou avec l'hydrogène, à la production des lumières très puissantes nécessaires au cinématographe, au Zoescope Fescourt, aux projections photographiques ou a la confection des portraits pris dans la nuit. Son emploi ne présente aucune espèce de dangers et son prix est fort modique.

A. Ladureau.

LE SPORT

Auteuil a fait sa réouverture, sans que la gelée vienne interrompre le cours de ses réunions, comme cela s'est vu souvent, mais le temps n'était cependant pas très engageant ; le sport, de son côte, etait assez quelconque et le *Prix de l'Avenir*, la grande epreuve de Février, n'était pas autrement palpitante. La victoire est revenue à Venasque, à M. S. Dufour, un honnête cheval, doué de bons moyens. A signaler les exploits de l'entraineur Leigh qui continue le cours de ses succès. Mars va nous faire assister à la rentrée des chevaux de plat, espérons que le sport légitime sera plus intéressant.

— *Le choix des Grandes Marques.* — Plusieurs lecteurs nous demandent de leur indiquer une marque d'automobile, nous ne pouvons mieux faire que de leur signaler la maison Maurice Outhenin-Chalandre, 4, rue de Chartres (Téléphone 538-57), Porte-Maillot-Neuilly, où ils trouveront, livrables de suite, des Panhard-Levassor (7, 10, 15, 18 et 24 chx 1904), des Renault freres (7, 10 et 14 chx 1904) et toutes voitures, neuves et d'occasion, qu'ils peuvent desirer meilleur marche que partout.

Gr.

Mars. — *Hippisme.* — Courses d'obstacles : Auteuil, Enghien, Vincennes, Saint-Ouen. — *Réouverture des Courses plates* (à partir du 15 mars), Longchamps, Maisons-Lafitte, Saint-Cloud, Colombes.

Cyclisme. — Courses au Vélodrome d'Hiver et au Vélodrome Buffalo.

Automobilisme. - Concours de Consommation.

Yachting. — Exposition et Courses de Canots automobiles à Monte Carlo.

Football. — Finales des Championnats de France (Rugby et Association) au Parc des Princes.

LES GRANDES MARQUES



La PREMIÈRE MARQUE du MONDE

Charron Girardot & Voigt

MÉDAILLE D'OR AU SALON 1904

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE



USINE MODÈLE :
7, Rue Ampère, PUTEAUX (Seine)

MAGASIN D'EXPOSITION : 45, Avenue de la Grande-Armée, PARIS (Téléph. 529-95)

L'INTERMÉDIAIRE

Téléphone 103-70 — 17, Rue Monsigny, 17 PARIS — Téléphone 103-70

LIVRAISON RAPIDE :

PANHARD-LEVASSOR — RENAULT Frères
De DION-BOUTON — MORS
SERPOLLET — Georges RICHARD, etc.

Concessionnaire Exclusif des

VOITURES MARTINI
(Licence Rochet-Schneider)

Demander le **Catalogue Général** contenant le **choix** le plus **considérable** d'**ACCESSOIRES** pour **Chauffeurs** et **Cyclistes**

GARAGE ET ATELIERS
49, Rue Desrenaudes (Avenue Niel) — Téléphone 553-49

L'ÉLECTRIQUE

Ses Voitures Électriques

La plus ancienne, et la plus importante des Sociétés de Voitures électriques de Paris

GALLIA



Pratiques, Élégantes
Simples, Robustes
Confort, Régularité
Économie

CONSTRUCTION — VENTE — LOCATION
ENTRETIEN — GARAGE — CHARGE

L'ÉLECTRIQUE *17, rue Jean-Goujon, PARIS — Bureau et Garage : 400 ch de force — Tél. 553-71*
114 & 116, rue Gravel, LEVALLOIS — Usine et Garage : 600 ch. de force — Tél. 540-08

24, Rue Greffulhe

Lamplugh & Cie

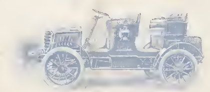
Carrossiers de luxe pour Automobiles

Levallois-Perret (Seine)

VOITURES A VAPEUR
GARDNER-SERPOLLET

PAS DE BRUIT - PAS D'ODEUR - PAS DE TRÉPIDATIONS
RECORDS DE VITESSE, D'ENDURANCE
& DE RÉGULARITÉ

TYPES 1904
40 chevaux
15 chevaux
La Simplex G. S.
9 chevaux



Double Phaéton *SIMPLEX G. S.* - 9 chevaux

CATALOGUE ARTISTIQUE ILLUSTRÉ FRANCO SUR DEMANDE.

GARDNER-SERPOLLET. 9 et 11, Rue Stendhal, PARIS-20me

PARIS-MARSEILLE 1896
PARIS-AMSTERDAM 1898
TOUR DE FRANCE 1899
PARIS-TOULOUSE 1900



PARIS-BERLIN 1901
PARIS-VIENNE 1902
PARIS-MADRID 1903
CIRCUIT DES ARDENNES 1903

G. BONNET

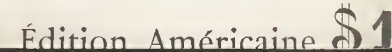
ᴵL 1904

FIGARO ILLUSTRÉ

22e ANNÉE
N° 169

NUMERO SPÉCIAL

…ement | France . . . . 36 francs
…n an | Etranger *(Union postale)* 42 —



…les GROUVELLE* & H. ARQUEMBOURG*

Ingénieurs-Constructeurs

71, Rue du Moulin-Vert, PARIS

…POSITION UNIVERSELLE PARIS 1900 : GRAND PRIX

Chauffage à Vapeur à basse et à haute pression

APPAREILS DE RÉGULATION

R…nets à Diaphragmes – Robinets-Revolver pour Vapeur à basse pression

DETENDEURS - PURGEURS AUTOMATIQUES
TUYAUX A AILETTES DE PETITES DIMENSIONS POUR CHAUFFAGE

…froidisseurs d'eau cloisonnés à ailettes en fer, en cuivre, en aluminium
POUR VOITURES AUTOMOBILES

P…es à circulation d'eau - Carburateurs - Régulateurs de vitesse a membrane

Automobiles LA MINERVE

VOITURES
1, 2, 3 et 4
CYLINDRES



VOITURES
8-10-15-20-25
CHEVAUX

USINES : 30, Rue du Point-Jour, BILLANCOURT (Seine)

Agence pour l'Amérique : M. CONDON, 285, Halsey Street, NEWARK N.Y. USA.



I…Ivanovitch, en garnison à Dalny, …nt par sa conquerante moustache la …e commerçant Japonais.

Ils se marièrent, on leur fit de riches présents. Ivan fut un peu étonné en voyant le lit de la chambre conjugale. Les Japonais couchent en effet sur des nattes en appuyant leur tête sur un petit tabouret.





Le repas de noces fût très gai, mais Ivan y fit peu honneur, inhabile à manger avec des petits bouts de roseau, il dut serrer sa ceinture.



Il ne put non plus se faire à la perpétuelle bouffarde de Madame.



Enfin, Madame recevait des Messieurs qui se déchaussaient dans le salon, il ne put y tenir, la guerre étant déclarée, il reprit sa liberté. Mais . . il avait la jaunisse!

…LDIOU TRAITEMENT DES VIGNES VERDET JJ8 MOLLERAT A. THEURIER FILS A PIERRE-BÉNITE (RHONE) BLACK-ROT

…GUERISON RADICALE du
…DIABÈTE
par le **Spécifique BALDOU**
…UCUN RÉGIME SPÉCIAL A SUIVRE
…e conserve indéfiniment et peut se transporter …tous les climats sans subir aucune altération,
Envoi *franco* et *gratis* de la Brochure explicative …ande a **M. BALDOU**, *Pharmacien-Chimiste* a **SAINT-ASTIER (Dordogne)**, France

… Seul dépot : Ph[ie] **Paul ROUX**, 151, *rue Lafayette*

…SULES D'**APIOL*** DES DES …RET & HOMOLLE
…RISSENT Les DOULEURS, RETARDS, …PPRESSIONS des ÉPOQUES
D… Ph[ie] **SÉGUIN**, 165, Rue St-Honoré, Paris

CONCENTRÉ WILSON
RECOLORANT INSTANTANÉ
des cheveux blancs et de la barbe
Une seule application à volonté *blond châtain, brun*. PRIX : 5 & 10 FR.
TAVERNIER, Chim.-Pharm. 37, q. Fulchiron, Lyon

…ers de Constructions & Réparations
…e Chaudronnerie en tous genres
Appareils en Cuivre et Tôle
P… DISTILLERIES, CONFISERIES, TEINTURERIES
BAINS ET LAVOIRS
…tallations de Machines à Vapeur
…OIRES — HYDROTHERAPIE ET CHAUFFAGES EN TOUS GENRES
…BLISSEMENTS JUSTRABO
Ingénieur-Constructeur
BUREAUX & MAGASINS :
…mpasse de l'Orillon (20, Rue de l'Orillon) PARIS

P… — HOTEL DE LILLE ET D'ALBION, 223, Rue …t-Honoré, close Place Vendome. First class. All … improvements. Every home confort. Large hall. … ant luncheons and dinners at fixed price or a la ca… elegrams : Lilalbion Paris.—Henri Abadie Proprietor.

" Plus de Pianos muets "
" Tout le monde musicien "

PAR LE

"Simplex"

Le PLUS PERFECTIONNÉ de tous les Appareils Similaires



"Le SIMPLEX" permet de jouer
avec ART et SENTIMENT sans connaissance spéciale

VENTE et AUDITIONS PERMANENTES de 2 à 5 Heures

LÉON FRANTZ
SEUL CONCESSIONNAIRE pour la FRANCE et les COLONIES
64, Rue Lafayette et 15, Rue Cadet (en face le *Petit Journal*), **PARIS**
Téléphone 148-14



LE MERVEILLEUX DESTRUCOR
supérieur à tous les coricides
(Rondelle-Emplâtre) infaillible, d'un emploi facile pour guérir en 3 jours par simple application d'une rondelle.
CORS - OIGNONS - ETC.
Se trouve chez pharmaciens et herboristes
Pharm **CHARLARD**, 12, Bd Bonne Nouvelle, Paris
Prix : Boite, **1.25** ; 1/2 Boite, **0.75** franco.





VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils
Successeur de son Père
Toutes les boîtes portent en timbre sec JEUNET, INVENTEUR
Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Epicerie et de Quincaillerie

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 169	PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Les annonces sont reçues chez MM. HUGUET, MINART & Cie, 4, Rue Scribe	ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	AVRIL 1904



FRONTON DU PALAIS NATIONAL A L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS
Dessin original de M. VICTOR SEGOFFIN *(d'après son œuvre)*

DEUX *événements se produisent cette année, deux événements qui doivent nécessairement provoquer un prodigieux élan d'attention : c'est, à* PARIS, *l'Exposition des Primitifs Français; c'est, à* SAINT-LOUIS, *l'Exposition Internationale, à laquelle la* FRANCE *prend une part importante. Le* FIGARO ILLUSTRÉ, *nous a-t-il semblé, devait consacrer un numéro spécial à cette double actualité : l'Art du* XVe *siècle faisant la conquête de* PARIS, *alors que l'Art du* XXe *siècle s'en va porter et glorifier le nom de la* FRANCE *de l'autre côté de l'Atlantique, il y a là matière à penser : c'est ce que le peintre* BESSON *a synthétisé si heureusement dans la vibrante composition qui chante sur la couverture de ce fascicule.*

L. R.-M.

La France a l'Exposition de Saint-Louis

LE PALAIS NATIONAL

Il était indispensable que la participation de la FRANCE à l'Exposition de SAINT-LOUIS fût exceptionnellement brillante, et l'on est assuré dès maintenant que, grâce aux concours dévoués qui se sont offerts de toutes parts, cette participation sera telle que notre orgueil national n'ait qu'à s'en louer. Dès le début de ces lignes il convient même d'adresser des félicitations, très amplement méritées, à M. MICHEL LAGRAVE, commissaire général de la section française, qui, depuis l'heure de sa nomination, n'a cessé de prodiguer son dévouement et son intelligence à l'œuvre géante dont il avait assumé la responsabilité. Avec un tact rare, une diplomatie infiniment fine, une volonté qui ne fléchit pas, une assiduité de tous les instants qui fut un exemple pour ses collaborateurs, il a manœuvré de telle sorte, qu'il a obtenu du gouvernement américain le plus bel emplacement, et l'emplacement le plus vaste possible, pour la France, qu'il représentait si dignement; et à l'instant où l'on inaugure l'Exposition, il n'est que juste de rendre hommage aux qualités exceptionnelles d'organisateur dont il fit montre, hommage dont il reportera une part sur ses collaborateurs de tous ordres, car il a trop le sentiment de la justice et trop de naturelle modestie, pour ne pas reconnaître là où l'effort de chacun l'aida dans sa lourde tâche. Je n'insiste pas davantage, dans ma hâte à donner une description sommaire de l'installation de la section française.

M. MICHEL LAGRAVE
Commissaire général du Gouvernement français à l'Exposition de Saint-Louis
(DESSIN DE M. BESSON)

L'Exposition Universelle de SAINT-LOUIS, en cela pareille aux autres, manifestera doublement les magnifiques efforts des races : en des palais spéciaux à tel ou tel mode d'activité, où les nations rivales et fraternelles se proposent l'une à l'autre l'exemple orgueilleux de leur diverse perfection; en des palais nationaux, où chaque peuple, rentrant en soi-même, concentre des énergies essentielles et détermine par quelques traits profonds, son tempérament, son cœur, son esprit, l'irréductible individualité héréditaire. La place nous manquait pour tout examiner, autant qu'il eût sans doute convenu de le faire. Il eût fallu, non quelques pages, mais d'épais fascicules pour parcourir les Palais des Machines, à la recherche

de nos grands industriels; de l'Electricité; des Manufactures où sont réunis de remarquables échantillons d'ameublement, tapis, papiers peints, vitraux, céramique, tissus, cuirs, peaux, appareils de chauffage et d'éclairage, quincaillerie, bimbeloterie, coutellerie, horlogerie, joaillerie, orfèvrerie, etc.; les Palais des Mines et de la Métallurgie, où nos établissements ne se sont point intimidés des concurrences redoutables; de la Culture physique; des Forêts, Pêche et Chasse; de l'Agriculture, rempli de machines et de produits agricoles, de denrées alimentaires végétales et animales, boulangerie, conserves, confiserie, vins, alcools, sirops, eaux minérales; le Palais des Transports, occupé par les industries de la sellerie, de la carrosserie automobile et autre, des chemins de fer, de la navigation de commerce et de guerre, et de l'aérostation; celui des Arts Libéraux avec ses instruments de précision, ses instruments de musique et de chirurgie, avec ses sections de typographie, librairie, cartographie, papeterie, photographie, chimie, plomberie, génie architectural et génie civil.

Que de choses à décrire et à admirer! Mais nous avons pensé qu'une visite attentive au Palais National, lieu véritable de notre conscience valait mieux qu'un coup d'œil également hâtif à un spectacle trop vaste pour apparaître nettement ainsi, et nous n'avons pas craint de nous étendre sur ce sujet d'une façon plus disproportionnée en apparence qu'en réalité, tandis que nous négligions à dessein les Palais communs aux différents peuples.

*
* *

Le Palais étant situé dans l'axe de l'avenue principale de l'Exposition, en face du Palais du Gouvernement Fédéral des

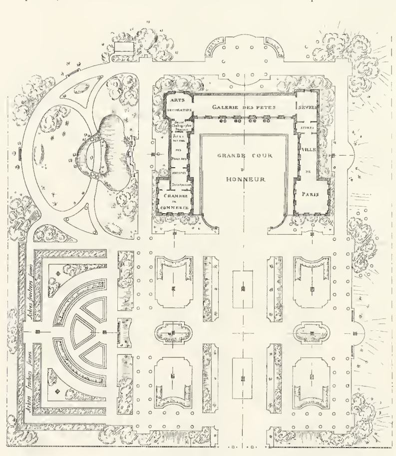
Dessin original
de
Guillaume Dubufe

Salon de la Société des Décorateurs

Etats-Unis, il ne s'agissait pas d'obéir à la fantaisie; il fallait une construction qui chantât clairement le génie français. On s'est arrêté, avec raison, à une reproduction du Grand Trianon de Versailles. Trois corps de bâtiments rectangulaires, aux baies vitrées en arcades décoratives, encadrées de pilastres en marbre blanc et rose, bordent la cour d'honneur, que ferme une grille d'un dessin somptueux. Un perron et des seuils en porphyrolite imitant le marbre, y donnent accès. L'éminent architecte du palais, M. Gustave Umbdenstock, assisté de M. Roger Bouvard, a restitué au projet de Lepautre, l'architecte du Grand Trianon, les motifs de face et les groupes d'enfants, qui n'existent pas à Versailles dans l'état actuel, mais devaient, à l'origine, décorer la balustrade haute. M. Gustave Umbdenstock, en agissant ainsi, a montré avec quel respect il opérait sa reconstitution, et quel sens précis il avait des styles.

Il fallait cependant un décor, en façade, qui portât les armes de la République. Ce décor fut demandé à l'un des plus admirables sculpteurs de notre temps, Victor Ségoffin, un jeune dont l'œuvre déjà accomplie suffit à établir la haute pensée et la science plastique. Dans le style du Palais, Victor Ségoffin a donc exécuté un grand cartouche allégorique, qui exprime magnifiquement le caractère de notre manifestation nationale. De chaque côté se trouve une figure : à droite, la *Paix armée*, un homme d'une mâle structure et d'une noble énergie, protégeant de son glaive la République; à gauche, une femme, belle et grave, symbolisant l'activité glorieuse de notre pays, l'art et l'industrie unies en une même allégorie. Ce groupe, d'un très pur caractère et d'une saisissante inspiration, sera dominé par le mât, au haut duquel flotteront nos trois couleurs.

Un jardin à la française, orné de vases et de statues, borde l'allée centrale qui conduit au Palais, où nous allons pénétrer. Au fond de la cour d'honneur, le bâtiment est occupé par la grande salle d'honneur, de trente-huit mètres sur huit, dont le garde-meuble a assuré la décoration et l'ameublement; et cette salle, à elle seule, est une merveille de goût et de luxe sobre. Dans le plafond sculpté, M. Géo Roussel, qui, pour un temps, abandonne la peinture militaire, a inséré trois grandes toiles d'un admirable effet décoratif; il a traduit en ses compositions, qui font à la salle



PLAN DU PALAIS NATIONAL ET DES JARDINS

VUE PERSPECTIVE DU PALAIS NATIONAL
Dessin de M. Gustave Umbdenstock, *Architecte*

un ciel de lumière et d'infini, la devise républicaine : *Liberté, Égalité, Fraternité*. Au milieu, *Liberté* : LA FRANCE mettant, en 1772, son épée au service de l'AMÉRIQUE, pour l'aider à conquérir son indépendance ; d'un côté, *Égalité* : LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE des deux peuples luttant d'émulation pour le progrès ; de l'autre côté, *Fraternité* : l'AMÉRIQUE accueillant en 1904, la France amie.

Sur le mur qui fait face aux sept grandes baies de la salle, trois pièces uniques des Gobelins sont tendues : L'*Audience du Cardinal Chigi* (29 Juillet 1664), l'*Entrée du Roi à Dunkerque* (2 Décembre 1662) et le *Siège de la Ville de Douai* (Juillet 1667). Ces trois pièces dont la valeur est inestimable, sont tissées de laine et de soie, rehaussées d'or ; elles font partie de la suite de l'*Histoire de Louis-le-Grand*, dont les cartons avaient été demandés à VAN DER MEULEN et CHARLES LE BRUN. Les bordures, d'un décor harmonieux et riche, sont de YVART. La salle comporte encore des bustes de MIGNARD, COLBERT, CONDÉ, CH. LE BRUN, MOLIÈRE, PASCAL, PIERRE CORNEILLE et EMILE LOUBET, qui ne se voit pas toujours en si belle compagnie, des groupes de VINACHE, COUSTOU, FALCONET, des portières en tapisserie des Gobelins, de la suite du *Char de Triomphe*, et des meubles de bois sculpté de l'époque de Louis XIV. La tenue de cet ensemble est parfait, ainsi qu'on en peut juger par les planches que nous reproduisons, et que MM. UMBDENSTOCK et GÉO ROUSSEL ont dessinées spécialement pour le *Figaro Illustré*.

*
* *

Une place devait être faite aux manufactures nationales. Dans l'aile droite du Palais, une salle de douze mètres sur huit, précédée d'un vestibule, est consacrée à la Manufacture de Sèvres. On sait qu'un souffle tout spécial d'activité règne à la Manufacture de Sèvres ; les efforts qu'elle fait sont fort intéressants, et certes sa participation à l'Exposition de SAINT-LOUIS jettera un vif éclat sur notre manifestation nationale. M. UMBDENSTOCK s'est appliqué à parer la salle d'un décor qui fût particulièrement favorable à la porcelaine et aux biscuits. Il a voulu la sobriété unie à l'élégance, des tons tranquilles où l'œil ne reçoive aucune inquiétude, tout l'intérêt de la salle devant se porter sur les pièces exposées. On a donc tendu les murs, jusqu'à une hauteur de cinq mètres, d'une étoffe de soie moirée, d'un ton bleu rompu. Au-dessus de la tenture, on a peint une large frise, décorée de feuillage gris et bleu rehaussé rythmiquement de médaillons en grès rose cristallisé. Pour que l'harmonie fût plus parfaite, on a continué dans les passementeries des portières, et sous forme de pendentifs, cette application de la céramique à la décoration. Puis, en dehors des pièces contenues dans les vitrines, pièces prises dans les collections de la Manufacture, on a fabriqué toute une série d'autres pièces, avec une destination spéciale de parfaire l'ensemble décoratif voulu. Et c'est une joie pour l'œil, que ces vases si heureusement placés parmi des bustes et des statuettes. Tous les maîtres de l'heure actuelle sont représentés là en leurs œuvres célèbres, délicieusement interprêtées : J. MICHEL, PAUL DUBOIS, MARQUESTE, CARLÈS, GASQ, ESCOULA, DE SAINT-MARCEAUX, BOUCHER, DALOU, RIVIÈRE, GARDET, DESBOIS, etc., y figurent en belle place. Quant à l'exposition technique, elle se répartit en quatre sections, dont les produits sont dispersés dans les vitrines : *Porcelaine dure ancienne*, *Porcelaine*



M. GUSTAVE UMBDENSTOCK
Architecte du Palais National
(Dessin de M. BESSON)



PEINTURE DÉCORATIVE *(Salon de la Société des Décorateurs)*
Dessin original de M. Edme Couty

dure nouvelle, Porcelaine tendre et *Grès*. Je n'ai pas à faire ici l'éloge de cette production, qui, en dépit des détracteurs, défend si brillamment la vieille renommée de notre glorieux établissement. Je me résume : telle qu'elle se présente, la salle de la Manufacture de Sèvres, installée avec tant de goût, ne peut manquer d'obtenir dans le Palais National, un énorme succès dont nous devons nous réjouir.

* * *

Les artistes français étaient conviés de la façon la plus flatteuse à l'Exposition de Saint-Louis; ils sont mis hors concours, et cela seul eût suffi — s'il n'y avait pas eu d'autres raisons — pour obliger à un choix sévère, les jurys institués par le Ministère du Commerce et l'Administration des Beaux-Arts. Ces jurys étaient au nombre de cinq : Peinture et Dessin, Sculpture et Gravure en médaille, Gravure et Lithographie, Architecture, Objets d'Art. Le Palais des Beaux-Arts de l'Exposition de Saint-Louis, où la place réservée à la France est large sans être excessive, a reçu environ cinq cents œuvres de peinture, deux cent quarante-et-une œuvres de sculpture, une trentaine de cadres de médailles et de pierres gravées, trente-sept envois d'architectes, un nombre raisonnable enfin de gravures et de lithographie, et d'objets d'art.

Certes, si les jurys n'avaient pas été retenus par l'exiguïté de la place et le but qu'il s'agissait d'atteindre, ils eussent montré moins de sévérité. Mais ils n'ont été guidés dans leur choix que par le désir de permettre, à Saint-Louis, une éclatante manifestation de l'art français contemporain. Ils se sont appliqués à n'écouter aucune formule; ils ont préféré l'éclectisme le plus large, sans cesser de professer un éclectisme renseigné. Ils ont voulu que l'art français apparût, de l'autre côté de l'Atlantique, avec ses magnifiques qualités de clarté et de puissance, de signification plastique et de grâce; avec son culte de la beauté et de la vie, enchâssé dans l'harmonie des lignes, dans l'eurythmie de la forme, dans l'enchantement de la couleur; c'est bien la synthèse de l'art français contemporain dont l'Exposition de Saint-Louis va avoir le spectacle.

Salons des Artistes décorateurs

Des deux vastes salons contigus réservés à la Décoration Française, l'un fut aménagé par la Société des Artistes Décorateurs, l'autre, plus spécialement par M. Guillaume Dubufe. Est-il besoin de le marquer ? Là, comme ici, l'on fit merveille.

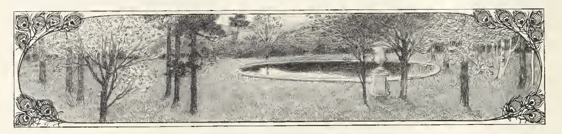
La Société des Artistes Décorateurs est une société toute neuve qui, outre le sûr mérite de savoir vraiment ce qu'elle veut, sait aussi comment s'y prendre et ne néglige rien pour arriver à ses fins. Elle a réuni dès la première heure les efforts d'artistes pleins d'expérience, de foi, de talent, et l'Exposition de début qu'elle organisa cette année, en janvier, au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris fut une des plus significatives de la saison. L'on y admira bien des détails exquis en d'harmonieux ensembles, l'exécution parfaite d'imaginations charmantes; l'on y goûta la séduction d'un style, moderne sans absurdité ni bizarrerie, dont l'originalité ne consistait point dans la *Contradiction* absolument, mais dans l'heureux accord des lois immuables et des formes changeantes, de la raison éternelle et des sensibilités temporaires. — Chambres à coucher, salles à manger, cabinets de travail; meubles, étoffes, objets d'art de toutes sortes, de toutes matières, métaux et bois précieux, émaux, bijoux, c'étaient, en des cadres délicieux, si bien combinés, si cohérents, les mille riens dont s'enchantent les loisirs un peu las de la vie, les plus jolis mensonges dont s'amuse l'ennui subtil de nos cœurs délicats.

Aussi, nous connûmes sans inquiétude que ce groupe choisi devait soutenir, pour une part, le renom de la France à Saint-Louis.

M. Pierre Selmersheim, architecte, membre du Comité, un « jeune », dont on fut à même plus d'une fois déjà de distinguer l'élégante fantaisie et la souple invention, fut chargé du plan de la salle pour laquelle il composait aussi presque tous les thèmes décoratifs.

Longue de 7m90 sur 6m60 de large, haute de 7 mètres, cette salle communique d'un côté avec le salon de la Chambre de Commerce; du côté opposé avec la salle Dubufe. La troisième face est percée de deux grandes portes-fenêtres dont l'une est prise dans un avant-corps de bâtiment formant tambour. La quatrième face, sans baie, parallèle à celle-ci, est coupée obliquement par un escalier accédant à une tribune qui règne, du côté de la Chambre de Commerce, à 2m80 du sol, et dont le plancher constitue le plafond d'un coin plus intime que le reste de la salle, manière de boudoir où des canapés, des étagères, une cheminée renforcent encore l'illusion. Sous l'escalier, une niche, un autre petit coin tranquille.

Les parvis de la salle présentent une décoration de pilastres, d'arcades; des branches feuillues et fleuries à lumière en garnis-



PEINTURE DÉCORATIVE *(Salon de la Société des Décorateurs)*
Dessin original de M. Edme Couty

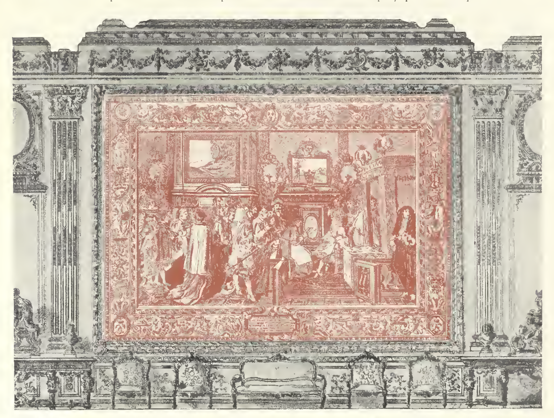


Plafond Central de la Salle des Fêtes du Palais National

Peinture de M. Geo Roussel (*Esquisse définitive*)

sent les écoinçons. Sur la tribune meublée d'une grande vitrine, des petites tables, des chaises, fauteuils, etc..., au-dessus du tambour, l'on a fait une petite pièce commandée par une porte vitrée.

La corniche en staff qui fait le tour du salon sépare sur les



GRANDE SALLE DES FÊTES · *Tapisserie au-dessus de laquelle se trouve le plafond central*
Dessin original de M. GUSTAVE UMBDENSTOCK

quatre faces, une frise faite de consoles alternant avec des panneaux de céramique, des quatre voussures peintes, limitées par des nervures qui s'insèrent dans les angles.

Les lambris, les portes, les fenêtres, l'escalier, la tribune, la rampe et la balustrade (sauf l'armature de ces deux dernières, — gracieuses arabesques — qui est de bronze et de fer forgé), sont de bois peint en gris. Les meubles de sycomore ciré, le tapis beige, se fondent en une harmonie claire. Les vitrines sont claires aussi. Les peintures seules sont plus intenses.

M. EDME COUTY, dont on connaît les belles fantaisies décoratives, peignit une frise, sous la tribune, au-dessus du canapé central.

Sur la face opposée à la tribune, deux panneaux à droite et gauche et le tympan au-dessus de la porte furent confiés à M. MOREAU-NÉRET. Il y a fixé un beau rêve d'automne, un beau rêve d'azur tendre et d'or vieilli, de musique voilée, ivre un peu, presque en pleurs, un beau rêve de joie déclinante, qui fut radieux comme le plumage des paons, et qui s'en va comme le chant des flûtes pastorales parmi les brises alanguies sur la mousse des roches et le feuillage de la forêt.

M. J.-L. BRÉMOND, un professionnel depuis longtemps fêté, peignit, pour la face latérale coupée par l'escalier de la tribune, deux panneaux resplendissants aussi.

Un groupe du sculpteur LOUIS CARRIER-BELLEUSE, *Ivresse*, placé entre les deux fenêtres, décore la face opposée.

Mlle LOUISE ABBÉMA peignit un plafond en berceau pour la petite pièce du premier.

Et M. DUBUFE se chargea des quatre voussures du grand plafond concave de ce premier salon.

C'eût été beaucoup déjà pour un autre que lui. Ce n'était rien pour le très aimable président de la Société des Artistes Décorateurs. Son extraordinaire et toujours souriante activité ne s'effrayait point d'une besogne énorme et, hardiment, il assumait la lourde tâche de décorer à lui seul, un salon long de 12^{m}20, large de 6^{m}60, haut de 7 mètres. M. SELMERSHEIM en établit l'architecture. Quant à l'ornementation, il se borna à fournir aux peintures de M. DUBUFE un cadre de nervures et de moulures très simples, suivant les encoignures, les arêtes naturelles de la salle dont le style évoquait une Renaissance habilement oubliée.

Tapis gris-bleu et tentures vieil or. Dans une enveloppe d'atmosphère bleue, blanche et or, un plafond : *La France qui passe* et quatre grandes compositions :

La Peinture et la Sculpture;

La Gravure et l'Architecture;

La Musique (Berlioz et Gounod);

Et cette *Trinité poétique* où l'Amour potelé que nous reproduisons, porte la palme immortelle dont Elvire fut bercée, d'Olympio le Robuste au gracile Fortunio.

Salon de l'Union Centrale des Arts décoratifs

C'est l'éminent décorateur M. GEORGES HOENTSCHEL qui a pris soin, avec une



M. GEO ROUSSEL
Auteur des trois plafonds de la Salle des Fêtes



GRANDE SALLE DES FÊTES

Décor en tapisserie des Gobelins et Plafond de M. Geo Roussel. — M. Gustave Umbdenstock, *Architecte*



GRANDE SALLE DES FÊTES

Décor en tapisserie des Gobelins et Plafond de M. Geo Roussel. — M. Gustave Umbdenstock, *Architecte*



UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS
Ensemble décoratif de M. Georges Hoentschel



SALON DE LA SOCIÉTÉ DES DÉCORATEURS
TYMPAN peint par M. MOREAU-NÉRET (dessin original de l'artiste)

science très sûre des ressources du métier et, qui plus est, avec un goût d'artiste très fin, des salons installés par les soins de l'*Union centrale des Arts décoratifs*. Pas un instant il n'a oublié que le but était non point d'attirer l'attention coûte que coûte au détriment des objets précieux dont il édifiait le sanctuaire, mais de créer *discrètement* l'atmosphère où l'esprit s'exaltât dans la jouissance exclusive de son culte. Un décor de salle très sobre, des vitrines aux lignes très simples. Un bois naturel, le platane d'Algérie, dont les moires nuancent avec une infinie délicatesse les rameaux souples et les fleurs d'églantiers qu'on y a sculptés. Une très heureuse tenture murale exécutée d'après les cartons de M. KARBOWSKY. Des panneaux d'étoffes éteintes reprenant, dans le bas, ce motif d'églantiers, ornés aussi de couronnes et de branches de chêne. Des rameaux d'oliviers tressant tout autour de la salle comme une frise pacifique. Et dans ce reposoir si plaisant, des orfèvreries et des poteries admirablement mises en valeur par un homme en qui orfèvres et potiers peuvent se vanter d'avoir trouvé le plus dévoué et le plus avisé des collaborateurs.

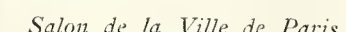
Objets d'Art industriel

Nulle part, peut-être, l'on n'a dépensé plus d'ardeur ni d'ingéniosité, plus de talent multiple, qu'en ces travaux d'art industriel. Nulle part non plus les progrès n'ont été plus pénibles, plus douteux, plus réels cependant, plus évidents enfin, et bien que le recul nécessaire pour juger le plus justement des choses, on ne le possède point encore, on peut dire néanmoins qu'après les tâtonnements moins inquiétants que selon l'opinion commune, nos contemporains, ne cherchant plus à improviser un style, ce qui est le meilleur moyen de tout brouiller, sont arrivés à s'affranchir d'une écrasante hérédité, à ne plus produire sous la perpétuelle obsession de modes affadis et surannés, à être eux-mêmes tout simplement, à suivre leur goût propre, à être sincères, seule façon d'avoir du style si l'on doit en avoir, et qu'ils ont vu peu à peu se dégager leur personnalité, pour l'avoir laissée se développer sans eux.



SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES DÉCORATEURS
PANNEAU de M. MOREAU-NÉRET, dessin original de l'artiste (*Fragment*)

La tâche du Jury constitué pour opérer une sélection parmi les œuvres très nombreuses de nos artistes, fut singulièrement ardue. Il fallait beaucoup sacrifier : on sacrifia souvent à regret. Mais du moins, envoya-t-on là-bas tant comme or, argent, bronze, que comme ivoire, bois, étain, émaux, verrerie, bijoux, étoffes ouvragées, etc., de pures merveilles. Et les noms de LALIQUE, GALLÉ, GRANDHOMME, BAFFIER, CARABIN, ALEXANDRE CHARPENTIER, DAMMOUSE, DELAHERCHE, bien d'autres, nous inclinent à souhaiter les comparaisons avec les meilleurs d'entre les étrangers.



Salon de la Ville de Paris

Dans les trois Salons qu'elle occupe au Palais National, la Ville s'est efforcée de donner, aussi clair et nourri que possible un aperçu de ses ressources, de l'organisation, du fonctionnement de ses différents services. Tableaux, statues, médailles du Conseil Général et du Conseil Municipal ; gravures des œuvres qui décorent l'Hôtel-de-Ville, travaux d'élèves — meubles, ciselures, reliures, modelages, poteries, céramiques — exécutés dans les écoles professionnelles et les écoles d'art, comme les écoles Boulle, Dorian, Diderot, Estienne, etc., etc. ; plans d'édifices comme la Sorbonne, les Palais des Beaux-Arts, etc. ; graphiques et statistiques des services des eaux, de l'éclairage, de la voie publique ; état des travaux du Métropolitain ; documents relatifs à l'Administration de l'Assistance publique ; collection des travaux sur l'histoire de la Cité, publiés par la Commission du Vieux Paris ; vues des promenades de Paris ; que citer encore ? De tout, jusqu'à des plantes et des fleurs qui égayent l'austérité de ces salles pleines



de choses sérieuses, et rafraîchissent d'un sourire ingénu l'atmosphère maussade créée par l'industrie des hommes.

Horticulture Des rosiers nains, plus résistants que les autres, des rosiers venus de Paris, d'Orléans, de l'Est, du Centre, fleurissent dans les jardins qui entourent le Palais National. Il y a aussi des rhododendrons, des magnolias, des massifs éclatants et sombres de conifères, et l'on a peint un paysage avec du vrai gazon, avec, sur fond d'azur, de vrais lilas, des pivoines en arbres, des dahlias, glaieuls, iris, bégonias et clématites étoilées.

De beaux arbres fruitiers, au départ, ont promis de riches récoltes.

Au Palais de l'Horticulture, des dessins de jardins, des graines, et le matériel de cette culture même. Mais le vrai Palais de l'Horticulture, n'est-ce pas le Jardin lui-même?

Education et Enseignement

I. Enseignement Primaire

C'est dans une grande salle carrée de seize mètres de côté, qu'est logée la très importante collection de travaux représentatifs de l'Enseignement primaire. Et ce sont des suites de photographies où apparait intime, immédiate, la vie des écoles maternelles; ce sont des plans d'installation scolaire, des vues de l'extérieur, des vues de l'intérieur des maisons de l'enfance; ce sont des cahiers de devoirs et de leçons résumant l'enseignement professé au jour le jour par les maîtres français, où l'on mesure le niveau mental moyen, et les résultats qu'on peut attendre d'une école primaire complète. Ce sont aussi de remarquables séries de papiers, timbres, reçus, feuilles d'impôts, d'objets divers, instruments familiers, boites d'expérience, qui prouvent le souci qu'on a de former des hommes adroits, préparés aux nécessités de la vie matérielle, et comme on dit, « capables de se tirer d'affaire ». Ce sont des programmes d'enseignement général adoptés dans les écoles normales, et — travaux manuels ou tableaux descriptifs — quelques exemples de la manière dont ces programmes sont appliqués. Ce sont des travaux de maîtres, leçons préparées, confé-

ESCALIER du SALON de la SOCIÉTÉ DES DÉCORATEURS

PANNEAUX peints par M. BRÉMOND (Aquarelle originale de l'artiste)



Dessin original de Mlle Louise Abbema
Salon de la Société des Artistes décoratifs

rences, monographies scolaires ou communales, études sur les cours d'adultes, les mutualités, etc.

En dernier lieu, l'Administration centrale a réuni dans une vitrine un ensemble complet de documents exacts, panorama réduit de l'Enseignement primaire.

II. Enseignement Secondaire

Les documents relatifs à l'organisation, au fonctionnement de l'Enseignement secondaire, sont à peu près de même nature que ceux de l'Enseignement primaire. Plus de travaux manuels, de travaux pratiques, mais des programmes d'études, de classes, de cours, d'examens : baccalauréats ou licences; de concours : école normale, agrégations; des ouvrages en usage, des devoirs, compositions, documents ayant trait au recrutement du personnel, des photographies de locaux, envoyés par la Direction de l'Enseignement Secondaire, par tous les lycées de Paris et par quelques lycées de province.

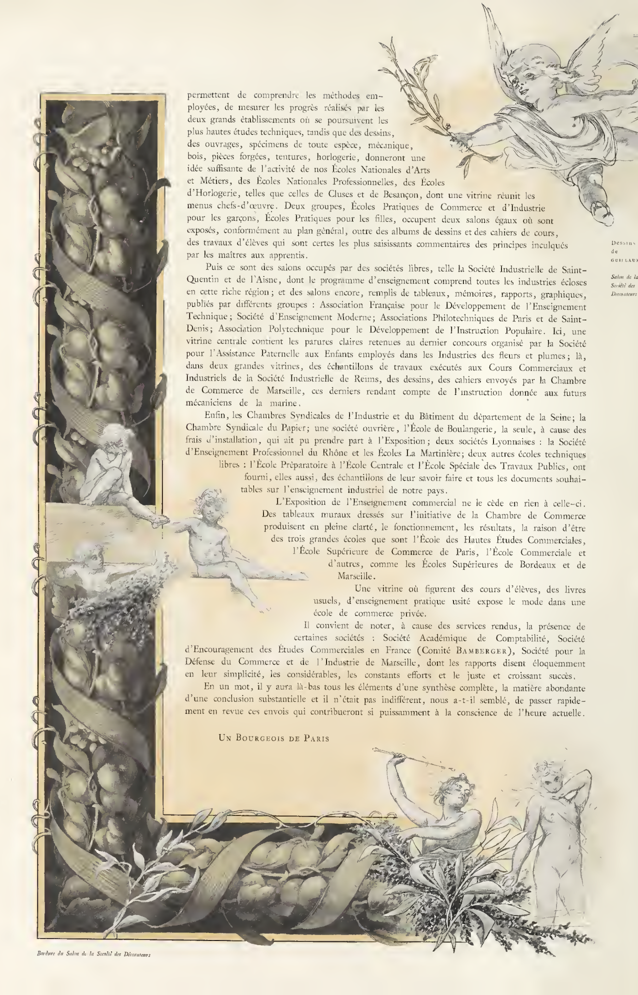
III. — Quant à l'Enseignement supérieur dont dépendent les Facultés et plusieurs établissements dont les plus importants sont le Collège de France, le Museum d'Histoire Naturelle, l'Ecole Pratique des Hautes Études, l'Ecole Normale, l'Ecole des Chartes, l'Ecole des Langues Orientales, de longs rapports également en expliquent l'organisation primitive, les réorganisations successives, les réformes récentes, exposant ainsi le fonctionnement des cours, des conférences, l'usage de ses certificats et de ses diplômes, le recrutement de ses fonctionnaires, son but et sa façon d'y tendre, rapports qui complètent utilement le schema général de l'Institution française.

Enseignement Technique, Commercial et Industriel

Dans le quadrilatère irrégulier d'environ quatre cents mètres carrés dont la section française de l'Enseignement technique a dû se contenter, l'architecte s'avisa d'établir une suite de petits salons qui fournirent de la sorte une assez grande surface murale. Un espace d'environ cent vingt mètres fut donné aux établissements dépendant du Ministère du Commerce; l'enseignement industriel et l'enseignement commercial privés se partagèrent par moitié la place qui restait. Des albums de documents, des photographies envoyés par le Conservatoire National des Arts et Métiers et par l'École Centrale des Arts et Manufactures

SALON DE LA SOCIÉTÉ DES DÉCORATEURS
Dessin original de M. P. Selmersheim, *Architecte*

Dessin original de Mlle Louise Abbema
Salon de la Société des Artistes décoratifs



permettent de comprendre les méthodes employées, de mesurer les progrès réalisés par les deux grands établissements où se poursuivent les plus hautes études techniques, tandis que des dessins, des ouvrages, spécimens de toute espèce, mécanique, bois, pièces forgées, tentures, horlogerie, donneront une idée suffisante de l'activité de nos Écoles Nationales d'Arts et Métiers, des Écoles Nationales Professionnelles, des Écoles d'Horlogerie, telles que celles de Cluses et de Besançon, dont une vitrine réunit les menus chefs-d'œuvre. Deux groupes, Écoles Pratiques de Commerce et d'Industrie pour les garçons, Écoles Pratiques pour les filles, occupent deux salons égaux où sont exposés, conformément au plan général, outre des albums de dessins et des cahiers de cours, des travaux d'élèves qui sont certes les plus saisissants commentaires des principes inculqués par les maîtres aux apprentis.

Puis ce sont des salons occupés par des sociétés libres, telle la Société Industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne, dont le programme d'enseignement comprend toutes les industries écloses en cette riche région; et des salons encore, remplis de tableaux, mémoires, rapports, graphiques, publiés par différents groupes : Association Française pour le Développement de l'Enseignement Technique; Société d'Enseignement Moderne; Associations Philotechniques de Paris et de Saint-Denis; Association Polytechnique pour le Développement de l'Instruction Populaire. Ici, une vitrine centrale contient les parures claires retenues au dernier concours organisé par la Société pour l'Assistance Paternelle aux Enfants employés dans les Industries des fleurs et plumes; là, dans deux grandes vitrines, des échantillons de travaux exécutés aux Cours Commerciaux et Industriels de la Société Industrielle de Reims, des dessins, des cahiers envoyés par la Chambre de Commerce de Marseille, ces derniers rendant compte de l'instruction donnée aux futurs mécaniciens de la marine.

Enfin, les Chambres Syndicales de l'Industrie et du Bâtiment du département de la Seine; la Chambre Syndicale du Papier; une société ouvrière, l'École de Boulangerie, la seule, à cause des frais d'installation, qui ait pu prendre part à l'Exposition; deux sociétés Lyonnaises : la Société d'Enseignement Professionnel du Rhône et les Écoles La Martinière; deux autres écoles techniques libres : l'École Préparatoire à l'École Centrale et l'École Spéciale des Travaux Publics, ont fourni, elles aussi, des échantillons de leur savoir faire et tous les documents souhaitables sur l'enseignement industriel de notre pays.

L'Exposition de l'Enseignement commercial ne le cède en rien à celle-ci. Des tableaux muraux dressés sur l'initiative de la Chambre de Commerce produisent en pleine clarté, le fonctionnement, les résultats, la raison d'être des trois grandes écoles que sont l'École des Hautes Études Commerciales, l'École Supérieure de Commerce de Paris, l'École Commerciale et d'autres, comme les Écoles Supérieures de Bordeaux et de Marseille.

Une vitrine où figurent des cours d'élèves, des livres usuels, d'enseignement pratique usité expose le mode dans une école de commerce privée.

Il convient de noter, à cause des services rendus, la présence de certaines sociétés : Société Académique de Comptabilité, Société d'Encouragement des Études Commerciales en France (Comité Bamberger), Société pour la Défense du Commerce et de l'Industrie de Marseille, dont les rapports disent éloquemment en leur simplicité, les considérables, les constants efforts et le juste et croissant succès.

En un mot, il y aura là-bas tous les éléments d'une synthèse complète, la matière abondante d'une conclusion substantielle et il n'était pas indifférent, nous a-t-il semblé, de passer rapidement en revue ces envois qui contribueront si puissamment à la conscience de l'heure actuelle.

Un Bourgeois de Paris

Dessins originaux de Guillaume Dubufe

Salon de la Société des Décorateurs

Bordure du Salon de la Société des Décorateurs

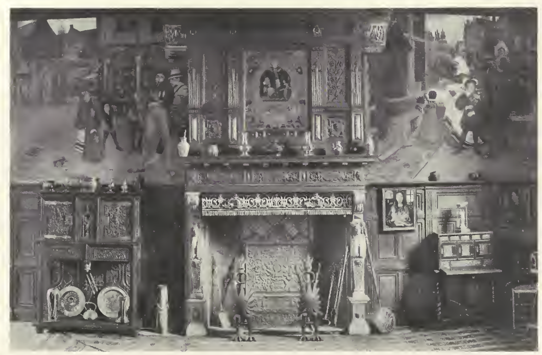


UNE RECONSTITUTION D'ART FLAMAND

par M. J. DE BROUWER

Nous venons de parler des beaux efforts accomplis par M. GEORGES HOENTSCHEL et par la Société des Artistes décorateurs; l'Exposition de SAINT-LOUIS contiendra, dans LE PAVILLON DE BELGIQUE un ensemble trop important, pour que le *Figaro Illustré* ne se fasse pas l'écho du succès qui l'attend : je veux parler du salon-salle à manger qu'a envoyé M. JEAN DE BROUWER, de BRUGES, membre de la Commission de Belgique.

M. DE BROUWER semble bien n'avoir qu'un goût médiocre pour tout ce qui est *modern-style*, ce en quoi je le félicite hautement. Mais, érudit, patient, intelligent, préparé à l'étude des techniques du passé, il s'est proposé de faire revivre en son pays l'art et les métiers d'art, qui fleurirent à BRUGES avec un éclat peu commun, à l'époque de la splendeur des Flandres. C'est dire qu'il s'est tout spécialement attaché aux manifestations de l'art ogival — le mot gothique, on l'a demontré depuis quelques années, est tout à fait impropre — et de l'art de la Renaissance, qui établirent le renom de la vieille cité du nord, de la Venise flamande, de 1450 à 1650, alors que ville puissante, commerçante, riche, elle était un des grands centres de l'activité universelle, avec ses comptoirs internationaux et ses associations commerciales privilégiées; alors que les ducs de BOURGOGNE y tenaient leur cour; alors que les femmes y montraient étalage d'un luxe qui, au dire des chroniqueurs, faisait ressembler chacune d'elles à une reine; alors, enfin, que sa prospérité avait attiré une légion d'artistes qui marquaient tous les coins de la ville et





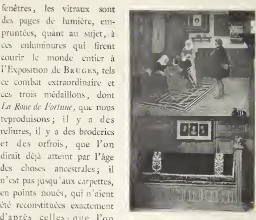
tous les foyers accueillants où on les fêtait, du sceau de leur infatigable génie.

Le style qui se manifesta alors est un peu rude et un tantinet solennel, mais il s'en dégage un indéniable caractère de noblesse, et aussi un caractère essentiellement familial; ce qu'il sert à exalter, c'est le bonheur du foyer, c'est le respect des aïeux, et l'amour pieux des enfants; c'est l'union des cœurs dans une même aspiration de tendresse honnête; c'est une vie morale qui est la loi même de la vie sociale; c'est l'enchantement de se retrouver tous, les grands et les petits, le soir, autour de la table, pour s'abandonner en de doux propos où l'esprit se repose, où l'âme s'éjouit, où même les silences sont occupés par la longue et chaude tendresse infinie des regards.

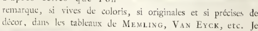
C'est tout cela que M. J. de Brouwer a exprimé dans le salon qu'il va exposer à Saint-Louis; c'est toute cette âme d'autrefois qu'il a fait vibrer à nouveau, dans le plus admirable ensemble qui soit; et ce ne sera pas un des moindres mérites de son œuvre, qu'il ait voulu, pour en reconstituer fidèlement tous les éléments, reconstituer également les métiers manuels propres à les exécuter.

Copier les choses d'autrefois avec la pratique actuelle, cela eût été faire de la copie banale; M. J. de Brouwer ne l'a pas voulu; il s'est d'abord appliqué à rendre aux artisans qui participeraient à son effort, une technique professionnelle qui fût bien celle des artisans de jadis. Et l'on peut affirmer qu'il n'y a pas dans toute son œuvre, un détail, si insignifiant qu'il paraisse, qui ne soit rendu par les moyens qu'eussent employés les artisans du XVI[e] siècle. Tous les métiers flamands se trouvent représentés par des œuvres types d'une parfaite exécution et d'une richesse enharmonique. Sur les meubles sculptés, garnis de serrures de fer forgé, dressoirs, crédences, petits bahuts, il y a des poteries flamandes, de ces poteries exquises que, jusqu'à présent, nous ne connaissions que par les tableaux des intimistes flamands, et que maintenant nous pouvons manier, caresser, posséder, grâce à l'initiative de M. J. de Brouwer; il y a des cuivres, fondus et battus, comme on les fondait et battait dans la Bruges glorieuse du XVI[e] siècle. Aux



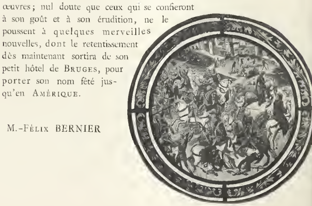


fenêtres, les vitraux sont des pages de lumière, empruntées, quant au sujet, à ces enluminures qui firent courir le monde entier à l'Exposition de Bruges, tels ce combat extraordinaire et ces trois médaillons, dont *La Roue de Fortune*, que nous reproduisons; il y a des reliures, il y a des broderies et des orfrois, que l'on dirait déjà atteint par l'âge des choses ancestrales; il n'est pas jusqu'aux carpettes, en points noués, qui n'aient été reconstituées exactement d'après celles que l'on remarque, si vives de coloris, si originales et si précises de décor, dans les tableaux de Memling, Van Eyck, etc. Je pourrais encore m'arrêter aux boiseries des cimaises et de la cheminée, aux clous des sièges, à toute l'infinité de détails, qui aident à la perfection et au rythme pur de cet ensemble, mais j'ai hâte d'arriver à la partie très importante de la décoration peinte à la cire, dans l'ordonnance d'autrefois, et qui raconte la vie d'une famille flamande de jadis, qui est encore la vie d'une famille flamande d'aujourd'hui, et de toujours. Le programme en a été ordonné sous l'inspiration de M. Albrecht de Vriendt, directeur de l'Académie d'Anvers, aujourd'hui décédé. A côté de la large table où toute la famille est groupée, ce sont les épisodes de vie intimiste, racontés en des compositions exquises, qui nous arrêtent par leur séduction et leur rare expression d'art.



L'effort de M. J. de Brouwer est admirable de tout point; mais il fallait pour y réussir son grand savoir, sa volonté qui ne fléchit pas, sa patience que rien ne rebute, cette douceur tenace qui sait recommencer jusqu'à ce que la tâche manuelle soit au point désiré, cette foi qui lui fournissait la compréhension pénétrante de l'art d'autrefois. Il faut souhaiter que M. J. de Brouwer poursuive sa mission de traditionniste national en d'autres œuvres; nul doute que ceux qui se confieront à son goût et à son érudition, ne le poussent à quelques merveilles nouvelles, dont le retentissement dès maintenant sortira de son petit hôtel de Bruges, pour porter son nom fêté jusqu'en Amérique.

M.-Félix BERNIER





Collection G Sortais — Reproduction interdite

LES NOCES DE JOYEUSE
(École française, XVIe siècle)

Pour parler aux lecteurs du Figaro Illustré *de l'Exposition des Primitifs français, nul n'était plus qualifié que* M. Henri Bouchot, *l'éminent conservateur des estampes à la Bibliothèque Nationale, qui fut, chacun le sait, l'initiateur et l'organisateur tenace de cette belle manifestation d'art. Qu'il nous soit permis d'adresser des remerciements au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, à* MM. Henry Martin *et* Frantz Funck-Brentano, *de la Bibliothèque de l'Arsenal, à* MM. Walter Gay, Aynard, Georges Sortais *et* Trotti, *qui ont mis si gracieusement les richesses de leurs collections à la disposition du* Figaro Illustré, *pour illustrer les pages de* M. Henri Bouchot.

N. D. L. D.

LES PRIMITIFS FRANÇAIS

Notre exposition cherche à dégager quelques idées générales en groupant les rares œuvres des très vieux temps échappées aux désastres. Chez nous, ces causes de perte ont été plus nombreuses que nulle part ailleurs; nous avons les raisons naturelles : l'humidité de l'atmosphère, qui détruisit les fresques peintes par Jean Coste à Vaudreuil, peu de temps après leur exécution, qui anéantit, dans tout le nord, les grandes œuvres picturales des véritables primitifs. Ce qui reste de ces monuments précieux a été recueilli par des artistes, dont le nom mérite de demeurer dans nos mémoires. MM. Dauvergne, Ypermann, Gelis-Didot, Laffilée, Guédy, d'autres encore, ont patiemment, presque pieusement, relevé ces vieux témoins, et leurs dessins seront montrés, apportant aux incrédules le témoignage indiscutable. Et c'est bien hasard, que tant d'entre ces œuvres aient échappé aux brumes, aux incendies, aux ruines des murailles, aux restaurations, du XVIe au XIXe siècle. La guerre de Cent Ans avait commencé la destruction, alors que beaucoup étaient encore toutes neuves; puis il y eut les iconoclastes du XVIe, le clergé de tous les temps, avide de remettre les vieilleries au goût du jour. Ceci est un mal de France, l'amour du nouveau, le dédain du passé, la rage de remplacer par les statues de la rue Saint-Sulpice les adorables et naïves piétés d'autrefois. Ce mal s'exerça en tous endroits; l'une après l'autre les fresques de l'origine disparurent sous des couleurs bleues semées d'étoiles d'or. Alors que les Italiens, préservés par leur climat, gardiens de leurs traditions, respectueux des ancêtres, entouraient de soins les grandes images peintes dans leurs églises ou leurs palais, que les Flamands défendaient avec passion et jalousie leur moindre triptyque, fût-il d'un barbouilleur, nous démolissions, nous badigeonnions, nous détruisions le plus possible. En 1408, le duc de Berry qui a été à l'origine le



Musée de Lyon

FRANÇOIS Ier
par Jean Clouet, [illegible]



Bibliothèque de l'Arsenal — *Reproduction interdite*

ENLUMINURE

tirée du manuscrit du Bréviaire du Roy René Ier

véritable amateur d'art, presqu'un collectionneur moderne, tant il montre d'épicuréisme spécial sur le fait, le duc de Berry achève à peine la construction de son château de Bicêtre. Il a entassé là les meubles précieux, les statues, l'orfèvrerie. Il y a logé une merveilleuse réunion de ces « Tableaux cloants » (fermants), qui sont la plus grande mode d'alors. Mais Paris a déjà ses révolutionnaires que les exactions du Mécène touchent profondément, et ils s'en vont un jour sous la conduite d'un boucher, mettre le feu au château et casser tout! Imaginez bien que le château de Bicêtre, conservé jusqu'à nous dans son ensemble, vaudrait en argent mieux que le Louvre. Mais il n'était pas tout seul de son espèce; il y avait dans l'Ile de France plus de deux cents résidences comparables; le duc de Berry, à lui tout seul, possédait en France une dizaine de châteaux; il avait à Paris le logis de Nesle, sur l'emplacement actuel de la Monnaie et de l'Institut, où les trésors ne se comptaient plus.

Pour nier les primitifs français, il faut s'abstraire, décréter que puisque ces choses ont disparu, elles n'ont jamais existé. Mais heureusement toutes n'ont pas été enfermées à Bicêtre, et les épaves, les 75 manuscrits venus de ce lieu, éparpillés un peu partout, à Paris, à Chantilly, à Bourges, à Londres, nous apportent quelques précisions. L'Exposition en montrera quelques-uns, assez pour que l'opinion s'émeuve et s'accorde à l'idée des promoteurs. Si le thème, disons le cadre, choisi par nous pour limiter les époques utiles à la démonstration, commence à l'avènement des Valois ou environ, et se poursuit jusqu'au dernier d'entre eux, Henri III, nous nous réservons cependant de remonter, s'il y a lieu, jusqu'au règne de Saint-Louis, avant peut-être, et de mieux assurer les ascendances de nos artistes nationaux du XIVe siècle. Les relevés de peintures murales montreront que, parallèlement à Giotto et antérieurement à lui, des français pratiquaient la grande décoration murale, sans nulle influence byzantine comme la subit Giotto. L'album de Villard de Honnecourt exprimera combien nos thèmes graphiques sont en avance, dès 1240 au moins, sur ceux des Italiens, et combien peu nous nous inquiétons de leurs théories. Quelques verrières choisies parmi les plus anciennes aideraient à la démonstration. Et puis nous aurons des œuvres de ces peintres-selliers, qui laïcisèrent les arts et les firent sortir du cloître, deux admirables pièces, l'une à Albi, l'autre à Noyon, sortes de reliquaires-armoires, peints sur leurs volets, décorés dans le XIIIe siècle avec une grâce infinie. Car les peintres-selliers, qui auront leurs statuts dès 1250, ne sont pas de purs artisans, ni des fabricants de selles de chevaux, ils font les fauteuils, les meubles, les grands objets d'appartements et les ornent d'histoires. Nous avons une amusante mention de l'un de ces travaux : c'est en 1352, le faudesteuil (fauteuil) que, sur les dessins de Jean Lebraellier, orfèvre du roi, on exécute pour le roi Jean. Ce fauteuil est admirable, il coûtera sept cent soixante-quatorze écus d'or, c'est-à-dire le prix d'un énorme domaine. Sur les faces de bois, le peintre-sellier Guillaume Chastaing exécute, sur fonds d'or gaufrés, quatre sujets de l'histoire du roi Salomon, des figurines de prophètes et les Armoiries de France. Un certain Pierre Clouet — ce nom est intéressant à cette date — y insinue des intailles gravées par lui sur blocs de cristal. Nous ne pourrons exposer le fauteuil qui a suivi la fortune du château de Bicêtre, pas plus que nous ne montrerons les centaines de coffres peints à histoires, dont les comptes nous livrent les mentions; mais certains tableaux de Cluny, entre autres la *Légende de la Vierge*, à fonds repoussés, le portrait du roi Jean à la Bibliothèque Nationale, œuvre capitale dans sa naïveté barbare, une chasuble brodée, un *triptyque* à M. le Consul Weber de Hambourg, une *Mise au Tombeau* du Louvre, joints aux manuscrits de l'École de Pucelle, d'Anseau de Sens et de Mahiet de Macy, aux verrières, aux étoffes imprimées à figures, constitueront des éléments de discussion incomparables, pour une époque complètement inconnue à l'Exposition de Bruges l'an dernier. Et nous serons à peine à 1350, à l'avènement des Valois au trône de France, au plus beau moment de notre littérature, de notre architecture et de nos arts plastiques, quand Pétrarque viendra à Paris et s'étonnera de nos luxes, de nos raffinements.

Le demi siècle suivant s'écoulera tout entier avant que les primitifs flamands apparaissent, avant les Van Eyck. Je l'ai dit ailleurs, les tableaux flamands ne plaisent pas chez nous



Bibliothèque de l'Arsenal — *Reproduction interdite*

ENLUMINURE

tirée du manuscrit de Renaud de Montauban



Cy commence le·xxii livre du
livre de Josephus et dit le
premier chapitre Comment
archelaux ploura par·vii·
Jours la mort de son pere et
comment il donna au peuple
moult grans disners et puis
apres il sen ala a Romme./

Mais la necessite
de aler a Rome
fut a archelaux
commencement
de nouvelles
tourbes Car quant il eut em//

ploye vii Jours a plourer son
pere et donne longuement au
peuple seraless viandes car ces
te coustume est moult neces
saire aux Juifz et qui conc
ques len faint il est repute
entreulx non piteux dont plu
sieurs ont este mis a pouvrete
et a grant souffrete a
pres le grant dueil de son pere
doncques il fut vestu dune
robe blanche ou resplendis
sant et puis sen ala au te
ple ou il fut receu de tout le

MANUSCRIT DE L'ANCIENNETE DES JUIFS

alors, les artistes royaux sont souvent chargés de les reprendre et de leur donner l'allure française.

Là encore nous n'aurons pas ce qu'il aurait fallu, parce que les plus indiscutables œuvres françaises ont disparu. Perdu ce tableau de la *Sainte-Chapelle*, représentant JEAN LE BON, EUDES, duc de BOURGOGNE et INNOCENT VI, dans une salle du Palais d'Avignon, que les desservants de la Sainte-Chapelle reléguèrent et perdirent dans le XVIIe siècle. Ceci de JEAN COSTE probablement, le peintre de Vaudreuil, et, par la copie que nous a gardé ROGER DE GUIGNIÈRES, le panneau avait une importance de premier ordre. Il reste cependant, pour la période, beaucoup de témoins, et l'un d'eux serait dans tous les cas, la pièce la plus rare, la plus enviée, la plus inattendue. Elle est en Angleterre, elle était déjà célèbre au VIIe siècle, puisqu'un graveur allemand l'a reproduite. Elle représente le roi RICHARD II PLANTAGENET agenouillé devant la Vierge sur un diptyque. A gauche, c'est le roi dans une longue robe brochée de cerfs couchés, car ce prince a créé un ordre de chevalerie, l'Ordre du Cerf qu'il porte au col. Derrière lui trois saints, Saint-Édouard, Saint-Edmond, Saint-Jean-Baptiste. Sur l'autre volet, une Vierge jolie, fraîche, tenant l'enfant, au milieu d'une théorie d'anges aux ailes relevées comme ceux des tabernacles français d'alors. Par une naïveté adorable du vieux maître primitif, tous les anges portent la décoration de l'ordre du Cerf!



VIERGE ET L'ENFANT
par JEAN MALOUET, vers 1398
Collection de M. AYNARD

WALPOLE qui avait admiré le précieux tableau le donnait à quelqu'italien, suivant la mode de son temps, mais le propriétaire actuel de l'œuvre le dit de l'École Française (French School) dans le catalogue des portraits de souverains anglais exposés à Londres ces années dernières. En vérité, si l'on rapprochait le tableau d'une miniature du numéro 616 à la Bibliothèque Nationale, où le duc de BOURGOGNE PHILIPPE est prosterné devant un saint, on conviendrait que l'un et l'autre procèdent de même source originelle. Et tous les manuscrits du duc de BERRY nous montrent ce prince dans les costumes et les attitudes du roi RICHARD; c'est également ceux du roi CHARLES V dans le célèbre et merveilleux dessin sur soie du Louvre, le *Parement de Narbonne*, qui constitue pour la France une constation formelle, indéniable, et qui sera mise à la place d'honneur. Mis en valeur, agrandi au moral par un entourage de pièces rares, telle, par exemple, la *Tapisserie de l'Apocalypse*, dont les cartons furent de JEAN BANDOL, et l'œuvre tissée de NICOLAS BATAILLE, parisien, le *Parement de Narbonne* prendra son rang d'ancêtre, celui auquel il a droit. Il aura près de lui une mître, de Cluny, également décorée de figures dessinées sur soie par un contemporain immédiat, sinon par le même artiste. Et celui-ci pourrait bien être l'auteur du célèbre manuscrit de GUILLAUME DE MACHAULT que la Bibliothèque Nationale exposera, où le poète qui était louche et difforme, est montré à la première page tel qu'il fut, par un naturaliste de 1380.

Alors nous pourrons joindre à ces pièces admirables une *Vierge* célèbre que prêtera M. LE BRETON de Rouen, et qu'un artiste français a arrangée à la mode française; deux exquises choses appartenant à Mme LIPPMANN de Berlin, une *Nativité* et une *Adoration des Mages* à fond d'or, qui ont de grandes affinités avec le portrait de JEAN LE BON de la Bibliothèque Nationale, et qui viendront chez nous se chercher un état-civil de premier ordre. Tout ceci au milieu des manuscrits venus de partout, de France et de l'Étranger, œuvres de ANDRÉ BEAUNEVEU, de Valenciennes, de JACQUEMARD DE HESDIN, de JEAN BANDOL dit de Bruges, de JEAN D'ORLÉANS, groupe merveilleux des premiers naturalistes, vivant entre 1350 et 1380, non loin du temps où fut peint le *Martyre de Saint-Denis* dont nous parlions dans un précédent article. Nous savons maintenant d'où vient ce remarquable morceau de peinture d'un naturalisme timide et ingénu, cette pièce capitale pour notre histoire artistique; autant que le *Parement de Narbonne*, il mérite les honneurs du premier rang. Je ne sais ce que le paya le Louvre autrefois, mais dans l'instant, avec l'état-civil que lui fournit le manuscrit latin 8886 de la Bibliothèque Nationale, avec la certitude où nous sommes qu'il fut inspiré par le duc de BERRY, exécuté par un de ses plus grands artistes, il vaudrait mieux que le *Parement de Narbonne*, mieux que l'*Étienne Chevalier*; nous le devrions couvrir d'or. Ce que je dis de lui peut s'appliquer également à la *Trinité* portant à son revers les armes de

Bourgogne, qu'on a donnée à JEAN MALOUEL, peintre établi à Dijon. Comparés aux tableaux de l'époque correspondante, aperçus à Bruges l'an dernier, ces morceaux de notre art primitif, de nos nationaux oubliés et méconnus, dominent et triomphent. Et comme je le disais, certains expliquent le Broderlam de 10 ans plus tard, dans le détail des architectures, dans la façon de peindre, dans l'esthétique générale. Lorsqu'on aura placé près d'eux cette *flagellation* gothique du Louvre, qui est retrouvée au sus des *Heures* du duc de BERRY, et qu'on croit être de JACQUEMARD DE HESDIN, qu'on aura rapproché une œuvre plus barbare, mais singulièrement nôtre, un *Saint-Martin* en triptyque du Musée de Valence en Espagne, qu'on aura groupé les verrières contemporaines, les toiles peintes, une estampe, celle du Bois Protat, taillée dans le même temps en Bourgogne, nous aurons, je pense, répondu à ceux qui nient les primitifs français, puisque nous aurons fait ce que Bruges n'a pu, et ne *pouvait* faire, montrer des œuvres d'entre 1350 et 1380, en nombre, car je ne fais pas état ici des soixante ou quatre-vingts manuscrits dont l'art raffiné et définitif achèvera de convaincre les plus récalcitrants et les moins informés.

Tout le règne de CHARLES VI qui fut si fécond pour les arts chez nous, occupera à l'Exposition une place prépondérante.



Collection de M. WALTER GAY

PORTRAIT D'UN GENTILHOMME
par CLOUET

Nous pourrons faire saisir par les manuscrits et les peintures ce que j'appelle l'*ouvraige de Lombardie*, d'après le mot consacré chez le duc de BERRY lui-même, c'est-à-dire l'amalgame des tendances du Nord et de celles du Midi, l'apport des Lombards chez nous par le commerce constant des nôtres avec les Milanais. Deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, montreront des romans de chevalerie *écrits en Français* et illustrés par des peintres de Milan à la Cour des VISCONTI. Puis nous surprendrons l'influence en retour de JEAN MIGNOT et de JACQUES COÈNE autrefois mandés à Milan pour y construire le dôme, et qui sont revenus en France, porteurs de recettes italiennes qu'ils infiltrent dans les procédés français. Un des Italiens que JACQUES COÈNE a connus là-bas est un nommé JEAN DE MODÈNE. Nous montrerons de lui une œuvre très ordinaire, appartenant à M. le comte DURRIEU, signée et datée, pour prouver combien peu les nôtres ont emprunté à leur ami, surtout dans la composition et le dessin. Au fait pourquoi les eût-on appelés à Milan, s'ils n'eussent été supérieurs ? C'est alors que les frères LIMBOURG apparaîtront à la Cour du duc de BERRY, qu'ils prendront la tête en peinture et en miniature, dans ce style franco-lombard, qui déroute tellement ceux qui ignorent les fusions dont je parlais. Nous ne pourrons exposer le plus célèbre de leurs manuscrits, celui de Chantilly qui est péremptoire, parce que le duc d'AUMALE avait mis son *veto* absolu à la sortie des pièces de son trésor; mais d'autres œuvres moindres attribuées aux trois frères seront exposées, manuscrits surtout. Ici se manifestera une de nos prétentions les plus formelles, c'est de démontrer quelle part les LIMBOURG eurent dans le développement esthétique de JEAN DE EYCK. Je dis JEAN DE EYCK à dessein, car cet homme extraordinaire est de Maeseyck, le pays d'origine des LIMBOURG, il se nomme JEAN comme l'un des trois frères HENNEQUIN ou JEAN DE LIMBOURG. Il est leur contemporain, un peu plus jeune peut-être, mais leur immédiat successeur. Il a vécu en France, à Lille, à Cambrai, il a été valet de chambre du duc de BAVIÈRE, beau-père du dauphin LOUIS de France, lequel réside aussi bien à Paris qu'en Hainaut. Alors, pour chercher à percer le mystère que les racontars de VAN MANDER, écrits en 1600, ne parviennent guère à éclaircir, nous souhaiterions de mettre en bonne place la *Vierge d'Autun* du Louvre, sinon la *Madone au Chartreux*, et à fournir aux curieux des ces recherches la faculté de comparer ce travail inattendu, si éloigné dans sa technique des tableaux authentiques de VAN EYCK, avec la miniature initiale, et celles du calendrier des *Heures* de Chantilly. On aurait loisir de comprendre que le manuscrit et le tableau sont ouvrages nés sur notre sol, inspirés de nos usages, imbus de Lombardisme à la fois et de naturalisme, montrant nos costumes, nos types d'hommes; en un mot que, des uns aux autres, des miniatures aux tableaux c'est un lien étroit, strict, tel, que les uns sortent des autres sans discussion possible. Or le manuscrit est de 1410 ou environ, mais pas plus tard que 1416; où est VAN EYCK alors? On ne le sait, on le suppose, on le dit, mais sans nulle preuve. Et le tableau aussi est de 1410. Je retrouve dans la *Vierge d'Autun*, les mêmes petits personnages, les mêmes oiseaux, les mêmes détails infinis, les mêmes robes surtout que dans le manuscrit de Chantilly. Je laisse à conclure, en toute sécurité, parce que pour donner la *Vierge d'Autun* à VAN EYCK il faut en vérité s'abstraire de trop de faits prouvés, reconnus, péremptoires...

Ce règne de CHARLES VI que nous estimons volontiers le plus incolore, le plus pauvre, fut au contraire celui où les mouvements d'art s'expriment à peu près sans contrainte; le duc d'ANJOU LOUIS II, le duc JEAN SANS PEUR, le duc d'ORLÉANS, VALENTINE VISCONTI et ses compatriotes venus à sa suite, la reine ISABEAU DE BAVIÈRE, et le vieux duc de BERRY surtout ne connurent plus de frein à leurs luxes, à leurs besoins de s'affirmer comme les plus somptueux, les plus raffinés princes de l'Europe. Par ISABEAU notre orfèvrerie parisienne et nos tableaux gagnèrent la Bavière, par le duc de BOURGOGNE les Flandres, par le duc d'ANJOU la Sicile dont il était roi, par le duc d'ORLÉANS le Milanais. Combien de ces œuvres sont aujourd'hui classées en des musées étrangers sous un nom



Bibliothèque Nationale — L'ARTHÉMISE par JEAN COUSIN — *Reproduction interdite*



Yolande de France, duchesse de Savoie

(École Française, XVe Siècle)

ON LIT
A L'ENVERS
DU
TABLEAU

Yolande de france, Duchesse de Savoye, fille de charles 7. Roy de france, et de Marie d'anjou, fille de louis 2. Roy de Naples; née le 23. septemb. 1434. Epousa en 1452 Amedée 9. Duc de Savoye dit le Bienheureux, dont elle eut 6. fils et 4. filles; elle mourut en 1478. agée de 44. ans. Amedée 9. mourut a Verceil la veille de Pâques 1472. a l'age de 37. ans. ses maladies continuelles l'obligerent de donner la Regence de ses Etats, a yolande, son Epouse, qui les gouverna avec beaucoup de sagesse.

ET TOVT. ET BIEN. c'étoit sa Devise.



Collection de M X. FRANÇOYS DE LORRAINE DUC DE GUISE *Reproduction interdite*

d'emprunt et grossissent le patrimoine d'autrui! Nous voudrons restituer quelques-unes de ces épaves, et démontrer que notre prétendue misère n'est qu'apparente. L'architecture, la sculpture, les manuscrits manifestent assez haut en faveur de nos vieux artistes pour qu'on s'accorde et qu'on se rallie à ces idées. Pourquoi ne prendrions-nous pas, une bonne fois, en faveur de nos artistes nationaux, l'attitude de défense et de protection des Allemands, des Italiens ou des Belges, et ne l'admettrions-nous que lorsqu'elle se manifeste hors de nos frontières? M. GEORGES HULIN qui sait ce qu'il dit, et qui a la dent acérée, nous a assez reproché notre apathie sur le fait. Or M. HULIN est belge; nous pouvons conclure. Le petit jeu qu'on nous accusait autrefois de tenter, est aujourd'hui précisément celui de nos voisins; chacun est libre de *jouer* s'il lui plaît.

D'ailleurs nous arrivons avec CHARLES VII à l'époque où l'art français, chassé de Paris par les Anglais, va se réfugier en Touraine, où il trouve les traditions des artistes du duc de BERRY à Mehun-sur-Yèvre, à Bourges, à Tours. C'est de ces français que procèdera JEAN FOUQUET, sans avoir recours pour cela au pèlerinage de Gand, ni à la visite à l'*Agneau* des VAN EYCK. JEAN FOUQUET a appris de ces gens et de leurs tenants, le paysage aérien, le sentiment vrai des choses, l'amour du portrait. Lorsqu'il peindra CHARLES VII ou JOUVENEL DES URSINS, n'est-ce pas un peu le duc de BERRY des *très riches Heures* de Chantilly qu'il nous refera, avec d'autres moyens, mais moins de couleur? L'exposition se devra de tenter le rapprochement inédit d'œuvres peu connues sorties du pinceau de FOUQUET; nous ne révèlerons pas les surprises, car il y en aura de considérables. Il serait souhaitable qu'on aperçut et qu'on étudiât pour une fois à Paris, les tableaux que nos malechances ont laissé courir à travers les musées d'Europe, à Anvers, à Berlin, à Vienne, qu'on admirât la précieuse miniature du Josèphe, récemment découverte par M. YATES THOMSON. Nous ne commettrons pas la sottise qu'on nous a parfois prêtée de mettre FOUQUET au-dessus de PISANELLO, ni des grands italiens; mais nous le dirons le plus grand illustrateur de manuscrits que l'on ait connu. La Bibliothèque Nationale se chargera de le démontrer, tout ce que nous pourrons glaner ailleurs s'en viendra fournir une preuve nouvelle. Il le faudra encadrer de tapisseries, de tableaux issus de lui, inconnus du public, comme celui de LOCHES, comme le *retable d'Ambierle*, le portrait de *Louis XI* récemment retrouvé et qui fut à GAIGNIÈRES en compagnie des *Heures d'Étienne Chevalier*, aujourd'hui à Chantilly. On devra rapprocher des prétendus disciples des Flandres, tels NICOLAS FROMENT d'Avignon, un tableau du Louvre montrant l'*abbaye Saint-Germain-des-Prés*, la *Vierge de Moulins*, et en général tout ce qu'on reporte dans l'instant à PERRÉAL, un peu vite, et à BOURDICHON un peu timidement manuscrits et tableaux, verrières et émaux, sans parler d'autres pièces venues de Lorraine, de Picardie, de Bourgogne, comme la *déposition* appartenant à M. MUNIER-JOLAIN, les portraits singuliers de CHARLES VIII



ENLUMINURE *Reproduction interdite*
tirée du manuscrit de RENAUD DE MONTAUBAN

et d'Anne de Bretagne enfouis dans une reliure, ceux de Pierre de Bourbon et d'Anne de Beaujeu au Louvre. De ce nombre est le délicat portrait de jeune femme ici reproduit. Mille choses déja vues ou ignorées encore, que le groupement rendra plus intelligibles, qui prendront une tout autre valeur dans la comparaison. Ici nous avons le choix, et la difficulté n'est pas de chercher, mais d'admettre, de recevoir en ne prenant que les pièces de démonstration et les chefs-d'œuvre. Car la pensée des organisateurs est de ne rechercher rien qui ne soit digne de nos vieux maîtres; ils ont voulu que l'honneur d'avoir figuré à l'Exposition comptât, et que les morceaux d'essence capitale ne souffrissent point d'une promiscuité médiocre.

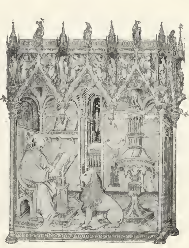
Le xvi[e] siècle nous donnera les Clouet, Corneille, de Lyon; les Français de l'École de Fontainebleau, les Picards de Notre-Dame du Puy, les Lyonnais, les émailleurs de Limoges, et pour la première fois le cabinet des Estampes de Paris offrira aux admirations l'ensemble de ses crayons du xvi[e] siècle, ceux que de rares connaisseurs ont étudiés ou tenus. Dans les peintures de cette école féconde, en dehors des chefs-d'œuvre du Louvre, de Versailles, et des Musées provinciaux, on aura la surprise de ce charmant portrait de femme dû à M. Édouard Aynard, de délicieuses effigies, sorties pour cette fois, et très spécialement du Musée Édouard André, grâce à la bienveillance de M[me] André. Et je ne parle pas des émaux de Limoges, ceux qui n'ont point figuré à l'Exposition de 1900, ni des tableaux comme la *Diane* du Musée de Rouen, comme l'*Eve Paudra* de M. Dessus, œuvre fatiguée, mais respectée dans son état, et qui fut dans le milieu du siècle dernier aussi célèbre que la *Joconde*. Je voudrais décrire ici les trois ou quatre cents numéros du catalogue, dire combien de bonnes volontés nous sont venues, combien de scrupules fort louables se sont tus, et nommer ceux dont la générosité éclairée nous a fourni les moyens matériels d'assumer la tâche un peu lourde d'une exposition de cette importance. Ce sont des millions qui vont passer sous nos yeux, un incalculable trésor, quelque chose qu'on ne reverra plus de sitôt, et qu'un palais national abritera contre tous risques de perte et d'incendie. Au moment où la passion thésaurisante s'affirme si furieusement, les amateurs trouveront là les critériums, les documents les plus assurés; c'est bien rarement que l'œuvre exposée se présentera sans état-civil reconnu, et sans histoire spéciale. Un catalogue décrira chaque pièce, et fournira des références; un album luxueux reproduira les œuvres les plus célèbres, et constituera comme le livre d'or de notre vieil art français. Paris se doit de réserver à cette manifestation, son bienveillant et chaud accueil des grands jours.

Henri BOUCHOT



Collection de M. Aynard

Portrait présumé de l'Amirall de BRION
par Corneille, vers 1548



Biblioth. Nationale *Repr. interdite*

ENLUMINURE
pour un Reliquaire du duc de Berry



De quelques Pièces d'Art de l'Epoque Ogivale empruntées à la Collection de feu M A. RENDERS



Au moment où l'Exposition des Primitifs Français s'ouvre à Paris, il nous est venu la pensée d'aller revoir, pour la dernière fois sans doute, — car elles vont être exposées au pavillon belge à l'Exposition de Saint-Louis, et n'en reviendront peut-être pas — quelques pièces admirables qui font partie de la collection de feu M. A. Renders, de Bruges. Il était d'un très vif intérêt, pour les lecteurs du *Figaro Illustré*, d'avoir ces documents sous les yeux, en même temps que les beaux portraits reproduits dans les pages qui précèdent.



Le bois, du XIIIe au XVe siècle, a porté dans la technique professionnelle de son travail, en France et dans les Flandres, tous les caractères de l'époque où il fut œuvré : les artisans de génie qui s'y attaquaient ont su trouver pour leur expression d'art, — une formule d'une incomparable puissance, — une synthèse extraordinaire de signification plastique qui leur permît de manifester le respect qu'ils avaient de la matière même, cette matière superbe dont les fibres et les veines semblent d'éternels canaux de vie.

Les pièces de la collection Renders, dont nous donnons quelques reproductions, étaient bien choisies et arrivent à propos, pour la démonstration qu'il s'agit de faire. Regardez cette *huisserie* de la fin du XIII[e] siècle ; la porte, aux fortes pentures, offre une simplicité voulue ; mais quelle science du décor dans les chambranles ornés des statues de Saint-Georges et de Sainte-Catherine ; dans le tympan, qui porte une image de la Vierge, sous un écusson accoté à deux anges. C'est là une relique infiniment précieuse de cette lointaine époque. J'en dirai autant des figures et des groupes : *La Vierge et l'Enfant*, *Sainte-Catherine*, foulant aux pieds le philosophe païen, et une *Sainte Femme*, d'une magnifique élévation de





foi. Leur comparaison s'impose avec deux autres statues de bois également, une *Vierge portant l'Enfant Jésus*, œuvre de réalisme charmant et de tendresse toute humaine, du commencement du XIVe siècle, et une *Sainte-Marguerite*, foulant sous son pied le dragon, d'une mysticité plus compliquée, d'une symbolique plus abstraite, et qui semble dater de la fin du XVe siècle, si l'on en juge par le costume dont la figure est revêtue.

A côté de ces statues, la collection, qui sera exposée à Saint-Louis, compte encore : un grand coffre, aux panneaux décorés de fenestrages, sculptés finement, et marqué des armoiries du Dauphin, plus tard Louis XI. (Si l'on se souvient que le Dauphin séjourna en Belgique de 1456 à 1461, on est fondé à conclure, que ce coffre, fort rare, est de la même époque que le fameux ostensoir reliquaire en argent dont le prince dota l'église de Notre-Dame de Hal.); un meuble unique, décoré d'anges musiciens et de trois portes sculptées, représentant *La Nativité, La Mise au tombeau*, et *La Visite des trois Maries au tombeau du Christ ressuscité*, une des plus belles œuvres qui soient venues jusqu'à nous, du XVe siècle. Ce meuble présente même une particularité que je n'ai pas eu souvent l'occasion de remarquer : les trois portes sont doublées de trois autres portes en fer forgé ornées aux quatre coins de figurines symbolisant des évangélistes. La série des anges musiciens, que je signalais plus haut, rappelle beaucoup ceux que Memling a si délicatement peints sur sa célèbre chasse de Sainte-Ursule. Quant aux pentures, et aux entrées de serrure en fer forgé, elles sont d'une belle ordonnance, et d'une exécution très soignée. C'est là une de ces œuvres parfaites de goût, de proportion, d'équilibre, devant lesquelles on demeure en arrêt, et qui font comprendre à quel degré de maîtrise et de confort avaient atteint les huchiers - menuisiers du XVe siècle.



La collection Renders nous permet encore d'étudier dans leurs formes à la mesure juste, dans leur décor au concept significatif, dans leur matière simplement mais fortement œuvrée, un meuble crédence, à panneaux sculpté, une chaire qui par les blasons dont elle est marquée, se révèle comme ayant appartenu à une corporation; enfin un lustre en fer forgé, à deux couronnes de lumières, lustre de sanctuaire, ainsi que l'indiquent les crochets de la couronne inférieure, crochets auxquels les fidèles, devant quelque image miraculeuse, venaient suspendre des ex-voto.

Si l'art des Primitifs Français, qui est si brillamment souligné par l'Exposition actuelle, nous fait comprendre l'idéal plastique des hommes de l'âge ogival, et aussi des âges intermédiaires avant l'évolution qui devait aboutir à l'esprit moderne, la vue des meubles, pareils à ces chefs-d'œuvre de la collection Renders nous fait mieux connaître la vie de ces hommes; lorsque nous nous y arrêtons, il semble bien qu'une mystérieuse palpitation les vient animer : ils ressuscitent de leur passé qui les vêtit d'éternité, dans notre actualité qui les admire et s'étonne de leur splendeur. La Vieille Europe les a laissés partir : je doute qu'à l'Exposition de Saint-Louis, il ne se trouve pas quelques amateurs éclairés, qui ne les laisseront pas revenir. Et pardieu, ce sera encore de la gloire pour le bel art des huchiers de jadis, que de s'imposer au respect et au choix des modernes des Etats-Unis. Il est des époques d'art qui débordent la limite d'un siècle, pour appartenir à tous les siècles.

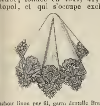
Ph. de PRÉMOL





[CA]DEAUX UTILES

[L]es deaux utiles sont toujours bien reçus, [n]oyons-nous devoir signaler à nos lec[teurs u]ne maison de vieille réputation, la [...]stave, fondée en 1817, 41, Boulevard [Séba]stopol, et qui s'occupe exclusivement



[Mo]uchoir linon pur fil, garni dentelle Bruges. *Le Mouchoir* 6.50

[...]. Vous y trouverez, présentés avec un [...]quis, tous les objets que comportent le [...]u de la femme, de l'homme, ou de l'en[fant, t]rousseaux complets à partir de 600 fr. [...] à partir de 100 francs.)

[ÉLÉ]GANCE ET BEAUTÉ

[Les] [...]uches et les étoles, qui sont depuis si [...]ps le complément obligé de toutes les [...] élégantes, doivent cette faveur persis[ta]nte aux modifications incessantes dont elles [...]jet et qui leur donnent, à chaque saison, [...]able renouveau.

[...]aison *Rodolphe Simon et Fils* qui a [...]ensement adjoint à la confection de ces [fa]ntaisies à son important commerce de [...] rubans, dentelles et passementeries, [co]mmunique une primeur de son catalogue [...]emps dont nos lectrices apprécieront la [...] nouveauté et l'extrême élégance.

[...] très jolie [...] est sur fond [...] drapé de [...]ne de soie [...]e capricieu[...] dans des [...] de soie. Une [...]nge garnit [...] qui repose [...]aille et ter[...] pans. Son [...] francs, est [...]t unique si [...]adère le chic [...]con, le fini [...]il et la qua[...]érieure des [...] qui com[...]cette ravis[...]parure, la[...] peut être [...] aussi bien [...]qu'en blanc. [...]ectrices se rendront facilement compte, [...]t *15, rue Monsigny*, (près la rue du [S]eptembre) que d'autres modèles aussi [...]x que gracieux sont établis dans les mêmes conditions de soin et de goût. Elles recevront si elles le désirent le catalogue des principaux modèles.

En dehors de la toilette la véritable élégance s'affirme de mille manières. Les initiés aux recherches mondaines la reconnaissent dans les moindres détails, la jugent même sur le choix d'un parfum et leur *veto* condamne impitoyablement toute erreur de ce genre.



Ainsi, pour eux, telle odeur est vulgaire, telle autre tout à fait suspecte, d'autres encore n'existent pas pour ces natures aristocratiques qui ne veulent aspirer que des effluves fins, délicats et pourtant subtils.

A ces raffinés, il fallait la perfection, ils l'ont trouvée en *Royal-Legrand* dont l'arôme exquis s'impose sans violence, s'attache aux vêtements et communique à l'épiderme la plus suave et la plus tenace senteur.

Royal-Legrand obtient donc une vogue prodigieuse aussi bien en savon, poudre de riz, eau de toilette, qu'en extrait pour le mouchoir, et c'est un réel succès pour la *Parfumerie Oriza, 11, place de la Madeleine.*

Un mot en faveur des Parisiennes... J'en connais une très charmante, mais qui a le léger défaut d'aimer à fréquenter chez les pâtissiers en renom, sauf lorsqu'elle est accompagnée de sa fille Suzanne dont les cinq ans sont un poème de fraîche santé.

Ces jours-là on écourte la promenade sans s'arrêter aux friandises, et comme je m'en étonnais la jeune femme me répondit gravement : « Jamais Suzon ne goûte dehors, car les meilleurs gâteaux ne sauraient remplacer sa *Phosphatine Fallières* qu'elle aime par dessus tout et qui lui donne belle mine, chair solide et bon estomac. Alors, vous comprenez, je rentre pour elle... »

Un dernier mot concernant le postiche et l'art de se coiffer. Pour être bien coiffée, suivant la mode, et sa physionomie, le postiche est indispensable à la véritable élégante, mais il y a postiche et postiche et je n'en sais point de plus pratique, de plus commode, de plus seyant que le « Flou Moderne » cette divine création du maître postícheur *Marius Heng*, 33, Rue Bergère (Téléphone 210.72). Le « Flou Moderne » il est vrai, joint à ses précieuses qualités d'être fait en cheveux « frisure naturelle » et par conséquent d'être et de rester indéfrisable.

Il ne me semble pas inutile de revenir sur un sujet qui intéresse toutes les femmes en général : la teinture pour cheveux. Les teintures pour cheveux foisonnent et chaque jour en voit une nouvelle apparaître. Je ne saurais trop conseiller la méfiance la plus grande envers la plupart de ces produits trop souvent dangereux pour la santé. Je fais exception cependant pour les teintures préparées par l'excellent chimiste, *A. Chabrier*, 48, passage Jouffroy, teintures celles-là, sans aucun danger et avec lesquelles on peut obtenir toutes les nuances, depuis le noir de jais jusqu'au blond doré.

CHRYSANTHÈME.

Science & Pratique

FILTRE " L'INCOMPARABLE ". — Par ce temps de fièvre typhoïde, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur rappelant qu'ils peuvent se mettre entièrement à l'abri de toute contagion en faisant usage du filtre *" l'Incomparable "* stérilisant l'eau au moyen de la bougie de biscuit de porcelaine. — Ce filtre est construit par la *Maison H. BRULE et Cie*, 31, rue Boinod, à Paris.

Cet appareil possède le double avantage d'être d'une efficacité absolue et d'un prix accessible à toutes les bourses.

C'est le type de l'appareil de famille.

AMEUBLEMENT. — Nous venons de voir chez M. Emile Galante, l'habile constructeur d'instruments et d'appareils chirurgicaux, une bibliothèque d'un nouveau système à rayons mobiles que l'on peut mettre exactement à la distance que l'on veut, ce qui permet d'économiser la place et de faire un meilleur classement de livres. Ce nouveau système doit être indiqué à tous les bibliophiles. Rappelons à ce sujet que M. Galante a transféré ses magasins au 75, Boulevard de Montparnasse, où se trouvaient déjà ses ateliers.

MACHINES A ECRIRE. — Un certain nombre de lecteurs nous demandant des conseils relativement à l'achat d'une machine à écrire, nous croyons devoir leur dire que, après avoir fait une étude approfondie des divers systèmes connus, notre choix se porte décidément sur la *" Hammond "* (9, rue Le Peletier, coin boulevard des Italiens) qui présente sur les autres les avantages suivants :

Possibilité d'écrire *au moyen de la même machine* en *110 caractères différents* répartis en *30 langues diverses*. Ecriture *continuellement* visible. — Impression uniforme indépendante du doigté. — Alignement parfait et *mécaniquement* indéréglable. — Possibilité d'écrire sur du papier de tous formats et dans tous les sens. — Doigté le plus doux. — Plus beau résultat de copies au papier carbone. — Légèreté (7 kilos), de là, facilité de transport. Solidité maximum (références de 16 années). — *Beauté incomparable du travail.*

La machine *" Hammond "* est la machine aristocratique par excellence et M. Castelli, l'agent-général pour la France, possède des références très flatteuses émanant de Monseigneur Méry del Val, secrétaire de S. S. Pie X, la Reine de Roumanie, le Roi de Grèce, le Prince de Monaco, la Duchesse d'Albe, le Marquis de la Mina, etc.

Erratum. — C'est par erreur que nous avons indiqué dans notre précédent article l'adresse de M. Fescourt au nº 76 rue de l'Abbé Groult, *c'est nº* **75** *qu'il faut lire.*

LE SPORT

Avril, c'est la renaissance du Sport. Le Concours Hippique et le turf offrent aux amateurs de chevaux de brillantes réunions. Le steeple chasing, après le prix du Président de la République passe au second plan, tandis que la génération des trois ans infirme ou confirme les résultats de l'automne dans les premières poules de produits.

A Monaco, le meeting des canots automobiles a pris une extension considérable, et les 101,000 fr. de prix offerts par l'International Sporting Club de Monaco ont assuré le succès.

Les sports aériens ne chôment pas davantage, et MM. Deutsch et Archdeacon viennent de doter de 50.000 francs un concours d'aéroplanes : avis aux aérophiles !

Le Parc des Princes et Buffalo donnent aux amateurs d'émotions l'occasion de satisfaire leurs passions ; les concours de fond et demi-fond avec entraînement automobile font frémir les plus endurcis.

Enfin nos grandes marques mettent en ce moment la dernière main aux types qui doivent prendre part aux éliminations de la coupe Gordon Bennett, la seule épreuve qui se disputera sur route cette année.

AVIS. — On ne doit pas acheter une voiture automobile *Panhard et Levassor, Renault frères, C. G. V., Clément*, etc., sans s'adresser à la Maison Maurice Outhenin-Chalandre, 4, rue de Chartres, Neuilly-sur-Seine, téléphone 538-57 — ou 32, avenue de la Grande-Armée, Paris, téléphone 311-47.

Il importe de connaître les conditions de cette excellente maison, la seule qui peut vendre à des prix défiant toute concurrence. Renseignements franco sur demande.

Avril. — *Hippisme.* — Courses plates : Longchamps, Maisons-Laffitte, Saint-Cloud, Colombes. — Obstacles : Auteuil, Saint-Ouen, Enghien, Colombes. — Trot : St-Cloud, Vincennes.

Cyclisme. — Réunions au Parc des Princes et à Buffalo.

Yachting. — Courses de canots automobiles à Monte-Carlo.

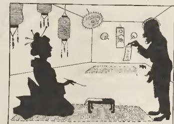
Pelote basque. — Fronton de Saint-James.



Mme Chrysanthème rentre à Tokio dégoûtée de l'Europe et des Européens.
Voici pourquoi nous explique-t-elle :



» Je débarquai dans une grande ville, Paris, m'a-t-on dit. C'était jour de fête sans doute, car de ma fenêtre je vis beaucoup de cerfs-volants. »

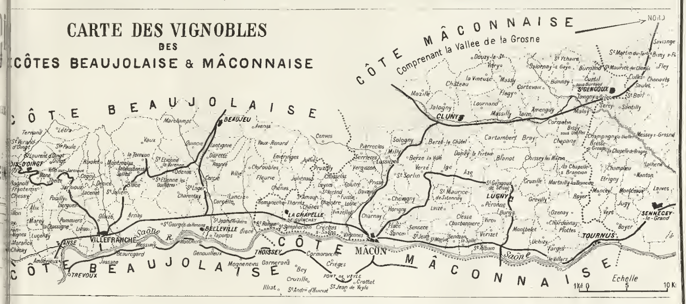


Je louai le jour même un superbe appartement que je meublai aussitôt pour 4 fr. 50 de très jolies choses comme l'on a chez nous dans les collections seulement. Mais voilà-t-il pas qu'on me chassa sous prétexte que je n'avais pas de meubles !



J'ai été dans un de leurs théâtres. Une ouvreuse ne elle pas fait une histoire sous prétexte que j'emport petits bancs à mes pieds !

LES VINS FRANÇAIS A L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS



...E VIGNOBLE ET LES VINS DU BEAUJOLAIS-MÂCONNAIS

Situation géographique. — Etendue et division du vignoble.

...noble du Mâconnais-Beaujolais est situé ...région qui, limitée à l'est par la Saône, ...par les derniers contreforts des Cévennes ...u Forez, du Lyonnais, du Charollais), ...lu nord au sud, à partir de Tournus en ...-Loire jusqu'à Anse au sud de Ville-...dans le Rhône, sur une longueur de ...-dix kilomètres environ et une largeur ...-cinq à trente.

...région est divisée en deux parties : la ...i nord, le Mâconnais (auquel le chef-lieu ...-et-Loire a donné son nom) et la partie ...le Beaujolais (ainsi nommé à cause de ...enne capitale, Beaujeu). Si cette division ...nnais et Beaujolais est justifiée par cer-...fférences dans la nature et la qualité des ..., tout le pays vignoble compris dans ces ...ties n'en forme pas moins un ensemble ...mogène, tant au point de vue de sa ... géographique et de son régime clima-...qu'au point de vue de ses intérêts com-...x.

...connais se subdivise lui-même en Haut-...ais, région des vins ordinaires placée au ... au nord-ouest dans les environs de ... et de Cluny, et en Mâconnais propre-...t comprenant tous les vignobles situés ... environs de Mâcon : c'est la région des ...cs et des vins rouges dénommés grands ...es.

...ujolais se subdivise également en deux ... le Haut-Beaujolais qui fait suite au ... mâconnais et constitue avec la partie ...e dernier le pays des grands crus; puis ...in le Bas-Beaujolais.

...e grand et beau pays est très accidenté. ...onné de collines et de coteaux fertiles, ...s ramifications des Cévennes, inclinés ...ment du nord-ouest au sud-ouest et ...nourir en pentes douces jusque sur les ... la Saône. Abrités des vents d'ouest par ...s contreforts auxquels ils sont adossés, ...nelons et ces croupes, admirablement ... que leur heureuse direction expose pen-...t le jour aux chauds rayons du soleil, ...nemment favorables à la culture et à la ...de la vigne.

II. — *Climat.*

...connais-Beaujolais est situé dans la zone ...t rhodanien. Bien que les hivers soient ...rigoureux, le climat est relativement ... tempéré. Le printemps généralement ... fait partie de bonne heure la végéta-...ssi les gelées d'avril et de mai sont elles ...p à redouter pour la vigne déjà en bour-...es chaleurs de l'été sont fortes. La haute ...ture de cette saison est par conséquent ...nent favorable à la maturité des raisins ...oduisent le bon vin qu'à cette condition. ... l'automne, c'est la saison splendide de ...gogne, c'est l'époque des vendanges qui, ...néralement faites par un beau temps, ...ent à la cuve des grappes bien mûres, ...core très saines.

III. — *Constitution géologique du sol.*

Au point de vue géologique, le Mâconnais et le Beaujolais présentent certaines analogies et certaines différences qui expliquent incontestablement les ressemblances ou les variétés de leurs produits.

Dans la région centrale qui est celle des grands crus, on trouve les terrains granitiques, au début très durs, mais qui sous l'influence de la pluie et du soleil se sont effrités et constituent une sorte de gravier (souvent rouge à cause de l'oxyde de fer qu'il renferme).

Ces terrains, que l'on rencontre généralement dans tout le Haut-Beaujolais et dans la partie sud du Mâconnais, sont très fertiles et conviennent par excellence à la vigne, surtout au point de vue de la qualité des vins.

Dans d'autres endroits du Beaujolais, le sol est schisteux et argileux, quelquefois granitique et schisteux.

Enfin, en se rapprochant des bords de la Saône, on rencontre les terrains d'alluvions naturellement très productifs au point de vue de la quantité, mais donnant des vins plus ordinaires.

Dans une grande partie du Mâconnais et dans certains endroits du Beaujolais les terrains sont à base calcaire. On trouve aussi des terrains siliceux ou silico-argileux.

Ces sols calcaires et siliceux donneront d'excellents vins blancs et des vins rouges plus ordinaires. Inversement, les sols de constitution granitique et porphyrique seront exclusivement destinés à la production des vins rouges supérieurs.

IV. — *Culture et taille de la vigne.*

1° Culture. — Nulle part la culture n'est plus soignée que dans le Mâconnais-Beaujolais. Cela tient probablement à ce que le service de main-d'œuvre a lieu sous forme de vigneronnage.

Le vigneron qui est le métayer de la vigne donne à celle-ci ses soins intéressés et intelligents.

Par suite des accidents du sol et de la grande division de la propriété, les façons que l'on donne à la terre sont généralement faites non à la charrue, mais à la main, c'est-à-dire à l'aide de pioches; ce mode de culture constitue peut-être un travail moins rapide, mais plus parfait. D'une façon générale les piochages d'hiver consistent à ramener la terre autour des souches, ceux de printemps au contraire à les déchausser. Puis à partir du printemps jusqu'à la récolte on fait plusieurs binages.

2° Taille. — Pour les plants rouges on donne généralement au cep la forme d'un gobelet, à l'aide de trois ou quatre branches charpentières qui partent de la souche. On pratique la taille courte qui consiste à ne laisser que de petits coursons sur les trois ou quatre branches principales.

Une autre taille, dite taille à long bois, est souvent pratiquée pour les cépages blancs. Elle consiste à laisser des baguettes prises sur les *coursons* de la taille précédente et recourbées en forme d'arceau.

V. — *Vinification.*

1°. Vins rouges. — Les vendanges ont lieu en général dans la deuxième quinzaine de septembre. On amène, à l'aide de « bènes » placées sur des chariots, la vendange dans des cuves ouvertes, dont la capacité varie de 40 à 100 hectolitres. On a soin de maintenir le « chapeau », c'est-à-dire la partie supérieure du marc, dans le liquide à l'aide de claies ou grilles en bois, de façon à le préserver du contact de l'air, qui produit souvent un commencement d'acescence. Une pratique, souvent adoptée dans le Mâconnais-Beaujolais, consiste à ne laisser le liquide dans la cuve au contact du marc que deux ou trois jours, et à le décuver alors avant que la fermentation ne soit complète; elle s'achève en tonneaux. On obtient un vin de très faible couleur, mais d'une grande finesse et d'un agrément particulier.

Ce sont ces vins « gris » prenant, en vieillissant, une teinte à reflets dorés, qui ont constitué autrefois la réputation des Mâconnais-Beaujolais dans toute la France et à Paris notamment.

L'autre mode de vinification, qui consiste à ne décuver que lorsque la fermentation est terminée, donne des produits plus riches en couleur et en tannin. Les vins ainsi obtenus ont plus de corps, c'est-à-dire qu'ils sont plus « pleins », plus généreux.

2° Vins blancs. — On amène la vendange directement sous le pressoir. Le moût recueilli fermente dans les tonneaux. Une fois la fermentation achevée, on attend que le vin s'éclaircisse. On soutire après.

Le climat tempéré dont jouit le Mâconnais-Beaujolais n'est pas seulement favorable à la culture de la vigne, il l'est aussi à la vinification. Le vigneron n'a pas à lutter (comme en Algérie, ou comme certaines années dans le Midi) contre la chaleur excessive, qui arrête la fermentation et produit des altérations dans le moût qui ne pourra plus devenir qu'un vin défectueux. Les froids prématurés de l'automne ne sont pas non plus à redouter comme dans certains vignobles, situés plus au Nord, et où la fermentation éprouve quelquefois de grandes difficultés à partir ou à s'effectuer régulièrement. Dans le Mâconnais-Beaujolais, le travail de vinification, ni trop actif ni trop lent, est pour ainsi dire entièrement fait par la nature.

VI. — *Caractères généraux des vins et classification des crus.*

Le Mâconnais et le Beaujolais qui, dans leur point de contact, produisent les grands crus de Moulin-à-Vent, Thorins, Fleurie, Chénas, etc., donnent dans leurs autres parties des vins de qualités différentes et variées.

D'une manière générale, les vins supérieurs ont un bouquet remarquable qui leur constitue un lien de parenté avec les Bourgogne. Dans les grands ordinaires, on trouve surtout des vins très tendres, à cause de leur teneur moyenne en alcool et en tannin; ils sont universellement appréciés pour leur « fruit » et leur finesse. Enfin, dans les bons ordinaires et dans les ordinaires proprement dits, on rencontre toute une gamme de produits plus « nerveux », auxquels leur richesse, plus élevée en tannin, donne généralement plus de « corps ». Dans ces vins là, la fermeté du début, qui est une garantie de bonne conservation, s'atténue au bout de la première année et leur donne ce « grain » particulier, qui rend leur consommation si agréable et les fait universellement apprécier.

Ce sont les vins de table par excellence.

La caractéristique des vins blancs est d'être des vins secs (c'est-à-dire ne contenant plus de sucre à l'état de liqueur, comme les vins du Bordelais). Dans les crus ordinaires, ils sont verts et très fruités, ce sont les vins les plus agréables pour une consommation journalière. Les grands crus (Pouilly, Fuissé, Solutré, Vergisson, Chaintré, Vinzelles), produisent des qualités remarquables par leur bouquet et leur richesse alcoolique, et doivent être classés parmi les plus grands vins blancs de Bourgogne.

(Voir la classification générale des crus à la carte du vignoble Mâconnais-Beaujolais).

VII. — *Statistique et Commerce*

L'étendue du vignoble est de 75,000 à 80,000 hectares environ.

La production qui est de 1,600,000 hectolitres environ dans les années moyennes, atteint des chiffres considérablement supérieurs dans les années d'abondance.

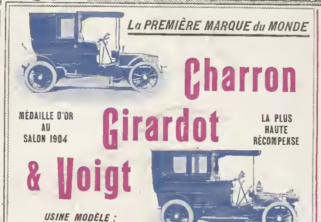
La vente des vins du Mâconnais-Beaujolais donne lieu à un commerce important, dont les principaux centres sont : Mâcon, Tournus, Romanèche-Thorins, Belleville, Villefranche et Beaujeu.

Actuellement ces vins ont acquis une réputation légitime dans le monde entier. Pourtant, ce n'est qu'à partir de 1660 que le commerce de ces produits commença en dehors de la région et à Paris notamment. Ce fut, à cette époque, un vigneron du Mâconnais, Claude Brosse, un bon géant de plus de six pieds de haut, qui forma le projet d'aller offrir quelques pièces de son vin à la cour du roi Louis XIV. Il arriva un dimanche à Versailles, conduisant un char traîné par deux bœufs, et assista à la messe de la cour. Le roi, à un moment de la cérémonie où tous les assistants étaient à genoux, voyant ce paysan les dépasser de toute la tête et de ses larges épaules, crût qu'il était resté debout et envoya un de ses officiers pour l'avertir; celui-ci revint, épouvanté, dire au roi que ce personnage était déjà à genoux.

A l'issue de la cérémonie, le roi, dont la curiosité avait été éveillée par la stature colossale du vigneron mâconnais, s'enquit du but de son voyage, voulut goûter son vin qu'il apprécia fort. (Ce qui prouve que c'était un fin connaisseur).

Claude Brosse vendit ses quelques pièces à la cour. Prit-il en guise de réclame commerciale le titre de « Fournisseur de Sa Majesté le roi Soleil » ? l'histoire ne le dit pas. Mais on sait qu'il garda le souvenir de Paris et de ses environs, et qu'il retourna souvent y placer ses produits... et probablement ceux de ses voisins. Aussi, doit-on saluer, en cet ancêtre vigoureux et énergique, l'initiative hardie qui en fit le prédécesseur des commerçants en vins du Mâconnais-Beaujolais.

LES GRANDES MARQUES



MAGASIN D'EXPOSITION : 45, Avenue de la Grande-Armée, PARIS (Téléph 529-95)

L'INTERMÉDIAIRE

Téléphone 103-70 — **17, Rue Monsigny, 17** — Téléphone 103-70

PARIS

LIVRAISON RAPIDE :

PANHARD-LEVASSOR — RENAULT Frères
De DION-BOUTON — MORS
SERPOLLET — Georges RICHARD, etc.

Concessionnaire Exclusif des

VOITURES MARTINI

(Licence ROCHET-SCHNEIDER)

Demander le **Catalogue Général** contenant le **choix** le plus **considérable** d'**ACCESSOIRES** pour **Chauffeurs** et **Cyclistes**

GARAGE ET ATELIERS
49, Rue Desrenaudes (Avenue Niel) — TÉLÉPHONE **553-49**



L'ELECTRIQUE

Ses Voitures Électriques

La plus ancienne, et la plus importante des Sociétés de Voitures électriques de Paris

GALLIA



Pratiques, Élégantes
Simples, Robustes
Confort, Régularité
Économie

* * *

CONSTRUCTION — VENTE — LOCATION
ENTRETIEN — GARAGE — CHARGE

L'ÉLECTRIQUE *17, rue Jean-Goujon, PARIS — Bureau et Garage : 400 ch. de force — Tél. 553-71*
114 & 116, rue Gravel, LEVALLOIS — Usine et Garage : 600 ch. de force — Tél. 540-08

VOITURES A VAPEUR

GARDNER-SERPOLLET

PAS DE BRUIT - PAS D'ODEUR - PAS DE TRÉPIDATIONS
RECORDS DE VITESSE, D'ENDURANCE
& DE RÉGULARITE

TYPES 1904

40 chevaux

15 chevaux

La Simplex G. S.
9 chevaux



Double Phaéton *SIMPLEX G. S.* - 9 chevaux

CATALOGUE ARTISTIQUE ILLUSTRÉ FRANCO SUR DEMANDE

GARDNER-SERPOLLET, 9 et 11, Rue Stendhal, PARIS-20me

PARIS-MARSEILLE 1896

PARIS-AMSTERDAM 1898

TOUR DE FRANCE 1899

PARIS-TOULOUSE 1900



PARIS-BERLIN 1901

PARIS-VIENNE 1902

PARIS-MADRID 1903

CIRCUIT DES ARDENNES 1903

G. BONNET



COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAUX

ROUE LIBRE EADIE-HYDE

SAVON VIOLETTE TATIANA



Illusion absolue de la Violette fraichement cueillie.

Victor VAISSIER — Paris.

HORS CONCOURS Expon Univlle PARIS 1900



MÉDAILLES D'OR aux Expositions Universelles PARIS, 1889-1900

La délicieuse ABRICOTINE P. GARNIER

termine à souhait les plus fins repas : Se déguste sur les tables aristocratiques et dans les Restaurants Selects

AUTOMOBILES ET MOTEURS Tony HUBER

56, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, BILLANCOURT (Seine).

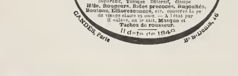
LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIÈCLE

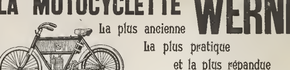
Plus de Cheveux blancs

EXPRESS WILSON CONCENTRÉ

Recolorant instantané des cheveux blancs et de la barbe. Une seule application suffit ; Gros comme une lentille rend aux cheveux et à la barbe, la couleur désirée sans les teindre les conserve sans blanchir. Prix 5 fr (brochure franco).

TAVERNIER, Chimiste Pharmacien, 37 Quai Fulchiron Lyon.





La Motocyclette WERNER a gagné toutes les grandes courses sans exception

PARIS-MADRID première en 8 h. 55 m.

PARIS-VIENNE (1 500 kilomètres) premier et second prix

PARIS-BERLIN (1 200 kilomètres), premier prix.

CIRCUIT DU NORD (992 kilomètres), premier prix.

PARIS-BORDEAUX EN 1900 (558 kilom.), premier et second prix.

CONCOURS DE L'EXPOSITION DE 1900 (800 kilomètres), premier prix

TOUR DE HOLLANDE (516 kilomètres), 3 premiers prix.

CONCOURS D'ENDURANCE (1.000 kilomètres), premier prix. *etc*

WERNER Frères Limited, 10bis, Avenue de la Grande-Armée, PARIS



AUTOMOBILES

RENAULT FRÈRES

VOITURES 1, 2 et 4 CYLINDRES



VOITURES 1, 2 et 4 CYLINDRES

USINES : 139, rue du Point-du-Jour, BILLANCOURT (Seine)



Un coin de Paris où l'on est toujours sûr de trouver un bibelot original et de bon goût : KIRBY BEARD & Co Ld, 5, rue Auber

LES SOURCES A DOMICILE

TOUTES LES VARIETES D'EAUX MINÉRALES NATURELLES

à 0.20 c. le Litre franco gare de départ des Sources et 0.30 c. le Litre franco domicile dans Paris en SIPHONS-BONBONNES de 30 Litres BREVETÉS S. G. D. G.

S'adresser Cie EAUX MINÉRALES NATURELLES ÉCONOMIQUES 2, rue Gluck (Opéra), Paris. — TÉLÉPHONE 271 84









VICHY-ST-YORRE VALS COUZAN



EN BOUTEILLES par Caisses de 50 Toutes Sources : 1re gare depart 0f36 la b. 1re domt Paris 0f45 la b. S'Adresser 2, Rue Gluck (Opéra) PARIS

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 170	PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Les annonces sont reçues chez MM. HUGUET, MINART & Cie, 4, Rue Scribe	ÉTRANGER, Union postale Un an, 42 fr — Six mois, 21 fr. 50	MAI 1904

Salon de la Societé des Artistes Français

DESSINS ORIGINAUX DE MM.

L. BARILLOT ❖ BENOIT-LÉVY ❖ BESSON ❖ ALB. BRÉAUTÉ ❖ BRÉMOND ❖ AMÉDÉE BUFFET ❖ PAUL BUFFET ❖ LOUIS CABIÉ
CALBET ❖ MAURICE CHABAS ❖ PAUL CHABAS ❖ CHAYLLERY ❖ JOSE CLARA ❖ C. DELPY ❖ J. DESBROSSES ❖ A. DEVAMBEZ ❖ DUVENT
MAXIME FAIVRE ❖ FOUQUERAY ❖ FRANC-LAMY ❖ LEON GALAND ❖ GARDET ❖ JEAN GEOFFROY
GASTON GUEDY ❖ GUILLEMET ❖ GUILLONNET ❖ EM. JACQUE ❖ MAURICE LEVIS ❖ HENRI MARTIN ❖ MATIGNON ❖ NAVELLIER
A. NOZAL ❖ JEAN PATRICOT ❖ PINTD ❖ TONY ROBERT-FLEURY ❖ G.-F. ROTIG ❖ ALEXANDRE SEON ❖ SERGENT ❖ SOROLLA Y BASTIDA
EUG. THIRION ❖ UMBRICHT ❖ PIERRE VAUTHIER ❖ WAGREZ



GUILLONNET. — *Mariage maure* (fragment)

BENOIT-LEVY. — *Au Cabaret de la Bonne-Esperance (Hollande)*
PAUL BUFFET. — *L'Ecole de Platon*
E. CHAYLLERIE. — *Intimité*





E. CHAYLLERY





DEVAMBEZ. — *Les Incompris*
JACQUES WAGREZ. — *Mousse de Champagne*
MAURICE LÉVIS. — *La Roche (Luxembourg belge)*

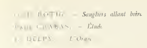








A. NOZAL. — *Une Fin de Journée (Rade de Toulon, près le Mourillon)*
MAURICE CHABAS. — *Devant les Études*
UMBRICHT. — *Portrait de Mme C.-M.*
JOSÉ CLARA. — *Jésus*



[illegible] ROTIG. — *Sangliers allant boire.*
PAUL CHABAS. — *Étude.*
E. DELPY. — *L'Orage.*









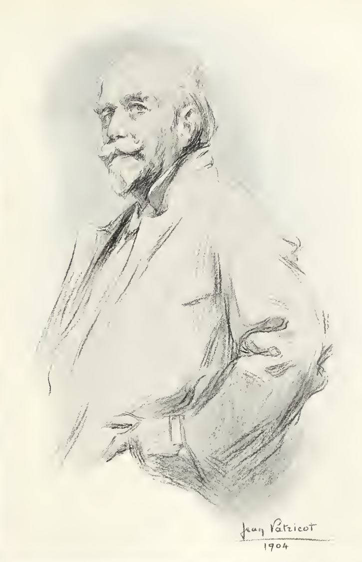




Maxime FAIVRE. — *Les Femmes de la Révolution*
Henry BRÉMOND. — *Étude*
Louis CABIÉ. — *Soir de Décembre*
Amédée BUFFET. — *La Prière*

Jean DESBROSSES. — *La Sortie du Bois (soleil couchant)*
Jean PATRICOT — *Portrait de M. C. Drouet*
Alexandre SÉON. — *La Pensée*
P. VAUTHIER — *Sunderland (Angleterre)*







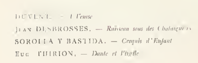








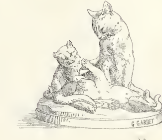




DEVENT. — *A Venise*
Jean DESBROSSES. — *Ruisseau sous des Châtaigniers*
SOROLLA Y BASTIDA. — *Croquis d'Enfant*
Eug. THIRION. — *Dante et Virgile*



Tony ROBERT-FLEURY. — Anxiété

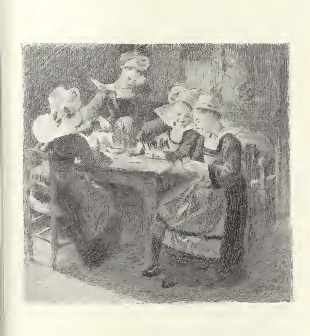


J. GEOFFROY. — *A l'Hopital de Beaune*
G. GARDET. — *Les Chats*



Charles FOUQUERAY. — *Le Soir de Négapatam*
Louis CABIÉ. — *Soir de Décembre (Noirmoutier)*
Léon GALAND. — *« American Bar »*





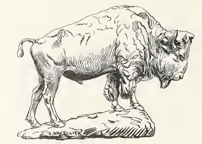


A. GUILLEMET. — *Le Donjon de Moret*

ALBERTO PINTO. — *Le Jeu de Trois-Sept (Bretagne)*

L. SERGENT. — *Le Maréchal Ney charge à la tête des cuirassiers et carabiniers (Waterloo)*

E. NAVELLIER. — *Bison d'Amérique*
A. BREAUTÉ. — *Doux Aveu*
Em. JACQUE. — *Une Attelée de Brie*





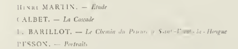










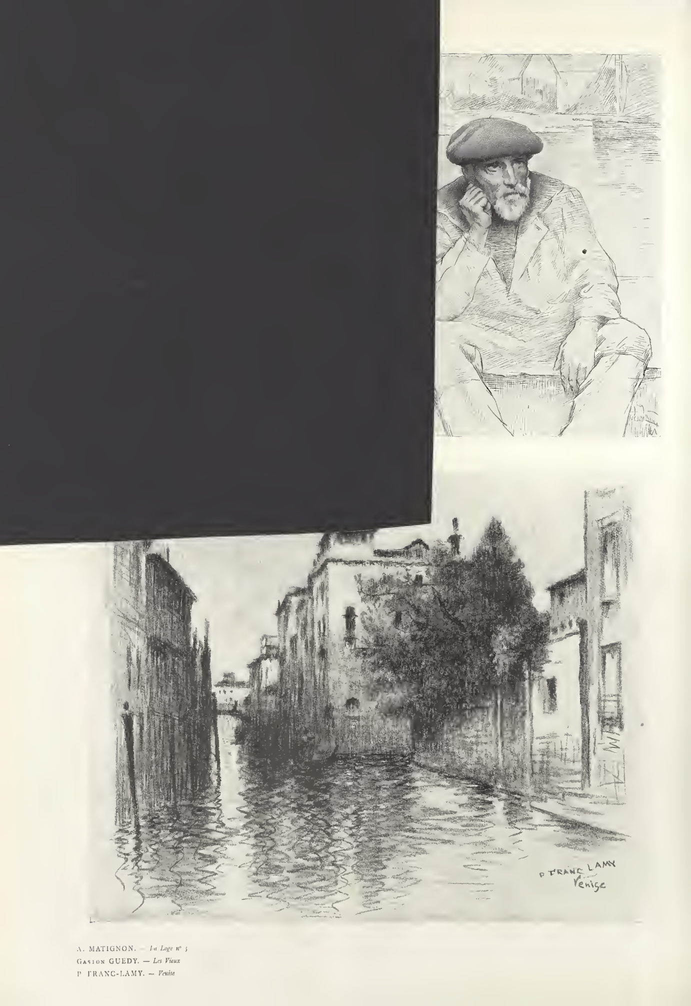


Henri MARTIN. — *Étude*

CALBET. — *La Cascade*

L. BARILLOT. — *Le Chemin du Prieuré à Saint-Vaast-la-Hougue*

PESSON. — *Portraits*



A. MATIGNON. — *La Loge n° 5*
GASTON GUEDY. — *Les Vieux*
P. FRANC-LAMY. — *Venise*

Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts

DESSINS ORIGINAUX DE MM.

AUBURTIN ✤ ARMAND BERTON ✤ COTTET ✤ GUSTAVE COLIN ✤ GUSTAVE COURTOIS ✤ ALB. DAGNAUX ✤ MAURICE DENIS ✤ ENOERS
WALTER GAY ✤ GUIGNARD ✤ HOCHARD ✤ JEANNIOT ✤ LEBASQUE ✤ ALB. LEBOURG ✤ LE GOUT-GERARD
LEMPEREUR ✤ CH. MEISSONIER ✤ Mme CL. MOLLIET ✤ MITA ✤ MONTENARD ✤ MORISSET ✤ MOREAU-NELATON ✤ PIET
PRINS ✤ RINGEL ✤ ROLL ✤ LUCIEN SIMON ✤ STENGELIN ✤ THEVENOT



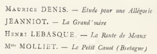
…ES COTTET. — *Jour de Fête (Femmes de Plougastel-Daoulas au pardon de Sainte-Anne la Palud)*







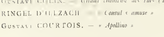




Maurice DENIS. — *Étude pour une Allégorie*
JEANNIOT. — *La Grand'mère*
Henri LEBASQUE. — *La Route de Meaux*
Mme MOLLIET. — *Le Petit Canot (Bretagne)*

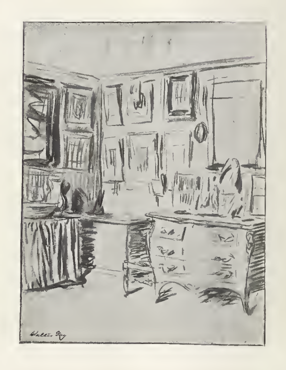






GUSTAVE COLIN. — *Gitana chanteuse des rues (Espagne)*
RINGEL D'ILLZACH. — *« Consul s'amuse »*
GUSTAVE COURTOIS. — *« Apollino »*





Gaston HOCHARD. — *En Province (Les Autorités aux Fêtes de Jeanne d'Arc)*
Albert DAGNAUX. — *Les Peupliers*
Walter GAY. — *Intérieur*

.EBOURG — *En Automne*
ON. — *Messe en Bretagne*

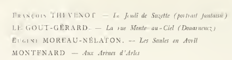












FRANÇOIS THÉVENOT. — *Le Jeudi de Suzette (portrait fantaisie)*
LE GOUT-GÉRARD. — *La rue Monte-au-Ciel (Douarnenez)*
EUGÈNE MOREAU-NÉLATON. — *Les Saules en Avril*
MONTENARD. — *Aux Arènes d'Arles*











FERNAND PIET. — *Lavandieres a Quimperle*

A. LEBOURG — *Automne*

JEAN ENDERS. — *Dans les vieux murs du cloître a Montbenoit (environs de Besançon)*

E. LEMPEREUR. — *Moulin de la Galette*

Gaston GUIGNARD. — *Le Soir dans les Dunes*
Henri LEBASQUE. — *Joueuse de Mandoline*
H. MORISSET. — *La Réprimande*
C. MEISSONIER. — *Après-midi d'Automne*









Armand BERTON. — *La Séduction*
STENGELIN. — *Soir sur la mer du Nord*









J.-Francis AUBURTIN. — *Le Verger au bord de la Mer*
Pierre PRINS. — *Derrière l'Église (Sermaise)*
MITA. — *Les Petits-Andelys*

Imprimerie du FIGARO *Traduction et reproduction interdites de tous les documents publiés par le* FIGARO ILLUSTRÉ Imprimeur-Gérant G. HAZARD

..GANCE ET BEAUTÉ

..ment dit-on que le Vernissage est ..; il n'y paraît guère puisqu'on voit .. ce jour-là, tous ceux auxquels le talent, ..é, l'esprit et la fortune ont donné quel.. ..brite. Artistes et belles madames, mi..ist.. et journalistes, rois des trusts et petits .., sans parler du menu fretin qui cherche .. ..er parmi les gens en vue.

..le fraîches toilettes, que de chapeaux .. ! Que de beaux yeux, que de jolies dents montrées dans un sourire comme pour mieux croquer le prochain ! Mais aussi quel encombrement, quelle poussière et comme on se plaindrait d'étouffer si une délicieuse odeur, émanant des voilettes, des dentelles, des jupes froufrouteuses, ne venait rendre l'atmosphère respirable.

Est-il besoin d'ajouter que ce parfum subtil et délicat, très pénétrant et durable, n'est autre ..ue ..al-*Legrand*, dont nous avons déjà parlé .. ..vant à L. Legrand, 11, place de la ..ne, les compliments de tous les mondains.

.. épidémie de mariages. Les plus char.. .. Parisiennes deviennent « Madames » et .. veulent en cadeau de noces, un de ces .. ..les pianos Bord dont la merveilleuse .. charme les véritables dilettantes et .. d'exécuter avec toutes les nuances vou.. ..'importe quelle musique, simple ou ..ale.

..catalogue illustré de la Maison Bord, 14 .. boulevard Poissonnière est envoyé franco ..mande.

..rouvé pour la toilette du visage quantité .. ..ties précieuses chez M. H. Chabrier, bien .. ..éjà de mes lectrices par ses *Extraits* et *Po..s* de Henne pour la recoloration des ..x. De ces recettes, j'indiquerai pour les .. la peau, la crème *Arkenda* et la poudre .. du même nom, le *Kohol de la Mecque* ..onner aux yeux une expression pleine de ..r et les ombrer délicieusement. Égale.. ..es lectrices trouveront chez M. Chabrier ..maison de vente, 48, passage Jouffroy, à Pa.. des dentifrices hygiéniques et antisep.. ..el toutes indications désirables pour les soi..e leur chevelure.

..us désirez être bien coiffée, il vous faut un .. iche, et ce postiche vous devez seulement l'a..er chez un spécialiste comme Marius Heng .. ..mple qui s'est fait, 33, rue Bergère, une .. réputation pour le postiche. Sa dernière ..n, le *Flou Moderne*, obtient du reste un ..le succès et c'est justice, car, fait en ..x *frisure naturelle* il ne se défrise ... Le *Flou Moderne*, merveilleusement .., est en outre, pratique, commode, léger, et ..apte à tous les genres de coiffure.

Chrysanthème.

..ience & Pratique

PHOTOGRAPHIE

..ialité Cristallos. — Voici le soleil ! Nos ..s photographes, et ils sont légion, nous ..s gré de leur rappeler que la Maison Cris.. étant en relation avec tous les négociants ..icles photographiques, ils trouveront les ..ts Cristallos chez tous les marchands sans ..on.

..révélateurs habilement combinés, soit en .. soit à l'état liquide, des plaques négatives ..positives d'une qualité supérieure et d'une ..ité parfaite, des améliorants pour perfec..r toutes épreuves ou clichés défectueux, d'.. ..lents vernis pour les plaques sur verre ou ..s pellicules, des papiers à tirage facile .. conservation assurée, auxquels on peut .., grâce aux virages spéciaux fixo-vireur ..éléon, toutes les teintes les plus artistiques. ..n un liquide spécial permet aux amateurs ..sibiliser eux-mêmes tous papiers ou tissus ..aire ainsi des menus, des têtes de lettres, ..ans, des abat-jour artistiques et d'obtenir ..ets les plus agréables sur n'importe quel ..isuel.

..à ce que chaque amateur trouvera dans les ..ts fabriqués par cette importante maison.

Hygiène. — Nous ne saurions trop attirer l'attention de nos lecteurs sur un antiseptique extrêmement intéressant qui est adopté maintenant dans les principaux hôpitaux de Paris, notamment à l'Institut Pasteur et dans les services sanitaires de la Ville de Paris. Cet antiseptique général, connu sous le nom de « *Lusaforme* », a comme supériorité sur les autres son odeur agréable, sa complète innocuité, la commodité de son emploi qui le recommandent tout spécialement pour les soins de la toilette des dames et des enfants.

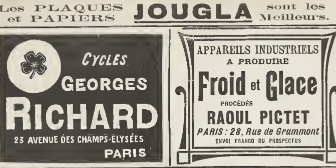
A. Ladureau

LE SPORT

Décidément, le Meeting de Nice a consacré un sport jeune encore en France et une industrie nouvelle : les canots automobiles, en dépit d'une mise au point hâtive, se sont brillamment comportés, et c'est un succès indéniable pour le promoteur, M. Camille Blanc. A part l'hippisme qui nous a donné les premières rencontres entre les jeunes sujets qui vont se disputer en ce joli mois de mai, le Prix de Diane et le Jockey-Club, les autres sports ont été calmes.

Nota. — La seule maison qui peut vendre à des conditions exceptionnelles des grandes marques automobiles : Panhard et Levassor, Renault frères, C. G. V., Clément, etc., est la maison Maurice Outhenin-Chalandre, dont les maisons, 4, rue de Chartres (Neuilly Porte-Maillot), et 32, avenue de la Grande-Armée, Paris, sont les plus importantes. Les prix défient toute concurrence et les renseignements sont adressés franco sur demande. Livraison immédiate.

Petit Courrier. — Will Brown. 1° La voiture légère Gladiator est excellente. — 2° Vous trouverez dans toutes les grandes villes un représentant de la marque Clément.





CORSET DE SAEL

Nouvelle Création de A. CLAVERIE — **contre l'Obésité**

Combien de jeunes femmes et même de jeunes filles sont désolées de devenir fortes avant l'âge, de voir la graisse envahir tout leur corps et les rendre presque difformes, en leur enlevant la grâce, le charme et l'élégance que d'autres, plus favorisées de la nature, conservent jusqu'à l'automne de la vie !

Leur plus grand souci, celui qui leur cause le plus de chagrin, c'est en effet celui de ne pouvoir s'habiller comme tout le monde, d'avoir la taille épaisse, les hanches trop développées, la poitrine et le ventre trop proéminents. Cet excès de graisse leur donne un aspect lourd et disgracieux, alors que, souvent, elles sont aussi ingambes et aussi alertes que beaucoup de personnes maigres. Que ne donneraient-elles pas pour devenir sveltes et élancées ! Aussi accueilleront-elles avec joie, nous en sommes persuadés, la nouvelle création de M. Claverie, le plus habile Corsetier de la Capitale qui, avec son corset de Saël, rend à la femme, même forte, la ligne exquise, la tournure agréable, l'allure et le chic de la Parisienne la plus élégante et la plus difficile pour sa toilette.

Le corset de Saël est tout simplement une merveille de l'art du corsetier. D'une coupe toute spéciale, monté sur de la vraie baleine et confectionné avec de larges bandes de tissu élastique qui le rendent à la fois extensible et indéformable, il a pour but de modifier heureusement les lignes du corps, de le mouler idéalement de partout, et de dissimuler les parties trop exubérantes qui l'empâtent et le rendent disgracieux.

Il est pour la femme forte le Corset idéal, le Corset rêvé. Sans compression exagérée, sans nuire en quoi que ce soit à la santé et tout en laissant aux organes digestifs et respiratoires toute leur latitude, il efface agréablement les hanches, la poitrine et l'embonpoint, rend la taille plus fine, plus élancée et plus souple, maintient la femme sans la gêner et lui permet de s'habiller avec toute l'élégance, tout le chic qu'elle désire.

Le modèle ci-contre donne une idée de ce merveilleux corset qui a été adopté avec enthousiasme par toutes les dames qui l'ont déjà connu, mais nous prions nos aimables lectrices de demander à M. Claverie, 234, faubourg Saint-Martin, à Paris, son album spécial de Corsets qu'il se fera un plaisir de leur adresser gratuitement et sans frais et où elles trouveront tous les renseignements supplémentaires qu'elles pourront désirer.

Dr Jean des Mirandes.





Exiger la Marque — sur les Modèles 1904

MARQUE DE FABRIQUE — CLÉMENT — CLÉMENT & Cie PARIS

Clément

VOITURES LÉGÈRES

Clément

9, 10, 12 et 16 Chevaux

SIMPLES — RÉGULIÈRES — SOUPLES — SILENCIEUSES — CONFORTABLES

DIRECTION COMMERCIALE : 38, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LES **Reliability Trials** D'ANGLETERRE

(*Concours de Voitures de Tourisme - 1609 kilomètres - 150 concurrents*)

ont été un triomphe pour la

VOITURE LÉGÈRE

GLADIATOR

QUI A ÉTÉ CLASSÉE **PREMIÈRE** - C'est la Voiture parfaite du Touriste

DIRECTION & USINES MODÈLES, au **PRÉ-SAINT-GERVAIS** (Seine)

Hydrothérapie chez soi

MÉDAILLES D'OR AUX Expositions Universelles de 1889, 1900

APPAREILS A PRESSION D'AIR

Brevetés S. G. D. G.

CHAUFFE-BAINS INSTANTANÉ (au Gaz et au Pétrole)

"LE DAUPHIN"

Appareils pour Bains et Douches de Vapeur

WALTER-LECUYER

138, r. Montmartre, Paris

Envoi franco du Catalogue F sur demande

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)

PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées ou par 2 manivelles — FAUTEUILS PORTOIRS de tous systèmes — VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé

Exposition Universelle, Paris 1900. 2 médailles d'or

Expositions { Lille, 1902 / Reims, 1903 } Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES — Téléphone 818-67

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, Bd Bonne-Nouvelle



AVIS AUX MAMANS

Demandez à vos médecins quels sont les effets causés par les trépidations sur les cerveaux et la digestion des jeunes enfants

La Sociable Bde

dont le constructeur est

Eug. VINCENT

141, boul. St Germain, PARIS

est la seule voiture d'enfant à suspension réglable et évitant toutes trépidations

OCCASION. — Les Fauteuils [illegible] ayant servi à l'Exposition de 1900 [illegible] vendre à l'état de neuf chez leur constructeur, **Eug VINCENT, 141, b. St Germain à Paris.** — [illegible]

Collection de M. H. BEECHE

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT du XVIIIe Siècle

Porcelaines, Bronzes, Tableaux, Meubles, Sièges en tapisserie de Beauvais

Vente Galerie Petit, 8, rue de Sèze, lundi 9 mai.

Cre-Priseur, Me P. Chevallier, 10, rue Grange-Batelière

Experts { M. M. Mannheim, 7, rue Saint-Georges / M. G. Petit, 12, rue Godot-de-Mauroy

Expositions : les 7 et 8 mai, de 1 h. à 5 heures.

Collection de M. de MONBRISON

TABLEAUX ANCIENS et Portraits historiques

DU XVIIe SIÈCLE FRANÇAIS

2 Tapisseries du XVIe Siècle

VENTE Galerie Georges Petit, rue de Sèze, 8

Le vendredi 13 mai 1904, à 2 h. 1/2.

Me F. LAIR-DUBREUIL, Cre-Pris., 6, r. du Hanovre | M. GEORGES SORTAIS, Peint.-Exp., 4, r. Mogador

Expositions { particulière, mercredi 11 mai / publique, jeudi 12 mai } de 2 à 6 h.

GLACIÈRE DES CHATEAUX

Produit, en 10 minutes, 500 gr. à 8 kil. de glace ou des glaces, Sorbets, Vins frappés, etc., par un Sel inoffensif. Prospectus franco.

J. SCHALLER, 332, Rue St-Honoré, PARIS.

EAU DE SUEZ

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

VACCINE DE LA BOUCHE

Guérit & Conserve les DENTS

POUDRE & PÂTE DENTIFRICES DE SUEZ

EUCALYPTA

EAU DE TOILETTE HYGIÉNIQUE

EN VENTE PARTOUT

DÉPÔTS 26, Rue de l'Échiquier & Pharmacie BERAL, 14, Rue de la Paix, PARIS



COMMENT ON ORNE SA MAISON

Procédés modernes pour *métalliser* les objets de plâtre, en bois, ivoire, bronze, faïence, etc., pour *patiner* le cuir, le bois, le bronze, l'étain, le cuivre

Brochure illustrée, 3 f 50, par poste, 3 f 90

Notice explicative franco sur demande

"LA CHRYSALIDE"

43, r. St-Augustin (Av de l'Opéra)

Maisons à LYON, St-ETIENNE, BIARRITZ, RENNES, DIJON, NANCY, STRASBOURG

E. FLAMMARION, *Éditeur, 26, Rue Racine, PARIS*

PUBLICATIONS RÉCENTES

L'A B C de l'Argent

par ANDREW CARNEGIE. Traduit de l'Anglais par A. MAILLET

Un volume in-18. Prix . . . . . . 3 fr. 50

Du même auteur. L'EMPIRE des AFFAIRES 1 vol in 18. 3 50

HISTOIRES NATURELLES

par JULES RENARD

Édition définitive illustrée par P. BONNARD

Un volume in-18. Prix . . . . . . 3 fr. 50

POUR L'ENFANT

Roman par Albert-Émile SOREL. Un vol. in-18. Prix 3 fr. 50

LA FRANCE EN ALARME

par LÉON DAUDET. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50

Quo Vadis

par HENRYK SIENKIEWICZ

Édition in-18 illustré d'après les dessins de JAN STYKA

Un volume in-18. Prix . . . . . . 3 fr. 50

BRUGES-LA-MORTE

Roman par GEORGES RODENBACH

Édition définitive illustrée par H. DELAVELLE

Un volume in-18. Prix . . . . . . 3 fr. 50

LA POUSSÉE

par PIERRE BAUDIN. Un vol. in-18. Prix 3 fr. 50

LES FROUSSARDS

par GYP. Un volume in-18. Prix . . . . 3 fr. 50

HENRI LAVEDAN, de l'Académie Française

VIVEURS

Un volume illustré. Prix . . . . 3 fr. 50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec : JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'épicerie, de Quincaillerie

---

GONZALE, *1, rue Bourdaloue*

ANTIQUITÉS, ÉTOFFES, TAPISSERIES, TABLEAUX

LES CRAYONS

KOH-I-NOOR

SONT LES PLUS PARFAITS

L'Extrait de Viande Liebig est indispensable dans la Cuisine pour préparer des mets sains savoureux et réconfortants

---

"The NATURAL FOOD Co, Niagara Falls. U. S. A.

TRISCUIT

Cuit à l'Électricité

Pain de Suralimentation

Remplace le Pain dans toutes ses applications

spécial pour débilités, enfants, dyspeptiques

CONVIENT AUX OBÈSES ET AUX CONSTIPÉS

DÉPÔT GÉNÉRAL POUR LA FRANCE : **28, Rue Joubert, PARIS.**



CHEMISE de nuit, linon pur fil, garnie dentelle Irlande . . . . . 95 fr.
La même en nansouk . . . . 85 fr.

La Cour Batave, *41, boulevard de Sébastopol, Paris, Spécialité de blanc, fondée en 1817, envoie sur simple demande des aevis de trousseaux complets (linge de corps et de maison) depuis 600 fr. — Devis de layettes à partir de 100 fr.*

NOTA.- **La Cour Batave** *s'occupe exclusivement de blanc : Toiles, linge de table, Rideaux, Mouchoirs, lingerie pour la femme, l'homme et l'enfant*

AUTOMOBILES
DE DIETRICH et Cie

Licence Turcat-Méry

12, 16, 24, 30, 45 & 60 Chevaux

Usines à LUNÉVILLE (Meurthe-&-Moselle)

MAGASINS de VENTE, GARAGE & RÉPARATIONS :

12 & 12bis, Avenue de Madrid, **NEUILLY-SUR-SEINE**

(BOIS DE BOULOGNE)



Voiture-Salon DE DIETRICH & Cie

Les Voitures à Vapeur
GARDNER-SERPOLLET

Pas de bruit, pas d'odeur, pas de trépidations — Records de vitesse, d'endurance et de régularité

Description du type 15 chevaux 1904

Le châssis en tôle d'acier emboutie monté sur des essieux à voie de 1 m. 40, et espacés suivant les besoins de la carrosserie, fournit un empattement de 2 m. 45 ou 2 m. 80.

La direction est irréversible, le système de commande des pompes proportionnelles d'eau et de pétrole est commandé par un excentrique, fournissant toutes les périodes d'alimentation, de zéro au maximum.

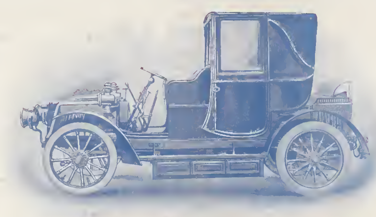
Le générateur est du type large et court, réduisant ainsi dans la plus grande mesure le volume de l'arrière.

Le brûleur du type léger, en acier, assure une production de vapeur abondante.

Le condenseur léger, complété par le radiateur, logé sous le capot d'avant, permet une large condensation.

Le mécanisme moteur, avant son adoption définitive, a été expérimenté pendant plus d'un an sur différentes voitures.

L'une d'elles, entre autres, a fourni une carrière spécialement victorieuse entre les mains de Pelzer, se classant toujours la première devant des voitures beaucoup plus puissantes qu'elle, malgré sa large carrosserie de tourisme. Citons, pour mémoire, les épreuves d'Ostende, Saint-Etienne, Laffrey, Deauville, Dourdan, où elle fit 90 kilomètres à l'heure, et Gaillon.



LANDAULET 15 chevaux type 1904

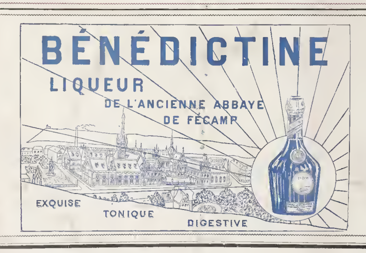
Le châssis de 15 chevaux peut convenir à toutes les carrosseries, depuis le double phaéton jusqu'au landau et à la grande berline de voyage. Sa vitesse, même lorsqu'il est muni d'une carrosserie de tourisme, est encore au moins de 20 kilomètres à l'heure sur rampes de huit pour cent.

L'approvisionnement en eau et en pétrole est prévu pour que l'on puisse largement parcourir de 180 à 200 kilomètres, sans arrêts.

Le type 15 chevaux est pourvu d'un petit cheval alimentaire, supprimant l'usage de la pompe à main.

Les types *Gardner-Serpollet 1904* sont, en dehors de la 15 chevaux, la 40 chevaux, merveilleuse voiture de grand tourisme, et la 9 chevaux "**SIMPLEX**" qui fait l'admiration de tous par l'absolue simplicité de son mécanisme qui semble réduit au moteur.

GARDNER-SERPOLLET - Usines et Bureaux : 9 et 11, Rue Stendhal, PARIS — Téléphone 904.99 - 927.84



A FECAMP (SEINE-INFÉRIEURE), ON VISITE TOUS LES JOURS ET EN TOUTES SAISONS DE 9 HEURES A MIDI ET DE 2 HEURES A 5 HEURES, LE MUSÉE, LA BIBLIOTHÈQUE ET LA DISTILLERIE DE LA BÉNÉDICTINE ❋ UNE IMPORTANTE RÉDUCTION ARTISTIQUE DE L'ÉTABLISSEMENT EST EXPOSÉE A PARIS, 76, BOULEVARD HAUSSMANN, A L' « AGENCE BÉNÉDICTINE » ❋ LA SOCIÉTÉ NE POSSÈDE A FÉCAMP QU'UN SEUL ÉTABLISSEMENT ET NE FABRIQUE QU'UNE SEULE LIQUEUR « LA BÉNÉDICTINE » ❋ EXIGER LA MARQUE ET REFUSER TOUTE IMITATION.

Publicité Ch. Maillard, 8, Rue Saint Lazare, Paris



Au Salon

Abonnement d'un an { France. . . . . 36 francs
Étranger *(Union postale)*. 42 —

Prix { 3 francs ;
Étranger : 3 fr. 50

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 171 | PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | RÉDACTION, ADMINISTRATION, *26, RUE DROUOT, PARIS* Les annonces sont reçues chez MM. HUGUET, MINART & Cie, 4, Rue Scribe | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | JUIN 1904

Un Peintre de la Vie Moderne, à l'Age Romantique :

à propos d'une Exposition récente

Constantin GUYS



Reproduction interdite — SORTANT DU THÉATRE — Dessin inédit — Col. de M. I. R.-M.

Quelques bons esprits se sont formés en Comité pour organiser une exposition de l'œuvre de CONSTANTIN GUYS, et décerner à sa mémoire un buste, dont le produit de l'exposition et les souscriptions assureront les frais.

Tous ceux qui, depuis vingt ans, se sont appliqués à parler de CONSTANTIN GUYS, comme d'un dessinateur infiniment intéressant seront dans la joie. Depuis vingt ans, il semble bien que le public fit souvent la sourde oreille à tous leurs appels, et qu'il s'obstina à tenir CONSTANTIN GUYS pour un barbouilleur négligeable. Il faut bien le dire, CONSTANTIN GUYS avait contre lui d'avoir été défendu par BAUDELAIRE, en des pages d'une suprême éloquence, des pages qui assurent un nom contre l'oubli, pour l'éternité ; et BAUDELAIRE longtemps ne fut pas des écrivains dont le public faisait ses auteurs de chevet. Alors, sans se donner la peine d'étudier l'œuvre, d'étudier l'effort



 JEUNES FEMMES DE SCUTARI Dessin inédit — Col. de M. L. R.-M.

que l'artiste accomplit, de comprendre à quelle passion de noter tout ce qui frappait GUYS, en un graphisme parfois jeté à la diable, le bon public demeura silencieux ; il voulut méconnaître celui que BAUDELAIRE désignait par excellence « le peintre de la vie moderne »; il s'appliqua à ignorer jusqu'au nom de ce grand voyageur, de ce citoyen du monde, qui poursuivit la ligne, la forme, le caprice du mouvement, le type brutal ou élégant, le crayon à la main, depuis le boulevard parisien et les parcs de Londres jusqu'à la mer Noire, et plus loin encore, non pas en dandy blasé, mais « en homme possédant à chaque minute le génie de l'enfance, c'est-à-dire un génie pour lequel aucun aspect de la vie n'est *émoussé* ». C'est encore BAUDELAIRE qui parle ainsi.

Aujourd'hui, l'on est revenu à plus de justice : des amateurs éclairés ont réfléchi que BAUDELAIRE et NADAR — un autre fervent de GUYS — n'étaient pas des imbéciles; que s'ils avaient réuni et gardé un grand nombre de dessins et de croquis, d'aquarelles et de lavis de CONSTANTIN GUYS, c'est que probablement des hommes de goût y pouvaient puiser une satisfaction d'art : qu'il fallait seulement se donner le temps de secouer la vieille poussière des hésitations traditionnelles et prêter sans parti pris, de l'attention à tout ce labeur infatigable d'un homme qui avait regardé dans la foule infatigablement, avec passion ; et ces amateurs-là ont compris ; ils sont devenus à leur tour les apôtres du méconnu.

Ce n'était pas d'ailleurs une figure banale que ce CONSTANTIN GUYS, et l'homme est aussi curieux que son dessin ; on peut même dire qu'il est tout entier, avec son caractère mystérieux et fantasque, avec ses appétits et ses dégoûts, avec sa fièvre de tout dire, n'importe comment, qu'il s'agisse des plus basses misères de l'échelle sociale ou des élégances les plus insolentes ; des sentiments les plus ingénus, ou des minutes les plus héroïques ; des choses qui semblent le moins prêter au pittoresque, et de spectacles les plus graves dont, par à-coup, le ridicule essentiel et inévitable se révèle.

Dans leur journal, les GONCOURT, à la date du 13 Avril 1858, ont tracé de CONSTANTIN GUYS, alors dessinateur à l'*Illustrated London News*, un croquis pris sur le vif, que je me ferais un scrupule de ne pas reproduire intégralement :

« Un petit homme à la figure énergique, aux moustaches grises, à l'aspect d'un grognard;



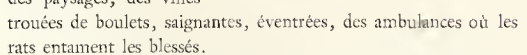
 Dessin inédit. — Col. de M. L. R.-M.
LA FEMME AU MANCHON

marchant en boitillant, et, sans cesse, d'un coup de plat de main sec, relevant ses manches sur ses bras osseux, diffus, débordant de parenthèses, zigzaguant d'idées en idées, déraillé, perdu, mais se retrouvant et reprenant votre attention avec une métaphore de voyou, un mot de la langue des penseurs allemands, un terme savant de la technique de l'art ou de l'industrie, et toujours vous tenant sous le coup de sa parole peinte et comme visible aux yeux. Et ce sont mille souvenirs qu'il évoque dans cette promenade, où il jette, de temps en temps, des poignées d'ironie, des croquis, des paysages, des villes



AU BOIS

Dessin inédit — Col. de L. R.-M.



trouées de boulets, saignantes, éventrées, des ambulances où les rats entament les blessés.

» Puis, au revers de cela, comme dans un album, ou au revers d'un dessin de Decamps, se voit une pensée de Balzac, il sort de la bouche de ce diable d'homme des silhouettes sociales, des aperçus sur l'espèce française et sur l'espèce anglaise, toutes nouvelles, et qui n'ont pas moisi dans les livres, des satires de deux minutes, des pamphlets d'un mot, une philosophie comparée du génie national des peuples. »

J'ai cité intégralement ces lignes, certainement marquées d'un complaisant enthousiasme, parce que je n'ai jamais compris par quelle prodigieuse conversion de pensée, l'un de ces mêmes Goncourt, en son journal de 1895, déclare Constantin Guys « le plus sale enlumineur de la terre. »

L'ombre de Constantin Guys s'en console sans doute,



EN CRIMÉE. — ÉTAT-MAJOR

Dessin inédit — Col. de M. Félix Fénéon



 Dessin inédit. — Col. de M. L. R. M.

LE TOUR DU LAC

lui que THÉOPHILE GAUTIER, qui l'avait bien connu, tenait pour « un observateur profond et rapide, et un parfait *humoriste.* »

C'est en effet cette dernière qualité qui apparait à un degré extraordinaire, quand on considère d'ensemble l'œuvre de CONSTANTIN GUYS, et cette qualité avait frappé les quelques hommes de son temps — le temps des magnifiques batailles d'art romantique — qui s'étaient attachés à lui.

« GUYS, a écrit THÉOPHILE GAUTIER, n'était pas ce que régulièrement on appelle un artiste, mais il avait le don particulier de prendre en quelques minutes le signalement des choses. D'un coup d'œil, avec une clairvoyance sans égale, il démêlait dans tout le trait caractéristique — celui-là seul — et le mettait en saillie, négligeant instinctivement ou à dessein les parties complémentaires. Nul mieux que lui n'accusait une attitude, un galbe, une *cassure,* pour nous servir d'un mot vulgaire, qui rend exactement notre pensée, qu'il s'agisse d'un dandy ou d'un *voyou,* d'une grande dame ou d'une fille du peuple. Il possédait à un degré rare le sens des corruptions modernes, dans le haut comme dans le bas de la société, et il cueillait, lui aussi, sous forme de croquis, son bouquet de fleurs du mal. Personne ne rendait comme GUYS la maigreur élégante et l'éclat d'acajou d'un cheval de course, et il savait aussi bien faire déborder la jupe d'une petite dame sur les bords d'un panier traîné par des poneys, qu'établir un cocher de bonne maison, poudré et garni de fourrures, sur l'énorme siège d'un coupé à huit ressorts et à panneaux armoriés, partant pour le Drawing-room de la Reine, avec ses trois laquais suspendus aux embrasses de passementerie. »

Ce qui saute aux yeux, c'est que le dessin de CONSTANTIN GUYS, si prodigieusement émancipé de toute convention clas-



 Dessin inédit — Col. de M. L. R.-M.

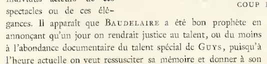
LE SOIR AU PALAIS ROYAL (1855)



 Dessin inédit. — Col. de M. L. R. M.

COUP DE VENT

sique, si arbitraire parfois en son anatomie, (— Mais n'y a-t-il pas des gens dont l'anatomie est un démenti vivant à la tradition classique ? —) ce qui saute aux yeux, dis-je, c'est que son dessin est éminemment spirituel : il est même d'une constante ironie, toute fine, toujours de bon ton ; et même lorsqu'il prend ses modèles dans un monde où la gêne ne contrarie aucunement le plaisir... ou le trafic, il n'est jamais grossier ; parce que ce qu'il recherche exclusivement, ce n'est pas le spectacle des passions au prurit malsain, non plus que les élégances dont se grise le snobisme — de son temps on disait le dandysme — c'est exclusivement le caractère des individus acteurs de ces spectacles ou de ces élé-



gances. Il apparaît que BAUDELAIRE a été bon prophète en annonçant qu'un jour on rendrait justice au talent, ou du moins à l'abondance documentaire du talent spécial de GUYS, puisqu'à l'heure actuelle on veut ressusciter sa mémoire et donner à son image de penseur la consécration du marbre.

« Nous pouvons parier à coup sûr, a écrit BAUDELAIRE, que dans peu d'années (les années furent peut-être plus nombreuses que ne le souhaitait le grand écrivain) les dessins de M. G. (on sait que sur la demande expresse de GUYS, son historiographe ne le désigne jamais que par ses initiales) les dessins de M. G. deviendront des archives précieuses de la vie civilisée. Ses œuvres seront recherchées par les curieux autant que celles des DEBUCOURT, des MOREAU, des SAINT-AUBIN, des CARL-VERNET, des LAMI, des DEVÉRIA, des GAVARNI, et de tous ces artistes exquis qui, pour n'avoir peint que le familier et le joli, n'en sont pas moins, à leur manière, de sérieux historiens. Plusieurs d'entre eux ont même trop sacrifié au joli, et introduit quelquefois dans leurs compositions un *style* classique étranger au sujet ; plusieurs ont arrondi volontairement les angles, aplani les rudesses de



ALLANT A LA REVUE

Dessin inédit — Col. de M. FÉLIX FÉNÉON

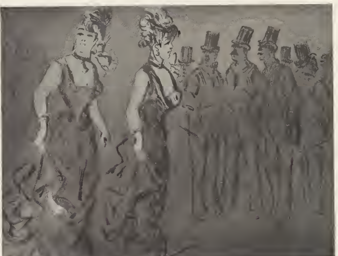
*



 HYDE PARK Dessin inédit — Col. de M. L. R.-M.

la vie, amorti ses fulgurants éclats. Moins adroit qu'eux, M. G. garde un mérite profond qui est bien à lui ; il a rempli volontairement une fonction que d'autres artistes dédaignent et qu'il appartenait surtout à un homme du monde de remplir. Il a cherché partout la beauté passagère, fugace, de la vie présente, le caractère de ce que le lecteur nous a permis d'appeler la *modernité*. Souvent bizarre, violent, excessif, mais toujours poétique, il a su concentrer dans ses dessins la saveur amère ou capiteuse du vin de la Vie. »

Le Bourgeois de Paris se devait donc de parler de Constantin Guys ; il le devait pour l'humoriste puissant qu'est Guys ; il le devait pour Baudelaire et Théophile Gautier qui l'ont si vaillamment défendu. D'ailleurs, en examinant les dessins et l'aquarelle que le *Figaro Illustré* reproduit, les lecteurs jugeront eux-mêmes de la verve qui se traduit en ces feuillets précieux ; qu'il s'agisse de types rencontrés dans les faubourgs ou croqués au cours d'une ballade intra-européenne, de mondanités ou de demi-mondanités, d'attelages entraînant au galop de leurs chevaux des élégants et des coquettes, d'officiers supérieurs à la tête de leurs escadrons pendant la campagne de Crimée, ou de piétons, mais de piétons du sexe faible qui semblent délicieux et fragiles comme des figurines de Saxe, en leur costume où s'imprime le cachet des modes de 1859, c'est toujours le même accent spirituel de vérité, la même rapidité à noter, parfois avec une gaucherie expressive et voulue, la vie fugitive, la vie qui naît et disparaît dans la même minute, la vie dite par le seul mouvement, par la seule palpitation du geste. Et cela suffit amplement pour permettre à Guys de mériter une célébrité posthume, désormais durable ; n'en déplaise à Goncourt.



 PENDANT L'ENTR'ACTE Dessin inédit — Col. de M. L. R.-M.

* * *

Il est vrai que si Goncourt vivait encore, il recommencerait peut-être à goûter la rare saveur d'un vin qui d'abord l'avait exalté, qu'il déclarait trente-sept ans après lui répugner profondément. J'insiste sur l'aventure, car on pourrait, à la rigueur, en la simplifiant



Collection de M. L. R.-M.

EN PROMENADE

Aquarelle de Constantin GUYS

beaucoup et la faussant un peu, la considérer comme symbolique, et suivre dans la conscience d'un homme l'opinion changeante de plusieurs générations. Guys, de son vivant, fut surtout apprécié par une élite, Baudelaire en tête. Et parbleu! comment voulez-vous intéresser la foule de vos contemporains en leur mettant sous les yeux la juste représentation, j'entends par là qui ne soit ni facilement tragique, ni lourdement grotesque, des spectacles quotidiens? Ils en ont assez, ils sortent d'en prendre, comme ils disent: ce qu'il leur faut, c'est des princes qui épousent des bergères, c'est toques à plumes, robes de satin et nuits d'étoiles, tout bleu, tout rose, tout blond, si tendre et si doux, mon cœur... L'artiste meurt. C'est presque quelqu'un le jour où on l'enterre. Quelques années. Les modes se transforment. Tu fus moderne et pince-sans-rire? Tu es rococo, tu dates, ah! ah! Est-il possible qu'on ait jamais été si ridicule, ces chapeaux, ces corsages, ces jupes, ces cravates et ces redingotes... Seuls d'effarants maniaques contempleraient encore avec plaisir ces feuillets tristement risibles... Et le temps passe... Et les hommes de l'époque suivante, recherchant dans le testament artistique de leurs bisaïeux les vestiges d'un temps dont ils ne sauraient avoir le plus vague souvenir, retrouvent avec un étonnement attendri les vieilles images d'hier encore méprisées qu'ils joignent au dossier émouvant de l'histoire des frissons humains.

Ceci n'est pas fort gai pour les artistes qui, s'ils n'ont pas besoin d'autre joie que celle du labeur, sont en général forcés de souhaiter et de consentir qu'on les connaisse et qu'on les aide. La pensée d'être célébré cinquante ou soixante ans après leur mort encouragerait tout au plus les grands hommes à faire prudemment deux ou trois robustes enfants...

Mais il ne serait point légitime de montrer tant soit peu d'humeur puisqu'aussi bien Constantin Guys suppliait quand on parlait de lui de ne point dire son nom, qu'il ne signait pas ses dessins, qu'il se moquait de ce qu'on pensait et de ce qu'on disait de lui, s'étonnant seulement que l'on en pensât et que l'on en dît quelque chose, — et puisque l'heure est maintenant venue, où, comme je l'ai dit au début, l'on va consacrer dignement sa gloire.


Un Bourgeois de Paris



Reproduction interdite Dessin inédit — Col. de L. R. M.

SOUBRETTE DE COMÉDIE

PROVERBES du Mois de JUIN.



Quand il pleut a la St Médard
Le tiers des biens est au hasard



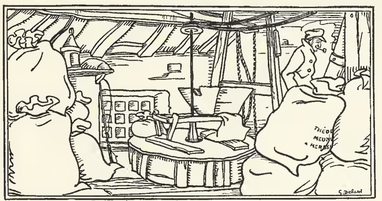
Le jour de la Saint-Barnabé
La gerbe retourne a l'abbé.



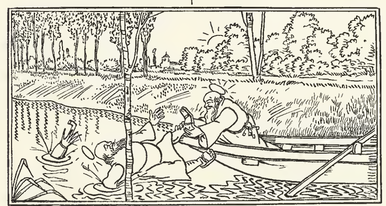
A la Saint-Barnabé
La Faulx au Pré.

Dessins de Georges Delaw

PROVERBES du Mois de JUIN.



Beau temps a la St Florentin,
Bonne récolte pour certain.



St Jean est tombé dans l'eau,
St Pierre l'a rattrapé.



A Pentecôte, Roses sont;
A la St Jean s'en vont....

D[illegible]ins de Georges Delaw

VERS GOYAZ

(Fragment d'un manuscrit portugais du XVIIe siècle)

. . . .

La moitié de ma petite troupe était gravement éprouvée lorsque nous arrivâmes à Itapicura. Depuis notre débarquement à Aracaju, les marches forcées à travers la capitainerie générale de Sergipe avaient été rudes, et il nous fallait encore traverser toute la capitainerie de Bahia avant d'atteindre la Sierra dos Pyreneos et le plateau d'Estreito, derrière lesquels s'abrite Goyaz. Goyaz ! le but de cette pénible expédition ! Goyaz où j'étais envoyé du Haut-Brésil pour assister Muratez que l'on savait menacé dans ses montagnes par un gros de Hollandais.

On était à la mi juin. Dès que nous eûmes quitté la côte où deux lougres nous avaient amenés sous pavillon royal, nous perdîmes la caresse de la brise de mer et l'on étouffa. On buvait un air chaud qui donnait une soif intense; il fallut constamment aux heures de sieste s'humecter les lèvres et les narines d'éponges humectées d'eau vinaigrée. Plusieurs de mes hommes qui négligèrent cette précaution et qui voulurent se désaltérer du suc des fruits souffrirent de saignements de nez si abondants que je crus les perdre sur place, vidés comme des outres; par bonheur, un vieux sorcier guarani composa une pâte d'herbes à saveur menthée qui arrêta le sang, mais après une telle effusion qu'ils en restèrent pâles durant tout le voyage et que nous eûmes, dès lors, l'impression d'être suivis par des hommes de cire.



A Itapicura même où nous fîmes une halte de deux jours, trois de mes hommes se roulèrent à terre en proie à d'affreuses coliques dysentériques; ils poussaient des cris si rauques que nous, qui jouions aux dés sous la tente voisine, jurâmes de les étrangler tout net s'ils n'y mettaient plus de décence. Et cette menace fit sans doute son effet car ils se calmèrent et se mirent à geindre doucement, en pleurnichant comme des enfants. C'était cette fois une sorte de mélopée plaintive qui ne manquait pas de charme; il y passait par moment comme des souvenirs du pays lointain, le rythme d'enfance d'une chanson de Coïmbre, le refrain d'une ballade nuptiale de Santarem — et les joueurs de dés s'arrêtaient tout à coup, la main sur le cornet sans âme, se regardaient avec de longs regards obscurs et attendaient sans mot dire que l'appel de la terre natale eût cessé. Alors ils se remettaient à secouer les dés avec plus de frénésie, à s'injurier avec plus de violence et à boire avec plus de folie, parce qu'ils avaient, semblait-il, plus de misère à tuer en eux.

Deux de ces malheureux furent guéris par des décoctions de têtes de grenade que leur conseillèrent les prêtres botocudos; le troisième rendit toutes ses entrailles, tout son sang, et mourut le jour même de notre départ, à l'aube prime. Il faisait à peine lilacé. Une lueur violette, tendre, lui voilait le visage. Il était très beau et pas du tout triste à regarder. Nous le saluâmes et partîmes. C'était notre première perte depuis ce Miguel qui était tombé à la mer dans les parages de Maceio, sans qu'il m'eût jamais été possible de savoir s'il était mort d'accident, de suicide ou de crime.

Nous nous mîmes en route. Mon itinéraire me conduisait à Santa-Anna où j'entrerais enfin dans la capitainerie de Bahia. Trois jours nous en séparaient encore. Ils furent cruels. Nous marchions depuis déjà vingt jours, et vingt autres jours, si les pluies ne nous arrêtaient pas en chemin, nous seraient nécessaires pour gagner Goyaz et rejoindre Muratez. La majeure partie des hommes étaient épuisés de fatigue; les autres, les plus résistants, grognaient; je sentais en ces cerveaux surchauffés monter une colère mauvaise. Je multipliai les haltes et les siestes et les laissai s'enivrer.

A un jour de Santa-Anna, cinq de mes compagnons prirent la fièvre; leur visage se couvrit en quelques instants de plaques

jaunes et ils se mirent à trembler convulsivement leurs yeux chavirèrent; une écume lourde moussa aux commissures de leurs lèvres. Le médecin de la troupe les déclara perdus et contagieux. Nous dûmes les abandonner en plein marécage, dans la terreur d'être tous leurs victimes, sans même avoir eu la piété d'attendre le dénouement pour leur fermer les yeux.



Nous arrivâmes le lendemain à Santa-Anna. Mes ordres étaient formels; je devais porter assistance à Muratez dans le plus bref délai. Mais je craignis la mauvaise volonté de mes hommes si je les remettais en marche sans leur avoir accordé de repos. Nous restâmes un jour et une nuit dans cette petite ville accueillante où nous mangeâmes de beaux fruits sains et connûmes de jolies filles. Le soleil plus clément apaisa sa virulence; un grand souffle d'air respirable passa dont nous fûmes éventés et rafraîchis jusqu'au cœur. Ce fut une heure exquise, parfumée et légère.

Aussi les premières étapes nouvelles vers Amaro furent-elles allègrement abattues; les hommes s'étaient divertis et récréés à Santa-Anna; ils y avaient renouvelé leurs provisions de petum (tabac) et d'eau-de-vie. Ils étaient dispos et joyeux.

Malheureusement cette verve ne fut pas de longue durée. Dès le lendemain la chaleur redevint accablante; le ciel ne cessa plus de reverbérer sa brûlure comme un métal incandescent; des ophtalmies se déclarèrent, tragiques; car s'il m'était commandé par mes devoirs de chef d'abandonner à leur misère les fiévreux désespérés et, ce qui est plus grave encore, contagieux, je ne pouvais laisser tâtonner dans ces solitudes ennemies des aveugles soudains, frappés de cécité passagère. Il fallait donc faire conduire ces hommes devenus brusquement plus impotents que des vieillards et plus encombrants que des enfants, et nos marches s'en ralentirent de façon grave. Nous atteignîmes ainsi Amaro, après des difficultés indicibles.

Là, je dus me débarrasser de ceux de mes compagnons qui n'avaient pas encore recouvré la vue. Il fallait essayer de rattraper le temps perdu et ces invalides ne pouvaient que m'infliger de nouveaux et coupables retards. Je m'engageai à les reprendre au retour et à les rapatrier; en attendant, je les confiai à un vieux médecin indigène qui m'assura, contre la remise de quelques monnaies, qu'ils seraient sérieusement soignés. J'eus la joie de trouver en ce sauvage, qui entendait parfaitement le portugais, un philosophe habité par la sagesse; je lui contai nos souffrances; il reçut quelque émotion de mon récit; il me serra maintes fois les mains avec force et me jura qu'il mettrait toute sa science — qui était courte — et tout son dévouement — qui était immense — au service de nos amis. Pour lui faire mieux apprécier ma reconnaissance, je lui offris encore une pipe d'ambre vert qui lui fit pousser de petits jappements d'admiration — et, tranquillisés, nous quittâmes Amaro.



L'étape nouvelle devait nous conduire à Urubu où nous savions que les chefs guaranis nous aideraient à passer sur leurs radeaux le large Sao-Francisco. A mesure que nous approchions du fleuve, l'atmosphère devenait plus suffocante, la chaleur n'ayant pas diminué et l'humidité augmentant. Nous eûmes bientôt à souffrir davantage des moustiques que le voisinage de l'eau sans doute affolait. De toutes nos souffrances ce fut peut-être la plus aigue : dès le crépuscule, ils se ruaient sur nous par hordes avec une frénésie virulente; ils nous sonnaient aux oreilles leurs charges forcenées et soudain s'abattaient sur nous, nous mordant atrocement, nous piquant, nous poinçonnant, nous tarant, nous vrillant et de façon si venimeuse que parfois, en quelques minutes, les joues et le cou enflaient affreusement. Par bonheur, la poudre délayée dans de l'eau-de-vie dégonfla ces tumeurs d'aspect effrayant; mais les heures nocturnes devinrent de lents supplices, qui ne nous apportaient plus le baume du sommeil.

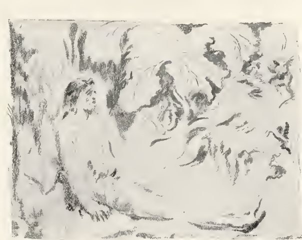
Le passage du Sao-Francisco à Urubu se fit sans incident notable et nous eûmes, de l'autre côté du fleuve, la surprise d'un sentier praticable qui nous permit d'avancer rapidement. Cette faveur devait nous être bientôt refusée, car nous devions traverser, avant d'atteindre le Carunhanha, affluent du Sao-Francisco, une immense forêt vierge où les indigènes eux-mêmes se hasardaient rarement. Pour gagner la sierra dos Pyreneos, en venant d'Urubu, ils préféraient longer la sierra de Tabatinga, puis contourner la sierra do Paranan, ce qui exigeait près de six semaines de marches et de contre-marches. Mon devoir étant de me diriger sur Goyaz par les voies les plus directes, je n'hésitai pas à décider que nous entreprendrions la traversée de la forêt qui, même pénible, ne nous demanderait guère qu'un sacrifice de douze jours. Le bénéfice était trop certain et trop important pour que je me laissasse intimider par les récits des indigènes qui s'efforçaient de nous détourner de cet itinéraire. Mais je savais ce que je voulais, où j'allais et pourquoi j'y allais, et j'opposai une oreille de cire à leurs discours insinuants.

Nous pénétrâmes le 17 juillet dans la forêt, au moment même où éclatait un orage d'une violence toute tropicale. Les arbres craquaient tout autour de nous, s'abattant parfois avec

un fracas de pièces à feu. A des distances, les cimes étaient tordues comme par un garrot atmosphérique. L'homme à qui j'avais confié le dépôt des remèdes, des onguents et des herbes contre le venin, fut blessé à la tête d'une branche massive. On dut le mettre sur une civière construite en hâte et nous poursuivîmes notre route par un chemin défoncé, sous des trombes d'eau tiède. Les râles du malheureux se mêlaient sinistrement au crépitement de la pluie sur les feuilles. Notre convoi clapota ainsi dans des boues gluantes pendant vingt mortelles heures.

Quand le soleil reparut, nous arrivions à une clairière. L'orage diluvien l'avait transformée en une vaste nappe d'eau miroitante. Nous dûmes attendre que l'éclat du ciel l'eût séchée. Quand nous eûmes la joie d'y pouvoir dresser nos tentes, le soir tombait, le soir ennemi des agonisants. A la première étoile, l'homme qui portait les remèdes mourut. Par une étrange ironie des choses, on n'avait pu lui en administrer aucun; depuis sa blessure, ses dents s'étaient contractées si strictement qu'il fut impossible de lui faire avaler le moindre cordial. Il expira sans avoir repris connaissance, et sa main inerte demeura posée sur la boîte où j'avais fait réunir les élixirs et les liniments qui rassurent la santé chancelante. Il était aimé de tous. Ce fut un deuil de quelques instants. On jeta son corps dans un fourré, avec l'espoir que les bêtes ne l'y découvriraient pas.

Le lendemain on se remit en marche. Jusqu'à la clairière, nous avions suivi un sentier à peu près frayé. A partir de cet endroit, nous ne pûmes découvrir la moindre trace de chemin. Il fallut se résigner à avancer avec des minuties et des précautions extraordinaires. Je commandai la plus extrême prudence. Nous étions au milieu d'une cage vivante de lianes, d'arbustes, de branches enchevêtrées. Cette prison verte nous enlaçait de toute sa fougue de vivre. Chaque pas nous coûtait des efforts inouis. Il fallait hacher, taillader, arracher, déchirer, casser; les réseaux de branches s'opposaient à nous, aussi résistants que des volontés humaines; le couteau ne quittait pas nos mains excédées.



Des singes curieusement installés au-dessus de nos têtes nous regardaient avec une ironie grimaçante, en poussant de petits cris gouailleurs; et d'énormes aras au plumage fantasmagorique rabotaient l'air de leurs caquetages gutturaux. A ce moment, sans qu'aucun de mes hommes ait pu s'en douter, j'éprouvai ma première défaillance. Tout à coup je me sentis envahi d'une terreur incompréhensible et folle; j'eus l'impression que nous ne pourrions plus jamais sortir de cette forêt tentaculaire où mon imprudence nous avait engagés, malgré les avis indigènes, et dont toutes les lianes s'accrochaient à nous comme des poulpes pour nous sucer la vie. Cette atroce pensée me crispa le cœur et je crus que j'allais tomber; j'eus la vision alors de mes hommes m'abandonnant comme j'avais abandonné nos compagnons atteints de fièvre, et je poussai un cri terrible...

Mes hommes auraient peut-être deviné le drame mystérieux qui venait de me secouer si, par une singulière coïncidence, à ce même moment, ils n'avaient aperçu au pied d'un arbre un homme couché.

Un homme! là! dans cet inextricable fouillis de plantes et d'arbustes! un homme avait pénétré jusqu'en cette solitude accablante, hantée seulement de fauves et de reptiles. Un homme nous avait devancés! un homme nous avait précédés, et la folie luxuriante de ces végétations était telle, leur violence d'expansion à ce point frénétique que la forêt s'était aussitôt refermée derrière lui, effaçant sous une explosion de fougères immédiates jusqu'à la cicatrice de son passage. Un homme était là, couché au pied d'un arbre et qui nous regardait. Nous nous approchâmes. Il nous regardait, mais nous voyait-il? Ses yeux étaient calmes et doux, mais lointains; on eût dit qu'il dormait les yeux ouverts. Son visage était tout noirci de soleil, hâlé, tanné, recuit. Il avait de rudes moustaches, des sourcils épais, des cheveux longs et huileux. Ses bras pendaient mollement le long de son corps et sa main droite serrait une poignée de terre.

En le considérant plus attentivement, nous remarquâmes que du sang coulait le long des cuisses; des gouttes pleuvaient presque régulières et chroniques comme d'une fontaine mal fermée. Nous cherchâmes la plaie et nous la découvrîmes sous sa chemise de laine rouge; il avait le flanc gauche déchiré sur une longueur de plusieurs pouces; des traces de griffes puissantes ouvrageaient les bords de la blessure; il avait dû être surpris dans son sommeil par un fauve et labouré obscurément.

L'homme subissait sans doute à cette heure la prostration qui précède les agonies. Je fis frotter ses tempes légèrement avec de l'alcool; la plaie fut lavée à grand soin et pommadée d'onguent. Puis je lui introduisis moi-même entre les dents le goulot d'une bouteille, et quelques gouttes de vulnéraire tombèrent dans son corps.

Il fit un mouvement, trembla convulsivement, ferma les yeux, puis les rouvrit avec un autre regard, un regard vivant, un regard qui cette fois regardait et voyait. Nous pensions que notre vue inespérée et quasi miraculeuse ferait éclater sur son visage une grande flambée de joie et qu'un sursaut d'espoir soulèverait tout son être déchu. Il n'en fut rien. Dès qu'ils nous eût constatés, une tristesse embua ses traits; ses lèvres se contractèrent douloureusement et il murmura en espagnol ces quelques mots : « Allez vous-en; laissez-moi mourir en paix. » Puis il fit un grand effort pour se détourner et nous éviter; mais sa faiblesse était telle qu'il ne bougea pas et c'est moi qui, par charité, ordonnai à mes hommes de se reculer et d'épargner à ce moribond une vue qui lui était, pour des raisons inconnues, insupportable.

Moi-même je me mis à l'écart et attendis. Je sentais la fin très prochaine. Nous l'avions dérangé dans l'œuvre de sa mort déjà très avancée. Il allait se reprendre et se hâter vers le dénouement.

Je le regardai. Il était beau, de la beauté des bêtes blessées qui fuient les chemins frayés et les voies passagères pour aller tomber dans les fourrés perdus, où elles s'enfouissent elles-mêmes d'avance, avec l'étrange et instinctive volonté de mourir seules, sans témoins, loin des regards et des regrets qui déshonorent le mystère final, pudiquement. Il avait cette résignation grave des animaux qui, dans le silence fraternel et frémissant du bois



familier, se recouvrent de feuilles et de terre et préservent pieusement le cadavre qu'ils seront bientôt. Il était venu agoniser à des distances des villes, près du cœur fervent de la nature, avec la complicité de toute la forêt vierge, et il souffrait d'en voir la solitude violée, la sérénitée saccagée par le retour insolent et sacrilège des hommes qu'il avait sans doute fuis. A ces frères qui lui apportaient des secours et peut-être le salut, il opposait le refus de ses yeux vitreux et de sa bouche contractée; à leur sourire mensonger, il opposait l'immobilité hostile de sa tête alourdie et la grimace de ses lèvres qui se souvenaient peut-être encore de l'amertume de certains baisers...

Mes hommes travaillèrent trois heures à ouvrir une route et, quand elle fut praticable, nous résolûmes de repartir. J'avais le cœur serré d'abandonner, dans ce désert foisonnant de bêtes, un homme qui respirait encore. Je m'approchai de lui une dernière fois pour le saluer. Son même regard glacé m'accueillit, et je dus m'éloigner sans savoir rien de cette épave humaine, sinon qu'elle avait exigé qu'on la laissât mourir en paix, dans ce coin mystérieux et inconnu du Nouveau-Monde, privée des prières et des agenouillements.

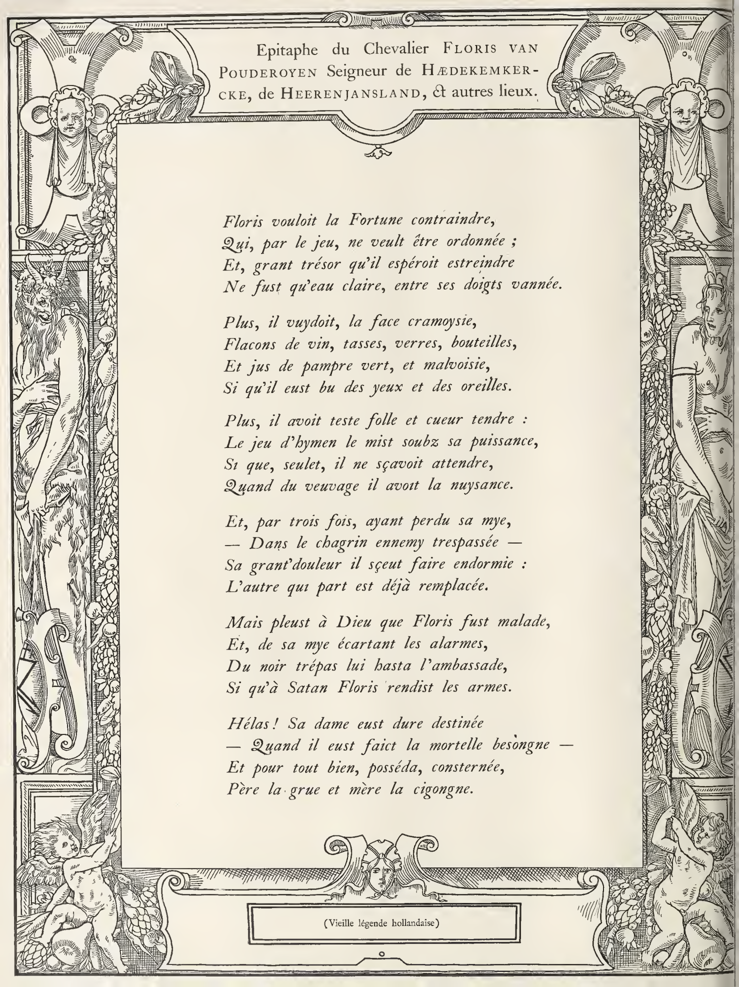
La troupe très impressionnée fit des prouesses d'énergie et de résistance pour s'éloigner de ce moribond inquiétant, sans doute hérétique, qui chassait les hommes de son agonie comme on chasse les moustiques de son sommeil et le soir, à la halte, ils s'enivrèrent plus cruellement que d'habitude. Mais il ne me parut pas opportun de leur en faire reproche.

. . . .

ROMAIN COOLUS



Illustration de M. K.-X. ROUSSEL



Epitaphe du Chevalier FLORIS VAN POUDEROYEN Seigneur de HÆDEKEMKERCKE, de HEERENJANSLAND, & autres lieux.

Floris vouloit la Fortune contraindre,
Qui, par le jeu, ne veult être ordonnée ;
Et, grant trésor qu'il espéroit estreindre
Ne fust qu'eau claire, entre ses doigts vannée.

Plus, il vuydoit, la face cramoysie,
Flacons de vin, tasses, verres, bouteilles,
Et jus de pampre vert, et malvoisie,
Si qu'il eust bu des yeux et des oreilles.

Plus, il avoit teste folle et cueur tendre :
Le jeu d'hymen le mist soubz sa puissance,
Si que, seulet, il ne sçavoit attendre,
Quand du veuvage il avoit la nuysance.

Et, par trois fois, ayant perdu sa mye,
— Dans le chagrin ennemy trespassée —
Sa grant'douleur il sçeut faire endormie :
L'autre qui part est déjà remplacée.

Mais pleust à Dieu que Floris fust malade,
Et, de sa mye écartant les alarmes,
Du noir trépas lui hasta l'ambassade,
Si qu'à Satan Floris rendist les armes.

Hélas ! Sa dame eust dure destinée
— Quand il eust faict la mortelle besongne —
Et pour tout bien, posséda, consternée,
Père la grue et mère la cigongne.

(Vieille légende hollandaise)



LE CHEVALIER FLORIS VAN POUDEROYEN

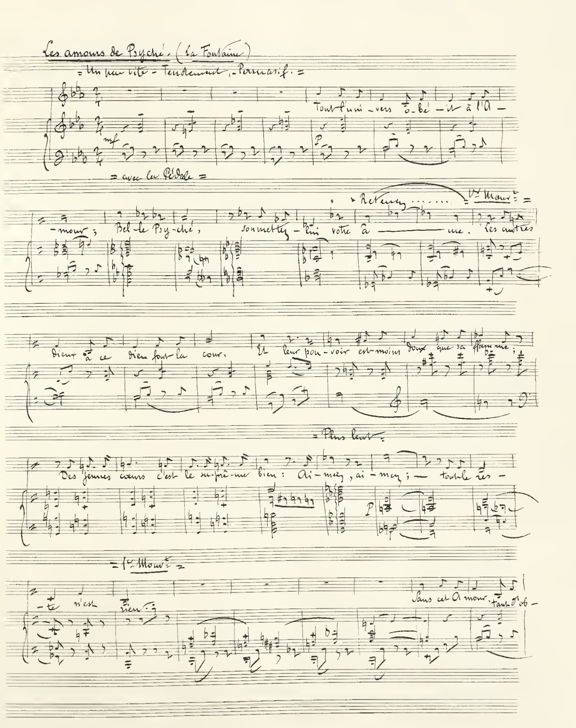
ET SES QUATRE FEMMES

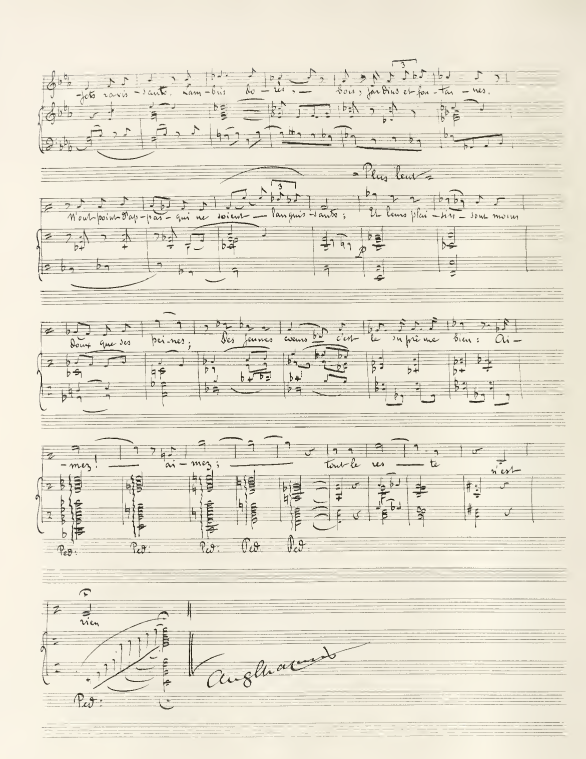
Tableau du Comte ANDRÉ MNISZECH

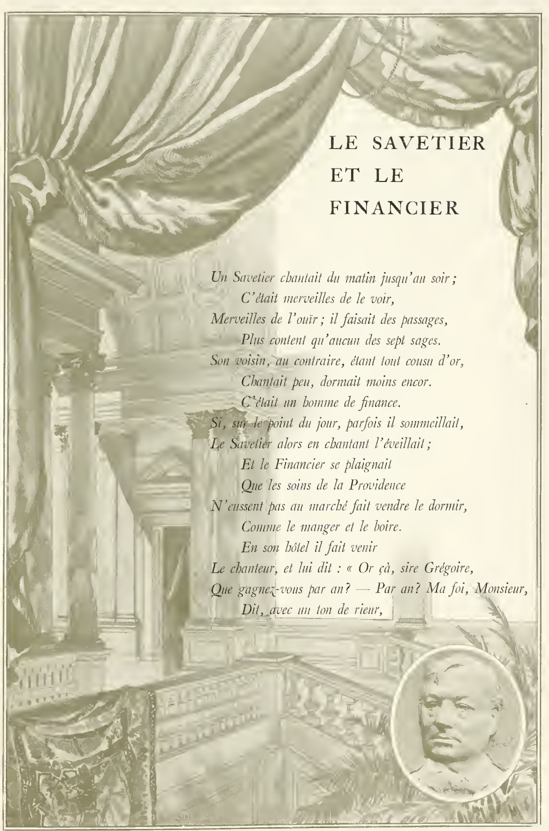
Poème de La Fontaine

Autographe musical de Auguste Chapuis

LES AMOURS DE PSYCHÉ




-jets ravis-sants, Lam-bris do-rés, — bois, jardins et fon-tai-nes,
Plus lent
N'ont point d'ap-pas qui ne soient — languis-sants; Et leurs plai-sirs sont moins
doux que ses pei-nes; Des jeunes cœurs c'est le su-prê-me bien: Ai-
-mez! — ai-mez; — tout le res — te n'est
rien
p
Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.
Ped.



LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor.
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le Savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le Financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an? Ma foi, Monsieur,
Dit, avec un ton de rieur,

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par M. MAURICE DE FÉRAUDY de la Comédie-Française.
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA.



Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? —
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le Financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines ;
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait au bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus : «
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

LA FONTAINE



Tourlou et Rirette

CONTE DE FÉES DE CAYLUS

IMAGÉ
PAR A. DEVAMBEZ

ANNE-CLAUDE DE TUBIÈRE DE GRIMOAD DE PESTELS DE LEVIS COMTE DE CAYLUS *né en 1682, mort en 1765, ne fut pas, certes, le premier venu. Grand curieux, grand voyageur, il parcourut l'Italie, la Turquie, l'Asie Mineure et en rapporta des richesses insoupçonnées et un goût grandissant pour l'archéologie, qu'il réussit, par ses travaux, à mettre décidément à la mode. Membre de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, très érudit et très artiste, ses ouvrages d'art et d'érudition eurent à son époque une influence considérable et contribuèrent puissamment à la restauration du culte de l'antiquité. Ce n'est pas tout. Ce savant — et cela surtout nous intéresse ici — ne dédaignait point les graces frivoles de l'imagination. Il se plut à écrire. Et, lorsque ses « *Œuvres badines* » contes, féeries, parurent en 1781, ce ne fut pas sans que l'éditeur n'avertit le lecteur d'un ton fort pudique et benoît, que ces fantaisies étaient bien licencieuses, et publiées uniquement par respect pour un auteur si recommandable à tant d'autres égards. Que nos lecteurs se rassurent; elles sont aimables et legères, sans plus. Et il n'est pas inopportun, ce semble, en ce* Figaro Illustré, *d'adresser un souvenir, de faire une place, si modeste soit-elle, à un homme que nul effort d'art ne laissait indifférent, et dont on a pu résumer l'estimable vie en ces mots : « Il aimait les lettres et l'humanité, encourageait les artistes et secourait les malheureux. ».*

N. D. L. R.

IL y avoit une fois dans un hameau un jeune enfant nommé Tourlou. Sa figure étoit agréable autant qu'intéreſſante, & ſon caractère étoit vif & animé.

Une jeune fille, à-peu-près du même âge, brilloit dans le même hameau; elle ſe nommoit Rirette. On ne peut être plus jolie qu'elle l'étoit; ſa douceur étoit imprimée ſur ſon viſage, mais cette douceur n'étoit marquée que par tous les traits brillans qui dénotent ordinairement la vivacité.

Tels étoient le petit Tourlou & la jeune Rirette. Leurs parens étoient ſéparés par ces vieilles inimitiés

si communes dans la tête des vieillards, & qu'ils confervent plus par habitude que par raifon.

Dès la plus tendre enfance, Tourlou cherchoit Rirette, & Rirette ne s'amufoit point quand Tourlou ne l'avoit pas rencontrée. Leur occupation étoit la garde de leurs troupeaux. C'eft un des premiers foins de l'humanité, que les gens du monde, même les plus ambitieux, ne fauroient imaginer fans le regretter.

Quoique jeunes, on leur confia donc de très-bonne heure ce que leurs parens avoient de plus cher ; mais ce ne fut pas fans leur défendre de fe rencontrer. Ce ne fut point l'envie que la défenfe d'une chofe a toujours infpirée, qui leur faifoit défirer de fe trouver, leur penchant naturel les conduifoit toujours aux mêmes lieux, & fans avoir jamais éprouvé d'autres fentimens, ni connu la moindre diftraction dans leur cœur ni dans leur efprit; l'amour dont ils ignoroient même le nom, n'avoit point de plus vifs & de plus zélés fujets que Tourlou & Rirette.

La fée des Prés s'étoit intéreffée à leur fortune dès leur plus tendre enfance, par le feul attrait que les jolies phyfionomies ont toujours infpiré. Plus ils croiffoient en âge, plus ils habitoient les lieux de fon empire, & plus chaque jour ils lui devenoient chers. Les fentiments de cette bonne fée étoient de la nature de ceux qui aiment à donner des preuves effectives ; ceux-ci pour l'ordinaire ne font point accompagnés de doutes. Elle leur faifoit toujours trouver, & cela par hafard, ou dans le hameau, ou dans les prairies, ce qu'ils pouvoient défirer l'un pour l'autre, car pour eux ils ne connoiffoient point de defirs perfonnels. C'étoit affez que l'un des deux eût fait la rencontre des attentions de la fée, pour que l'autre à l'inftant les partageât, ils étoient donc réciproquement parés de tout ce qu'ils s'étoient donné l'un à l'autre, & de ce qu'ils avoient défiré de fe donner. Indépendamment de ces petits préfens, la fée des Prés aimoit, comme je l'ai déjà dit, à plaire & à obliger; elle avoit donc toujours le foin de leur faire trouver, tantôt les meilleurs petits gâteaux du monde, tantôt des confitures, & très communément des dragées, le tout pour leur collation.

Quand ils eurent atteint un certain âge, la bonne fée voulut fe faire connoître à eux. Un jour qu'ils prenoient le frais à l'ombre d'une haie vive & fleurie, ils apperçurent une grande dame vêtue de vert, & coëffée de fleurs fimplement, mais avec grâce. Ils virent qu'elle tournoit fes pas de leur côté ; ils fe levèrent en la faluant avec politeffe, dans le deffein de l'éviter ; mais cette belle dame les remit de leur furprife & de leur embarras, par les propos doux & flatteurs dont elle accompagna fon abord ; elle leur dit qu'ils étoient les plus jolis enfans du monde, qu'elle les aimoit depuis longtemps, & que, pour leur témoigner l'amitié qu'elle avoit pour eux, c'étoit elle qui leur donnoit d'auffi bonnes collations que celles qu'ils trouvoient tous les jours, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Mais pour vous donner des preuves de ce que je vous dis; aujourd'hui, par exemple, ajouta-t-elle, vous n'avez rien trouvé, foyez toujours fages, aimez-vous bien, je vous apporte de quoi faire collation; pour lors elle leur donna un petit panier rempli de chofes meilleures encore que toutes celles qu'ils avoient mangées jusqu'alors. Les remerciemens furent proportionnés à la bonté des préfens. La fée les quitta quelques momens après en leur difant adieu, & leur recommandant de ne parler d'elle que quand ils fe trouveroient tête à tête. Vous me verrez fouvent, leur ajouta-t-elle; mais fouvenez-vous que je vous vois, quand même vous ne me voyez pas. Cette vifite ne fut pas la feule qu'elle leur rendit; elle prenoit plaifir à les voir, & s'occupoit du foin de former à la vertu les cœurs du monde les mieux nés. Elle voyoit avec joie, par la candeur & la fimplicité de leurs réponfes, ou par celle de leurs demandes, combien le naturel du cœur & de l'efprit font aimables.

Plus cette fage fée aima Tourlou et Rirette, plus elle voulut orner l'efprit de ces deux jolis élèves. Elle fe servit habilement des fentiments qu'ils avoient l'un pour l'autre. Pour réuffir dans ce projet, elle leur conta fouvent de petites hiftoires qui toutes avoient un objet. Ils fentirent d'eux-mêmes que la lecture & l'écriture font d'un grand foulagement dans les plus courtes abfences de ce que l'on aime. Le fentiment leur apprit donc avec une promptitude incroyable à lire & écrire. Les premiers mots qu'ils tracèrent & qu'ils fe donnèrent à lire, furent ceux-ci : *je vous aime*. Tourlou écrivoit de tous côtés le nom de Rirette, & lifoit auffi de tous les côtés son nom écrit de la main de fa bien-aimée. La mufique & la poéfie leur devinrent enfuite familières. Ils n'eurent d'autres maître que l'auteur de leurs défirs. La peinture de la vie délicieufe qu'ils paffoient dans l'innocence, l'hiftoire de leurs petits événemens, & le détail de leurs premiers amufements, ont été les premiers exemples, comme les premiers principes de l'églogue ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient été fouvent imités. L'efprit a tout gâté dans ce genre, en prenant la place de la fimplicité du fentiment. Rirette fut convaincue, par des




A. Devambez.



exemples qui ne trouvèrent rien à combattre dans ſon cœur, que la ſageſſe & la vertu ſont néceſſaires à une jeune perſonne de ſon ſexe; & Tourlou lui-même, tout vif qu'il étoit en effet, fut obligé de convenir que cette même vertu eſt un des plus forts liens de l'amour.

Quand leur eſprit fut bien formé du côté des choſes agréables & du côté des talens, la fée des Prés voulut exiger d'eux, & les accoutumer à une légère attention, non pas pour elle, car ils l'aimoient de tout leur cœur, & quand on aime on est toujours attentif. J'exige, leur dit-elle un jour à l'un et à l'autre, que vous donniez vos ſoins à une choſe qui m'eſt chère. Vous connoiſſez la fontaine que j'appelle ma Favorite, & qui mérite ce nom ſoit par la fraîcheur, ſoit par la clarté de ſes eaux. Promettez-moi que tous les matins avant que les rayons du ſoleil aient pu l'échauffer, vous aurez l'attention de la nétoyer, & d'ôter les pierres & tout ce qui pourroit troubler ſa pureté : j'attache à ce ſoin innocent une preuve de votre amitié pour moi. Sachez de plus que le bonheur de vous voir & celui de n'être jamais ſéparés, dépend abſolument de l'exactitude avec laquelle vous remplirez l'engagement que vous prenez avec moi. Pour témoigner leur reconnoiſſance & l'amitié qu'ils reſſentoient, & ſurtout pour n'être jamais ſéparés, ils trouvèrent qu'ils n'étoient pas chargés d'un ſoin aſſez conſidérable. Ils repréſentèrent le peu de peine qu'ils auroient à s'acquitter d'une choſe ſi facile à exécuter, & dont la récompenſe étoit ſi conſidérable; mais la fée n'exigea que cette condition.

Pendant un très-longtemps la fontaine la plus propre fut, ſans contredit, la favorite. Nos amans s'envioient le bonheur de lui rendre leurs premiers ſoins, & le plaiſir d'avoir ſatisfait l'un avant l'autre à la preuve de tous leurs ſentimens; mais l'excès de l'amour & celui de la délicateſſe ont ſouvent fait commettre bien des fautes.

Un matin que l'un et l'autre avoient devancé l'aurore, & qu'elle découvroit dans le plus beau jour du printemps toutes les fleurs qu'elle venoit elle-même de faire éclore, nos amans enchantés de cet aſpect, & qui ſavoient ſi bien rapporter tout à ce qu'ils aimoient, ſe perſuadèrent, chacun de ſon côté, qu'ils avoient aſſez de temps, l'un, pour cueillir un bouquet, & l'autre, pour faire une couronne à l'objet de ſon amour. La multiplicité des fleurs leur préſentoit de quoi ſe ſatisfaire en un moment; mais le ſentiment rend difficile pour les choſes que l'on deſtine à ce que l'on aime; une fleur

paroiſſant plus belle que celle que l'on venoit de cueillir avec joie comme la plus rare de la prairie ; une autre attirant la vue par la nouveauté ou par l'agrément de ſon odeur. A ce choix ſi ſimple en apparence, & qui ne devoit occuper qu'un inſtant, les momens s'envolèrent, les rayons du ſoleil les avertirent de leur faute ; ils coururent avec ardeur à la favorite, ils la trouvèrent déjà dorée par l'astre qu'ils étoient engagés par ferment à prévenir. Ils arrivèrent précifément enſemble, mais par différens chemins, & s'aperçurent qu'elle bouillonnoit de la manière la plus effroyable. Un grand fleuve terrible par ſa largeur & par ſa grande rapidité, vint engloutir à leurs yeux la favorite qui leur étoit ſi précifément recommandée. Le terrein qui portoit nos deux amans ſe retira de chaque côté, & devint le bord de ce fleuve redoutable, dont la largeur permettoit à peine à la vue de diſtinguer l'objet qui ſe trouvoit de l'autre côté. Cet événement ſe paſſa avec tant de promptitude, que nos amans, en faiſant un cri de douleur, n'eurent que le temps de ſe montrer la couronne & le bouquet ; un ſimple coup-d'œil exprime bien des choſes quand le cœur eſt attentif, & cette tendre exclamation ne ſervit encore qu'à redoubler leur malheur. Tourlou vingt fois ſe mit à la nage pour rejoindre, ou du moins pour revoir de plus près sa chère Rirette ; mais toujours une force invincible le rapporta au bord d'où il s'étoit élancé. Rirette trouva pluſieurs bateaux, pluſieurs arbres même que le fleuve entraînoit par ſa rapidité ; mais les efforts qu'elle fit de ſon côté, pour rejoindre ſon amant, ne furent pas plus heureux que ceux qu'il avoit faits. Ils ſuivirent donc avec une peine infinie les bords de ce fleuve, dans l'eſpérance de pouvoir à la fin le traverſer. Les nuits étoient terribles à paſſer ; mais la lumière du jour leur ramenoit du moins le plaiſir de s'apercevoir des montagnes, des rivières qui venoient mêler leurs eaux à ce fleuve qui les ſéparoit ; enfin tout ce que la ſurface de la terre préſente d'inégalités, leur cauſa non seulement des fatigues infinies, mais les priva de la conſolation qu'ils avoient en ſe voyant, quoique de bien loin. Ils ſuivirent le cours de ce prodigieux fleuve pendant l'eſpace de plus de trois ans. Ils arrivèrent enfin au bord de la mer, dans laquelle il venoit perdre ſon orgueil & son nom. Cette immenſe étendue d'eau leur cauſa d'abord la ſurpriſe que le premier aſpect de cet élément imprime à tous les hommes ; mais après quelques réflexions, ils ne doutèrent point que la fée, mécontente, ne leur préſentât cet objet pour terminer leur deſtinée, & ne pouvant réſiſter davantage à une ſéparation à laquelle ils ſe croyoient éternellement condamnés, ils ſe regardèrent tous deux, ſe firent des ſignes d'adieux inſpirés par le plus tendre amour, & tous deux d'un commun accord ſe précipitèrent dans la mer.

La bonne fée des Prés, qui les avoit toujours ſuivis, qui n'avoit pu s'accoutumer elle-même à la ſolitude des lieux qui lui retraçoient à tous les momens les tableaux agréables de Tourlou & de Rirette, & qui n'avoit jamais eu d'autre deſſein que celui de les rendre attentifs, ne ſouffrit pas que ni l'un ni l'autre tombât dans la mer : elle les retint donc en l'air ; & les poſant à côté l'un de l'autre ſur le même ſable, elle leur laiſſa quelque temps le ſenſible plaiſir de ſe retrouver. Elle fit plus, elle attendit qu'ils euſſent exprimé d'eux-mêmes les regrets de leur déſobéiſſance, elle ne fit point la délicate mal-à-propos ; elle reçut pour elle le chagrin de ce que leur déſobéiſſance avoit fait ſouffrir à ce qu'ils aimoient. Quand ils eurent abondamment conté leurs plaiſirs préſens, & leurs peines paſſées, & qu'ils eurent eu le temps de faire quelques réflexions ſur l'éloignement où ils ſe trouvoient de leur hameau, & ſur l'embarras de leur retour, la bonne fée parut au milieu d'eux ; ils tombèrent à ſes genoux, & lui demandèrent tant de pardons, que la fée des Prés, en pleurant de tendreſſe, les embraſſa tous deux, les aſſurant du pardon qu'elle leur accordoit : elle leur promit en même temps de leur donner toujours des marques de ſon amitié. D'un coup de ſa baguette, elle fit arriver ſon petit caroſſe de jonc vert, clouté & orné partout des perles de l'aurore du mois de Mai, qu'elle conſervoit avec ſoin comme les plus rares ; elle fit placer Rirette à côté d'elle, & Tourlou ſe mit sur le devant : elle ordonna à ſes ſix taupes à courte queue de la mener chez elle ; en un quart d'heure au plus, elle ſe trouva dans les belles prairies dont elle étoit la fée, & nos amans revirent avec tranſport les témoins de leur enfance & de leur amour. Tout muets que ſoient ces témoins, ils parlent aux amans, ils ſavent les entretenir. La fée avoit réſolu de faire leur bonheur, ils n'en déſiroient aucun que celui d'une éternelle union ; elle rétablit la paix dans les familles déſunies ; & le jour qu'elle avoit deſtiné pour leur mariage, elle conduiſit Tourlou & Rirette dans une petite maiſon baſſe et bien bâtie ; elle étoit ruſtique, ſolide & propre. La favorite, qui avoit repris ſa première forme, avoit reçu un ordre auquel elle avoit obéi, de faire la clôture de la maison & du verger ; enfin tout ce que l'on pouvoit déſirer pour les maîtres & pour les troupeaux ſe trouvoit dans ce ſéjour champêtre. La fée les fit aſſeoir l'un & l'autre à ses côtés, après qu'ils eurent obſervé avec ſoin toutes les recherches utiles de cette agréable demeure.

Promettez-moi, dit-elle, de travailler à la culture de vos

champs & à l'entretien de vos troupeaux, & tenez-moi parole plus que vous n'avez fait pour les foins de la favorite; ne vous laissez accabler, ni par la négligence, ni par la paresse, & je vous promets que l'abondance des seuls biens à désirer ne vous manquera jamais. Je puis vous répondre que vous y réunirez la santé du corps, l'amusement de l'esprit, & la constance du cœur.

Après cette courte harangue, la bonne fée des Prés assembla tous les parens & tous les amis de Tourlou & de Rirette, & fit une nôce comme au bon vieux temps. L'on coucha les mariés à leur grande satisfaction. Ce fut à cette occasion que l'on chanta, & que l'on fit les couplets de Tourlourirette, dont le refrein a passé jusqu'à nous. C'est la seule preuve qui nous soit restée pendant un très-longtemps de cette véritable histoire.

Tourlou et Rirette s'aimèrent bien, suivirent exactement les conseils de la bonne fée; & ce qui est très rare, ils eurent beaucoup d'enfans qui firent le bonheur de leur vie, & la consolation de leur vieillesse.

CAYLUS



POUR LA VILLÉGIATURE

Une fois le Grand Prix couru, petit à petit la opulation élégante de Paris quitte la grande ille : les uns choisissent la montagne, d'autres s riantes campagnes, d'autres enfin la mer, ais partout il faut songer à l'installation de son ome d'été et, a cette occasion, nous signalons nos lectrices les mises en vente spéciales faites endant tous le mois de juin par *la Cour Batave* pécialité de blanc, fondée en 1817, 41, boule-ard Sebastopol, en vue des departs pour la ier ou la campagne : services de table, draps, rviettes, peignoirs, à des prix tout a fait excep-onnels.



(Modèle exclusif de la "Cour Batave")

e **Chardon** Linge de table pur fil, fond damasse blanc, avec riche encadrement rouge, tres belle qualité

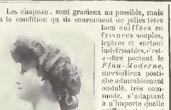
e service 6 couverts avec nappe 2m×2m.	29 fr.
e service 12 couverts avec nappe 2m×3m . . .	47 fr.
e service 18 couverts avec nappe 2m×4m50. . . .	69 fr.

ÉLÉGANCE ET BEAUTÉ

Les courses sont rapidement devenues une raie passion dès que le comte d'Artois, le futur Charles X. qui ne se piquait pas alors d'austé-ité, eût mis à la mode les chevaux anglais. On ommença tout de suite à y perdre beaucoup 'argent et a y faire assaut d'élégance, deux dis-ractions si agréables, paraît-il, que la mode s'en st continuée jusq 'à nous avec le même enthou-iasme. Je me trompe, je devrais dire : « avec eaucoup plus » car le nombre des fanatiques a entuplé et dans toutes les classes de la société.

Ce mélange fait que tout le monde n'est pas légant aux courses, mais si l'on y voit des cos-umes rappelant fâcheusement le cercle des Pieds Humides, on y admire aussi de délicieuses oilettes composées par Beer. Redfern, Paquin, Drecoll, Ney Sœurs, Margaine-Lacroix, et *tutti-quanti*. On ouvre de grands yeux enchantés sur le ravissants chapeaux pour la plupart signés Lewis, Carlier, Alphonsine et Delansorne. On y espire les capiteux parfums de Guerlain et de Legrand. On y contemple les plus charmantes femmes connues et, ma foi, cela console de perdre quelqu'argent, ce vil métal !

Les chapeau . sont gracieux au possible, mais a la condition qu'ils couronnent de jolies têtes bien coiffées en frisures souples, légères et surtout indéfrisables, c'est-à-dire portant le *Flou-Moderne*, merveilleux postiche admirablement ondulé, très commode, s'adaptant à n'importe quelle coiffure et jouant le naturel de manière à tromper les yeux les plus exercés.



LE "FLOU MODERNE"

Le *Flou-Moderne*, préféré par toutes les mondaines, est une création de Marius Heng, 33, rue Bergere, que je ne saurais trop recommander à mes lectrices. Téléphone 210.72.

Très connu déjà par sa spécialité de Henné pour la recoloration des cheveux, M. H. Chabrier a voulu prolonger la jeunesse et la beauté de ses clientes par quelques produits excellents pour les soins de l'épiderme. Je citerai entr'autres, la Crème *Arkenda* et la poudre de riz du même nom sans oublier le Kohol de la Mecque qui donne aux yeux l'expression pleine de charme troublant dont les orientales sont si fières. Nos lectrices trouveront également 48, passage Jouffroy, seule maison de vente de M. Chabrier, diverses spécialités dentifrices absolument parfaites.

CHRYSANTHÈME.

Une nouvelle carrière ouverte aux dames et jeunes filles du monde.

S'il est une voie moderne, aussi vaste que fertile, ouverte aux justes revendications de la femme, pour tempérer l'âpreté de ses luttes, c'est bien la sténo-dactylographie.

A tant de femmes à qui le *travail* s'impose, elle offre le bien-être présent et l'indépendance future, mieux que ces talents stériles, acquis avec tant de peine, et exercés sans nul profit.

Et puisque la vitesse devient une condition de la vie actuelle, ne faut-il pas doublement la remplir ici, et trouver des moyens rapides pour acquérir cette science qui est la rapidité même?

Avec une logique admirable, le Cours Cosmos, 48, rue Richelieu, a réalisé ce rêve; et, par la clarté et la justesse d'un enseignement qui semble allier la vivacité d'esprit française au sens pratique américain, il forme *en trois mois* des sténo-dactylographes, capables d'occuper des situations honorables et rémunératrices, que lui-même leur procure dans un très bref délai.

Est-il besoin d'ajouter que la réputation de moralité absolue de ce Cours l'a immédiatement distingue parmi tant d'autres et lui a valu un si rapide succes.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Directrice du Cours Cosmos, 48, rue Richelieu, de 9 heures du matin à 5 heures du soir.

Science & Pratique

Le Filtre Pasteurisateur Mallié. - Au moment ou la plus grande partie de nos lecteurs vont quitter Paris pour aller en villegiature nous croyons devoir leur rappeler que le soin de leur santé exige qu'ils prennent toutes les précautions necessaires pour éviter les maladies et fievres diverses que l'on contracte par le seul emploi d'une eau contaminee, comme il s'en trouve hélas trop souvent dans ces endroits le plus charmants. L'illustre Pasteur et toute son école ayant établi scientifiquement que c'est uniquement par l'eau que les germes infectieux nommes microbes sont introduits dans l'organisme où leur developpement peut produire les troubles les plus graves, il en resulte l'imperieuse obligation de ne boire que des eaux minérales absolument pures, ou d'epurer convenablement les eaux douteuses qu'on doit consommer, et l'un des moyens les plus sûrs d'obtenir ce résultat, est l'emploi du *filtre à porcelaine d'Amiante*, fabriqué par la maison Mallié, 155, faubourg Poissonnière à Paris, qu'il est facile d'emporter avec soi, et d'installer partout.

A. LADUREAU

LE SPORT

Juin voit les grands events sportifs, le Grand-Steeple, la grande Course de Haies, le Grand Prix de Paris, marquant au point de vue hippique le point culminant de la saison, car si les reunions se poursuivent a Auteuil et Longchamp jusqu'en juillet, mois de semi-repos qui prépare la campagne normande, l'intérêt sportif n'est guère palpitant, et les épreuves de consolation qui s'y disputent passent inaperçues.

Les véritables sportsmen qui se piquent d'éclectisme quitteront le mail pour l'auto, et se rendront à Hombourg où se dispute fin juin, la Coupe Gordon Bennett. L'an dernier, les Allemands ont repris le trophée aux Anglais qui nous l'avaient enlevé, serons-nous assez heureux pour le ramener en France ? Nous ne pouvons que le souhaiter ardemment.

Ceux que le grand tourisme ne tente pas et qui craignent la poussière des routes, n'ont qu'à demander aux frais ombrages du Parc Saint-James de leur procurer les saines émotions sportives que procure la Pelote Basque ; voilà un sport qui s'est bien implanté en France et qui voit s'augmenter constamment le nombre de ses adeptes, et vraiment je connais peu d'exercices plus élégants et plus athlétiques.

Juin. — *Hippisme.* — Courses à Longchamp, Maisons-Laffitte, Colombes. Auteuil, Saint-Ouen, Enghien, Saint-Cloud.

Automobilisme. — Hombourg : Coupe Gordon Bennett.

Escrime. — Tournoi de l'Épée Normande.

Pelote Basque. — Parc Saint-James.

NOTA. — La seule maison qui peut vendre à des conditions exceptionnelles les grandes marques automobiles . Panhard et Levassor, Renault frères, C. G. V.. Clement, etc., est la maison Maurice Outhenin-Chalandre, 4, rue de Chartres, Neuilly Porte-Maillot, et 32, avenue de la Grande-Armée, Paris. Les prix de cette maison de confiance défient toute concurrence et les renseignements sont adressés franco sur simple demande. Livraison immédiate.



Ouvrière

par

T. ROBERT-FLEURY

CONCOURS POUR UNE CARTE POSTALE ILLUSTRÉE

Le *Figaro Illustré* consacrera le numéro d'octobre à la CARTE POSTALE ILLUSTREE, à son histoire, à son expansion, à son avenir. A cet effet, le *Figaro Illustré* ouvre entre tous les artistes un concours pour l'illustration d'une carte postale qui sera la « carte postale des souhaits pour 1905. »

Cette carte devra mesurer 9 × 13.

Les projets ne devront pas être signés; ils porteront une devise ou un monogramme répété sur une enveloppe contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Chaque artiste ne pourra envoyer qu'une carte au concours.

Les sujets ne devront présenter aucune allusion politique, ni religieuse; d'autre part les cartes dont le sujet porterait atteinte à la morale seraient écartées impitoyablement.

Les projets ne devront pas être d'un format supérieur à 18 × 26, et pourront être exécutés en noir ou en couleurs. Ils devront parvenir au *Figaro Illustré* avant le **10 AOUT.**

Les projets seront examinés par un jury de huit membres nommé moitié par la direction du *Figaro Illustré*, moitié par les concurrents. Pour éviter toute perte de temps, les concurrents devront fixer, au bas de leurs projets, une feuille répétant leur monogramme et portant le nom des quatre jurés pour lesquels il votent.

Dans les huit jours qui suivront le dépôt des projets, le jury examinera les cartes et il en désignera, sans ordre de classement, un nombre qui ne pourra excéder quarante.

Les projets choisis par le jury seront publiés en noir dans le numéro du *Figaro Illustré* d'octobre consacré à la carte postale. A cet effet, les concurrents dont les projets seront exécutés en couleurs devront y joindre un dessin de leur projet pour la reproduction en noir.

Le jugement définitif sera rendu par les lecteurs du *Figaro Illustré*. Dans ce but chaque exemplaire du numéro d'octobre du *Figaro Illustré* contiendra un bulletin de vote, que les lecteurs seront invités à remplir et à envoyer, à la direction du *Figaro Illustré*, avant le 20 octobre 1904, terme de rigueur. Les dix concurrents ayant obtenu le plus grand nombre de voix toucheront une prime en argent :

Le 1er touchera un prix de . . . . . 300 fr.
Le 2e aura . . . . 200 fr.
Les 3e et 4e chacun. . . . . 100 fr.
Les 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e chacun 50 fr.

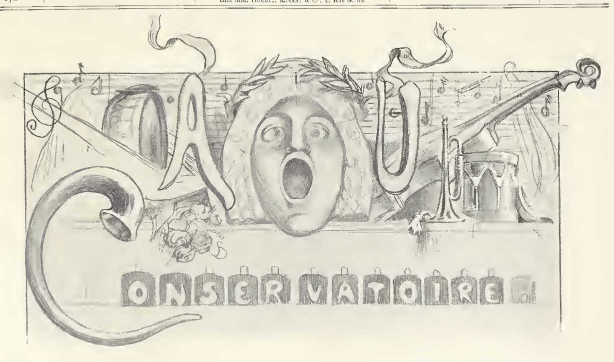
Les compositions des 10 concurrents primés appartiendront en toute propriété y compris les droits de reproduction au *Figaro Illustré*, qui se réserve de les publier à son heure.

Quant aux autres cartes retenues par le jury et non primées au jugement définitif des lecteurs du *Figaro Illustré*, le *Figaro Illustré* se réserve le droit de les racheter à un prix à débattre avec chaque auteur selon la force du concours.

Les projets non primés devront être retirés aux bureaux du Figaro Illustré, *chaque lundi, de 5 h. 1/2 à 6 h. 1/2, jusqu'au 6 Décembre 1904. Passé ce délai, l'administration du* Figaro Illustré *déclinera toute responsabilité.*

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 172	PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, *RUE DROUOT, PARIS* Les annonces sont reçues chez MM. HUGUET, MAINART & Cie, 4, Rue Scribe	ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	JUILLET 1904



LES gens du Turf ont la « grande semaine ». Au Conservatoire, on a le « grand mois ». Le voilà commencé. C'est le mois des examens, des concours à huis clos, des épreuves publiques dont quelques-unes ont l'attrait bruyant de « premières » sensationnelles. Elles clôtureront la série. Au Conservatoire, on a le sentiment des choses du théâtre; on sait ménager, graduer ses « effets ». Les concours sont des spectacles bien réglés qui ont leurs levers de rideau, que la foule néglige, et un tableau final où elle s'écrase...

Voilà déjà plusieurs semaines que le Conservatoire prépare ces épreuves redoutées, qui feront éclater tant de joies gentilles et couler tant de larmes. Cela commença en mai, très discrètement, par le concours des candidats musiciens au Grand prix de Rome, et par l'installation en loge des six admissibles (dont une femme, Mlle FLEURY) au palais de Compiègne. Ils en sortaient, joyeux et exténués, le 21 juin, après un mois d'incarcération; et M. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, chef du bureau des Théâtres, rapportait ce jour-là de Compiègne à la rue de Valois, six beaux manuscrits de cantates toutes neuves dans sa serviette...

Pendant ce temps, musiciens, chanteurs, comédiens — les petites et les grandes classes! — préparaient dans la grande ruche du faubourg Poissonnière ou déjà subissaient les examens d'admission qui précèdent les concours finaux; l'échéance redoutable approchait...

A l'heure qu'il est, ces examens sont achevés; tous sont fixés sur leur sort. On les a vus du matin au soir, pendant quinze jours, s'attrouper, se bousculer sous le porche sombre de la grande école, devant le petit grillage encadré de bois, où sont collées les minces listes blanches. Les noms des élus sont là : les noms de ceux



qui concourront; en attendant qu'y soient affichées les listes suprêmes, où s'inscriront les victoires définitives. Et déjà la fièvre règne... mais les inquiétudes de ces petites âmes ont des façons très diverses de s'exprimer. Il y a les concurrents pessimistes, que d'avance la perspective d'une défaite possible assombrit; les optimistes, que réjouit l'espérance de la victoire et qui se seront vite consolés d'avoir « raté leur affaire », s'ils la ratent; il y a ceux chez qui l'émotion se traduit en gaîté nerveuse et qui se croiraient déshonorés d'avoir peur; d'autres qui gentiment confessent le trouble de leur âme, et d'avance pleurnicheraient d'émotion, s'ils osaient...

Etrange petit monde : étrange maison... J'imagine la stupeur de l'étranger qui entrerait ici sans qu'on l'eût renseigné sur ce qu'il y va voir. Une longue cour, allongée en rectangle — sans un arbre, sans un banc — et autour de laquelle s'érigent les façades nues de quatre corps de bâtiment dont toutes les fenêtres sont closes. Des fenêtres de lycée, de caserne ou d'hôpital s'ouvrent quelquefois; l'on y voit une figure apparaître... Ici les figures ne se montrent point, et la vie intérieure du bâtiment ne se traduit au dehors que par d'étranges bruits.

C'est une cacophonie où les musiques les plus diverses confondent leurs vacarmes. Les arpèges d'un piano s'y déroulent parmi les éclats d'une voix qu'un autre piano, plus loin, accompagne. Un trombone déchaîne ses notes dures, mêlées aux gammes d'un violon; la mélodie stridente que chante un cornet à piston se noie dans les sonorités profondes d'un air de contrebasse, à côté d'un violoncelle qui gémit, d'un basson qui grogne et d'une flûte qui piaille. C'est une folie de sons, le déchaînement d'un orchestre de carnaval où cent musiciens s'amuseraient sur cent partitions différentes... Dans la grande cour pleine de soleil, les groupes se promènent, indifférents à ce vacarme. Mais qui sont ces jeunes gens, et de quels bizarres éléments cette population scolaire est-elle faite? Il y a de tout ici : des militaires, des jeunes filles, des enfants; de petites personnes élégantes, artistement attifées, que l'on courtise (oh bien discrètement, car il y a là, derrière une fenêtre du rez-de-chaussée, une barbe grise de laquelle on se méfie, et l'excellent M. Lamy n'est point un adjudant commode); et puis il y a aussi les demoiselles bien sages, que leurs mamans accompagnent, et que l'on aborde avec moins de familiarité. Musiciennes, comédiennes... Les deux groupes ne se mêlent guère; mais tout de même c'est la même école, et, à distance, ce n'est qu'une famille qui s'agite, dans un pittoresque mouvement de colloques, de salutations, de confraternelles confidences.

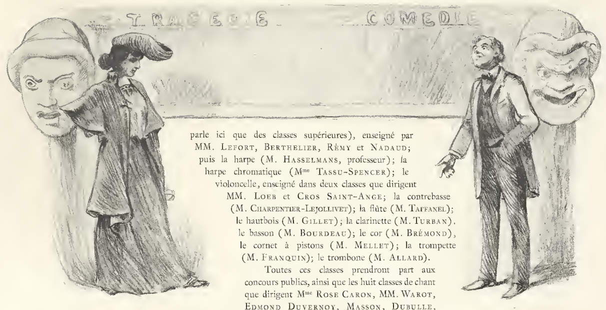
Admirable école au fond. Songez que c'est ici que se sont formés, presque sans exception, les musiciens, chanteurs, comédiens des deux sexes dont s'enorgueillit notre théâtre, et que le prodigieux prestige de notre art national à l'étranger est né de cet enseignement, distribué *pour rien* par les premiers de nos maîtres.



Les voici qui passent, vont et viennent, un peu affairés, eux aussi, au moment où s'ouvre cette décisive période des examens et des concours de fin d'année :

MM. Ch. Lenepveu, Fauré, Widor, professeurs de composition, fugue et contrepoint (la grande classe où se forment messieurs les compositeurs de demain); MM. Pessard, Taudou, Lavignac, Xavier Leroux, Chapuis, Rousseau, professeurs des classes d'harmonie; M. Paul Vidal, par qui est enseigné « l'accompagnement pratique » au piano. Voici les maîtres de la déclamation lyrique : MM. Melchissédec, Lhérie, Bertin, Isnardon; ceux des classes de déclamation dramatique : MM. Silvain, de Féraudy, Leloir, Lebargy, Paul Mounet, Georges Berr... Ceux-là sont les plus entourés. Le concours qu'ils préparent est le concours sensationnel de l'année, et le choix de la scène où le concurrent se produira est une grosse affaire. Un élève bien préparé peut « se casser les reins » sur une scène mal choisie, et il s'agit d'éviter cette scène-là.

Les professeurs instrumentistes échappent à cette responsabilité. C'est des mains de M. Fernand Bourgeat, le distingué secrétaire général de la maison, qu'ils reçoivent le texte de l'unique morceau sur lequel vont faire assaut de virtuosité les élèves de chacune des catégories « instrumentales ». Un morceau par instrument, plus la terrible petite page à déchiffrer, qu'on ne connaîtra qu'au moment du concours. Voilà qui est simple. Mais que d'instruments! A tout seigneur, tout honneur : c'est le piano, d'abord, qu'enseignent aux hommes MM. Diemer et Philipp; aux femmes, MM. Delaborde et Duvernoy; le violon ensuite (je ne



parle ici que des classes supérieures), enseigné par MM. Lefort, Berthelier, Rémy et Nadaud; puis la harpe (M. Hasselmans, professeur); la harpe chromatique (Mme Tassu-Spencer); le violoncelle, enseigné dans deux classes que dirigent MM. Loeb et Cros Saint-Ange; la contrebasse (M. Charpentier-Lejollivet); la flûte (M. Taffanel); le hautbois (M. Gillet); la clarinette (M. Turban). le basson (M. Bourdeau); le cor (M. Brémond), le cornet à pistons (M. Mellet); la trompette (M. Franquin); le trombone (M. Allard).

Toutes ces classes prendront part aux concours publics, ainsi que les huit classes de chant que dirigent Mme Rose Caron, MM. Warot, Edmond Duvernoy, Masson, Dubulle, de Martini, Manoury et Lassalle. Ce n'est pas tout. Il y a maintenant les « petites classes », où ne règne pas moins d'émotion que dans les grandes. Celles-là ne connaissent pas encore l'angoisse des épreuves publiques; mais on y concourt tout de même; on y concourt à huit clos. Ce sont les classes préparatoires de piano, où les garçonnets ont pour répétiteur M. Falkenberg, et où Mmes Chéné, Tarpet, Trouillebert enseignent les fillettes; puis les classes préparatoires de violon, dirigées par MM. Desjardins et Brun; puis les classes de solfège... Ici encore il ne faut pas s'embrouiller. L'école de solfège des chanteurs se distingue de celle des instrumentistes; et chacune de ces deux catégories est elle-même divisée en classe d'hommes et en classe de femmes : MM. Vernaelde, Auzende, Edouard Mangin et Mme Vinot dirigent la première catégorie; MM. Rougnon, Schvartz, Kaiser, Cuignache, Sujol; Mmes Hardouin, Renard, Roy, Marcou, Meyer, Lhote et Seveno du Minil — à titres d'agrégés, de chargés de cours ou de répétitrices — dirigent la seconde.

Et je ne cite là qu'une partie des classes qui composent l'enseignement de notre Conservatoire; enseignement dont la supériorité n'est aujourd'hui contestée par aucun Conservatoire de l'étranger. « Au point de vue instrumental, surtout, nous disait un jour Gabriel Fauré, nous sommes les premiers, sans discussion possible. » Les autres classes ont un caractère plus général ou plus théorique; ou se trouvent placées, par leur objet même, en marge des autres. Ainsi, vous ignoriez peut-être que M. Bourgault Ducoudray professe au Conservatoire un cours d'Histoire générale de la musique, et M. Marcel Fouquier, un cours d'Histoire et de Littérature dramatique; que Taffanel y dirige une fois par semaine pendant tout l'hiver — dans la salle des concerts — des séances « d'ensemble pour orchestre » où les jeunes lauréats et lauréates des concours antérieurs sont assemblés, composent un orchestre d'une soixantaine de musiciens (qui ont de quatorze à vingt ans!), et s'exercent, sous la conduite de l'éminent maître, au déchiffrage des plus difficiles partitions de notre répertoire? Est-ce que vous aviez entendu parler des séances de musique de chambre où l'art de « l'ensemble instrumental » est si remarquablement enseigné par M. Charles Lefebvre? et des leçons d' « improvisation » à l'orgue, que professe M. Guilmant? Vous doutiez-vous que le Conservatoire fût même une école de bonne tenue — où Mérignac professe l'escrime; où M. Henri de Soria enseigne aux jeunes gens et Mlle Elise Parent aux demoiselles les précieuses lois du « maintien théâtral? »



J'ai dit que le Conservatoire donnait pour rien toutes ces choses. Il fait mieux. Il y ajoute un peu d'argent, de temps à autre. Il pensionne quelques jeunes gens pauvres et distribue des gratifications aux meilleurs sujets de certaines classes. Il n'est intraitable que sur un point : il n'affranchit jamais les lettres qu'il adresse à ses élèves... A la tête de ce grand lycée, il y a un proviseur : c'est M. Théodore Dubois; un censeur, M. Fernand Bourgeat, qu'assiste un « adjoint », M. Constant Pierre; et un surveillant unique : l'excellent et redouté M. Lamy. C'est tout.

C'est peu; mais cela suffit, et l'administration se sent suffisamment armée, au Conservatoire, contre les mauvais sujets par le



droit, que le règlement lui confère, de les exclure de la maison. C'est la seule pénalité dont elle dispose, et elle n'a presque jamais à l'appliquer.

C'est que l'élève du Conservatoire n'est point, comme l'ordinaire « potache » de nos lycées, un enfant que la classe ennuie, et qui vient y subir une discipline qu'il n'a point souhaitée... L'élève du Conservatoire est un volontaire. Il a gagné sa place au concours; c'est, le plus souvent, un enfant sans fortune qui vient chercher, auprès de maîtres très savants dont l'enseignement ne lui coûte rien, non des moyens d'orner son intelligence, mais celui de gagner sa vie. Et si léger d'esprit qu'il puisse être, il ne l'est jamais assez pour ne pas comprendre que c'est le pain de demain qu'on lui assure ici. Il est donc sage; il respecte ses maîtres, et dans le respect qu'il leur témoigne, on sent une espèce de gratitude très touchante.

Entrons un instant, si vous voulez, dans quelqu'une de ces classes, où l'on pioche en ce moment avec tant d'application, — et un peu de fièvre déjà — le morceau de concours de fin d'année.

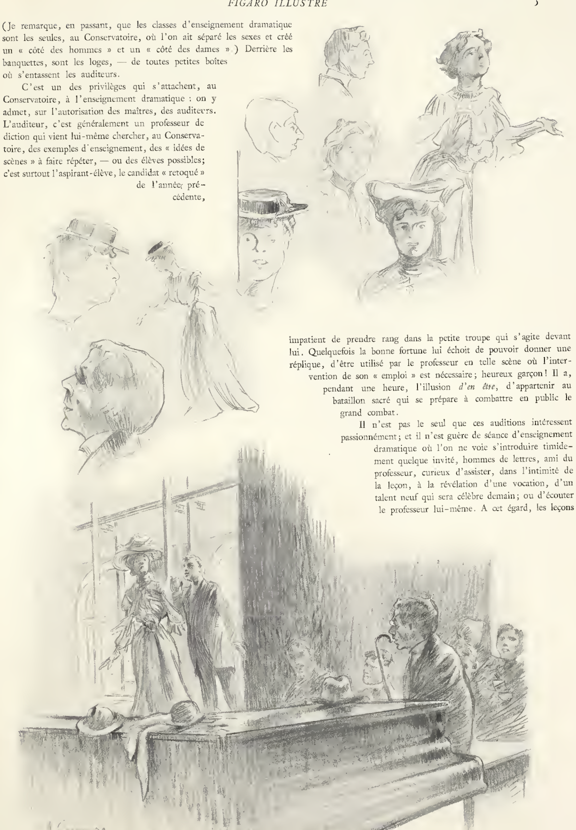
La salle est petite, basse, meublée de banquettes et de deux ou trois chaises de paille, d'un piano, d'un pupitre; aux murs, nus comme ceux d'une chambrée de caserne, s'accroche un petit thermomètre. C'est le seul ornement permis. Point de rideaux aux fenêtres; mais des vitres dépolies jusqu'à mi-hauteur du chambranle, pour empêcher les distractions.

Jamais les élèves ne pénètrent seuls dans les classes. Des salles d'attente sont ouvertes au rez-de-chaussée de la maison; ils doivent s'y réunir avant l'heure des leçons, et n'en sortir que pour suivre le maître, au moment où il paraît. Et voilà la classe installée dans sa cellule, autour du pupitre, ou du grand piano... Dans un coin, discrètement, les mères sont groupées. Les classes préparatoires de piano-femmes, et de solfège — les petites classes — sont encombrées de ces auditoires de mamans silencieuses, qui sont là, un ouvrage à la main, assises sur la banquette dure, l'esprit tourmenté d'un rêve de gloire... ou de salut. On les rencontre moins nombreuses aux classes de comédie, qui sont professées, comme les classes d'opéra-comique et d'opéra, dans des salles un peu plus vastes, et différemment agencées. Là, c'est le théâtre qu'on enseigne, et il importe que le cadre soit approprié, tant bien que mal, aux nécessités de l'apprentissage. Mais ne croyez pas que le Conservatoire montre, de ce côté, plus de souci du luxe qu'ailleurs : une estrade basse où les élèves comédiens se hissent d'une enjambée; à droite et à gauche, deux « portants » marquant la direction d'une coulisse absente; et, pour les besoins éventuels de la mise en scène, une table légère et deux chaises; c'est tout.

La plus somptueuse des salles de comédie est celle où Got donnait ses classes, et qui a été, le mois dernier, le siège des examens d'admission. A droite et à gauche de la table du maître, et perpendiculairement à la scène s'alignent les banquettes réservées aux élèves hommes d'un côté, aux élèves femmes de l'autre.

(Je remarque, en passant, que les classes d'enseignement dramatique sont les seules, au Conservatoire, où l'on ait séparé les sexes et créé un « côté des hommes » et un « côté des dames ».) Derrière les banquettes, sont les loges, — de toutes petites boîtes où s'entassent les auditeurs.

C'est un des privilèges qui s'attachent, au Conservatoire, à l'enseignement dramatique : on y admet, sur l'autorisation des maîtres, des auditeurs. L'auditeur, c'est généralement un professeur de diction qui vient lui-même chercher, au Conservatoire, des exemples d'enseignement, des « idées de scènes » à faire répéter, — ou des élèves possibles; c'est surtout l'aspirant-élève, le candidat « retoqué » de l'année précédente,



impatient de prendre rang dans la petite troupe qui s'agite devant lui. Quelquefois la bonne fortune lui échoit de pouvoir donner une réplique, d'être utilisé par le professeur en telle scène où l'intervention de son « emploi » est nécessaire; heureux garçon! Il a, pendant une heure, l'illusion *d'en être*, d'appartenir au bataillon sacré qui se prépare à combattre en public le grand combat.

Il n'est pas le seul que ces auditions intéressent passionnément; et il n'est guère de séance d'enseignement dramatique où l'on ne voie s'introduire timidement quelque invité, hommes de lettres, ami du professeur, curieux d'assister, dans l'intimité de la leçon, à la révélation d'une vocation, d'un talent neuf qui sera célèbre demain; ou d'écouter le professeur lui-même. A cet égard, les leçons

de Got, jadis, étaient un régal. Sa tradition n'est point perdue. M. de Féraudy, M. Georges Berr, M. Silvain, M. Paul Mounet, M. Leloir, M. Lebargy, sont des maîtres de tempérament et de tours d'esprit très différents, mais dont on écoute avec un égal intérêt les leçons, quand ils permettent qu'on les vienne écouter... Ils ne le permettent plus depuis le milieu du mois dernier. Les examens d'admission ont eu lieu; le *peloton* qui va courir la grande épreuve de ce mois-ci est choisi, l'étude des scènes de concours va commencer : chacun pour soi. Désormais l'on s'enferme; on travaille à huis clos; on se méfie, d'une classe à l'autre, des indiscrétions de la concurrence.

Solennelles épreuves qui mettront pendant trois semaines encore toute cette maison sur les dents, et, pendant huit jours, seront une des préoccupations de Paris, et le sujet de toutes les conversations.

Les concours publics ne rempliront pas, en effet, moins d'une semaine, et déjà l'on se dispute les petits coupons bleus, jaunes, verts, roses, qui confèreront aux familles, aux amis, à la critique, aux amateurs influents le droit d'y assister.

Tous ces coupons ne sont pas l'objet des mêmes convoitises, et chacune de ces épreuves a son public. La contrebasse, la flûte, le basson, attirent plus spécialement un public de spécialistes, — vieux virtuoses, musiciens d'orchestre, organisateurs de concert... Le violoncelle, l'alto, sont plus *courus;* beaucoup plus que les instruments de cuivre autour desquels s'empresse surtout l'élément militaire.

Foule au piano, foule au violon, foule aux séances de chant ! Ce sont là essentiellement les concours « pour familles »; un grand nombre de jeunes filles y sont engagées, que pères, mères, tantes et cousines de tous degrés tiennent à applaudir... ou à consoler. Public aimable, doucement ému, « rangé »; public de distribution de prix...

Tout différent de l'autre, de celui qui va s'écraser aux grandes épreuves de l'Opéra-Comique, de la Comédie, de l'Opéra. Le concours de comédie surtout affole. C'est qu'il est amusant de tant de manières ! La comédie ne se joue pas seulement, ici, sur la scène, mais dans la salle, où les jumelles sont braquées vers cent figures intéressantes : figures de jurés illustres, de critiques influents, de comédiens notoires, de célèbres comédiennes, ou plus simplement, de comédiennes jolies. Il y en a beaucoup, et c'est un spectacle charmant, que tout Paris a voulu venir voir. Impassibles, deux hommes se font face, aux deux bouts de la longue salle où frémit cette foule. L'un manie la sonnette : c'est M. Théodore Dubois, l'éminent et immuable président de tous ces concours; l'autre tient à la main un grand papier : c'est Moreau, l'appariteur, l'homme envié dont la fonction est d'annoncer les concurrents, d'aller dans la coulisse chercher les vainqueurs, de rassurer, de consoler; de donner des tuyaux aux concurrents affolés sur ce qui se passe dans la salle, de prêter son mouchoir aux hommes qui pleurent, et de mouiller d'eau fraîche le front de celles qui s'évanouissent.

Car on s'évanouit beaucoup, au Conservatoire, en cette terrible grande semaine, et nulle part plus de larmes ne sont versées. C'est que la joie et le désespoir ont des effets pareils sur les âmes sensibles; on s'évanouit de joie et de découragement; on pleure à chaudes larmes, de contentement ou de rage. Et souvent rien ne ressemble plus à une jeune fille qui vient de remporter son prix qu'une jeune fille qui l'a manqué.

Touchantes effusions, et qu'on aurait tort de railler. Ces diplômes et ces lauriers, ce n'est pas que de la gloire vaine; c'est, pour beaucoup, la fin de durs soucis inavoués; c'est un peu de bonheur entrevu, le commencement d'une vie meilleure; c'est le gagne-pain conquis.

Les prix qui se distribuaient naguère au Concours général n'avaient pas cet intérêt-là. C'est peut-être pour cela qu'on les a supprimés.

ÉMILE BERR

Croquis de M. A. GUMERY

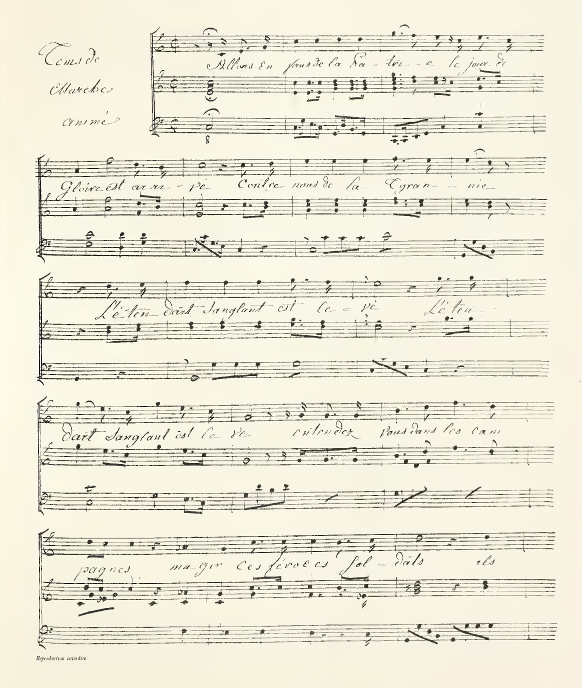
La première Marseillaise

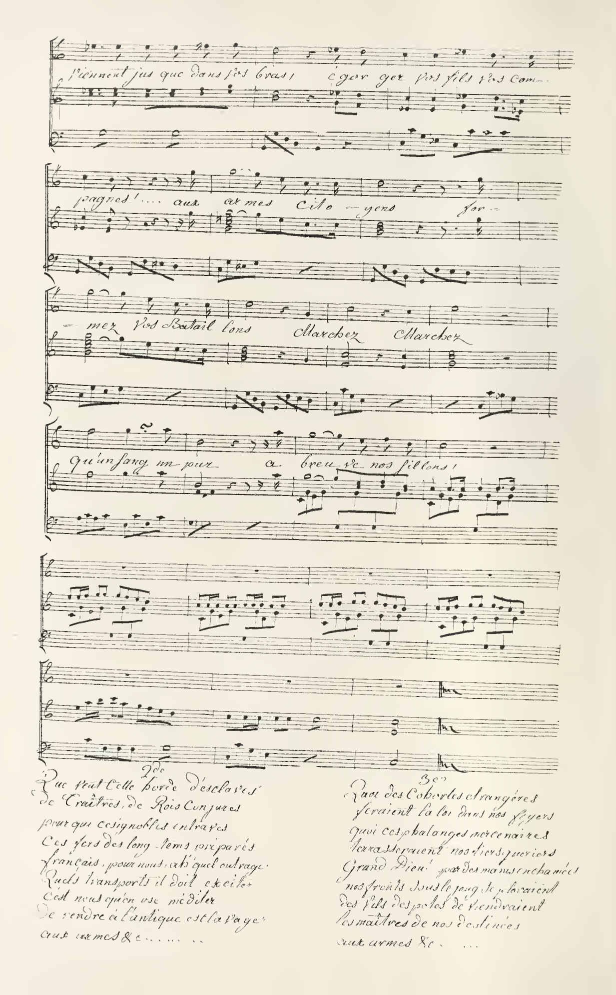
de Rouget de l'Isle

Chant de Guerre
Des Marseillois

Autographe musical de la collection
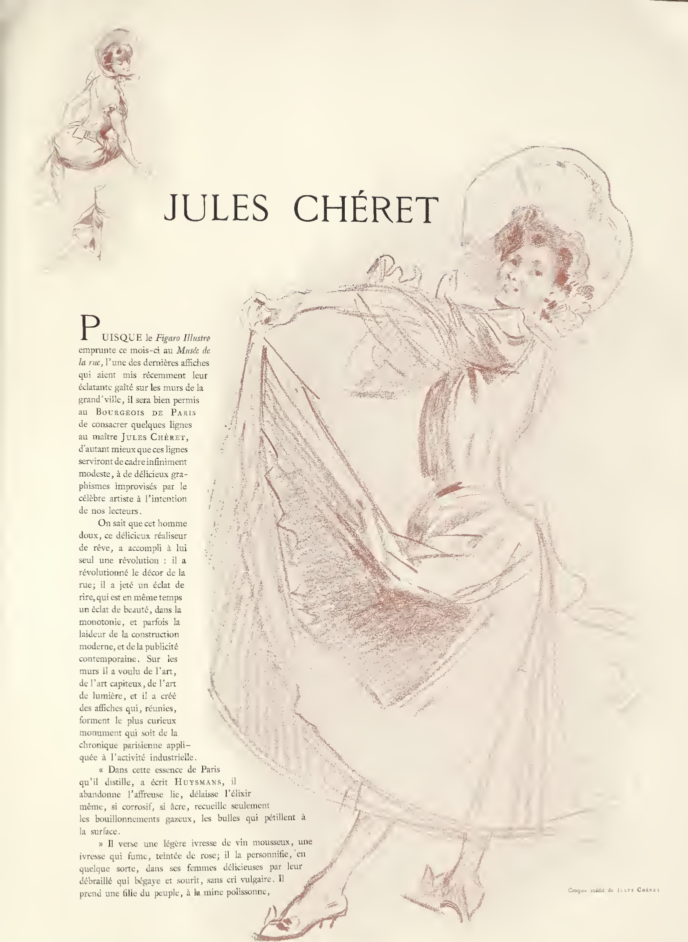
de M. Chabert de V[illegible]




Viennent jus que dans vos bras, égor ger vos fils vos Com-
pagnes!.... aux armes Cito - yens for-
- mez vos Batail lons Marchez Marchez
Qu'un sang im-pur a breu-ve nos sillons!
2de
Que veut cette horde d'esclaves
de Traîtres, de Rois Conjurés
pour qui ces ignobles entraves
Ces fers des long-tems préparés
français, pour nous, ah! quel outrage
Quels transports il doit exciter
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage
aux armes &c.......
3eme
Quoi des Cohortes étrangères
feraient la loi dans nos foyers
quoi ces phalanges mercenaires
terrasseraient nos fiers guerriers
Grand Dieu! par des mains enchaînées
nos fronts sous le joug se ploiraient
des vils despotes deviendraient
les maîtres de nos destinées
aux armes &c. ...



Nouvelle affiche de J. Chéret, pour le **FIGARO**



JULES CHÉRET

PUISQUE le *Figaro Illustré* emprunte ce mois-ci au *Musée de la rue*, l'une des dernières affiches qui aient mis récemment leur éclatante gaîté sur les murs de la grand'ville, il sera bien permis au BOURGEOIS DE PARIS de consacrer quelques lignes au maître JULES CHÉRET, d'autant mieux que ces lignes serviront de cadre infiniment modeste, à de délicieux graphismes improvisés par le célèbre artiste à l'intention de nos lecteurs.

On sait que cet homme doux, ce délicieux réaliseur de rêve, a accompli à lui seul une révolution : il a révolutionné le décor de la rue; il a jeté un éclat de rire, qui est en même temps un éclat de beauté, dans la monotonie, et parfois la laideur de la construction moderne, et de la publicité contemporaine. Sur les murs il a voulu de l'art, de l'art capiteux, de l'art de lumière, et il a créé des affiches qui, réunies, forment le plus curieux monument qui soit de la chronique parisienne appliquée à l'activité industrielle.

« Dans cette essence de Paris qu'il distille, a écrit HUYSMANS, il abandonne l'affreuse lie, délaisse l'élixir même, si corrosif, si âcre, recueille seulement les bouillonnements gazeux, les bulles qui pétillent à la surface.

» Il verse une légère ivresse de vin mousseux, une ivresse qui fume, teintée de rose; il la personnifie, en quelque sorte, dans ses femmes délicieuses par leur débraillé qui bégaye et sourit, sans cri vulgaire. Il prend une fille du peuple, à la mine polissonne,

Croquis inédit de JULES CHÉRET

au nez inquiet, aux yeux qui s'allument et qui tremblent, il l'affine, la rend presque distinguée sous ses oripeaux, fait d'elle comme une soubrette d'antan, une friponne élégante dont les écarts sont délicats... Il fait, à ce point de vue, songer aux dessinateurs d'il y a cent ans; il est, si l'on peut dire, le XVIII[e] du XIX[e] siècle. »

Il ne s'est pas embarrassé de mélancolie; il ne s'est pas courbé sur les problèmes arides de l'existence; il a voulu dire un sourire de jeunesse et de gaîté, chanter des hymnes éclatantes à la grâce, à la joliesse, à la coquetterie, comme pour enseigner aux gracieuses, aux jolies et aux coquettes, qu'il ne fallait pas s'attrister sur l'avenir si l'on voulait prolonger, le plus possible, le présent où elles étaient gracieuses, jolies et coquettes; et il a été un médecin d'âme, un médecin triomphant, à qui ne résiste pas notre atonie de convalescents. Oh ! les danseuses de CHÉRET ! Je me souviens les avoir entendu fêter dans une piécette qui fut longtemps jouée sur les boulevards; on y chantait :



O fleur du Paradis, danseuse de Chéret,
Si ton éternité n'est faite que d'un rêve,
Et si ta vision divine m'apparaît
Pour dissiper ma peine en une clarté brève,

O fleur du Paradis, parle, danse, souris !
Au ciel envole-toi pour narguer les étoiles,
Et reviens, dérobant à leurs regards surpris,
Des éclairs pour broder la pâleur de tes voiles.

Comme les cheveux d'or qui flottent sur ton cou,
Tout est lumière en toi, frisson, parfum, caresse;
Sois folle, je te veux folle, car je suis fou;
Laisse à plus d'abandon ta grâce enchanteresse.

O fleur du Paradis, danseuse de Chéret !
Toi dont la jupe est plus légère que la brise,
Fille à qui l'on voudrait confier un secret,
Comme le papillon à la fleur qui le grise;

O fleur du Paradis, mets ton ivresse, un jour,
Dans mon cœur dégoûté de sa monotonie;
Que ton rayonnement soit un peu de l'amour,
Danseuse de Chéret, qu'éclaire le génie !

Fais-moi vivre le rêve en ta grâce marqué !
Et, depuis que mes yeux se brûlent de leur flamme,
Frissonne à mon désir, par ta chair évoqué,
Mystère féminin, dont j'ai deviné l'âme !

*
* *

Mais CHÉRET n'a pas fait que des affiches; le Conseil Municipal de Paris voulut que l'Hôtel de Ville eût une grande œuvre de lui, de lui qui avait tant fait pour que les murs ne fussent plus maussades; et le Conseil, bien inspiré, confia au peintre la décoration d'une salle importante de l'édifice municipal, où PUVIS DE CHAVANNES, ROLL, BESNARD, HENNER, et d'autres parmi les meilleurs, ont exécuté des pages justement célèbres.

... Et voici que c'est du Rêve que JULES CHÉRET a entrepris de peindre sur les murs de l'Hôtel de Ville. La salle qui lui fut attribuée est, grâce à lui, une des plus curieuses avec sa décoration complexe et variée. CHÉRET a voulu, en effet, que nul autre concours que le sien ne contribuât à l'ornement de la salle, et, à côté des peintures à figures, on y trouve des parties secondaires, qui ne comportent qu'un élément d'ornementation, et qui ont sollicité le maître comme les parties les plus importantes de l'œuvre. Il y a d'abord quatre grands panneaux où CHÉRET représente : la *Musique*, la *Danse*,

Croquis inédit de JULES CHÉRET

la *Comédie*, la *Pantomime*. Pour qui connaît le talent du peintre, il est évident qu'il y avait là pour lui matière à une extraordinaire fantaisie; et jamais il ne fut plus en verve; c'est que la verve chez lui est soutenue — il n'est pas inutile de le dire — par une étude continue; on a prétendu que CHÉRET n'était qu'un improvisateur : soit! Mais ce qu'on n'a pas révélé, c'est que CHÉRET, s'il est capable de jeter sur la toile une vaste composition, dans la fièvre, qui est bien près d'être la fièvre du génie, c'est que CHÉRET se place constamment en face de la nature, et l'étudie, et lui demande tous ses mouvements, tous ses frissons, toutes les nuances par où s'expriment les passions, les sentiments et la vie. Ce qu'on oublie de raconter, c'est que ce faiseur d'affiches, bien plus que certains illustres, écrasés — et écrasants — de solennité, donne chaque jour de longues heures au dessin, avec le modèle sous les yeux. Ce qu'il fait par la suite, n'est qu'une récitation graphique des interrogatoires jamais lassés, auxquels la nature a répondu devant lui; c'est qu'il n'est pas un geste qu'il exprime, dont il n'ait cent fois contrôlé l'exactitude au cours de ses séances; c'est que sa lumière même qui semble imaginée, n'est que la résultante d'une étude parfaitement raisonnée, en dehors des traditions d'école, et avec cette école autrement vaste, qui a pour domaine infini, la vérité.

Aussi, dans ses quatre grandes compositions, quelle solidité d'établissement! Comme tout cela est d'aplomb, comme tout cela est construit — sans avoir jamais l'air d'une construction. Et comme tout cela contient de la science, en affectant cependant, pour ceux qui ne se donnent pas le temps d'y réfléchir, une extraordinaire et légère facilité.

La *Musique :* des âmes qui s'ouvrent, des oreilles qui écoutent, un saisissement silencieux de la part de ceux qui entendent; mélodique et symphonique, de la part de ceux que règle la mesure; la *Danse :* le rythme du mouvement, la souplesse du geste, l'abandon de la force pour le triomphe de la grâce; ondulations, transparences, parfums; la *Comédie :* la résurrection de la tradition au temps de MOLIÈRE; la marche noble, l'expression où l'esprit parle par les yeux, où le cœur parle par l'intensité du geste; la *Pantomime :* toute la farandole de la comédie italienne, ces types éternels et d'une éternelle gaîté, ou d'une puissance tragique éternelle, des masques jetés sur la réalité de la vie, et la réalité de la vie démontrée par l'ironie d'un masque!

A côté de ces grandes compositions d'une verve incomparable et d'une admirable puissance, sous leur aspect riant et aisé, à côté de ces fantaisies d'une signification empoignante, l'artiste a consacré quatre panneaux plus étroits aux jeux et aux enfants; et là, plus encore que dans les grands panneaux, il s'est efforcé d'être le peintre moderne par excellence. Les enfants qu'il montre, en grappes vivantes, dans des ambiances qui pétillent comme des bouquets d'artifices, ce sont les petits que nous voyons autour de nous, avec la joliesse aiguë que leur fait la mode

Croquis inédit de JULES CHÉRET

du jour. Plus d'amours joufflus, plus de petits saucissons roses exposant aux brises qui passent leurs nudités glacées : des petits et des petites rencontrés aux Champs-Elysées et au Parc Monceau, dans leur délicieuse coquetterie, dans leur nature de somptueuse fête, dans leurs toilettes qui aggravent leurs mines espiègles; et les voilà, les mains avides de tout l'arsenal des jouets, tambours, sabres de fer-blanc, chevaux de bois, polichinelles, guignols, poupées, etc.; des cris, des rires, des cocasseries, la gaîté, la gaîté insouciante, qui est comme la fièvre du vivre, le vivre qui ignore tout, et qui s'ignore soi-même. Ah! les belles et bonnes pages, et le bel art lumineux, et vrai, et sain! Les belles notes de soleil et de printemps, et de jeunesse! Le souffle ardent de ce qui évolue à la grande lumière, sous le regard ému et tendre! Il n'y a pas au XVIII[e] siècle d'artistes qui aient imaginé rêve plus séduisant : JULES CHÉRET a fait là une grande œuvre.

Mais, quand j'ai vu d'ensemble cette prestigieuse décoration, je n'en prends pas moins de plaisir à considérer les pastels et les sanguines du maître, ces feuillets d'un art extraordinairement affiné, sous son aspect de franchise et de liberté, qui aident à corriger l'opinion courante jugeant parfois avec une incompréhensible légèreté, l'immense effort accompli par ce coloriste, dont l'influence aura été si réelle, si manifeste, sur les hommes de son temps.

Notre collaborateur GEORGES LECOMTE, qui n'est pas seulement un romancier de premier rang, mais encore un critique averti et sagace, a consacré d'éloquentes pages à l'œuvre de CHÉRET, et j'en veux détacher quelques lignes qui synthétisent bien l'essence même de son génie. « C'est vraiment, écrit-il, un poète aux plus fraîches, aux plus riantes imaginations, que ce peintre si épris de beauté moderne, et capable de mettre au service de ses jolis rêves les dons les plus prestigieux du coloriste et du dessinateur. C'est le poète brillant, alerte, spontané, de tout ce qu'il reste de grâce et de joie dans la vie contemporaine, le poète des simples élégances de la femme, de sa chair fardée rayonnant sous les féeriques éclairages, de ses toilettes à la fois somptueuses et légères qui, moulant son corps gracile, dodu et comme crispé de toute la vie nerveuse qui le soutient, volètent, claquent, frissonnent autour des gorges tendues, des hanches rebondies, du paraphe harmonieux des jambes repliées ou pirouettantes; c'est l'interprète passionné des fêtes de Paris, de son vertige d'amour et de plaisir, de ses jolies élégances court-vêtues et chiffonnées, de ses frénétiques allégresses, de sa chevauchée, convulsive mais éblouissante, vers le mirage des bonheurs artificiels. »

Et c'est une joie pour le BOURGEOIS DE PARIS, d'avoir eu l'occasion de dire ici, à propos de la délicieuse affiche que le maître a conçue pour le *Figaro*, toute l'admiration qui le retient devant son œuvre, que ne désavouerait ni WATTEAU, ni FRAGONARD, ni LANCRET, ni PORTAIL : et ceci n'est pas un mince éloge.

UN BOURGEOIS DE PARIS

Croquis inédit de JULES CHÉRET

LE CHAT
LA BELETTE
ET LE
PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La Belette avait mis le nez à la fenêtre. « —
O Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
O là, Madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les Rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etait au premier occupant. « —

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par Mlle M. LECONTE, de la Comédie-Française.
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA.

C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage : « —
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
(Le premier occupant), est-il une loi plus sage ? —
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »
C'était un Chat vivant comme un dévot ermite,
Un Chat faisant la chattemite.
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants aux rois.

LA FONTAINE



Au Café Quadri

à Ugo Ojetti

Nouvelle inédite

de M. Henri de Régnier

VOUS avez bien fait de venir à Venise au printemps, si vous ne la connaissiez qu'à l'automne. Elle est aussi belle, mais différente, moins somptueuse et moins grave, mais d'une grâce plus fraîche et plus tendre ! La langueur de l'air y prend alors une sorte de vivacité. En Avril, ce n'est pas la beauté soutenue de Septembre, c'est quelque chose d'incertain et de chanceux. Du reste, Venise est toujours Venise.

Il parlait d'une voix basse et sourde. Nous étions assis à une de ces petites tables que le Café Quadri installe en plein air, et qui encombrent, au dehors des galeries, un coin des larges dalles de la Place Saint-Marc. Je regardais à travers la fumée de mon cigare l'angle du Palais Ducal, car nous étions tournés vers la Piazzetta. Des gens allaient et venaient. A nos pieds, des pigeons piquaient sur la pierre des grains de blé. Un marchand offrait de table en table des fruits glacés enfilés à une mince baguette de bois. Un autre proposait des cartes postales. J'en choisis une. Elle représentait le Campanile. Mes yeux allèrent vers l'enclos de planches qui entourait l'endroit où s'élevait auparavant la noble tour.

— Dire qu'il y a des gens pour prétendre que c'est mieux ainsi ! Tenez, mon cher, il paraît même que nous sommes au meilleur point de vue pour juger de l'amélioration ! J'ai entendu cela à la table d'à coté — des Vénitiens — hier, car je viens ici tous les jours. J'y passe la journée. C'est même étonnant que nous ne nous soyons pas encore retrouvés là depuis plus d'une semaine, dites-vous, que vous êtes à Venise.

Je le considérais pendant qu'il parlait, toujours de la même voix sourde et basse. J'aurais pu passer vingt fois devant lui sans le reconnaître. Pourtant, sans être lié avec lui, nous fréquentions le même monde, nous avions des amis communs



et nous étions en relations de politesse. Etait-ce bien le même homme que je revoyais aujourd'hui ? Il n'avait jamais été beau,

mais un air de force et d'intelligence le rendait plaisant. Je me rappelais sa parole nette, haute, assurée, et sa voix était maintenant assourdie et comme accablée. Il paraissait épaissi, courbé; ses cheveux grisonnaient, son visage était vieilli. Sa tenue même, habituellement élégante, montrait une négligence singulière. En reposant sur la table la carte postale que je lui avais tendue, je remarquai ses ongles noirs. S'aperçut-il de mon regard, mais il retira vivement sa main et se mit à rire nerveusement.

— Il est vrai que j'ai dû changer depuis que nous ne nous sommes vus, et peut-être plus que je ne pense. Que voulez-vous, mon cher, je ne consulte guère mon miroir. Qu'importe à quelqu'un qui sera peut-être demain au fond de la lagune ou couché sur son lit d'hôtel avec une balle dans la tête! Mais c'est vrai, vous ne savez pas. Du reste, comment sauriez-vous? Bah, je puis bien vous le dire? Il me semble qu'ici mieux qu'ailleurs on peut écouter un importun. Pour vous distraire, vous regarderez le ciel, les marbres... Ah! moi aussi, j'ai bien aimé Venise et ses canaux, et ses rues, et cette place sublime et délicieuse, et San Marco avec ses chevaux d'or, et ce grand Campanile rouge.

Ses yeux semblèrent chercher sur le ciel la tour absente, et il les ferma un instant comme pour la retrouver debout au fond de son souvenir.

— Oui, j'ai été comme vous, j'ai adoré cette ville charmante, mélancolique, si riche et si humble et qui semble bâtie en couleurs dans de la lumière. Pendant plusieurs années de suite je suis venu y passer ce mois de Septembre, beau entre tous. J'avais des amis, mais vous les avez connus : les Berlemont, sa femme est morte d'un accident de chasse... Elle était charmante. Ils possédaient alors le petit Palais Alfizzi, sur le Campo San Stefano. Vous voyez cela, avec des rosaces de marbre rose et vert. Ce sont eux qui m'ont appris Venise. Ah! les Septembre du Palais Alfizzi! Le souvenir m'en revenait souvent. Il y a trois ans, j'étais à Paris, l'hiver, je m'ennuyais. J'avais eu des chagrins. Un soir, je me dis : Je vais aller là-bas; je n'ai jamais vu le printemps sur la lagune. Je vais l'y attendre. On était au mois de Mars. Je partis, et je descendis à l'hôtel. Les premiers jours furent durs. Une de mes promenades favorites était le Campo San Stefano. J'y passais souvent et je m'y arrêtais à son puits de marbre, devant la façade du Palais Alfizzi. Berlemont, après la mort de sa femme, l'avait vendu à un certain comte Perletti qui, cette année, le louait à une dame américaine. J'appris cela par le peintre Marans que j'avais rencontré à l'Académie en train de copier un Guardi. Un jour que, sur le Campo San Stefano, je regardais la fenêtre qui avait été celle de ma chambre, la porte du Palais Alfizzi s'ouvrit et un domestique vint à moi. Il me salua et me remit une lettre. La locataire du Palais m'écrivait qu'elle savait par un ami que j'habitais là autrefois et que, si je désirais revoir l'intérieur de la maison, j'étais libre d'y pénétrer. La lettre était signée Bessie et d'un nom de famille que je vous tais.



» Je suivis le domestique qui m'avait apporté le billet. Dès l'entrée, je reconnus que rien n'avait été changé au Palais Alfizzi. Les deux grandes lanternes de galères, en fer forgé, se dressaient toujours au bas de l'escalier. Le domestique me précédait de pièce en pièce; elles étaient vides. Ma visite terminée, je laissai sur ma carte un mot de remerciement.

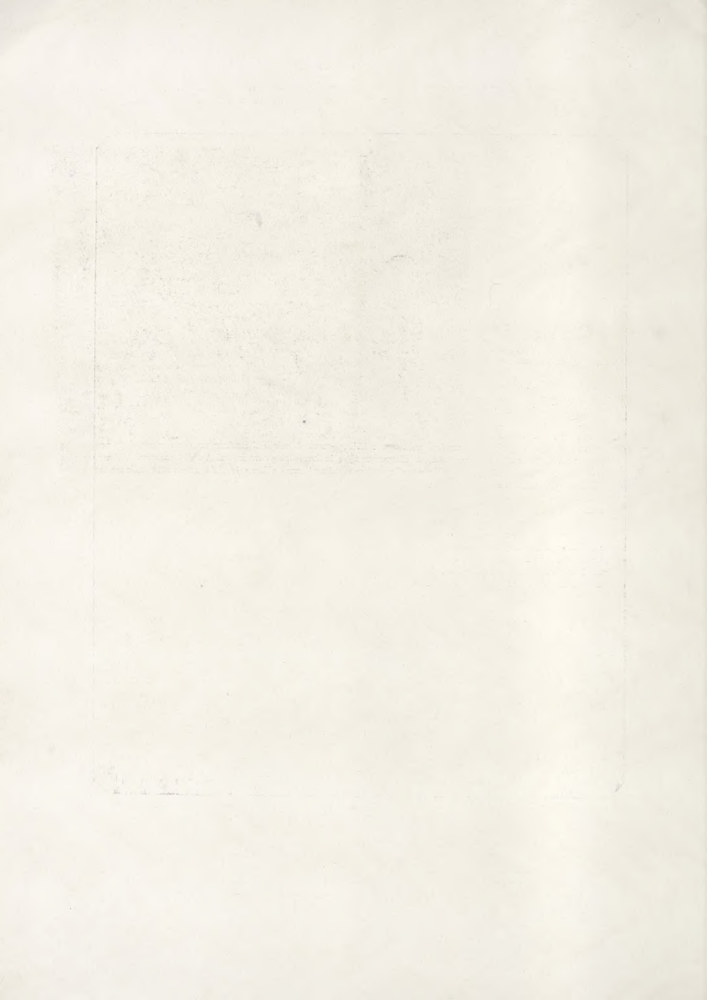
» Le lendemain matin, à l'Académie, Marans, tout en copiant son Guardi, me raconta ce qu'il savait de l'étrangère. Elle vivait seule, voyait peu de monde. Son mari possédait de vastes plantations de coton en Louisiane. Elle séjournait en Europe depuis plusieurs années et s'y disait fixée définitivement. Elle était jeune et très belle. Il m'offrit de me mener chez elle, J'acceptai. Huit jours après, je ne quittais





L'HEURE SILENCIEUSE

par Maxime Faivre



plus le Palais Alfizzi, j'y dînais régulièrement, j'y passais mes soirées, je sortais avec elle à pied ou en gondole, je l'accompagnais partout. J'en étais amoureux fou.

Il reprit après un silence.

— Ce fut une vie étrange et passionnée. Le printemps s'était montré tout à coup, un printemps intermittent et perfide, avec des soleils, des averses, des nuées, des douceurs soudaines. Partout cette saison est dangereuse, mais ici elle dilate le cœur. Être amoureux à Venise, en avril! Nous parcourions la ville avec une sorte de frénésie délicieuse. Bessie semblait se plaire à ces promenades. Où ne sommes nous pas allés ensemble, durant ces journées, tantôt presque chaudes, tantôt brusquement refroidies! Nos pas ont parcouru toutes les « calle » ; notre gondole a sillonné tous les canaux. Quelquefois il pleuvait Nous laissions finir l'ondée à l'abri d'un des ponts de marbre, ou bien, sous le felze, nous voyions la pluie ruisseler aux vitres en larmes longues et douces. J'ai passé des heures avec elle dans cette petite maison mouvante et noire. J'aimais Bessie. Je le lui avais dit.



» La première fois où je lui parlai de mon amour, elle ne parut ni offensée ni surprise et m'écouta attentivement. C'était dans l'étroit jardin du Palais Cappello, auprès d'une de ses statues ébréchées. Les cloches d'une église voisine sonnaient dans le ciel clair. Elle continuait à marcher sur le sable de l'allée. Dans mon trouble, j'oubliai de donner le pourboire à la vieille femme qui nous avait introduits et ce fut Bessie qui sortit de son porte-monnaie la pièce d'usage. En remontant en gondole, elle me regarda dans les yeux. Puis elle me fit remarquer à une fenêtre un débris de sculpture.

» Ah cet aveu du jardin Cappello, l'ai-je assez renouvelé! Elle l'accueillait toujours de même avec sérieux, mais en détournant la conversation. Les jours passaient. J'étais dans un état d'énervement extrême. Enfin, un soir, chez elle, je fus pressant. Elle m'écoutait, assise dans un de ces grands fauteuils en bois doré, d'une rocaille outrée et qui partout ailleurs seraient un peu ridicules, mais, ici, qui font bien. Je parlais depuis longtemps. Quand je me tus, elle me répondit avec une parfaite tranquillité que je ne lui déplaisais pas du tout, qu'au contraire je lui plaisais beaucoup, mais qu'elle ne serait jamais à moi, que prendre un amant lui eût semblé fort naturel, qu'elle en avait eu plusieurs, que du reste elle était libre, mais que moi, non. Elle ne voulait pas. Elle regrettait, mais n'y pouvait rien, et elle me donna rendez-vous pour aller le lendemain ensemble à Torcello.

» Croyez-vous que j'aie fui? Non, n'est-ce pas. Le lendemain, j'étais là, à l'heure dite. Ce fut une journée affreuse et je souffris cruellement. Nous regardâmes longtemps les damnés de la vieille mosaïque qui, dans l'or fondu, tordent leurs membres grêles et difformes. Ah! cette église humide et saline, au milieu de cette île molle, avec son canal étroit traversé d'un pont ruiné et sa lagune fiévreuse! J'aurais voulu y respirer la mort. Mon supplice dura des jours et des jours. La présence continuelle de cette femme le rendait plus douloureux encore. Elle me parlait souvent de mon amour, comme d'une chose qui lui fût non pas indifférente, mais qui ne la concernait pas, à quoi elle ne pouvait rien. J'avais cessé de la supplier. Mon tourment me rongeait sans qu'elle eût l'air de s'en apercevoir.

» En finir! Oui. Mais auparavant, je tenterais un dernier effort. Vous allez me dire que j'en choisis singulièrement l'endroit, mais je n'étais plus maître de mon cœur. Ce fut en nous promenant sur cette place. Une fois encore, je lui peignis ma torture. Nous étions juste au pied du Campanile. Soudain je la vis se diriger vers la porte par où l'on entrait dans la tour en me disant : Montons là-haut, mon cher, le grand air vous fera du bien. Je compris que mon agitation pouvait être remarquée des passants et je la suivis la tête basse.

» Vous êtes sans doute monté au Campanile de San-Marco lorsqu'il était debout. Le portier recevait la monnaie. C'est, dit-on, ce bonhomme qui a été la cause de l'accident. Sa cheminée fumait. Pour remplacer un tuyau, on enleva des briques et ce fut ainsi que l'ange d'or tomba les ailes ouvertes. Nous commençions à gravir la pente en spirale qui mène à la plate-forme. Bessie marchait devant. Je ne la suppliais plus, je pleurais. J'étais résolu à enjamber la balustrade et à aller m'écraser en bas, sur la dalle. Je souffrais trop. Peu à peu, elle m'avait devancé. Je l'appelai. Je l'entendis rire. Elle était déjà en haut. Quand j'y parvins à mon tour, l'air me souffla au visage. La plate-forme était vide. Je ne voyais plus Bessie. La grosse cloche suspendue aux poutres pendait, immobile, comme un énorme fruit de bronze. Tout à coup, je sentis deux mains sur mes yeux humides. Je tournai brusquement la tête. Ma bouche rencontra une bouche qui se posait sur la mienne...

Son visage morne s'illumina d'une expression d'extase. Mes yeux suivirent les siens dans la direction du Campanile détruit dont ils revoyaient, j'en suis sûr, en ce moment, la

haute forme rouge, puis il les abaissa vers la dalle où un pigeon familier, repu de grains, roucoulait avec douceur, en gonflant son cou ardoisé.

— Je vous dirai peu de chose, reprit-il, des jours qui



suivirent ni du temps que nous passâmes à Venise. Sommes-nous restés enfermés au Palais Alfizzi ou avons-nous continué nos promenades? Je ne sais. Moi, si sensible jusqu'alors à l'aspect des choses, si habitué à les mêler à mes sentiments, j'y devins tout à coup indifférent. Je ne sus plus rien de Venise à partir de ce jour où, du haut du Campanile, la main de Bessie dans la mienne, j'avais aperçu pour la dernière fois la ville merveilleuse et disparue. Dès lors je ne vis que le seul visage de ma maîtresse. Je ne cessais pas de le contempler. Chacune de ses expressions se fixait dans ma mémoire et, aujourd'hui encore, quand je pense à elle, ce n'est pas seulement elle que je vois, mais tous ses visages successifs, différents et nombreux, en une sorte d'enchaînement cinématographique. J'ai dans les yeux des centaines, des milliers de Bessie et qui pourtant n'en font qu'une, celle que j'aimais dans une ineffable lumière de joie et d'amour, car j'étais heureux du bonheur le plus complet, le plus absolu et, si j'ose dire, le plus singulier.

» On dit volontiers, n'est-ce pas, que le bonheur rend peureux. Eh bien, moi, je ne pensais pas un instant que le mien pût être éphémère et caduc, je ne pouvais pas penser qu'il ne fût pas certain et indéfini. J'étais convaincu de sa durée. Le passé et l'avenir avaient disparu de mon esprit pour donner toute la place au présent. L'idée ne me venait pas d'interroger ma maîtresse sur ses projets. Son passé me semblait également je ne sais quoi de superflu et d'inutile. Il m'en était resté seulement qu'elle était libre de sa personne. Sa séparation d'avec son lointain mari d'Amérique, sans que la rupture fût légale, n'en était pas moins définitive. Elle n'appartenait à rien d'autre qu'à celui à qui elle s'était donnée.

» Ce soin de sa liberté se marquait en de certains détails de sa vie. Elle habitait le Palais Alfizzi tel qu'elle l'avait loué. Elle n'y avait pas assemblé ces petits objets personnels qu'une femme aime à répandre autour d'elle pour montrer qu'un lieu dépend de sa fantaisie et de son goût. Elle avait peu de robes. Je m'aperçus de ce dernier trait quand une dépêche me rappela brusquement à Paris. Cette nouvelle ne me troubla guère. Je n'eus pas une minute la crainte que Bessie ne m'accompagnât pas. Je ne me trompais point. Elle me déclara qu'elle serait prête le lendemain. A la gare, je la vis arriver, à l'heure juste, avec deux grandes malles, solides, fortes, commodes. C'était tout. Aucun autre bagage ne la suivait. Elle avait là-dedans de quoi être elle-même, élégante, raffinée. Elle portait, ce jour-là, un chapeau délicieux. A Paris, je dus m'occuper de l'affaire qui m'y ramenait. Bessie alla loger dans un hôtel de l'avenue d'Iéna et notre vie de Venise recommença. Je ne sais si le bonheur se lit sur les visages, mais le mien ne parut point plaire aux quelques personnes que le hasard ou la nécessité me fit rencontrer. Sentirent-ils à quelle distance je me trouvais d'eux, mais ils s'écartèrent de moi comme si j'eusse cessé d'être un des leurs? L'homme heureux est-il une sorte de monstre?

» Nous restâmes tard à Paris et, après un court voyage à Fontainebleau, nous y revînmes, au milieu de l'automne. L'hiver passa ainsi et je continuai à vivre la même vie monotone et prodigieuse. Le printemps reparut, l'été arriva. Mon bonheur avait pris quelque chose d'éternel. Je ne songeais jamais à la mort, à la vie non plus, car ce qu'on appelle ainsi me semblait un état différent de celui où je vivais et sans rapport avec lui. Aussi je ne m'intéressais plus à rien. Je ne lisais pas. Je n'ouvrais plus les journaux ou, si j'y jetais un coup d'œil, ce qu'ils rapportaient me paraissait se passer dans une autre planète...

» Ce fut donc un hasard singulier qu'un jour — je devais aller chercher de bonne heure Bessie à l'hôtel pour la conduire au théâtre — m'étant habillé avant dîner, je ramassai un numéro du *Figaro* qui traînait sur un fauteuil. Je me souvenais très bien en avoir déchiré la bande, le matin, et qu'en déchirant cette bande je pensais que je ne verrais pas Bessie de la journée, à cause d'un rendez-vous à l'autre bout de Paris, toujours la suite de cette affaire qui m'y avait rappelé de Venise, l'été précédent. Durant toute l'après-midi je n'avais songé qu'au moyen d'en avoir fini pour être chez Bessie à l'heure convenue. J'avais réussi à rentrer assez tôt pour avoir un quart d'heure à perdre avant de me mettre à table et, assis dans le fauteuil, je déployai le journal... Le Campanile de Saint-Marc était tombé!



» Je ne saurais vous dire ce que j'éprouvai à cet instant. Certes j'aimais ce Campanile rouge au-dessus de la Ville des Eaux, mais cette catastrophe matérielle n'avait pas de quoi me troubler

au point de me dresser livide, tremblant et la sueur au front, avec une impression d'angoisse si affreuse que je reculai d'un pas en me voyant dans la glace. Je savais qu'un malheur épouvantable venait de m'arriver et je poussai un cri : Bessie !

» Dans la rue, je me mis à courir. Quelques personnes se retournèrent. Je sautai dans un fiacre qui passait vide. Comme je traversais le vestibule de l'hôtel, le portier s'avança vers moi. Il avait à la main sa casquette galonnée. Il me parlait. Je ne compris ce qu'il m'avait dit que beaucoup plus tard, quand je me réveillai dans mon lit. Dans l'après-midi de ce jour fatal, Mme X. avait soldé sa note, fait charger ses malles sur un fiacre et quitté l'hôtel de l'avenue d'Iéna, sans dire où elle allait... Et voici pourquoi, vous ne m'auriez pas reconnu si je ne vous avais pas parlé, pourquoi, je viens ici, chaque jour, et pourquoi, mon cher, j'ai les ongles sales...

Il les regarda un instant en silence, puis il reprit d'une voix encore plus sourde et plus basse :

— Dès que j'ai pu me traîner je suis venu à Venise. J'ai choisi cette table. Il faut bien que je m'assoie; je ne peux pas me tenir debout longtemps. La tête me tourne aisément. Alors je m'installe sur cette chaise et je regarde. Peu à peu, il me semble voir le Campanile sortir de cet enclos de planches; il se reconstruit dans ma pensée et devant mes yeux. Il grandit, il monte, robuste, hautain et pourpré. L'Ange d'or ouvre de nouveau ses ailes au sommet. Alors je retrouve la joie éprouvée là, jadis; je la revis, je m'en enivre; puis la vieille tour rouge oscille sous mes pieds. L'Ange d'or se précipite en bas les ailes fermées. Tout s'écroule et s'effondre sous moi et je m'abîme en mon malheur et mon désespoir. Alors je compare, je réfléchis, je délibère. Vivre ou mourir? et je pèse mon bonheur passé et ma torture présente. Mourir c'est finir ce tourment qui me ronge, mais c'est aussi perdre le souvenir de ma joie. Vivre c'est sentir mon cœur se briser chaque fois que je respire, mais c'est aussi le sentir se dilater au souffle qui l'a empli ! Ne me dites pas ce que vous feriez à ma place, vous ne savez pas ce qu'est ma souffrance, vous ne savez pas ce qu'à été mon bonheur...

Il se tut. Sa main s'était de nouveau posée sur la table. Je la pris entre les miennes. Il sourit.

— Allons, il ne faut pas que vous restiez ici. Venise vous appelle, mon cher. Vous avez le temps d'aller voir se coucher le soleil à San Giorgio Maggiore. Adieu et merci. »

Je me levai et m'éloignai.

Les jours qui suivirent, je fis plusieurs promenades aux environs de Venise, sur la lagune ou en terre ferme. Je visitai à Castelfranco la Villa Maser construite par Palladio et, à Strà, la Villa Nazionale, construite pour les Pisani; j'allai à Burano et à Chioggia. Du bateau qui me ramenait de la Ville des Filets et de l'Ile des Dentelles, je vis Venise sortir de l'eau. Elle était belle mais le Campanile rouge manquait à sa parure. J'y pensais en traversant la place Saint-Marc pour aller chez Cook prendre mon billet de sleeping. Je partais le lendemain. Il faisait beau. Le Café Quadri étalait ses petites tables sur les dalles tièdes. Mon ami n'était pas là. La table où je m'étais assis avec lui était occupée par deux officiers et par un jeune homme qui portait une singulière cravate verte, comme on en vend à la Merceria ou sur le Rialto. Tous trois fumaient de longs Toscani. J'en allumai un, et je rentrai à l'hôtel.

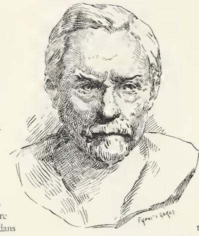
HENRI DE RÉGNIER



Illustrations de M. P. FRANC LAMY

La Place de Breteuil

Autrefois et Demain



PASTEUR
Buste d'après la maquette de Falguière
Exécuté par V. Peter
(Croquis de F. Garat)

DANS quelques jours une nouvelle statue de Pasteur se dressera au centre de la place de Breteuil, à l'endroit même d'un monument que tout le monde a connu, mais n'a pas admiré : le *Puits Artésien de Grenelle*.

S'il faut en croire beaucoup d'historiens et M. Henry Houssaye, en particulier, les quartiers environnants auraient eu leur page dès l'origine de notre histoire parisienne. Ce serait, en effet, dans la plaine de Grenelle, et plus précisément dans la partie comprise entre la Seine, l'avenue de Suffren et les rues Croix-Nivert et de Javel, que Labienus, lieutenant de César, aurait taillé en pièces une armée gauloise, commandée par Camulogène, de la nation des Aulerques d'Évreux, l'an 52 avant l'ère chrétienne.

Dans l'histoire, on appelle cette bataille : « le premier siège de Paris ». La licence est plutôt excessive. Paris n'existait pas ; et Lutèce, à notre sentiment, n'avait aucun des caractères ni des aspects d'une ville ou d'une place qu'il eut fallu assiéger. Aussi bien Lutèce, considérée comme citadelle *(oppidum)* des Parisiens *(Parisii)*, était située dans l'ile de la Cité, assez éloignée de la plaine de Grenelle, on en conviendra. Nous ajouterons qu'il ne nous est nullement prouvé qu'il y eut des Parisiens dans l'armée de Camulogène.

Revenons bien vite à notre plaine de Grenelle.

Une tradition veut que Clovis l'ait donnée en propriété à la Basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, devenue plus tard l'Abbaye de Sainte-Geneviève. Quoi qu'il en soit, les premiers travaux de dessèchement paraissent avoir été exécutés à l'époque mérovingienne ; et on voit, par d'anciens titres que la puissante Abbaye possédait de ce côté-là des prés en un canton appelé *Javet*, dont le nom a été corrompu en celui de *Javel*.

Ce fief de Sainte-Geneviève était limité à l'orient par un autre fief ecclésiastique, dont la limite est facile à obtenir : il suffit de prolonger sur un plan l'avenue de Suffren jusqu'à la rue Lecourbe. Tout le territoire de gauche, par conséquent du côté du Champ-de-Mars, appartenait à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés ; c'était la Garenne *(Garanella)*, dont on a fait *Grenelle*.

Au moyen-âge, il n'y avait encore là qu'une plaine déserte. Toutefois, dans un espace que limitent aujourd'hui l'avenue de Suffren et les rues Dupleix et Desaix, s'élevait un château, dont les dépendances s'étendaient jusque vers la Seine ; une ferme et quelques maisons le joignaient. Ce château appartenait à la famille de Craon, mais ce n'était pas là qu'habitait Pierre de Craon, seigneur de la Ferté-Bernard et de Sablé, qui tenta d'assassiner le connétable Olivier de Clisson, dans la soirée du 13 juin 1392, au carrefour que forment les rues Saint-Antoine et de la Culture-Sainte-Catherine, actuellement rue de Sévigné. Le logis de ce gentilhomme de grande route était situé sur partie de l'emplacement de la mairie du IVe arrondissement.

Le château de Grenelle avait haute, moyenne et basse justice, relevant de l'Abbaye de Sainte-Geneviève ; les maisons qui en dépendaient étaient de la paroisse Saint-Étienne-du-Mont, et l'on conviendra que s'ils suivaient scrupuleusement les offices religieux, ces premiers *Grenellois* ont bien mérité sinon le paradis, au moins le purgatoire.

Longtemps cette région conserva son aspect agreste, un peu sauvage, et telle est bien l'impression qui se dégage d'un vieux dessin de Claude Chastillon, et qu'on peut dater de la fin du seizième siècle. Elle s'anima cependant quand des moulins vinrent y agiter leurs grands bras. C'étaient le moulin de la Pointe, à l'angle de la rue des Fourneaux et de la rue de Vaugirard ; le moulin de la Folie, rue de Sèvres, un peu à l'orient de la rue Cambronne, et le plus fameux, le plus joyeux, le plus fréquenté: le moulin de Javel, tout proche la Seine et vis-à-vis le Point-du-Jour. Le peuple se réunissait sous leurs tonnelles pour



LE CHANTIER DU MONUMENT PASTEUR
(Dessin de Francis Garat)



BAS-RELIEF DU MONUMENT

boire le vin clairet, manger de la galette chaude, et, le soir, à l'ombre du Chèvrefeuille et de l'Épine-Vinette, plus d'un mariage s'y faisait, sans tabellion ni curé.

Le moulin de Javel fit la célébrité de ce canton bien avant qu'on y fabriquât — Louis XVI régnant — dans une grande fabrique de produits chimiques connue sous le nom de manufacture de Monseigneur le comte d'Artois, la composition appelée *Eau de Javel*. Rabelais l'a citée, cette guinguette, et Dancourt a fait représenter à la Comédie-Française un petit acte, repris, croyons-nous, par Scribe, et pour lequel on avait emprunté au moulin de Javel son nom en guise de titre, et pour intrigue l'une des fréquentes aventures dont ses bosquets étaient les témoins plus ou moins discrets.

Un jour, le moulin de Javel eut la visite d'une reine... de la main gauche : Mme de Pompadour.

C'était dans le temps le moins frivole de son règne, où, de concert avec le marquis de Marigny, son frère, et l'architecte Gabriel, elle faisait activement travailler à l'École Militaire, dont la création paraît lui être réellement due, et pour laquelle, il faut le dire à sa gloire, elle dépensa une forte somme de ses propres deniers. — Afin d'être plus près de cette fondation qui la passionnait et n'avoir qu'à traverser la Seine en barque pour aller surveiller les travaux, elle venait loger à certains jours dans un pavillon qu'elle possédait sur le quai Debilly, nommé alors quai de Chaillot ou de la Conférence. Un joli parc en dépendait; il a disparu, ainsi que le pavillon pour faire place aux maisons qui portent les numéros 2 à 10 du quai Debilly.

A cette époque, l'aspect du quartier où se trouve la place de Breteuil, s'était sensiblement modifiée.

A la suite de la construction de l'Hôtel des Invalides, que, dans sa prime jeunesse chantera Louis Blanc, on avait tracé l'avenue de Breteuil, sans d'ailleurs la dénommer; la construction de l'École Militaire avait amené, dans les mêmes conditions d'anonymat, le tracé de l'avenue de Saxe; aussi encore, au point d'intersection, la formation d'un rond-point planté d'arbres : notre place de Breteuil.

BAS-RELIEF DU MONUMENT

Toutefois, Grenelle n'était encore qu'une vaste plaine en culture, où s'élevaient quelques îlots de peupliers; au loin, entre les rues actuelles de Javel et des Entrepreneurs, les « Maisons Blanches », de chétives masures bordaient la Seine, tandis qu'à l'extrémité septentrionale du Champ-de-Mars, soulignant, pour ainsi dire, le petit bras du fleuve, imparfaitement comblé, qui avait enserré le minuscule archipel groupé sous le nom collectif d'Ile des Cygnes, s'accroupissait un ouvrage de fortification, appelé le fort Thimburn, du nom d'un des gouverneurs de l'École Militaire, servant à donner *de visu* des notions pratiques aux jeunes officiers-élèves; c'était la promenade favorite de Bonaparte, s'échappant, vers le soir, de la petite mansarde qu'il habitait à l'École Militaire. La fenêtre de cette mansarde dominait le Champ-de-Mars, et peut-être la chercha-t-il du regard, lorsque, bedonnant, vêtu de velours nacarat, culotté de satin, coiffé d'un chapeau à plumes blanches, Napoléon présida à la distribution des Aigles, le 1er juin 1815.

L'Ile des Cygnes, dont la tour Eiffel marque assez bien le centre, n'existait plus, dores et déjà, qu'à l'état de souvenir, surtout depuis la construction du pont d'Iéna. Cependant elle avait eu ses beaux jours. Longtemps elle avait été une des promenades du dimanche chère aux Parisiens, qu'enchantaient ses gazons parfumés, ses touffes d'osiers et de saules, et, alentour, les cabarets où l'on servait matelottes et fritures.

De ces beaux jours, un témoin survit : une maison de piètre apparence, située à l'angle de la rue de l'Université et de la rue Jean-Nicot. Elle a été bâtie en 1675 par l'un des entrepreneurs de l'Hôtel des Invalides, et on y employa des matériaux que n'avait point absorbés le royal édifice : ce fut l'auberge du *Cygne Rouge*. Un pont de bois, jeté sur le petit bras de la Seine, lequel s'allongeait, dans la direction de la rue de l'Université, de la rue Jean-Nicot au boulevard de Grenelle, un petit pont de bois, existant encore en 1800, reliait l'île à l'auberge.

A la fin du dix-huitième siècle, ce cabaret était un lieu de rendez-vous galants et de parties fines. On y vit à plusieurs reprises, sous le règne de Louis XVI, le célèbre marin Paul Jones; et ce cabaret était si bien coté que le comte d'Artois, depuis Charles X, y vint souper avec Mlle Duthée et quelques intimes.

Au lendemain de la journée de Thermidor, Coffinhal, vice-président du Tribunal révolutionnaire, y chercha, dit-on, un asile provisoire. Un fanatique, ce Coffinhal! N'est-ce pas lui qui s'opposa au sursis de quelques jours demandé par Lavoisier pour mettre la dernière main à une découverte qu'il croyait utile, en s'écriant : « La République n'a pas besoin de chimistes! Une cruauté bête, d'ailleurs suspecte, qu'on aurait peine à pardonner à cet homme, malgré son honnêteté inattaquable.

Et, bizarrerie des événements! ce fut précisément assez près de là, dans les anciens bâtiments de la ferme de Grenelle (caserne Dupleix, du côté de la place Dupleix), que la Convention établit la poudrière dont elle confia la direction au *chimiste* Chaptal, celui-là que, dans l'intimité, Mlle Bourgoin appelait « papa clystère ».

Alors, de Grenelle, partaient chaque jour de longs convois de chariots transportant des munitions aux armées de la République. Une épouvantable catastrophe vint interrompre la fabrication. Le 31 août 1794, à sept heures et demie du matin, la poudrière sauta. « Au fracas qui accompagna l'explosion, chaque citoyen a cru que la foudre écrasait sa maison. Dans la direction du vent, la terre a été jonchée, à plus d'une lieue de distance, des débris de la charpente des bâtiments, divisés en parcelles grosses comme des fuseaux. A la porte de Chaillot *(quai de Passy, au droit de la rue Beethoven)*, à la Chaussée-d'Antin, sur le chemin de Franciade *(rue du faubourg Saint-Denis)*, etc., on a trouvé de ces canevas sur lesquels on étendait la poudre pour la faire sécher, des culottes, des chapeaux et autres lambeaux de vêtements arrachés aux malheureux ouvriers. » *(Annales de la République Française, 3 septembre 1794)*.

Les causes du sinistre n'ont jamais été bien déterminées. On en accusa le parti *Clichien*, dont le club se tenait rue de Clichy, dans l'ancien hôtel Saillard, plus tard prison pour dettes, et l'on invoque, à l'appui de cette opinion, l'extraordinaire complot, ne tendant à rien moins qu'au



LA STATUE DE PASTEUR
Telle qu'elle apparaîtra de loin

(Croquis de Francis Garat)

renversement du Directoire, qui est connu dans l'histoire sous le nom de *Conspiration de Grenelle*. C'était en effet sur le camp alors établi dans la plaine, au-delà du mur d'enceinte que M. DE CALONNE avait autorisé les fermiers-généraux à construire (1782), que devait être tenté le premier coup de main.

Le principal rendez-vous des conspirateurs était au *Soleil d'Or*, une auberge dont l'enseigne peinte en jaune sur fond blanc rayonne encore sur la façade de la maison portant le numéro 226 de la rue de Vaugirard. Là était le magasin d'accessoires, c'est-à-dire les piques, les fusils, les sabres, etc. ; un autre dépôt d'armes de tout genre, se trouvait au cabaret du *Canon ci-devant royal*, rue Saint-Dominique, 81, un bouge.

Le coup fut tenté dans la nuit du 9 au 10 septembre 1796 ; il échoua piteusement ; et, tandis que les chefs parvenaient à s'enfuir, éternelle histoire ! quelques comparses étaient arrêtés. On déporta les uns, on fusilla les autres. Et Grenelle demeura, jusque sous la Restauration, le théâtre des exécutions militaires.

Ces exécutions avaient lieu entre le mur d'enceinte et le château de Grenelle, l'*ancien château de Craon*, dont la caserne Dupleix occupe l'emplacement et, peut-être, conserve encore quelques vestiges.

C'est là que CHATEAUBRIAND vint pour assister à l'exécution de son cousin ARMAND DE CHATEAUBRIAND, condamné à mort avec plusieurs autres *chouans*. « J'arrivai tout en sueur une seconde trop tard, écrit-il dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Armand était fusillé contre le mur de l'enceinte de Paris. Sa tête était brisée ; un chien de boucher léchait son sang et la cervelle ».

A la même place, en 1812, on fusilla MALET, LAHORIE et GUIDAL ; là encore, le 19 août 1819, à six heures et demie du soir, LABÉDOYÈRE, arrêté dans le petit pavillon qui se trouve au fond de la cour du numéro 5 de la rue du faubourg Poissonnière, s'agenouillait devant un peloton d'exécution.

Ce fut le dernier soldat fusillé dans la plaine de Grenelle, le long de la vieille muraille fiscale, saluée à son origine par cette épigramme :

Le mur murant Paris
Rend Paris murmurant.

Elle s'ouvrait, du côté de la Seine, par la barrière de la *Cunette* (quai d'Orsay, au droit du boulevard de Grenelle); puis venaient successivement les barrières de *Grenelle* ou des *Ministres* (boulevard de Grenelle, en face la rue de Lourmel); de l'*École Militaire* (place Cambronne); des *Paillassons* (boulevard Garibaldi, 31) ; de *Sèvres* (boulevard Garibaldi, entre la rue Barthelemy et l'avenue de Breteuil). C'est entre ces deux dernières, et *intra muros*, que l'architecte GISORS construisit de 1810 à 1818 l'*Abattoir de Grenelle*, où, en 1900, nous avons vu le *Concours Hippique* et le *Salon* annuel de la *Société des Artistes Français*.


(Musée Carnavalet)
EXPLOSION DE LA POUDRIÈRE DE GRENELLE
le 14 Fructidor, an 2

L'abattoir de Grenelle faisait partie du groupe de « tueries » créées par le décret du 9 février 1810. Antérieurement à ce décret, on tuait au domicile des bouchers, et Paris empruntait à cette coutume vainement combattue par la municipalité au nom de la sécurité et de la salubrité publiques, son aspect le plus répugnant. — « Le sang ruisselle dans les rues, écrit en 1783, MERCIER dans son *Tableau de Paris*, il se caille sous vos pieds, et vos souliers en sont rougis. En passant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugissements plaintifs. Un jeune bœuf est terrassé, et la tête armée est liée avec des cordes contre la terre ; une lourde massue lui brise le crâne, un large couteau lui fait au gosier une plaie profonde ; son sang qui fume, coule à gros bouillon avec sa vie. Mais ses douloureux gémissements, ses muscles qui tremblent et s'agitent par de terribles convulsions, ses abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ses angoisses et les souffrances de son agonie, etc... » Reconnaissons une fois de plus que s'il nous fallait vivre dans le Paris de nos grands-pères, nous regretterions amèrement notre ville *haussmannisée*, quoi qu'il soit de mode d'en médire.

Et que serait-ce, s'il nous fallait en être réduits à la quantité d'eau dont ils pouvaient disposer ! Ce n'est pas que Paris ne soupirât depuis longtemps après les sources qui pourraient suppléer aux eaux de la Seine, insuffisantes et insalubres. Déjà, au dix-septième siècle, celle de Rungis, que l'aqueduc romain d'Arcueil, réparé en 1624 par ordre de MARIE DE MÉDICIS, déversait à flots dans Paris, ne suffisaient plus aux nombreuses fontaines.

Un moyen proposé, le 31 mars 1631, par SALOMON DE CAUS, — le même dont la légende menteuse a fait un martyr, — aurait pu suppléer à cette insuffisance. A l'aide d'une machine placée en amont, près de l'Arsenal (*quai Henri IV*), il se faisait fort d'obtenir à ses frais « un eslevage de quarante poulces d'eau, à prendre dans la rivière, et de la faire conduire en plusieurs endroits de la ville » ; on ne l'écouta pas.

Ce que pouvait fournir la Seine fut négligé ; on ne songea qu'à ce qui pourrait être obtenu par la dérivation de quelque rivière voisine, et, sous Louis XIV, on n'aspirait qu'après le jour où l'Ourcq fournirait ses eaux à la ville.

Cette rivière, — qui mit plus d'un siècle à creuser son canal, depuis 1680, où le gendre du célèbre RIQUET, M. DE MANSE, en rêva le projet sous le regard protecteur de COLBERT, jusqu'à l'an X (1802) qui le vit réellement commencer, — cette rivière était déjà jaugée alors par d'intelligents industriels et distribuée en espérance dans les trop nombreuses fontaines taries. C'était un des grands projets de ce temps ; mais il se trouvait plus de rieurs pour s'en moquer sans le comprendre que de spéculateurs pour en patronner l'entreprise, Lisez un peu les livres sérieux, les journaux graves de l'époque, pas un n'en parle pour en vanter l'importance et le bienfait ; en revanche les comédies burlesques s'en occupent pour en railler la prétendue utopie.

« Certes, dit Arlequin, dans la comédie de DUFRESNY, le *Banqueroutier*, vous n'ignorez pas que plusieurs personnes ont entrepris à leurs dépens d'amener la rivière de l'Ourcq

à Paris, dans la vue de vendre l'eau bien cher à ceux qui en ont besoin... »

Et quand deux ingénieurs de premier mérite, PERRONET et DE PARCIEUX voulurent faire pour le Paris de la rive gauche, avec la dérivation de l'Yvette, ce qu'on avait tenté pour celui de la rive droite par la dérivation de l'Ourcq, ils ne trouvèrent que des obstacles.

En somme, au début du règne de LOUIS-PHILIPPE, les Parisiens n'avaient encore que l'eau de Seine et l'eau de l'Ourcq, pour les usages de la vie et pour les exigences de la salubrité. On se préoccupa enfin d'une situation aussi anormale, mais, au lieu de s'adresser à des rivières ou à des sources connues pour alimenter d'eau en quantité suffisante, une ville comptant environ 800,000 habitants, on voulut aller chercher les eaux qui, s'infiltrant sur les hauts plateaux de la Champagne, forment un fleuve souterrain coulant au-dessous de la cuvette où Paris est assis. On décida qu'on forerait un puits artésien; l'emplacement désigné fut *la cour de l'abattoir de Grenelle*, et MULOT, chargé de l'opération, donna le premier coup de sonde le 24 décembre 1833.

Les fontaines artificielles n'étaient pas choses nouvelles. Il y aura tantôt sept ou huit siècles que l'Artois a les siennes. Celle qui se voyait à Lilliers, dans l'ancien couvent des Chartreux, commençait à sourdre à plein jet vers le milieu du douzième siècle, et toutes nos provinces du Nord prirent exemple sur ce premier puits, véritablement artésien, puisque c'est à quelques lieues de la capitale de l'Artois qu'il déversait ses eaux abondantes. Des limites de la Picardie jusqu'à celles de la Flandre, ce fut alors à qui creuserait son trou et ferait jaillir sa fontaine. Paris demeura en retard; cependant, en 1787, il y avait un puits artésien creusé à Vaugirard, dans le jardin du curé de Saint-Sulpice, ainsi qu'en témoigne le *Journal de Paris* du 3 avril de cette même année. D'autre part, et dès 1824, l'établissement thermal d'Enghien possédait un puits artésien l'alimentant d'eau potable.

Il semblerait donc que l'entreprise du puits de l'abattoir de Grenelle n'eût rien qui pût faire naître les quolibets. Nulle hésitation chez les savants, ARAGO en tête. La théorie géologique ne prouvait-elle pas qu'on réussirait ? Mais le public, lui, n'avait point assez de railleries pour l'œuvre commencée. MULOT avait déclaré, dès le principe, qu'il lui faudrait traverser au moins 400 mètres de couches de terrain avant de rencontrer l'eau, l'on riait de sa persévérance, de ce qu'on appelait son entêtement, et l'on ne se gênait pas pour tourner en dérision « l'aveuglement ministériel qui sacrifiait le budget de la France à des chimères. » Le théâtre s'en mêla, et dans une *revue* de fin d'année, le principal personnage se nommait Mulot; on le chansonna :

> Satan, s'éveillant en sursaut,
> Dit : Quel bruit font-ils donc là-haut ?
> Contre moi quel mortel conspire ?
> Veut-on m'enlever mon empire ?
> Ah ! tant d'audace me confond !
> Je crois qu'on perce mon plafond !
> Chez moi veut-on tenter une descente ?
> C'est donc le bon Dieu, mortels, qui vous tourmente.
> C'est donc le bon Dieu qui vous tourmente ! —
>
> Maître, dit un vieux loup-garou,
> C'est un Mulot qui fait son trou;
> Ce Mulot qui n'est pas un Claude,
> Veut se procurer de l'eau chaude
> Pour nettoyer son long terrier,
> Et le tout sans rien vous payer. —
> Oh ! dit Satan, détruisons son attente.
> C'est donc le bon Dieu, Mulot, qui te tourmente.
> C'est donc le bon Dieu qui te tourmente ?

Le travail cependant avançait, mais non sans peine, et il fallut bientôt compter avec le chapitre des accidents qui se produisirent et furent d'autant plus graves que la profondeur était plus grande. Au mois de mai 1837, raconte MAXIME DU CAMP, comme on était déjà arrivé à une profondeur de 380 mètres, qu'on avait traversé les terrains



PUITS ARTÉSIEN DE GRENELLE (*Musée Carnavalet*)

de transport, le calcaire à mœllons, et que l'on se trouvait au milieu d'un énorme banc de craie compacte mêlée de silex, un bout de tige de 80 mètres portant la cuillère de forage se détacha et tomba au fond du puits. Il fallut dix-sept mois pour retirer ce débris. Et ce ne fut pas le seul accident, dont le moins grave aurait découragé un homme moins convaincu que MULOT.

Le public continuait à hausser les épaules : on était arrivé à 548 mètres ! Un jour, le 26 février 1841, la sonde tomba tout-à-coup de plusieurs mètres; était-il donc advenu un nouveau malheur ! — *La sonde est cassée encore,... ou l'eau va jaillir !* s'écria aussitôt M. MULOT fils, immédiatement accouru. Il y eut un moment d'angoisse poignante, puis vint du trou perforé, comme un souffle d'une bête énorme, dans une allure fantastique,... puis, on vit sortir brutalement, tout d'un coup, un énorme jet d'eau par cet orifice de 23 centimètres qui hypnotisaient pour ainsi dire tous les fidèles collaborateurs de MULOT.

Ce fut un succès qui dégénéra bien vite en engouement; aux railleries avait succédé un enthousiasme, d'ailleurs exagéré, car si le forage du puits artésien de l'abattoir de Grenelle peut être considéré comme une victoire de la science et de l'industrie, on peut ajouter qu'il fut une déception : en ses plus beaux jours, il n'a guère fourni que le tiers des trois millions de litres qu'il promettait par jour.

Néanmoins, le Tout-Paris de LOUIS-PHILIPPE l'alla visiter; pas un voyageur n'y manqua; et les *tricycles*, les *parisiennes*, les *favorites*, ces omnibus du temps, dont les lignes conduisaient à Grenelle, ne connurent jamais de meilleures recettes, même quand la « fleur-des-poix » (pour nous servir d'une expression de l'époque) venait assister aux courses du Champ de Mars.

Mais où donc était-il, ce puits artésien !

Nous avons parlé de l'abattoir de Grenelle et rappelé qu'il se trouvait dans la cour, exactement au point d'inter-



VUE DU MOULIN DE JAVELLE (Musée Carnavalet)

section des rues Valentin Haüy et Bouchut, ouvertes sur l'emplacement de l'abattoir démoli. Au reste, on peut le voir : quelques planches mal jointes en couvre la place humiliée, et nul passant n'en évoque le souvenir.

Le puits artésien de Grenelle ! mais, pour tout le monde il se dressait au centre de la place de Breteuil. C'était cette sorte de tour en fonte, couronnée d'une coupole, ornée de trois galeries circulaires à pans coupés, accostée d'un escalier en vrille et posé sur un large socle en pierre de taille, devant lequel s'arrêtaient les voitures des agences de voyages.

Oublié le puits artésien véritable, et tant et si bien que la Commission du Vieux Paris elle-même fut très surprise quand on lui apprit, le 18 décembre 1902, que ce monument fort lourd et tout à fait disgracieux, quoiqu'il eut des prétentions à l'élégance et à la légèreté, ne surmontait pas du tout le puits artésien de MULOT, lequel se trouvait un peu plus loin, dans la cour de l'abattoir de Grenelle, aujourd'hui disparu.

Voici l'explication de cette méprise.

Après avoir pensé à remplacer l'échafaudage d'origine par une colonne pareille à la *Lanterne de Diogène*, du parc de Saint-Cloud, tombée sous les obus du fort du Mont-Valérien, le 10 octobre 1870, on s'avisa que la cour d'un abattoir serait en vérité un cadre peu gracieux, on capta l'eau dans une conduite, et un regard solidement construit couvrit l'emplacement où la source même a jailli.

L'eau, ainsi captée fut dirigée à quelques pas de là, au milieu de la place de Breteuil, le BRETEUIL qui, chargé de l'affaire du *Collier de la Reine*, la dirigea si maladroitement dans sa haine contre le cardinal de ROHAN, qu'elle tourna, comme on sait, au préjudice de MARIE-ANTOINETTE.

Deux tuyaux placés verticalement conduisirent cette eau dans ce que nous avons appelé un « château-d'eau mystificateur », celui que les descriptions, les guides, les images, les photographies ont toujours désigné sous la trompeuse dénomination du *Puits artésien de Grenelle*, et qui avait été construit de 1857 à 1858 par DELAPERCHE, sous la direction de BELGRAND.

Ce monument très laid, ce tire-bouchon que le vent, pour peu qu'il soufflât avec violence, faisait osciller à ce point que les voussures du spacieux caveau qui formaient l'intérieur de son soubassement, en étaient disjointes, a disparu ; et c'est sur l'emplacement qu'il occupait que va se dresser la statue de PASTEUR. Peut-être celle de MULOT, le travailleur modeste et pourtant oublié, eut-elle été davantage à sa place, ne fut-ce que pour commémorer ce fait que MULOT ayant vu ses crédits coupés, poursuivit son œuvre de ses deniers personnels.

*
* *

La statue de PASTEUR est l'œuvre de FALGUIÈRE; on se rappelle quel succès obtint la maquette exposée au Grand Palais. Elle était à peine ébauchée lorsque la mort vint surprendre le maître éminent. C'est un de ses plus brillants élèves, le statuaire PETER, dont il nous a été donné déjà d'admirer le fini et la joliesse des œuvres, qui a terminé le monument, sous la direction de M. PAUL DUBOIS, et certes la pensée du regretté sculpteur a trouvé en lui un interprète fidèle et puissant.

La statue est tout en marbre blanc; PASTEUR est représenté assis, vêtu d'un ample manteau drapé à l'antique.

En face, sur un plan légèrement inférieur, se dresse une femme grandeur naturelle, qui, dans un geste suppliant, tend vers lui son enfant. Puis, à gauche, on aperçoit, s'enfuyant, la mort armée de sa faux.

De chaque côté du monument, des groupes du plus charmant aspect symbolisant les principaux travaux de PASTEUR. Un vendangeur, avec sa hotte pleine de raisins, rappelle la lutte du savant contre le phylloxéra ; un laboureur, dirigeant une charrue traînée par deux bœufs qu'eut chantés PIERRE DUPONT, et un berger jouant du pipeau, semblent proclamer les services rendus aux espèces bovines et ovines, autrefois décimées par le charbon.

La partie architecturale du monument est dûe à M. CHARLES GIRAULT, dont le talent n'est plus à dire ; et l'ensemble du monument est d'un grand effet.

Toutefois, nous regrettons un peu la figure allégorique : « l'Humanité couronnant PASTEUR », que FALGUIÈRE avait placée dans la maquette primitive. On a cru devoir la supprimer afin de dégager la belle figure du savant : peut-être a-t-on trop bien réussi.... et trop dégagé.

G. VEYRAT et ED. BEAUREPAIRE.



LA BARRIÈRE DE SÈVRES
par PALAISEAU

ELÉGANCE ET BEAUTÉ

Lorsqu'on mit en vogue, il y a quelques années, les « Garden-Party » printanières, ce fut un concert d'éloges, un enthousiasme dithyrambique pour célébrer l'esprit d'à-propos des Anglais, sachant tout faire à point et s'amuser selon la saison. Garden-Party! comme cela sonne mieux que partie de jardin ou partie de campagne! .. Cela a du chic, au moins, ce n'est pas français, et c'est nouveau.

N'en déplaise aux fanatiques de Old England, c'est tout ce qu'il y a de plus connu et c'est français, car cette fureur des plaisirs champêtres sévit à l'excès au dix-huitième siècle, passa la Manche à cette époque, et ne fait que nous revenir avec un nouvel état-civil.

D'ailleurs, quelle que soit sa nationalité, la chose est charmante pendant les beaux jours, et nous venons d'en avoir un délicieux spécimen au Parc de Saint-James. Un ciel pur, un cadre délicieux et les plus jolies toilettes que l'on puisse rêver, rappelaient les célèbres gravures de Boilly et de Debucourt. C'était une symphonie de nuances claires, de tissus vaporeux, de dentelles aériennes, de chapeaux ravissants, de fleurs tombant avec grâce sur de beaux cheveux lustrés qui gardaient leur souple ondulation malgré la chaleur.

Cette dernière constatation n'avait rien qui pût nous surprendre, puisque toutes les mondaines portent le Flou-Moderne de Heng, si remarquable par sa résistance au vent comme à l'humidité. Avec cette nouvelle coiffure extrêmement seyante, très facile à poser soi-même, on a le double avantage d'être divinement coiffée et de l'être pour longtemps, chose rare, car toutes les frisures, naturelles ou postiches, tombent rapidement. Le Flou-Moderne obtient donc un succès d'autant plus grand qu'il est impossible de mieux jouer le vrai. Une fois maintenu par de simples épingles il se mêle si bien à la chevelure que l'œil le plus exercé n'y saurait rien voir. Nous en parlons savamment et engageons fort nos lectrices à s'en rendre compte par une simple visite chez Marius Heng, 33, rue Bergère (Téléphone 210-72).

* * *

De frisure à teinture capillaire, il n'y a qu'un pas, vite franchi, puisque nous nous arrêtons 48, passage Jouffroy, chez l'éminent chimiste, M. Chabrier, auquel nous devons les splendides teintes de cheveux allant du blond le plus doux au noir le plus intense. M. Chabrier obtient ces tons superbes par ses savantes préparations au Henné, exemptes de tout mélange dangereux, qui rendent la beauté à la chevelure tout en la fortifiant, et conservent ainsi une des grandes séductions de la femme. N'oublions pas, non plus, les excellents produits pour l'épiderme, dont M. Chabrier a le monopole.

CHRYSANTHÈME

P.-S. — Mad. de S... à Champrosay. - Pour avoir du tulle à voilette dont le pois brodé en chenille donne l'aspect si seyant de la mouche, adressez-vous en toute confiance chez M. M. Rodolphe Simon et fils, 6, rue Monsigny.

LE SPORT

On n'a juré en juin que par Ajax : le vaillant champion de M. Edmond Blanc a fait oublier la déconvenue qu'a causé la défaite de Gouvernant à Epsom, en remportant brillamment le Grand Prix. Le Grand Steeple et la Grande Course de haies sont revenus à d'estimables canassons qui n'auraient peut-être pu il y a six mois disputer la timbale à réclamer, mais cela n'a d'ailleurs aucune importance, le steeple chasing et l'amélioration de la race sont deux choses assez différentes.

Juin a vu également le triomphe de l'industrie française dans la Coupe Gordon Bennett qui, depuis deux ans était sortie de France et qui y rentre grâce à la victoire de Théry. L'épreuve se courra donc en France l'année prochaine, et nous ne pouvons que souhaiter que l'organisation soit aussi parfaite qu'elle l'a été cette année : tout le monde a été unanime à reconnaître que les Allemands avaient bien fait les choses.

Le Grand Prix cycliste, comme tous les grands events, se court également en juin : nous n'avons plus que des galettes à opposer aux coureurs étrangers, et pas un des nôtres n'a pu se classer dans la finale. La victoire est revenue à Mayer, un Allemand, et le public a salué son triomphe en le criblant de projectiles variés : on n'est pas plus hospitalier, et le public des populaires est vraiment charmant.

Passons à un sport plus élégant, et qui jouit en ce moment des faveurs du monde des sportmen : la pelote basque, attire à chaque réunion, un public enthousiaste au Parc Saint-James, et les tribunes sont trop petites pour recevoir la foule qui vient applaudir les Munita, les Josetto, les Americano, les Arrue, et autres rois de la Chistera : je connais peu de jeux athlétiques plus puissants et plus gracieux, où la force et l'adresse soient si heureusement mises à contribution. Les fêtes de Saint-James données pendant la saison ont obtenu un accueil du meilleur aloi qui fait honneur aux organisateurs des cercles où se pratiquent l'escrime, le tennis et tous les sports en plein air.

NOTA. — La seule maison qui peut vendre à conditions exceptionnelles les grandes marques automobiles : Panhard Levassor, Renault frères, C. G. V. ; Clément, etc., est la maison Maurice Outhenin Chalandre, 4, rue de Chartres, Neuilly Porte-Maillot, et 32, Avenue de la Grande-Armée, Paris. — Les prix de cette maison de confiance défient toute concurrence, et les renseignements sont adressés franco sur simple demande. — Livraison immédiate.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS & DU MIDI

BILLETS d'ALLER et RETOUR de FAMILLE

A PRIX REDUITS

à l'occasion des Grandes Vacances de 1904

En vue de faciliter les déplacements pendant les Grandes Vacances, il est délivré chaque année du 15 Juillet (inclus) au 1er Octobre (inclus), au départ de toute gare ou station du réseau d'Orléans aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble des billets d'aller et retour de famille en 1re, 2e et 3e classes, pour toute gare ou pour certaines haltes du réseau du Midi distantes d'au moins 125 kilomètres de la gare de départ et inversement.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires, le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de deux.

Les billets sont établis par l'itinéraire à la convenance du public, l'itinéraire peut n'être pas le même à l'aller et au retour.

Les domestiques ont la faculté de prendre place dans une autre classe de voiture ou même dans un autre train que la famille.

Il peut être délivré au chef de famille titulaire d'un billet de famille et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du tarif général pendant la durée de la villégiature de la famille entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

Exceptionnellement, le chef de famille peut être autorisé à revenir seul à son point de départ à la condition d'en faire la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est délivré un coupon spécial pour son voyage de retour, lequel doit être signé par le titulaire avant usage.

Arrêts facultatifs à toutes les gares du parcours.

La durée de validité de ces billets est de 33 jours non compris le jour du départ ; il peut être prolongée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours moyennant supplément de 10 % du prix total du billet.

LES GRANDES MARQUES




La PREMIÈRE MARQUE du MONDE

Charron Girardot & Voigt

MÉDAILLE D'OR AU SALON 1904

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

USINE MODÈLE :
7, Rue Ampère, PUTEAUX (Seine)

MAGASIN D'EXPOSITION : 45, Avenue de la Grande-Armée, PARIS (Téléph. 529-95)

L'INTERMÉDIAIRE

Téléphone 103-70 — 17, Rue Monsigny, 17 — **PARIS** — Téléphone 103-70

LIVRAISON RAPIDE :

PANHARD-LEVASSOR — RENAULT Frères
De DION-BOUTON — MORS
SERPOLLET — Georges RICHARD, etc.

Concessionnaire Exclusif des

VOITURES MARTINI
(Licence Rochet-Schneider)

Demander le **Catalogue Général** contenant le **choix** le plus **considérable** d'**ACCESSOIRES** pour **Chauffeurs** et **Cyclistes**

GARAGE ET ATELIERS
49, Rue Desrenaudes (Avenue Niel) — Téléphone 553-49



L'ELECTRIQUE

Ses Voitures Électriques

La plus ancienne, et la plus importante des Sociétés de Voitures électriques de Paris

GALLIA

Pratiques, Élégantes
Simples, Robustes
Confort, Régularité
Économie

CONSTRUCTION — VENTE — LOCATION
ENTRETIEN — GARAGE — CHARGE

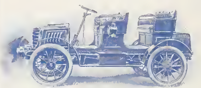
L'ÉLECTRQUE *17, rue Jean-Goujon, PARIS — Bureau et Garage : 400 ch de force* — Tél. 553-71
114 & 116, rue Gravel, LEVALLOIS — Usine et Garage : 600 ch. de force — Tel. 540-08

VOITURES A VAPEUR

GARDNER-SERPOLLET

PAS DE BRUIT - PAS D'ODEUR - PAS DE TRÉPIDATIONS
RECORDS DE VITESSE, D'ENDURANCE
& DE RÉGULARITÉ

TYPES 1904
40 chevaux
15 chevaux
La Simplex G. S.
9 chevaux



Double Phaéton *SIMPLEX G. S.* - 9 chevaux

CATALOGUE ARTISTIQUE ILLUSTRÉ FRANCO SUR DEMANDE.

GARDNER-SERPOLLET, 9 et 11, Rue Stendhal, PARIS-20me

COUPE GORDON BENNETT

1904

1er THÉRY

(Richard-Brasier)

Gagnant de la Coupe

SUR

PNEUS

MICHELIN

FIGARO ILLUSTRÉ



Vestale

par A. CALBET

. . 36 francs

Prix 3 francs

. . 3 f. 50

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(*Via Calais ou Boulogne*)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

(VOIE LA PLUS RAPIDE)

Services officiels de la poste (*Via Calais*)

La Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS (en France et à l'Étranger)

AVEC ITINÉRAIRE TRACÉ AU GRÉ DES VOYAGEURS

La Compagnie du Nord délivre toute l'année des Livrets à coupons à prix réduits, permettant aux intéressés d'effectuer à leur gré un voyage empruntant à la fois les réseaux français, les lignes de chemins de fer et les voies navigables des pays européens.

Le parcours ne peut être inférieur à 600 kilomètres.

La durée de validité est de 45 jours lorsque le parcours ne dépasse pas 2.000 kilomètres, 60 jours pour les parcours de 2.000 à 3.000 kilomètres et 90 jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

SAISON DES BAINS DE MER

de la veille des Rameaux au 31 Octobre

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Prix (non compris le timbre de quittance.) **et durée du trajet au départ de Paris**

DE PARIS AUX STATIONS BALNÉAIRES CI-DESSOUS.	BILLETS HEBDOMADAIRES (a)			BILLETS D'EXCURSION (b)		DURÉE DU TRAJET
	1re classe	2e classe	3e classe	2e classe	3e classe	
Berck	31 »	24 15	17 »	11 15	7 35	3 h 1/2
Boulogne (ville)	31 »	25 70	18 90	11 10	7 30	2 h 50
Calais (ville)	37 90	29 »	21 85	12 35	8 10	3 h 1/2
Cayeux	29 30	23 05	15 95	11 »	7 25	3 h 1/2
Conchil-le-Temple	28 80	22 50	15 75	9 75	6 35	3 h 1/2
Dannes-Camiers	31 70	24 40	17 50	10 50	6 85	3 h. 1/2
Dunkerque	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4 heures
Etaples	30 90	23 95	17 »	10 35	6 75	3 h. »
Eu	25 40	20 10	13 70	8 85	5 75	3 h »
Ghyvelde (Bray-Dunes)	39 95	31 15	23 40	12 50	8 20	5 h. »
Gravelines (Petit-fort-Philippe)	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4 h. 1/2
Le Crotoy	27 90	21 95	15 15	10 25	6 75	3 h »
Leffrinckoucke	39 40	30 55	23 05	12 50	8 20	5 heures
Le Treport-Mers	25 75	20 35	13 90	9 »	5 85	3 h »
Loon-Plage	38 75	29 90	22 50	12 50	8 20	4 h 1/2
Marquise-Rinxent	35 60	26 80	20 05	11 75	7 70	4 h »
Noyelles	26 45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h »
Paris Plage* (*Tramway du 15 mai au 15 octobre*)	32 10	24 95	18 »	11 35	7 75	3 h 1/4
Quend-Fort-Mahon	28 20	22 15	15 45	9 60	6 25	3 h. 1/2
Saint-Valery-sur-Somme	27 15	21 35	14 75	9 30	6 05	3 h. »
Wimille-Wimereux	34 55	26 10	19 30	11 25	7 40	3 h 1/2
Woincourt	25 45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h. »
Zuydcoote-Nord-Plage	39 80	30 95	23 25	12 50	8 20	5 h »

a) Valables du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales.

Des carnets comportant cinq billets d'aller et retour sont délivrés dans toutes les gares et stations du réseau à destination des stations balnéaires ci-dessus le voyageur qui prendra un carnet pourra utiliser les coupons dont il se compose à une date quelconque dans le délai de 33 jours, non compris le jour de distribution.

b) Valables pendant une journée les dimanches et jours de fêtes légales.

Une réduction de 5 à 25 % est faite selon le nombre des membres de la famille.

Note importante. — Pour les heures de départ et d'arrivée, ainsi que pour les autres billets spéciaux de bains de mer, consulter les affiches.

* Les billets à destination de Paris-Plage ne sont délivrés que du 15 mai au 15 octobre. Avant et après cette période la distribution et la prolongation des billets resteront limitées à Etaples.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Cartes d'abonnement d'excursions en Bretagne

ABONNEMENTS INDIVIDUELS

Il est délivré, jusqu'au 31 octobre, des cartes d'abonnement spéciales permettant de partir d'une gare quelconque (grandes lignes) du réseau de l'Ouest pour une gare au choix des lignes désignées ci-dessous en s'arrêtant sur le parcours; de circuler ensuite à son gré pendant un mois, non seulement sur ces lignes, mais aussi sur tous leurs embranchements qui conduisent à la mer, et, enfin, une fois l'excursion terminée, de revenir au point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Carte I. — Sur la côte nord de Bretagne : 1re classe, 100 fr.; 2e classe, 75 fr. Parcours : gares de la ligne de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte II. — Sur la côte sud de Bretagne; 1re classe, 100 fr.; 2e classe, 75 fr. Parcours : gares de la ligne du Croisic et de Guérande à Châteaulin et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte III. — Sur les côtes nord et sud de Bretagne : 1re classe, 130 fr.; 2e classe, 95 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement conduisant à la mer.

Carte IV. — Sur les côtes nord et sud de Bretagne et lignes intérieures situées à l'ouest de celle de Saint-Malo à Redon : 1re classe, 150 fr.; 2e classe, 110 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe), de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement vers la mer, ainsi que celles des lignes de Dol à Redon, de Messac à Ploërmel, de Lamballe à Rennes, de Dinan à Questembert, de Saint-Brieuc à Auray, de Loudéac à Carhaix, de Morlaix et de Guingamp à Rospordem.

ABONNEMENTS DE FAMILLE

Toute personne qui souscrit en même temps que l'abonnement qui lui est propre, un ou plusieurs autres abonnements de même nature en faveur des membres de sa famille ou domestiques, habitant avec elle, bénéficie pour ces cartes supplémentaires, de réductions variant entre 10 et 50 0/0 suivant le nombre des cartes délivrées.

Pour plus de renseignements consulter le Livret-Guide illustré du réseau de l'Ouest vendu 0 fr 30 dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

RELATIONS RAPIDES PAR TRAIN DE LUXE

entre Paris et Luchon

En vue de faciliter les relations entre Paris et la station thermale de Luchon, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Compagnie du Midi et la Compagnie des Wagons-Lits, mettra en marche, jusqu'au 8 septembre inclus, un train de luxe, composé exclusivement de wagons-lits.

Ce train aura lieu au départ de Paris, les mardi et samedi de chaque semaine jusqu'au 6 septembre inclus, au départ de Luchon, il aura lieu les lundi et jeudi jusqu'au 8 septembre inclus.

Par suite les nouvelles relations avec la station thermale de Luchon s'établiront comme suit aux jours indiqués ci-dessus :

Paris-Quai d'Orsay	Départ	7 h. 48 soir
Paris-Austerlitz	»	7 h. 56 soir
Luchon	Arrivée	8 h. 59 mat.
Luchon	Départ	9 h. 30 soir
Paris-Austerlitz	Arrivée	9 h. 58 mat.
Paris-Quai d'Orsay	Arrivée	10 h. 8 mat.

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 173	PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS Les annonces sont reçues chez MM. HUGUET, MINART & Cie, 4, Rue Scribe	ÉTRANGER, Union postale Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	AOUT 1904

DEUX MIMES D'HERONDAS

Imagés par M. ABEL FAIVRE

Pages antiques

Traduction nouvelle inédite

*Il y a quinze ans, l'on ne connaissait d'*HÉRONDAS *que le nom et les quelques vers cités en bonne place par deux ou trois auteurs anciens. En 1891, le* Bristish Museum *achetait un papyrus qu'on venait de découvrir en Egypte, et M.* KENYON, *publiant sept poèmes où se retrouvaient épars les quelques vers connus, offrait aux hellénistes ravis l'édition princeps d'*HÉRONDAS.

Sur HÉRONDAS *lui-même, on n'en sait guère davantage, l'on suppose seulement qu'il fut contemporain de* THÉOCRITE. *Quant à ses mimes, petits dialogues, brèves comédies réalistes, l'on y voit passer une série de personnages simples, naturels, plus divertissants que sympathiques, justement croqués, vraiment vivants.*

Des deux mimes que M. ABEL FAIVRE *a imagés avec sa verve coutumière, le premier, met en scène un type classique dans les lettres anciennes et peut donner lieu, comme l'a judicieusement marqué le distingué préfacier de la première traduction, M.* GEORGES DALMEYDA, *à des rapprochements intéressants avec la célèbre* Macette *de notre* RÉGNIER, *comme avec toutes les* Macettes *de tous les temps et de tous les pays.*

Le second nous présente un type également classique : le cordonnier rapace et roué. Cela ne date point du tout, et le boniment qu'il dégoise avec aplomb pourrait fort bien avoir été noté il n'y a pas deux minutes, et moins loin que Cos, Alexandrie, ou la barrière du Trône.

N. D. L. R.

Personnages :

THREISSA,
MÉTRIKHÉ,
GULLIS.

MÉTRIKHÉ

MÉTRIKHÉ

THREISSA, on frappe à la porte. Vas-tu voir si quelqu'un de chez nous arrive de la métairie ?

THREISSA

Qui est là ?

GULLIS

C'est moi.

THREISSA

Qui toi ? As-tu peur d'approcher ?

GULLIS

Là, j'approche.

THREISSA

Mais qui es-tu ?

GULLIS

Gullis, la mère de Philémon. Préviens Métrikhé que je suis là.

THREISSA, *à Métrikhé.*

Quelqu'un te demande...



MÉTRIKHÉ

Qui ça ?

THREISSA

Gullis.

MÉTRIKHÉ

La mère Gullis ? Esclave, retire-toi. Quelle fortune t'a conduite, Gullis, et que diable viens-tu faire ici ? Il y a bien cinq mois, je crois, par les Parques, que pas même en rêve on ne t'a vue à notre porte.

GULLIS

J'habite loin, mon enfant, et sur les chemins on a de la boue jusqu'aux jarrets; mes efforts, c'est d'une mouche. Je suis vieille, tu sais, ça tire, et l'Ombre est là...

MÉTRIKHÉ

Ne calomnie donc pas l'âge. Telle que tu es, Gullis, tu en étranglerais d'autres...

GULLIS

Moque-toi, moque-toi. C'est bien ça les jeunes.

MÉTRIKHÉ

Là, là, ne prends pas feu pour ça...

GULLIS

... Dis-moi, mon enfant, combien de temps y a-t-il que seule, sans ton ami, tu te ronges sur ton lit désert ? Voilà bien dix mois que Mandris est parti pour l'Egypte et pas un mot pour toi ! Il a oublié, il a bu d'une coupe nouvelle. Là-bas est la maison de la Déesse. Tout ce qui est, tout ce qui fut jamais au monde, on le trouve en Egypte : richesse, palestre, puissance, tranquillité, gloire, spectacles, savants, or, jeunes hommes, temple des Dieux frères, bon monarque, beaux-arts, vin, tous les biens qui se peuvent souhaiter; des femmes, tant et tant que, par Korè, le ciel ne saurait se vanter de porter tant d'étoiles; et des femmes qui valent bien (ceci entre nous) les Déesses qui jadis pressaient Pâris de juger leur beauté... Mais à quoi penses-tu donc, ma pauvre fille, à chauffer ta chaise ainsi ? Sans le savoir, une rouille dévorera les fruits mûrs de ta jeune saison. Ailleurs ton attention, change tes idées deux ou trois jours, et vive la joie en fraîche compagnie ! Ça n'est pas sûr pour un bateau de n'être accroché que d'une ancre : si ça casse, et qu'il n'y ait personne pour te repêcher,



tu te diras des sottises... Ça serait peut-être la première fois qu'on verrait après le calme, une rude tempête dégringoler... On ne sait pas ce qui peut arriver... Sort changeant que le nôtre...

MÉTRIKHÉ

Tu dis ?

GULLIS

Personne à côté ?

MÉTRIKHÉ

Personne.

GULLIS

Ecoute donc ce que je te veux, ce que je venais te rapporter. Le fils de Matakiné, fille de Pataikios, Gullos, qui,

lorsqu'il était enfant, vainquit cinq fois aux jeux de Delphes, deux fois à Corinthe, les éphèbes florissants, et battit deux fois des hommes faits aux pugilats de Pise, qui n'arracherait pas un brin de paille à la terre, innocent, impressionnable, t'a vue sur le chemin qui descend à Misa. Un amour tumultueux gonfle et point son cœur. Le jour ni la nuit il ne sort de chez lui, mon enfant, il m'accable de ses plaintes, geint comme un nouveau-né, se meurt de désir. Allons, mon enfant, pour moi, Mètrikhé, une minute d'oubli... Conforme-toi au vœu de la déesse; gare à la vieillesse, qu'elle te gagne sans que tu y songes... Ça sera coup double : du plaisir, et plus que tu ne crois... Voyons, cela te va-t-il ? Tu sais, par les Parques, combien je t'aime...

MÉTRIKHÉ

Ça ne t'affile pas la jugeotte d'avoir les cheveux blancs, Gullis; certes, par le retour de Mandris, par la bienveillante Démêter, d'une autre femme, je n'aurais pas écouté ceci complaisamment, je t'aurais appris à chanter en mesure, à détester le seuil de ma porte. Pour toi, n'arrive plus me raconter de pareilles histoires; parle aux jeunes femmes comme les vieilles doivent le faire. Quant à Mètrikhè, fille de Pythéas, laisse-la chauffer sa chaise. On ne se moque pas de Mandris. D'ailleurs ce beau discours-là, comme on dit, Gullis n'est-ce pas ? n'en a que faire. Threïssa, rince la coquille, verse trois setiers de vin pur, une goutte d'eau, et sois généreuse. Tiens, Gullis, bois ça.

GULLIS

Voyons voir... Ce n'est pas pour t'influencer que j'étais venue... C'était fête... Alors...

MÉTRIKHÉ

Justement, Gullis, à ma santé! On te régale.

GULLIS

Qu'il abonde dans ton cellier, mon enfant. Il est exquis, par Démêter. De plus exquis que le vin de Métrikhé, foi de Gullis, je n'en ai jamais bu... Bonne chance, mon enfant... Sois prudente... Pour moi, puissent Myrtalè et Simè rester jeunes, tant que respirera Gullis.

LE CORDONNIER

MÉTRO

KERDON, je t'amène des pratiques; as-tu quelque chose à leur montrer, un bel ouvrage digne de toi ?

KERDON

On ne regrettera pas votre visite, Métro. D'abord j'ai beaucoup de sentiment pour toi... (A un domestique) Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Vas-tu sortir le grand rayon pour ces dames ? Eh, Drimulos ! Faut-il que je répète ? Tu dors ? Pistos, tape lui donc sur le grouin jusqu'à ce qu'il ait rendu tout son sommeil... Allons houste, coquin, et au trot ! A moins que tu ne veuilles trainer de la ferraille à tes chevilles... Ça te servirait peut-être d'avertissement... C'est maintenant que tu fais reluire le rayon ? Ma parole, il est à fesser... Et les chaises, je vais peut-être les essuyer pour toi ?... Asseyez-vous donc, Mètro. Pistos, ouvre-moi le placard, non, pas celui-ci, l'autre, là, et descends-moi ces bonnes paires-là, un peu vite... Tu vas voir ça, Métro, tu vas voir... Et prends ton temps, tu sais... Regarde. Tiens, ça d'abord, Mètro. La chaussure ne s'adapte-t-elle pas admirablement à la forme du pied ? Examinez aussi, mesdames. Regardez-moi comme le talon est ajusté, comme tout cela est solide avec ces courroies, regardez-moi ça comme c'est fait, et aussi bien ça que ça, tout est parfait. Et la couleur ! — La déesse peut bien, et je le souhaite, exaucer tous vos désirs — jamais vous n'en trouverez une pareille. La cire même n'a pas plus d'éclat... J'en ai donné trois mines à Candas... Cette autre aussi d'ailleurs. Vrai de vrai, je le jure par ce qu'il y a de plus sacré, sans mentir, je n'ajoute pas ça... Que Kerdon ne fasse plus un profit de sa vie, si je ne dis pas la vérité... Et il faut que je lui dise merci encore, à mon Candas. Les tanneurs ont aujourd'hui des prétentions extravagantes. C'est grâce à nous qu'ils ont de l'ouvrage, et le pauvre savetier travaille nuit et jour, traîne la misère et crève la faim. Je chauffe mon banc jusqu'au soir; au point du jour je ne suis pas plus avancé. Et vous savez, je nourris treize ouvriers, mes bonnes dames. Mes enfants ne font rien. Qu'il pleuve ou non, c'est toujours : « Apporte quelque chose » par ci, « Apportes-tu quelque chose ? » par là... Le reste, bernique ! ils s'en moquent bien ! C'est sans cervelle, ça se chauffe le derrière comme des mauviettes... Enfin... C'est très gentil de bavarder, mais au marché, comme dit l'autre, ça ne suffit pas. Faut de la monnaie... Si cette paire là ne fait pas l'affaire, tu sais, Mètro, on ira en chercher une autre, et puis une autre... Je tiens à vous convaincre que Kerdon ne fait pas d'histoires. Apporte-moi toutes ces planches-là, Pistos. Je veux que vous rentriez chez vous tout à fait contentes, mesdames. Vous allez voir des formes nouvelles, en tous genres : sicyonienne, ambracienne, forme poulette unie, genre perroquet, espadrilles, souliers, sandales, bottines ioniennes, chaussons de nuit, hauts brodequins, semelles argiennes, pantoufles écarlates, des « petit-jeune-homme », des escarpins. Dites, lesquels désirez-vous ? Ah ! dame, il n'y a pas que les chiens qui profitent du cuir !

UNE FEMME

Combien la paire que tu tenais tout à l'heure ? Mais, je te préviens, si c'est le tonnerre que tu nous lances à la figure, bonsoir !

KERDON

Fais le prix toi-même, si tu veux, dis combien tu l'estimes. Comme ça tu ne crieras pas qu'on te mène par le bout du nez... Mais dans le cuir, si tu veux vraiment du beau travail, faut pas compter l'avoir pour rien, non, par ces tempes cendrées où le renard a fait son nid[1]... (A part) Hermès, dieu du gain, et toi ingénieuse Peitho, si cette fois-ci rien

(1) « Comme il avient au renard (alôpex) que son poil chiet une fois l'an, ainsi est appelé le cheoir des cheveux allopice (alopécie). »

LANFRANC, XIVe siècle. — Cité par HATZFELD et DARMSTETER dans leur *Dictionnaire de la Langue Française*.

En d'autres termes, Kerdon est chauve.



ne tombe dans mon filet, je ne sais pas quel meilleur gibier pourra bien cuire dans la marmite...

LA FEMME

Qu'est-ce que tu marmonnes? Allons, dis-moi carrément ce que ça vaut.

KERDON

La paire vaut une mine. Pourquoi me regarder de la tête aux pieds? Pallas elle-même marchanderait, que ça ne serait pas un copeau, pas une goutte de moins...

LA FEMME

Je comprends, Kerdon, que ta boutique regorge de beaux ouvrages. Garde-les donc : le vingtième jour de Tauréon, Hécate marie Artakéné. Il va en falloir des souliers! Peut-être — peut-être? — sûrement, la Fortune te les amènera tous; mais pense à coudre ton sac, pour que les chats n'éparpillent pas tes mines...

KERDON

Si Hécate vient, ça sera une mine, pas ça de moins. Si c'est Artakéné, ça sera pareil. Là, veux-tu réfléchir?

MÉTRO

Ah ça, Kerdon, est-ce bien toi qui as la chance de toucher de petits pieds qu'effleurent, fervents et timides, tous les désirs et tous les amours? Ah ça, n'es-tu qu'un galeux, qu'un grippe-obole? Cette autre paire-là, combien vas-tu lui en demander? Allons, encore un chiffre digne de toi...

KERDON

Cinq statères, oui, par les dieux, Eveteris, la harpiste, vient tous les jours me presser de la lui laisser à cinq statères, mais moi, je la déteste, cette horreur-là; m'en promettrait-elle cinq dariques... Elle dit toujours du mal de ma femme... Toi, si tu en as envie, prends cette paire. Pour trois dariques, je te donnerai même ces deux paires-là... Ah dame, c'est bien parce que c'est toi, Métro. Ah Métro, mais fût-il de pierre, qui ne ravirais-tu jusqu'aux dieux? Ta bouche est une corbeille pleine de volupté. Ah! ce n'est pas loin des dieux qu'est transporté celui qui, jour et nuit, respire tes lèvres écloses! Donne ton petit pied. Pose-le sur la sandale. Bon. Rien à ajouter, rien à enlever. Toutes les belles choses vont bien aux belles. Dirait-on pas que c'est Pallas en personne qui a taillé la semelle? (à une autre cliente) A ton tour. Donne ton pied... Si l'on avait aiguisé le tranchet sur la semelle, non, par la maison de Kerdon, l'ouvrage ne vaudrait pas celui-ci : Ir-ré-pro-chable! (A une femme aperçue au dehors) Toi, là-bas, je te les compterai sept dariques la paire! Ça t'apprendra à t'esclaffer devant ma porte, que c'en est pis qu'une vraie jument... Mesdames, si plus tard il vous faut avec ça quelque chose, sandales ou pantoufles, vous n'avez qu'à envoyer votre esclave... Alors, c'est entendu, Métro, tu viendras d'ici huit jours, prendre tes bottines à jambières...

Traduction nouvelle inédite

Poème de M. Edouard ADENIS

MÉDORA

Cantate

Autographe musical de M. Pech, Grand Prix de Musique (Concours de Rome 1904)

Médora - Cantate 1904

Scène I - Médora seule

C'est la nuit - Médora est seule, appuyée contre un rocher, les yeux fixés sur l'horizon -

Médora

Assez modéré - Sans lenteur -

Bien soutenu - avec un sentiment de tristesse

mf

dim

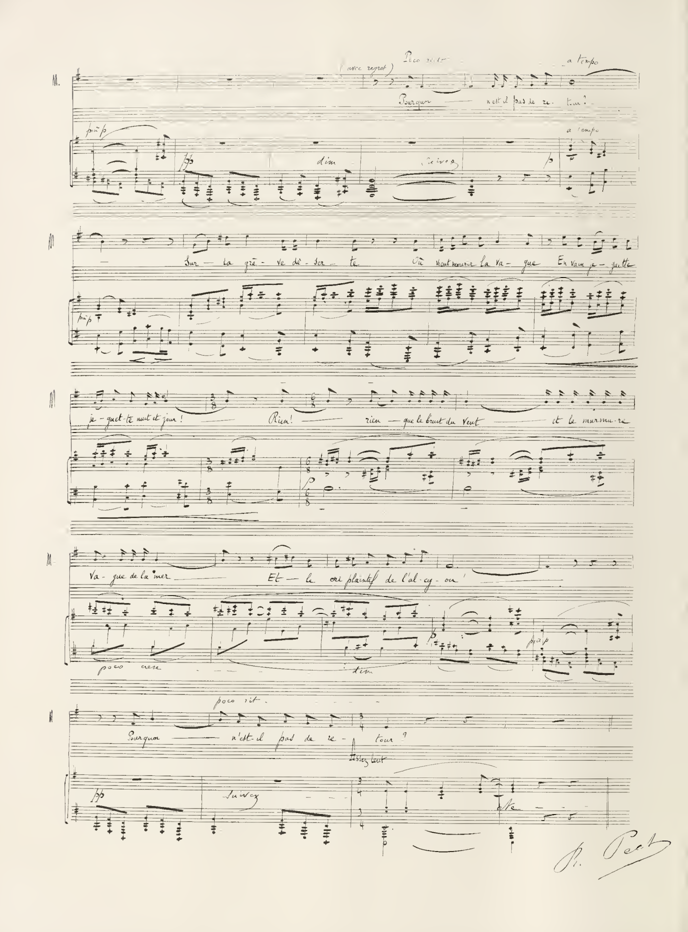
p

p

dolce

poco cresc

dim



Poco rit.
(avec regret)
a tempo
Pourquoi n'est il pas de re- tour?
più p
pp
dim
Suivez
p
a tempo
Sur la grè- ve dé- ser- te Où vient mourir la va- gue En vain je- guette
più p
je- guet-te nuit et jour! Rien! rien que le bruit du vent et le murmu-re
Va- gue de la mer Et le cri plaintif de l'al- cy- on!
poco cresc
dim
più p
poco rit.
Pourquoi n'est-il pas de re- tour?
Assez lent
pp
Suivez



INTÉRIEUR HOLLANDAIS

par JULES-BENOIT LÉVY



La Merveilleuse Aumône

Nouvelle inédite de GEORGES LECOMTE

Illustration de J. BESSON

Brillant, aimable, généreux, exquis d'élégante délicatesse et spirituel sans férocité, M. Marcelin Soulas eut été une créature trop parfaite si un vice, un beau vice bien en fleurs au milieu de ses luxuriantes vertus, n'en avait rendu l'exercice plus méritoire et presque attendrissant.

Quelle valeur ne prennent pas la bonne grâce, le charitable zèle, l'aménité constante, lorsque sans trêve le baccara vous nargue et que, malgré ses trahisons perpétuelles, une sorte de démon pervers vous le fait quand même voluptueusement chérir ?

Tels étaient pourtant le charme et le martyre du passionné Marcelin Soulas. S'il avait le tort de se crucifier lui-même par sa frénésie au jeu, du moins montrait-il la noblesse de sourire sur sa croix. A le voir, sans un pli amer aux lèvres ni une ride de douleur sur le front, prodiguer aux femmes ses câlineries respectueuses et fines, aux hommes sa verve cordiale, à tout le monde sa rayonnante bonté, personne n'aurait pu supposer ses fièvres et ses mésaventures quasi constantes du tapis vert. Ceux-là même qui y avaient aperçu maintes fois son regard d'halluciné, ses gestes fantomatiques et avaient été les témoins de quelques-unes de ses malchances, admiraient sa sereine bonne humeur, l'à propos de sa verve affable, le don simple et gracieux que, sans cesse, son grand cœur le poussait à faire de lui-même.

— S'hypnotiser sur le 9 qui ne vient jamais, parmi les épaves des cercles et les roulures de casinos ! regrettaient ses amis, vivre comme un hébété dans l'espoir de stupéfiants plaisirs, lorsque les plus jolies ivresses s'offrent à lui, c'est vraiment d'une dépravation morbide !

En effet, la jeunesse, la maturité même de M. Marcelin Soulas n'auraient été, sans la folie du jeu, qu'une longre extase, qu'un cri d'amour et de bonheur. Et, malgré que, pour son vice, il eût écourté ou perdu bien des enchantements, toute la première part de sa vie avait été une radieuse fête.

A une époque où tant de femmes, corrompues par les propos pervers des hommes, s'efforcent, contre leur vraie nature, à une élégante esbroufe de cynisme, et où certains courtisans, de toute leur verve dégradante, les excitent à ce sport, Marcelin Soulas, si plein d'esprit dans son respect et son indulgence, leur plaisait par sa bonté jamais lasse, par ses délicatesses exquises. En leur donnant, tout comme un autre, l'amusette de sa cour, il savait leur dire avec un tact infini — ce dont les autres n'ont cure — les mots qui émeuvent, relèvent, ennoblissent. On l'aimait comme l'on aime un rayon de soleil. Et son succès, récompensant une telle beauté d'âme, n'excitait pas plus d'amertume et de jalousie que ne le pourrait faire un ciel de printemps.

Encore les belles amies, les camarades et les rivaux de Marcelin Soulas ignoraient-ils pour la plupart (si scrupuleuse était sa discrétion !), toutes les charités ingénieuses où se dépensait son cœur. Charités de paroles, d'influences, d'argent, par lesquelles il réconfortait la solitude et la détresse des humbles. Dans son monde de joie il ne laissait point savoir le bien qu'il tentait dans les soupentes de misère où il semblait prendre sa revanche de la perpétuelle fête qu'était sa vie. Mais sous les lustres et dans les taudis c'est le même cœur ardent qui rayonnait. Dans ce don de lui-même il ne redoutait qu'une tristesse c'est que, le baccara finissant de l'appauvrir par une série de déveines suprêmes, la joie de continuer son averse d'or aux miséreux ne lui fût quelque jour interdite. Car, à travers tous les bonheurs qui fleurissaient sa vie, le plus précieux, le plus enivrant pour ce raffiné de tendresse, était la puissance d'éveiller le sourire là où ruisselaient des larmes, de substituer, par une féerique métamorphose, à la famine le bien-être, aux torpeurs de la désespérance l'allégresse de l'espoir.

— Bah ! Si l'on vide mon gousset on ne me détroussera pas le cœur ! se disait-il... A défaut d'argent, il me restera la charité des paroles et le réconfort des gentilles délicatesses... Ressources morales avec lesquelles on peut encore faire beaucoup de bien... Aux malchanceux de la vie je donnerai l'aumône de cordialité avec laquelle j'ai soutenu si souvent les fastueux meurtris du Monde... Assistance plus difficile et combien parfois plus efficace !... Mais quel hâtif programme de défaite !... Malgré le perpétuel guet-apens du jeu nous n'en sommes pas encore là... Que diable ! Au moment de la saignée définitive, sous le couteau, j'aurais peut-être bien la sagesse de fuir la table du sacrifice !...

Mais le propre d'un vice bien passionné, bien ardent, c'est de s'irriter à mesure qu'il se soulage et, par son libre exercice, d'atteindre au paroxysme. De plus en plus la fièvre du baccara éteignait en Soulas toutes autres. L'atmosphère silencieusement tragique des salles de jeu, les péripéties de la lutte impuissante et hallucinée contre le hasard, cette sorte d'agonie frémissante sous les griffes de la fatalité, faisaient de plus en plus de notre charmant maniaque un homme étranger à la vie. Bientôt il n'eut plus conscience du gouffre où il roulait ni assez de force morale pour réagir. De son hébétude crispée il ne s'éveilla qu'à l'état de pauvre hère sans un sol.

Pour le faire vivre il fallut que, par souci du monde, un lointain parent lui assurât un secours mensuel afin qu'il pût porter selon les convenances le nom qui leur était commun.

Plus vite qu'il ne l'aurait cru s'étaient réalisés les pronostics de M. Marcelin Soulas ! Les cheveux maintenant blanchis, le corps usé par cette lutte crispante, trop longtemps oisif pour prendre le goût du travail dont les bénéfices lui eussent rendu peut-être, avec ses chères joies d'amour, de luxe, d'élégance, celle de faire fleurir le bonheur sur son passage, il n'était plus, dans la solitude de sa vie étriquée, qu'un grand cœur frissonnant, mais hélas sans pouvoir d'action, parmi detresses et misères d'ici-bas.

— Plus même la douceur de faire plaisir autour de moi ! constatait-il avec mélancolie.

* * *

Mais un jour que, malgré son modeste appareil, M. Marcelin Soulas, dans la maison de petite bourgeoisie où il abritait dignement son existence précaire, avait réussi à calmer, par toutes les gracieuses ingéniosités de son cœur, la peine d'une femme qui pleurait son dernier amour perdu, il se rappela le programme de charité sans sou ni miche, que jadis, dans la perspective d'un désastre trop probable, il s'était tracé avec une belle humeur confiante, mais pour la réalisation duquel l'atonie résultant de sa déchéance l'avait tout d'abord paralysé.

— Comme je voyais juste ! se dit-il... Mes déboires m'ont aveuli... L'homme le plus dénué peut autour de lui répandre autant de bonheur que le riche le plus généreux...

Avec une vaillance joyeuse, M. Marcelin Soulas se mit donc en quête des tristesses qu'il pouvait secourir sans autre bien que son âme fraternelle. Il avait trop frémi et palpité au milieu des hommes, trop vécu les amusettes, les blessures et les rancœurs du monde pour ne pas connaître les plaies secrètes, dont un effort de compassion peut calmer la douleur. Il chercha dans ses souvenirs quelles pouvaient être les épaves dont la détresse insoupçonnée meritait cajoleries et réconfort, pauvres êtres jadis ardemment fêtés, aujourd'hui inconnus, qui, sentant le ridicule de gémir, souffraient dignement dans leur solitude : vaudevillistes vieillis dont les succès sont aussi oubliés que les fours, et pour qui cette désinvolture des générations nouvelles à leur égard est un écorchement perpétuel ; chroniqueurs fourbus, sans journal pour recueillir leurs « à-peu-près » séniles, ni terrasses de café pour redire leurs « mots » qui ne portent plus; cabots au rancart, si déformés par les boursouflures ou les rides pareilles à des crevasses de vieux chênes, si étrangers au public contemporain, qu'ils ont l'amertume, eux jadis si glorieux, de marcher dans la foule sans être reconnus; belles filles depuis trois lustres descendues des planches qu'elles illuminaient de leur chair rayonnante, qui jamais ne s'avançaient qu'au milieu d'un frémissement d'hommages, de désirs, d'envie et qui, à présent petites vieilles ratatinées, écoutent chantonner leur miroton en égrenant des souvenirs d'adoration et de triomphe !

Douce surprise à leur offrir que de soudain faire revivre ce passé qui n'existe plus que pour leur mémoire hallucinée! En évoquant les scènes de leurs pièces qui jadis allèrent aux nues, leurs « Premier-Paris » ou leurs boutades dont le boulevard s'amusa, les rôles de passion où le cœur de la foule battit à leur geste, à leur voix, n'est-ce pas apporter

à ces pauvres papillons fripés, qui depuis vingt-cinq ans n'ont entendu que le tintamarre des succès d'autrui, comme un lointain écho des applaudissements et des rires anciens?

— Telle est la merveilleuse aumône qu'il faut savoir faire, pensa M. Marcelin Soulas...

Tout aussitôt, dans son passé de Parisien ayant beaucoup vécu parmi les beautés et les réputations, s'étant diverti aux spectacles du théâtre comme à ceux, non moins pittoresques et dramatiques du monde, il rechercha les demi-dieux et les héroïnes de jadis qui, éclipsés par de nouveaux vainqueurs et survivant à leur gloire, devaient lugubrement agoniser loin des quinquets, des bravos et des murmures d'adulation.

En échange du plaisir réchauffant qu'il leur donnait, quelles satisfactions lui valait son apostolat! Sans parler de la volupté noble dont jouissait ce virtuose du sentiment lorsque, à sa parole, comme sous une caresse, la mélancolie se laissait distraire et l'espoir renaissait dans les cœurs désenchantés, quelle source d'intérêt, pour un être attentif aux émois humains, que cette étude perpétuelle des vanités toujours aigries et frémissantes, des longues nostalgies que la moindre fanfare d'éloges enfièvre, des regrets que les ans n'ont point adoucis, des orgueils et des illusions qui s'obstinent!



*
* *

Par exemple, dans quelle amertume ne trouva-t-il pas, au milieu de ses brevets et diplômes (tel un conquérant déchu mais toujours olympien parmi ses trophées!) l'inventeur Jean Ramel, fameux il y a vingt-cinq ans pour son procédé de patinage sur l'eau et sa méthode de la transmission télégraphique des dessins, qui avait fait gagner beaucoup d'argent à ses actionnaires par son ingénieux appareil à transformer les vieilles affiches de théâtre en couronnes funéraires, mais qui, hélas! dupé lui-même et dupant les autres par ce retentissant succès, avait englouti des fortunes, y compris la sienne, dans les immenses bâtisses construites sur le rivage de l'Océan, pour recueillir et transmettre la force des marées! Depuis que la mer avait fait faillite à son espoir et, narguant ses pièges, l'avait laissé à l'état d'épave dans un monde désormais sceptique à ses trouvailles, M. Jean Ramel, vieilli, fourbu, paralysé par l'échec et la méfiance dont il se sentait environné, s'hypnotisait sur l'inconcevable fiasco de son système qu'il persistait à trouver sublime, en accusait les éléments et les hommes, s'irritait, comme d'un outrage et d'un rapt, de toutes les inventions, de toutes les gloires nouvelles, et, sans amis, sans journaux dont il eût pu faire les confidents de sa rage, se révoltait douloureusement contre l'indifférence de ses contemporains.

La visite inopinée de M. Marcelin Soulas prit pour ce monomane le caractère d'une réparation. L'aimable homme, se rappelant d'autant mieux les successives trouvailles de l'inventeur que sa famille y avait de loin participé en souscriptions téméraires, sut évoquer toutes les péripéties et la gloire brève de cette aventureuse existence. A M. Jean Ramel il sembla que la Société française, enfin repentante, venait solennellement, par la bouche de ce mondain, lui offrir le tardif aveu de sa sottise et l'hommage de ses regrets éperdus!

Joyeux, naïvement il mit à nu tout son orgueil :

— Quelle amusette pour poupées, leur fameuse niaiserie de la Houille blanche! Hein? Croyez-vous que, par moi, elle était assez devancée et enfoncée!... La France n'a que ce qu'elle mérite! Bien des fois je fus tenté d'avoir pitié d'elle. Mais elle a manqué d'égards envers moi. Ma dignité veut que je la laisse dans son prétentieux chaos!... Revenez me voir. Puisque vous vous intéressez à mes travaux je vous tiendrai au courant de mes récentes découvertes... Merveilleuses, simplement! — Par malheur, je manque de place et d'argent pour les expériences...

*
* *

Même surexcitation de toutes les forces morales engourdies chez M. Tony Dufour, auteur de maints vaudevilles acclamés qui, trente années durant, avaient fait se tordre, trépigner et geindre de plaisir Paris toujours si spirituel et si délicat, Tony Dufour que jadis l'on se montrait du doigt et du regard dans la rue, et dont quelques vieux courriéristes de théâtre étaient seuls à savoir aujourd'hui le nom. Ce n'est pas dans un taudis, mais dans un somptueux appartement, le bel appartement avec cadres dorés aux murs et salle de billard, le billard cher aux vaudevillistes enrichis! que l'ex-triomphateur cuvait et remâchait sa gloire. Ses contemporains étant morts ou tombés aux Petits-Ménages, comme son acrimonie à l'égard de ses jeunes confrères avait fait le vide autour de lui, il se racornissait tout seul, survivant à sa réputation, usant ses jours derrière sa vitre à regarder passer le Boulevard dont il n'était plus et qui avait cessé de le connaître.

Se souvenant de son prestige ancien et se rendant bien

compte de sa solitude actuelle, Marcelin Soulas ne douta pas que ses éloges, finement nuancés, seraient pour le vieillard une véritable fête. En effet quel baume pour l'homme de théâtre qui ne lisait plus, qui n'entendait plus que les louanges d'auteurs nouveaux et la glorification de comédiennes qui n'étaient même pas en nourrice lors de son règne!

Et ce fut le délicieux chapelet des « vous rappelez-vous »? dont l'égrénement en commun unit si vite les survivants d'une même période.

Puis, M. Tony Dufour, ne voulant pas oublier qu'il avait été un brillant causeur ni rester trop au-dessous de sa réputation, se mit, dans une sorte de fébrile allégresse, à essayer sur son auditeur bénévole des mots péniblement fourbis et maintes fois répétés devant la glace avec gestes et expressions de physionomie. Et il les trouvait d'une drôlerie si étourdissante et il s'admirait tant d'être toujours si spirituel que, sans pouvoir attendre que M. Soulas s'en égayât de lui-même, il lui dictait par son propre contentement le devoir de s'esclaffer.

— Comique, n'est-ce pas?

Et le rire sifflait, dru, par la denture ébréchée. Et, si désireux que fût le charitable Soulas de lui faire la politesse de rire le premier, malgré son attention et son zèle il n'y parvenait point. Mais qu'importe? M. Tony Dufour, tout à la joie de renaître, ne s'en apercevait pas et, dans une sorte de griserie, se revoyait glorieux, fêté, en verve joyeuse, comme aux plus beaux jours.

* * *

Marcelin Soulas ne se félicita pas moins de son ingénieuse charité le soir où, ayant rejoint M. Florimond Roulbosse dans le Cercle confortable (où, par pitié et aussi par un vague respect pour son nom jadis fameux, on continuait à tolérer autour des tables de journaux la présence de cet ex-brillant chroniqueur) il le trouva isolé comme un lépreux, car ses nouveaux confrères, trop jeunes pour l'avoir lu, ne pouvaient parler de lui-même à cet homme qui ne s'intéressait qu'à cette conversation un peu spéciale, et, tout vibrants de confiance joyeuse, fuyaient ses amers propos.

Lorsque M. Marcelin Soulas, s'étant fait présenter, aborda l'ancien chroniqueur à la fois crispé et engourdi dans une vague rêverie morose, il donnait assez bien, dans le fauteuil où il reposait sa tête blême, balafrée de rides et grimaçante, l'impression d'un sphynx symbolisant la haine et l'amertume. Après cinq minutes d'entretien, pour la première fois depuis plusieurs lustres on vit la figure hargneuse, crispée, de M. Florimond Roulbosse se détendre pour un sourire béat. Dans la France avachie de maintenant il y avait donc encore des hommes de goût pour se souvenir d'autrefois et le regretter, pour revenir à l'esprit si délicat du Second Empire! Ah! Le Perron de Tortoni! Caderousse! Cora Pearl! Le régime de l'avertissement et de l'interdiction! Les Vaudevilles à couplets! La Maison d'Or et la glorieuse légion des grands chroniqueurs disparus que, d'ailleurs, Florimond Roulbosse avait toujours dominés par sa verve étincelante (c'est l'épithète obligatoire) comme il les dépassait par sa longévité! Pendant deux heures, rajeuni, galvanisé, vidant l'étui à cigares de Marcelin Soulas, se raidissant pour prendre de nobles attitudes d'homme d'épée et de causeur à succès, il évoqua les chers souvenirs des temps héroïques, rappela ses chroniques fameuses, répéta ses mots auxquels les convives amusés de Roulbosse avaient jadis trouvé la frappe du XVIII[e] siècle, dénigra ses jeunes confrères et la balourdise de la Presse contemporaine et, après avoir repris conscience de sa force, de son esprit et de sa séduction, finit par proposer à Marcelin Soulas de fonder avec lui un grand journal parisien où l'on rétablirait avec autorité les grandes traditions!

* * *

Avec M[lle] Aurore Laymée — de son vrai nom Adélaïde Loque — ex-pensionnaire des Variétés et des petits théâtres où la diction n'est pas toujours considérée comme l'art essentiel, beauté maintenant déchue qui avait fait frissonner Paris et valu à la France bien des sympathies d'archiducs et de princes héritiers (le Ministère des Affaires étrangères l'avait longtemps tenue pour l'un de ses meilleurs agents)! avec M[lle] Aurore Laymée, aujourd'hui abandonnée à la contemplation de ses rides et au rabâchage de ses enorgueillissants souvenirs, si M. Marcelin Soulas eut les nobles joies de la charité très efficace, il se vit exposé soudain à des risques fâcheux. En face de cette personne ratatinée qu'on eût dit une vivante illustration pour la ballade de Villon « La Belle Heaulmière » et qu'il croyait uniquement férue de 3 %, il ne pensait pas s'aventurer en lui remémorant ses grâces de jolie soubrette et l'émouvante splendeur de ses apparitions sur la scène...



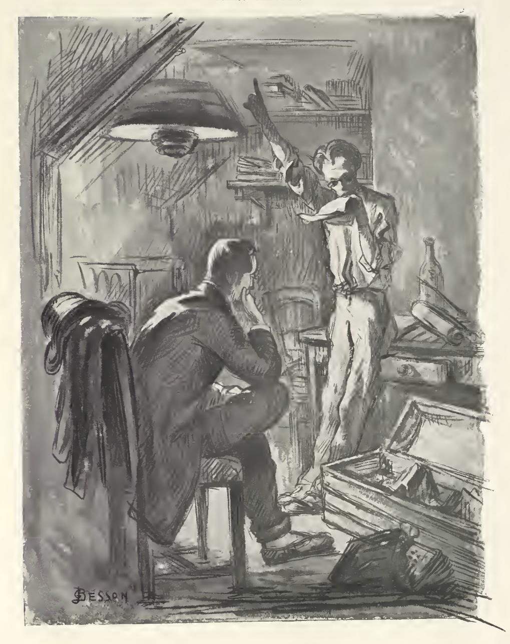
— Vous rappelez-vous lorsque, au deuxième acte du *Fiacre Enchanté*, vous apportiez à la baronne une lettre sur un plateau, avec votre resplendissant collier de diamants qui illuminait vos épaules.

— Ah! En ce temps-là on savait s'habiller au Théâtre et l'on soignait la mise en scène!... Aujourd'hui les bonnes sont bien réellement des bonnes!... Réalisme écœurant!... Et les grandes dames elles-mêmes sont des bonnes!... Nous, voyez-vous, nous étions des idéalistes...

— Avec tout Paris en extase et en désir à vos pieds!...

« Politesses charitables, pensait Marcelin Soulas, hommages qui la rejettent à la griserie de ses triomphes passés! Etant donnés ses jeux folâtres de jadis ce n'est peut-être pas très moral, c'est du moins très humain. Et je reste fidèle à mon rôle de consolateur d'épaves... Visiblement quelle émotion et quelle joie je lui donne!

Aussi, très ingénument, à cent lieues de soupçonner les



arrogantes espérances de la dame, prenait-il pour une pantomime de gratitude un peu théâtrale ses airs langoureux et pour un reste de coquetterie professionnelle ses œillades et ses sourires. Comment aurait-il pu deviner des prétentions chez cette antique personne dont les chairs molles et bouffies ne semblaient retenues en place que par le crépi vermillon des lèvres, le plâtras solide des joues et l'épais crayonnage noir des yeux ?

Quels ne furent pas sa consternation et son dégoût lorsque, sur un regard plus du tout équivoque, M. Soulas dut comprendre que ce n'est pas impunément qu'il avait réveillé au cœur de la soubrette pour archiducs et princes héritiers les radieux souvenirs de sa jeunesse et les plaisirs enorgueillissants de sa maturité !

Aussi, malgré toute sa bonne volonté charitable, se vit-il contraint d'écourter cette séance, un peu trop pittoresque, de consolation. L'ex-pensionnaire des Variétés attendit en vain son retour...

***

D'ailleurs, M. Marcelin Soulas ne tarda pas à avoir d'autres raisons pour réserver ses bons offices aux malheureux de l'humble quartier où force lui fut bientôt de chercher un refuge. Le seul cousin s'appelant comme lui, qui, par fierté familiale, lui servait une pension alimentaire, partit pour sa maisonnette définitive du Père-Lachaise. Sa fille unique, désintéressée de la manière dont serait porté à l'avenir un

nom qui n'était plus le sien (puisque le mariage l'en avait parée d'un autre), biffa de son budget cette dépense sentimentale et vaniteuse, et M. Soulas, réduit à la vie précaire que lui assurait un suprême titre de rente incessible et insaisissable, contraint de chercher un asile dans une crasseuse maison de pauvres, n'eut plus assez d'élégance pour parvenir aux misères morales payant un loyer au-dessus de 2000 francs.

Mais sa gracieuse élégance de cœur qui, sous les déconvenues, la maladie et la vieillesse, persistait intacte, continua son œuvre merveilleuse dans les taudis. Si dénué, si solitaire, ayant lui-même besoin d'un réconfort dont personne au monde ne songeait à lui apporter la douceur, il trouvait le moyen d'être bienfaisant! Ironie, dont bien loin de sourire, il goûtait le charme un peu dérisoire.

C'est ainsi que, dans la masure méphitique où il abritait son âme éternellement jeune, il put réjouir des seules félicitations qu'il eût jamais reçues depuis vingt ans, son voisin de palier M. Léonard Micouleau, homme de lettres qui avait, tout comme un autre, sa malle de poèmes inédits et de drames injoués, et qui, révolté contre tous les hommes en général et contre les hommes de théâtre en particulier, achevait pacifiquement sa vie en composant des mots triangulaires et carrés pour les journaux de modes. Il se trouva que, un quart de siècle plus tôt, M. Soulas, passionné de turf, avait parcouru les chroniques parisiennes et hippiques que M. Léonard Micouleau publiait en ces temps lointains dans un journal de sport, et qu'il avait connu des adolescents qui s'essayaient au Théâtre de Salon de M. Micouleau, le seul pour lequel ce dramaturge à grandes machines eût trouvé un éditeur et des interprètes!

Pour la première fois depuis bien longtemps Léonard Micouleau eut par M. Soulas la douce illusion de la notoriété. Aussi, quand il le vit si bon public et public de mémoire si fidèle, ne put-il résister au plaisir — peu fréquent comme on pense — de lui offrir lecture de son œuvre entière. Tout un mois, sans un soir de défaillance, M. Soulas dut se résigner à l'audition de cette malle volumineuse. Mais il eut la satisfaction, lui pauvre, d'enrichir d'un peu d'orgueil le mélancolique raté et d'illuminer sa détresse par un vague mirage de gloire.

Affable assistance qui n'empêchait pas M. Soulas de ragaillardir sans cesse, par la louange de son défunt talent de pitre, l'atonie désenchantée de son voisin M. Guignabaudet, aujourd'hui morne et tremblotant vieillard après avoir, trente années plus tôt, fait, comme jeune premier, sous le pseudonyme de Gérald, les délices du Quartier des Gobelins au théâtre duquel il jouait élégamment les amoureux. Au temps où M. Marcelin Soulas, friand de jeunes réputations, s'intéressait aux grâces d'une ingénue qui zézayait sur ces tréteaux faubouriens, il avait vu le svelte Gérald donner la réplique à sa protégée et appris le nom déplorable auquel il avait cru bon de mettre un faux nez. Aussi, lorsqu'en grimpant à son étage, il avait lu, sur la carte clouée au faux acajou d'une porte, cette inscription « Guignabaudet, professeur de diction, de maintien et de littérature », n'avait-il guère eu de peine à rassembler ses souvenirs.

* * *

Depuis plus d'un an il se donnait la joie de voir Guignabaudet-Gérald se pavaner sous ses éloges comme autrefois, à la sortie de son théâtre excentrique, au milieu des chuchotements admirateurs des titis et des trottins, lorsque notre ingénieux virtuose de la charité, fourbu des frissons de toute sorte dont il avait si longtemps vibré, vieilli prématurément par la solitude et les revers, mal soigné dans sa soupente où personne ne lui apportait la douceur d'un peu d'affection, disparut de ce monde où il n'avait jamais fait de mal qu'à lui-même.

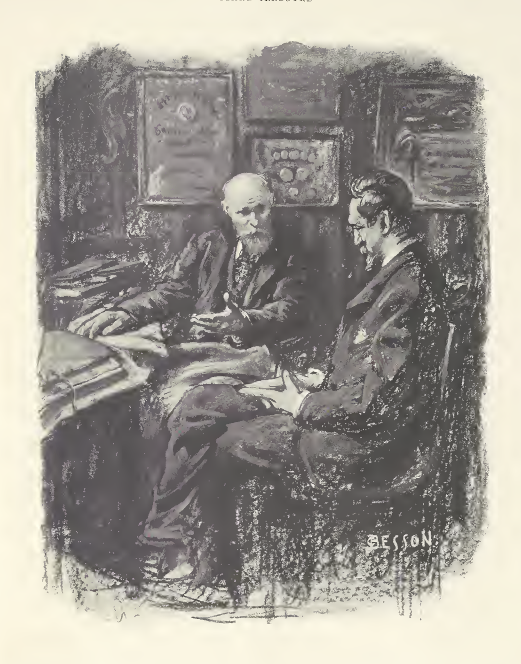
Pauvre, incapable depuis tant d'années de servir l'intérêt ou la vanité des gens, l'aimable M. Soulas ne pouvait certes prétendre à de belles funérailles. Aucun de ses anciens amis, dont on retrouva le nom sur un carnet, ne crut devoir se déranger pour cette suprême escorte qui ne pouvait rapporter aucun profit de réclame. Le corps de M. Marcelin Soulas eût donc couru grand risque de rouler vers le cimetière sans autre accompagnement que l'ombre du corbillard où il était voituré, si le concierge de la maison, ayant du goût pour le cérémonial, n'avait eu la précaution de convier lui-même M. Léonard Micouleau, dramaturge de haut vol tombé dans l'industrie du rébus, et l'ancien jeune premier M. Guignabaudet dit Gérald, qu'il supposait moins indifférents que les autres locataires au trépas de M. Soulas.

— Comme je suis tout clopin-clopant de mon rhumatisme, dit-il, et, de plus, retenu au chevet de ma femme qui a pris un chaud et froid, vous représenterez la maison...

M. Léonard Micouleau et M. Guignabaudet ne se dérobèrent pas, d'abord parce qu'ils gardaient à M. Soulas une certaine gratitude de s'être rappelé leurs mérites, mais surtout, l'homme de journal aussi bien que l'homme des tréteaux, parce qu'ils étaient fiers d'avoir l'occasion de prendre, en vedette dans la rue, pendant les huit kilomètres qui séparaient du cimetière la maison, une attitude solennelle derrière un cercueil.

Au moment où le cortège s'ébranlait, un prêtre de province, gîté dans le même îlot de maisons et qui, bien que sans fonctions à la paroisse, prodiguait dans ces parages son zèle charitable, M. l'abbé Fontenailles, prévenu à la dernière heure, se joignit à eux. Cordial, chaleureux, il expliqua sa présence par son estime pour le défunt. Oraison funèbre, qui pour être ambulante et à la bonne franquette, n'en précisait pas moins les vertus de celui que l'on conduisait à sa villégiature suburbaine:

— Je lui ai vu semer tant de bien, avec tant de discrétion et de délicatesse!... Jamais riche ne fit plus d'heureux que ce pauvre au



cœur si grand... Et il ne tirait point vanité de son ingénieuse bienfaisance... Le peu que j'en ai connu, c'est par le besoin qu'il eut parfois de mes renseignements sur les misères morales du quartier... Votre présence m'est une preuve que vous l'appréciez autant que moi...

— Certes ! grasseya noblement l'ex-cabot fidèle aux meilleurs principes de son cours de maintien.

— Je suis bien sûr, poursuivit l'exubérant abbé, que, comme moi, ce que vous avez appris de sa bienfaisance c'est un hasard qui...

Pur hasard, en effet, et aussi collaboration à ses œuvres, risqua M. Micouleau qui ambitionnait de devenir le fournisseur des Revues bien pensantes, pour les mots carrés et triangulaires.

— Alors, je vous félicite d'avoir pu participer à ces délicates consolations des éclopés de la vie, des malchanceux de l'Art, des Lettres...

— Que veut-il dire ? murmurèrent en même temps M. Guignabaudet et M. Micouleau, chatouilleux et toujours sur leurs gardes pour les choses d'amour-propre.

— Quelle admirable mémoire il pouvait mettre au service de son cœur ! Et comme sa bonté savait aimablement utiliser ses souvenirs! Que d'illusions sur leur talent et leur succès il a dû faire renaître dans l'âme des stropiats de la littérature, de l'ébauchoire et des planches !... Pittoresque apostolat en vérité !

Moins loquace, l'abbé Fontenailles se fût peut-être étonné du soudain mutisme de ses deux compagnons de cortège. En

une seconde ils avaient pris une telle figure d'enterrement que les badauds des faubourgs, habitués à de plus gais visages d'indifférents ou d'héritiers, admiraient ce mort d'être regretté ainsi !

Blêmes, crispés, un pli amer aux lèvres, ils jetaient l'un et l'autre des regards sans tendresse vers la forme géométrique qui se dessinait sous le drap noir...

— C'était donc pour ça ! se disait à lui-même, en serrant les mâchoires, M. Guignabaudet mélancolique.

— Commisération bien impertinente ! pensait avec rage M. Léonard Micouleau qui, ayant des Lettres, trouva pour son dépit une formule lapidaire.

Et, ne voyant ni l'un ni l'autre la nécessité d'une figuration plus longue aux obsèques d'un homme qui n'avait rendu justice à leurs mérites que par charité, tous deux ne songèrent plus qu'à trouver un prétexte pour s'enfuir. Le professeur de maintien ne tarda pas à donner les signes d'une oppression si rauque que l'abbé Fontenailles, très humain, l'objurgua de ne pas suivre plus avant. Et sans doute les troubles respiratoires de son voisin émurent si fort M. Léonard Micouleau qu'il se tordit le pied sur le pavé glissant et dut laisser à l'abbé Fontenailles l'honneur de représenter, tout seul, aux obsèques de M. Soulas la gratitude publique...

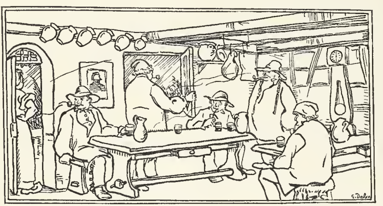
Qu'aurait fait ce suprême assistant s'il avait pu savoir que M. Marcelin Soulas, charitable à ceux-là même qui croyaient faire la charité autour d'eux, ne s'était adressé à lui que pour lui donner l'illusion d'un crédit survivant à sa disgrâce ? Car, renseigné sur les mésaventures du prêtre, qu'un désaccord avec ses supérieurs obligeait de vivre solitaire à Paris sans cure ni charge, il avait eu la délicate pensée de paraître recourir à ses bons offices pour effacer un peu dans son cœur l'impression de sa déchéance. Ce n'était d'ailleurs pas la moins bonne charité qu'il eût faite. Mais quelle ironie d'entendre l'abbé Fontenailles parler des consolations ingénieuses dont M. Soulas avait pris l'initiative !...

Par bonheur il ne savait pas, et aucun indiscret n'était là pour lui ravir cette satisfaction d'amour-propre. C'est grâce à un simple hasard (parfois bienfaisant lui aussi) ! que, après tant de merveilleuses aumônes, M. Marcelin Soulas n'arriva pas tout seul au champ du repos qu'il avait si bien gagné !

GEORGES LECOMTE



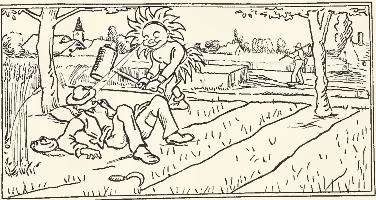
PROVERBES du Mois d'AOÛT.



Quand il pleut en Août
Il pleut miel et bon moût



A la Saint-Laurent
La faucille au froment.



Qui dort en Août
Dort à son coût.

Dessin de Georges Delaw

PROVERBES du Mois d'AOÛT.



A la Madeleine
La noix est pleine

A la Saint-Laurent
On fouille dedans



A la Saint-Barthélemy
La perche au noyer
Le trident au fumier.



Les Brouillards d'Août emportent les Chataignes

Dessin de Georges Delaw

Un maître lithographe d'aujourd'hui et de demain



ALBERT BELLEROCHE

Croquis lithographiques inédits



Le HASARD, qui est malin, a voulu que l'autre matin, après avoir regardé les lithographies de M. Albert Belleroche, je fisse une petite lecture de Diderot. (J'avoue sans honte que je lis encore Diderot, et que je prends, à cette lecture, un plaisir très vif.) Or, j'ai remarqué ces lignes que je reproduis, car elles semblent avoir été écrites pour servir d'épigraphe à une étude sur l'artiste dont je veux aujourd'hui vous entretenir.

« Tout art, écrit-il, a sa spéculation et sa pratique : sa spéculation qui n'est autre chose que la connaissance impérative des règles de l'art; sa pratique, qui n'est que l'usage habituel et non réfléchi des mêmes règles. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de pousser loin la pratique sans la spéculation, et réciproquement, de bien posséder la spéculation sans la pratique. Il y a dans tout *art* un grand nombre de circonstances relatives à la matière, aux instruments et à la manœuvre, que l'usage seul apprend. C'est à la pratique de présenter les difficultés et à donner les phénomènes, et c'est à la spéculation à expliquer les phénomènes et à lever les difficultés. »

Il semble, n'est-il pas vrai, que ce raisonnement logique, né d'un cerveau qui savait voir nettement les



choses, et s'en expliquer en des formules d'une extraordinaire précision, s'applique non seulement à l'effort d'Albert Belleroche, mais encore, et particulièrement, à l'art si intéressant, si vivant, si délicieux de la lithographie, et nous met en main le secret des avatars qu'il a subi depuis son invention.

Au début, les artistes qui l'imaginèrent eurent la spéculation et la pratique selon la définition de Diderot, et leur œuvre s'imposa aux amateurs de pièces rares, aux fervents du beau, qui y trouvèrent la multiple satisfaction de l'expression originale servie par un procédé encore incapable de trahison. Belleroche a renoué avec la tradition de ces grands ancêtres, je le montrerai tout à l'heure.

Par la suite, la spéculation se fit paresseuse; il ne demeura qu'une pratique sans art, sans effort, se tirant des difficultés par des artifices et des escamotages, ne se donnant plus la peine d'imaginer, ne se haussant même pas au désir d'une interprétation intelligente, et se tenant pour satisfaite de copier servilement des aspects veules, sans accent, sans émotion, machinalement.

Ce fut l'heure non de la vulgarisation, mais de la vulgarité : la lithographie passa aux mains de l'industrie, obligée de produire des quantités; la qualité s'éloigna de plus en plus des exigences de l'art, et le discrédit ne tarda pas à venir, même dans le goût de la bourgeoisie, contre l'expression de la pierre, désormais malhabile à retenir une palpitation d'idéal et d'infini.



Mais voici que, depuis une quinzaine d'années, des artistes se sont repris à espérer en faveur de l'art dédaigné, avec un zèle dont on ne saurait trop les louer; ils se sont appliqués à chercher quelles étaient les causes de ce dédain, et par quelles armes il convenait de le combattre; ils ont compris que la pratique seule n'aboutissait qu'à continuer l'état de choses dont leur conscience leur disait l'indigence mélancolique et le néant esthétique; ils ont eu le courage de recommencer l'union de la spéculation et de la pratique. Ils ont imaginé des effets tels que nul autre moyen ne devait les produire avec bonheur, que la lithographie; ils ont ressuscité ce qui était mort, ils ont rendu la vie et la splendeur à ce qui n'était plus que ruines; ils ont prouvé que si la lithographie avait subi si longtemps l'injure de l'oubli et l'angoisse de l'indifférence, c'est que les pontifes qui s'étaient chargés d'en assurer le culte, n'étaient que des apathiques inhabiles, ignorant les ressources infinies de leur art et mesurant leur effort à la paresse et à l'inertie de leur désir.

Et ces artistes, ces vaillants,





SPLEEN

Esquisse par BELLEROCHE



pour démontrer avec plus d'éclat leur foi dans l'art auquel ils se dévouaient, ont renoncé à la lithographie de reproduction; ils ont créé des œuvres rigoureusement originales, y apportant leurs qualités de peintres et y mêlant le frisson d'une pensée encore inédite.

ALBERT BELLEROCHE est de ces artistes; il ne fut pas de leur nombre au début — et pour cause : il est jeune, et ne songeait pas, il y a quinze ans, à être graveur. — Mais depuis quatre ans qu'il s'est pris de passion pour la lithographie, on peut affirmer qu'il a marché à enjambées de géant; à l'heure actuelle, je ne connais pas de maître dont les estampes soient plus attachantes que les siennes.

Mais vous voulez sans doute quelques détails biographiques sur lui : soyez satisfaits. Né à Swansea, dans le pays de Galles, il a fait en France toute son éducation d'artiste; il a étudié la peinture à l'atelier CAROLUS DURAN, et de 1890 à 1900, c'est le peintre qu'on a connu sous ce nom de BELLEROCHE; je me rappelle avoir remarqué, pendant ces années, des œuvres telles que l'*Ennui*, une toile fort admirée en 1900, le *Portrait de Jacques Rigo*, et la *Tasse de café*, du salon de 1897, *Mlle Lili*, du salon de 1895, ainsi qu'un très curieux portrait fait à Londres de M. HENRI ROCHEFORT. BELLEROCHE n'expose plus de peinture depuis 1900, mais il n'y a pas renoncé; il cherche, il travaille, il s'efforce vers une manière où sa personnalité de peintre s'affirmera davantage; et il arrive, ainsi qu'en pourront juger les lecteurs du *Figaro Illustré*, par la reproduction en couleurs d'une de ses toiles les plus récentes, une œuvre d'une saveur toute particulière.

Je pourrais m'arrêter longtemps sur le peintre qu'est BELLEROCHE : j'y reviendrai sans doute un jour; mais aujourd'hui, c'est le lithographe qui m'occupe, et j'ai hâte de feuilleter les estampes qu'il a créées, et qui lui valurent de très beaux succès au salon, à l'exposition du centenaire d'ISABEY et de RAFFET, dans des expositions à l'étranger, enfin auprès de connaisseurs qui n'ont pas pour habitude de se laisser facilement séduire, et qui se disputent hâtivement les moindres croquis griffonnés par lui sur pierre.

En quatre ans, il a donné un grand nombre de pages, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre; il semble bien que ce grand garçon, d'aspect froid — mais la froideur n'est ici que le signe d'une extrême timidité — ne doit guère connaître de repos. A quelque heure qu'on le surprenne en son atelier de la rue de Bruxelles, il est à la besogne. Il faut le voir, dans cette fièvre de continuelle activité : une pierre sur le chevalet, il confie à son grain fin, dont il tire tout le parti possible, soit l'image du modèle qu'il a devant les yeux,



[illegible] les rêves qui lui passent par le cerveau, et dont l'expression s'appuie toujours sur une chose vue, dont sa mémoire a gardé le signe fidèlement; puis subitement, si cela ne vient pas comme il veut, il enlève la pierre du chevalet, et en prend une autre dans un casier où elles sont en ordre, rangées comme des livres sur un rayon.

Lorsqu'il a terminé un état, il passe dans son imprimerie, et tire lui-même ses épreuves; cela ne va pas sans un nouvel effort d'art, car vous entendez bien que s'il manœuvre lui-même la presse à bras, c'est qu'il veut retrouver sur le papier, avec soin choisi, et dans un ton d'encre patiemment cherché, tout ce que la pierre porte, et tout ce qu'un tirage habile peut lui arracher. Et lorsque l'épreuve sort, humide, après l'étreinte du rouleau habillé de feutre, Belleroche a des joies d'enfant. Seulement, comme il aime son art, et qu'il ne redoute rien tant qu'une vulgarisation qui en dénaturerait la valeur, il ne tire que très peu d'épreuves de chaque pierre, ce qui, plus tard, sera l'heur et le malheur des collectionneurs.

N'allez pas croire qu'il cherche à mettre des titres sous ses images, qu'il prétende à enfermer des idées et une philosophie dans chacune de ses figures; il laisse ce soin à ceux qui étudient son œuvre, et il se contente de répondre, quand on lui dit : « Quel titre? — Étude. »

Étude : voilà bien toute l'œuvre de Belleroche, ou mieux, toute la haute inspiration de l'œuvre de Belleroche; c'est un artiste qui exprime par des moyens d'art, des choses qui demeurent essentiellement dans le domaine de l'art.



Et pourtant, si modeste que soit ce mot « *Étude* », pour ceux qui ne se donnent pas la peine d'en pénétrer complètement le sens, il n'y a pas une lithographie de Belleroche devant laquelle un esprit accoutumé de réfléchir, ne puisse trouver une ample matière à satisfaire sa pensée. Car, en ses estampes, Belleroche raconte la femme, la femme moderne, toute la femme, et l'on sait ce qu'il y a de mystère attachant, dans cet être mobile et divers, dont le péché mignon est de vouloir dérober la vérité vraie à qui l'observe, pour se laisser deviner par excès de ruse ou d'habileté.

Regardez bien les profils et les visages que Belleroche a inscrit sur la pierre : ici, c'est une jeune fille, presque une enfant, délicieuse de nervosité; elle apparaît grave, mais tout sourit en elle; elle pense... Pense-t-elle? La vie lui semble bonne; on la regarde, on la trouve jolie; on la traite avec tous les égards dûs à une femme, cela la vieillit, mais qu'importe! Son visage dit la vérité : elle est la fleur de rêve et de sève,



Croquis lithographiques inédits de A. BELLEROCHE

et l'artiste l'a représentée, en sa notation sommaire, telle qu'elle est. Cette autre a dépassé l'heure printanière; c'est le plein été; c'est le fruit mûr; c'est la bouche éclose aux soupirs qui ne sont plus vains; c'est le regard qui ne s'évoque plus au pays des chimères, et vous pénètre comme un trait acéré; les cheveux ont le désordre propice aux mains caressantes, qui se plaisent à en soulever les tresses; l'épaule même, l'épaule lasse d'être emprisonnée, émerge, ronde et grasse des tissus paresseux; et silencieuse, c'est la beauté qui s'abandonne aux curiosités plastiques, toute palpitante de vie et de frisson. Et l'on pourrait ainsi les analyser une à une : les gaies, pour qui les jours s'envolent dans des stridences de joies, et les mélancoliques, qui écoutent aux battements des heures, le battement d'un cœur qu'étreint une angoisse indéfinie; les blondes, aux souplesses molles en quête d'une affection tutrice; les brunes, aux résistances viriles, aux entêtements capricieux, qui aiment l'effroi douloureux des tempêtes sentimentales; celles qui ont le scepticisme des illusions perdues, et celles qui subissent, sans s'en douter, les illusions inconsciemment reconquises d'un scepticisme qui n'est qu'imaginé; les grandes, les maigres, les grosses, les petites, tout le clavier enchanteur et multiple des lignes, qui se diversifient, sans cesser d'être expressives de grâce, d'élégance, de coquetterie naturelle, de beauté. Et pour traduire tout ce que la vie faisait palpiter sous ses yeux, Belleroche s'est créé un métier à lui; un formulaire qui n'est pas un formulaire, tant il y a d'impression et de spontanéité dans la façon dont il écrit son trait, dont il note un accent, dont il signifie un caractère. Je ne chercherai point à le comparer à tel ou tel artiste d'aujourd'hui ou d'hier; il



est lui-même, il ne regarde pas son modèle à travers une synthèse précédemment créée par un autre; il est trop empoigné par son travail et son plaisir à travailler, pour se donner le souci d'imiter quelqu'un.

Aussi, du train dont il va, le succès ne peut manquer de lui venir, durable et abondant. Il ne se passera pas longtemps avant que les plus jolies de nos parisiennes, et même de nos américaines, ne considèrent comme du meilleur ton, d'avoir d'elles un croquis griffonné sur pierre par Belleroche. Ce sera le moment où il faudra que Belleroche ferme sa porte; dans cette vogue que je désire prochaine pour lui, je tremble qu'on n'empêche l'excellent artiste de poursuivre et de parfaire son œuvre, ainsi que son tempérament de peintre doué ne nous le promet. Et celui-là sera très grand, j'en suis convaincu, si le monde, fiévreux fabricant de gloires et démolisseur ironique de génies confiants, ne le trouve pas disposé à se laisser étioler par son souffle malfaisant.

Un Bourgeois
de Paris

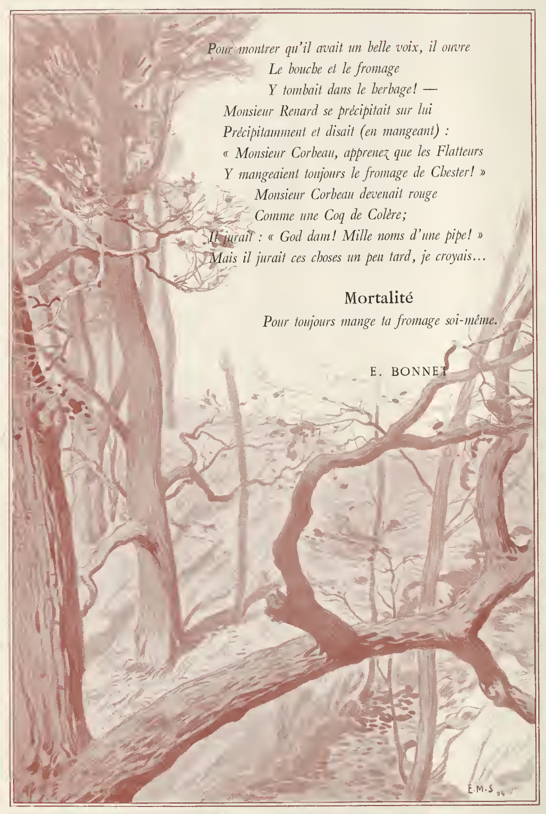


LE RENARD ET LE CORBEAU

par un jeune Anglais

Monsieur Corbeau était perché sur un arbre en l'air,
Il tenait dans son bouche un fromage de Chester;
Monsieur Renard, tiré par le bon odeur,
Venait et disait à Monsieur Corbeau : « Bonjour! »
Monsieur Corbeau, il répondait..... Rien du tout!
Monsieur Renard disait : « Monsieur Corbeau, si
Votre belle voix, il est aussi belle que votre
Belle pantalon de plumes, vous étiez le plus bel
Aubergiste de cette bois! » *Monsieur Corbeau,*

LE FABLIER DES COMEDIENS. — Fable dite par M. COQUELIN Cadet, de la Comédie-Française
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA.



Pour montrer qu'il avait un belle voix, il ouvre
Le bouche et le fromage
Y tombait dans le herbage! —
Monsieur Renard se précipitait sur lui
Précipitamment et disait (en mangeant) :
« Monsieur Corbeau, apprenez que les Flatteurs
Y mangeaient toujours le fromage de Chester! »
Monsieur Corbeau devenait rouge
Comme une Coq de Colère;
Il jurait : « God dam! Mille noms d'une pipe! »
Mais il jurait ces choses un peu tard, je croyais...

Mortalité

Pour toujours mange ta fromage soi-même.

E. BONNET

Adresses Utiles

Abeilles et Ruches
A. I. ROOT La plus grosse fabrique du monde de ruches et accessoires d'apiculture. Sloan et Bondonneau, 142, faub. Saint-Denis, Paris.

Achat de Diamants
CH. MADRASSY Perles, bijoux au Maximum! (Avance d'argent pr dégager). Expert-joaillier, 11, r. de Provence, Paris-9e. T. 284-82.

Agrandisseur Photographique
AGRANDISSEUR GUILLON 8, r. Chaussée-d'Antin Tél. 307-94. Indispensable à tout amateur photographe.

Bandagiste-Orthopédiste
CHANSON Bras, jambes artificiels et bandages. Bas varices et ceintures. Corsets orthopédiques. 146, rue Rivoli, Paris. Téléphone 215-12.

Coiffeuse de Dames
TH. BERLANDIER "Le Quésaquot" Ondulateur à chenilles. 8, Boul. Malesherbes, Paris - Coiffures, Postiches, etc.

Corsets
MARION SŒURS Maison de 1er ordre. 44, rue St-Augustin, Paris. Corsets sur Mesure. Téléphone 235-89

Dentifrice
CRESSON MARTIAL Approuvé par l'Académie de Médecine. 161, rue Montmartre, Paris. Téléphone 343-69.

Lingerie
NATHALIE BARREAU Trousseaux Dentelles Layettes. 19, boulevard Malesherbes, Paris

Restaurant
AU BŒUF À LA MODE Cave et cuisine renommées 8, rue de Valois, Paris, à proximité des théâtres Français et Palais-Royal. T. 254-27.

Tapis-Tentures
LINOLEUM INCRUSTÉ Carpettes, Tentures, Lincrusta-Walton. J. Pérès et Durand, 28, av. de l'Opéra. T. 111-64.

ÉLÉGANCE ET BEAUTÉ

A l'heure actuelle tout ce qui représente la beauté, l'élégance, le chic plus ou moins réel et plus ou moins distingué, a quitté Paris sous le fallacieux prétexte de prendre un juste repos, alors que le séjour aux eaux, à la mer ou dans n'importe quel endroit cité par les Guides est une nouvelle occasion de vivre double et de parader triple.

Ah oui! que tout le monde s'apprête à rester en scène, à faire assaut de toilette, de bijoux, de coquetterie et de malice, car il n'est pas de bonne fête pour une mondaine sans le délicieux plaisir d'écharper son prochain.

A Fontenoy nous disions : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ». Dans le monde on n'a pas tant de chevalerie et c'est à qui fera feu avant l'autre pour causer la première blessure. Mais on se console facilement de ces petites escarmouches quand un regard jeté au miroir prouve que tout est bien : la femme et la robe.

On porte énormément de costumes en toile, soit blanche, soit de couleur. Bleu, beige, tilleul, rose et même rouge, unies ou pointillées, telles sont les nuances préférées qui font de charmantes toilettes, agréables à porter et d'un entretien assez facile.

***

Pendant longtemps notre grand désespoir fut le peu de maintien de nos frisures qu'en été comme en hiver l'humidité changeait en mèches éplorées. Il n'en est plus de même grâce au *Flou Moderne*, cette ravissante coiffure si commode, si seyante et absolument indéfrisable dont nous sommes redevables à Marius Heng, 33, rue Bergère (Téléphone 210-72). Ce n'est plus du postiche, c'est la nature même, tellement cet habile artiste sait adapter le *Flou Moderne* à l'air de chacune de ses clientes, et je ne vois rien de mieux à conseiller à nos lectrices.

Dans ses impressions de voyage, Alexandre Dumas parle souvent du « Hennah » cher aux algériennes, pour teindre leurs cheveux et leurs ongles. Le mot juste me paraît être « Henné » puisque c'est celui qu'emploie H. Chabrier, le savant chimiste dont les teintures, toutes à base de Henné, vont du blond le plus doux au noir le plus intense, et donnent l'illusion de la nuance naturelle. Ajoutons qu'elles sont inoffensives et l'on comprendra quel succès s'attache à de tels produits qui sont en vente, 48, passage Jouffroy

CHRYSANTHÈME

ERRATUM

Dans la rubrique « *Science et Pratique* » du numéro de mai, à propos d'hygiène, nous signalions à nos lecteurs un antiseptique adopté par les principaux hôpitaux de Paris. Une erreur typographique a fait indiquer le mot *Lusaforme* alors que c'est LUSOFORME qu'il fallait lire. Nos lecteurs, qui connaissent bien cet antiseptique, supérieur aux autres par son odeur agréable, auront rectifié eux-mêmes cette coquille.

LE SPORT

Juillet est pour le sport un mois de trêve : les fanatiques viennent de supporter les palpitantes émotions des Grands Prix et se reposent à la montagne ou à la mer des brillantes journées qu'ils ont vécues. L'hippisme sommeille en attendant les débuts des deux ans qui ont lieu dès le 1er Août : on dit d'ailleurs merveille des *two years old* et la production de 1902 qui va fournir le contingent de nos trois ans l'année prochaine, est pleine de promesses. Nous retrouverons les fidèles du turf le long de la côte normande : Caen, Deauville, Cabourg, Dieppe, vont successivement rivaliser d'élégance et d'entrain.

Cependant les jeux de plein air triompheront : le polo, le golf, le tennis constituent les passe temps favoris de notre jeunesse qui sporte.

On dit qu'il y a moins de monde cette année dans les plages proches de Paris, et l'on accuse de ce méfait l'automobile qui favorise les grandes randonnées et entraîne vers de lointains rivages ceux qui jadis considéraient Villiers et Étretat comme le bout du monde où l'on se repose. L'auto a bon dos, et je crois qu'hôteliers et tenanciers de casinos devraient la bénir, car si elle a éloigné deux habitués, elle a amené par contre dix figures nouvelles. *Août.* — Courses à Saint-Cloud, Maisons-Laffitte, Vichy, Ostende, Caen, Bernay, Deauville, Cabourg, Bade, Dieppe.

Signalons à nos lecteurs, au moment des vacances, la maison Outhenin-Chalandre, 4, rue de Chartres, à Neuilly-sur-Seine, au sortir de la Porte-Maillot (téléphone 538-57) et 32, avenue de la Grande-Armée, Paris (téléphone 517-44), où se trouvent les véritables occasions des premières marques d'automobiles : les Panhard-Levassor, 7, 10, 15, 18 et 21 HP.; les Renault frères, 7, 10, 14 HP. et les C. G. V., 15, 20 et 40 HP. Prix défiant toute concurrence. Remise importante sur pneus et accessoires.

VICTOIRES PROBANTES

LE MEETING D'OSTENDE a fourni aux voitures à vapeur **GARDNER-SERPOLLET** l'occasion d'un **triomphe éclatant.**

M. Serpollet au temps où il prenait part aux épreuves publiques dépassa le premier le 120 à l'heure et, à cette époque, il n'était pas de course qui ne fût l'apanage de sa marque. Dans les grandes courses sur route, dont Paris-Vienne est le prototype, il montra l'endurance et la régularité de ses voitures qui toutes accomplirent brillamment le parcours. Il laisse aujourd'hui à ses nombreux clients, touristes convaincus, le soin de démontrer l'excellence de ses voitures, et partout, à Arras, au Val Suzon, à Ostende ils remportent de brillants succès.

A Ostende, chaque journée du Meeting est marquée par une victoire, et le dernier jour même, trois amateurs montant leurs propres voitures, qui avaient déjà couvert des milliers de kilomètres, remportent un triple succès; MM. Landrin, Deville et Dreye ont accompli là un exploit peu banal : le premier montait une voiture d'occasion de 10 HP, dont il avait pris livraison trois jours avant le Meeting et qui avait randonné autrefois en Suisse et en Belgique, on voit que de l'apprentissage à la victoire il n'y a qu'un pas!...

A noter que toutes ces voitures étaient gréées en tourisme et portaient au moins quatre voyageurs, ce qui rend leurs perfomances d'autant plus instructives pour l'acheteur.

L'Opinion de la Presse :

L'AUTO

Les touristes n'ont pas été moins brillants. Six categories sur sept reviennent à trois marques françaises, dont Serpollet s'adjuge trois sur les trois qu'il disputait, dépassant même le 100 à l'heure avec une voiture de 15 000 francs, qui, elle aussi, avec quatre voyageurs égale le fameux temps de la « Jamais Contente » ! C'est à Dreye que revient cet honneur, Deville, éliminé du Mille par un éclatement, enlève a 90 à l'heure la catégorie de moins de 20.000 fr., et Landrin, à la même allure, celle de moins de 10.000 francs. Voila une rafle complète.

LE JOURNAL

Si les voitures à vapeur Gardner-Serpollet n'avaient pas, en toutes circonstances, donné les preuves de leurs très réelles qualités, le dernier meeting d'Ostende les consacrerait à tout jamais. Chaque journée a été l'occasion d'un succès pour une de ses voitures dans la catégorie touriste, la plus intéressante, puisqu'elle comporte exclusivement des voitures montées par leur propriétaire telles qu'on les livre communément au public, voitures qui ne sont nullement préparées pour les épreuves publiques, et qui, par conséquent, représentent exactement le type commercial. La dernière journée du meeting d'Ostende a été l'occasion d'un triomphe éclatant pour les voitures à vapeur Gardner-Serpollet. En effet, 3 voitures prenaient part au meeting, dans trois catégories de touristes, et ces 3 voitures sont arrivées chacune première dans leur catégorie. L'une d'elles, celle de M. Dreye, de Cambrai, dépassait même le 100 à l'heure, ce qui constitue un véritable tour de force.

ARMÉE ET MARINE ET ARMES ET SPORTS

Trois partants, trois gagnants, voilà un record peu banal et qui doit éclairer tous les chauffeurs désireux d'acquérir une voiture donnant toutes les garanties d'endurance, de vitesse et de régularite. Toutes ces voitures portaient au moins quatre voyageurs.



M. DEVILLE (de Douai), gagnant à Ostende sa catégorie à 90 kilomètres à l'heure, sur voiture **Gardner-Serpollet** (Victoria vis à vis) 20 HP 1904



M. DREYE (de Cambrai), gagnant à Ostende sa catégorie à 105 kilomètres à l'heure, sur voiture **Gardner-Serpollet**, 13 HP 1903.

L'Opinion du Vainqueur

J'ai fait une très bonne course ainsi que MM. Deville et Landrin, j'espère que vous serez satisfait du résultat, j'ai fait du 105 à l'heure avec une voiture 12 H gréée en tourisme et 4 personnes à bord. Tout ce succès vous revient car je n'ai jamais eu à toucher à la voiture.

Veuillez recevoir, Monsieur, mes très sincères salutations

Les voitures à vapeur **GARDNER-SERPOLLET** sont les plus confortables grâce à **l'absence de bruit, d'odeur et de trépidations.**

Les voitures à vapeur **GARDNER-SERPOLLET** ont démontré en toute circonstance leurs **qualités de vitesse, d'endurance** et de **régularité.**

GARDNER-SERPOLLET USINES et BUREAUX : 9 et 11, rue Stendhal, PARIS

— *ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ARTISTIQUE* —



ville
Robert
FIGARO
ILLUSTRÉ
Publication Mensuelle
Septembre
22e Année
Abonnement d'un an
France . 36
Étranger (Union postale). 42 —
26, Rue Drouot, (IXe)
Prix 3
Étranger : 3 fr.





CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Cartes d'abonnement d'excursions en Bretagne

ABONNEMENTS INDIVIDUELS

Il est délivré, jusqu'au 31 octobre, des cartes d'abonnement spéciales permettant de partir d'une gare quelconque (grandes lignes) du réseau de l'Ouest pour une gare au choix des lignes désignées ci-dessous en s'arrêtant sur le parcours; de circuler ensuite à son gré pendant un mois, non seulement sur ces lignes, mais aussi sur tous leurs embranchements qui conduisent à la mer et, enfin, une fois l'excursion terminée, de revenir au point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Carte I. — Sur la côte nord de Bretagne: 1re classe, 100 fr., 2e classe, 75 fr. Parcours: gares de la ligne de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte II. — Sur la côte sud de Bretagne: 1re classe, 100 fr., 2e classe, 75 fr. Parcours: gares de la ligne du Croisic et de Guérande à Châteaulin et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte III. — Sur les côtes nord et sud de Bretagne: 1re classe, 130 fr., 2e classe, 95 fr. Parcours; gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement conduisant à la mer.

Carte IV. — Sur les côtes nord et sud de Bretagne et lignes intérieures situées à l'ouest de celle de Saint-Malo à Redon: 1re classe, 150 fr.; 2e classe, 110 fr. Parcours: gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe), de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement vers la mer, ainsi que celles des lignes de Dol à Redon, de Messac à Ploermel, de Lamballe à Rennes, de Dinan à Questembert, de Saint-Brieuc à Auray, de Loudéac à Carhaix, de Morlaix et de Guingamp à Rosporden.

ABONNEMENTS DE FAMILLE

Toute personne qui souscrit en même temps que l'abonnement qui lui est propre, un ou plusieurs autres abonnements de même nature en faveur des membres de sa famille ou domestiques, habitant avec elle, bénéficie pour ces cartes supplémentaires, de réductions variant entre 10 et 50 0/0 suivant le nombre des cartes délivrées.

Pour plus de renseignements consulter le Livret-Guide illustré du réseau de l'Ouest vendu 0 fr 30 dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

RELATIONS RAPIDES PAR TRAIN DE LUXE

entre Paris et Luchon

En vue de faciliter les relations entre Paris et la station thermale de Luchon, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Compagnie du Midi et la Compagnie des Wagons-Lits, mettra en marche, jusqu'au 8 septembre inclus, un train de luxe, composé exclusivement de wagons-lits.

Ce train aura lieu au départ de Paris, les mardi et samedi de chaque semaine jusqu'au 6 septembre inclus; au départ de Luchon, il aura lieu les lundi et jeudi jusqu'au 8 septembre inclus.

Par suite les nouvelles relations avec la station thermale de Luchon s'établiront comme suit aux jours indiqués ci-dessus:

Paris-Quai d'Orsay	Départ	7 h. 48 soir
Paris-Austerlitz	»	7 h. 56 soir
Luchon	Arrivée	8 h. 59 mat.
Luchon	Départ	9 h. 30 soir
Paris-Austerlitz	Arrivée	9 h. 58 mat.
Paris-Quai d'Orsay	Arrivée	10 h. 8 mat.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(Via Calais ou Boulogne)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

(VOIE LA PLUS RAPIDE)

Services officiels de la poste *(Via Calais)*

La Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS (en France et à l'Etranger)

AVEC ITINÉRAIRE TRACÉ AU GRÉ DES VOYAGEURS

La Compagnie du Nord délivre toute l'année des Livrets à coupons à prix réduits, permettant aux intéressés d'effectuer à leur gré un voyage empruntant à la fois les réseaux français, les lignes de chemins de fer et les voies navigables des pays européens.

Le parcours ne peut être inférieur à 600 kilomètres.

La durée de validité est de 45 jours lorsque le parcours ne dépasse pas 2.000 kilomètres, 60 jours pour les parcours de 2.000 à 3.000 kilomètres et 90 jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

SAISON DES BAINS DE MER

de la veille des Rameaux au 31 Octobre

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Prix (non compris le timbre de quittance.) **et durée du trajet au départ de Paris**

DE PARIS AUX STATIONS BALNÉAIRES CI-DESSOUS.	BILLETS HEBDOMADAIRES (a)			BILLETS D'EXCURSION (b)		DURÉE DU TRAJET
	1re classe	2e classe	3e classe	2e classe	3e classe	
Berck	31 »	24 15	17 »	11 15	7 35	3 h. 1/2
Boulogne (ville)	34 »	25 70	18 90	11 10	7 30	2 h. 50
Calais (ville)	37 90	29 »	21 85	12 35	8 10	3 h. 1/2
Cayeux	29 20	23 05	15 95	11 »	7 25	3 h. 1/2
Conchil-le-Temple	28 80	22 50	15 75	9 75	6 35	3 h. 1/2
Dannes-Camiers	31 70	24 40	17 50	10 50	6 85	3 h. 1/2
Dunkerque	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4 heures
Etaples	30 90	23 95	17 »	10 35	6 75	3 h. »
Eu	25 40	20 10	13 70	8 85	5 75	3 h. »
Ghyvelde (Bray-Dunes)	39 95	31 15	23 40	12 50	8 20	5 h. »
Gravelines (Petit-Fort-Philippe)	38 85	29 95	22 60	12 50	8 20	4 h. 1/2
Le Crotoy	27 50	21 95	15 15	10 25	6 75	3 h. »
Leffrinckouke	39 40	30 55	23 05	12 50	8 20	5 heures
Le Treport-Mers	25 75	20 25	13 90	9 »	5 85	3 h. »
Loon-Plage	38 75	29 90	22 50	12 50	8 20	4 h. 1/2
Marquise-Rinxent	35 60	26 80	20 05	11 75	7 70	4 h. »
Noyelles	26 45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h. »
Paris-Plage* *(Tramway du 15 mai au 15 octobre)*	32 10	24 95	18 »	11 35	7 75	3 h. 1/4
Quend-Fort-Mahon	28 30	22 15	15 45	9 60	6 25	3 h. 1/2
Saint-Valery-sur-Somme	27 15	21 35	14 75	9 30	6 05	3 h. »
Wimille-Wimereux	34 55	26 40	19 30	11 25	7 40	3 h. 1/2
Woincourt	27 45	20 85	14 35	9 15	5 95	3 h. »
Zuydcoote-Nord-Plage	39 80	30 95	23 25	12 50	8 20	5 h. »

a) Valables du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales.
Des carnets comportant cinq billets d'aller et retour sont délivrés dans toutes les gares et stations du réseau à destination des stations balnéaires ci-dessus. Le voyageur qui prendra un carnet pourra utiliser les coupons dont il se compose à une date quelconque dans le délai de 33 jours, non compris le jour de distribution.

b) Valables pendant une journée les dimanches et jours de fêtes légales.
Une réduction de 5 à 25 % est faite selon le nombre des membres de la famille.

Note importante. — Pour les heures de départ et d'arrivée, ainsi que pour les autres billets spéciaux de bains de mer consulter les affiches.

* Les billets à destination de Paris-Plage ne sont délivrés que du 15 mai au 15 octobre.
Avant et après cette période, la distribution et la prolongation des billets resteront limitées à Etaples.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

POUR LES STATIONS HIVERNALES ET BALNÉAIRES

Billets délivrés toute l'année avec réduction de 25 % en 1re classe et 20 % en 2e et 3e classes dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'Etat, d'Orléans et dans les gares du Midi situées à 50 kilomètres au moins de la destination. — Durée 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 %.

Ces billets doivent être demandés 3 jours à l'avance à la gare de départ.

Un arrêt facultatif est autorisé à l'aller et au retour pour tout parcours de plus de 400 kilomètres et 2 arrêts pour les parcours supérieurs à 700 kilomètres.

BILLETS DE FAMILLE

POUR LES STATIONS HIVERNALES ET BALNÉAIRES

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée suivant l'itinéraire choisi par le voyageur, et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres. — Pour une famille de 2 personnes 20 %, de 3 personnes 25 %, de 4 personnes 30 %, de 5 personnes 35 %, de 6 personnes ou plus 40 %.

Exceptionnellement pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes, et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Arrêts facultatifs sur tous les points du parcours désignés sur la demande.

Durée: 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 %.

Ces billets doivent être demandés au moins 4 jours à l'avance à la gare de départ.

OBSERVATIONS

Au cours des voyages circulaires indiqués aux pages 27 à 30 du livret, les voyageurs peuvent effectuer le parcours de Toulouse-Matabiau à Carcassonne et retour, moyennant un supplément de **12 fr. 50** en 1re classe et de **9 fr** en 2e classe.

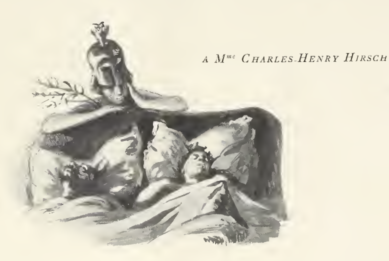
Les voyageurs peuvent effectuer le parcours de Pau à Laruns-Eaux-Bonnes et retour, moyennant un supplément de **5 fr. 50** en 1re classe et de **4** francs en 2e classe.

Les billets de parcours additionnels ci-dessus peuvent être demandés, soit au commencement du voyage, en même temps que le billet circulaire soit à Pau ou à Toulouse-Matabiau, au moment du passage dans ces gares. Ces billets additionnels n'augmentent pas la durée de la validité du billet circulaire auquel ils viennent se souder.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions, de famille, etc., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrondissement), le montant de l'affranchissement dudit livret, soit 0 fr. 25.

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 174 | PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an 36 fr. — Six mois, 18 fr 50 | RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, *RUE DROUOT, PARIS* Les annonces sont reçues chez MM. Huguet, Ménart & Cie, 4, Rue Scribe | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | SEPTEMBRE 1904



A Mme Charles-Henry Hirsch

Quand la maison dort...

NOUVELLE INÉDITE DE CHARLES-HENRY HIRSCH



Au chaud du lit conjugal, la tête sur l'oreiller, M. d'Angeuil et sa femme récapitulaient leur journée avant de s'endormir. De petits faits négligeables, ils déduisaient d'étranges considérations sur les sentiments, l'époque et sa morale, l'avenir ou le passé. Le sommeil, qui les surprenait parfois dans les régions sereines de la pure philosophie, conformait enfin leurs idées à une logique décisive. Quand ils avaient clos les paupières, Pallas Athènè venait rêver sans doute à leur chevet, car il n'est pas certain qu'elle dédaigne les ennemis ingenus de son culte, lorsque l'ombre nocturne leur impose la sagesse du silence.

Toutes les observations de M. d'Angeuil avaient des qualités d'exactitude. Si d'aventure, une locomotive sifflait, interrompant quelque dissertation savoureuse, il n'en reprenait la suite qu'il n'eût remarqué par exemple :

— Tout d'même, Louis XIV ne se serait jamais douté d'ça!

Il se reposait à Versailles d'avoir servi la France dans le commissariat de la Marine. Ses fonctions l'avaient, en mer, accoutumé à une modestie recommandable dont il ne s'embarrassait, pas sur la terre ferme. Depuis qu'il jouissait de la retraite, ayant atteint la première classe de son grade, il peignait et sculptait, pour orner sa maison et éluder d'intervenir entre ses filles qui s'accordaient mal. Il passait le reste du temps à admirer ses œuvres et il déplorait d'avoir discerné trop tard en lui, les aptitudes artistiques dont elles témoignaient. Mme d'Angeuil le suppliait de ne rien regretter, au nom des amours intermittentes qui passionnaient leurs souvenirs; et, ménagère avisée, elle encourageait ses efforts, afin qu'il s'en tînt à cette manie peu coûteuse, pour tromper son besoin d'action.



ILLUSTRATION DE A. GUMERY



De la buanderie, il avait fait un atelier obscur où il prétendait trouver la lumière intime favorable à la réalisation de ses pensées. Des croûtes de glaise aux coudes, la barbe enluminée de vermillon, il était admirable à voir besogner, soit qu'il modelât ou, sur une palette immense, préparât les tons dont il couvrait avec certitude la toile innocente.

Quelquefois, Suzanne, sa fille aînée, venait lui tenir compagnie. Alors, il égayait son travail d'explications instructives, et cela doublait son plaisir.

— Le chat, disait-il, est un diminutif du tigre. Partant de cette idée, Suzanne, j'ai pris le matou naturalisé de la bibliothèque et, vois-tu, m'inspirant du doux animal que tu as si souvent caressé quand tu étais toute petite, je modèle une image du grand félin... C'est un souvenir de mes chasses aux Indes... Je veux faire mon tigre prêt à bondir, ramassé, tel qu'au bout de mon fusil je le tenais...

Et, bonhomme, il ajoutait :

— Manou est assis sur le derrière, dans sa posture favorite... Il faut que je transpose... Ensuite, je me ferai, moi-même, à l'affût, protégé comme je l'étais par un tronc d'arbre... Et ça fera deux jolis motifs pour encadrer la pendule du salon, ou tu m'diras pourquoi!

Il n'avait vu que les tigres royaux des ménageries, mais il ne mentait pas : naguère, au carré, on lui avait tant fatigué les oreilles d'histoires de chasses qu'il lui semblait en avoir couru les hasards.

Ses tableaux représentaient la mer, exclusivement.

— Elle est variée à l'infini, assurait-il, si variée qu'on peut la peindre toujours sans se répéter jamais.

Cependant, houleuse ou calme, que, dans la fièvre du travail, il se la rappelât démontée par la mousson d'Asie ou désespérément plane sous la torpeur d'un midi d'été, en vue de Djeddah, il s'inspirait pour la peindre du vert translucide et cru d'un tesson de bouteille qu'il avait rapporté du Parc, un lendemain de Grandes Eaux, protestant de posséder là, essentiel, unique, irremplaçable, le « diapason » qui donnait le vert maritime, ce vert « mystérieux » dont il perdait la notion juste,



à contempler les feuillages versaillais, les bancs des promenades et l'uniforme des forestiers.

La présence de Suzanne le réconfortait. Elle écoutait ses discours copieux, respectait sa méditation et savait, en termes choisis, vanter l'œuvre paternelle. Pourtant, il eût donné mille approbations de sa fille aînée, afin d'entendre Simone, la cadette, reconnaître la valeur d'une toile ou d'une ébauche, lorsque, par inadvertance, elle pénétrait dans l'atelier. Elle se gardait de rien critiquer; mais, sur un éloge fade, elle pinçait la bouche pour réprimer une envie de rire.

C'était une singulière petite personne, assez dotée d'esprit, fantasque, et d'une extrême sensibilité qu'elle s'efforçait de cacher. Ses dix-huit ans radieux éblouissaient M. d'Angeuil et ils causaient à Mme d'Angeuil une inquiétude continuelle.

Elle raillait la sottise aussitôt qu'aperçue et ne pardonnait pas aux vaniteux. Les familiers de la maison la disaient fort mal élevée et lui préféraient Suzanne qui ne choquait ni les usages, ni les idées admises, tricotait pour les pauvres bien pensants, édifiait par la modestie de ses attitudes et jouait *le Tour du Cavalier* et *la Prière d'une Vierge*, sur le piano, aussi bien qu'elle récitait *la Veillée*, *le Vase brisé* ou le *Sonnet*-roi d'Arvers...

II

Ce soir-là, reposant sa tasse de camomille quotidienne sur la table de nuit, M. d'Angeuil achevait d'exposer à sa femme un plan de décoration pour la chambre d'ami :

— Des algues, tu comprends? des coraux, des anémones, des éponges, bref, le paysage sous-marin... je me documenterai dans le dictionnaire illustré... Il y aura un pêcheur de perles, des pieuvres, des hippocampes, des méduses pareilles à des améthystes... Donc, la féerie des fonds grandioses et calmes... A la surface bouillonnante, un combat naval!... Nos trois couleurs dans la fumée des mitrailles... Et, par-dessus tout, le ciel pur, un ciel à la Puvis, avec quelque chose de plus riche de ton!...

Mme d'Angeuil ne répondit rien à cette période lyrique.

— Tu dors? interrogea-t-il, très vexé.

— Non, mon ami : je pense!... j'ai à t'entretenir de Simone...

— Encore! Il y aura donc toujours à dire sur cette petite!

— Ah, si tu la défends sans savoir de quoi il retourne, maintenant!





— Vaut-il qu'on la défende, seulement! Je sais... je sais... Elle lit beaucoup trop, à tort et à travers?... Elle crible Suzanne de mots piquants?... C'est cela?... Ma bonne, si nous dormions?...

— Ton combat naval, la peinture, la sculpture, — l'Art! comme tu dis... voilà qui est important! Rien n'existe auprès, ni les enfants, ni moi! Que Simone reçoive des lettres, n'est-ce pas, sa mère n'a aucun motif de s'inquiéter? Un cœur de mère, un cœur de mère! mais sais-tu seul'ment c'que c'est, homme égoïste et mou!

Horizontale et juxtaposée à son mari, Mme d'Angeuil haussa les épaules. Elle les avait grasses et belles. Attestant son cœur de mère, pour rendre toute leur force à des mots soupirés de crainte d'éveiller Tobie, son fox-terrier, qui reposait sous l'édredon, — le museau entre ses pattes postérieures, le chéri! — elle frappa du bout de ses doigts, avec vivacité, la base de son sein gauche qui était plein et d'un volume discret.

La nuit, les paroles aigres deviennent douces parfois comme le miel, la clarté de la veilleuse idéalise les formes mûrissantes et l'orgueil masculin fond, au contact de l'oreiller tiède. Un miracle de la reine Mab venait de métamorphoser en été superbe les quarante automnes de Mme d'Angeuil.

— Ma p'tite chatte! murmura M. d'Angeuil.

Elle reprit, exaspérée qu'en ce grave moment des idées galantes eussent pu hanter son époux :

— Ah, vous voilà bien, les hommes! Il n'y a pas de « p'tite chatte », monsieur, quand l'honneur du foyer est en question! Tenez, vous n'êtes...

Un gémissement parti de dessous les plumes, empêcha M. d'Angeuil de connaître ce qu'il n'était point. Tobie s'étira, souleva l'édredon, éternua, se leva, et il fit trois tours complets sur place, avant de se recoucher en cercle.

— Pauv'tit trésor à sa mémère!... n'a été dérangé!... Toto... Toto... voui, n'est un beau 'tit c'ien... la fifille à sa maman, lui aussi!...

L'intelligent animal jappa ce qu'il fallait, en remerciement des affectueuses paroles de sa maîtresse; puis, grognant d'aise, préparé à de bons rêves par les caresses d'une main légère qui le flattait de tête en queue, il s'endormit.

O merveilleuse intervention de la bête dans les litiges domestiques! M. d'Angeuil cédait au sommeil avec béatitude, les paupières closes sur de petites images licencieuses; il avait à la bouche le goût de la tisane sucrée, et il se demandait s'il peindrait à la fresque ou sur toile, à l'huile ou à l'œuf, cette synthèse énorme de la mer dont il avait enfin conçu le projet.

— Je te disais, mon ami, que Simone reçoit des lettres... Elle a des airs penchés, des absences quand on lui parle, des sautes d'humeur dont Suzanne et moi avons trop à souffrir pour les tolérer davantage... Il faudrait savoir d'où elle tient ces lettres et ce qu'il y a dedans... J'ai cherché... sans



résultat... sa sœur aussi... J'ai essayé, vainement... de l'interroger... de la prendre par la douceur, par les sentiments... Je l'ai menacée de la remettre au couvent... Elle a pleurniché sans rien dire de valable... sauf, quand je lui ai offert de reprendre sa place dans la chambre de Suzanne, qu'elle préférait garder la chambre du fond, celle de l'oncle Mathias... Oh! je ne crois à rien de grave!... Toi, elle t'aime tant, tu pourrais savoir quelque chose! Tu n'aurais, demain, qu'à l'emmener au Parc, à lui parler... Elle doit penser encore à ce petit Serriés que nous avons dû éloigner... Tu la confesseras facilement, toi... Tu lui dirais, par exemple... Mais tu es là, qui me laisses parler sans me rien répondre!... Tu m'écoutes, mon ami?...

Sa voix monotone tombait dans le calme, comme l'eau dégoutte d'un filtre.

— Tu m'entends, n'est-ce pas? répéta, frémissante, Mme d'Angeuil.

Elle attendit.

Le souffle puissant et cadencé de M. d'Angeuil alternait avec la respiration courte du chien.

La colère mit Mme d'Angeuil sur son séant, prête à venger sa dignité d'épouse atteinte par ce paisible sommeil. Elle attira seulement Tobie, d'un geste nerveux encore; et, le tenant embrassé au chaud de cette poitrine refusée tout à l'heure à de légitimes convoitises, elle s'étendit. Alors, dans un murmure câlin, à l'oreille de l'animal compréhensif dont la queue tronquée s'agitait, elle épancha son âme souffrante de femme dédaignée et de mère inquiète. Doucement, le tic-tac de la pendule, la chanson nasale et régulière du dormeur, et la fatigue, la conduisirent au repos. Un petit cœur battant contre son cœur, l'y assura qu'elle était du moins aimée, comprise, sinon par ceux de sa race, par un être caressant et sensible qui les valait bien! Et à son tour, elle joua sa partie de grosse flûte dans la nocturne symphonie où, déjà, un homme égoïste et un fox-terrier compatissant mêlaient leurs soupirs...

III

A dix heures, Simone avait soufflé la bougie. Aussitôt apparurent au plafond les parallélogrammes lumineux projetés par le rayonnement d'un bec de gaz à travers les persiennes closes. Une voiture passa. Les figures géométriques se mirent à tourner comme les palettes d'un éventail qu'on déploie.

Simone compara leur évolution prévue à l'écoulement des jours depuis sa sortie du couvent. Deux ans! deux années sempiternelles! l'incessante leçon de la « meilleure des mères » et d'une « grande sœur » parée des vertus qui tiennent lieu de beauté et survivent à la fraîcheur du teint :

« — Une jeune fille ne peut... ne doit pas... » — « Ce n'est pas une lecture pour une jeune fille... » — « Cette musique ne convient pas à une jeune fille... »

O les détestables mots! Ils guettent les actes, les paroles, le geste, l'intention, et, continuellement, au nom d'une morale de parade, ils froissent, au plus intime de la jeune fille, des pudeurs délicates, les plus tendres sentiments, l'enthousiasme, le bel orgueil et la confiance...

Mlle d'Angeuil laissa couler ses larmes. Très chaudes, elles roulaient le long des tempes et elles mouillaient les cheveux. Il lui sembla que tout son chagrin la quittait par ces gouttelettes, pour ne jamais plus revenir. Elle demeurait immobile, couchée sur le dos, les bras allongés contre le corps, dans l'attente du miracle qui lui rendrait la gaieté. Il faisait gris en elle, un gris délicieux, fin, léger. Il enveloppa ses pensées dont nulle ne s'imposait plus que les autres. Elles ressemblaient à des convalescentes, dans la mélancolie d'un jardin que les premiers attouchements du soir divinisent. Etonnée de ne plus souffrir à cause d'elles, Simone les écoutait enchanter le silence de la nuit, — et ses pleurs ne tarissaient point. Elle se sentait consolée, presque heureuse et très faible. Et elle ferma les yeux ainsi que pour mourir...

Elle dut bouger : un livre glissa, — *Manon Lescaut* — qu'elle avait négligemment posé sur la couverture.

Le bruit la ramena de ses songes au milieu de ses peines retrouvées. A tâtons, penchée, elle chercha le livre par terre et, l'ayant relevé, s'assura s'il contenait encore certaine lettre qu'elle y avait insérée.

Il lui parut toucher son bonheur en la touchant et que le bonheur est désirable en raison de sa fragilité. Le sien lui venait tout entier de ces mots reçus honteusement et qu'elle devait, pour les dérober à la curiosité malveillante d'une mère et d'une sœur, répartir entre les cinq tomes du *Traité de Droit administratif* et les sept volumes des *Lois et Décrets concernant l'Inscription maritime* qui, dans la bibliothèque, rappelaient le passé laborieux de M. d'Angeuil et voisinaient avec les ouvrages d'imagination légués par feu l'oncle Mathias, amateur de littérature. Ah! les bonnes, les chères, les tendres lettres!...



Elle alluma. Et, précautionneuse, elle alla les extraire des

doctes livres. L'histoire de sa vie sentimentale était toute contenue dans cette dizaine de billets couverts d'une écriture hermétique de médecin, tendres, amoureux, désespérés quelquefois et quelquefois si joyeux !

Elle revit la bonne figure du vieil oncle paralysé. Il parlait peu. L'hiver, il tisonnait ; par la belle saison on l'aidait à descendre, et une voiture l'emmenait dans les bois. Il ne voulait que Simone auprès de lui. Il professait la louange de la vie, content que la sienne déclinât sans lui avoir été trop adverse. Il admirait l'instinct des bêtes, la forme d'un arbre, le paysage mouvant des nues, l'ondulation des terres. Il ne haïssait personne et raillait la plupart des gens, parce que l'intelligence est plus rare chez les hommes que la certitude de la posséder. Il leur préférait la compagnie des livres et il essayait d'en inculquer le goût à cette jeune nièce dont nul que lui ne pressentait les charmantes qualités, incomparables aux vertus domestiques des « demoiselles bien élevées ». Il se plaisait, la voix chevrotante, à inscrire dans des formules concises ce qu'il croyait la vérité, sur les mœurs et le devoir. Ses idées, d'un épicurisme indulgent et sain, eussent déplacé la notion du bien et du mal, bouleversé les usages, transformé le monde. Elles avaient une apparence chétive assez faite pour justifier le mépris courtois de Mme d'Angeuil et l'inattention de M. d'Angeuil. Aussi bien, l'oncle Mathias ne recherchait pas tous les suffrages.

Il mérita celui de Simone, pour avoir osé cette déclaration de principe, dans un moment où Mme d'Angeuil, toute rouge, professait la gravité du mariage et que les convenances exigent qu'une fille s'en remette à sa mère pour le choix d'un mari :

« — Les chances de bonheur sont si peu nombreuses qu'il n'en faut perdre aucune. Le premier devoir de chacun étant de cultiver les siennes, on ne doit jamais sacrifier l'amour qui réalise la somme des joies terrestres. »

Elle se rappela ces mots véridiques et dangereux. Celui qui les avait prononcés était mort dans cette chambre où l'on n'avait rien changé depuis. Il semblait l'habiter encore, à cause des meubles, des objets, de l'ombre que la clarté vacillante de la bougie ne parvenait pas à refouler tout-à-fait. Ses mains avaient touché chaque chose et, les derniers jours, sa pensée s'était dissoute dans la même lumière dorée, jusqu'à ce que son âme y trouvât sa voie finale...

Il avait confessé Simone sans laisser paraître qu'elle était devinée. Ingénûment, elle avait avoué son émotion confuse, d'abord, en présence de Jacques Serriès, le petit plaisir d'ensuite, un trouble inexpliqué, une gêne exquise, le pressentiment d'un inconnu qui la faisait songer longtemps, après l'angoisse de vertiges délicieux, — et sa conviction d'aimer, enfin, parce que dans le bruit des souffles contournant les ifs taillés de Versailles, près des bassins mauves sous le crépuscule, il n'avait pu taire l'adorable secret qu'elle non plus n'aurait su garder davantage ! Et le soleil, masqué par les cimes des arbres derrière eux, jetait à la face morne et hautaine du palais, une lumière d'apothéose dont ils crurent qu'elle célébrait leurs fiançailles !



C'est ici que les convenances étaient intervenues. Les convenances sont ce qui convient aux parents, règle en général les actes des personnes timorées ou mûres, et tend à étouffer les jeunes enthousiasmes.

Simone avait exprimé son désir de bonheur, dans un élan où toute la suavité chaste d'une nature amoureuse, ne priva pas Mme d'Angeuil du sens critique. Il la fit déplorer, froidement, que Simone eût toléré les hardiesses d'un jeune homme sans position ni grande fortune, accueilli dans la famille par égard pour l'oncle Mathias, et qui musardait, cherchant des rimes, des histoires de princesses symboliques, au lieu de se préparer un avenir moins rigoureux par l'étude du Droit ou l'apprentissage du commerce.

On était au dessert. M. d'Angeuil apportait tous ses soins à peler une poire. Mlle d'Angeuil, l'aînée, un éclair de satisfaction mauvaise à l'œil, imprégnait dans la chair blanche d'un fruit sa denture chevaline.

— Je ne veux pas chagriner ton pauvre oncle, avait conclu la mère, aussi ne signifierai-je son congé à ce M. Serriès que plus tard, quand... le pauvre cher homme ne sera plus... Mais, en attendant...

En attendant, épiée, tancée, froissée, au nom de l'amour maternel, trahie par une sœur qui réussissait à provoquer ses confidences, Simone avait infiniment pleuré. Cela avait duré des mois et, l'oncle disparu, depuis des mois encore, presque une année, elle n'avait connu de répit à son supplice, que la lecture des chères, bonnes et tendres lettres...

Ce soir, elles étaient plus persuasives et la pénétraient d'une langueur non pareille. Il lui sembla ne les avoir jamais lues, et comprendre seulement de quelle voix désespérée, adorante, son Jacques la suppliait de venir à lui. Dans la paix de la maison endormie, les mots tracés devenaient un hymne merveilleux qui domina le grésillement intolérable de la mèche, au bougeoir. La flamme dansante paraissait répandre un éclat surnaturel. Machinalement, Simone rassembla les papiers, regarda l'heure... Elle se trouva debout, les pieds nus, surprise d'être hors de son lit... La glace de l'armoire lui renvoya l'image d'un sourire qu'elle croyait oublié de sa bouche pour toujours.

Elle alla pousser le verrou, demeura aux écoutes,

défit ses cheveux tressés en natte pour la nuit, et elle se coiffa... Une joie sauvage gonflait son cœur, sa gorge jumelle durcit à lui faire mal, et quelque chose, comme une boule au gosier, l'étranglait. Soudain, Tobie, le roquet, jappa. Elle crut mourir de peur et, d'un trait, vida son verre à dents rempli au pot à eau...

Quand elle fut habillée, vue à travers sa voilette, la chambre lui devint aussi étrangère que si elle n'y eût jamais pleuré, — sauf un daguerréotype effacé : l'oncle Mathias adolescent. Elle le détacha du mur et, au fond d'un tiroir, prit une toute petite poupée qui ne lui rappelait aucun souvenir, mais dont elle avait toujours refusé de se séparer, car nous conservons du passé des témoignages insignifiants pour autrui et qui le raniment de manière à émouvoir le plus fortement notre sensibilité.

Elle écrivit au crayon, sur une feuille qu'elle posa en évidence :

« *Ne soyez pas inquiets. Je m'en vais. Je vous embrasse tous.*

SIMONE »

C'était bref, un peu sec ; peut-être insuffisant quoique très explicite : le manque de temps, une extrême nervosité, atténueraient au jugement des censeurs sévères une faute que Simone ne pensait pas commettre, contre le respect filial.

Ses bottines à la main, elle descendit l'escalier. Les marches crièrent. En bas, elle se chaussa, traversa le jardin, cueillit deux giroflées à « sa » plate-bande et, ayant tiré la porte, le seuil franchi, de se trouver seule, dehors, à pareille heure, elle eut l'impression qu'elle ne parviendrait même pas à la gare...

Cependant, les forces lui revinrent, sous l'influence d'une brise froide qui lui glaça le visage... En route, elle rencontra quatre canonniers. Deux hurlaient en l'honneur de la Sainte Barbe :

Auprès de ma blon-de,
Qu'y fait bon, fait bon, fait bon...

Et les deux autres vantaient le prestige de *l'Artilleur de Metz* sur les messines.

Intimidée par cette gaieté violente, Simone changea de trottoir.

Les quatre militaires qui glorifiaient l'Amour avec une mâle véhémence, éveillèrent en elle des pudeurs suprêmes : un instant, elle hésita, prête à rallier le foyer...

Les fleurs épinglées à son boléro de loutre embaumaient. Dans leur parfum doux, Simone respira le présage secret de grandes joies, et elle partit vers sa destinée, sans remords, souriant de toute son âme aux belles illusions qui l'attiraient...

CHARLES-HENRY HIRSCH









chemin pour baifer amoureufement fon pied mignon. Je veux les cueillir ces fleurs, qui baifé tes pieds, qui ont été preffées fous tes pas, je veux les cueillir pour en treffer deux couronnes. De l'une je ceindrai mon front. L'autre fera confacrée à l'amour.



„ De quel air timide fes beaux yeux noirs parcourent la contrée ! Ah ! ne crain rien. Je ne fuis pas un vautour. Mes chants ne font point des préfages funeftes. Que ne puis-je former de fons affez doux pour fuspendre tes pas ! Pourquoi mes accens ne font-ils pas auffi touchans que ceux de la Fauvette, auffi mélodieux que ceux du Roffignol ; dans la plus belle nuit du mois de Mai. Sa beauté n'a-t-elle pas plus de charme pour moi que le printems n'en a pour le Roffignol & pour tous les oifeaux du boccage ?

„ Que crains-tu ? Daigne plutôt rallentir tes pas ? Rofiers fauvages, détournés vos épines. Ne bleffés point ce pied fi fouple & fi délicat. Mais fi legerement vous pouviés accrocher fa robe, qu'il ferait doux d'arrêter la belle encore quelques inftans ! Mais elle précipite fes pas. Ces jeunes Zéphirs qui femblent s'intéreffer à ma peine, s'oppofent envain à fa fuite. Sa robe feule flotte en arriére. Cruelle ! ils ne fauraient te retenir toi-même. Des plus beaux fruits que produit cet arbre, je veux remplir une corbeille & cette nuit au clair de la lune, j'irai l'attacher à ta fenêtre. Si tu daignes accepter mon préfent, je fuis le plus heureux berger de ces hameaux. Tu fuis. Ces arbres vont te dérober entièrement à mes yeux. Je vois encore le dernier pli de ta robe. Mais hélas ! voilà l'extrémité même de ton ombre qui va difparaître. „

Ainfi chanta le berger. Les yeux baiffés, je suivis le fentier, cependant je jettait un regard dérobé fur la cime de l'arbre, mais fon feuillage était fi épais, que je n'y découvris perfonne. Devine, Eglé, fi je m'endormis, dèsqu'il fut nuit ? J'apperçus bientôt un jeune berger attacher un panier à la grille de ma fenêtre ; car la lune qui brillait de la plus vive clarté réfléchiffait fon ombre fur ma couche. Je rougis, mon cœur palpita. Mais lorfque le jeune berger fe fut retiré....







ne fallait-il pas m'affurer, fi ce n'était pas un songe ? --- Je m'approchai doucement de la fenêtre & détachai en tremblant le petit panier. Il était plein des plus belles cerifes, jamais je n'en mangeai de fi douces. On y avait mêlé des boutons de rofes & de feuilles de mirthes. Oui chère Eglé --- mais qui était ce berger, c'eft ce que ta curiosité ne faura pas encore.



Eglé. Voudrais-je te le demander ? A-t-on jamais été plus miftérieufe ? Tu ne me diras donc point que c'était mon frére. Et ce panier qu'il a attaché à ta fenêtre, n'eft-ce pas un préfent que je lui avais fait le jour même ? Ah ! tu te troubles, une rougeur plus vive que celle des boutons de rofe te couvre depuis ce fein où fe jouent les flots jufqu'aux boucles de cheveux qui couronnent ton front. Tu regardes dans l'eau. Embrasse-moi, chére Iris, aime mon frére, je te chéris déjà comme ma sœur.

Iris. Te raconterais-je mon plus grand secret, fi je ne t'aimais pas, Eglé, comme moi-même.

Eglé. Eh ! bien pour que ta confidence ne t'inquiete plus, je vais te conter auffi ce que mon cœur a de plus fecret. Le premier jour du mois, mon pére fit un facrifice au Dieu Pan. Il avait invité à la fête Menalque fon ami. Il y vint accompagné de Daphnis le plus jeune de ses fils. Daphnis pendant le sacrifice joua de deux flutes ; & tu fçais, Iris, qu'aucun berger n'en joue avec plus d'art. Ses cheveux d'un blond doré flottaient en boucles fur fa robe plus blanche que la neige, Paré pour la fête, il était beau comme le jeune Dieu de Délos. Le facrifice confommé nous allâmes.... mais écoute --- j'entends du bruit dans le bocage .... le bruit s'approche de ces bords.

Iris. Ecoutons. Oui. Je l'entends approcher encore. O Nimphes, fecourez-nous ! Prenons vite nos vêtemens & fuyons dans cette grotte.

Les bergéres effrayées s'enfuirent comme des colombes que l'épervier pourfuit du haut des airs. Cependant ce n'était qu'un Faon auffi timide qu'elles qui venait fe désaltérer dans le courant de la riviére.

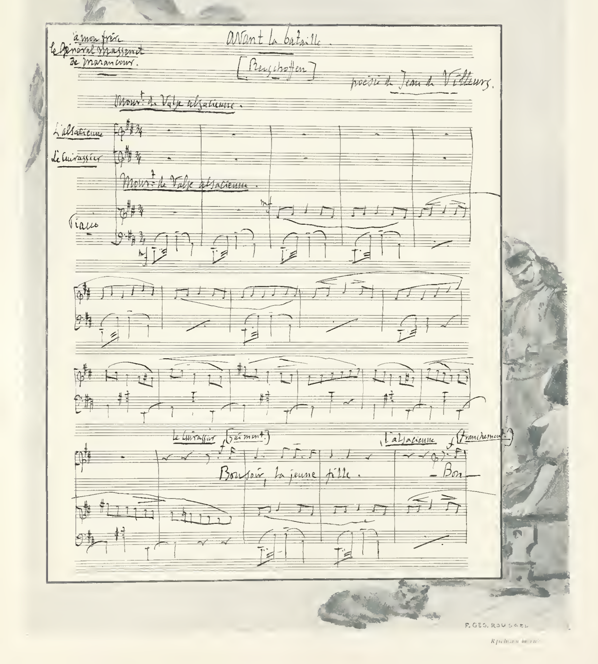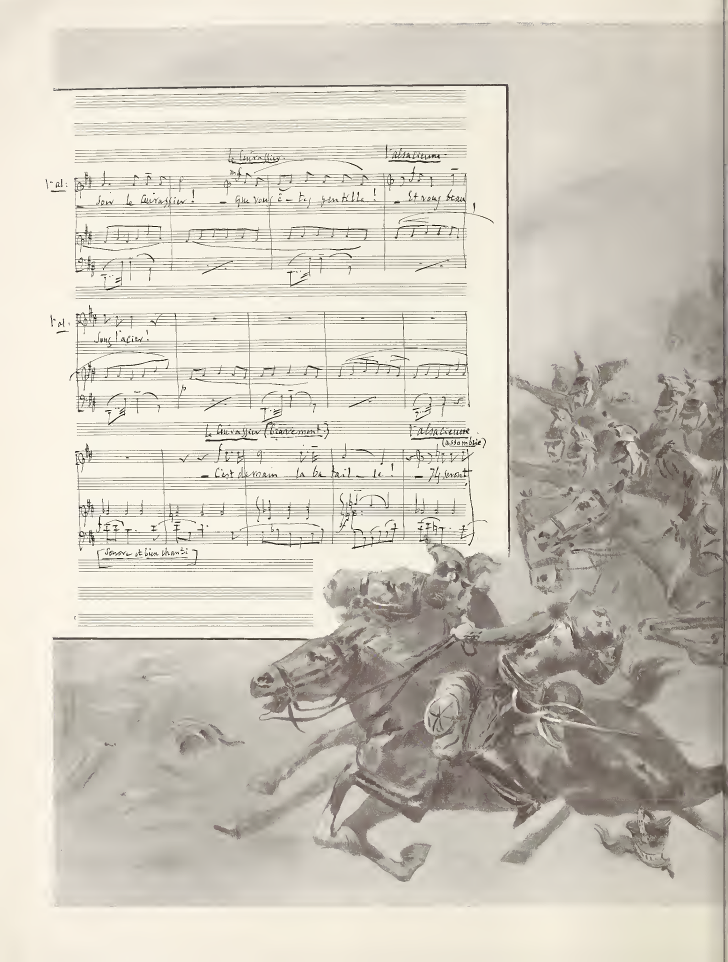


Autographe musical inédit
de M. Massenet, de l'Institut

Décor de M. Geo Roussel
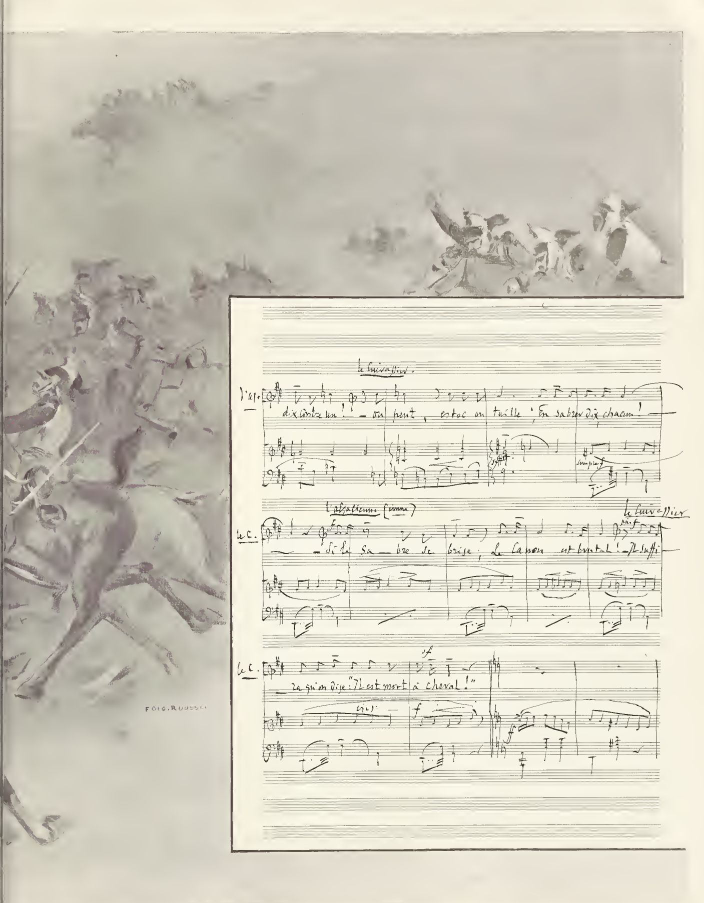
Avant la Bataille

REISCHOFFEN





le Cuirassier.
l'alsacienne
1re al:
Soir le Cuirassier! — Que vous ê-tes gentille! — Et vous beau,
1re al.
Sous l'acier!
Le Cuirassier (bravement.)
l'alsacienne (assombrie)
— C'est demain la ba-tail-le! — Ils seront
Sonore et bien chanté


le Cuirassier.
dix contre un! – on peut, estoc ou taille, En sabrer dix chacun! –
l'alsacienne (émue)
– Si le sabre se brise, Le canon est brutal! –
le Cuirassier
Il suffit
qu'on dise: "Il est mort à cheval!"



l'Alsacienne (anxieuse et douloureuse)

Mais si le cheval tom - be !...

p

Val.

Si vous êtes des sons ... meur –

plus f

ff

Val

tri par une bombe !

p

plus f (avec épouvante)

Si l'on

F. GEO. ROUSSEL



Rall — — —

1er Mouvt plus lent.

Le Cuirassier (souriant)

L'Al: charge dans vous! — — Donnez-moi du cou —

Rall! — — — 1er Mouvt plus lent.

L'Alsacienne. Le Cuirassier.

L. C. — rage! — que faut-il pour cela? — — Tendre votre vi —

(chaleureux) L'Alsacienne (lui tendant le cou.)

L. C. — sage et m'embrasser! Voilà!

Più mosso

J. Massenet

Un Peintre Français de l'Espagne

ROBERT DELÉTANG



Depuis quelques années, nos regards se tournent avec plus de curiosité du côté de l'art espagnol. Des peintres de là-bas, reprenant les hautes traditions de VÉLASQUEZ et de GOYA, nous ont montré aux Salons des œuvres qui nous ont séduits; le goût contemporain leur fut favorable, et pour un peu, si leur art n'était demeuré quand même très au-dessus de la compréhension du vulgaire, la mode se fût emparée d'eux. En tous cas ils ont déterminé un mouvement : ils ont prouvé que le pittoresque de l'Espagne pouvait offrir à l'esthétique des artistes d'autres aliments que la biscuiterie musquée dont se contentent les hidalgos d'opéra-comique. Les causeries sentimentales, entrecoupées de grattages de guitares par des mains mièvres, les fandangos de Montrouge ou des Batignolles, toute la série de ces menus épisodes agaçants qui n'ont de signification que pour les modistes en chambre et les calicots en rupture de madapolam, tout ce fatras qui, à la longue, eût suffi à nous dégoûter de ce qu'on prétendait espagnol, tout cela n'était que fantaisie bébête; les SOROLLA Y BASTIDA, les RUSINOL, les ZULOAGA sont





venus pour nous rappeler ce que leur pays à de splendeur, pour qui sait en démêler la couleur et le caractère. On a remisé, avec eux, les flons-flons d'un vaudeville pseudo-sévillan, pour goûter l'éclatante fanfare de la vie réelle chantée par des types de passion dans une atmosphère de drame; et quelques artistes français tentés à leur tour, sont allés contrôler sur place ce que leurs illustres confrères de Madrid et de Grenade leur étaient venus montrer à Paris.

De ces français, qui se sont aperçus qu'il y avait encore des Pyrénées, parce qu'ils les ont franchies, ROBERT DELÉTANG est un des plus intéressants, un de ceux qui ont le mieux pénétré le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, un de ceux qui en ont rendu avec le plus de sincérité et d'exactitude, le caractère et la couleur. C'est pourquoi le *Figaro Illustré* lui a demandé quelques-unes des pages qu'il a exécutées au cours d'un de ses récents voyages.

Ce n'est pas une figure banale que celle de ce garçon, jeune encore, que les difficultés les plus insurmontables de l'existence



n'ont pu détourner de sa vocation d'artiste. Il faut, comme le BOURGEOIS DE PARIS, l'avoir vu depuis dix ans, lutter avec une opiniâtreté de tous les instants, avec une rage qui le défendait des découragements, pour comprendre l'immense et splendide ressort de la volonté, à une époque où sous nos yeux s'étalent d'insolents exemples de veulerie. Et c'est là une des raisons essentielles qui promettent à ROBERT DELÉTANG le succès pour une heure prochaine.

Sans fortune, il arriva à Paris à l'âge de douze ans, en 1886; déjà il n'avait de goût que pour le crayonnage, et il s'extasiait devant les œuvres que le hasard mettait sous ses yeux, dans la vitrine des marchands ou l'étalage des bric-à-brac. Ayant été présenté au regretté maître G. BOULANGER, il trouva près de lui des encouragements, et cette sorte de tutelle toute paternelle que le vieux peintre se plaisait à accorder





aux sujets en qui il devinait des artistes d'avenir. « Il y a de l'étoffe dans ce petit-là », disait-il en lui tapotant la tête. Il ne se trompait pas. A quinze ans, DELÉTANG était reçu à l'École des Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de JULES LEFEBVRE, qui venait de succéder à GUSTAVE BOULANGER, décédé. On était alors en 1889.

En 1892, il parut au Salon avec un dessin; et il s'abstint d'exposer jusqu'en 1899, où il montra un tableau de tous points remarquable : *Intérieur d'étudiant*.

La critique fut unanime à louer cette œuvre de méditation et de mélancolie, délicieusement peinte et d'une signification si juste. Un poète, M. GASTON WIALLARD, en donna la description suivante dans ses *Sonnets du Salon*.

Dans la nue et triste mansarde
Qu'habite un jeune étudiant,
Où l'amour parfois se hasarde,
Sourit et passe insouciant,

Il parcourait l'œuvre d'un barde,
Mais tout songeur..., et s'arrêtant,
Attentif, ardent, il regarde
Sur la table, un bouquet, un gant.

C'est tout ce que laissa l'aimée
Dans cette pièce parfumée
Qu'égayait son rire joyeux...

Hélas ! il songe avec tristesse
A la fugitive maîtresse
Qu'appellent son cœur et ses yeux.

On trouva même que l'œuvre avait trop de succès, et de la cimaise où elle se trouvait, dès l'abord, elle fut, par des mains qui auraient tort d'arguer de leur bienveillance, portée vers le velum, c'est-à-dire en une place où il était indispensable de l'y chercher, pour l'y apercevoir. ROBERT DELÉTANG est jeune, je l'ai déjà dit : il se plaignit à peine, par peur de représailles futures; mais cet acte discourtois lui fut préjudiciable.

Un temps, il avait fait ce rêve de monter en loge et d'attraper le prix de Rome. Mais la vie le prit avec





Reproduction interdite

succès qu'il souhaitait, et que le labeur — très noble d'ailleurs — qui un temps le fit vivre, lui paraissait plus pénible, auprès de l'autre, le labeur d'art, auquel il eût été si heureux de se pouvoir donner sans partage.

En 1903, le destin sembla lui sourire — un sourire modeste dont il se contenta et qui lui sembla ineffablement doux, après les épreuves obstinément cruelles des saisons précédentes. Après avoir vu échouer tous ses efforts, avorter tous ses rêves, il connut des heures heureuses, et se reprit à espérer. Espérer, pour lui, consistait à boucler sa valise et à partir de nouveau pour l'Espagne. Il fut en mesure de le faire, et il passa là-bas plusieurs mois, travaillant le jour et le soir, faisant dans les musées quelques copies, et donnant le reste de son temps à cette étude des types, qui nous vaut la très belle suite de dessins et de pastels, que le *Figaro Illustré* se plaît à reproduire.

ses exigences devant lesquelles doivent s'effacer les rêves; son besoin d'indépendance aidant, il mit fin à son étape scolaire, pour travailler seul, et pour aller, quand sa bourse le lui permettait, jusqu'en Espagne, voir les maîtres qu'il aimait, les maîtres qui l'attiraient de toute la majesté de leur génie, et aussi les types dont il sentait qu'il avait l'interprétation juste au bout des doigts.

Cependant, les difficultés s'amoncelaient autour de lui, et Delètang dut chercher à gagner sa vie autrement que par l'art. Alors il y eut en lui deux hommes, l'un qui faisait du fleuret et de l'épée en professionnel de l'escrime, et l'autre, le peintre, qui aux heures demeurées libres, reprenait palette et pinceaux. Parfois tous deux collaboraient, et c'est de cette époque que datent les portraits et les charges d'escrimeurs fameux que Delètang fit un peu partout. Mais on comprendra facilement que ses succès d'épéiste ne pouvaient lui faire oublier d'autres

Il convient de remarquer ici, que les types représentés par Delètang ne ressemblent en rien à ceux d'une série de peintres, auxquels je faisais allusion plus haut, et qui paraissent s'être bornés, pour leurs modèles, à affubler de défroques d'un exotisme douteux des individus de la place Pigalle ou de la chaussée du Maine. Robert Delètang a voulu être vrai, et ses personnages, hommes, femmes jeunes et vieilles, sont bien ceux qu'il a vus, ceux dont il a vécu la vie, ceux qu'il a interrogés pour en mieux saisir le caractère national.

Dans un petit livre fort bien fait de M. André Tandonnet, j'ai trouvé des notes justes sur les types que Robert Delètang a croqués d'un crayon prestigieux.

« L'Espagnol a bonne mine, de l'aisance, une fierté qui s'affirme dans l'attitude comme dans le langage; grands, minces, bien tournés, avec des extrémités petites et finement attachées comme toutes les races pures, ils n'ont souvent que des haillons,



Reproduction interdite



mais, on l'a dit bien des fois, ils savent quand même se draper dans leur misère hautaine.

» Les femmes, hélas! ont tout autre aspect; elles font involontairement penser à une boutade de Théophile Gautier, affirmant que la Vieille Castille doit son nom au grand nombre de vieilles qu'on y rencontre. Sans doute pour la foire de Séville, cette province se dépeuple complètement au profit de l'Andalousie. Impossible de rêver rien de plus sec, osseux, ridé, ratatiné, racorni, que ces malheureuses créatures. On voit courir autour d'elles une nuée de bambins à peine échappés du berceau, et, sans hésiter on leur donnerait à toutes cinquante ans. Quant aux nourrissons qu'elles portent, la présence des chèvres semble leur seule chance de subsistance.

» Ce n'est point là qu'il faut chercher la beauté andalouse; on la rencontrerait plutôt, quoique plus rare que ne le dit la renommée, à la sortie des femmes de la Manufacture des Tabacs. Assez grandes, très droites, la taille bien prise, elles s'en vont au grand soleil sans chapeau ni ombrelle, un fichu voyant sur les épaules, une rose dans leurs cheveux foncés et un éventail à la main. Les yeux sont presque toujours grands et beaux, avec de longs cils et les sourcils noirs et fournis tranchant sur le teint très mat. Malheureusement la bouche est épaisse, lippue et, même dans les hautes classes de la société, la voix déplorablement basse et rude, presque rauque. »

Il me semble que je contrôle l'exactitude de ces lignes, à mesure que je feuillette les dessins si beaux de couleur et si amusants de pittoresque, que Delétang a rapportés de sa dernière campagne au pays du Cid et de Don Quichotte. Espérons que pour avoir si magistralement donné un corps à son rêve, que pour avoir accompli un effort si laborieux — qui semble si peu se ressentir de l'effort laborieux accueilli — espérons que Delétang va enfin goûter au succès productif, qui éloignera de ses lèvres la coupe d'amertume et ne laissera plus surgir derrière son chevalet, après une longue journée de travail, le fantôme terrifiant des désespérances sans issues. Il a le talent, la volonté, le courage — ce courage spécial que Balzac exigeait de l'artiste — et de plus il a déjà une œuvre.

Lorsque Delétang exposera tous ses travaux de Castille ou d'Andalousie, lorsque le public aura compris qu'il nous apporte réellement une vision nouvelle et vraie de l'Espagne, il sera enfin consacré, et comme son caractère nous est un sûr garant de l'avenir, nous ne serons pas longtemps sans pouvoir saluer en lui un des maîtres dont s'honorera le XXe siècle.

Un Bourgeois de Paris





SEPTEMBRE
par Henri BOUTET

AUTUMNUS
L'Automne

Chalcographie du Louvre

LES VENDANGES

Septembre! le mois des vendanges! les ceps aux lourdes grappes dorées comme les nuages au soleil couchant ou brunes avec des luisances d'ébène veinée de rose! Septembre! Tout un frisson qui court le long des côteaux; le livre des espoirs longtemps caressés qu'on feuillette, avec, au bout, comme chapitre final, les tonneaux remplis et le négoce fructueux, en dépit de ces maudits buveurs d'eau dont le nombre, disent d'imprudentes statistiques, augmente chaque jour. Septembre! sourire béat, splendeur des sèves qui palpitent, dans le magnifique décor de la nature en fête! CHARLES MONSELET a chanté :

> Le soleil couchant a mis ses rougeurs
> Sur le front hâlé des fiers vendangeurs!

Mais tout cela ne va pas sans inquiétude, sans angoisse



LES VENDANGES
d'après PRUD'HON



Vigneron (XIVe siècle)

même; l'instant de procéder à la cueillette n'est pas aisé à choisir, ou du moins ce qui présente des difficultés, c'est de prendre une décision : N'y met-on pas trop de hâte ? N'arrive-t-on pas trop tard ? Si l'on attend, la grêle ne fera-t-elle pas la mauvaise surprise de tirer à grêlons meurtriers sur les grappes ? Si l'on se hâte, ne perdra-t-on pas le bénéfice de certaines petites pluies, si propices aux vendanges tardives ? Et ce sont des milliers de questions que les vignerons se posent, l'une provoquant l'autre; pendant des jours on est allé interroger les grains; on les a fait craquer sous le doigt expert; on a goûté leur jus, dont le sucre paraît à point; on a examiné si le pépin a passé suffisamment du vert au brun, s'il s'est vidé de sa matière glutineuse; si le pédoncule de la grappe, de tendre et d'herbacé qu'il était y a un mois, offre les qualités requises de lignosité !... Allons ! le moment est venu. Le matin se lève ouaté de brumes transparentes; les chariots ont quitté les remises, chargés de paniers, de hottes, de foudres; les gars, les filles, les femmes, tout le monde s'en va vers les clos, en hâte, un refrain aux lèvres; et voici que la cueillette marche, marche, abondante, rapide, émaillée de joie dans la fatigue qui se fait sentir; mais la lassitude a là comme de la griserie; il y a des lèvres rouges des raisins goûtés amplement, car on ne cueille pas tout indifféremment : on choisit, on sépare le bon du mauvais, le plus mûr du moins mûr, etc.

Le vin, jaillissant de la grappe,
Ruisselle à bouche que veux-tu,
Et sous la serpe qui le frappe
On voit frémir le bois tordu.
On l'empile dans les corbeilles,
On le voiture dans les chars. .

Le soleil couchant a mis ses rougeurs
Sur le front hâlé des fiers vendangeurs !

Et voici que vers le soir, les chariots s'en reviennent lentement, chargés de douilles pleines; on a mis des grappes à l'essieu des roues, on a mis des grappes aux cornes des bœufs; dans leurs cheveux, les femmes ont piqué des grappillons, et dans l'air monte une chanson dont l'harmonie se traîne mêlée à des chansons d'oiseaux !



(Chalcographie du Louvre)

LA VENDANGE
Eau-forte de Daubigny

Puis, les bannes sont versées dans les pressoirs, et jusque tard dans la nuit, c'est une danse fantastique d'êtres vivants qui broient les grappes.

Le vin dans la cuve fermente :
Ses parfums troublent la raison.
Bacchus à la lèvre écumante
Prend pour trône cette prison.
Mystère tout plein d'espérance,
O vin ! Vaudras-tu ton aîné ?
Chantons le vin, le vin de France,
Chantons le vin, ce nouveau-né.

Le soleil couchant a mis ses rougeurs
Sur le front hâlé des fiers vendangeurs !



Vendangeuse (XI

C'est là un vieux thème, que chaque année se plaît à rajeunir; l'art à toutes les époques lui a fait des emprunts; dès

les temps les plus reculés, si l'on en croit les documents qui nous sont parvenus, les vendanges ont donné lieu à des fêtes où le culte païen affichait d'étranges ferveurs; depuis le transport, entouré de danses, de la fameuse grappe de Chanaan, jusqu'aux vendanges qui se feront demain dans le Médoc, en Bourgogne, en Champagne, et même à Argenteuil (!!!), c'est toujours la même chose, et les acteurs de cette pastorale y prennent toujours un égal plaisir.

(Chalcographie du Louvre)

Les Egyptiens, pour les vins de Maréotis et de Tania que l'on goûtait si fort au temps des Ptolémées, les Grecs, pour leurs crûs fameux de Lesbos, de Thasos, de Mendé et de Chio, auxquels on ajoutait du miel et des aromates, les Latins, enfin, pour leurs crûs de Cécube, de Palerme, de Gaurus, de Pétrinus, de Faustinus, de Privernus, et d'autres encore, ne procédaient pas aux vendanges, sans y mêler les chants et les danses bachiques. Aussi les artistes ont-ils puisé largement dans cette expansion joyeuse, pour l'expression de quelques mouvements d'une vie



(Chalcographie du Louvre)

TERRA
Quod satis est homo avare tibi foecunda ministro
Per mea quid nocuas rimaris viscera lamnas.

LA TERRE
Quoy qu'aux mortels mon sein fournisse Leur insatiable avarice
De quoy les nourir tous les ans Me dechire encor les flancs.

intense, favorable à la beauté. Les bas-reliefs, les statues, et de très précieuses intailles, nous apportent l'écho de ces heures annuelles où quelquefois on se permettait d'aimables folies.

(Ouvrons une parenthèse. Comment d'ailleurs les hommes se défendraient-ils de la tentation, quand certains animaux, si prudents cependant, n'y savent point résister; ce n'est pas une imagination de poète, que les grives font souvent abus de grains de raisin, et pillent les grappes, dans les vignes, jusqu'à ne plus se soucier du chasseur qui les guette et va les abattre d'un plomb meurtrier. Elles piquent le grain, se grisent du jus sucré, et, rassasiées, demeurent immobiles, les paupières battant, la prunelle vague, donnant ainsi un très mauvais exemple d'intempérance aux autres oiseaux. Fermons la parenthèse.)

Mais à côté des représentations réalistes de la vendange, l'art a symbolisé l'acte et trouvé, pour en synthétiser la formule, d'adroites allégories; et l'on pourrait presque étudier la psychologie des époques, en notant les caractères spéciaux de ces allégories. Alors, par exemple, que le XVIIe siècle place sur un char que traînent des lions un Bacchus couronné, tenant en guise de sceptre un thyrse enguirlandé, le XVIIIe siècle se contente d'un appareil moins solennel, et évoque des figures antiques d'une plus voisine humanité : là, c'est une royauté qui se promène triomphalement, ici c'est de la joie qui coule du labeur fécond.

Je me souviens avoir vu une pierre gravée, dont la devise espagnole m'a frappée : on y remarquait deux pieds de vigne aux allures de vieillards épuisés, et des branches qui se brisaient, mortes, pendaient des grappes magnifiquement fournies; la devise disait :

En la muerte esta la vida,
En la vida esta la muerte.

Est-ce que cette heure gaie serait capable de nous rappeler à des idées de mélancolie? J'entends un poète qui me murmure à l'oreille un chant doré que mouillent des pleurs :

Sur le flanc des côteaux dorés de vignes mûres
Les vignerons, aux bras robustes, quand le soir
Descend, emplissent l'air de leurs joyeux murmures,
Et les raisins, portés sur des lits de ramures,
Feront de leur sang clair déborder le pressoir.

Les amoureux, suivant les muettes saulées,
Oubliant le travail qui les courba le jour,
Par les nuits pleines de visions étoilées,
S'en vont loin, écoutant leurs âmes réveillées :

Il est venu le temps des vendanges d'amour!

Combien d'aveux charmants et de serments fidèles
Hélas! effacera demain l'oubli moqueur!
Des pauvrettes, quand partiront les hirondelles,
Sentiront s'envoler leurs beaux rêves loin d'elles...

Est-il venu le temps des vendanges du cœur?

Mais l'automne est souvent plus triste encor : la brise
Chante dans le ciel froid ainsi qu'un glas d'adieu :
Et les petits enfants chétifs, qu'un souffle brise,
Doux anges, dormiront, eux, sous la terre grise;

Car il viendra le temps des vendanges de Dieu!

Mais écartons de notre pensée l'ombre triste, comme le ciel écarte de son manteau d'azur, le nuage qui passe, aux heures des tempêtes rapides. Ne voyons que la fête, que les grappes fécondes, que le labeur heureux :

Le soleil couchant a mis ses rougeurs
Sur le front hâlé des fiers vendangeurs!

OCTAVE DE PRÉMOL



LA VENDANGE
d'après un Ivoire de François Duquesnoy

ÉLÉGANCE ET BEAUTÉ

Septembre! le mois pendant lequel la femme se donne à elle même, par plaisir, les plus éclatants démentis. Créature de grâce, de réserve et de sensibilité, elle se montre virile, sans façon, et sans douceur; elle renie ses habitudes, oublie ses jolies laideurs et néglige la coquetterie chère à son cœur. Madame change d'idées et d'allures. Madame se lève matin, affronte la brume et le soleil. Madame chasse!

Haut bottée, court vêtue, la plume au chapeau d'homme, la voilà de-ci de-là, heureuse, la méchante! quand son adresse brise le vol d'un pauvre oiseau et roule dans le sillon un lièvre affolé. Cette cruauté la dédommage de ses peines, lui fait paraître légère la fatigue, et très supportable l'enlaidissement qui en résulte. Facilement elle dirait qu'un teint rouge et des cheveux en baguettes ont du charme, mais notre Diane moderne se trompe et je lui conseillerais d'y prendre garde.

* * *

Le moyen est simple. D'abord pour atténuer l'effet de la chaleur, du vent et de la transpiration sur l'épiderme, elle usera de la Crème Arkenda, si parfaite pour effacer les agaçants petits bobos qui détruisent la beauté et redonner à la peau la souplesse comme l'éclat des vingt ans. Ensuite un rien de Poudre de riz Arkenda complétera ce traitement dont le résultat tient de la magie. Ces deux produits appartiennent au laboratoire de M. Chabrier, le savant chimiste, 48, Passage Jouffroy.

* * *

Puis, pour éviter de ressembler à une noyée au bout d'une demi-heure de marche, la chasseresse adoptera le Flou moderne de notre coiffeur préféré, Marius Heng, 33, Rue Bergère. (Téléphone : 210-72.) Nous avons déjà noté les rares qualités de ce postiche léger, commode, facile à placer, mais nous y revenons en la circonstance, car il est indéfrisable et peut résister aux ondées et à la bise sans rien perdre de sa grâce vaporeuse qui couronne si bien le front des jolies femmes.

CHRYSANTHÈME

LE SPORT

Le détroit a détenu l'attention sportive pendant ce mois d'août; les petits canots automobiles ont brillamment fait leurs preuves sur le parcours Calais-Douvres, en dépit des craintes des vieux loups de mer. Mercédès IV, un canot français muni d'un moteur allemand, s'y est classé nettement premier; il devait d'ailleurs quelques jours plus tard, dans la course fluviale Paris à la mer, triompher aussi aisément de ses adversaires. Pendant ce temps les nageurs disputaient à Joinville un championnat du monde que l'Anglais Forsyth cueillait avec une désinvolture humiliante pour ses concurrents. Quand paraîtra le *Figaro Illustré*, ses lecteurs seront fixés sur les tentatives des Holbein, Greasley, Baggerly et consorts qui parlent de traverser la Manche à la nage comme s'il s'agissait de la Seine. Leur tentative sera probablement vaine, et le capitaine Webb peut, au fond du Niagara, reposer tranquillement, son record n'est pas facile à battre.

Août est le mois des performances héroïques, car on ne peut qualifier autrement cette course à pied de Toulouse à Paris faites par de pauvres bougres qui vont jusqu'à ce qu'ils tombent au coin d'une route, parcourant sans repos plus de 700 kilomètres pour gagner quelques louis : est-ce du sport ou de l'exhibition ?

Trouville a eu un très brillant meeting, et si le sport n'y a pas été transcendant, les programmes étant quelconques et les vieux chevaux de qualité quelque peu surmenés, on peut s'estimer heureux de voir des bons trois ans comme Lorlot et Rataplan s'y rencontrer. Les deux ans, par contre, donnent de précieuses indications, et nous avons pu assister aux débuts de très bons poulains. M. Edmond Blanc a encore un contingent formidable, et il possède en saint Michel, Jardy et Val d'Or un trio formidable qui suivra la glorieuse tradition des aînés.

Signalons à nos lecteurs, au moment des vacances, la maison Outhenin-Chalandre, 4, rue de Chartres, à Neuilly-sur-Seine, au sortir de la Porte-Maillot (téléphone 538-37) et 32, Avenue de la Grande-Armée, Paris (téléphone 517-44), où se trouvent les véritables occasions des premières marques d'automobiles : les Panhard-Levassor, 7, 10, 15, 18 et 24 HP; les Renault frères, 7, 10, 14 HP, et les C. G. V., 15, 20 et 40 HP. — Prix défiant toute concurrence. — Remise importante sur pneus et accessoires.


FIGARO
LLUSTRÉ
EUSE

Le plus grand Succès de la Librairie Française

165.000 Souscripteurs au 30 Septembre 1904

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ est terminé

Le *Nouveau Larousse Illustré* qui vient d'être terminé et dont tout le monde connaît le prodigieux succès, est le plus récent, le plus complet et le plus remarquablement illustré des dictionnaires encyclopédiques existants. Aucun ouvrage similaire ne peut lui être comparé pour la richesse de texte, l'abondance et la beauté des gravures, des cartes et des planches en couleurs. C'est l'Encyclopédie du foyer par excellence.

220.000 articles
entièrement inédits

46.200 gravures
dessinées spécialement d'après les documents les plus authentiques

489 cartes
en noir et en couleurs

81 planches en couleurs



PRIX ACTUEL DE L'OUVRAGE COMPLET

En Volumes brochés	**200** francs
En Volumes reliés demi-chagrin	**235** francs

CASIER-BIBLIOTHÈQUE

En noyer ciré ou acajou ciré, **30** fr. *(port et emballage en sus)*

Paiement : 7 fr. 50 par mois

pour la France, l'Algérie, la Tunisie, l'Alsace-Lorraine, la Belgique et la Suisse *(pour les autres pays, demander le prospectus)*

Au Comptant, Escompte de 10 %

En vente à la Librairie Larousse, 17, rue Montparnasse, Paris, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger.

DEMANDER GRATIS UN FASCICULE SPECIMEN (16 pages, avec carte et planche en couleurs)
à la Librairie LAROUSSE, 17, Rue Montparnasse, PARIS

VIOLETTE TATIANA

Illusion absolue des Violettes fraîchement cueillies



VICTOR VAISSIER
PARIS
HORS CONCOURS Expon Univ. PARIS 1900

EAU DE SUEZ
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

VACCINE DE LA BOUCHE
Guérit & Conserve les DENTS

POUDRE & PÂTE DENTIFRICES DE SUEZ

EUCALYPTA
EAU DE TOILETTE HYGIÉNIQUE

EN VENTE PARTOUT

DÉPÔTS
PARIS



LE LAURÉNOL
EST le MEILLEUR
des Désinfectants connus
C'est le plus efficace et le plus inoffensif
Pharmacie Normale, 19, rue Drouot

ATELIERS de CONSTRUCTIONS et RÉPARATIONS de CHAUDRONNERIE en TOUS GENRES
Appareils en Cuivre et Tôle
POUR DISTILLERIES, CONFISERIES, TEINTURERIES, BAINS & LAVOIRS
Installations de Machines à Vapeur
BAIGNOIRES — HYDROTHÉRAPIE ET CHAUFFAGES EN TOUS GENRES
ÉTABLISSEMENTS
JUSTRABO
Ingénieur Constructeur
BUREAUX & MAGASINS :
9bis, Impasse de l'Orillon
20, Rue de l'Orillon, PARIS

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux
10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)
PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles — FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes — VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or
Expositions { Lille, 1902 / Reims, 1903 } Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67



BELLE JARDINIÈRE
2, rue du Pont-Neuf
PARIS

La Mode d'Hiver en 1904

ENVOI FRANCO DES CATALOGUES ET ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

SEULES SUCCURSALES :
Paris, 1, place Clichy, Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Angers, Lille, Saintes

---

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL 150 MILLIONS. Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts — Agences dans les VILLES d'EAUX

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique — Phie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.

PARIS. — HOTEL DE LILLE ET D'ALBION, 223, Rue Saint-Honoré, close Place Vendôme. First class. All modern improvements. Every home comfort. Large hall. Restaurant luncheons and dinners at fixed price or à la carte. Telegrams Lilalbion Paris. — Henri Abadie, Proprietor.

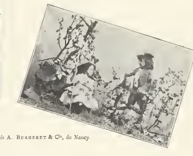
FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 175 | PARIS ET DÉPARTEMENTS — Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | RÉDACTION, ADMINISTRATION, *26, RUE DROUOT, PARIS* — Les annonces sont reçues chez MM. Huguet, Minart & Cie, 4, Rue Scribe | ÉTRANGER, *Union postale* — Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | OCTOBRE 1904

NUMÉRO SPECIAL







Fantaisies de A. Bergeret & Cie, de Nancy.



La Carte Postale Illustrée

Plaidoirie Sentimentale.

Si la vogue constante de la carte postale, si la persistance d'une mode déclarée charmante par les uns, et par les autres absurde, mais en tout cas fort répandue sur la planète, ne suffisait pas à justifier aux yeux des lecteurs l'opportunité de notre publication, il faudrait ajouter que cette étude ne laisse pas que d'être assez « actuelle », venant à la fin des vacances où la carte postale fait fureur, en un mois où l'industrie redouble d'efforts pour créer des formes nouvelles, et pour offrir au goût de ses partisans d'éclatants témoignages de son heureuse vitalité.

Car elle est florissante la carte postale, cultivée, adorée, glorieuse comme une jeune souveraine. Il ne lui manque même pas, comme nous l'indiquions au début, le rehaut puissant de l'opposition, l'auréole désirable de la haine. — Usage stupide? — Il n'y a pas de choses, il n'y a que des gens stupides, ou très grincheux, donc très injustes. — Coutume puérile et regrettable? — Mais pas le moins du monde, et ne convient-il pas de proclamer clairement une bonne fois toutes les raisons du cœur que la raison peut fort bien connaître?

Vous n'aimez pas la carte postale, mon ami, vous lui reprochez d'être trop commode, de remplacer hypocritement la lettre obligée qu'on n'a pas le courage d'écrire, vous avez pour elle une antipathie assez analogue à celle que vous professez pour le téléphone et le petit bleu. Vous y voyez surtout le signe d'une vie précipitée où nul ne prend le temps de vivre et déplorez aussi, dilettante artificiel et sincère que vous êtes, le dépérissement fatal d'un *genre* littéraire, littéraire souvent, parfois exquis.

Moi non plus, je n'aime pas beaucoup le téléphone, et quant au petit bleu, je me rallierai volontiers à l'opinion d'un délicat moraliste qui disait, il y a une quinzaine d'années : « Si j'étais député, je proposerais de taxer les dépêches à trois sous et les lettres à trois francs. La dépêche, c'est le signe de vie, la correspondance presque muette de l'être primitif, partout semblable à lui-même; c'est le nécessaire. La lettre, qui prend son temps, emporte avec elle l'empreinte de la personne et transmet au loin un peu de son parfum, de sa voix, de son regard, avec un morceau de sa vie : c'est le luxe, il est juste qu'on le paye... Où est le temps où *l'ordinaire* emportait le *paquet* une fois par semaine, à très gros prix? On écrivait mieux sans doute, après y avoir pensé six jours; on s'en faisait une fête et l'on ne mettait guère dans ses lettres que des choses fines et tendres, parce que c'étaient les seules qui valussent le port. » Mais la carte postale illustrée, mon ami, le simple rectangle où l'on n'a pas la place d'écrire dix mots, où l'on



Cliché obtenu avec une Jumelle Bellieni.

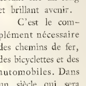


Édition de la
Librairie Laurentine,
à Château-du-Loir (Sarthe).

Versailles — Le Tapis Vert

ne saurait rien écrire quand même à quoi l'on tienne, à cause des regards étrangers ; cela, c'est une invention adorable, et qui loin de tarir le torrent de la correspondance universelle, en purifiera seulement le cours, lui laissant seulement la saveur essentielle, le goût humain. Au départ d'un endroit où des affections demeurent, à l'arrivée en un lieu que d'autres eussent aimé, ou que l'on vit ensemble, ou qu'ils ne connaîtront jamais, que sais-je ? les occasions sont si nombreuses où l'idée d'une carte envoyée me parait douce et grave, que j'hésite à en désigner. D'une façon générale, le geste me semble touchant. « Vous n'êtes pas là. Mais je pense à vous. Je suis ici. Voyez : des bois, des champs, des monts, la mer. Je ne fais que passer, toujours ; j'aurais peut-être bien des choses à vous dire. Vous saviez tout pourtant quand nous ne parlions pas... Mais l'air tremble parfois dans l'espace. Maintenant l'air est transparent : Je pense à vous. »





Édition Hamonic, de Saint-Brieuc

Non, non, cela n'est pas un jeu puéril, cela répond à un désir, à un besoin plus profond que le caprice absolu d'une seconde. Ce petit morceau de carton, moins fragile que les fleurs, est aussi merveilleux que les parfums amis des corolles séchées, aussi éloquent que le silence indéfiniment harmonieux de l'occulte dialogue des âmes.

Or donc, cher, n'ayez pas peur. La carte postale ne saurait nuire en aucune manière à la lettre. Elle tient lieu ou de la lettre insignifiante, ou de la lettre inférieure à son objet — comme la parole l'est au sentiment — ou de celle qu'on n'écrirait pas. La lettre demeurera, comme la parole même, même entre ceux qui s'entendent sans elle, mais que ravit le son de leur voix. Elle demeurera tant que les femmes auront des choses à raconter... Vous voila tranquille pour longtemps ? Faites donc grâce à votre ennemie, admirez tout au contraire à l'égal de sa rapidité, son mutisme innombrable et fidèle, et déclarez hardiment avec moi, qu'en attendant la transmission immédiate de la pensée, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux.

Croquis lithographiques de A. Belleroche



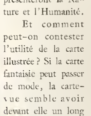
Salle des Fêtes du **Figaro**

II

Brève enquête psychologique.

Ce point acquis, la cause générale gagnée, il reste que vous êtes furieux, mon ami, contre ce que, dans votre fureur, vous appelez tour à tour les *infamies*, les *immondices*, les *horreurs* du genre. En quoi certes je vous approuve fort. Votre indignation fait honneur à votre délicatesse, mais il serait inadmissible de condamner une race pour le péché de quelques misérables. Souvenez-vous que le Seigneur eût sauvé Sodome s'il y eût découvert seulement une escouade de gens respectables et prenez, par-là, conscience que vous n'avez pas le droit, vous simple bourgeois comme moi, de vouer à l'injure infecte des poubelles à la voracité des flammes qui consument publiquement, en petits tas, les feuilles tombées aux allées des parcs d'octobre, — une multitude sans défense qui compte tant de créatures innocentes et délicieuses ! Il suffisait pour en convenir d'en passer une honnête revue.

Qu'est-ce que la carte postale illustrée ? c'est l'infini kaléidoscope, où peuvent se refléter autant d'aspects qu'en présentent, qu'en présentèrent et qu'en présenteront la Nature et l'Humanité.



Et comment peut-on contester l'utilité de la carte illustrée ? Si la carte fantaisie peut passer de mode, la carte-vue semble avoir devant elle un long et brillant avenir.

C'est le complément nécessaire des chemins de fer, des bicyclettes et des automobiles. Dans un siècle qui sera celui de la locomotion rapide, il a fallu un procédé de correspondance qui permît d'économiser du temps : « de l'argent », disent les Anglais. Au lieu de la lettre dans laquelle on décrivait le pays que l'on traversait, ce qui demandait du temps et même du talent, — on emploie maintenant, on emploiera longtemps, la carte illustrée, sur laquelle trois mots écrits à la hâte rassurent sur votre santé un parent, un ami !

D'un coup d'œil, votre correspondant admire les beaux sites des contrées où vous voyagez ainsi il « économise » le temps de lire une description que la modeste photographie qui illustre votre carte vous a évité d'écrire.

Dans cet ordre d'idées, on remarquera que l'illustration est devenue de plus en plus envahissante, d'abord timide dans un coin de la carte, elle à occupé une place plus importante ; on pouvait écrire trente mots, puis seulement dix, ensuite on a laissé juste un angle pour une date et une signature et maintenant il ne reste plus de place pour écrire. Qu'importe ? Envoyer une carte, c'est un signe que l'on vit et que l'on n'oublie pas son correspondant ; nul besoin dès lors d'y joindre une formule banale, désormais convenue et qui vient de soi à l'esprit de la personne qui reçoit une carte « muette ».



Salle de Rédaction du **Figaro**



Sénat — Cabinet des Questeurs
Panneau par Boulanger *La Justice*

La carte-vue a donc devant elle l'avenir que lui assurent notre paresse et notre besoin de vivre « vite » qui vont s'accentuant à mesure que l'industrie nous permet d'économiser notre force sans diminuer notre puissance d'action.

Mais avant d'aller plus loin, voyons donc ce que pensent de la carte postale illustrée, quelques personnalités justement réputées pour leur talent et leur esprit.



Senat — Salle dite de « la Réunion »
Plafond allégorique par Barthélemy (1807)

M. Edouard Detaille, peintre, membre de l'Institut.

Mon cher monsieur Milès,

Que dire de la carte postale illustrée?

C'était une excellente idée, mais qui a été gâtée par l'inondation des affreuses cartes grotesques, ridicules, anti-artistiques, qui nous viennent de Suisse et d'Allemagne, d'un peu partout, même de Paris.

C'est triste à constater.

Cordiales amitiés,

Edouard Detaille

Uriage (Isère).



LE BONHEUR AUX CHAMPS

Éditions
Humblot & Simon, Nancy

M. Jules Breton, peintre, membre de l'Institut.

Cher monsieur Roger-Milès,

Voici ma réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser :

Je blâme la photographie (je l'ai dit dans mes livres sur l'art) en tant que moyen dont se serviraient les peintres, pour une exécution de leurs tableaux qui ne pourrait être que timide et impersonnelle, c'est-à-dire insignifiante; mais je lui suis reconnaissant pour tous les services qu'elle nous rend : ces renseignements sans nombre, ces portraits d'êtres aimés et disparus; et ces voyages autour du monde, si confortables en chambre et au coin du feu.

J'aime la correspondance par cartes postales, parce que, lorsque mes amis éloignés me donnent de leurs nouvelles, j'aime à voir, à la marge, les endroits qu'ils habitent. Il me semble les revoir mieux ainsi.

Veuillez agréer, cher monsieur Roger-Milès, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques,

Jules Breton



Sénat — Galerie des Bustes



Sénat — Cabinet des Questeurs
Panneau par Boulanger *La Chimère*

M. Emile Bergerat, poète, auteur dramatique, critique, journaliste, etc., et même aquarelliste distingué.

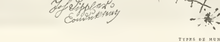
5 Août 1904.

Mon cher Roger-Milès,

Si Mme de Sévigné ou Voltaire avaient connu l'automobile, il est probable que nous n'aurions pas leurs « Correspondances ». Et ce serait dommage, dites? La carte postale illustrée est l'expression épistolaire de cet instrument de fuite éperdue qui nous précipite hors de toute vision, toute pensée, et tout souci sentimental même. Jeter dans une boîte, en passant, la photographie du lieu qu'on traverse, voilà tout ce que l'enfant peut faire pour sa mère, l'amant pour sa maîtresse, l'artiste moderne pour sa clientèle. Collectionner ces instantanés, c'est amusant, soit, mais remplace-t-on de la sorte un « Itinéraire de Paris à Jérusalem » par Chateaubriand, ou un « Voyage en Espagne » de Théophile Gautier, non, cent fois non, je vous le jure. Une lettre de quatre pages vaudra dans dix ans cent mille francs chez Charavay!

Cordialement à vous,

Emile Bergerat



TYPES DE MUNICH

M. Alf.-Phil. Roll, peintre, vice-président de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Mon cher Ami,

La carte postale, comme la photographie peinte, comme les reproductions bellement coloriées qui, si doucement, ont tué la gravure, et s'efforcent de remplacer l'œuvre d'art, me semble un des plus appréciables bienfaits dont la mécanique commerciale ait doué notre époque.

C'est à la portée de toutes les bourses et de toutes les compréhensions; et puis combien commode à notre chère paresse.

La carte postale, n'est-ce pas la facilité d'étiqueter, de collectionner le plus grand nombre possible de souvenirs et d'impressions, avec le minimum de mémoire, de sensation, de réflexion.

On a tout frôlé sans rien voir; on a économisé ses facultés compréhensives autant que les admiratives; on a gagné les heures employées jadis à correspondre avec ceux que



Sénat — La Salle des Conférences

CONCOURS POUR UNE CARTE POSTALE ILLUSTRÉE « *LES VŒUX POUR 1905* »

Projets retenus par le Jury et dont le classement définitif sera fait d'après le vote des lecteurs du **FIGARO ILLUSTRE**



« LABOR IMPROBUS OMNIA VINCIT »



« LA TRIBU VAGABONDE »



« BATIGNOLLES CLICHY-ODÉON »







« AU GUI L'AN N

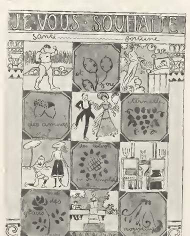
Les lecteurs sont instamment priés de remplir et de retourner le bulletin de vote *encarté dans ce numéro.*

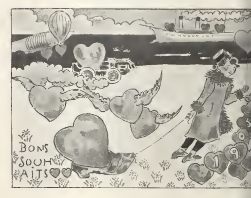


« HIVER-HIVER »



« BONJOUR MA VIEILLE »





« SURSUM CORD



« BETI-BE

CONCOURS POUR UNE CARTE POSTALE ILLUSTRÉE « *LES VŒUX POUR 1905* »

Les lecteurs sont instamment priés de remplir et de retourner le bulletin de vote *encarté dans ce numéro.*





« LES SAULES PLEURAIENT »



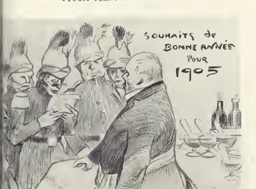
« DES FLEURS TOUJOURS »



« FUGIT TEMPUS »



« LES ANNÉES SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS »



AI LA »

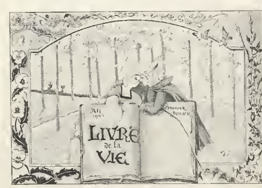
Projets retenus par le Jury et dont le classement définitif sera fait d'après le vote des lecteurs du **FIGARO ILLUSTRE**




« MADELEINE-BASTILLE »

« MOTO-NAPHTA »

S LA CONSIDERABLE TOUFFE »



« APPELLE-MOI LINDOR .. »

*



l'on a laissés derrière soi.

Le temps, le précieux temps que d'autres si naïvement perdaient en s'efforçant de pénétrer l'âme des choses et des sites, on l'emploie victorieusement à aller plus loin, à aller ailleurs, chercher..... d'autres cartes postales !

Bien cordialement à vous,

ROLL

M. ALBERT MAIGNAN, peintre.

Saint-Prix, 10 Août 1904.

Cher Monsieur,

Je suis bien en retard pour vous écrire, excusez-moi. Certes, je suis prêt à plaider la cause des cartes postales illustrées : je n'ai pour cela qu'à me rappeler le plaisir que j'ai à retrouver, sous un format commode et pour un prix dérisoire, l'image des sites que j'aime, des villes, des monuments, des chefs-d'œuvre des musées. Les cartes postales apprennent à connaître, à respecter des coins de villes charmants, elles luttent ainsi contre le vandalisme imbécile, on peut bien pour cela leur pardonner quelques sottises.

Bien à vous,

ALBERT MAIGNAN



M. JEANNIOT, peintre et illustrateur.

31 Juillet 1904.

Cher monsieur Milès,

Si je reçois, sur une carte, la photographie du Persée de Benvenuto ou celle de l'escalier des Géants, je comprends de suite qu'un... ami se trouve en Italie ; puis je lis dans un coin : « Ça va bien? » ou : « Sincères amitiés. » Le même ou un autre, pour une femme, eût mis : « Toujours à vos pieds ! ». Comme impressions de voyage je trouve cela un peu fruste : je préférerais quatre pages sans l'escalier ou même sans le Persée. Seulement, si les quatre pages sont ennuyeuses, je préfère la carte postale. Que conclure ? Sinon que cette carte postale illustrée est un mal nécessaire et supportable en somme.

Elle permet aux gens un peu... à court de copie, de se tenir, quand même, en communication avec les autres.

C'est encore un effort inutile vers la chimérique égalité.

A vous bien cordialement,

JEANNIOT

M. XAVIER LEROUX, compositeur de musique, l'auteur applaudi des *Perses*, d'*Astarté*, de la *Reine Fiammette*, etc.

Maloja, le 2 Août 1904.

Cher Monsieur,

La carte postale illustrée employée comme moyen de correspondance, est une des conséquences de la vie à la vapeur que nous menons tous hélas !... Le téléphone ! la télégraphie sans fils ! le métro ! la carte postale illustrée !... autant de façons de galoper l'existence !...

Sous prétexte de Souvenir, on met dans un coin de la carte la célèbre formule « mes meilleurs souvenirs » et le tour est joué, on a évité la lettre dans laquelle il aurait fallu mettre un peu de soi-même !...



Mais aussi quel excellent moyen pour répondre aux raseurs, aux indifférents... Et la belle excuse toute trouvée pour expliquer le laconisme de la correspondance !... Le site, la reproduction de tableau, etc., sont de si beaux documents pour le collectionneur que l'on n'aurait garde de les abimer par un trop long verbiage !...

En somme cette innovation a ses bons et ses mauvais côtés, et elle ne vaut à mon avis ni mieux, ni pire que tant d'autres manifestations du génie humain !

Et puis il y en a de très jolies de ces cartes postales illustrées !... elles sont donc par cela même aussi agréables à recevoir qu'une longue épître, dans laquelle on sent si bien l'effort de celui qui vous l'adresse pour remplir les impitoyables quatre pages... Je sais bien qu'on avait déjà trouvé la grande écriture... un mot par ligne... Mais la carte postale illustrée est infiniment supérieure.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments bien dévoués,

XAVIER LEROUX

M. EDMOND HARAUCOURT, poète, romancier, conservateur du Musée de Cluny.

Cher Ami,

Infiniment précieuse pour l'éducation des hommes par le beau, la carte postale vulgarise les merveilles de la Nature et de l'Art : ceux qui vivent loin de ces beautés gagnent l'envie d'aller les voir, et ceux qui vivent à côté d'elles apprennent leur existence.

EDMOND HARAUCOURT

Ile de Bréhat (Côtes-du-Nord).



M. JULES CHÉRET, peintre ; ces lignes écrites sur une carte postale illustrée.

Mon avis sur la carte postale, cher Monsieur? mais il est des plus favorables ? La place qu'y tient l'image ne sera jamais trop grande pour diminuer d'autant la correspondance, surtout en voyage.

Amical souvenir,

JULES CHÉRET

Paimpol, 6 Août 1904.

M. LUCIEN FUGÈRE, de l'Opéra-Comique.

Cher Monsieur et Ami,

La carte postale?!! Une belle image, un mot aimable, plaisir des dames, joie des demoiselles, le tout « Presto » et pour deux sous, timbre compris.

Bien Votre

LUCIEN FUGÈRE

Le Broc, 3 Août 1904.

M. CAPPIELLO, peintre et dessinateur.

Moulin de Senlis, Montgeron.

Monsieur,

Non seulement je trouve charmante cette mode de correspondre par l'image, mais aussi, intéressante, car elle peut être, si on sait en tirer parti, un moyen de divulgation d'art très utile.

Croyez, Monsieur, à l'expression de mes sentiments les meilleurs,

CAPPIELLO

M. ANDRÉ MAUREL, romancier.

Le Francport, par Compiègne (Oise).



Mon cher ami, j'aime la carte postale illustrée pour sa sincérité. En permettant au voyageur d'envoyer un souvenir sans l'astreindre à l'éloquence, elles traduisent exactement une pensée amicale qui ne va pas jusqu'à l'effort de la littérature.

Je l'aime pour la diffusion des beaux paysages qu'elle opère, paysages que mes enfants fixent dans leurs albums, et à travers lesquels je les fais voyager en les commentant — admirable façon d'apprendre la géographie !

Je l'aime comme un élément infaillible d'information sur les personnes qui les envoient : dis-moi quelles cartes postales tu choisis et je te dirai qui tu es.

Je l'aime enfin pour les amis inconnus qu'elles me valent, je veux dire les lecteurs de mes livres qui m'envoient des cartons multicolores à signer et à leur retourner. Vanité? Non. Publicité... N'ai-je pas dit en commençant que la carte postale invite à la franchise? J'en use, comme vous le voyez.

Votre dévoué

ANDRÉ MAUREL

III

Un peu d'histoire

La carte postale illustrée est âgée d'environ trente-cinq ans. On sait que son aînée, la carte postale officielle fut imaginée par un conseiller d'Etat prussien, STEPHAN, lequel en préconisa la création à un congrès postal qui se tenait à Karlsruhe en 1865. Mais c'est en Autriche, et seulement le 1er Octobre 1869 que les « cartes de correspondance », comme on disait alors, furent mises en service à la suite d'un article du professeur HERMANN dans la *Neue Freie Presse* de Vienne. Dix mois plus tard, le 1er Juillet 1870, STEPHAN, devenu directeur des Postes allemandes, mettait en vente dans les bureaux





de poste d'Allemagne de petits bristols dont, suivant la formule depuis consacrée, un côté était réservé à l'adresse...

C'est vers cette époque que naquit la carte postale illustrée. La première connue est une carte d'actualité; elle porte le cachet postal du 16 Juillet 1870 et fut envoyée par l'imprimeur A. Schwartz d'Oldenbourg à W. Berndt de Magdebourg. Son histoire, très simple, a été racontée par A. Schwartz lui-même dans l'*Annuaire Kürschner* de 1900, où elle est reproduite en fac-similé.



Carte de Royer et Cie, Nancy

Il n'est pas possible d'en contester l'authenticité et si on remarque que le 16 Juillet 1870, il y avait quinze jours à peine que les cartes postales existaient en Allemagne, il faut reconnaître qu'il est difficile de ne pas admettre que M. Schwartz ait eu le premier l'idée d'illustrer *une carte postale*. Car bien longtemps avant 1870, on s'ingéniait à orner de dessins le papier destiné à la correspondance; on pourrait rechercher assez loin dans l'histoire et trouver des documents curieux; entre-autres les enveloppes, dites luthériennes, qui servaient à la propagande religieuse et rappellent les persécutions dont furent victimes les protestants de Salzbourg au xviiie siècle.



D'autre part, en France, au commencement du xixe siècle, on connaissait le papier à lettres illustré. Sous Napoléon III, il s'en consommait d'assez grandes quantités surtout en province où l'on écrivait rarement et où l'on aimait le faire avec quelque luxe. Ceci d'ailleurs ne diminuerait en rien, absolument, la vraie originalité de l'invention. Mais il y a plus. Est-il bien certain que la première carte postale illustrée ait été créée par A. Schwartz? Que signifient alors ces lignes extraites de l'*Almanach de la Petite Poste pour 1777?*

« On s'adresse, actuellement, par la poste, par politesse ou pour félicitations, des gravures, sous formes de cartes, souvent accompagnées de communications et qui sont transmises ouvertes et visibles à tous. On a beaucoup parlé de cette nouveauté, invention du graveur Demaison. D'aucuns prétendent que l'on entretient la malveillance des domestiques, qui, de cette façon, peuvent s'immiscer dans les secrets de tout le monde. »



N'étaient-ce pas déjà des cartes postales illustrées ces cartes ornées de gravures, accompagnées de communications ouvertes à tous? Décernons donc au graveur Demaison le titre d'inventeur de la carte postale illustrée et cela nous est d'autant plus agréable que le mérite de cette invention revient ainsi à un Français et que nous mettrons d'accord du même coup quelques éditeurs ou imprimeurs qui contestent avec acrimonie, mais sans preuves, que M. Schwartz ait été le trouveur de cette amérique.

Parmi ceux-ci, un français, M. Léon Besnardeau, de Sillé-le-Guillaume, qui imprima des cartes postales illustrées, dès 1870, trois ans avant que la carte postale officielle existât dans notre pays.

Mais ce qu'il faut constater c'est que ni M. Schwartz, ni M. Besnardeau n'ont prévu, à l'époque, le succès qu'obtiendrait trente ans plus tard le mode de correspondance dont ils ont été en quelque sorte les initiateurs.

A la fin de la guerre franco-allemande, il y avait huit mois que la carte postale existait en Allemagne, et déjà plus de dix millions de bristols officiels avaient été échangés entre les soldats allemands et leur pays. Dans le nombre quelques cartes illustrées de diverses manières, témoigne M. Joseph Kurschner de Berlin qui en possède une dizaine. En 1871, la carte postale illustrée connut quelque vogue en Allemagne, mais elle servait uniquement à la publicité des hôtels, des restaurants, des établissements de villes d'eaux. Dans cette même année, les bureaux de poste d'Angleterre, de Suisse, du Luxembourg, de Belgique, du Danemark, des Pays-Bas et du Canada commencèrent à vendre des cartes postales. En 1872, François Borich de Nuremberg fit imprimer et mettre en vente des cartes postales illustrées d'après ses dessins originaux. Cependant, la Suède, la Norvège, la Russie et... l'île de Ceylan créaient des cartes postales. L'année 1873 vit naître la carte postale en France, en Espagne, en Roumanie, en Serbie, au Chili, à Terre-Neuve. En 1874 on en vend en Italie, et le 9 Octobre de cette même année le traité postal de Berne l'admet dans le service international.



Carte de Ch. Collas et Cie, de Cognac

Cependant, la carte postale illustrée se développait avec lenteur; mais en 1875, A. Schwartz, d'Oldenburg, édite coup sur coup deux séries de vingt-cinq cartes humoristiques, qui obtiennent quelque succès. Alors d'autres imprimeurs se risquent à créer quelques séries originales, le public commence à s'y inté-













La France Pittoresque
Paris — Le Mont Saint Michel
Costumes des Provinces de France
Fêtes et Anniversaires
CARTES EDITEES PAR L'IMPRIMERIE GERIN
3, Avenue Frochot, Paris





Gérardmer. — Le Pont des Fées
Carte de ROYER & Cie, Nancy

resser : en Allemagne, l'industrie de la carte illustrée est créée.

En France, la carte postale officielle connut le succès dès sa création, son usage se généralisait très vite, lorsqu'une malheureuse affaire de diffamation la discrédita pendant longtemps. En 1889, pendant l'Exposition, on édita des cartes postales qui se vendaient au premier étage de la Tour Eiffel, et représentaient, sous ses aspects les plus variés, la grande construction de fer. Mais les étrangers furent les seuls à faire grand usage de ces cartes originales, et la carte postale eut du mal à reconquérir la faveur du public; on craignit qu'elle ne conservât toujours sa mauvaise réputation de véhicule de diffamation anonyme, et elle l'aurait peut-être encore si la carte illustrée ne l'avait à jamais tout à fait rébabilitée.

IV

Le Triomphe : Les grands Centres de production.

Au cours de l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés pour organiser ce numéro, nous avons constaté que l'Allemagne était devenue le grand réservoir de cartes illustrées, mais que la France venait au second rang. On trouve, et ceci est une preuve de l'importance de cette industrie des « centres » de cartes illustrées : en Allemagne, Dresde, Berlin, Leipzig, Munich; en France, Nancy, Cognac, Lyon : c'est dans ces trois villes, Mecques des fervents de cette religion nouvelle que se créent les deux tiers de la production française.

Avant de parler des grands centres, arrêtons-nous aux fabricants locaux : Il existe dans les plus belles régions de notre admirable France des éditeurs qui s'occupent spécialement à faire connaître les beautés de leur province.



Carte commémorative d'un bal d'artistes Munichois
(*Collection* de Mlle M. B.)



Carte pour l'année 1902, par BERGERET, de Nancy.

Entre autres, M. HAMONIC, de Saint-Brieuc. C'est un vrai breton, amoureux de son pays, très artiste, qui apporte tous ses efforts à faire connaître dans le monde entier les sites et les types de sa Bretagne. Les séries qu'il a éditées sont précieuses pour l'histoire de sa contrée : calvaires merveilleux, fontaines sacrées, vieux châteaux — aussi bien que les costumes si divers et si pittoresques des vieux bretons — rien n'échappe à son objectif; il écrit ainsi l'histoire bretonne de façon très moderne, avec des cartes postales. Il est aussi le créateur de la célèbre collection BOTREL; parmi les séries de chansons du barde qui ont obtenu de gros succès et qui seront continuées, il y a : *Dors mon gâs*, *Le vœu à Saint-Yves*, *Yann guenille*, *La Fanchette*, *Les sabots de Jésus* et *La Jalouse*, dont nous reproduisons une carte d'autre part.

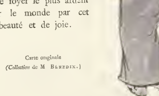
Sur les bords du Loir, dans la Sarthe, à Château-du-Loir, règne la collection de la Librairie LAURENTINE publiée sous la direction de E. LEDEUIL qui comptera bientôt quatre cents exemplaires. Les collaborateurs de M. LEDEUIL, sont pour la plupart des photographes amateurs de la région entre autres Mmes W. L., X. X., M. LELONG, D. de BOURMONT, et MM. GALOPPE, G. LAMBERT, J. V., LOUVEL, POTTIN, FRÉBOURG, dont MM. DELAGRANGE et MAGNUS phototypeurs habiles, interprètent avec beaucoup de soin les très jolies photographies. Les cartes de la Librairie LAURENTINE, sont bien connues des collectionneurs et célèbres à juste titre parmi les amateurs de belles gravures; grâce à l'obligeance de M. E. LEDEUIL nous pouvons en reproduire deux, qui permettent d'apprécier le cachet artistique qu'il a su donner à cette belle collection.

C'était afin de grouper ces divers éditeurs qu'en février 1904, notre confrère, M. VICTOR MORLOT, eut l'idée d'adjoindre à l'exposition des œuvres d'ISABEY et de RAFFET, une exposition de la carte postale illustrée. On se souvient du grand succès de cette exposition.

MM. ROYER et Cie, de Nancy, firent partie du Jury, M. CH. COLLAS y obtint une des premières récompenses. Et, M. VICTOR MORLOT, créa à cette occasion, la Chambre syndicale des éditeurs français de cartes illustrées, dont le besoin se faisait vivement sentir depuis deux ans.

Reprenons notre étude des grands centres, en commençant par Nancy.

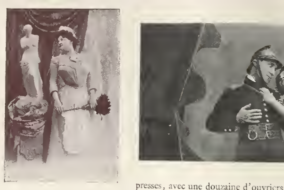
Nancy qui, depuis une vingtaine d'années, s'est affirmée comme un centre décoratif où la pensée moderne a su prendre magnifiquement son essor. Nancy, la vieille cité lorraine qui a prouvé, avec des Maîtres comme GALLET, MAJOREL, DOME et d'autres encore dont le nom ne nous vient pas sous la plume, que c'était de son côté qu'il fallait chercher les idées jeunes et saines. Nancy devait être aussi pour la Carte Illustrée, le foyer le plus ardent de fabrication, répandant sur le monde par cet humble moyen beaucoup de beauté et de joie.



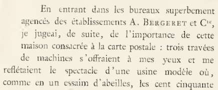
Carte originale
(*Collection* de M. BENEDIX.)











(a) *Chez MM. A. BERGERET & Cie*



En entrant dans les bureaux superbement agencés des établissements A. BERGERET et Cie, je jugeai, de suite, de l'importance de cette maison consacrée à la carte postale : trois travées de machines s'offraient à mes yeux et me reflétaient le spectacle d'une usine modèle où, comme en un essaim d'abeilles, les cent cinquante ouvriers travaillaient fiévreusement et sans bruit à la production des 300.000 cartes, que les trente presses à imprimer peuvent et doivent fournir tous les jours.

L'aimable chef d'industrie qu'est M. BERGERET m'accueillit très cordialement, et pendant les trois heures trop courtes que dura notre conversation, j'appris des choses bien curieuses dont je vais essayer de faire profiter nos lecteurs.

— J'ai appris à Nancy, lui dis-je, chez vos confrères plus admirateurs que jaloux de vos succès, que vous aviez été le père de la phototypie dans cette ville; vous pourrez donc me donner des renseignements précis sur le développement de cette industrie, et aussi sur la carte postale que vous avez puissamment fait connaître et aimer en France.



— Rien de plus simple en effet. Il y a dix-huit ans, je quittai Paris pour implanter dans une importante imprimerie de notre ville le procédé phototypique, dont j'avais été un des premiers manouvriers dans une ancienne maison de la capitale. Les débuts furent laborieux : il me fallut lutter longtemps contre la routine pour faire admettre ce nouveau genre d'illustration, et former des ouvriers spéciaux. Douze ans d'efforts ne mirent que quatre presses en œuvre; c'est que les débouchés que peuvent offrir les menus, programmes, thèses, diplômes et illustrations d'ouvrages d'art ou de science, seuls travaux susceptibles, à l'époque, de se faire reproduire en phototypie, n'étaient pas suffisants pour assurer un développement plusrapide à cet intéressant procédé.



Vers 1892, la maison en question faisait une première tentative de lancement de la carte postale illustrée, dont j'avais remarqué l'important débit en Allemagne dans un voyage d'excursion, mais ses efforts restèrent vains; à peine, par-ci par-là, quelques essais d'éditions de deux ou quatre cartes à la fois, c'était tout.

La carte n'était pas encore dans les mœurs.

En 1898, elle était *dans l'air*.

Je la saisis au vol, et m'établis pour créer timidement un petit atelier de deux presses, avec une douzaine d'ouvriers — ceux que je considérais comme mes élèves et collaborateurs. Le succès fut inespéré. Après un premier catalogue lancé à foison dans le monde des libraires, imprimeurs et photographes, je vis les demandes arriver dix fois plus nombreuses que nos moyens de production, et je dus successivement démolir, transformer, agrandir nos ateliers, pour répondre à la clientèle dont le flot montait toujours. 1900 me persuada que la carte devenait un objet de première nécessité, et je dus songer à quadrupler l'importance de l'usine qui avait augmenté sans cesse depuis la fondation.

C'est alors que mon associé et moi nons songeâmes à créer les établissements où nous sommes fiers de vous accueillir aujourd hui.

Ce développement rapide d'une industrie nouvelle fit peur à beaucoup de nos amis : la création d'une usine dans laquelle un million allait s'engloutir, nous valut des conseils de prudence dont nous ne tîmmes heureusement pas de cas; elle nous valut aussi l'admiration et... l'imitation de plusieurs confrères, qui eux calculaient juste et voyaient le bénéfice à tirer de cette exploitation de la carte postale. Mais il y a place pour tous, et nous fûmes heureux d'applaudir à la création de ces jeunes maisons qui contribuent à conserver à Nancy sa réputation méritée dans tous les arts, dans les arts graphiques en particulier.

— Par quoi avez-vous commencé ? par la vue de ville, sans doute. Quelles sont alors les principales éditions que vous avez faites au début et comment avez-vous été amené à faire vos jolies séries de fantaisie ?

— Nous ne pensions pas à la fantaisie au début; seule la vue de ville avait chance de plaire; mais nous n'avons fait aucune édition de villes à notre compte, préférant imprimer à compte ferme, pour tous les éditeurs, les vues qu'il leur plairait de créer, et ne voulant pas les gêner en éditant nous-mêmes les mêmes vues. Nous savions d'ailleurs qu'un gros éditeur de Paris qui s'imprime lui-même et ne veut pas se faire concurrence en travaillant pour les autres, suffisait amplement au marché pour l'époque, et nous avons préféré ne pas suivre un sentier battu.

Trois ans durant, nous n'avons donc imprimé que de la vue de ville pour la France entière; et ce n'est qu'en 1901 que nous avons été amenés à lancer nos premières fantaisies, à la suite des manœuvres d'automne qui nous avaient permis de prendre sur le vif cent cinquante scènes militaires qu'obtinrent le plus vif succès.

La première tentative hardie, dans ce genre, fut un sujet de nouvel an. Qui ne possède pas dans sa collection la délicieuse carte : *J'apporte l'espérance ?* Cette ravissante composition, purement photographique, fut tirée à près de 500.000 exemplaires la première année; en janvier 1903, elle revit le jour avec son millésime modifié, et se vendit encore par 350.000 exemplaires. C'était le beau temps! Nous















étions à peu près les seuls à produire ces petites illustrations si gentilles... Aujourd'hui, quand une édition de nouveautés atteint 5 ou 6.000 exemplaires, c'est bien beau ! L'an passé, c'était 20 ou 25.000 encore. Ce qui nous fait croire que la fantaisie est usée : les éditeurs sont légion, ils ont épuisé toutes les bonnes idées, et ma foi le *banal*, le *déjà vu* des contrefacteurs, succédant à nos belles créations d'antan, fatigueront forcément l'acheteur...

— Quelles sont les plus jolies séries que vous avez éditées, qui vous en a donné l'idée, et comment les exécutez-vous ?

— L'idée est venue toute seule; la carte nouvel an ayant fait fortune, nous avons créé le gâteau des rois, les œufs de Pâques, les poissons d'avril, les cartes de Noël; de là à penser aux principales fêtes à souhaiter, il n'y avait pas loin; puis sont venues les saisons, les fleurs, les bains de mer, etc.

L'actualité a voulu se populariser par la carte : t'en as un œil, viens poupoule, la tiare, le cake-walk, ont donné naissance à de très originales séries.

Le théâtre a eu aussi ses représentations : *Mignon*, *Michel Strogoff*, *L'Abbé Constantin*, etc., ont fourni d'excellents sujets d'illustrations.

La presse politique et la presse amusante ont été représentées en de drolâtiques scènettes.

Les vieilles chansons françaises, les fables de La Fontaine, les nouvelles chansons de Maurice Boukay (Stances à Manon, etc.) ont été fort heureusement interprétées.

Les événements de la vie : naissance, première communion, mariage, enterrement de vie de garçon, anniversaire, ont fourni des passe-partout amusants qui ont fait leur chemin.

Les combles, les proverbes, les bons mots, ont été la mine intarissable des professionnels qui créent les clichés d'édition.

Les bustes d'artistes féminins, les têtes de bébés, les grimaces de Pitou, ont fourni quantité de sujets charmants.

Les costumes, les dentelles, les chapeaux, les faïences, les spécialités de pays, ont apporté leur contingent d'idées et de connaissances à acquérir.

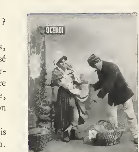
La femme, l'enfant, la fleur, ont été chantés de toutes façons charmantes.

Les idylles, les amourettes, les jeux, l'histoire ancienne jusqu'à celle de la création du monde, tout cela a été traduit mille et mille fois.

Et pour interpréter toutes ces idées, nous créons des fonds, des décors spéciaux, nous cherchons des sujets partout : au théâtre, à l'école, à l'atelier, dans la rue, là où nous pouvons, là où nous trouvons le type de femme ou d'enfant qui idéalisera le mieux notre pensée, caractérisera le mieux la fable ou le proverbe en actions à représenter, etc. Quand je dis *nous créons*, je parle des artistes photographes de Paris ou de province, qui nous aident à produire ces petites merveilles photo- M. Morinet de Nantes, notre ami et dévoué collaborateur, nous a fourni plus de 4.000 sujets différents tous plus jolis les uns que les autres, et nous reportons volontiers sur lui une grande part du succès qui a accueilli nos séries depuis quatre ans.

— Mais alors si tout cela a été fait, si, comme vous le disiez tout à l'heure, le *banal* et le *déjà vu* de vos imitateurs doivent tuer la *fantaisie*, que pensez-vous faire pour la remplacer?

— ...



— Vous ne répondez pas? pardonnez-moi alors, mon cher monsieur Bergeret, de vous avoir posé une question indiscrète; je comprends que vous gardiez pour vous vos projets. Et laissez-moi m'instruire encore. Croyez-vous à l'avenir de la carte illustrée, et quelle est d'après vous la consommation que l'on en fait en France et dans le monde entier ?

— Si je crois à l'avenir de la carte ? mais évidemment oui, elle est dans les mœurs, elle vivra. S'il y a krach, ce sera pour les industriels qui la fabriquent sans goût et à vil prix; mais on continuera encore à en user des millions tous les ans.



J'estime que l'ensemble des fabricants français en produit 500 millions par an au minimum, en phototypie, et moitié autant en gélatino, en litho ou en typogravure.

A nous seuls, nous faisons nos 300.000 par jour : pour trois cents jours de travail par an, cela représente 50 millions par an. C'est un joli chiffre. Et n'allez pas croire que toute cette provision dort dans les rayons de nos éditeurs de province; ils renouvellent sans cesse leurs stocks qui s'épuisent, et vendent d'année en année les 500 millions que la phototypie française leur fournit, sans compter les quelques millions, trop nombreux hélas ! que nous apportent l'Allemagne et la Belgique.



Quant à vous dire ce qu'en consomme le *monde entier*, demandez cela à Berne, je me déclare incompétent.

Sur ce, je visitai avec mon aimable interlocuteur, la magnifique usine qui fait des Etablissements Bergeret la première maison du monde pour ce genre d'industrie; mais ma plume est impuissante à décrire en si peu de lignes l'arrangement si confortable, si ingénieux, si pratique à tous points de vue, qui a provoqué partout ma plus vive admiration. Je dirai comme M. Bergeret dans la plaquette : *une visite à ses établissements*, à tous les curieux auxquels il l'adresse : Venez-y voir ! les portes en sont ouvertes à tous, et c'est là certainement une des curiosités de la belle cité lorraine qu'ait Nancy la coquette.

















Le livre d'or sur lequel les visiteurs de marque laissent leurs impressions, témoigne que nous n'exagérons pas en cherchant à faire partager notre enthousiasme au lecteur. Les signatures de PAUL DESCHANEL, LÉON MOUGEOT, ministre, JANSSEN de l'Institut, et des personnalités de tous ordres qui émaillent ce livre du souvenir, sont le plus bel éloge que nous puissions faire de cette maison qui nous a émerveillé.

— Avant de vous quitter, mon cher BERGERET, permettez-moi de vous demander encore quelques points de détail. Vous faites beaucoup plus de cartes-vues que de fantaisies, trois quarts contre un quart, m'avez-vous dit, vous avez donc beaucoup d'opérateurs pour aller au dehors prendre les clichés à éditer pour vos clients? Mais alors, comment vous en tirez-vous avec de tels frais de voyage pour vendre si bon marché!

— Rien de plus simple. J'ai à la maison vingt jumelles BELLIENI, instrument merveilleux pour la prise des clichés, je les prête à mes correspondants-éditeurs, et les clichés qu'ils obtiennent à l'aide de ces appareils si simples, si pratiques, si parfaits, nous permettent d'obtenir ces charmantes cartes sans aucun frais de déplacement ni d'opérateur. Un enfant de dix ans, avec la jumelle BELLIENI, fait des miracles : tout le monde le dit, tout le monde le sait, et nous avons eu à Nancy cette veine inespérée de posséder BELLIENI, qui nous a aidés à simplifier l'opération qui paraît compliquée de l'obtention d'un bon cliché. Il vient de nous doter d'une jumelle 10×15 pour faire la carte pleine si en vogue aujourd'hui; il vient d'y ajouter le téléobjectif... mais pardon, j'ai l'air de lui faire de la réclame...



L'interview prit fin sur ces paroles : mais je veux ajouter quelque chose que M. BERGERET n'a pas dit; lui, qui parle avec tant de chaleur des autres, ne s'attarde pas sur son mérite personnel; il laisse entendre que c'est la carte postale qui l'a poussé, il ne dit pas que son intelligence et son activité, sa franchise et son goût, ont puissamment aidé à répandre la carte postale illustrée française.

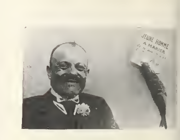
M. BERGERET nous apparaît comme le type né du grand industriel. Son usine modèle ne porte pas seulement les traces d'un homme entendu à une production intensive; elle témoigne de l'effort moral accompli en faveur du personnel ouvrier, qui est bien chez lui considéré comme le personnel collaborateur; les soins d'hygiène pris en sa faveur et le calcul régulier des gratifications, précisent la volonté des directeurs de détruire la vieille formule des revendications sociales, où l'on parlait de taillables et de corvéables à merci. Dans la belle usine de la rue Lionnois, chacun fait sa tâche et chacun est certain qu'il lui sera rendu justice selon son mérite. On aura également prouvé, chez M. BERGERET, que l'industrie de la carte postale illustrée est bien devenue une grande industrie. Cette preuve, elle est abondamment contenue dans ce fait que la carte postale a maintenant, ainsi que nous le disions plus haut, son outillage spécial. Pendant la première période d'évolution, la fabrication de la carte postale illustrée s'accommoda des procédés employés à d'autres travaux d'impression, et des machines qui se prêtaient à sa production. Mais des hommes — BERGERET fut des premiers — avaient deviné l'essor que prendrait la mode, et ils conçurent tout un matériel spécial, auquel furent employés les derniers perfectionnements mécaniques. Du jour où la carte postale eût son matériel à elle, un matériel de production qui augmentait le rendement et spécialisait la formule de fabrication, une nouvelle industrie était née, et les chiffres croissants des statistiques sont là pour préciser l'effort accompli. Comme dans toutes les industries nouvelles, nécessitées par un engouement impatient de la demande, il y eut, au bout de quelque temps, surproduction; cette surproduction a amené inévitablement un tassement, surtout chez des fabricants de second plan, chez qui le principe de produire beaucoup n'était pas synonime de produire bien, d'autant que la spéculation, qui a des appétits immenses avec parfois d'imprudentes insuffisances de moyens, ne s'est pas trouvée prête pour tenir tête à ce tassement; et ce tassement a peut-être été le point de départ de ces bruits de crise, dont je parlais plus haut. Mais allez donc voir chez BERGERET s'il est question de tout cela! Il professe le culte du mieux, et cela l'oblige à jeter par an, désormais, 90 millions de cartes qui suffisent à peine à la demande — la demande de sa marque, bien entendu. Ce sont là des chiffres éloquents qui sont tout à l'éloge du directeur de l'établissement, et de son personnel, capable de répondre à une si belle vogue, sans rien livrer qui sente jamais la lassitude; la marque Bergeret est un des plus remarquables exemples d'activité industrielle que l'on puisse citer en notre temps.





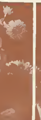




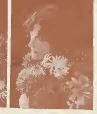














nos clients témoignent de la gloire de notre passé et nous possédons une collection de 13.000 pierres lithographiques, presque unique dans l'histoire de la lithographie. Nous avons développé l'art difficile de travailler la pierre et nous sommes parvenus, dans cette branche, à faire échec à Paris et à Lyon. C'est chez nous que prit naissance la phototypie à Nancy, il y a près de vingt ans, on fit d'abord des essais timides dans cette science alors mal connue; aujourd'hui ce procédé n'a plus de secrets pour nous. Nous faisons d'ailleurs de tout : nous imprimons d'après tous les procédés, photocollographie, — phototypie, si vous préférez — lithographie, simili-gravure, etc. Nos ouvriers dont quelques-uns sont chez nous depuis plus de trente ans ont une qualité précieuse : une longue pratique qui leur permet d'exécuter des merveilles. Aussi lorsque nous nous sommes mis à faire de la carte illustrée, nous avons simplement ajouté un département à notre maison d'impression et ai-je besoin de le dire ? ce département n'a pas tardé à devenir des plus importants. »

M. Paul Royer m'a conduit à travers les ateliers immenses, où 250 ouvriers, chacun dans sa spécialité, avec un outillage perfectionné, travaillent à conserver le bon renom de la maison. Graveurs au burin habile, lithographes experts, conducteurs de machines et typographes ingénieux, tout le monde s'occupe en silence, avec attention. Cartes de visite, imprimés de luxe, brochures, en-têtes

(b) *Chez MM. ROYER & Cie*

Les amateurs d'art de la première moitié du XIXe siècle, et nombre de leurs descendants, n'ont pas encore oublié, car ils doivent les conserver quelque part avec un soin jaloux, les lithographies de la maison Vicaire, de Nancy.

C'est à l'école du vieux lithographe nancéien que Jules Royer se forma. Le fondateur des grands établissements de la rue de la Salpêtrière était l'élève préféré du Maître graveur et lorsque Vicaire se retira en 1868, c'est à lui que fut réservée la lourde tâche de continuer l'effort d'art de son Maître et ami.

« Nos établissements, aujourd'hui si importants, me dit M. Paul Royer, étaient à l'origine une petite maison où l'on cherchait à créer de belles choses avec des moyens très primitifs. J'ai souvent entendu raconter les débuts pénibles de l'œuvre à laquelle mon père a consacré toute sa vie, et qu'il a puissamment développée ainsi que vous pouvez vous en rendre compte.

Mon père n'avait alors auprès de lui que cinq ouvriers, cinq amis, à qui il communiqua sa confiance inébranlable dans le succès : c'est à leur commun effort que l on doit le magnifique développement de notre maison. Le petit atelier d'art de mon père se trouvait rue des Tiercelins, mais en 1872, il le transporta rue Saint-Dizier, et peu de temps après, il quitta cette rue où il était trop à l'étroit pour s'installer rue de la Salpêtrière où nous sommes aujourd'hui, mais où nous n'avons pas toujours occupé le large espace sur lequel s'étendent maintenant nos ateliers.

Jusqu'en 1900, année où mon père mourut, l'histoire de notre maison est une longue succession de victoires industrielles; la clientèle augmenta d'année en année... Les archives de notre maison où sont conservées les épreuves de ce que nous avons exécuté pour

de papier à lettres, catalogues, cartes illustrées, menus, gravures, revues, s'en vont par millions à travers la France témoigner des progrès de l'art de l'impression à Nancy.

Mais j'étais venu surtout pour me renseigner sur la carte postale illustrée.

« Nous en faisons un bon nombre de millions chaque année, notre production augmente continuellement et nous commençons à être un peu à l'étroit dans ces ateliers, me dit M. Royer, comme nous traversions les salles de photographie, les étuves, les reports sur gélatine, et les vastes ateliers où les presses phototypiques travaillent sans relâche, c'est à peine si nous pouvons suffire aux commandes, et je prévois que bientôt mon installation n'y suffira plus et que je serai obligé de la transformer. Nous ne nous cantonnons pas dans un genre spécial ; nous faisons indifféremment les cartes de fantaisie et les cartes-vues, excluant des premières la banalité et ne reproduisant dans les secondes que des sites qui en valent vraiment la peine.

» J'ai adopté pour mes collections de vues la méthode suivante, que je crois excellente pour constituer un ensemble vraiment intéressant : je prends une région et j'y photographie tout ce qui peut donner prétexte à des cartes illustrées. Je suis arrivé à composer par ce procédé une collection de *La Lorraine Illustrée* qui a obtenu un succès colossal. Je fais de même actuellement dans la région Sud-Ouest français, et déjà ma collection des Pyrénées comporte nombre d'unités intéressantes.

» L'important à mon avis c'est de faire bien, je vous disais tout à l'heure que notre maison n'avait connu que des succès jusqu'en 1900, je m'efforce, — et c'est également le souci de mes collaborateurs, même des plus modestes, de maintenir les traditions qui ont fait des Etablissements Royer une des première maison d'impression de Nancy. »

Nous continuâmes notre promenade, traversant les salles où un bataillon de plieuses opèrent sans cesse, admirant les couteaux électriques, les machines de réglure, toutes les merveilles que l'industrie a créées pour le travail du papier et qui se trouvent ici réunies, car tout se fait dans la maison. Dans le sous-sol, de puissantes machines qui ne s'arrêtent jamais produisent la chaleur, la lumière et la force.



Quand j'eus pris congé de M. Paul Royer, je me suis rappelé la petite maison d'autrefois où M. Jules Royer et ses cinq collaborateurs travaillaient, et d'où est sorti le superbe établissement actuel.

Un labeur assidu, une foi invincible dans le succès, ont fait sortir de terre en vingt-cinq ans une des plus puissantes maisons d'impression de l'Est. Et la jolie ville de Nancy est ainsi à même de semer à travers la France un peu plus de beauté.

M. Jules Royer fut un grand citoyen dont la vieille cité lorraine peut être fière et son œuvre a trouvé un digne continuateur.

(c) *Chez MM. HUMBLOT & SIMON*

Il y a environ deux ans, lorsque MM. Humblot et Simon — pour qui les arts lithographiques et l'impression soignée déjà n'avaient plus de secrets — eurent décidé d'adjoindre à leurs établissements nancéiens un atelier spécial de phototypie pour éditions de cartes illustrées, ils annoncèrent la nouvelle par une circulaire dont j'extrais ce passage :

« Nancy cet incomparable centre artistique qui séduit et retient tous ceux qui viennent visiter l'ancienne capitale des ducs de Lorraine, renferme pour ce métier d'art difficile qu'est la photocollographie, une pépinière d'artistes ouvriers inimitables.

...Nous rendons un juste et sincère tribut d'éloges à nos aînés dans cette branche, à nos confrères de notre ville qui ont su porter au loin en même temps que leur nom le rayonnement de la carte postale bien faite. Ils ne trouveront pas mauvais que nous essayons de nous créer, au point de vue du tirage, une modeste place à côté d'eux, que nous venions glaner dans le champ où ils récoltent tant de gerbes méritées... »

Et depuis deux ans à peine que MM. Humblot et Simon ont demandé modestement la permission de glaner dans le champ de la carte illustrée, je vous prie de croire qu'ils ont fait une récolte abondante! Vues de villes, de villages, paysages, marines, fantaisies gracieuses, portraits, tout leur a donné prétexte à de très jolies cartes illustrées; celles qui illustrent cette page et que très aimablement ils ont bien voulu nous permettre de reproduire, donnent un bien faible aperçu de la variété de leurs collections. Collections qui s'enrichissent sans cesse et sur lesquelles le succès a mis sa marque victorieuse.

Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement, avec une installation qui occupe 4.000 mètres carrés, un personnel de 150 ouvriers travaillant sur 37 presses mécaniques et 25 machines-outils, et surtout, élément important du succès, avec une direction habile et intelligente, connaissant merveilleusement son affaire et la dirigeant de façon très moderne?

Je n'ai pas eu le plaisir, lors de mon court séjour à Nancy, d'y rencontrer M. Humblot, qui parcourt sans cesse la France, dépensant son activité à rechercher de l'inédit, mais j'ai été très bien reçu par l'aimable et jeune directeur technique M. Thiriat qui est un enthousiaste de son industrie et qui a mis très aimablement à ma disposition les documents nécessaires à notre enquête. Il est vraiment dommage que, dans ce numéro consacré à la seule carte illustrée, nous ne puissions reproduire bien des jolies gravures et dessins, en noir et en couleurs qui m'ont émerveillé lors de la revue, trop rapide, que j'ai été obligé d'en passer. En vérité, cette maison ira loin et je ne veux pour preuve de ses succès futurs que la renommée que lui ont donné les travaux qu'elle a exécutés pendant les deux premières années de son existence.

Nous avons demandé à M. Thiriat, quel genre de cartes illustrées MM. Humblot et Simon éditaient plus spécialement.

« Nous imprimons indifféremment des cartes de fantaisie et des cartes-vues. Les premières — dont nous avons déjà une collection nombreuse et charmante — obtiennent un gros succès auprès des amateurs parce que nous avons déclaré une guerre impitoyable à la banalité. Quant aux cartes-vues, ce ne sont pas seulement, à notre avis, des morceaux de carton quelconque sur lesquels on écrit un mot parce qu'on est pressé ou... paresseux. Elles doivent avoir une valeur documentaire, car, de nos jours, les villes et les villages se transforment sans cesse. Les vieilles maisons pittoresques sont remplacées par des casernes, et dans nos campagnes, les chaumières par de banales maisons de pierre, couvertes de zinc. Nous croyons donc que les cartes-vues doivent fixer dans les albums des collectionneurs un souvenir de ces choses qui n'existeront plus dans vingt ans. Et c'est pour cette raison, que nos éditions de vues sont si soignées, si remarquées des collectionneurs, et si recherchées des échangistes.

» Quant à l'avenir de la carte illustrée, ma foi, il sera ce qu'il sera. Lorsqu'on a inventé le télégraphe Chappe, on a trouvé merveilleux ce moyen rapide — pour l'époque — de transmettre la pensée, puis vint la télégraphie électrique et le télégraphe Chappe est allé rejoindre les vieilles lunes. Par quoi on remplacera un jour la carte illustrée, voilà ce qu'il est impossible de prévoir; la « petite reine » n'a peut-être plus qu'un siècle à vivre, mais nous voulons qu'après sa mort on parle encore des collections Humblot et Simon, et que les collectionneurs se les disputent à prix d'or... »

Que les amateurs donc dès à présent veillent pour leur agrément et... dans l'intérêt de leurs petits neveux!



(d) *Chez M. BELLIENI*

Si l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux, comme le prétend la Sagesse des Nations, à Nancy l'amitié de M. A. BERGERET est infiniment précieuse. C'est en effet grâce à lui que j'ai dû de connaître M. BELLIENI, l'inventeur des célèbres Jumelles photographiques, tellement prisées des éditeurs de cartes illustrées, que sur leurs demandes il en a créé un type spécial d'un format nouveau, pouvant fournir l'illustration complète d'une carte ordinaire.

En nous dirigeant vers la place Carnot, la grande et belle place nancéienne, simple et majestueuse, mon cicerone me raconta l'histoire de la maison BELLIENI. C'était lors de sa création, en 1812, par le grand-père du propriétaire actuel, un petit magasin de détail situé à Metz, près de l'Ecole d'application du Génie et de l'Artillerie. Le voisinage de l'école savante incita l'aïeul de M. BELLIENI à construire des instruments de précision, le petit magasin devint un atelier assez important et en 1871, après la guerre, c'était déjà une grande maison qui se transporta, matériel et ouvriers, à Nancy. C'est dans cette ville que furent créées, en 1889, les Jumelles dites BELLIENI, qui devaient étendre parmi les photographes la réputation d'habile constructeur de leur inventeur, réputation que lui avaient donné dans le monde de la science des travaux plus spéciaux, dont le télémètre du colonel GOULIER, qui fait partie des collections du Conservatoire des Arts et Métiers.

M. BELLIENI, sur la présentation de son ami, me reçut de très aimable façon. Il me donna le plaisir de feuilleter l'admirable collection de clichés que depuis des années il accumule sans relâche, et il voulut bien nous permettre de reproduire dans le *Figaro Illustré* les très jolies épreuves qui décorent cette page de si heureuse façon.

Et M. BERGERET déclara :

« De même que pour faire un civet, il faut un lièvre, pour obtenir un bon phototype qui donne une jolie carte, il faut un bon cliché photographique. Et avec une Jumelle BELLIENI, je suis certain d'en avoir sans cesse. »

Il m'eut été difficile d'en douter devant les nombreuses cartes illustrées adressées par les fervents de la Jumelle BELLIENI, à son inventeur; ces cartes obtenues par tirage direct sur des cartes postales sensibilisées, constituent pour M. BELLIENI une collection personnelle d'une valeur inestimable.

« — Par quels procédés, demandai-je à M. BELLIENI, obtenez-vous cette perspective qui rend si nettement les reliefs d'un monument, et cette sensation d'éloignement d'un si bel effet dans la reproduction d'un paysage. Les derniers plans sont aussi en valeur que les premiers. Il y a là sans doute un « secret de l'inventeur »...

» — Pas le moins du monde. Sur le terrain spécial de la photographie appliquée à la carte postale, ma jumelle 11×15 — comme ma 9×12 d'ailleurs — est un instrument qui permet à un amateur de photographier ce qu'il lui plaît et de le confier immédiatement à un phototypeur. Ma jumelle a deux foyers bien appropriés, couvrant la plaque, avec un décentrement énorme qui atteint 60 millimètres dans le sens de la hauteur et 30 millimètres dans le sens de la largeur. L'objectif normal, le plus usité, a une distance focale de 167 millimètres, — le grand angle une de 120 millimètres. Je ne connais pas de sites et de monuments, qu'il soit impossible de prendre avec de pareils objectifs. En outre pour compléter cet appareil, nous y ajoutons sur demande, un obturateur de plaque à rideau, qui permet de saisir au vol les scènes animées et les mouvements les plus rapides, puisque nous pouvons aller jusqu'au millième de seconde.

» Et tenez, ce petit appareil, c'est un téléobjectif. Un opérateur pour cartes postales qui désire prendre les détails d'un monument sans l'embarras d'un échafaudage, n'a qu'à adapter en quelques secondes ce petit appareil à l'objectif de sa jumelle et à le braquer sur l'endroit précis qu'il désire obtenir. Il l'aura, sans déformation, dans presque tous les cas, car le système combiné de l'objectif ordinaire et du téléobjectif porte le foyer à 0m,85, en d'autres termes moins techniques, l'image ainsi obtenue est six fois plus grande que celle que l'on obtient avec l'objectif ordinaire de 167 millimètres de foyer.

» — Et votre appareil ainsi complété n'est pas encombrant.

» — Non, et remarquez qu'il possède un magasin de douze plaques, dont le volume est réduit au minimum possible, que la glace dépolie est rendue inutile par un viseur précis et...

» — ... Vous comprendrez, interrompit M. BERGERET, l'enthousiasme que nous autres phototypeurs, qui voulons des clichés très nets de sujets aussi divers que difficiles à exécuter, nous éprouvons pour les Jumelles BELLIENI... »

Comme nous prenions congé du savant constructeur, nous dirigeant par la rue Héré, vers la place Stanislas, grandiose dans le soir qui tombait, M. BERGERET, me dit en souriant :

« — M. BELLIENI nous a dit qu'il n'avait pas de secret de fabrication; eh bien, il en a un : il a vingt ans d'expérience dans la construction de ses appareils, et c'est là une qualité, qu'en pensez-vous? qui ne s'acquiert pas en quelques jours. »

C'est tout à fait mon avis.

NANCY. — Cul de lampe d'un balcon du Musée de Lorraine.

(Réduction de moitié d'un cliché obtenu à 15 mètres avec une Jumelle BELLIENI munie du téléobjectif.)



NANCY. — Statue du duc Antoine.

(Réduction de moitié d'un cliché obtenu à 20 mètres avec une Jumelle BELLIENI munie du téléobjectif.)







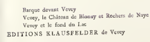
Avenue des Champs-Elysées
Aquarelle de PAUL DE FRICK
EDITIONS HAMONIC de Saint-Brieuc.











Barque devant Vevey
Vevey, le Château de Blonay et Rochers de Naye
Vevey et le fond du Lac
EDITIONS KLAUSFELDER de Vevey

Tréport Le Mont Huon — *Aquarelle de* LETEURTRE
Mont Saint-Michel. Une Rue — *Aquarelle de* LESSIEUX
EDITIONS LECOQ & MATHOREL de Paris



(e) *A LYON : Une maison nouvelle*

« LA SOCIÉTÉ LYONNAISE DE PHOTOTYPIE »

Nous sommes heureux de signaler la naissance d'une nouvelle maison de cartes illustrées qui va s'efforcer de faire de Lyon, dans cette industrie spéciale, un centre aussi important que Nancy et Cognac.

Le directeur technique est M. EDOUARD BELIN, dont le nom est déjà bien connu de tous les curieux des sciences photographique et optique.

Nous devons à son obligeance les cartes qui décorent cette page : elles sont encore inédites, mais elles seront célèbres demain, car les collectionneurs et les échangistes les connaîtront bien vite.

Voici en quels termes, M. EDOUARD BELIN, nous fait part de ses projets :

« La « SOCIÉTÉ LYONNAISE DE PHOTOTYPIE » s'est montée immédiatement de façon à satisfaire les amateurs les plus délicats, et nos photographes, nos opérateurs, nos conducteurs ont été triés sur le volet.

» Nous sommes installés dans des locaux spécialement aménagés pour le travail délicat de la phototypie, lesquels ont été édifiés dans les annexes d'une grande imprimerie lyonnaise, dont le matériel typographique et lithographique répond aux exigences de l'impression en noir ou en couleurs, sous toutes ses formes; je vous dirais, d'ailleurs, que cette maison n'avait pas attendu ce nouveau développement pour justifier les plus hautes récompenses qui lui ont été décernées dans les grandes expositions internationales.

» Quels seront les genres qu'exploitera notre « SOCIÉTÉ LYONNAISE DE PHOTOTYPIE », notre *Solyphot*, comme nous l'avons baptisée pour la faire connaître sous un vocable simple résumant sa forme commerciale, son centre d'opérations, et sa spécialité industrielle ?

A notre avis, tous les genres sont bons, sauf le genre ennuyeux.

» Nous ferons des vues, naturellement, dont le champ déjà si fouillé n'est pas cependant épuisé, il s'en faut. Des collections uniques de clichés du Lyonnais, du Dauphiné, de la côte d'Azur et de l'Alsace sont au tirage, qui prouveront que bien des sites pittoresques sont encore à révéler aux amateurs. Puis viendront des scènes champêtres : vendanges, semailles, moissons, exploitation de forêts, pêche, chasse, etc...; puis une série des petits métiers de la rue : rémouleurs, marchands des quatre saisons, fleuristes, matelassiers, fileurs, tondeurs de chiens qui vont en ville, etc...; puis des scènes de la vie militaire : constructions de ponts de bateaux, grandes manœuvres, marches et ascensions de nos petits chasseurs prises sur le vif dans les Alpes; enfin nous éditerons tout ce qui se présentera d'artistique, de grandiose, de gracieux, de topique, d'original, de local et de général, de scènes rares à fixer, de bijoux ignorés à diffuser, tout ce qui, pour l'honneur de la carte postale répondra au goût le plus raffiné du public et s'efforcera de l'élever encore.

» Eduquer est le mot d'ordre du jour. La carte postale a voix au chapitre; la *Solyphot* prétend y faire entendre la sienne. »

Nous souhaitons bonne chance à la nouvelle venue dans le monde cartophile.

LES
SUCCÈS
D'HIER
ET
D'AUJOURD'HUI

(f) *A COGNAC : la marque du « Trèfle »,*
chez MM. CH. COLLAS & Cie.

On trouve dans l'histoire de certaines grandes industries des dynasties d'hommes de valeur qui, successivement, pendant de longues années, ont assuré à la maison que leur ancêtre avait créée, une prospérité et une renommée sans cesse grandissantes. Sans doute, il est prématuré à propos de la carte illustrée, jeune encore, de parler de dynasties industrielles, mais déjà, à des signes certains d'heureuse vitalité, on peut noter les maisons nées d'hier dont l'importance ira augmentant à mesure que se développera vers le beau le goût des collectionneurs.

Parmi celles-ci, la maison Ch. Collas et Cie, de Cognac, dont la marque au « trèfle » est largement représentée dans les albums des échangistes du monde entier.

Un peu d'histoire ne nous semble pas inutile pour expliquer comment cette maison fut créée, comment elle s'est développée et comment, soutenue par la faveur du public, elle a fait de Cognac un centre d'éditions de cartes illustrées qui honorent l'industrie française par leur réussite et leur bon goût.

En 1894, le marché français de la carte postale illustrée était, pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la production, tributaire des éditeurs étrangers.

Il semblait impossible de lutter contre cette invasion.

Et pourtant c'est en 1894, que M. Ch. Collas, photographe et artiste, édita ses premières vues de Cognac et de Royan ! A cette époque il n'était pas inconnu, il y avait peu de concours de photographies auxquels il ne prit glorieusement part, et ses envois au Photo-Club de Paris étaient fort remarqués. Cependant, bien qu'obtenues avec des clichés soignés, les premières cartes n'eurent pas le succès espéré, et ceci est tout à l'honneur de l'auteur qui, loin de se laisser décourager, puisa dans ces déboires inévitables du début la patience nécessaire pour faire mieux. Pendant six années, il étudia l'impression spéciale de la carte illustrée, et lorsqu'il connut son affaire à fond, en 1900, grâce à l'appui intelligent d'un commanditaire, M. Ch. Collas devint Ch. Collas et Cie, et ses collections portèrent le symbole heureux du « trèfle ».

Le but de ses recherches était atteint : il pouvait enfin imprimer mécaniquement la photographie, à grands tirages et à peu de frais.

En 1900, fut d'abord lancée une collection de cartes régionales des Deux-Charentes, puis de nombreuses vues du Centre ; les clichés étaient plus soignés encore, l'impression irréprochable, bref, après quelques hésitations, le succès récompensa enfin ses efforts.

En même temps qu'elle éditait la carte-vue, la maison Ch. Collas et Cie essaya de lancer des cartes de fantaisie. Leur succès fut colossal.

Quel collectionneur n'a pas dans son album des cartes « au trèfle » de la collection *« Nos Chéris »* ? Ce furent les premières cartes de fantaisie créées à Cognac. Puis vinrent *« Bébé artiste »*, *« Bébé dentiste »*, *« Bébé clown »*, séries dont la vente atteignit un chiffre fantastique. Ce furent ensuite de délicieuses *« frimousses »* de bébés, de *« nouvelles frimousses »*, *« d'autres frimousses »*, *« encore des frimousses »*, *« toujours des frimousses »*. Le public était loin de se lasser de ces bonnes figures souriantes de bébés, et il fallait sans relâche en publier de nouvelles.



Une seule de ces séries aurait assuré le succès d'un éditeur, dix le consacrèrent définitivement et, preuve indéniable de leur réussite : la concurrence essaya de les imiter — sans toutefois y réussir. On demandait du « trèfle », on voulait du « trèfle », on exigeait du « trèfle », des dizaines de mille de collectionneurs en remplissaient leurs albums, et les échangistes de tous pays harcelaient leurs correspondants, en dix langues, afin que ceux-ci leur en envoyassent. Voilà pour le passé ; mais MM. Ch. Collas et Cie ne veulent pas rester sur leur succès.

Ils savent qu'il faut toujours faire mieux, surtout nouveau, et de nouvelles séries enfantines sortirent de leurs presses et, toutes fraîches encor , s'en allèrent à travers le monde réjouir les collectionneurs : qui ne connait les *« bambins en auto »*, *« en dirigeable »*, *« en bateau »*; qui ne s'est amusé de cette satire d'un événement d'hier : *« Pêcheries du Sahara »*? Et voici, mêlant un peu d'humour à de tragiques événements, une série sur *« la guerre russo-japonaise »*...

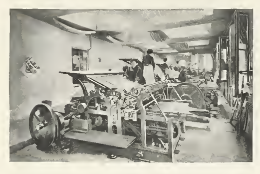
M. Ch. Collas est sans contredit un des maîtres de la carte illustrée de fantaisie; il l'a bien prouvé en en créant sous des formes multiples : en même temps que ses séries enfantines, il a lancé des académies d'irréprochable exécution comme la *Ceinture d'Or*, qui fut plusieurs fois rééditée.

Nous n'en finirions pas, s'il nous fallait noter les seules séries qui ont assuré au « trèfle » une renommée mondiale : cet été sur les plages, une série dite : *A la mer* d'une fantaisie délicieuse a obtenu un succès sans précédent.

Mais tous ces succès sont d'hier, ce sont les séries qu'il faut posséder (et nous n'avons pu les indiquer toutes) pour qu'une collection soit complète. Qu'il nous soit permis maintenant de faire connaître par une petite indiscrétion les séries encore inédites qui seront les succès de demain : il y a en préparation de très jolies cartes de Christmas, de fin d'année, des cartes gracieuses pour les fêtes et les anniversaires, d'autres célébrant les idylles des temps passés et présents, de joyeuses séries champêtres d'une facture très artistique, et enfin — last but not least — de nouvelles séries enfantines qui connaîtront bientôt les triomphes de leurs aînées.

La caractéristique de toutes ces cartes du « trèfle », c'est la netteté et la vigueur des illustrations qui les décorent; on croit trop aisément qu'une photographie quelconque donne sans difficulté un cliché satisfaisant, et nombre de petits libraires s'imaginent que la mauvaise photo d'un débutant suffit pour obtenir des cartes splendides. Bien peu savent le travail délicat qu'il faut faire subir à un cliché pour obtenir une épreuve utilisable. Et pourtant avec quel soin méticuleux doit être retouché un cliché : pour que des ciels durs, habilement maquillés, deviennent nuageux, et que des monuments plats, gris, sans relief, deviennent à la suite d'adroites corrections parfaitement nets, avec des détails d'architecture bien accusés.

Quand on a obtenu par un travail attentif une série de vingt, vingt-cinq ou trente clichés ainsi rectifiés, on compose une planche et le tirage va commencer. La mise en route est longue et pénible, elle dure souvent plusieurs heures, mais quelle joie lorsqu'on voit sortir des machines phototypiques les feuilles teintées de noir-bleu, de noir-vert, de sanguine! Il y a là une satisfaction qui est la meilleure récompense de l'opérateur consciencieux. Puis, retirées de la presse phototypique, les feuilles passent sous les machines typographiques après quoi, le texte imprimé, les cartes illustrées sont prêtes. Ces diverses opérations ont été expliquées par une série de dix cartes « la Carte Postale peinte par elle-même »; ces cartes sont aujourd'hui épuisées — et valent très cher; c'est à l'obligeance de



M. Ch. Collas que nous devons de pouvoir reproduire les deux qui illustrent cet article.

Remarquons maintenant que les éditions personnelles du « trèfle », bien que nombreuses et soignées, sont destinées seulement à alimenter un matériel important pendant les mortes-saisons, car MM. Ch. Collas et Cie font surtout de l'impression pour éditeurs. Nous avons pu voir des séries admirables dont ils furent seulement les imprimeurs, mais auxquelles ils avaient apporté la marque de leur bon goût.

En avril 1904, le premier Salon National de la Carte Postale Illustrée a consacré officiellement le succès de la maison en lui conférant la plus haute récompense décernée aux imprimeurs; et M. Ch. Collas avait été nommé, en janvier dernier, Officier d'Académie.

Nous avons voulu savoir ce que M. Ch. Collas pensait de l'avenir de la carte illustrée.

« La carte illustrée est actuellement en pleine vie, nous a-t-il répondu. Elle a encore une longue carrière à parcourir, d'autant plus longue qu'on s'attachera à suivre le goût des collectionneurs, à choisir avec soin des sujets dignes d'immortaliser la Reine du jour. Ce qu'il faut éviter ce sont les banalités et les niaiseries, dont la clientèle va diminuant; la victoire restera aux impressions artistiques qui se perfectionnent chaque jour, et dont les prix sont toujours plus réduits.

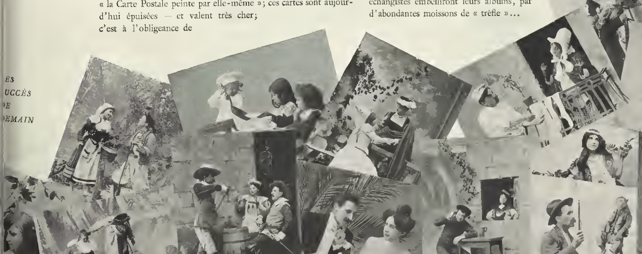
» Ce qu'il faut aussi c'est, quel que soit le succès d'une série, que les éditeurs n'en fassent pas indéfiniment des tirages, afin qu'elle acquière de la valeur par le nombre restreint de ses exemplaires et l'épuisement assuré. »

Quant à la crise de la carte illustrée, M. Ch. Collas ne s'en est pas aperçu. « Elle existe peut-être pour les mauvaises maisons, nous a-t-il dit, pour nous, nous sommes tranquilles; nous nous appliquons toujours à faire mieux : quelle crise pourrions-nous craindre? »

Et, avec un passé aussi glorieux et une semblable confiance dans l'avenir, n'avions-nous pas raison de dire que la firme Ch. Collas et Cie est marquée des « signes » à quoi se reconnaissent les maisons dont la renommée peut grandir durant les siècles à venir?

Cependant que collectionneurs et échangistes embelliront leurs albums, par d'abondantes moissons de « trèfle »...

ES
UCCÈS
E
EMAIN

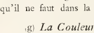




Edition A. GUARNERI, de Milan

Tandis qu'à Paris, ainsi que l'a remarqué M. EDOUARD DETAILLE, certaines maisons trouvent de bon goût de travailler spécialement pour les camelots, la province ainsi qu'on vient de le voir a accompli un magnifique effort de décentralisation. Il y a là, une leçon de choses, une leçon d'économie politique, dont l'industrie de la carte postale assurée d'un long avenir fera bien de profiter. Il était intéressant de montrer ce courageux élan d'activité, qui la fait se développer à Nancy, à Cognac, et bientôt à Lyon, au moment où certaines gens, dans le plaisir d'user d'un vieux cliché, soutiennent, on ne sait pourquoi, que la carte illustrée de fabrication étrangère est supérieure à notre fabrication nationale. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à feuilleter les pages de notre *Figaro Illustré* où l'on trouve, venus de tous les coins du territoire, soit un écho du pittoresque local, soit une de ces notes de charmante fantaisie qui apporte un sourire dans les collections et apparaît pénétré de ce vieil esprit français, qui se souvient d'avoir été gaulois sans glisser plus qu'il ne faut dans la gauloiserie.

Les Bords du Loir (Sarthe) La Bruyère, Château du Perray-la-Tour
Edition de la Librairie LAURENTINE Château-du-Loir (Sarthe)



(g) *La Couleur*

Qu'il nous soit permis de présenter maintenant les collaborateurs, à qui nous devons nos pages en couleurs. On a prétendu qu'il était impossible dans cette branche d'impression de lutter contre l'invasion étrangère.

Mais, M. GÉRIN, le compétent directeur de l'Office général de la carte postale illustrée, proteste énergiquement contre ce découragement regrettable. M. GÉRIN prétend — et l'admirable planche en couleurs que nous reproduisons d'autre part, l'établit sans conteste — que nous pouvons très bien tenir tête à l'étranger, sur le terrain des cartes en couleurs. C'est également l'avis de M. HAMONIC, qui, en outre de ses belles séries bretonnes lance des cartes en couleurs, aquarelles de P. DE FRICK, fort jolies dont nous reproduisons un specimen des plus intéressants.

« On peut très bien tenir tête à l'étranger pour les cartes en couleurs, » nous dit-on à l'Imprimerie LECOQ et MATHOREL, de la rue Saulnier, à Paris, « il suffit de faire mieux ». Et MM. LECOQ et MATHOREL, afin de prouver qu'ils « faisaient mieux » ont bien voulu nous communiquer les clichés de deux cartes reproduisant, d'après le procédé des trois couleurs, spécialité de la maison, de très jolies aquarelles.

Ce sont des vues du Tréport, le Mont Huon par LETEURTRE et une vue du Mont Saint-Michel par LESSIEUX dont le mérite artistique explique le gros succès obtenu auprès des collectionneurs par les séries du même genre sur Le Tréport, les côtes de Bretagne, Paris et ses environs. A ce propos, donnons aux collectionneurs un renseignement qui ne peut manquer de les intéresser : la même maison vient d'entreprendre la reproduction, en cartes postales, du remarquable ensemble de toiles consacrées par EUG. BOURGEOIS aux plus beaux paysages de France, et qui sont la propriété des compagnies d'Orléans et de l'Ouest. Voilà, n'est-il pas vrai? une heureuse idée d'éditeur. La première série contenant seize vues des Pyrénées et quatre vues d'Arcachon, verra le jour au moment où paraît notre numéro. Elle fera sûrement sensation dans le monde des amateurs.

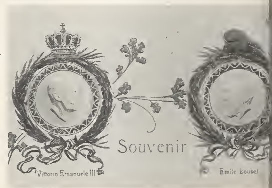
Cliché pour l'illustration d'une carte postale, obtenu avec une Jumelle BELLIENI munie d'un téléobjectif à 20 mètres de distance.

En Suisse, MM. KLAUSFELDER frères, de Vevey, font également de très belles choses en couleurs. Fondée à la fin du XVII[e] siècle, la maison KLAUSFELDER frères, édite dans la jolie ville de Vevey, sur les bords du Léman, la *Feuille d'Avis de Vevey*, seul quotidien veveysan et, chaque année le *Messager Boîteux de Berne et Vevey*, qui tire à 200.000 exemplaires. C'est la plus importante imprimerie du canton de Vaud et ses cartes en couleurs, dont nous reproduisons trois superbes spécimens — sont justement estimés à travers le monde par les échangistes et les collectionneurs.



Revenons en France dans nos grands centres.

On prétend qu'il y a crise sur la carte en noir. Crise de surproduction tout au plus, comme nous l'expliquons plus loin, laquelle d'ailleurs est presque conjurée et n'atteint pas des maisons comme A. BERGERET et C[ie], ROYER et C[ie], HUMBLOT et SIMON de Nancy et CH. COLLAS et C[ie] de Cognac qui, ayant des formules spéciales de production, s'efforçant de faire toujours mieux et de satisfaire les collectionneurs et les



Edition A. GUARNERI, de Milan



échangistes ne sauraient être atteints par cette légère bourrasque. Et leur succès n'est-il pas extraordinaire après quelques années seulement! Jamais industrie ne s'est développée par un bond aussi prodigieux; il fallait tout créer : machines et hommes; des industriels, deux ou trois, ont pris la tête d'un mouvement que leur énergie venait de déterminer et avec une heureuse audace ont suppléé très vite à tout ce qui manquait.



V

La carte postale illustrée, objet de collection.

Et puis, plus tard, dans bien longtemps, si la carte postale cessait jamais d'être employée, elle deviendrait par cela même plus chère à ces mortels privilégiés qu'on appelle les collectionneurs. Il en existe déjà parmi nous, il existe même des collections classées, célèbres, où figurent, est-il besoin de le noter? les exemplaires les plus rares, les spécimens les plus extraordinaires qu'ait mis au jour la fabrication contemporaine.

Tous les collectionneurs n'ont pas de ces ambitions grandioses. Tous les collectionneurs ne se plaisent point de la même manière à réunir une collection; mais ce n'est pas pousser au paradoxe que de dire qu'il y a déjà des cartophiles et des cartomanes, comme il y a des bibliophiles et des bibliomanes.

On peut, je crois, distinguer trois espèces de collectionneurs : Le collectionneur sentimental pour qui l'album, pour lui seul précieux, est un herbier de souvenirs; le collectionneur artiste, toujours à l'affût d'une nouvelle merveille, d'une curiosité singulière, et qui ne se défend pas d'être assez fier, ma foi, et de sa collection qu'il vous montrera si vous voulez, et de son titre de collectionneur; le collectionneur marchand, qui collectionne ceci comme il collectionnerait cela, pêle-mêle, et n'envisage rien que le prix qu'il espère bien en retirer quelque jour.

Lithographie de BELLEROCHE

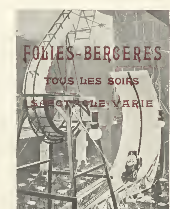


Les deux premières espèces nous intéressent seules. Le collectionneur sentimental, c'est le collectionneur par occasion, l'amateur à des degrés divers : c'est donc un peu chacun de nous. L'autre, c'est le professionnel, c'est le virtuose. C'est celui qui, par exemple, faisant le tour du monde, s'envoie à lui-même, dès la première station, une carte postale adressée au point initial qu'il vient de quitter, s'entend avec la poste de chaque ville où il passe pour qu'on fasse suivre sa correspondance, est en effet poursuivi par sa propre carte qui ne l'atteint jamais qu'au terme du voyage, et qu'il montre, non sans orgueil, oblitérée de cent bureaux des cinq parties du monde, presque sacrée d'avoir éprouvé la lumière de tous les cieux, et le souffle de tous les climats.

Car vous savez qu'une carte postale ne vaut rien, si elle n'est point passée par la poste. Est-ce un cachet d'authenticité que les collectionneurs lui veulent à elle tout autant qu'aux timbres, bien que cette formalité n'ait point la même raison d'être? Pas précisément. C'est autant dire un caractère essentiel de la carte postale, un élément de sa définition. Elle n'est pas une simple image. Elle est une image voyageuse : or — supposez que je sois un collectionneur rigide sur le principe — si elle n'a point voyagé, elle ne m'intéresse plus du tout, et cette image que j'ai là ne me séduira, vous entendez bien, que quand, boomerang docile, je l'aurai jetée à la boîte du bureau de ma rue, et quelle me sera revenue ce soir avec, sur son timbre sali, un double rond à lettres brouillées d'encre grasse.



Les profanes même du reste n'ignorent plus cet *a b c*. Outre la presse spéciale, outre les revues cartophiles où sont indiquées les séries nouvelles, annoncées les naissances prochaines, centralisées les offres et les demandes d'échanges, enseigné l'art de devenir collectionneur, etc., — les grands journaux quotidiens n'ont pas cru devoir négliger les manifestations de



CARTE POSTALE

Affranchir à DIX Centimes qui seront déduits sur la facture

ENTREPOT D'IVRY

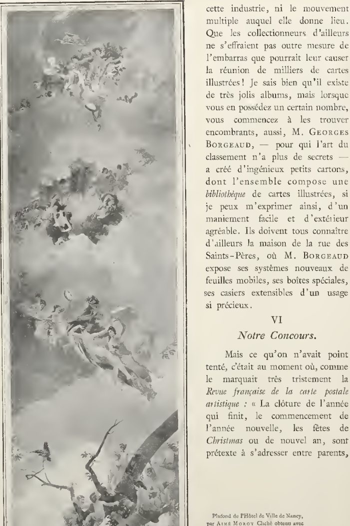
71, Quai d'Ivry

IVRY-PORT

(Seine)



Carte de CH. COLLAS & Cie, de Cognac



Plafond de l'Hôtel de Ville de Nancy, par AIMÉ MOROT. Cliché obtenu avec une Jumelle BELLIENI.

cette industrie, ni le mouvement multiple auquel elle donne lieu. Que les collectionneurs d'ailleurs ne s'effraient pas outre mesure de l'embarras que pourrait leur causer la réunion de milliers de cartes illustrées! Je sais bien qu'il existe de très jolis albums, mais lorsque vous en possédez un certain nombre, vous commencez à les trouver encombrants, aussi, M. GEORGES BORGEAUD, — pour qui l'art du classement n'a plus de secrets — a créé d'ingénieux petits cartons, dont l'ensemble compose une *bibliothèque* de cartes illustrées, si je peux m'exprimer ainsi, d'un maniement facile et d'extérieur agréable. Ils doivent tous connaître d'ailleurs la maison de la rue des Saints-Pères, où M. BORGEAUD expose ses systèmes nouveaux de feuilles mobiles, ses boîtes spéciales, ses casiers extensibles d'un usage si précieux.

VI

Notre Concours.

Mais ce qu'on n'avait point tenté, c'était au moment où, comme le marquait très tristement la *Revue française de la carte postale artistique* : « La clôture de l'année qui finit, le commencement de l'année nouvelle, les fêtes de *Christmas* ou de nouvel an, sont prétexte à s'adresser entre parents, entre amis, des cartes illustrées d'un ordre plus relevé, d'un caractère plus artistique que celles que l'on expédie d'un geste hâtif, au cours d'un voyage rapide ou d'une villégiature souvent trop brève. » c'était à ce moment-là, dis-je, de solliciter plus vivement par un concours, l'invention des artistes, peintres, dessinateurs, graveurs, lithographes, lesquels rivalisèrent de grâce, d'humour, de fantaisie, dès que le tournoi fut ouvert et dont l'émulation féconde, dépassant les plus belles espérances, a produit ces types de carte si peu communs que nous sommes heureux de soumettre, sans commentaire, au jugement suprême de nos lecteurs du *Figaro Illustré*.



Édition HAMONIC, de Saint-Brieuc

Ce que notre concours a en vue spécialement, c'est d'indiquer qu'il y avait des améliorations d'art à apporter à la carte postale ; et quand je dis : qu'on en améliore la qualité d'art, j'entends non seulement qu'on s'applique à écarter ce qui est mauvais, plastiquement, au point de vue du dessin, de la composition et de la couleur, j'entends encore qu'on épure au point de vue moral. Il faut bien le reconnaître, la pornographie a essayé de mettre sa griffe obscène sur la carte postale ; je ne fais pas ici la petite bouche, et n'ai rien de commun avec



ce maniaque qui se livrait dans la rue à des voies de fait contre une papeterie, parce qu'il jugeait immorales les carte. postales par elle exposées dans sa vitrine. Mais j'ai constaté qu'il y avait toute une production qui confinait aux choses




Bénédictine, à Fécamp. — La Fontaine en fer forgé.

les plus malpropres, qui cherchait à éveiller les appétits les plus bas, qui se proposait de glorifier les prurits les plus répugnants : je me hâte de déclarer que ces cartes, qui allaient généralement par séries, étaient de fabrication étrangère.

Or, l'image est un agent de corruption plus rapide que le livre qu'il faut lire, et de ce fait elle s'adresse à un public plus nombreux : donc il faut lutter contre l'effort de la pornographie, véhiculée par la carte postale.

X
Conclusion.

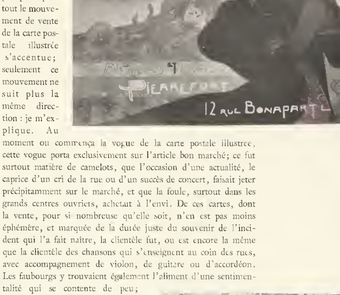
Et maintenant il faut nous résumer et conclure : que présumer de l'avenir de la carte postale illustrée ? Ce prodigieux succès ne s'épuisera-t-il pas rapidement ? Cela est peu probable. L'industrie est plus


La Bénédictine, à Fécamp. — Musée — Salle Renaissance.

prospère que jamais et les causes de ce succès dont nous avons essayé de déterminer, au début, les principales ne sont pas du tout accidentelles. Si ce n'était qu'un moyen *commode* de correspondre, cela serait peut-être inquiétant, car le progrès matériel est ce qu'il y a de moins incertain. Mais cela tient moins à un intérêt qu'à un sentiment très simple, très général, très profond, qui garantit à son expression parfaite une existence d'une durée égale à la sienne. Pour parler net, les statistiques sont là qui démentent les plus fâcheuses hypothèses.

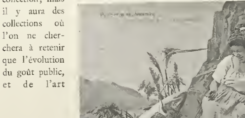


On prétendait dernièrement, nous l'indiquions plus haut, qu'une crise allait sévir, ou était en train de sévir sur la carte postale illustrée. Le mot de crise est peut-être bien gros; en tout cas, si on le prenait dans son acception habituelle, le mot serait presque un non sens, puisque partout le mouvement de vente de la carte postale illustrée s'accentue; seulement ce mouvement ne suit plus la même direction : je m'explique. Au moment où commença la vogue de la carte postale illustrée, cette vogue porta exclusivement sur l'article bon marché; ce fut surtout matière de camelots, que l'occasion d'une actualité, le caprice d'un cri de la rue ou d'un succès de concert, faisait jeter précipitamment sur le marché, et que la foule, surtout dans les grands centres ouvriers, achetait à l'envi. De ces cartes, dont la vente, pour si nombreuse qu'elle soit, n'en est pas moins éphémère, et marquée de la durée juste du souvenir de l'incident qui l'a fait naître, la clientèle fut, ou est encore la même que la clientèle des chansons qui s'enseignent au coin des rues, avec accompagnement de violon, de guitare ou d'accordéon. Les faubourgs y trouvaient également l'aliment d'une sentimentalité qui se contente de peu; pendant ce temps, à côté de cette clientèle nombreuse, mais modeste, on conviendra quant à ses aspirations esthétiques, il y avait toute une armée d'amateurs qui ne demandaient qu'à marcher, à condition que les cartes qui leur seraient offertes, fussent d'un régal d'art plus relevé, au prix même d'un sacrifice pécuniaire plus sérieux. C'est alors que l'on vit paraître successivement les cartes en couleurs, dont quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre; du jour où elles firent leur apparition sur le marché, elles eurent tôt fait de décider les plus récalcitrants, et elles s'imposaient au choix des collectionneurs. Vous verrez sans doute, dans un délai relativement court, la carte illustrée vulgaire céder le pas à la carte d'art, puis disparaître presque complètement — je ne parle pas ici de la carte documentaire qui elle, aura toujours sa raison d'être — pour laisser régner en triomphante la carte en couleur parée d'une indéniable qualité d'art. Ce sera, à l'avenir, la vraie carte de collection, ou du moins la vraie carte d'un mode — le plus suivi — de collection.




La Bénédictine, à Fécamp. Le Monument du Fondateur A. Le Grand Aîné.

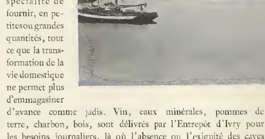
Car il est bien entendu que, quelle que soit la qualité esthétique d'une carte illustrée, elle peut toujours prêter à la collection; mais il y aura des collections où l'on ne cherchera à retenir que l'évolution du goût public, et de l'art





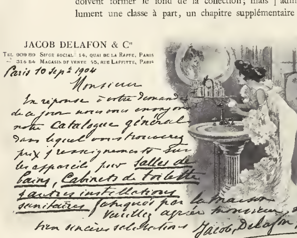
EFFET DE NEIGE
Cliché pour l'Illustration d'une carte postale, obtenu avec une Jumelle BELLIENI.

contemporain. Ces collections d'art portant sur plusieurs années seront d'un intérêt intense; il s'y créera des classifications comme dans les estampes et les livres de luxe, jusqu'à ce qu'on arrive aux exemplaires numérotés et aux exemplaires uniques, que l'on verra un jour, dans les enchères publiques, les connaisseurs se disputer chèrement. Je disais tout à l'heure que toute carte illustrée quelle qu'elle soit, peut offrir un élément de collection. Il est une série de ces cartes, dont je veux parler sans plus tarder, et que plus tard on recherchera, j'en suis convaincu; c'est la série des cartes portant une réclame commerciale ou industrielle; ces cartes-là sont considérées, à l'heure qu'il est, comme méprisables parce que leur possession a une origine gratuite, et qu'on ne considère comme cartes de collection, que celles qui furent dans le commerce, et furent expédiées par la poste. J'entends bien que les cartes oblitérées doivent former le fond de la collection; mais j'admets absolument une classe à part, un chapitre supplémentaire consacré



DANSE RUSTIQUE — La Ronde

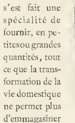
CH. COLLAS & Cie, Cognac


JACOB DELAFON & Cie
TEL 909 89 SIEGE SOCIAL 14, QUAI DE LA RAPÉE, PARIS
— 314 54 MAGASIN DE VENTE 45, RUE LAFFITTE, PARIS
Paris 10 Sepbre 1904
Monsieur
En réponse à votre demande de ce jour nous vous envoyons notre Catalogue général dans lequel vous trouverez prix & renseignements sur les appareils pour Salles de bains, Cabinets de toilette & autres installations sanitaires fabriqués par la maison.
Veuillez agréer Monsieur, nos bien sincères salutations
Jacob, Delafon & Cie

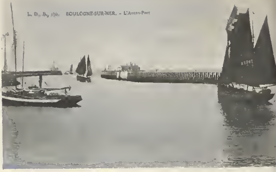
à la carte postale illustrée commerciale; la réclame a trop exigé de l'art depuis vingt ans, pour qu'on ne tienne pas compte de la dépense d'art, si minime soit-elle, manifestée dans les cartes postales illustrées, portant une estampille commerciale, et que les collectionneurs feront sagement de conserver... pour des enchères futures.

Voici par exemple les cartes de l'Entrepôt d'Ivry, dirigé actuellement par les fils de CHARLES DESOUCHES.

On sait que l'Entrepôt d'Ivry



s'est fait une spécialité de fournir, en petites ou grandes quantités, tout ce que la transformation de la vie domestique ne permet plus d'emmagasiner



Carte HUMBLOT & SIM[...] de Nancy

d'avance comme jadis. Vin, eaux minérales, pommes de terre, charbon, bois, sont délivrés par l'Entrepôt d'Ivry pour les besoins journaliers, là où l'absence ou l'exiguité des caves et plus encore le manque de domestiques empêchent l'emmagasinement en quantité à l'approche de l'hiver. Or, CHARLES DESOUCHE qui fonda cet Entrepôt était l'ami de DAUMIER, de COROT, de DAUBIGNY, lui-même peignait d'ailleurs non sans talent, et c'est sur sa demande que DAUMIER dessina *le charbonnier et la cuisinière*, dont il fit la première affiche illustrée posée sur les murs de Paris, peu après 1870. Les fils en ont fait une carte postale des plus amusantes.

Voici encore la carte illustrée gracieusement de JACOB-DELAFON et Cie, les grands fabricants de lavabos.

Et celle si expressive de M. PIERREFORT, l'éditeur d'estampes d'art de la rue Bonaparte, chez qui on trouve de jolies eaux-fortes en couleurs de MANUEL ROBBE, RICHARD RANFT, ALFRED MULLER, OSTERLIND, MOTTA, MARCHETTI, BOUTET DE MONVEL fils, LAFITTE, STEINLEN, LORAIN, etc. — d'autres d'après COROT et J.-M.-W. TURNER, et des eaux-fortes en noir par DUPONT, OSGOOD, etc.

Et celle de M. DARAGON, le bibliophile bien connu, qui a publié sur les évènements qui occupent l'actualité mondiale des recueils documentaires, où les écrivains à venir sauront puiser à pleine mains.

Citerai-je encore la composition de LÉANDRE, pour le cabaret montmartrois de la Lune Rousse, où tout Paris vient s'amuser du boniment de NUMA BLÈS sur une pièce d'ombres d'ÉD. LEMPEREUR : *Une Plage d'histoire*, et de *Place aux Jaunes*, la revue de MM. X. et NUMA BLÈS, jouée par LUCY PEZET et C. A. CARPENTIER? Et les cartes de Parisiana, où triomphe *Satyre et ça vient*, l'amusante revue de MM. VERDELLET, QUINEL et MOREAU; celles de la Boîte à Fursy, de l'Olympia, de la Scala, du Casino de Paris, des Folies-Bergère.

Et cette carte de la Brasserie KARCHER, qui symbolise si coquettement la fraîcheur mousseuse de la bière française.

Concluons donc par un vœu, que répèteront avec nous les millions de collectionneurs :

Vive la carte postale illustrée!

UN BOURGEOIS DE PARIS



« L'Été à Munich »



TYPES MUNICHOIS — Le Secret



LE CORSET CHATELAINE



Dernière Création de A. CLAVERIE

Le Corset CHATELAINE, par sa coupe très étudiée et toute spéciale, par sa confection idéale et parfaite, — tout en conservant la forme droite du corset à la mode, — donne à la femme, même forte, une allure légère et gracieuse, une taille élégante et souple, absolument proportionnée à son corps; il fait, en un mot, judicieusement ressortir tous ses avantages physiques, tout en dissimulant, même aux yeux les plus exercés et les plus malicieux, toutes ses petites imperfections.

Aussi est-il recommandé particulièrement à l'attention de toutes les dames qui désirent être bien corsetées sans être obligées de se torturer le corps.

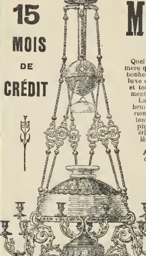
Pour plus amples renseignements nos aimables lectrices sont priées de demander à M. **CLAVERIE, 234,** *faubourg Saint-Martin, à Paris, son* **ALBUM** *spécial de Corsets, qu'il se fera un plaisir de leur adresser gracieusement et sans frais par retour du courrier.*

Merveilleux!

Merveilleux!

Merveilleux!

15 MOIS DE CRÉDIT



Quel est de nos jours la jeune femme ou la mère qui n'ait le désir d'un joli nid où cacher le bonheur de son mari ou celui de son fils? Le luxe sévit à tous les degrés de l'échelle sociale et tous tâchent de réaliser le plus économiquement les plus coquets intérieurs.

La salle à manger où s'écoulent les rares heures d'intimité familiale où tous causent, rient, travaillent et jouent, est la salle où portent les premières tentatives de luxe. Quoi de plus joli, de plus commode qu'une lumière étincelante qui fasse les yeux plus vifs, les lèvres plus roses, les rires plus gais?

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres! Aussi le Comptoir Moderne dans ses recherches à satisfaire son aimable clientèle met à la portée de tous

pour quelques centimes par jour

cette MERVEILLEUSE SUSPENSION

Elle est en bronze ciselé du plus pur style Louis XV surmontée d'un globe vert céladon, orné d'une cuirasse également ciselée. Le chaînage est double, pour permettre sans effort l'ascension et la descente

La lampe d'une force éclairante de

50 BOUGIES et 12 PORTE-BOUGIES

donne un éclairage magnifique, qui laisse loin derrière lui les becs à alcool ou les lampes à incandescence.

NOUS DONNONS

ce chef-d'œuvre au prix extraordinaire de **135** francs payable **15** francs à la réception et ensuite **8** francs par mois jusqu'à complète liquidation.

Les quittances sont présentées par la poste sans frais.

Donc pour la recevoir franco de port et d'emballage dans la huitaine, il suffit de remplir le bulletin de commande ci-dessous et de l'adresser au

COMPTOIR MODERNE
127, Faubourg Poissonnière, PARIS.

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné, déclare acheter au *COMPTOIR MODERNE* une **Suspension** aux conditions annoncées ci-dessus, c'est-à-dire **15** francs à la réception et **8** francs par mois jusqu'à complète liquidation des **135** francs

Fait à ______ *le* ______ *190*

Nom et Prénoms ______
Profession ou Qualité ______
Domicile ______
Département ______ Signature
Gare la plus proche ______

Bien indiquer la Profession ou Qualité.

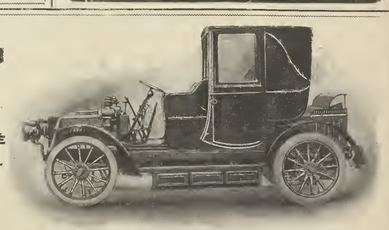
Automobiles à Vapeur
GARDNER-SERPOLLET

PAS DE BRUIT - PAS D'ODEUR - PAS DE TRÉPIDATIONS

Tous les Records
VITESSE - ENDURANCE - RÉGULARITÉ
ont été battus par
les VOITURES GARDNER-SERPOLLET

LA COUPE H. DE ROTHSCHILD
a été gagnée trois années de suite
par **M. LEON SERPOLLET**, *détenteur définitif*

Voir au Salon de Décembre le type inédit 1905



Landaulet G. S. 40 chevaux


LE PNEU c'est L'ESCLAVAGE !
La ROUE ÉLASTIQUE
DE CADIGNAN
c'est la LIBERTÉ !!
POUR ESSAIS ET RENSEIGNEMENTS
Sté DE CADIGNAN ET Cie 20 Rue Brunel 20 PARIS

Adresses Utiles

Abeilles et Ruches
A. I. ROOT La plus grosse fabrique du monde de ruches et accessoires d'apiculture. Sloan et Bondonneau, 142, faub. Saint-Denis, Paris.

Achat de Diamants
CH. MADRASSY Perles, bijoux au Maximum! (Avance d'argent pr dégager). Expert-joaillier, 11, r. de Provence, Paris-9e. T. 284-82.

Agrandisseur Photographique
AGRANDISSEUR GUILLON 8, r Chaussée-d'Antin Tél. 307-94. Indispensable à tout amateur photographe.

Bandagiste-Orthopédiste
CHANSON Bras, jambes artificiels et bandages. Bas varices et ceintures. Corsets orthopédiques. 146, rue Rivoli, Paris. Téléphone 215-42.

Coiffeuse de Dames
TH. BERLANDIER "Le Quesaquot" Ondulateur a chenilles. 8, Boul. Malesherbes, Paris - Coiffures, Postiches, etc.

Corsets
MARION SŒURS Maison de 1er ordre. 44, rue St-Augustin, Paris. Corsets sur Mesure. Téléphone 235-89.

Dentifrice
CRESSON MARTIAL Approuvé par l'Académie de Médecine. 161, rue Montmartre, Paris. Téléphone 313-69.

Lingerie
NATHALIE BARREAU Dentelles Trousseaux Layettes. 49, boulevard Malesherbes, Paris

Restaurant
AU BŒUF À LA MODE Cave et cuisine renommées 8, rue de Valois, Paris, à proximité des théâtres Français et Palais-Royal. T. 254-27.

Tapis-Tentures
LINOLEUM INCRUSTÉ Carpettes, Tentures, Lincrusta-Walton. J. Pérés et Durand, 28, av. de l'Opéra. T. 111-64.

ÉLÉGANCE ET BEAUTÉ

Vouloir parler Modes au début d'octobre, alors que tout se passe en essais de coupe, de nuances et de garnitures, alors que chez nos maîtres ès-coquetterie on discute encore ce qui sera le plus seyant, le plus inédit et le plus chic, vouloir parler modes, dis-je, me semble outrecuidant. On sait à peine ce que décidera la véritable élégance, et ce qui est accepté doit rester encore secret, pour ne pas fâcher telle et telle mondaine à qui sont réservés des modèles que le public ne doit pas connaître avant qu'ils aient produit leur effet particulier.

Donc, silence sur toute la ligne, attendons un mois pour être bien renseignés. On sait pourtant déjà que les chapeaux de feutre à long poil plairont beaucoup par leur grâce cavalière. Je n'en doute pas, car ils coiffent à ravir les jolies têtes couronnées de beaux cheveux aux souples ondulations.

Tout Paris est, en effet, de retour. De toutes parts on annonce de brillantes manifestations dans le domaine des arts et des sports, et nos gracieuses Parisiennes ont hâte de recommencer *le struggle for... fashion.*

*
* *

Faut-il garder les cheveux blancs? Oui, si l'on n'a pas de bonnes teintures..... Non, si l'on s'adresse à M. H. Chabrier, 48, passage Jouffroy, dont la série de teintures inoffensives, à base de Henné, donne les résultats les plus satisfaisants, tant au point de vue de la coquetterie qu'à celui de l'hygiène. Ces produits recolorent la chevelure, lui rendent sa teinte naturelle, depuis le blond le plus vaporeux jusqu'au noir le plus accentué, et leur savante composition est pure de tout mélange nuisible, car M. Chabrier est un de nos meilleurs chimistes.

CHRYSANTHÈME

Science & Pratique

Les diamants du Japon. Bien peu de personnes savent qu'il y a dans le sol du Japon en général, et dans la plupart de ses rivières, de très grandes quantités de diamants, qui sont en général de très petites dimensions (ce qui explique que l'Angleterre n'ait pas encore pris possession de l'Empire des Mikados), mais qui peuvent cependant présenter un intérêt réel par les multiples applications de ce précieux minéral. Qui peut prévoir en outre ce qui arrivera quand l'industrie en plein développement dans ce pays né d'hier, quoique un des plus anciens du monde, aura substitué ses procédés et ses méthodes compliquées mais sûres, aux moyens sommaires employés jusqu'ici par les Japonais pour se procurer les diamants qui se trouvent dans le fond de leurs cours d'eau. Le procédé consiste à parcourir ces ruisseaux avec les pieds chaussés d'espadrilles pour trouver les petits diamants bruts dans les sables. Cette industrie des plus primitives est surtout pratiquée dans les sables et ruisseaux de la région montagneuse du Chinkauling. Peut-être est-ce là l'indice d'un important placer diamantifère vers lequel vont se ruer les aventuriers du monde entier si quelques trouvailles importantes ont lieu et sont connues par cette catégorie de gens que rien n'effraie ni ne rebute. Peut-être dans quelques années admirerons-nous à la vitrine de nos joailliers les diamants du Japon!

A. L.

LE SPORT

Octobre. — Tout le monde est aujourd'hui de retour à Paris et la saison d'automne, toujours si brillante et si vivante, bat son plein. Les Sports contribuent pour une bonne part à cette activité mondaine : Longchamps, puis Chantilly et enfin Auteuil vont successivement tenir en haleine les habitués du turf. Tout fait présager, dès à présent, que Maximum remportera le Gladiateur, sa forme est parfaite et son propriétaire a pleine confiance en son cheval.

La pelote Basque a inauguré la Cancha de Saint-James et les fervents du beau Sport ont revu avec plaisir les beaux athlètes qui manient la Chistera.

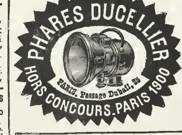
Nous aurons en Octobre deux intéressantes réunions automobiles, Dourdan et Gaillon, mais tout l'intérêt semble concentré en ce moment sur les canomobiles. Après le succès de Calais-Douvres, de Paris à la mer, voici qu'on annonce Toulon-Alger et le Tour des Côtes de France : voilà un sport bien lancé et qui fera son chemin : là encore l'industrie française arrive bonne première et saura conserver son rang.

*
* *

Conseil utile. — Il est toujours intéressant de connaître, avant qu'elles ne soient exposées au Salon, les nouveautés automobiles de la saison prochaine. Signalons à cet égard la maison Mce Outhenin-Chalandre, 4, rue de Chartres, à Neuilly-sur-Seine (téléphone 538.57) et Avenue de la Grande-Armée, 32, à Paris (téléphone 517 44) que ses importants marchés avec les plus grandes marques (Panhard, Renault, C. G. V.), mettent à même de connaître les secrets de la fabrication de 1905.

Une visite à ses magasins vous convaincra que ses prix défient toute concurrence.





Imprimerie du FIGARO Imprimeur-Gérant . QUINTARD



M. Henry Fournier

L'Année des HOTCHKISS



Née en 1903, la voiture **HOTCHKISS** a, en moins d'un an, atteint degre de perfection mécanique supérieur à celle des plus anciennes des plus célèbres marques françaises et étrangères.

En douze mois, le moteur **HOTCHKISS** a réalisé un ensemble performances qui, pour les maisons rivales, représentent un effort de pl de dix laborieuses années.

La **HOTCHKISS** est en effet la marque jeune, élégante, triomphatri dont voici les dernières et probantes victoires :

Dans le circuit des Ardennes, la voiture **HOTCHKISS** conduite p LE BLON, couvre un tour de **120 kilomètres, en 1 heure 9 minut** réalisant pour la première fois un parcours effectif de **105 kilomètres dans l'heu**

Dans la course de côte du Mont-Ventoux la voiture **HOTCHKISS**, conduite par LE BLON, gra la formidable pente longue de **24 kilomètres, en 22 minutes 29 secondes,** battant de loin tous les records de 1903.



La voiture **Hotchkiss** gravissant le Mont-Ventoux, 24 kilomètres en 22 minutes.

Triomphateur sur la route, le moteur **HOTCHKISS**, triomphe également sur l'eau.

A Trouville, le canot **HOTCHKISS**, premier des marques françaises dans la course de Paris à la mer, enlève dans une allure impressionnante la classique Coupe Gaston MENIER, ramenant en France l'envié trophée international, et se classant ainsi devant toutes les marques françaises et étrangères.

A Lucerne enfin, le canot **HOTCHKISS**, renouvelle et confirme ses précédents exploits, en conquérant de haute lutte la Coupe internationale des Quatre-Cantons, prenant ainsi un succès éclatant sur ses plus redoutables concurrents.



Le canot **Hotchkiss**, piloté par Henry Fournier, gagnant de la Coupe Gaston Menier, et de la Coupe Internationale du Lac des Quatre-Cantons.

Le Livre d'Or des HOTCHKISS

Les merveilleuses qualités des **HOTCHKISS** ont valu à ces voitures, souples, silencieuses, impeccables, une vogue immédiate dans la plus haute société, comme le prouvent quelques noms notés au hasard parmi ceux des enthousiastes adeptes des **HOTCHKISS** : MM. le Prince de la Tour d'Auvergne, S. A. I. le prince Djemil Toussoun, le Marquis de Palard, le Prince de Wagram, le Baron Lepic, le Comte Lepic, Lord Carnavon, le Chevalier Pio Perrone, le Capitaine Laycock, Baron James de Rothschild, le Commodore Morton Freman Plant, Deydé, Arnaud de l'Ariège, Dussol de Cartassac, Mulhbacher, Seligman, Lord Lansdall, Lord Shrewsbury and Talbot, C. Siray, A. Riguelle, Alovizi, E. Cattier, Kessler, Kerne, Carlos Padras, Fitch Schepart, Clarence Jones, et tant d'autres encore !

Voitures de précision, les **HOTCHKISS** sont l'apanage exclusif de la Société "Paris-Automobile" dirigée par M. Henry Fournier, 48 et 50, Rue d'Anjou, Paris.



Hotchkiss 20 H. P.

Concessionnaire exclusif :
Société ***"Paris-Automobile"*** Henry Fournier, **Directeur,**
48 et 50, Rue d'Anjou (VIIIe Arr^t).

FIGARO ILLUSTRÉ

ESCH
SOPH
EURIP
ORNEILLE
RACINE
HAKSPEARE

Le Vieux Tragedien

Carton de BELLERY-DESFONTAINES pour un panneau décoratif destiné à la

Maison de Retraite des Vieux Comédiens

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 176 | PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | REDACTION, ADMINISTRATION, 26, *RUE DROUOT, PARIS* Les annonces sont reçues chez MM. Huguet, Minart & Cie, 4, Rue Scribe | ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | NOVEMBRE 1904

Une Visite à la Maison de Retraite des Vieux Comédiens





Qu'il n'y eût pas encore d'asile pour abriter les vieux jours des anciens comédiens, c'était vraiment dans notre société une inexcusable lacune !

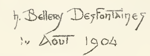
Comment ! Ces gens-là nous ont donné la joie, nous ont versé l'illusion, l'oubli le soir après les soucis du jour, et puis quand leurs paupières ont commencé à se sentir fatiguées des maquillages et de l'éclat de la rampe, quand leurs jarrets affaiblis se sont refusés aux émouvantes gymnastiques sur les échelles de soie ou aux bonds que commandent les passions simulées sur les planches : « Adieu l'ami ! Tu ne sais plus nous amuser : va-t'en ! Qu'importe ce que tu deviendras ! »

Jusqu'à présent le public agissait avec eux comme l'enfant avec son jouet cassé qu'il jette à la rue.

C'était très mal !

Heureusement le noble Cyrano était là. Coquelin aîné, président de l'Association des Artistes dramatiques, s'est dit, il y a deux ans : « Impossible de laisser sur le pavé nos pauvres vieux frères d'armes. Qu'elle provienne de leur mauvaise fortune ou de leur insouciance professionnelle, leur détresse est là : il faut la secourir ! Et, après tout, ils se prodiguent assez pour les autres pour qu'on fasse quelque chose pour eux : qu'il s'agisse de secourir les victimes d'une inondation, de la grêle, du feu ou de la sécheresse, il n'est pas une occasion où la Charité ne s'adresse à leur talent pour remplir son aumonière. A leur tour d'invoquer sa protection ! »

Alors il a remué ciel et terre. Il a réussi à attendrir l'Etat, à lui faire délier les cordons de sa bourse. La grande amitié de Waldeck Rousseau, si sensible à toutes les joies de l'art et si profondément dévoué aux intérêts des artistes ne



M. CONSTANT COQUELIN
Dessin de M. Bellery-Desfontaines

fut pas étrangère à ce succès ; et en juillet 1903, à Pont-aux-Dames, près du Grand-Morin, adorable rivière que les voûtes de feuillage moirent de reflets verdoyants, l'ancien président du Conseil a frappé du marteau sacramentel la première pierre d'une grande maison de retraite.

Aujourd'hui, au bout d'un an seulement, autant dire par un coup de baguette de magicien, voilà l'édifice qui se dresse fièrement à l'entrée du village.

* * *

Je m'y suis rendu sur l'aimable invitation de Cyrano lui-même.

Pour surveiller les travaux qui ne sont pas complètement achevés, il habite un ancien logis dépendant du même immeuble.

Gillett m'introduit. Gillett, c'est le valet de chambre de Coquelin : il fut autrefois celui de Gambetta : il a connu et connaît toutes les célébrités de la troisième République, et comme il est Anglais, il dit avec son accent : « Aoh ! je pourrais écrire des mémoaires thrès intéessantes, thrès intéessantes ! »

Il a la vénération des maîtres illustres qu'il sert. Dernièrement une dame était revenue quinze jours de suite faire antichambre pour supplier Coquelin d'articuler un petit bout



Poteau décoratif de M. Gillot



Mascaron décoratif de M. Guillot

de rôle devant un phonographe. Gillett compatissant à sa peine s'écria : « Aoh! Médème! dire que voilà vingt ans que j'entends tous les jours monsieur Coquelin et que je ne peux pas même le remplacer devant cette petite phonogrêphe! »

Le grand comédien vient de sortir du bain : menton ras et épanoui, grosses lippes sensuelles, pif en l'air, yeux goguenards, teint vermeil, il ressemble dans sa robe de chambre blanche sanglée d'une cordelière à un moine grassouillet.

Au moment où j'entre il est en train d'ouvrir son courrier : il lit une suscription : « Monsieur Coquelin à la Comédie Française! » — « Quel est cet âne! Quel est ce bélitre! s'écrie-t-il de sa voix de trompette. Je n'ouvre pas la lettre d'un pareil idiot! » Le fait est qu'ignorer à ce point l'histoire des grands hommes est quasiment injurieux à leur égard.

Pendant ce temps, Péricaud l'excellent acteur, ami de Coquelin et René Binet l'architecte de la maison de retraite témoignent leur bonne humeur en battant des entrechats l'un vis à vis de l'autre dans un coin de la pièce.

« Voyons, mon petit Binet, dit Cyrano, soyez donc sérieux et menez Monsieur au bâtiment; le temps de m'habiller, je vous rejoins. »

René Binet n'est pas non plus une figure ordinaire. Une grande bouche très fendue pour mieux rire, un nez tout rond qui palpite de malice, une couronne de cheveux qui zigzaguent dans tous les sens et des yeux, des yeux surtout, des yeux noirs à fleur de tête qui regardent jusque par derrière sa nuque, comme pour déjouer quelque blague ou pour chercher l'occasion d'en faire une.

Il ne se coiffe pas de son chapeau comme nous autres. Il le saisit par le bord avec ses dents et d'une secousse de la nuque : houp-là! il l'envoie en l'air de façon qu'après deux ou trois culbutes, il s'abatte exactement sur son crâne. Son carton à dessin, pour moins s'en embarrasser, au lieu de le mettre sous son bras, il le porte en équilibre sur son nez. C'est un prestidigitateur, un jongleur. Je n'en dirais rien, si ce n'était pas précisément une partie de son talent : entendez que comme aquarelliste, il jongle avec ses pinceaux : pif, paf, pif, en trois touches,



M. Bouyer, Administrateur de la Maison de Retraite
Dessin de M. Bellery-Desfontaines



La Maison de Retraite (*Vue de la campagne*)
Dessin inédit de M. Binet, architecte

il vous lave un ciel, il vous arrondit une colline, il vous creuse un horizon. Il fait de l'aquarelle comme un oiseau chante, sans plus de peine, et ses couleurs chantent des choses exquises.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que son architecture dérive précisément de son talent d'aquarelliste. Il ne dresse pas une muraille, ne perce pas une lucarne, ne pose pas une gouttière sans se demander : « Voyons, cela fournirait-il de jolis motifs à mes pinceaux ? » Et le fait est que quand l'œuvre est bâtie, il vous suffit de la regarder d'ensemble sur le ciel turquoise ou d'en circonscrire telle tranche que vous voulez en mettant vos deux mains comme œillères autour de vos yeux pour vous figurer voir des aquarelles toutes peintes. C'est purement un charme.

Autre principe. BINET veut que son architecture soit vivante. Aussi, n'est-ce pas dans la géométrie abstraite enfantée par le cerveau humain qu'il puise ses formes, mais bien dans la vie même. Et pour surprendre celle-ci dans ses procédés de construction les plus simples, savez-vous où il l'observe ? Dans les infiniment petits. Vous avez bien lu : dans les vibrions, dans les protozoaires. Armé d'un microscope, il examine comment la vie opère pour façonner avec un groupes de cellules un dôme, une voûte, un angle de parois. Puis il dispose poutres, moellons, briques de même : il s'inspire de ces arrangements naturels pour des ornements nouveaux. C'est étrange et au fond c'est tout ce qu'il y a de plus raisonnable. Aussi trouve-t-il d'enthousiastes approbateurs et parmi eux il en compte un qui en vaut bien des milliers : ERNST HÆCKEL, s'il vous plaît, l'illustre Darwiniste, le professeur de biologie d'Iéna, qui est en correspondance régulière avec lui.



Panneau décoratif de M. BELLERY-DESFONTAINES

Grâce à cette méthode tout ce qu'édifie BINET semble vivre. Les lignes ont des ondu'ations qui paraissent vouloir se développer au delà de leur point d'arrêt, les éléments décoratifs étendent de côté et d'autre des amorces pour des ramifications nouvelles. On croirait que cela fermente, que cela travaille, comme une plante qui au printemps déroule ses crosses et fait éclater ses bourgeons. Cela vit vous dis-je. Voilà pourquoi cette architecture, produit de la nature comme les moissons, comme les peupliers et les platanes voisins, cadre si bien avec le paysage qui l'entoure.

De la route pourtant la construction semble froide au premier coup d'œil. C'est la donnée des édifices arabes : l'extérieur, presque indifférent, même plutôt rude ; l'intérieur, une féerie. Exemple classique : l'Alhambra de Grenade avec ses grandes murailles nues au dehors et l'étourdissante magie de ses dentelles de pierre au dedans. La perle dans la grossière écaille. En voyant de loin la maison de retraite de Pont-aux-Dames vous vous demandez : « Tiens, quelle est cette Chartreuse ? » Et puis, de plus près, vous apercevez une loggia qui est un amour de petit recoin : un balcon rouge, d'un rouge triomphant comme une fanfare et sur les parois, sur les voûtes, des orangers peints formant une mystérieuse tonnelle que piquent de beaux fruits d'or. Cette loggia vous fait pressentir le charme de l'intérieur. Elle est comme les lèvres délicates par lesquelles les fines muqueuses d'un organisme éclosent au dehors.

L'on entre, l'on est ravi.

Au-dessus d'un jardin fleuri s'élèvent des terrasses de gazon que domine un long balcon par derrière lequel s'ouvrent souriantes toutes les fenêtres des chambres. Rien de plus joli que ce balcon : il est ombragé de lauriers que rejoignent des guirlandes de lierre et de loin en loin des poteaux de bois sculptés montrent pour la joie des yeux des figures cocasses que tailla l'excellent ymaigier GUILLOT. Ici c'est un matou griffant un masque comique dont la grimace lui fait peur ; là c'est un hibou majestueux qui semble plongé dans d'insondables pensées à moins que ce ne soit dans le plus profond ennui : car les gens solennels sont souvent des gens endormis ; c'est un babouin qui s'étudie à être plus laid encore que la nature ne l'a fait ; c'est un perroquet fort marri d'avoir renversé sa gamelle : « As-tu bien déjeuné Jacquot ? » Pauvres vieux *M'as-tu-vu*, si l'on vous accueille dans cette retraite, ce sera sans doute aussi parce que par imprévoyance vous aurez fait chavirer votre écuelle. Mais l'allusion est si discrète qu'elle ne vous blessera pas.

Du côté de la campagne, la balustrade se termine par un petit phare électrique dont la lampe rouge piquant l'obscurité le soir, dira aux vieux Frontins et aux vieilles Lisettes s'attardant sous les branches pour se conter leurs souvenirs : « Au bercail, les amoureux du temps jadis ! Au bercail ! L'extinction des feux est sonnée et même... depuis beaucoup d'années ! »



[illegible] de M. GUILLOT

« Voilà bien des colifichets ! » marmonneront peut-être les architectes classiques en faisant la moue. Colifichets ! Cela est bientôt dit ! Non point, cela est de l'esprit dans le détail, et vous en manquez totalement vous autres, Messieurs les pompiers ! Trouvez-les donc ces colifichets ! Vos monuments nous amuseraient alors comme de jolis contes, tandis que vos sempiternels chapiteaux, architraves et pleins cintres nous font bâiller et nous assomment.

« Hé là le soleil ! Cet animal-là se cache ! Vous verriez comme c'est encore plus gai, quand le soleil donne ! » C'est Coquelin qui vient derrière nous accompagné de Péricaud et de Bouyer l'administrateur de la maison de retraite.



Frise de la Loggia sur la rue

Poteau décoratif de M. Guillot

Soudain le soleil luit ! Il faut croire que le machiniste des frises a entendu l'ordre donné.

Et les ombres font rire davantage la large gueule de Momus sculpté au fronton du bâtiment. Et les médaillons de mosaïque, où Edouard Fournier a silhouetté sur fond d'or les plus célèbres acteurs, étincellent à qui mieux mieux.

« Mes vieux seront bien ici, opine Coquelin. Est-ce que cela a l'air d'un hospice ? Non, n'est-ce pas ? on dirait plutôt un lieu de divertissement, un casino. Rien n'évoque la vieillesse et c'est ce qu'il faut ! Nos pensionnaires je crois rajeuniront et ne mourront jamais ! Vous voyez ces plateaux ménagés de distance en distance sur la balustrade, on y placera des pots de fleurs. Quant au jardin pour le compléter il y faudrait quelques bustes sans doute et une statue. Bien entendu ce serait celle de Molière, le dieu du théâtre, le génie tutélaire des acteurs aussi bien que des littérateurs, davantage même des acteurs ! »

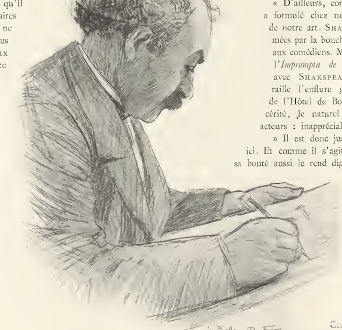
Coquelin, Poquelin, l'un est fait pour adorer l'autre. Tout à l'heure en entrant dans la chambre de mon hôte j'avais remarqué au-dessus de son chevet une copie du portrait de Molière par Mignard. J'imagine que celui qui couche au-dessous lui adresse soir et matin ses plus ferventes dévotions : « O Molière ! inspire-moi sans cesse dans mon art, ta franchise, ta santé, ta vie et la sublime grandeur d'âme que tu caches souvent sous les plus folichonnes pirouettes ! »

« Il était, me dit Coquelin, peut-être plus grand encore comme acteur que comme écrivain. Des témoignages contemporains permettent de le croire. Il savait même tourner à son avantage certain accent nasillard de son organe : car il en tirait d'irrésistibles effets comiques. » Et pour faire cette observation, Cyrano prend lui-même sa plus belle voix du nez comme pour attester sa piété par l'imitation.

« D'ailleurs, continue-t-il, c'est lui qui a formulé chez nous les règles définitives de notre art. Shakspeare les avait exprimées par la bouche d'Hamlet s'adressant aux comédiens. Molière, quand il écrivit l'*Impromptu de Versailles*, se rencontra avec Shakspeare sans l'avoir lu. Il raille l'enflure grotesque des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et c'est la sincérité, le naturel qu'il recommande aux acteurs : inappréciable leçon !

» Il est donc juste que sa statue s'élève ici. Et comme il s'agit d'une œuvre de cœur, sa bonté aussi le rend digne d'en être le patron, puisqu'il s'est tué en se forçant à jouer le *Malade imaginaire*, pour ne point condamner sa troupe au chômage.

» Nous choisirons soit la statue que fit de lui Mélingue — le Maître de la Comédie française sculpté par un comédien : ce serait



M. R. Binet, Architecte de la Maison des Vieux Comédiens
Croquis de M. Bellery-Desfontaines



La Maison de Retraite (Vue du Verger)
Aquarelle de M. R. Binet, architecte.



Mascaron décoratif de M. GUILLOT

parfait! — soit, à défaut de cette œuvre, le grand buste que modela HOUDON, un MOLIÈRE sérieux, presque triste et cependant tout illuminé par l'idéal! »

BINET me glisse à l'oreille : « MOLIÈRE! MOLIÈRE! Parbleu, moi aussi, j'aime MOLIÈRE, mais à mon sens c'est la statue de COQUELIN qui tôt ou tard se dressera au milieu de ce jardin, car l'équité le veut ainsi. »

« Hein? » fait COQUELIN. — « Rien! répond BINET, je ne disais rien! », et transformant son carton à dessin en éventail, il s'amuse à diriger dans l'air le vol d'une plume qu'il vient de ramasser.

Nous pénétrons dans le réfectoire tout resplendissant de clarté. Il donne par des portes vitrées sur le jardin et par des fenêtres sur la rue. Des ceps de vigne peints festonnent les murailles. Dans des espaces réservés un peintre sur une échelle achève des figures.

C'est BELLERY-DESFONTAINES, le charmant décorateur qui anime chaque année de ses truculentes inventions le bal de l'Internat et le bal des Quat'z Arts. En le retrouvant à Pont-aux-Dames je me le suis aussitôt rappelé sous les travestissements les plus imprévus. J'ai cru le revoir notamment en Minos jugeant à Bullier le défilé des masques pour accorder des couronnes aux mieux réussis. Il portait, à la fête dont je parle, une longue barbe blanche qui traînait jusqu'à ses pieds, un immense peplum blanc et tenait sous le bras un vase de nuit en guise d'urne.

Rien que de spirituel ne peut sortir de son imagination. Les personnages qu'il trace dans ce réfectoire symbolisent les sentiments célébrés au théâtre. Voici l'Amour. C'est une très gentille Isabelle qui est en train de lire un billet.

« Quoi? C'étoit un exploit que fille lisoit?
... Va, je t'achèterai le Praticien françois! »

Non, Chicaneau, laisse là ton Praticien françois, car c'est sûrement un poulet que lit cette petite friponne.

Le Jardin de la Maison de Retraite (*au fond du pr.*

Voici le Courage : Un beau chevalier brun en cotte de mailles qui marche le glaive nu au milieu de lauriers.

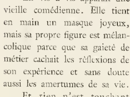
« Paraissez Navarrois, Maures et Castillans ! »

Voici l'Honneur, un vieillard au front sévère qui semble prêt à chapitrer d'importance son pendard de fils :

« Etes-vous gentilhomme ? — Oh ! rencontre fâcheuse !
Etant sorti de vous, la chose est peu douteuse. —
... Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit et ne le fut jamais ! »

Attrape !

Enfin aux deux extrémités de la salle, l'on voit deux sujets particulièrement de circonstance. D'un côté un vieux tragédien se repose et il songe peut-être en évoquant la grandeur fragile des héros qu'il incarna, que sa profession est de toutes assurément la plus sincère, puisqu'au su de tout le monde les rôles de l'acteur sont empruntés, tandis que les autres hommes se donnent sérieusement pour ce qu'ils ne sont pas.



En vis à vis apparaît une vieille comédienne. Elle tient en main un masque joyeux, mais sa propre figure est mélancolique parce que sa gaieté de métier cachait les réflexions de son expérience et sans doute aussi les amertumes de sa vie.



Mascaron décoratif de M. Guillot

Et rien n'est touchant comme de rencontrer sous ces deux personnages de théâtre deux êtres humains très simples qui fatigués au soir de la vie demandent le fraternel appui des autres hommes. Bravo Bellery ! C'est votre cœur qui a guidé vos pinceaux.



Panneau décoratif de M. Bellery-Desfontaines

« Trois bœufs et une lentille ! Envoyez ! », crie Péricaud en manœuvrant le monte-charge de l'office pour m'en faire admirer la commodité.

« Voulez-vous jeter un coup d'œil à la cuisine », me propose Binet. Et il me mène un instant au sous-sol où s'alignent des rôtissoires pantagruéliques, des fourneaux formidables dont le fonctionnement pourrait occuper tous les gâte-sauce de Riquet à la Houppe. On ne jeûnera pas à Pont-aux-Dames. Sur les carreaux de faïence sont figurés des coqs lançant fièrement leur fanfare. Ils sont les armes parlantes du fondateur de l'œuvre. Cocorico ! Je crois, Chanteclair, qu'ici tu ferais mieux de modérer ta voix : car le Maître-queux pourrait bien te couper le gosier !

Nous remontons pour visiter les deux salons ménagés l'un pour les hommes, l'autre pour les dames, à côté du réfectoire. Je m'imagine déjà entendre les vieux pensionnaires, discourant après le repas.

« Ah ! soupirera l'un d'eux, il n'est plus le temps où l'on voyait à la fois aux Français Delaunay, Got, Coquelin, Thiron, Madeleine Brohan, Croizette. Quel beau temps ! Vous rappelez-vous Coq dans *César de Bazan*, quand après sa dégringolade par la cheminée, il découvrait le placard aux victuailles.

Voyons ! ceci m'a l'air d'une bibliothèque !
Justement ! un pâté, du vin, une pastèque
... Six flacons bien rangés ..
Trouvez-moi quelque chose
De plus spiritueux ! »

« — Et dans *Mascarille !* s'écriera un autre :

Vos yeux en tapinois me dérobent mon cœur !
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !

Etait-il impayable ! »

« — Dans l'*Impromptu de Versailles*, remarquera un troisième, c'était Molière ressuscité ! »

En attendant qu'il devienne le sujet de leurs conversations Coq me mène aux chambres qu'il fait apprêter pour eux. Des rideaux qu'un automne doré parsème de feuilles de platane ; un mobilier dont l'élégance égale ou surpasse la simplicité : un lit, deux chaises, une table, un charmant petit cabinet de toilette. « Tenez, me dit Coquelin, tâtez-moi ce sommier. Hein ! ils seront si bien là-dessus qu'ils ne voudront jamais se

lever. » — « Ils seront mieux su'l'lit que MOUNET SULLY! opine BINET. » — « Oh Dieu! fait COQUELIN, prenez garde mon ami, cela pourrait devenir dangereux. D'ailleurs, personne ne rit. » — « Je vous demande pardon, GSELL se tient les côtes! » — « C'est pourtant vrai; il a bien mauvais goût! »

« — Combien y aura-t-il de lits? » — « Soixante, me répond COQUELIN, et ce ne sera pas assez! » — « Avez-vous beaucoup de demandes? » — « Plus que nous ne pourrons en accueillir. » — « Les situations malheureuses sont-elles donc si fréquentes à la fin de la carrière dramatique? » — « Ah! mon cher Monsieur! D'abord beaucoup de comédiens restent pauvres parce qu'ils ne parviennent jamais à des traitements raisonnables! Et ceux-là, sont de plus en plus nombreux : car la coutume tend à s'établir dans les théâtres de payer très cher deux ou trois vedettes et de ne donner presque rien à leurs confrères. Coutume très injustifiée d'ailleurs, car si bon que soit un interprète, ce n'est jamais lui qui fait tout le succès d'une pièce. Elle se défend surtout par ellemême et par la troupe entière qui la joue.

» Il y a aussi les coups du sort. DUMAINE est tombé paralysé en plein succès. Du jour au lendemain, ses moyens de vivre lui furent arrachés. N'était-ce pas affreux? »

« — Et puis, ajoute BOUYER, il y a l'imprévoyance des comédiens. Il faut bien le dire. Nous sommes tous un peu fous et ce n'est pas trop notre faute. L'habitude d'évoluer dans un monde d'imagination nous fait perdre le sens du réel.



Un coin de la Maison de Retraite, dessin inédit de M. BINET, architecte



Mascaron décoratif de M. Guillot

Tenez, à l'heure actuelle, tel jeune acteur gagne annuellement quatre-vingt... cent mille francs et il en dépense couramment cent cinquante mille. Croyez-vous que cela pourra durer longtemps?

» Les exemples de détresses célèbres et surprenantes abondent dans l'histoire de notre profession. L'ancienne maîtresse de Napoléon Ier, la Georges qui s'était fait acclamer sous l'Empire, acclamer encore par les Romantiques, mourut à quatre-vingts ans dans la misère. Déjazet dut à la charité d'une représentation organisée pour la secourir, les ressources qui la soutinrent durant ses deux dernières années. Taillade pour prendre un exemple récent, l'excellent Taillade vers la fin de sa vie traîna son dénuement presque sur les tréteaux de baraques foraines. »

Et Bouyer reste un moment attristé en songeant à ces infortunes. Ce grand gaillard solide semble profondément sensible et certes Coquelin n'aurait pu trouver pour la réalisation de son idée un meilleur collaborateur que lui.

Vieux invalides de la scène le nid de Pont-aux-Dames vous sera donc douillet et chaud.

« Princes, Princesses, l'on vous tisse
Des sons d'or clair et de fin lin,
Et le soleil n'est pas factice,
C'est le verger de Coquelin!

Ces charmants vers tirés d'une poésie que Rostand ouvragea pour une fête donnée au bénéfice de la maison de retraite, je me les remémore en prenant congé de mon hôte.

Péricaud veut bien me ramener à la gare. Un vent léger fait bruire les feuilles des arbres et mon compagnon lance de sa plus belle voix :

« Heureux qui loin des cours dans un lieu solitaire
Se prescrit à soi-même un exil volontaire
Et qui lorsque Zéphire a soufflé sur les bois... »

Au-dessus de nous, retentit une véhémente interruption :

« Coquin! ne t'ai-je pas interdit pour un mois? »

Mascaron décoratif de M. Guillo

C'est Coquelin-Cyrano qui du balcon de la loggia donne la réplique à Péricaud-Montfleury ; et emporté par le plaisir de dire, il déclame un couplet des Cadets de Gascogne.

« C'est nous les Cadets de Gascogne! »

Comme bien vous imaginez je savoure un tel adieu.

C'est vrai, Coquelin! c'est vrai! Vous seriez digne d'être un Cadet de Gascogne : car vous avez leur panache et surtout vous avez leur belle âme aussi.

PAUL GSELL



Fresque du Réfectoire, par M. Bellery-Desfontaines

L'ALOUETTE ET SES PETITS AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP



Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

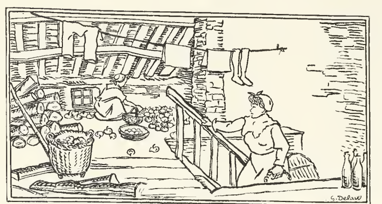
Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor.
De mille soins divers l'Alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre Alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par Mme BARETTA-WORMS
Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA.

L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider. —
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor, le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure...
Non, mes enfants ; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »
L'Alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le Maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'Alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants. »
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

LA FONTAINE

PROVERBES du Mois de NOVEMBRE



A la Toussaint, les blés semés
Les fruits serrés.



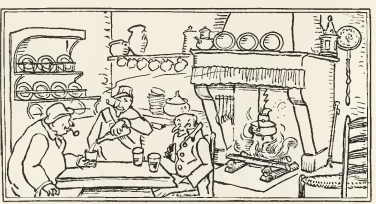
A la Saint-Martin,
L'Hiver en chemin.



Le bienheureux Saint-Martin
Ecorne bœufs et rompt moulin.

Dessins inédits de G. DELAW

PROVERBES du Mois de NOVEMBRE



A la Saint-Martin
Faut goûter le vin.



A Sainte-Catherine,
Fais ta farine.



A la Saint-André, la Nuit
l'emporte sur le jour qui suit.

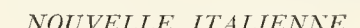
Dessins inédits de G. DELAW

Pages oubliées

Le « gentil Florian », Florianet *comme disait* Voltaire, *n'a pas seulement écrit des fables et des pastorales. Il a, tout comme un autre, composé des nouvelles et des romans qui, déclare* M. Emile Faguet *en son Histoire de la Littérature française, « ne sont ni sans invention, ni dénués de sentiment, ni sans grâce, ni sans style! ». Nos lecteurs, s'ils veulent bien nous suivre, en jugeront par eux-mêmes. Il ne faudra pas qu'ils cherchent dans ces contes exotiques, une psychologie ethnique, une couleur locale, dont ne se mit jamais en peine notre inoffensif chevalier. Mais il ne serait pas légitime de se désintéresser sans retour de ces imaginations délicates, contemporaines des Idylles de* Gessner, *de ces fantaisies artificielles et sincères, auxquelles on ne peut guère reprocher, après tout, que l'excès de leur grâce jolie.*

(N. D. L. R.)

VALERIE



NOUVELLE ITALIENNE



J'étais en semestre dans une petite ville du Languedoc, où je suis né, lorsque plusieurs amis m'invitèrent à venir passer les fêtes de Noël dans un vieux château bâti sur des rochers, au milieu des montagnes des Cévennes. La maîtresse de la maison avait rassemblé de jeunes femmes, des officiers, des voisins aimables. La bonhomie, la confiance, régnaient dans notre société. On avait du plaisir à se trouver ensemble; on ne cherchait point à briller exclusivement, à disputer ou à jouer toujours le premier rôle; chacun était content de tout le monde, et tout le monde était content de chacun. On riait toute la journée, le soir, assis en cercle autour d'un grand feu, nous faisions des contes, nous chantions des romances, et la soirée finissait gaîment. Nos jeunes Languedociennes, qui ne manquaient pas d'imagination, chose assez commune dans notre pays, se plaisaient beaucoup aux histoires des revenans. Chacun racontait la sienne; et la saison, le lieu, le moment, ajoutaient encore à l'effet que produisaient ces effrayans récits. Les nuits étaient longues, noires; la campagne couverte de neige; et des hibous, anciens habitans de la tour où était construit le salon, se répondaient sur les vieux crénaux par des cris lents et monotones. Ajoutez à tout cela que nous étions dans l'Avent, temps où tout le monde sait bien que les apparitions sont le plus fréquentes. Ainsi, dès que les histoires commençaient, le cercle se rétrécissait peu à peu : on se serrait en écoutant; on faisait quelquefois semblant de rire, mais, dans la vérité, l'on mourait de peur; et souvent celui qui racontait, saisi d'un tremblement subit, sentait tout à coup sa voix s'altérer, se taisait, restait immobile, et n'osait tourner les yeux ni vers le fond de la grande salle, où l'on croyait entendre un bruit de ferrailles, ni du côté de la cheminée, d'où il semblait que quelque chose descendait.

Nous avions avec nous une jeune Italienne nommée Valérie d'Orsini, que sa mauvaise santé avait fait venir à Montpellier pour consulter nos médecins. Elle s'était liée, dans cette ville, avec la maîtresse du château, qui l'avait invitée à venir à la campagne pendant l'absence du comte d'Orsini son époux, qu'une affaire imprévue avait obligé de retourner à Florence. Cette jeune étrangère était fort aimable. Elle joignait à beaucoup d'esprit une douceur, une égalité, que rien n'altérait jamais. Sa conversation était vive, piquante, quoique sa figure, comme son caractère, n'annonçât que de la bonté. Ses grands yeux noirs étaient languissans, son regard inspirait la tendresse, et, sa beauté, sa grâce touchante, semblaient acquérir un charme de plus de la pâleur éternelle qui couvrait toujours son visage. Ses lèvres mêmes n'étaient pas exemptes de cette pâleur : lorsque Valérie parlait, on croyait voir s'animer une statue d'albâtre; lorsqu'elle ne parlait pas, elle n'attirait pas moins les regards, et l'on trouvait alors vraisemblable l'aventure de Pygmalion.

De toutes nos dames, c'était Valérie qui montrait le plus de courage pendant nos terribles récits. Elle n'en était point émue, elle écoutait en souriant; et, loin de douter d'aucun des faits que l'on rapportait, elle avait l'air seulement de les trouver extrêmement simples. L'histoire du conseiller de Toulouse à qui un homme assassiné et enterré depuis six mois apparut un soir pour lui révéler ses meurtriers; celle du malheureux époux de Lyon, qui, ayant tué sa femme dans un transport de jalousie, la voyait arriver, toutes les nuits, à onze heures, avec des pantoufles vertes, et se coucher auprès de lui; une foule d'autres anecdotes de ce genre, très authentiques à la vérité, mais cependant un peu extraordinaires, ne paraissaient à Valérie que des événemens communs. Nous en étions presque piqués; et nous lui témoignâmes un jour combien nous étions étonnés de ne la voir jamais étonnée. Voici ce qu'elle nous répondit :

Mes amis, je trouve fort juste que la plus petite histoire de revenans vous surprenne, puisque la moitié de vous n'en a peut-être jamais vu... Vous en avez donc vu, madame? interrompis-je aussitôt. Elle se mit à rire de pitié. J'ai mieux fait, ajouta-t-elle; je l'ai été, je le suis encore, et c'est un revenant qui vous parle.

A ces mots toute l'assemblée s'éloigne d'elle en jetant des cris, chacun fuit précipitamment; et nous nous pressions à la porte, lorsque Valérie, avec cette voix douce et tendre,

ILLUSTRATIONS DE MAURICE CHABAS



dont le charme était irrésistible, nous rappelle, nous fait asseoir ; et, tandis que, nous tenant tous par la main, nous la regardions avec effroi, et qu'à chaque instant en effet nous découvrions sur son visage quelque signe nouveau, quelque indice, peu remarqué jusque alors, qui tenait beaucoup de l'autre monde, Valérie reprit ainsi son discours :

Ce n'est pas ma faute, mes amis, si je suis morte il y a dix ans. Il n'est personne à qui cela ne puisse arriver : mais ce qui n'arrive pas aussi souvent, c'est que, depuis cette époque, je me suis trouvée infiniment plus heureuse ; j'ai joui d'une félicité que je n'avais jamais connue, et qui dure encore, grâce au ciel. Il est vrai que les chagrins que j'ai soufferts pendant ma vie ont bien payé le bonheur que je goûte depuis ma mort. Il est nécessaire de vous instruire de tout ce qui m'arriva jusqu'à ce fortuné moment ; vous verrez que mon trépas seul pouvait m'assurer un état tranquille dans le monde.

Je suis né à Florence de parens nobles et fort riches. Mon père et ma mère n'avaient que moi d'enfant. Je fus élevée dans leur maison, où ma bonne et tendre mère me dédommageait, par ses soins, par son amour, par ses caresses, des chagrins que me causait souvent la sévérité de mon père. Ce vieillard, respectable à beaucoup d'égards, était fier de sa haute naissance, des honneurs qu'il avait mérités au service de l'empereur, et se désolait chaque jour de n'avoir point de fils qui pût hériter de son nom ; son caractère s'en était aigri. Ma pauvre mère supportait son humeur avec une douceur, une vertu qui désarmaient quelquefois mon père ; mais la vanité reprit son empire ; il se croyait sans enfant parce qu'il était sans fils.

Le palais que nous occupions à Florence était voisin d'une maison habitée par un vieux gentilhomme peu riche, mais fort estimé : c'était le marquis d'Orsini. Veuf depuis longtemps, il consacrait sa vie à l'éducation d'Octave, son fils unique, dont l'âge était à peu près le mien. Mon père et le vieux Orsini avaient servi jadis ensemble ; ils s'estimaient, se voyaient souvent, et le jeune Octave était accoutumé dès l'enfance à venir familièrement dans notre maison, où ma mère surtout le comblait d'amitiés.

Je n'avais pas encore dix ans, qu'Octave était l'ami de mon cœur. Il était si doux, si beau, si aimable, que je le chérissais beaucoup plus qu'une sœur ne chérit son frère. Je lui confiais mes plaisirs, mes peines ; j'étais la confidente de tous ses secrets : et, comme si nous avions prévu les chagrins que devait bientôt nous causer notre penchant naturel, nous prenions soin de le cacher. Nous paraissions indifférens devant mon père et ma mère, nos jeux semblaient seuls nous occuper ; nous nous disputions même quelquefois ; mais, aussitôt que nous étions dans le jardin ou dans le petit bois qui le terminait, alors plus de querelle, plus de jeux. Octave ne me parlait que de sa tendresse, Octave serrait et baisait mes mains ; souvent il osait m'embrasser, en me jurant de n'avoir jamais d'autre épouse que Valérie : je lui faisais le même serment, et je recevais sans rougir ses innocentes caresses.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, aucun remords, aucune crainte, ne troublèrent nos tendres amours. Octave était dans sa seizième année. Je sentis alors que je l'aimais plus vivement que je ne l'avais encore aimé : mais une voix secrète m'avertit qu'il ne fallait plus aller dans le bois seule me promener avec Octave. Dès ce moment, j'évitai ces promenades, je retranchai de nos jeux la douce liberté qui en faisait le charme. Octave s'en plaignit bientôt : je voulus l'instruire de mes motifs ; et, dans ce dessein, je consentis, pour la dernière fois, à le suivre au bois solitaire. Mais, soit que mon père eût des soupçons, soit que le hasard l'eût guidé, mon père ne tarda pas à nous joindre dans une salle de verdure fort sombre, fort retirée, où j'étais assise sur un petit banc de gazon. Il n'y avait de place que pour moi : Octave, qui n'avait pu s'asseoir, s'était mis à mes genoux, me tenait les deux mains, me parlait vivement : et, comme il me parlait bas, dans la crainte d'être entendu, nos deux visages étaient près l'un de l'autre. Mon père nous surprit ainsi. Sa colère fut égale à notre effroi. Il m'ordonna d'une voix terrible, d'aller rejoindre ma mère. J'obéis aussitôt. Je l'entendis de loin gronder fortement Octave, lui défendre de revenir dans sa maison ; et je vis le pauvre infortuné sortir en pleurant de notre palais.



Je souffrais autant que lui ; je l'aimais aussi tendrement que j'en étais aimée. Cet amour, né dès mon enfance, ne pouvait plus finir qu'avec ma vie. Les reproches outrageans dont mon père m'accabla, les menaces qu'il me fit, la violence de

son emportement, augmentèrent ma passion. Je fus indignée de la cruauté dont on usait avec moi; les obstacles m'irritèrent; et, tandis que, les yeux baissés, gardant un triste silence, j'écoutais mon père en fureur, qui me jurait de m'immoler si je revoyais Octave, je prononçais tout bas le serment de n'être jamais à d'autre qu'à lui.



Le lendemain de cette triste aventure, comme j'étais auprès de ma mère, qui, sans chercher à m'excuser, tâchait d'apaiser son courroux, nous vîmes entrer le père d'Octave, le vieux marquis d'Orsini. Son air était noble et grave; ses cheveux blancs, son front vénérable, inspiraient la confiance et le respect. Mon père, en le voyant, m'ordonna de sortir. J'obéis : mais l'intérêt puissant que je devais avoir à leur entretien me fit rester à la porte, où j'entendis ces paroles que je n'ai jamais oubliées.

Seigneur, dit le père d'Octave, je viens ici chercher un pardon et demander une grâce. Mon fils m'a tout confié. Je l'ai blâmé de sa hardiesse : mais excusez mon cœur paternel d'avoir pitié de sa passion. Mon fils adore votre fille; il ose croire qu'il en est aimé. En vous opposant à leurs vœux vous ferez deux infortunés : vous le serez bientôt vous-même; car, à notre âge, mon vieux ami, la nature ne nous dédommage de tout ce que nous avons perdu que par les jouissances de nos enfans. Vous connaissez le nom d'Octave; il est sans tache, et peut dignement s'allier à votre nom : je vous réponds de ses vertus. Vos richesses seules rendent ce mariage inégal : mais conservez vos richesses. Vous pouvez encore espérer d'avoir un jour un héritier. Je le demande pour vous au ciel; ma joie en serait égale à la votre. Ne donnez à Valérie que ce que mon fils recevra de moi : ce bien leur suffira pour être heureux. Demeurez maître du reste, pour le garder à votre fils, si vous devez en avoir un, ou pour ne le donner au mien qu'autant qu'il aura mérité votre estime et votre tendresse.

Je m'étonne, répondit mon père d'un ton froidement dédaigneux, qu'un homme aussi sage que vous ait pu former un pareil projet. Quand bien même votre fils, par ses prétendues vertus, serait déjà parvenu aux emplois les plus élevés, vous regarderiez sans doute comme une extrême faveur qu'il obtînt la main de ma fille; et quand il n'a pour lui qu'une jeunesse oisive, une présomption obscure, et l'avantage de m'avoir offensé, vous pensez que cet hymenée doit être approuvé par moi!

Je pense, interrompt le vieillard, que vous êtes sensible et bon; que vous aimez votre fille; que l'orgueil ne peut l'emporter, dans le cœur d'un père, sur le plus sacré, le plus doux des devoirs. Je pense encore que le fils de votre ami ne vous offense point en aimant Valérie; et si, pour vous trouver offensé, vous voulez oublier qu'il est le fils de votre ami, j'aurai soin de vous rappeler que son père est au moins votre égal.

A ce mot, ma mère, tremblante, se hâta de rompre l'entretien. Elle parla d'une voix si haute, que le vieux Orsini ne put entendre la réponse de mon père. Il sortit un instant après; et, dès ce moment, la haine la plus violente remplaça trente ans d'amitié.

Jugez de ma douleur! plus d'espérance de revoir Octave; plus de moyens de lui donner de mes nouvelles ou d'être instruite de son sort. Mon père m'entoura de surveillans; il défendit de me laisser sortir, même pour aller à la messe. Il ne m'adressa plus la parole; je ne le voyais qu'aux heures des repas, et jamais il ne tournait les yeux sur moi. J'étais dans sa maison comme une étrangère à qui l'on veut faire sentir qu'elle est au moins indifférente. Ma santé s'altéra bientôt. J'aurais succombé dès-lors, sans les tendres soins, sans la douce pitié que me témoignait ma mère : elle ne me quittait pas un moment; elle soutenait mon courage abattu, me laissait entrevoir qu'il était possible que mon père enfin s'apaisât. Elle n'osait me parler d'Octave : mais tout ce qu'elle me disait avait quelque rapport à lui, toutes les consolations qu'elle m'offrait me présentaient mon amant; et, sans jamais prononcer son nom, elle m'entretenait de lui sans cesse.

Le temps s'écoulait sans que mes tourmens fussent adoucis, lorsqu'un soir, après souper, je profitai de l'absence de mon père pour aller seule m'affliger dans cette salle de verdure où commencèrent mes malheurs. Je voulus m'asseoir sur ce même gazon où je m'étais assise auprès d'Octave; je l'arrosai de mes pleurs, je me rappelai ce qu'il m'avait dit, je renouvelai nos anciens sermens : tout à coup un homme s'avance, et vient tomber à mes pieds. Effrayée, je voulus fuir; la voix d'Octave m'arrêta.



Écoutez-moi, me dit-il, je n'ai qu'un instant, et c'est le dernier. Je pars cette nuit de Florence; mon père



vient d'obtenir pour moi une compagnie de cavalerie dans les troupes de l'empereur. La guerre est déclarée avec la Prusse. Je vais rejoindre l'armée; je vais périr ou vous mériter. J'ai l'espoir, j'ai la certitude de me distinguer tellement dans ma première campagne, que l'empereur désirera de me connaître ; et, si je parviens à ses pieds, je lui ferai l'aveu de notre amour. Joseph est jeune, il est sûrement sensible ; il aura pitié de mes maux ; il daignera s'intéresser pour moi auprès du grand duc son frère. Votre père ne pourra résister à la prière du grand duc ; et votre main deviendra le prix de ma constance et de mes exploits. Je ne vous demande qu'un an, Valérie ; promettez-moi, jurez-moi de résister pendant un an aux volontés de votre père ; à cette époque, je serai mort ou digne d'être votre époux.

Je l'écoutais en respirant à peine ; mon cœur palpitait d'amour, d'espérance, de frayeur. Je lui jurai d'être fidèle toute ma vie, de mourir plutôt mille fois que d'accepter un autre époux. Nous convînmes de nous écrire par le moyen d'un de mes domestiques, gagné déjà par Octave, et qui venait de lui ouvrir le jardin. Un léger bruit que nous entendîmes nous força de nous séparer ; j'arrachai ma main de la main d'Octave, et je retournai précipitamment dans ma chambre, où je passai la nuit à verser des pleurs.

Pendant les dix premiers mois qui suivirent le départ d'Octave, rien ne changea pour moi dans notre maison. Mon père me traita toujours avec la même dureté, ma mère avec la même tendresse. Le domestique gagné par mon amant me remettait exactement ses lettres. Elles m'annonçaient chaque jour de nouveaux succès. Le général Laudhon avait pris Octave dans une grande amitié ; il l'avait fait son aide-de-camp, il lui promettait de l'avancer aux premiers grades. Mais la guerre traînait en longueur ; elle offrait bien peu d'occasion de faire briller le courage. Les grands talens du vieux Frédéric et du prince Henri son frère déconcertaient les projets de l'habile général Laudhon. Point de batailles, point de surprises : les deux héros prussiens prévoyaient tout ; leur génie commandait au sort, enchaînait les événemens ; et, pour la première fois peut-être, la valeur personnelle et le hasard n'étaient pour rien dans la guerre.

Au bout de dix mois, je cessai tout à coup de recevoir des nouvelles d'Octave. Tremblant pour ses jours, non pour sa constance, j'écrivais lettre sur lettre ; je comptais les heures des courriers. Le domestique notre confident allait sans cesse à la poste, et revenait toujours me dire que rien n'était arrivé. Désolée de ce long silence, je l'envoyai chez le vieux Orsini s'informer adroitement si l'on n'avait point de nouvelles d'Octave. La réponse qui me fut faite calma mes inquiétudes sans diminuer mes chagrins. Octave, disait-on, avait écrit la veille qu'il se portait bien, qu'il était colonel, et qu'il passait l'hiver à Vienne auprès du général Laudhon.

J'eus l'injustice d'accuser mon amant ; j'osai croire qu'il m'avait oubliée. Dès-lors je cessai de lui écrire ; je fis de vains efforts pour le bannir de mon cœur. Hélas ! je n'en devins que plus à plaindre : son image me poursuivait ; je le voyais à chaque instant comme je l'avais vu la nuit de nos adieux. J'avais beau me promettre, m'imposer la loi d'éloigner ce doux souvenir, il revenait toujours m'assiéger, et j'étais sans cesse occupée de ne plus penser à Octave.

Dans ce même instant il arriva d'Allemagne un certain cousin de mon père, qui vint s'établir dans notre maison. C'était un grand homme sec, noir, de quarante-cinq à cinquante ans, d'une figure fausse et triste, d'un caractère froid et sombre. Il ne parlait que de sa noblesse ; il avait employé sa vie entière, et le peu d'intelligence qu'il avait reçue du ciel, à relire, à étudier, à bien apprendre par cœur toutes les généalogies de l'Europe ; il savait parfaitement l'année, le mois, le jour de tous les contrats de mariage, de toutes les preuves capitulaires qui s'étaient faites en Allemagne depuis la destruction de l'empire romain ; il connaissait toutes les branches des familles des électeurs, des palatins de Pologne et de Hongrie, et, depuis quelques années, pour remplir ses très long loisirs, il s'occupait de mettre en ordre les titres de la maison ottomane, en recherchant tous les rejetons qu'elle avait produits jusqu'à la soixante-quatrième génération ; ce qui ne laissait pas, disait-il, de lui donner un peu de travail, à cause du nombre prodigieux de sultanes entrées dans cette famille, trop peu délicate sur les mésalliances.

Ce cousin, qui s'appelait le comte Héraldi, dès le premier soir de son arrivée, après avoir, pendant le souper, beaucoup questionné mon père sur tous les bons gentilshommes de Toscane, lui demanda d'une manière indifférente où demeurait à Florence un certain marquis d'Orsini. Mon père, avec un ton d'humeur, lui répondit qu'il n'en savait rien. Il faut pourtant que je le sache, reprit aussitôt Héraldi ; car, en passant à Vienne il y a trois semaines, j'ai dîné chez le général Laudhon le jour du mariage de sa nièce avec le fils de ce marquis d'Orsini. Ce jeune homme, que j'ai trouvé fort aimable, instruit que je venais ici, m'a remis une lettre pour son père, m'a fait promettre de l'aller voir, de lui rendre compte en détail des fêtes de ce mariage et du bonheur dont j'ai vu jouir les nouveaux époux.



J'écoutais ces paroles plus morte que vive. Mon père fronçait le sourcil sans répondre ; ma mère tremblante me regardait ; et le cruel Héraldi continuait à

raconter que la jeune personne s'était éprise d'amour pour Orsini, que l'empereur avait daigné s'intéresser à cet hymen, qu'un régiment avait été la dot de la nièce du général. Tout s'accordait avec ce que l'on m'avait déjà dit : je ne doutai plus de l'infidélité d'Octave ; et, sûre de mon malheur, malgré mes efforts pour dissimuler mon trouble, les forces m'abandonnèrent, je tombai sans sentiment entre les bras de ma mère. On m'emporta. Je revins à moi ; je me trouvai dans mon lit, environnée de mes femmes, soutenue par ma bonne mère, qui m'embrassait en pleurant.

L'état horrible où je me trouvai me donna bientôt une fièvre ardente. Elle fut longue et douloureuse. Mes jours furent en danger. Ma mère ne me quittait point. Mon père lui-même, pendant six semaines que dura ma maladie, me prodigua les plus tendres soins ; il me veillait, il m'appelait sa fille, il semblait m'avoir rendu son cœur. Jamais sa sévérité n'avait pu aliéner le mien : je fus si sensible à ce retour de mon père, que, dans un moment où, me prenant la main et fixant sur moi des yeux pleins de larmes, il me demanda d'un air pénétré comment se trouvait sa chère Valérie, je ne fus pas maîtresse de mon transport ; et, jetant mes bras autour de son cou, j'attachai mon visage au sien ; je le mouillai de mes pleurs ; en lui disant : Oui, mon père, oui, je suis votre Valérie, je suis votre enfant soumis ; et désormais le seul sentiment, l'unique désir de mon cœur sera de vous obéir.

Ce mot décida de ma vie. Je m'apercevais bien, depuis quelque temps, que mon père me destinait à mon cousin Héraldi. Ce parent portait notre nom de famille ; et ce nom décidait mon père. C'était pour lui un si grand bonheur de voir renaître sa maison, de pouvoir laisser tous ses liens au descendant de ses aïeux ! Il me parla de ce projet sans me rien prescrire, sans rien exiger ; mais il me dit qu'il mourrait de douleur si je n'avais pitié de sa faiblesse. Octave était marié, Octave était infidèle : j'étais indignée contre Octave ; il me semblait qu'il me serait doux de pouvoir aimer un autre que lui : je consentis, je donnai ma parole. Comment ne l'aurais-je pas donnée ! Comment ne pas obéir à mon père ? Il n'ordonnait pas, il priait.

Les apprêts de mon mariage se firent avec une célérité dont je n'osais me plaindre, mais qui m'effrayait. Ma mère ne me disait rien, soupirait, et cachait ses larmes ; mon père redoublait de tendresse pour moi ; Héraldi me comblait de présens, et m'épargnait les tristes assurances d'un amour que je n'aurais pu encore écouter. Les dispenses arrivèrent de Rome ; le contrat fut signé. L'on me para, l'on me couvrit de diamans, et je fus menée à l'autel.



Je prononçai le terrible serment sans une émotion trop vive, indifférente presque à mon sort, n'attachant qu'une faible importance à une destinée qui ne pouvait pas être heureuse, et qu'il m'était à peu près égal de supporter avec plus ou moins de tourmens. Après la messe, je sortis du chœur, suivie de ma famille, tenant la main d'Héraldi, qui ne se possédait pas de joie, lorsqu'à la porte de l'église, comme je m'avançais pour prendre de l'eau bénite, je lève les yeux, et je vois, appuyé contre le bénitier,



un jeune homme pâle, défait, ses habits, ses cheveux en désordre, les yeux éteints, égarés, qui, me regardant fixement, s'approche, et me dit d'une voix basse, entrecoupée : J'ai voulu vous voir, Valérie, consommer votre crime horrible ; je l'ai vu, je suis content, car je suis sûr de mourir.

Il s'enfuit en disant ces mots. J'étais tombée sans connaissance. J'ignore ce que je devins, si mon père reconnut Octave ; je ne sais plus rien depuis cet instant. Relevant à peine d'une maladie longue, je retombai dans des accidens plus graves, plus dangereux que les premiers. Le délire ne me quitta plus. Le mal fit des progrès rapides ; et tout ce que j'ai su depuis par ma mère, c'est qu'après un transport de soixante heures, mêlé d'affreux redoublements, j'éprouvai tout à coup une extrême faiblesse, et j'expirai dans ses bras.

Ma mère pensa me suivre ; mon père fut au désespoir ; Héraldi pleurait ma fortune : mais ce malheur était sans remède. On m'ensevelit ; je fus portée, avec une grande pompe funèbre, au caveau de ma famille, creusé dans une chapelle de la cathédrale. Là, mon cercueil fut placé sur de grandes barres de fer : la pierre du caveau fut remise, et l'on me laissa dans ce séjour de la mort.

Ce qui se passa depuis vous serait mieux raconté par Octave que par moi. Il m'a fait souvent ce récit ; il m'a répété bien des fois qu'après m'avoir parlé au bénitier, son dessein était d'aller se cacher dans quelque désert de l'Apennin pour y finir sa déplorable vie : mais l'état où il m'avait vue, la nouvelle de ma maladie, qui se répandit bientôt, le retint à Florence. Vous imaginez aisément la douleur dont il fut accablé, lorsqu'on l'instruisit de ma mort. Égaré par son désespoir, se regardant comme mon meurtrier, il forma le projet insensé de descendre dans ma tombe, et de se tuer sur mon cercueil. Le soir même de mon enterrement il va trouver le sacristain de la cathédrale, le séduit à force d'or ; et tous deux, vers minuit, munis d'une lanterne sourde, vont à l'église, s'y enferment, lèvent la pierre du caveau, descendent ensemble les degrés. Dès qu'Octave aperçut ma bière, il s'élance en poussant des sanglots, arrache les planches, écarte le voile qui me couvrait, et, collant sa bouche sur mes lèvres pâles, il espère n'avoir pas besoin de son épée pour terminer

une vie que sa douleur seule va lui ravir.

O miracle de l'amour! miracle que ne croiront point les malheureux qui n'ont pas aimé! L'âme de mon amant rappela la mienne : ma bouche, pressée si fortement, si tendrement par sa bouche, laissa échapper un soupir. Octave le sentit; Octave, hors de lui-même, jette un cri, me prend dans ses bras, m'arrache du cercueil, m'enlève, me serre, m'échauffe contre son cœur; le mien alors reprit la vie. Je fis un léger mouvement. Octave, ivre de joie, m'emporte, remonte les degrés avec son fardeau, gagne la porte de l'église, qu'il se fit ouvrir par le sacristain; et, sans s'arrêter un moment, il vole à la maison de son père, où je suis mise dans un lit, où l'on me prodigue tous les secours.

Je rouvris les yeux enfin : mes premiers regards rencontrèrent Octave et son père, accompagnés d'un médecin qui déjà répondait de mes jours. Je ne puis vous peindre ce que j'éprouvais : il me semblait sortir d'un long rêve; je ne me sentais pas vivre : mais je reconnaisais Octave; je ne pouvais pas lui parler, mais j'avais du plaisir à le voir : je ne pensais point, je me trouvais bien, et je n'étais pourtant pas sûre que j'existasse. Trois jours et trois nuits suffirent à peine pour me rendre mes facultés. Au bout de ce temps, le sommeil que je goûtai sans m'en apercevoir, la nourriture que je pris à mon insu, me firent trouver peu à peu mes sens. La mémoire me revint; je me rappelai ma mère, mon mariage, le bénitier où j'avais vu mon amant. Mes idées s'arrêtaient là : mais j'entendais ce que l'on disait, je comprenais que j'étais chez Octave, je voyais que c'était lui qui me serrait tendrement la main; et mon amour, dont le sentiment ne m'avait jamais quittée, me retraçait à chaque instant un souvenir qui s'était effacé.



Bientôt je me vis en état d'écouter et d'entendre Octave, d'apprendre de sa bouche même tout ce qui m'était arrivé. L'idée de son inconstance, de son mariage en Allemagne, s'offrit alors à mes faibles esprits. Aussitôt que je pus prononcer quelques paroles avec suite, je lui parlai de son hymen avec la nièce du général Laudhon. Octave me crut en délire. Le général Laudhon n'avait pas de nièce; Octave arrivait de l'armée; il n'était point colonel, n'avait point passé par Vienne; mais profitant d'un congé qu'il n'avait obtenu qu'à force de prières, inquiet de voir que depuis deux mois je ne lui répondais plus, il était venu, courant nuit et jour, portant une lettre de Laudhon qui le recommandait aux bontés du grand duc. Il descendait de cheval lorsque j'allais à l'église; il m'avait suivie à l'autel; et, dans son trouble, dans sa fureur, il avait voulu du moins me reprocher mon parjure.

Je compris alors qu'Héraldi, peut-être de concert avec mon père, avait ourdi cette horrible trame, et que, trahie par le domestique à qui je m'étais confiée, on avait intercepté les lettres de mon amant. Cette découverte m'inspira pour le perfide Héraldi une aversion, un mépris, une horreur insurmontables; nul crime n'égalait à mes yeux les affreux moyens qu'il avait employés : et j'étais la femme de ce monstre! j'étais condamnée à vivre son épouse, à lui consacrer mes jours! Cette désolante idée me replongeait dans le désespoir; je regrettais mon tombeau, je désirais d'y redescendre.

Rassurez-vous, ma chère fille, me dit le vieux Orsini. Je viens de chez le grand duc : j'ai voulu lui porter moi-même la lettre du brave Laudhon; j'ai voulu l'instruire encore de tout ce qui s'est passé. Ce généreux prince a daigné m'entendre : il vous prend sous sa protection. Il vient d'écrire au Saint-Père pour faire casser votre indigne mariage.

Je ne doute point qu'il ne soit dissous. Vous êtes morte pour Héraldi, vous ne vivrez que pour Octave; et la religion, la justice, sauront vous défendre contre vos tyrans. Je n'ai qu'une grâce à vous demander : c'est que personne ne puisse vous voir, ne puisse être instruit de notre secret avant le retour du courrier de Rome. Votre repos, votre bonheur, tiennent à cette précaution.

Ces paroles me rendirent l'espoir. Je promis à ce bon vieillard, que je n'appelai plus que mon père, je lui jurai de suivre ses conseils, de ne pas quitter un moment sa maison. Hélas! où pouvais-je être mieux? Octave était avec moi, Octave me parlait sans cesse de son amour et de notre hymen. Ma santé se rétablissait; j'étais heureuse, je devais l'être davantage; il n'en fallait pas tant pour me guérir. Bientôt je ne me sentis plus aucun mal, je me trouvai telle que j'étais dans les beaux jours de ma jeunesse; et je ne conservai de mes souffrances passées que cette pâleur que vous me voyez, reste effrayant de la tombe que rien n'a pu faire disparaître.

Enfin nous touchions au moment de l'arrivée du courrier de Rome, lorsqu'un événement extraordinaire pensa renverser tous nos projets.

C'était le temps de la semaine sainte. Ma pieuse mère m'avait élevée dans des principes religieux que, grâce au ciel, j'ai toujours conservés. Je gémissais en secret de ne pouvoir aller à l'église dans ces jours sacrés où la pénitence apaise la justice d'un Dieu clément. Je n'osais parler à Octave du besoin qu'éprouvait mon cœur de remercier dans son temple ce Dieu qui m'avait sauvée; mais je résolus, malgré tous les

périls, de remplir un devoir si saint. Je profitai du seul moment où, par hasard, je me trouvai seule; je m'enveloppai d'une mante noire sous laquelle mon visage ne pouvait être aperçu : je sortis de la maison, le jeudi saint, à neuf heures du soir, et m'acheminai vers la cathédrale pour adorer le Christ dans sa tombe. L'église était pleine de peuple qui, dans un profond silence, les mains jointes, les yeux baissés, faisait ses prières devant l'autel où l'on avait déposé l'hostie. Cet autel seul était éclairé par un nombre prodigieux de flambeaux; le reste de l'édifice était sombre. Je restai cachée derrière un pilier; j'adressai mes vœux au Sauveur du monde; je lui demandai de veiller sur celle qui n'avait d'espoir que dans sa miséricorde et dans sa puissance.

En me relevant pour sortir, je me sentis un désir violent de voir cette chapelle où on m'avait enterrée. Elle n'était pas loin; j'y dirigeai mes pas. Quel spectacle s'offrit à ma vue! Je vis, je reconnus, à la sombre lueur qui venait jusqu'à la chapelle, mon père et ma mère à genoux sur ma tombe, et mon époux Héraldi, habillé de deuil, avec des pleureuses, debout auprès de mon père, qui paraissait enseveli dans une profonde méditation. Ma mère, plus près de la grille qui séparait la chapelle du bas-côté, priait en versant des larmes. J'eus peine à retenir mes cris : je m'élançai vers elle involontairement, et ne m'arrêtai qu'à la grille. Ma mère ne m'entendit pas; elle était trop occupée. Je la regardai longtemps en pleurant, quand tout à coup je la vis s'incliner, porter auprès de moi sa main à la grille afin de s'y soutenir, se baisser jusqu'à terre en prononçant le nom de Valérie, et poser doucement ses lèvres sur le marbre de ma sépulture. Je ne fus plus maîtresse de mon transport; j'attachai mes lèvres sur cette main, et mes sanglots éclatèrent.

Dans ce mouvement, le voile qui couvrait ma tête se dérangea; je ne m'en aperçus point. Ma mère surprise se lève, regarde, reconnaît sa fille, jette des cris en m'appelant, en me tendant ses bras à travers les barreaux. Mon père et son gendre effrayés me reconnaissent aussi. Mon père demeure immobile : Héraldi s'avance, ouvre la grille; je veux fuir, la foule m'arrête. Héraldi s'approche de moi; il étend déjà la main pour me saisir par mes habits. J'étais perdue, si, dans ce moment, l'amour ne m'avait inspirée : Arrête, lui dis-je d'une voix que je m'efforçai de rendre terrible; respecte du moins, après son trépas, celle que tu trompas pendant sa vie. Toi seul a causé ma mort. Laisse-moi, pleure ton crime, et fléchis le courroux du ciel.

Après avoir dit ces mots, qu'Héraldi, glacé de terreur, écouta sans oser faire un mouvement, j'enveloppai ma tête dans mon voile, et je marchai d'un pas tranquille vers la porte de l'église : le peuple s'ouvrait devant moi. Je sors, je m'échappe à la hâte, et je regagne enfin la maison d'Octave, sans que personne eût osé me suivre.



Le lendemain, dans Florence, on ne parla que du revenant qu'on avait vu dans la cathédrale. On ne pouvait en douter; mille témoins m'avaient reconnue. Plusieurs ajoutaient qu'ayant repoussé de la main mon époux qui me poursuivait, mes cinq doigts avaient laissé sur ses habits cinq marques brûlantes de feu. D'autres assuraient avoir entendu qu'Héraldi m'avait fait mourir, et que je revenais demander justice; tous l'accusaient à haute voix d'être le meurtrier de sa femme. Le peuple murmurait contre Héraldi; on le suivit en l'insultant, on lui jeta même des pierres; ses jours n'étaient plus en sûreté.



Heureusement le courrier revint, apportant le bref du Saint Père, qui cassait et annulait mon mariage, comme contracté par une fraude. Dès que le grand duc l'eût en son pouvoir, il envoya chercher le vieux Orsini, convint avec lui des mesures qu'il fallait prendre; et, le lendemain au matin, je me rendis au palais avec Octave et son père. Le prince nous combla de bontés, daigna s'entretenir avec nous de nos intérêts les plus chers, et, lorsqu'on vint lui annoncer que mon père et ma mère, avec Héraldi, venaient se rendre à ses ordres, il nous fit passer dans un cabinet, d'où j'entendis ces paroles qu'il adressait à mon père :

On s'est servi d'étranges moyens, monsieur, pour marier votre fille avec un homme qu'elle ne pouvait aimer. Votre repentir l'a vengée; et les larmes que je vois dans vos yeux m'ôtent le courage de vous faire des reproches. La mort a brisé ces funestes nœuds; et si, par un miracle que le peuple croit, votre fille revoyait la lumière, cet hymen n'en serait pas moins nul. Voici le bref de sa Sainteté qui le déclare tel; je vais le rendre public. Choisissez donc, comte Héraldi, ou de soutenir contre moi un procès si peu honorable, ou de signer dans mes mains une renonciation à vos chimériques droits, et de partir sur-le-champ pour Vienne. Mes bienfaits vous y suivront, et vous rendrez le calme à ma capitale, où votre présence excite du trouble.

Héraldi ne tarda pas à répondre; il fit sa renonciation dans les termes dictés par le grand duc. Ensuite, prenant congé de son altesse impériale, il sortit au moment même de Florence, en promettant de n'y plus revenir. Cette affaire fut bientôt terminée.

Ce n'est pas tout, dit alors le grand duc en s'adressant à mon père; votre fille vit encore... Un cri de ma mère l'interrompit. Vous la reverrez, continua-t-il : mais votre fille ne peut vivre heureuse qu'en devenant l'épouse du jeune Orsini. C'est lui qui l'arracha du tombeau, c'est dans sa maison qu'elle habite; la reconnaissance, l'amour paternel, la gloire de Valerie, tout vous impose la loi de consentir à cet hymen. Si ma prière n'affaiblit point des réclamations si puissantes, je vous demande Valérie pour Octave : il en est digne, il a su mériter l'estime et l'amitié de Laudhon. Approuvez cet heureux mariage, je vous promets un régiment pour votre gendre, et j'obtiendrai pour vous-même le cordon de Marie Thérèse.

Mon père ne répondit qu'en s'inclinant. Il consentit, sans hésiter, à ce que desirait le prince; et ma mère, baignée de pleurs, demandait avec des sanglots à revoir sa fille chérie. Je n'eus pas la force d'attendre plus longtemps; j'ouvris avec bruit la porte, je me précipitai dans les bras de ma mère, qui pensa mourir de sa joie. Celle de mon père fut vive : il me pressa contre son cœur, me demanda pardon de ses fautes, et combla de caresses le jeune Octave, ainsi que le vieux Orsini.

Nous tombâmes tous aux pieds du grand duc; nous ne trouvions pas de paroles qui rendissent notre reconnaissance. Mon hymen ne tarda pas à s'accomplir. La noce se fit dans le palais du prince. Depuis ce moment, sans cesse occupée de plaire à l'époux que j'adore, au vénérable Orsini qui me chérit comme sa fille, à mon père qui m'a rendu sa tendresse, à ma digne mère qui ne me l'ôta jamais, je coule des jours paisibles, embellis par l'amitié, par la reconnaissance, par l'amour; et je remercie le ciel d'être morte pendant quelque temps pour vivre toujours heureuse.

FLORIAN





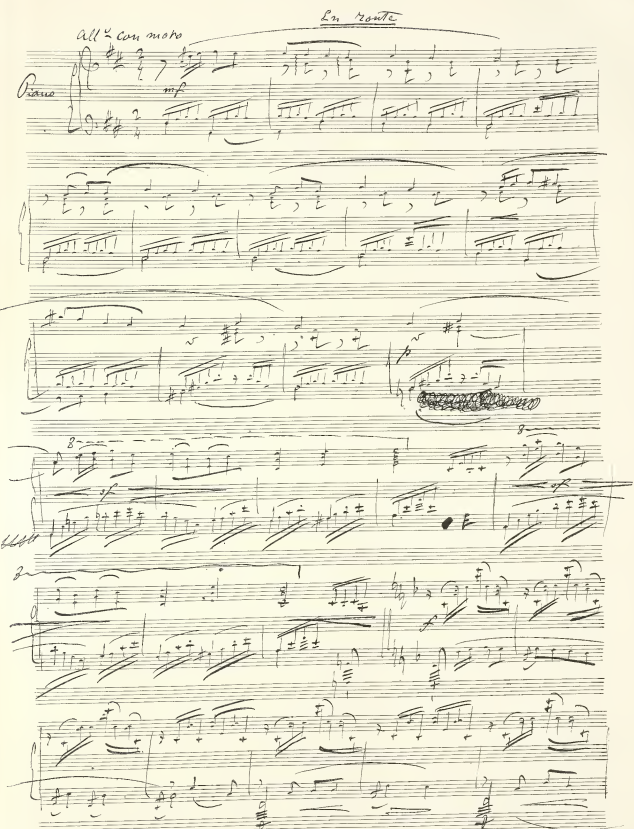
Laies surveillant les ébats de leurs marcassins

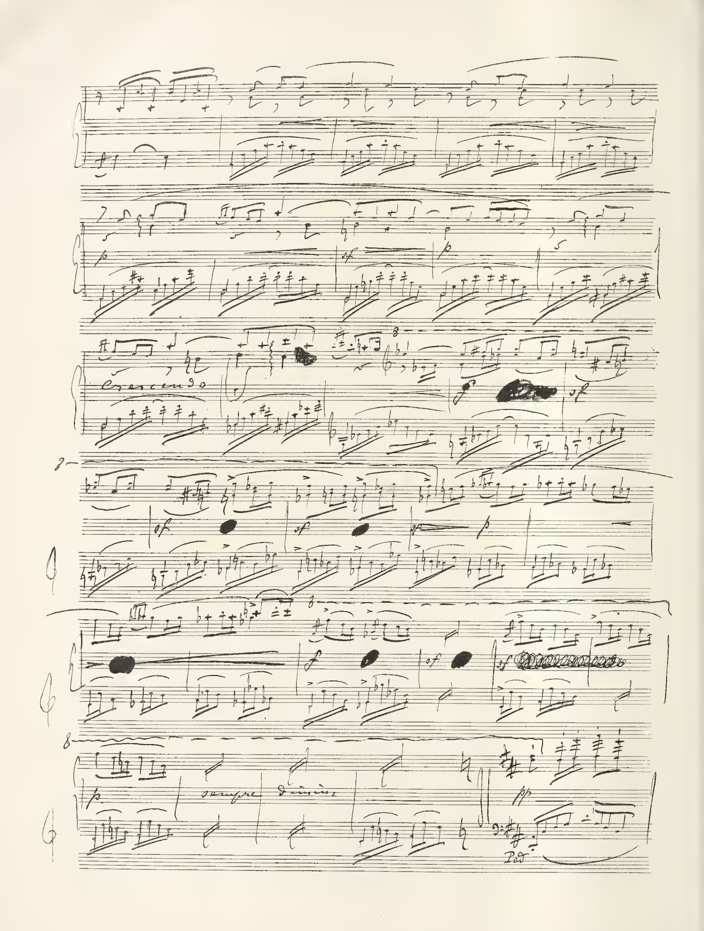
Tableau de M. J.-F. Rotig

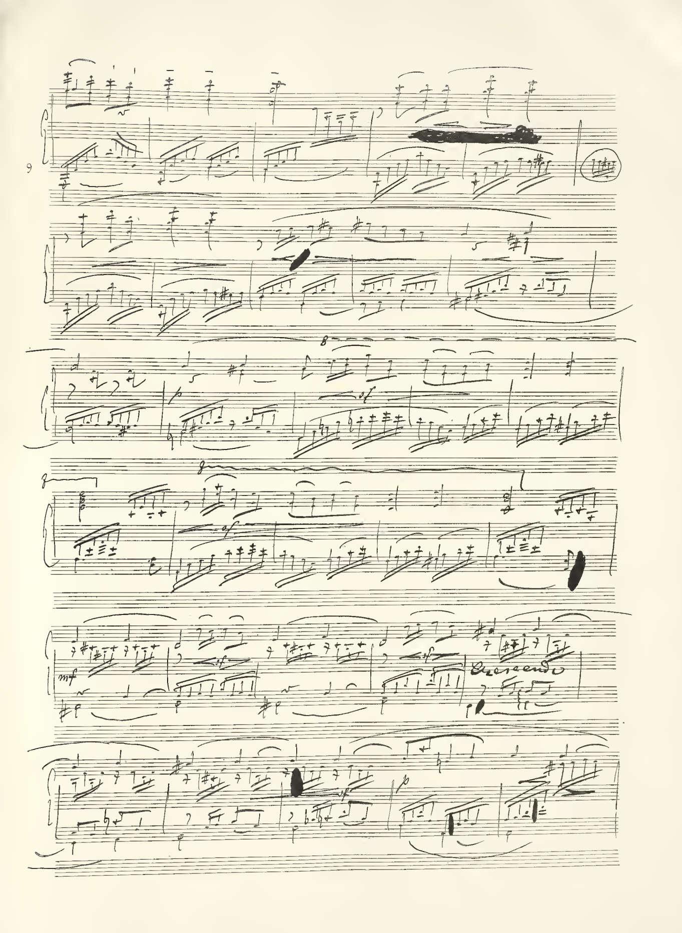


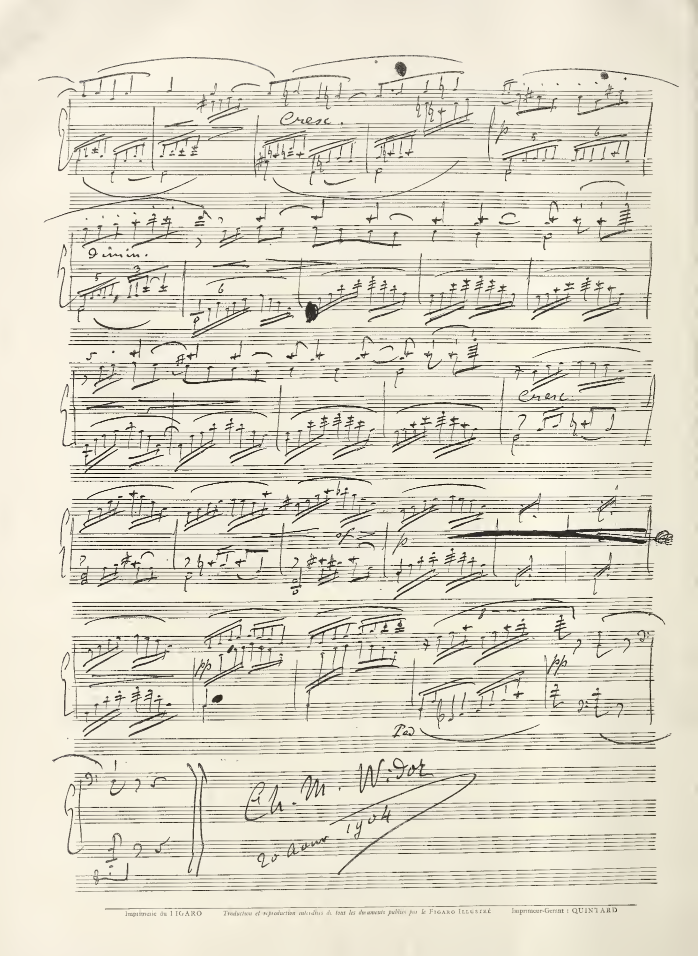
En Route

Autographe musical inédit de M. Widor




Crescendo
sempre
Ped


mf
Crescendo



Imprimerie du FIGARO   Traduction et reproduction interdites de tous les documents publiés par le FIGARO ILLUSTRÉ   Imprimeur-Gerant : QUINTARD

ÉLÉGANCE ET BEAUTÉ

Que les femmes sont donc séduisantes sous les fourrures qui mettent un cadre soyeux et doux à leur beauté, font valoir la finesse du profil, la fraîcheur du teint et l'éclat des yeux!

Comme on s'explique qu'elles en veuillent toutes, jeunes et vieilles, riches et pauvres, sans même s'inquiéter si la fourrure est vraie, si leur zibeline n'est pas du rat et leur chinchilla du lapin, pourvu qu'elles se sentent entourées de la chaude caresse du pelage à la mode.

Tout se porte et tout donne du chic aux costumes les plus simples comme aux toilettes des grands faiseurs : étole, boa, revers, grand col ou modeste dépassant ont le même succès puisqu'ils satisfont tous les désirs suivant ce que permet le budget de chacune de nous.

Dame! parmi ces fourrures aux noms pompeux il en est qui n'arrivent pas du Canada, beaucoup dont la carrière a commencé où elle finit, c'est-à-dire sur les bords de la Seine. Mais, bah! qu'importe, puisque la teinture opère des merveilles.

* * *

Elle en opère de bien des façons, car les cheveux blancs reprennent les teintes les plus jeunes, les plus vraies par l'application de certains produits complètement inoffensifs et ne s'affirmant que par d'excellents résultats. C'est nommer les teintures Chabrier, à base de Henné, que n'ignore aucune femme désireuse de conserver longtemps sa beauté en gardant sa chevelure aussi vivante qu'à vingt ans. A ces teintures spéciales M. H. Chabrier, 48, Passage Jouffroy, joint une série de crèmes et poudres pour le visage dont on ne saurait trop faire l'éloge.

CHRYSANTHÈME

Baronne de R... — Un des meilleurs parfums en vogue est Royal-Legrand qui joint une grande persistance à une exquise finesse. Demandez-le parfumerie Oriza, 11, Place de la Madeleine, il existe en savon, poudre de riz, eau de toilette, extrait pour le mouchoir, etc.

LE SPORT

Le martyrologe des sports compte une victime de plus.

Durant les courses de canots automobiles organisées le mois dernier devant Maisons-Laffite, un bateau concurrent, le *Mercédès I. A. F.*, a sombré entraînant son mécanicien.

La cause : le remous violent provoqué par deux canots automobiles entre lesquels le Mercédès I. A. F. était engagé.

De cet accident, il est permis de tirer un enseignement.

Les constructeurs devront, à l'avenir, se soucier à un titre égal de la vitesse à imprimer à leurs embarcations et de l'absolue stabilité de ces dernières.

Le premier devoir d'un bateau est de pouvoir tenir l'eau.

A l'A. C. F. de rappeler cette vérité, à la prochaine occasion, aux concurrents des épreuves qu'il patronne ou organise.

* * *

Du sport sur l'eau au sport aérien, la transition est toute indiquée.

Justement, par delà l'Atlantique, à Saint-Louis où se tient une Exposition universelle, l'attention est attirée par les préparatifs d'un concours de ballons dirigeables.

En l'absence de Santos Dumont, le brillant aéronaute franco-brésilien, l'industrie française sera dignement représentée.

On dit, en effet, merveille du ballon le *Prosper-Lambert*, dû à M. François, un ingénieur distingué.

De l'avis unanime des concurrents, le *Prosper-Lambert* est le seul susceptible d'enlever le prix de 500.000 francs attribué à cette épreuve d'un genre très élevé.

* * *

L'aviation compte un progrès de plus.

Toujours à Saint-Louis, M. Chanute inventeur d'un aéroplane, a fait faire des expériences de vol plané qui ont été assez concluantes.

Il faut souhaiter que ces premiers succès soient suivis de beaucoup d'autres.

Qui sait? Les petits-enfants de nos petits-enfants n'auront peut-être rien à envier aux aigles. En attendant, c'est ça qui nous fait de belles ailes!

* * *

Veux-t-on avoir une idée des merveilles qui seront exposées au prochain salon de l'Automobile, avant l'ouverture de cette brillante kermesse? Il suffit de se rendre 4, rue de Chartres, à Neuilly-sur-Seine, où, dans le magnifique hall de la Maison Mme Oulleman-Chalandre, qui a passé de gros marchés avec les marques hors pair Panhard-Levassor, C. G. V. et Renault, on pourra voir les tous derniers modèles pour 1905. A ce propos, nos félicitations à M. Gaétan de Knyff, le distingué sportsman, qui devient le co-directeur de cette maison.

* * *

Memento. — Bostock « le roi des fauves », vient de rouvrir les portes de l'hippodrome, et la foule, lui continuant son succès de l'an dernier, est accourue pour applaudir les attractions sensationnelles qu'il offre au public parisien. Bostock n'a reculé devant aucun sacrifice pour avoir des numéros extraordinaires, il reste le roi inconteste et incontestable des exhibitions miraculeuses.

VÉRITABLES OCCASIONS POUR DAMES ET JEUNES FILLES

A la demande d'un très grand nombre de dames qui n'ont pu se procurer à temps le nouveau Corset droit « Lune », offert comme prime par la maison A. Claverie de Paris, nous avons obtenu de son aimable directeur qu'il continuât à accorder ce prix de faveur, pendant tout le mois de novembre, aux lecteurs du *Figaro Illustré* qui pourront ainsi bénéficier du prix exceptionnel de 25 fr. 95, franco de port et d'emballage, au lieu de 40 fr., prix réel marqué sur le catalogue de la Maison.

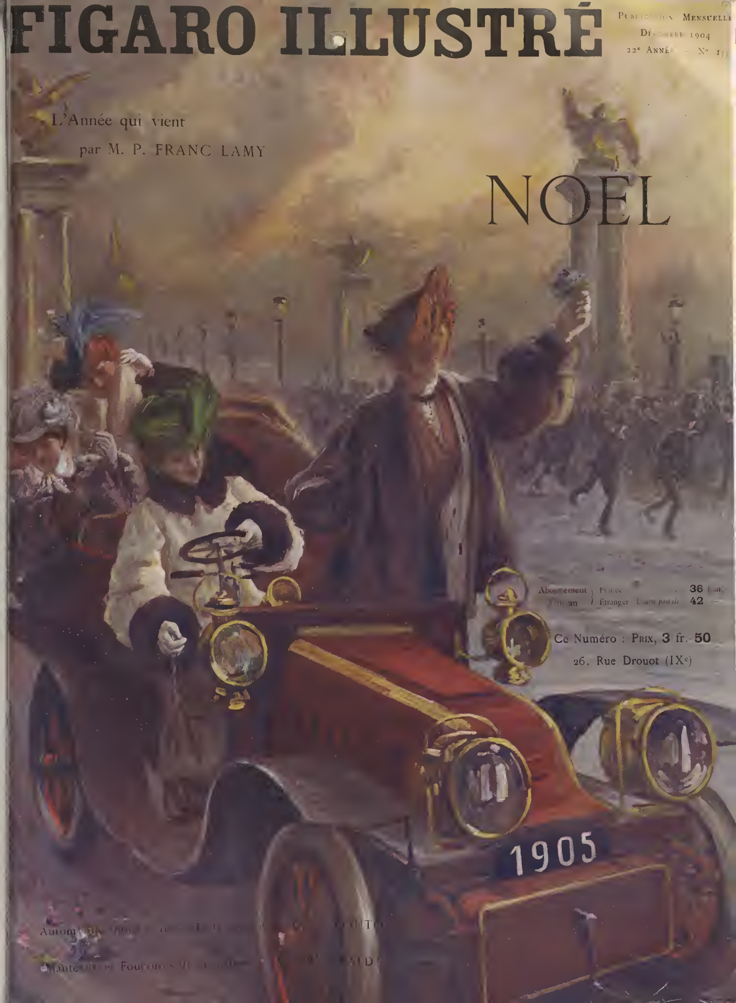


Le Corset « Lune », dernière mode, est une petite merveille : confectionné en quatre nuances différentes (rose, ciel, mauve ou noir au choix) d'un superbe coutil broché, très solide et très chatoyant, avec garnitures riches et fournitures de premier choix, il est inimitable.

Pour avoir un de ces merveilleux corsets, il suffira de faire connaître à M. Claverie, 234, Faubourg Saint Martin, à Paris, les mesures de circonférence du tour de taille, de la poitrine et des hanches, prises sur la personne vêtue de son corset habituel, et la nuance désirée, en lui adressant un mandat-poste de 25 fr. 95. l'expédition en sera faite dans les 48 heures.



Fourrures **MAX**, *Place de la Bourse* (25, Rue Vivienne, PARIS)


FIGARO ILLUSTRÉ
Mensuelle
1904
L'Année qui vient
par M. P. FRANC LAMY
NOËL
Étranger 42
36
Ce Numéro : Prix, 3 fr. 50
26, Rue Drouot (IXe)
1905



COUPE GORDON-BENNETT
COUPE DU PRINCE DE MONACO
COUPE CHASSELOUP-LAUBAT
GRANDE LAQUETTE DE L'A.C.F.

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO 177	PARIS ET DÉPARTEMENTS Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS Les annonces sont reçues chez MM. HUGUET, MINART & Cie, 4, Rue Scribe	ÉTRANGER, *Union postale* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	DÉCEMBRE 1904



NOËL HUMAIN

NOUVELLE INÉDITE
DE GEORGES LECOMTE

— Que c'est lugubre, la Fête! se plaignit tout en bâillant, Gérard d'Uxcelles dès qu'il fut blotti avec sa jeune femme dans le coupé qui, vers trois heures du matin, les ramenait chez eux après le tohu-bohu d'un réveillon où ils avaient fait pour se divertir les plus méritoires efforts.

Un peu frissonnante du froid qu'elle avait dû traverser pour parvenir à sa voiture, et toute gracieuse de blonde jeunesse dans la virginale hermine que caressait la fleur de ses joues et l'or somptueux de sa nuque, Clotilde, pelotonnée contre lui, l'approuva :

— Oui, consternant! On se surexcite de son propre rire pour se donner à soi-même l'illusion qu'on s'amuse et pour faire aux autres la politesse de le leur laisser croire... Pitoyable duperie! Alors qu'on pourrait être si simplement heureux chez soi! On devrait laisser ce vertige aux pauvres diables qui n'ont pas l'enchantement de l'amour à leur foyer...

— Et dire que la plupart de nos compagnons de plaisir pensent comme nous! Seulement on est prisonnier de certaines traditions élégantes...

Heureux de pouvoir être enfin eux-mêmes loin des rires excessifs et de l'épuisant bavardage, ravis de se voir si bien d'accord dans le regret de leur quiétude amoureuse, enivrés de se sentir alanguis l'un près de l'autre, les deux époux se rapprochèrent avec tendresse pour se dire, dans une exquise câlinerie, ces sages paroles qui les exaltaient d'orgueil et de plaisir.



Mariés depuis trois ans à peine et dans la béatitude d'un amour jeune, confiant, joyeux, qui leur semblait d'hier, certes non ils n'étaient pas de ceux qui, pour fuir l'horreur des tête-à-tête, recherchent les vaines amusettes du dehors et les compagnonnages folâtres! Ils se suffisaient à eux-mêmes. Lorsque dans un élan de sincérité ils récapitulaient leurs joies, tous deux s'unissaient pour reconnaître que les plus chères, les plus ardentes, les plus complètes, étaient celles qui venaient de leur propre tendresse. Si, comme tant d'autres, ils se laissaient emporter vers le mirage des joies extérieures, mondanités, fêtes, parades, c'était par molle condescendance aux usages de leur entour. Mais s'ils n'avaient écouté que leur désir, combien de fois, au lieu de se joindre à la farandole, seraient-ils restés, alanguis ou ardents, en hiver près des flammes dansantes de leur foyer, au printemps parmi la grâce de leurs balcons fleuris, à s'enivrer de doux rêves d'avenir, de paroles tendres, de regards qui mettent au cœur comme de lentes caresses, à s'émouvoir l'un l'autre de troublantes musiques et des images radieuses par

ILLUSTRATION
DE J.-G. BESSON

lesquelles un grand poète vous fait participer à la douleur et à la joie humaines! De claire raison et de cœur passionné, tous deux savaient que les meilleurs enchantements jaillissent de la vie saine, grave et féconde, et que du vertige épileptique ne peut s'élever qu'un mirage de bonheur. Sages certitudes, un peu enfouies dans l'allégresse de leurs âmes et dont ils se laissaient distraire par le plaisir de promener par le monde la fleur rayonnante de leur jeune amour, auquel chacun faisait la plus gracieuse fête!

Mais, pendant le tumulte de ce réveillon, sinistre de gaîté fausse et de pénibles rires, ils avaient senti que la joie un peu puérile de faire admirer son bonheur, d'en goûter la profondeur secrète et sûre au milieu des facéties qui cachent parfois les pires misères, ne compensait vraiment pas les belles ivresses perdues.

Aussi dans le coupé qui, à travers la nuit, les ramenait enlacés vers la solitude paisible et les merveilleux souvenirs de leur home, et, quelques minutes plus tard, dans le logis qui depuis trois ans était un si clair, un si doux écrin pour leur tendresse, évoquèrent-ils avec un peu de dégoût et de causticité les lugubres plaisirs auxquels, par politesse, ils avait dû faire visage réjoui :



— Etaient-ils assez navrants ces pitres réputés pour leur verve, dont on avait parsemé la table afin d'établir relais et foyers de joie!... Faisaient-elles assez long feu leurs farces, du reste sans fantaisie comme sans conviction?...

— O ces silences! Ces rires forcés! Ce plissement charitable des visages pour grimacer le bonheur!

— Ce n'est guère qu'à la fin, dans la congestion de la ripaille et l'effervescence du champagne, à l'heure où il pétille et danse en bulles dorées dans les cerveaux, qu'un peu de gaîté sincère retentit.

— Que de drôleries bêtes à pleurer!... Fausses pétarades de joie! Affligeantes calembredaines!...

— Ce buste de Henri IV qu'un plaisantin jugea spirituel d'apporter de la cheminée sur la table, et que la tonitruante Mme Carousse, avec son entrain de commère de Revue, trouva piquant d'embrasser sur les deux joues!

— Joyeux Noël! J'en ai le cœur en deuil... Te rappelles-tu les délicieux Noëls de notre enfance en province?... Le scintillement des étoiles sur la neige lumineuse!... Les chants de cloche dans l'air glacé au-dessus des vieux toits biscornus!... Les tasses de thé fumantes et les pyramides de blonde pâtisserie qu'on dépeçait tandis que grondaient au piano, sous les doigts de ma passionnée vieille tante, les amples rythmes de quelque musique sacrée! Exquis Noel dont nous avons gardé l'un et l'autre un souvenir ému...

— Et qui, par contraste avec la sotte gogeaille que nous venons de faire, nous montre mieux la tristesse de tous ces plaisirs extérieurs qui nous assomment et auxquels nous avons la faiblesse de ne pas nous soustraire.

— Essayons... Veux-tu?

Dans les bras l'un de l'autre, radieux de se sentir l'âme si jeune, si fraîche, ils s'endormirent avec un magnifique espoir de joies calmes, profondes et nobles.

Plusieurs semaines, plusieurs mois, ils vécurent ardemment selon le sage désir que leur avait inspiré leur dégoût de l'artifice. Ils se donnaient ensemble de si belles fêtes que celles des autres n'avaient plus pour eux aucune tentation. Ils ne s'y mêlaient que pour ne pas encourir le reproche d'arrogant dédain. Tout de même leurs compagnons de plaisir raillaient leur sauvagerie. Parfois, en soupant, avec la curiosité maligne du monde à l'égard de ceux qui le fuient, ils cherchaient la cause de cette demi-retraite. Revers? Chagrin intime? Désaccords? Hypothèses qui n'expliquaient rien, car ce sont mésaventures qui d'ordinaire contraignent plus que jamais à la parade mondaine. D'ailleurs les regards de claire allégresse, les sourires radieux des époux, leurs paroles de joie et d'espoir, et aussi leurs attitudes de tendre confiance lorsqu'on les apercevait ensemble, ruinaient tout fâcheux pronostic. Trop visiblement leur profond bonheur affleurait à leur visage.

Enfin, pour les dénigreurs qui s'obstinaient aux interprétations malveillantes, quelques mois après ce bruyant réveillon qui avait rendu à Gérard et à Clotilde conscience de leur vraie nature, l'enchantement d'une maternité prochaine apparut dans la démarche alanguie de la jeune femme. Mois de tendresse, d'adoration, de grands rêves sereins et fiers! Plus unis que jamais, ils les promenèrent dans la grâce d'un radieux printemps tout en parfums et en fleurs, à l'ombre des grands

arbres entre les feuillages frémissants desquels flambait l'apothéose de l'été, puis parmi les frissons d'or de l'automne qui, loin de les attrister de la plus légère mélancolie, leur faisait souhaiter la douceur du nid bien clos si plein de leurs émois.

— C'est vers la fin de Décembre que notre bonheur va fleurir! murmurait Clotilde en s'appuyant au bras de Gérard...

— Autour de Noël, tu verras... Ne fut-il pas pour nous un jour de renaissance!

Et en effet, par un hasard qui les émerveilla comme un miracle, un an après leur nuit de réveillon folâtre, à l'heure même où ils s'excitaient péniblement aux facéties et aux rires, l'enfant de leur amour naissait au milieu des larmes d'angoisse, puis des sourires de béatitude, d'espoir, d'orgueil, dans l'émotion de leurs proches accourus au premier appel. Inoubliable nuit, tout illuminée de ce grand drame simple de la création, qui mettait entre les époux le plus tendre et le plus fort des liens!

Dans la rue, que le gel de Décembre rendait plus sonore, chants et lazzis des fêtards retentissaient. Par les portières des fiacres qui les cahotaient vers le plaisir, soupeuses et soupeurs jetaient aux façades endormies le tumulte de leur sarabande. Et parfois, d'un élégant cabaret voisin, les fenêtres, entr'ouvertes un instant pour vivifier l'atmosphère de congestion, laissaient passer rires et musiques de folie.

Au contraire, dans la chambre désormais paisible, après sanglots, déchirements, pleurs de souffrance et larmes d'impuissante tendresse, Clotilde, en pleine béatitude de l'œuvre merveilleuse accomplie, la main abandonnée à la caresse de l'époux, souriait à ses doux propos de gratitude et d'espoir, à ses regards d'adoration.

Sous les abat-jour qui voilaient leur éclat, les lampes rayonnaient en lueur douce. On n'entendait que la caresse des flammes enveloppant les bûches de leurs souples volutes, que la musique des lents baisers de Gérard sur les mains alanguies de Clotilde et le doux chuchotement de leurs paroles extasiées. Silence grave de recueillement et d'émotion, où il semble que l'on puisse entendre les cœurs battre...

— Ecoute! murmura soudain Clotilde qui, depuis une seconde, se délectait de la plus suave musique.

Gérard tourna les yeux vers le recoin qu'indiquait le sourire de la jeune femme. Arrêtant leur respiration, ensemble ils écoutèrent. Et tout aussitôt le regard du mari, s'attendrissant plus encore, devint comme le miroir de la tendresse inscrite au regard de la mère :

C'était le souffle bref, précipité, ardent, du petit être que leur amour avait créé! Sous ses rideaux de soie rose où, après les péripéties de sa venue au monde, après les gigottements dans l'eau des premières ablutions, après l'admirable instinct de la ruée immédiate et gloutonne au sein tendu, le nouveau-né continuait sa vie confuse, au rythme harmonieux.

Délicieuse chanson! Jamais Clotilde et Gérard n'en avaient ouï de plus émouvante. Pourtant, aux soirs de leurs fiançailles, ils avaient rêvé dans le léger murmure des brises printanières, puis, époux passionnés, bien des fois chacun d'eux avait abrité dans ses bras le sommeil amoureux de l'autre. Mais aucune brise, aucune respiration, fût-ce celle d'un être chéri, ne pouvait avoir pour eux la grâce, la grandeur et la force émotive de ce petit souffle rapide et léger, leur rappelant qu'ils ne doivent plus s'attarder dans une extase égoïste, que désormais une frêle existence s'enroule autour de leur étreinte. Petit souffle d'oiseau! C'est leur amour qui a créé cette merveille vivante. C'est leur amour qui respire!

— Noël! chuchote Gérard en souriant... La fête de la Nativité! Comme nous la célébrons mieux que l'année dernière!

— Je suis magnifiquement heureuse et gaie! murmure la jeune femme dont, après cette brisure de tout son être, les grands yeux alanguis se closent peu à peu.

— Noël humain!

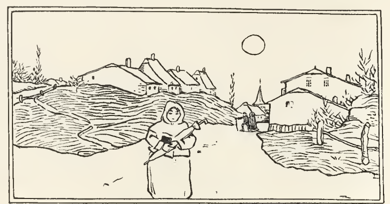
— Joyeux Noël! achève-t-elle en s'endormant avec un beau sourire charmé...

Les hurlements des derniers fêtards à travers la nuit, qui évoquent dans l'esprit de Gérard le souvenir des tristes joies passées, lui font mieux sentir encore, entre ces deux respirations attendrissantes, — celle de la mère dont la main palpite dans la sienne, celle de l'enfant qui vit dans son linon rose, — le bonheur et l'orgueil d'être simplement un homme.

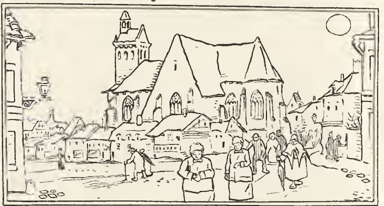
GEORGES LECOMTE



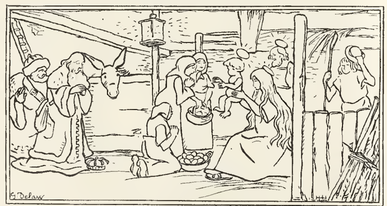
PROVERBES du mois de DÉCEMBRE



Clair Noël,
Claire javelle!



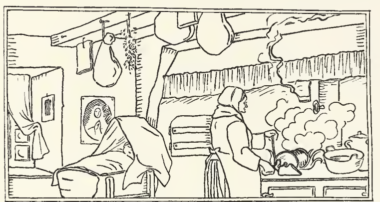
Quand Noël est éclairé
Beaucoup de paille, et peu de blé.



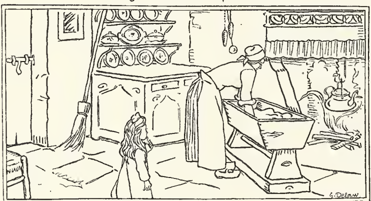
Tant crie-t-on: Noël! qu'il vient.

Dessins inédits de G. DELAW

PROVERBES du mois de DÉCEMBRE



A la Saint-Thomas
Les jours sont au plus bas



A la Saint-Thomas
Cuis ton pain, laves tes draps.



A Noël, les glaçons.
A Pâques, les moucherons.

Dessins inédits de G. DELAW



LA BÛCHE DE NOËL

NOUVELLE INÉDITE
DE ROMAIN COOLUS



— Alors, tu crois à l'existence du bonhomme Noël?

— Oui!

— Sérieusement?

— Presque.

— Et parce que?

— Parce que... Te rappelles-tu Gaby Fleurines?

— Gab... Gab? Attends donc... Mais je crois bien! La belle grande fille blonde qui faisait, il y a cinq ans, courir tout Paris aux Variétés?

— Elle-même. Eh bien, pendant qu'elle faisait courir tout Paris, je connais quelqu'un qu'elle se contentait de faire marcher, mais qui marchait bien, par exemple... des foulées à rendre jaloux un crack authentique. Ce quelqu'un, si tu veux bien, je ne le nommerai pas.

— Je veux bien. Tu as donc été très épris d'elle?

— Plus.

— Et elle t'a rendu heureux?

— Trop. Car si elle m'avait découragé dès l'abord, j'aurais été, comme les camarades, me consoler ailleurs. Il y a des « ailleurs » très sympathiques dans la préfecture du département de la Seine. Mais Fleurines prit plaisir à aggraver par ses coquetteries un amour déjà excessif et on ne peut plus anachronique (car il y a bel âge que l'on n'aime plus ainsi!); elle se plut à ce jeu irritant, eut pour moi des abandons délicieux suivis de reprises inexplicables et affolantes, joua de ma passion, se joua de ma jalousie, m'éconduisit, me reprit, m'enleva même à Fontainebleau pendant six jours inoubliables (inoubliés), me rejeta brusquement, partit un beau matin sans laisser son adresse, pour reparaître trois semaines plus tard, ornée d'un ami autrichien, très correct, très silencieux et très intimidant. De ce jour, mon congé définitif me fut signifié. Elle me pria de la façon la plus insolemment nette et avec une brièveté coupante d'avoir à l'ignorer définitivement.

— Pauvre vieux!

— Tu peux me plaindre; j'étais à plaindre. J'adorais cette



ILLUSTRATION DE K.-X. ROUSSEL

créature fantasque, capricieuse, égoïste, capable de méchancetés et de duretés haïssables, mais susceptible aussi d'élans extrêmes et de générosités véhémentes; je l'adorais physiquement; je l'adorais moralement. Elle était fine, spirituelle et malicieuse; je ne sais quoi de diabolique la tourmentait. Elle avait des façons charmantes de vous lancer son rire au visage; on en était à la fois souffleté et caressé, humilié et reconnaissant; c'était délicieux.

— Fichtre! Tu as dû être long à t'en remettre...

— Toute une année. La rupture avait eu lieu dans les tout-premiers jours de janvier ; un matin, un matin de neige, je me souviens, j'avais reçu d'elle un billet aussi brutal qu'inattendu, où elle m'intimait l'ordre de disparaître de sa vie. J'avais obéi, passivement, écœuré de sa duplicité et ne voulant à aucun prix lui offrir le spectacle de ma colère prête



à toutes les folies ou de ma lâcheté mûre pour toutes les complaisances. J'étais parti, ou plutôt je m'étais enfui, dès le surlendemain. La fin de janvier me vit traînaillant une vie insupportable, dans tous les endroits de plaisir ou de retraite de la Riviera. Je jouai à Monte-Carlo; je me cloîtrai au Cap-Martin; je fis la fête, élégante à Nice, crapuleuse à Marseille; rien ne parvenait à me distraire de mon chagrin. En février, je parcourus l'Algérie, roulai en chemin de fer de Constantine à El-Kantara, trottai à méhari de Biskra à Touggourt, me fis secouer en patache de Boghari à Laghouat. En mars et en avril, j'allai déguster à Taormine les douceurs aromatiques du printemps sicilien. Je dépaysais ma tristesse, je ne la dépistais pas. — Au mois de juin je rentrai à Paris, où j'eus la satisfaction d'apprendre que Fleurines venait de se rendre dans le Tyrol pour y passer l'été... L'hiver me retrouva plus calme; l'aventure s'éloignait et ma longue solitude commençait à me peser. Je me plaisais à penser que je pourrais peut-être trouver quelque joie dans une liaison nouvelle; et, tout en jetant de droite et de gauche des regards d'enquête, je me souhaitais la rencontre d'une amie, moins violemment jolie et moins captieusement agréable que Gaby, mais sûre, reposante et pacifique. Vains souhaits! car, pendant trois mois, je n'aperçus, dans tout le personnel féminin que je pus fréquenter, aucun sujet répondant à ce sympathique signalement.

» Survient Noël. Noël! que de souvenirs! quelle fête de mystère! tu le sais peut-être, je suis de ces superstitieux qui ne croient plus qu'à un dogme, un seul, le réveillon! Si je ne réveillonnais pas, il me semble... non, je préfère ne pas te dire ce qu'il me semble! C'est trop grave. Or, j'avais toujours, depuis l'âge de folie, réveillonné avec l'amie de l'année. Au dernier réveillon, j'avais invité toute une bande d'amis et l'on avait fêté Fleurines. Le souvenir de ce souper plein d'entrain et de belle humeur, où l'on avait été jeune et bête à perte de vue, me persécutait. Cette année, pour la première fois, je n'avais aucune compagne avec qui célébrer la nuit légendaire et j'en éprouvais une sorte de terreur mystique. Tu me comprends?

— Il y a des folies plus obscures, plus dangereuses aussi d'ailleurs.

— Ne blague pas. La perspective de cette nuit de Noël en deuil me consternait. Par une coïncidence assez singulière, la plupart de mes amis étaient absents de Paris et j'arrivai au vingt-quatrième jour de décembre, sans avoir été convié à aucun réveillon. Inutile de te décrire la désolante journée que je passai; j'avais l'impression d'être perdu dans quelque steppe

petit-russien ou sur une banquise arctique. Jamais je n'avais à ce point senti peser sur mes épaules célibataires la lourde chape de la solitude. Ah! mon pauvre vieux!

— Prends garde! un mot de plus et tu vas être ridicule.

— Soit! c'est de notre âge et je ne serai pas le dernier. — Tout l'après-midi donc, je multiplie les stratégies et les tactiques savantes pour essayer de trouver une convive. En vain. Toutes les amies que je pouvais entreprendre se récusent; elles étaient déjà engagées. De déception en déception, j échouai, vers les dix heures du soir, dans un petit bar voisin de la Madeleine. Il était vide. J'y encoignai ma farouche détresse, et tout à coup, ma songerie me rajeunissant, je revis une image familière des jours d'enfance, un bonhomme Noël, patriarcal et souriant parmi sa barbe légendaire, avec un grand manteau d'azur constellé d'étoiles de neige. Il passe près de la fenêtre givrée, cependant que nous sommes tous, mômes et vieux, groupés autour de l'âtre, où rougeoie la grosse bûche de Noël. Il vient de passer de même, n'est-il pas vrai? près de la fenêtre du bar. Il entre. C'est lui. Je le reconnais; je lui parle; je me plains à lui; je lui conte ma peine; je le supplie. . . . .



Ces points annoncent le miracle. Il se produisit. Une demi-heure plus tard, une grosse chanteuse anglaise de music-hall entrait violemment dans le bar. Elle était singulière, rousse, avec des yeux d'un bleu attirant. Elle se percha sur un tabouret voisin du mien. Puis, tout en buvant du scotch whisky, elle se mit à me baragouiner des choses mélancoliques. Elle avait, elle aussi, la nostalgie de tout son Christmas sur le cœur. Je la devinai, à travers ses propos grossiers et enfantins, bête et sentimentale à souhait. Son étrangeté me captiva; son ingénuité m'émut; sa solitude m'attendrit. On se sentit pareils, au moins les sosies d'un soir, de ce soir-là. On s'en fut ensemble et ce fut le plus extraordinaire réveillon de ma vie, un réveillon pleurnicheur et violent, sensuel et puéril, larmes et gin mélangés. Cela dura toute la nuit.

» Le lendemain, quand je voulus faire plus ample connaissance avec mon étrange inconnue, je la cherchai vainement. Elle avait disparu. J'explorai sans succès pendant six semaines les music-halls de la capitale. Nulle part je ne la retrouvai. Mais je constatai que cette aventure d'un soir — quel soir! il est vrai — avait eu sur moi une influence extraordinaire : elle m'avait guéri de Fleurines. Je me suis senti depuis si libre et si soulagé que — pardonne-moi — j'ai cru, dans mon ingénuité, devoir en garder quelque reconnaissance au bonhomme Noël.

— Qui t'avait envoyé cette bûche?

— Parfaitement, comme dans les campagnes, la grosse bûche confidente qui aide à passer la Nuit Mystérieuse.

ROMAIN COOLUS





Les Arbres de Noël au Marché aux Fleurs

Aquarelle de M. F. GARAT

Le Retour de Béthléem

NOUVELLE INÉDITE de CHARLES-HENRY HIRSC



Lorsqu'il eut déposé ses présents sur la paille et regardé le petit Jésus, le roi Melchior se releva. Il attendit, dans l'attitude la plus gênée, les deux Mages que la même inspiration obscure avait conduits à Béthléem. Tous trois enfin, ils quittèrent l'étable, — sur un rang, pour ne pas soulever la question de préséance.

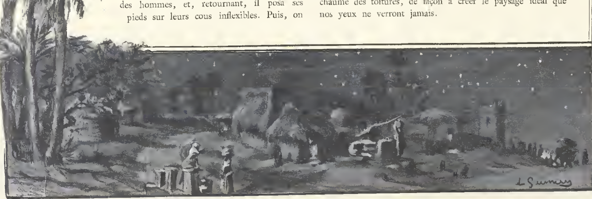
Chacun héla ses serviteurs et, parmi la myriade d'étoiles, ils reconnurent celle qui avait guidé leurs pas quoiqu'ils fussent partis de régions différentes. Le peuple émerveillé assistait aux préparatifs de départ. Les monarques, quand ils eurent donné les ordres à leurs intendants, se montrèrent l'astre au-dessus de la maison. Il palpitait, lumineux entre tous, et il semblait déjà bouger de place.

Séduits par l'équipage magnifique de Melchior, les enfants contemplaient sa face camuse, sa barbe crépue, le diadème et les anneaux de ses oreilles qui resplendissaient à travers sa chevelure, noire comme sa face. Il était orgueilleux de cette admiration puérile et redressait sa haute taille. Avisant quelques fétus accrochés à sa robe pourpre, il secoua l'étoffe, dans la crainte qu'ils rappelassent à ces jeunes âmes troublées par sa superbe, son agenouillement irréfléchi devant un nouveau-né. Pour leur laisser un souvenir durable de sa puissance, il commanda aux douze esclaves qui le portaient pendant les nuits, de se jeter à plat ventre; il marcha sur les reins des hommes, et, retournant, il posa ses pieds sur leurs cous inflexibles. Puis, on écarta les rideaux de sa litière. Il s'allongea sur des coussins cramoisis où deux femmes s'accroupirent à ses côtés. L'une lui présenta un de ces grands miroirs d'argent dont Hérode avait rapporté plusieurs de Rome, pour étonner les Barbares et contracter à bon marché des alliances profitables. La seconde agitait un éventail de plumes bigarrées. Une senteur embauma l'air, plus fraîche que l'exhalaison des asphodèles et d'une suavité que n'égalaient même pas les roses recueillies en Judée pour le bain des courtisanes grecques.

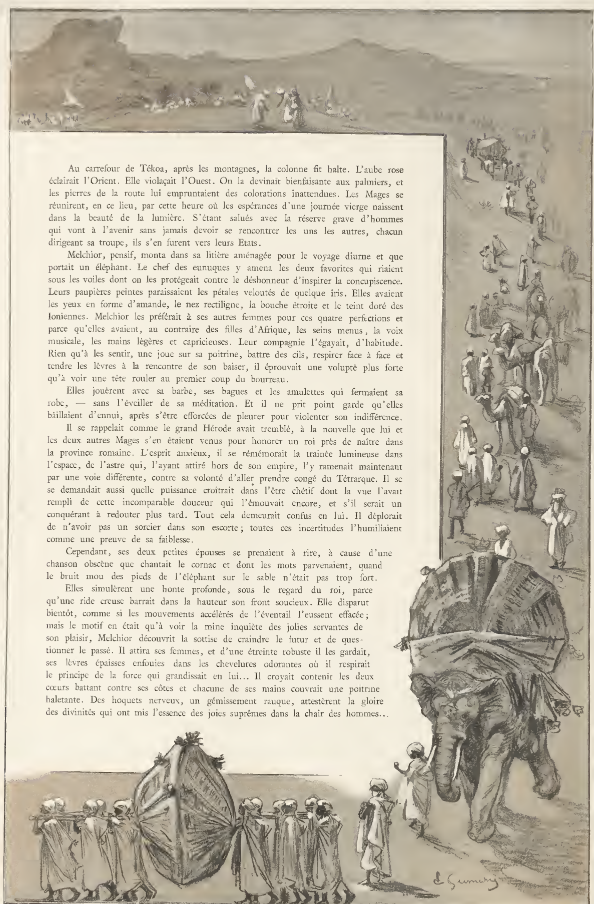
Les tentures s'abaissèrent et, les esclaves ayant soulevé le palanquin sur leurs épaules, le cortège s'ébranla, en même temps que l'étoile avançait dans le Sud.

L'assistance, muette, remarquait les chariots, les bagages, la longue suite des nègres aux dents larges, les éléphants massifs qui fermaient le convoi. Quand il ne distingua plus leur queue grêle et courte, ni le balancement des caparaçons à crépines, le peuple ressentit davantage sa pauvreté. La foule fut lente à se disperser. Quelques voix enfantines commentaient seules ces richesses en allées, la gloire des Rois Mages et la merveille qu'ils fussent venus de très loin apporter des cadeaux au fils d'une inconnue, né entre un bœuf et un âne.

Et, peu à peu, la nuit silencieuse enveloppa le village : une nuit plus silencieuse, plus intime peut-être que nulle autre, à cause d'un clair de lune ouaté, laiteux, dont les ondes coulaient à travers les branches tordues des oliviers, contournaient les cèdres aux rameaux plats et frisaient le chaume des toitures, de façon à créer le paysage idéal que nos yeux ne verront jamais.



DECOR DE A. GUMERY



Au carrefour de Tékoa, après les montagnes, la colonne fit halte. L'aube rose éclairait l'Orient. Elle violaçait l'Ouest. On la devinait bienfaisante aux palmiers, et les pierres de la route lui empruntaient des colorations inattendues. Les Mages se réunirent, en ce lieu, par cette heure où les espérances d'une journée vierge naissent dans la beauté de la lumière. S'étant salués avec la réserve grave d'hommes qui vont à l'avenir sans jamais devoir se rencontrer les uns les autres, chacun dirigeant sa troupe, ils s'en furent vers leurs Etats.

Melchior, pensif, monta dans sa litière aménagée pour le voyage diurne et que portait un éléphant. Le chef des eunuques y amena les deux favorites qui riaient sous les voiles dont on les protégeait contre le déshonneur d'inspirer la concupiscence. Leurs paupières peintes paraissaient les pétales veloutés de quelque iris. Elles avaient les yeux en forme d'amande, le nez rectiligne, la bouche étroite et le teint doré des Ioniennes. Melchior les préférait à ses autres femmes pour ces quatre perfections et parce qu'elles avaient, au contraire des filles d'Afrique, les seins menus, la voix musicale, les mains légères et capricieuses. Leur compagnie l'égayait, d'habitude. Rien qu'à les sentir, une joue sur sa poitrine, battre des cils, respirer face à face et tendre les lèvres à la rencontre de son baiser, il éprouvait une volupté plus forte qu'à voir une tête rouler au premier coup du bourreau.

Elles jouèrent avec sa barbe, ses bagues et les amulettes qui fermaient sa robe, — sans l'éveiller de sa méditation. Et il ne prit point garde qu'elles bâillaient d'ennui, après s'être efforcées de pleurer pour violenter son indifférence.

Il se rappelait comme le grand Hérode avait tremblé, à la nouvelle que lui et les deux autres Mages s'en étaient venus pour honorer un roi près de naître dans la province romaine. L'esprit anxieux, il se remémorait la traînée lumineuse dans l'espace, de l'astre qui, l'ayant attiré hors de son empire, l'y ramenait maintenant par une voie différente, contre sa volonté d'aller prendre congé du Tétrarque. Il se se demandait aussi quelle puissance croîtrait dans l'être chétif dont la vue l'avait rempli de cette incomparable douceur qui l'émouvait encore, et s'il serait un conquérant à redouter plus tard. Tout cela demeurait confus en lui. Il déplorait de n'avoir pas un sorcier dans son escorte ; toutes ces incertitudes l'humiliaient comme une preuve de sa faiblesse.

Cependant, ses deux petites épouses se prenaient à rire, à cause d'une chanson obscène que chantait le cornac et dont les mots parvenaient, quand le bruit mou des pieds de l'éléphant sur le sable n'était pas trop fort.

Elles simulèrent une honte profonde, sous le regard du roi, parce qu'une ride creuse barrait dans la hauteur son front soucieux. Elle disparut bientôt, comme si les mouvements accélérés de l'éventail l'eussent effacée ; mais le motif en était qu'à voir la mine inquiète des jolies servantes de son plaisir, Melchior découvrit la sottise de craindre le futur et de questionner le passé. Il attira ses femmes, et d'une étreinte robuste il les gardait, ses lèvres épaisses enfouies dans les chevelures odorantes où il respirait le principe de la force qui grandissait en lui... Il croyait contenir les deux cœurs battant contre ses côtes et chacune de ses mains couvrait une poitrine haletante. Des hoquets nerveux, un gémissement rauque, attestèrent la gloire des divinités qui ont mis l'essence des joies suprêmes dans la chair des hommes...



... Une ombre fraîche emplissait la litière. Melchior ne se rappelait plus rien que l'adresse de ces fillettes somnolentes à le divertir.

* * *

Les jours, les nuits, s'écoulaient sans que le roi pensât aux problèmes qui l'avaient tellement préoccupé. A peine s'il distinguait encore au ciel la merveilleuse étoile et, dans son souvenir, une image de l'Enfant ou les traits de la magnificence d'Hérode.

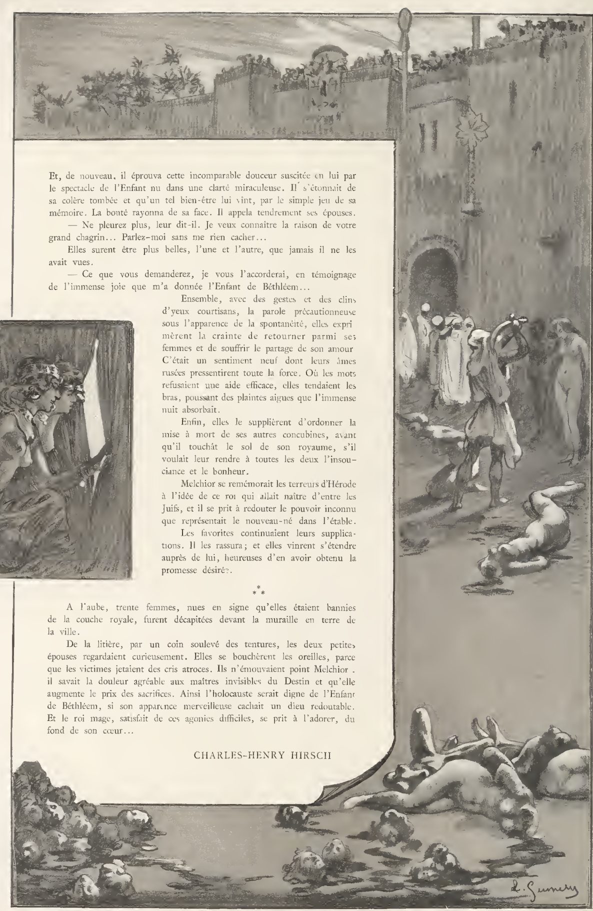
On arrivait au terme de cette course trop longue. La satisfaction du retour ranimait les énergies : les corps supportaient mieux le soleil plus ardent et l'étape prolongée.

Les favorites devinaient le progrès de leur empire sur le maître, aux égards exceptionnels des eunuques, assez enclins au mépris et à la brutalité. Elles s'étonnaient de ce pouvoir et songeaient, pour l'étendre, à un moyen d'écarter de la couche du roi toutes les rivales.

Il se plaisait à les écouter, tolérant même des interrogations et les avis qu'elles osaient exprimer, après ces moments où elles ne pouvaient pas douter de la vertu de leurs charmes. Il concevait qu'en elles étaient la jeunesse, la source de ses émois les plus vifs, et la possibilité d'oublier ce qu'il fallait pour affranchir son cœur du souci. Elles lui semblaient de gentils animaux créés afin de le distraire par leur contact soyeux, leurs espiègleries et la musique de leur babil.

Comme l'arrivée était prévue pour la prochaine aube, elles ne laissèrent de pleurer, lorsque le soir tomba brusquement. Les consolations de Melchior furent vaines et quand il menaça de faire châtier les pleureuses, elles demandèrent la faveur de mourir au lieu de réintégrer le harem.

Le roi caressa longtemps sa barbe. La colère montait en lui. Ainsi qu'il avait coutume dans les occasions difficiles, il toucha ses amulettes et ferma les paupières pour mieux voir en son âme. Par un prodige, tandis que les deux femmes, effrayées de sa longue hésitation, s'efforçaient de sourire à travers les larmes, afin de parer au mal s'il se résolvait à exaucer leur vœu téméraire, — il distingua l'image nette du petit Jésus agitant ses membres gras sur la paille plus lumineuse que l'or des présents.



Et, de nouveau, il éprouva cette incomparable douceur suscitée en lui par le spectacle de l'Enfant nu dans une clarté miraculeuse. Il s'étonnait de sa colère tombée et qu'un tel bien-être lui vînt, par le simple jeu de sa mémoire. La bonté rayonna de sa face. Il appela tendrement ses épouses.

— Ne pleurez plus, leur dit-il. Je veux connaître la raison de votre grand chagrin... Parlez-moi sans me rien cacher...

Elles surent être plus belles, l'une et l'autre, que jamais il ne les avait vues.

— Ce que vous demanderez, je vous l'accorderai, en témoignage de l'immense joie que m'a donnée l'Enfant de Béthléem...

Ensemble, avec des gestes et des clins d'yeux courtisans, la parole précautionneuse sous l'apparence de la spontanéité, elles exprimèrent la crainte de retourner parmi ses femmes et de souffrir le partage de son amour. C'était un sentiment neuf dont leurs âmes rusées pressentirent toute la force. Où les mots refusaient une aide efficace, elles tendaient les bras, poussant des plaintes aigues que l'immense nuit absorbait.

Enfin, elles le supplièrent d'ordonner la mise à mort de ses autres concubines, avant qu'il touchât le sol de son royaume, s'il voulait leur rendre à toutes les deux l'insouciance et le bonheur.

Melchior se remémorait les terreurs d'Hérode à l'idée de ce roi qui allait naître d'entre les Juifs, et il se prit à redouter le pouvoir inconnu que représentait le nouveau-né dans l'étable.

Les favorites continuaient leurs supplications. Il les rassura; et elles vinrent s'étendre auprès de lui, heureuses d'en avoir obtenu la promesse désirée.

*
* *

A l'aube, trente femmes, nues en signe qu'elles étaient bannies de la couche royale, furent décapitées devant la muraille en terre de la ville.

De la litière, par un coin soulevé des tentures, les deux petites épouses regardaient curieusement. Elles se bouchèrent les oreilles, parce que les victimes jetaient des cris atroces. Ils n'émouvaient point Melchior : il savait la douleur agréable aux maîtres invisibles du Destin et qu'elle augmente le prix des sacrifices. Ainsi l'holocauste serait digne de l'Enfant de Béthléem, si son apparence merveilleuse cachait un dieu redoutable. Et le roi mage, satisfait de ces agonies difficiles, se prit à l'adorer, du fond de son cœur...

CHARLES-HENRY HIRSCH

Noël Bourguignon



par
GUI BAROZ,
(La Monnoye
1720

Veci le sain tam, mé fraire
Que le bon Jésu,
Au monde vin po l'aifaire
De note salu,
De note salu, mé fraire
De note salu.

Ai veli, comme nos autre
Aivoi le né fai,
Lé main ansin que lé notre
Au bou de sé brai.

Ancor qu'ai feusse le moitre
De graudi d'aibor
Ai se contanti de croitre
Tô lé jor d'ein jor.

Bé tó potan le mysteire
Soti du caichô;
Qu'airó sarvi lai lemeire
Dezô le tenó?

Anvié po nos instrure
Ai n'u pa dôze au,
Qu'ai commanci l'óvature
Dan Jérusalan.

Ç'á l'ai qu'ai sôteni taize
Devan les éspar
Qui ne montire pa fraize
Ai ce jeune clar.

DÉCOR DE
P. FRANC-LA

Voici le saint temps, mes fr
Où le bon Jésus
Au monde vint pour l'affair
De notre salut
De notre salut mes frères
De notre salut.

Il voulut comme nous autr
Avoir le nez fait
Les mains ainsi que les nôt
Au bout de ses bras.

Encore qu'il fût le maître
De grandir d'un coup.
Il se contentait de croître
Tous les jours d'un jou

Bientôt pourtant le mystère
Sortit du cachot.
Qui aurait servi la lumière
Dessous le boisseau ?

Envoyé pour nous instruire
Il n'eut pas douze ans,
Qu'il commença l'ouverture
Dans Jérusalem.

C'est là qu'il soutint thèse
Devant les experts
Qui « ne montire pas frais
A ce jeune clerc.

1 « Ne montire pas fraise *pour dire ne pouvoir tant soit peu résister ; façon de parler empruntée du proverbe dijonnais, lorsque pour exagérer l'appétit d'un grand mangeur, on dit qu'une longe de veau ne tiendrait pas plus de place en son estomac qu'une fraise dans la gorge d'un loup* » (Note de l'auteur.)



Son peire et sai meire fure
E' boüi de voi,
Qu'ai saivó lés Ecriture
Su le bou du doi.

Ma quan de son grant [*óvraige*
Le tam fu venu,
Son nom é ville, é villaige
Fi bén autre bru.

Jan, le premei pot-ansaigne
De lai véritai,
Dizó, je ne seü pas daigne
De le débôtai.

Ai sai pairóle benie
Lé van se couzein,
Lé sor aivein bone oüie
Lé muô jázein.

Lé Diale an l'eá s'an alire
Faire le plonjon,
Lé cu-de-jaite marchire
Droi come dé jon.

Tei manquó de lumignaire,
Qui vi le Sôlô,
Lé mor champein lo suaire,
Sotan de lo crô.

n père et sa mère furent
Eblouis de voir
'il savait les Ecritures
Sur le bout du doigt.

us quand de son grand ouvrage
Le temps fut venu,
n nom, en villes et villages,
Fit bien autre bruit.

n, le premier porte-enseigne
De la verité
sait : Je ne suis pas digne
De le debotter.

sa parole bénie
Les vents se calmaient,
s sourds avaient bonne ouïe,
Les muets jasaient.

Diable en l'eau s'en alla
Faire le plongeon.
s culs-de-jatte marchèrent
Droits comme des joncs.

l manquait de luminaire
Qui vit le soleil,
s morts jetaient leur suaire
Sortant de leur trou.

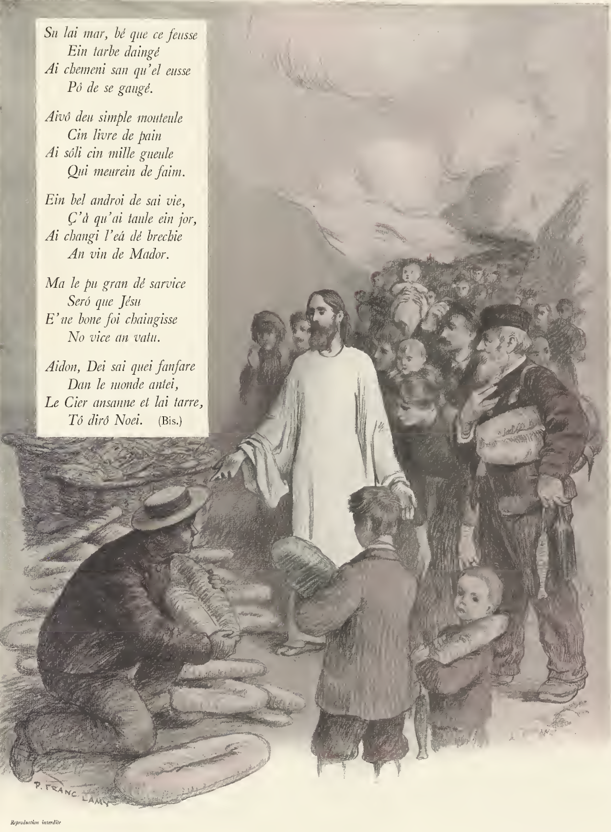
Su lai mar, bé que ce feusse
Ein tarbe daingé
Ai chemeni san qu'el eusse
Pô de se faugé.

Aivô deu simple mouteule
Cin livre de pain
Ai sôli cin mille gueule
Qui meurein de faim.

Ein bel androi de sai vie,
Ç'à qu'ai taule ein jor,
Ai changi l'eá dé brechie
An vin de Mador.

Ma le pu gran dé sarvice
Seró que Jésu
E'ne bone foi chaingisse
No vice an vatu.

Aidon, Dei sai quei fanfare
Dan le monde antei,
Le Cier ansanne et lai tarre,
Tó dirô Noei. (Bis.)



Sur la mer. bien que ce fût
Un terrible danger.
Il chemina sans qu'il eût
Peur de se tremper.

Avec deux simples goujons
Cinq livres de pain
Il rassasia cinq mille bouches.
Qui mouraient de faim.

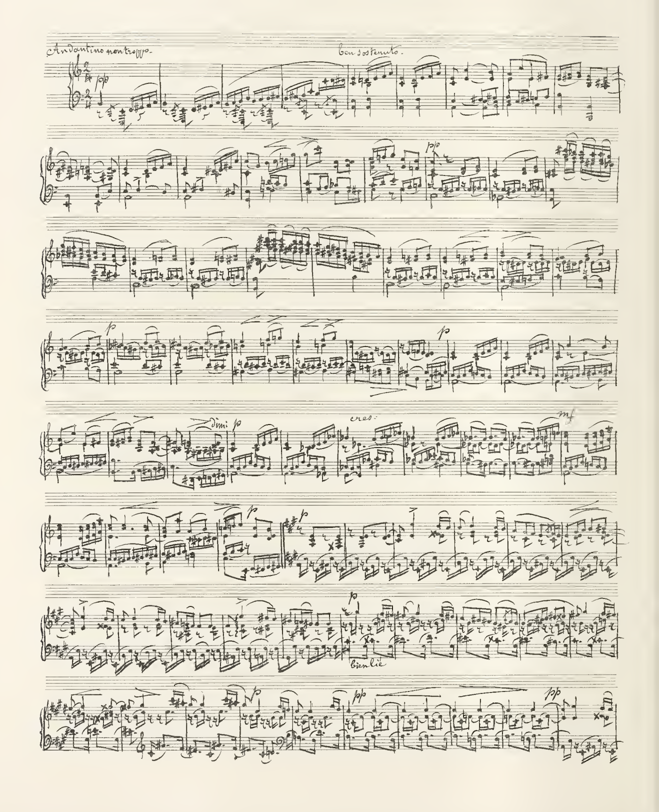
Un bel endroit de sa vie
Ce fut lorsqu'à table un jour.
Il changea l'eau des cruches
En vin de Mador (Marc d'or).

Mais le plus grand des service
Serait que Jésus
Une bonne fois changeât
Nos vices en vertus.

Alors Dieu sait quelle fanfare
Dans le monde entier !
Le ciel ensemble et la terre
Tout dirait : Noël ! *(Bis.*

Vers la Crèche

Caravane-Marche inédite,
Autographe musical de M. POP-MÉARINI



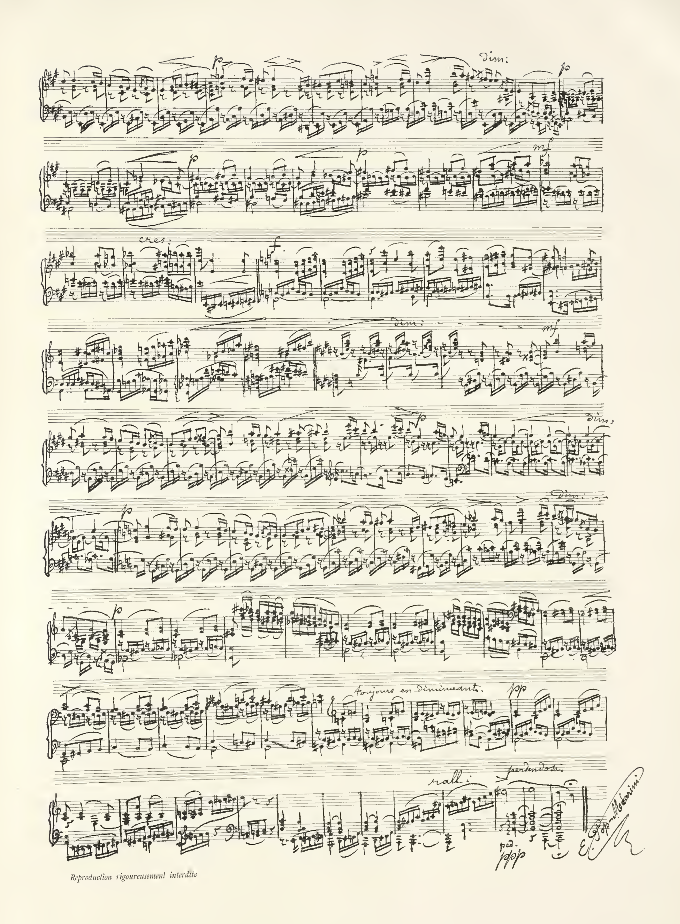

dim:
cres:
dim:
Toujours en Diminuant.
rall.
perdendosi.
ped.



ILLUSTRATION
DE CHARLES GUÉRIN

TOI

NOUVELLE INÉDITE
DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

TU NE SAIS PAS, on t'aurait aperçu tout à coup en haut de la rue. Je ne me souviens plus comment tu aurais été habillé. Tu aurais porté sous ton bras gauche une chemise de flanelle enveloppée dans un journal. On te l'avait donnée en route et tu t'étais laissé faire. Tu n'aurais pas eu de pain dans tes poches parce que ton système était de t'asseoir comme cela, chez les gens, à leur table. Un bissac est trop lourd et pour les sacs de voyage, ceux qui en possèdent n'aiment pas à s'en défaire. D'ailleurs, tu n'avais rien à mettre dedans.

On aurait su tout cela, du premier coup. Tu aurais demandé ton chemin à l'une des maisons du village. On t'aurait déjà remarqué, chacun t'eût classé selon sa science. Un enfant aurait dit :

— Maman, il a une grande barbe, le monsieur

La mère aurait répondu :

— Et puis, il a l'air bien doux.

Alors, tu serais arrivé. C'est maman qui t'aurait ouvert. Tout de suite, tu aurais raconté ton histoire.

— Ma foi, madame, j'arrive de Moulins, à pied. J'ai d'abord passé par Bourbon et puis je me suis égaré dans les bois. Je ne me suis retrouvé qu'à Gennetines. Là-bas, les sabotiers m'ont dit : « Dame, la première ville, à présent, c'est Cérilly. Vous vous arrêterez chez le sabotier, à la Croix-Blanche. Les sabotiers sont des bons enfants. » Ils ont ri, ils m'ont offert un verre de vin, mais je n'ai pas accepté. Je n'aime pas beaucoup le vin, madame.

Maman aurait répondu :

— J'ai tellement entendu parler de vous que je vous ai reconnu tout de suite. Vous êtes venu au monde à Noël. Je m'en rappelle parce qu'il y avait une belle étoile.

Et mon père, ayant entendu ta voix, serait venu sans prendre le temps de poser son outil. Il n'aurait pas su que tu étais le Fils de Dieu. Il aurait dit :

— Oh ! j'ai bien connu votre père. Je ne sais pas pourquoi on a raconté qu'il était charpentier : il était scieur de long. Une fois, j'étais dans le bois, en voiture à âne. Votre père travaillait avec un autre homme, tout près de la route. Je suis descendu de la voiture. On a causé longtemps.

Et maman aurait dit bien vite :

— Enfin, tu peux tout de même poser ton outil pour lui raconter ça.

Tu aurais ri. Et elle aurait ajouté :

— Mais je suis bête. Vous devez avoir soif d'abord et puis faim ensuite.

Tu aurais répondu :

— Ma foi non, madame. Je sais très bien découvrir les fontaines. Mais je n'étais pas altéré. Tout le long de la route, il y avait du blé. La campagne est si belle qu'on ne pense pas au travail : on dirait que la terre produit directement le pain blanc. Non, madame, ce sont les pieds où j'ai mal. J'ai fait quarante kilomètres depuis le petit jour.

Ce n'est que quelques jours plus tard qu'on se serait dit : J'aurais tout de même bien pu descendre le fauteuil de la chambre d'en haut, il se serait mieux reposé.

On aurait mis une nappe sur la table. Tu aurais dit :

— Mais, madame, ne vous donnez donc pas tant de peine.

Je t'assure qu'on l'aurait mise tout de même. Et maman aurait encore parlé :

— Dame, je n'ai pas grand'chose à vous donner. Enfin, il y aura toujours une omelette, de la salade et du fromage. Mais, attendez donc : je vais aller chercher de la charcuterie.

Tu te serais bien débattu :

— Mais non, mais non, madame. Vraiment, si j'avais su vous causer tant de dérangement, je n'aurais pas voulu m'arrêter.

On serait allé chercher de la charcuterie malgré toi : vous êtes las et il faut que vous mangiez de la viande. Et mon père aurait dit encore :

— Vous disiez en entrant que vous n'aimiez guère le vin. Quand même vous n'aimeriez guère le vin, vous en boirez, parce que ça donne des forces.

Tu aurais alors tout laissé aller, avec un rire tout simple.

— Mais je suis habitué à la misère. Vous croyez donc qu'on me soigne partout comme chez vous.

On aurait été déjà bien content.

Tu aurais mangé à larges bouchées, sans gourmandise et pour te débarrasser de la faim. Et tu n'aurais même pas oublié de parler. Tu aurais dit :

— Voyez-vous, l'idéal d'aujourd'hui n'est plus l'idéal du jeune homme à la Balzac. Il leur fallait la fortune, la gloire et l'amour. Pour l'amour, je ne vous en dirai qu'un mot : croyez-moi, on ne le reçoit pas, on le donne. Mais pour le reste, tenez, moi, un jour, Satan m'a tenté trois fois. Il y avait plusieurs jours que je n'avais pas mangé. d'y penser. Ensuite, il m'a montré un précipice et il m'a dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas, car il est écrit qu'il ordonnera à ses anges de venir te prendre dans leurs bras. » J'ai répondu : « Tu crois donc que je ne suis venu au monde que pour montrer mes talents ? » J'ai depuis beaucoup pensé à la royauté. Non, sachez-le bien, je ne suis pas de cette race-là. Tenez, voici une petite anecdote; vous aussi, je suis sûr que vous vous y reconnaîtrez. J'ai connu à Paris un écrivain pauvre et il avait même coutume de se dire : Voilà longtemps que ça dure. Un jour, il y eut une affaire : un de ses livres devait lui rapporter plusieurs milliers de francs. Il s'entraînait à l'idée d'un voyage et à l'idée de quitter à jamais le bureau où il était employé. Et puis, au bout de quatre mois, l'affaire ne réussit pas. Quelqu'un lui dit : « Vous devez être ennuyé. » Il répondit : « Ah! monsieur, vous ne savez pas quelle joie intérieure, quelle joie de mes organes m'a saisi tout à coup. Il me semblait que deux mains venaient me prendre et me ramenaient dans ma race. » J'ai connu encore le fils d'un ouvrier, qui gagnait beaucoup d'argent. Et celui-là disait : « Il ne faut pas m'en-



Alors il m'a trouvé, parce qu'il suit la faim. Il m'a dit : « Si tu es le Fils de Dieu, commande à cette pierre qu'elle devienne du pain. » J'ai répondu : « Je ne suis pas venu pour résoudre la question du pain quotidien. » Ensuite, il m'a conduit en haut du Puy-de-Dôme : on voyait de là toute la France. Il m'a dit : « Si tu te prosternes devant moi, je te ferai nommer son roi. » Alors j'ai ri, rien que vier. Je prends une voiture pour un rien, je mange largement, je fume des cigares à trente-cinq centimes. Voulez-vous que je vous le confesse ? Je n'ai pas trouvé l'équilibre. Pendant toute ma vie, je me fais l'effet d'un ouvrier en bombe. »

Tu aurais dit tout cela sans t'arrêter, avec les mouvements de la conversation. On aurait pensé : Ah! quand les fils des ouvriers auront de l'instruction... Il y a le fils du

notaire qui est colonel, mais celui-ci : entendez-donc un peu comment il parle ! Il est plus connu qu'un général. L'autre est décoré, mais celui-ci n'est pas fier.

Et tout ceci nous eût ramené à la question. Mon père aurait demandé :

— Êtes-vous vraiment le Fils de Dieu ?

Tu aurais répondu :

— Je le suis.

Tu aurais baissé les yeux, tu aurais un peu rougi.

C'est à ce moment-là que ma petite sœur et moi nous serions revenus de l'école. Tu aurais fait :

— Oh ! les deux petits enfants. Viens, mon petit Louis, viens, ma petite Louise...

Tu aurais su nos noms.

— ... Venez, que je vous embrasse tous les deux.

Tu m'aurais embrassé sur le front. Toute ma vie, j'aurais eu du génie. Peut-être est-ce moi qui eusse écrit les Évangiles.

Je crois même que tu en aurais parlé :

— Mon petit garçon, si tu es bien sage et si tu apprends bien en classe, quand tu seras grand, je t'emploierai à écrire mes Évangiles.

Tu m'aurais évité bien du mal. Du premier coup, j'aurais eu ma solution. Et puis le sujet m'aurait tant plu !

Alors, je me serais assis sur ma petite chaise et sans peur. J'aurais un peu rentré mes bras et mes jambes, car les petits enfants craignent de dépasser. Tu ne sais pas ce que je vais dire ? Je sais bien qu'on t'aime pour ton cœur et que c'est comme un amour par correspondance, mais moi, j'aurais dit comment tu étais fait. Et je t'aurais tant regardé que je n'aurais pas eu besoin de te revoir. Ta barbe était rousse : on eût pu dire qu'elle suivait sa pente et tu la portais sans préparation, comme elle poussait. Tu ne ressemblais pas aux peintures où l'on a eu besoin que tu soignes ta tête pour ressembler à toi-même. Mais tes yeux... Il y a des yeux actifs, dont le regard sort, qui vous surveille, qui vous commande et qui fait que c'est devant lui que l'on marche. Tes yeux existaient en toi, on en voyait la double fenêtre et ils faisaient partie de ta maison, alors on s'essayait à s'approcher d'eux pour mieux voir encore, et c'est comme cela que tu prenais les hommes. Tes yeux étaient tout près de ton cœur, on y entrait du coup et l'on ne pouvait plus s'en défaire. Tu sais, dans ton pays d'Orient, il y a des liqueurs fraîches, celui qui y pose les lèvres ne peut plus s'en garder et, de gorgée en gorgée, les boit jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Et c'est ainsi que cela se passait avec tes yeux. Tes joues étaient rouge-brique à cause du grand air et les os de ton crâne étaient bien soudés. Tu avais vraiment l'air du fils d'un charpentier. Et moi, j'aurais tout regardé, j'aurais tout retenu, j'aurais eu des pensées comme ceci : « Un peu plus, j'allais oublier de remarquer comment sont ses mains. » Et moi, je t'aurais dépeint jusque dans ta chair. Il n'y aurait pas eu besoin d'être une femme pour avoir envie de verser des parfums sur tes pieds.

Tu aurais causé encore. Tu aurais dit des choses comme ceci :

— Il n'est pas nécessaire d'étudier la question. Je sais, les yeux fermés, que ce sont les pauvres qui ont raison.

Et comme tu remarquais tout, comme tu t'intéressais même aux enfants, tu aurais remarqué que je t'écoutais. Tu en aurais parlé :

— Il faut beaucoup écouter les autres, mon petit bonhomme.

Et soudain, toi qui ne faisais pas de phrases et qui ne préparais pas tes effets, tu aurais été sur la voie :

— Mais, à propos d'écouter, il me semble qu'il y a bien longtemps que je parle. Voyez-vous, je ne m'ennuie pas avec vous, mais il faut que je m'en aille. Je dois traverser encore la forêt pour voir les fendeurs. Il faut que je les prenne à la sortie du travail. J'ai beaucoup à leur dire.

Et comme tu étais déjà pour nous un important personnage, nous t'obéissions, nous n'aurions pas essayé de te retenir. Alors tu serais parti, mais tu étais venu.

* *
*

Je ne sais pas bien, par la suite, comment cela aurait commencé. Nous aurions été assis tous les quatre autour de notre table. Tu étais la pente naturelle de nos âmes. Un beau jour, après un silence, sans qu'il fût, chez aucun de nous, par un mot, question de toi, mon père eût dit :

— Je ne comprends pas ce qu'ils ont tous à crier après lui. Mais tout ce qu'il dit est parfaitement juste.

Un peu plus tard, nous nous serions rappelé toutes tes paroles, un peu plus tard nous les aurions comprises. Et comme tu n'avais pas tout dit du premier coup, parfois encore nous aurions été embarrassés devant les choses. Cela n'eût pas duré longtemps : nous eussions trouvé des solutions à l'image des tiennes.

Tu as dit : « Je ne suis pas le Consolateur, mais je vous enverrai le Consolateur. »

N'est-ce pas ainsi que tu l'entendais ?

CHARLES-LOUIS PHILIPPE





Le Mauvais Riche

Par André DEVAMBEZ

LE NOËL DU CHEVALIER

(Vieille Légende Normande)



IL Y AVAIT une fois un chevalier qui, malgré les dons divers dont la fortune l'avait comblé, était d'une tristesse navrante : il avait pourtant pour lui la santé, le courage, un nom célèbre à cent lieues à l'entour, et il eut pu choisir parmi les jeunes filles des comtes et des barons, à côté de qui il avait vaillamment combattu, une beauté douce et fidèle, digne de recevoir son nom. Mais il s'était interrogé, autant qu'on l'avait lui-même interrogé, et aucune de ces jeunes filles n'avait fait palpiter son cœur. On lui en avait présenté de toutes les couleurs, des blondes, des noires, des rousses; de tous les âges, des fraîches et des mûres; de tous les formats, des grandes et des petites, des maigres et des rondes, sans parvenir à obtenir de lui la moindre manifestation de curiosité. Il s'en allait par les routes, devant lui, et lorsqu'il rencontrait un cimetière, il s'arrêtait, errait longtemps, autour des tombes, déchiffrait les noms sur la pierre, écoutant vainement s'il ne s'échappait pas des dalles une voix d'au-delà, une voix protectrice capable de parler à son âme et de lui indiquer la direction du chemin qui conduit au bonheur.

Un jour, au coin d'un mausolée sur lequel on ne lisait aucun nom, il aperçut, assise, dans un rayonnement de jeunesse et de beauté, une princesse, qui n'était autre qu'une fée.

Sa robe d'azur à longs plis était serrée à la taille par une large ceinture d'argent ciselé, dont le métal était agrémenté de cabochons et de pierres précieuses. Ses cheveux blonds, haut relevés, étaient retenus en forme de casque d'or, par des joailleries d'un art merveilleux. Elle tenait à la main une tige de lis, dont le calice était ouvert, et dont, par instant, elle respirait la senteur grisante.

Le chevalier s'arrêta, descendit de cheval et s'approcha de cette belle personne qui ne semblait pas le voir. Il y eut un moment de silence. Le chevalier se sentait au cœur un trouble qui lui était inconnu. Les mots ne lui venaient pas pour s'exprimer; et il ne trouva rien de mieux, pour entrer en conversation, que de mettre un genou en terre devant la dame : il lui prit la main qu'elle abandonna, et respectueusement y posa ses lèvres. Alors la noble dame sembla sortir d'un long sommeil qui n'était pas un sommeil terrestre : elle souleva lentement ses paupières, derrière lesquelles s'abritaient des yeux d'un éclat vif mais d'une infinie tendresse : elle eut en regardant le chevalier un sourire heureux, et ainsi elle parla :

« Relève-toi, mon chevalier, et emporte-moi dans ta demeure; ton cheval à peine sentira mon poids. Je suis celle que tu cherches; je suis celle que tu espères; n'as-tu pas compris, en me voyant, que c'est toi que j'attendais, toi que j'attends depuis toujours! Ton cœur ne t'a-t-il pas dit que tu ne passerais pas indifférent devant moi!

» Je suis envoyée vers toi pour te donner le bonheur qui

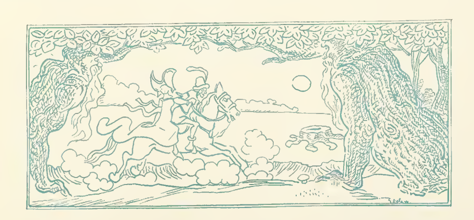


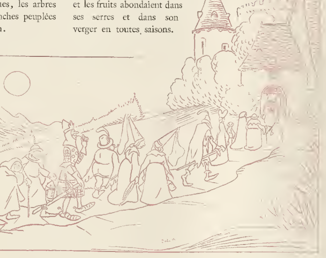
ILLUSTRATION DE G. DELAW

te fuit et l'amour que tu ignores; mais il y a une condition que je dois te révéler sans retard : que jamais devant moi le mot de *mort* ne soit prononcé : je suis une créature de vie, et l'évocation seule du néant est capable de me dissoudre en lui. Ainsi, mon chevalier, si tu sens que je suis pour toi la compagne aimante et le bonheur, rejette de ta pensée toutes les tristesses passées : secoue de tes épaules le manteau d'ombre qui y pèse; viens, partons, envolons-nous, et veille autour de toi qu'il n'y ait que des paroles de joie et des cris de fête. »

Et voici le chevalier retournant vers le château de ses pères, ayant en croupe la belle dame à la robe d'azur. Le cheval, ainsi qu'elle l'avait dit, ne se doutait pas qu'il eût en surcharge un poids inaccoutumé : lui qui ne connaissait que le pas mélancolique et lent, il s'en allait au galop, et par instant hennissait de plaisir. A travers champs, à travers bois, à travers les vallées, les fleurs s'épanouissaient sur leur passage, les lourds épis d'or redressaient leurs têtes chevelues, les arbres balançaient au dessus du couple radieux leurs branches peuplées de nids, avec des gestes augustes de bénédiction.

Au château, les serviteurs eux-mêmes se montrèrent heureux; et par une singulière transposition des états d'âmes, il parut que cette jeune femme, qui pour la première fois pénétrait dans l'antique demeure, y devait habiter depuis longtemps, depuis toujours. Elle y était comme chez elle, à son aise, aimable et bonne. Et ce furent enfin pour le chevalier des journées de bonheur qui commencèrent.

Parfois, lorsque le château s'emplissait de la noblesse voisine, la dame semblait une reine, tant il se dégageait d'elle de charme et de majesté; les autres jours, ceux où le chevalier et sa compagne se trouvaient seuls, ils se promenaient dans les bois en devisant de la vie, de l'amour, des tournois, des armes, de la guerre, de tout enfin ce qui pouvait occuper l'esprit cultivé et le cœur sincèrement épris du chevalier.



A de rares intervalles, quand après de longues causeries, un silence se faisait entre eux, le chevalier s'assombrissait tout à coup; un nuage du passé se levait dans son regard clair;



il avait à la fois le souvenir de ses mélancolies et la crainte de voir s'envoler le bonheur qu'un hasard avait jeté sur sa route. Alors sa compagne le regardait avec des yeux éclairés d'une étrange flamme; elle lui touchait le front de la tige de lis qu'elle portait toujours à la main, — car c'était sa fleur préférée et les âmes superstitieuses prétendaient que la jeune femme tenait d'elle des pouvoirs magiques — et le chevalier redevenait souriant en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et, comme au premier jour, il s'agenouillait devant elle, et lui baisait la main.

La veille de Noël, il y avait fête au château; autour des tables, chargées de victuailles et de brocs, le repas s'achevait : gentilshommes et nobles dames avaient échangé les fleurs qui disent des aveux et les fruits qui nouaient les serments, car, depuis que le chevalier n'était plus seul et triste, les fleurs et les fruits abondaient dans ses serres et dans son verger en toutes saisons.

Il planait dans la grande salle une atmosphère d'amour et de volupté. Un barde avait chanté les hauts exploits des seigneurs présents; il avait dit leur vaillance au cœur des dames, on l'avait applaudi; on lui avait versé à boire, et il s'était senti en veine d'inspiration. Il reprit alors son chant pareil à une épopée, et il voulut dans un magnifique élan de poésie, dire la gloire de ceux qui étaient morts dans les combats.

Il avait à peine prononcé le mot *mort*, que le chevalier vit sa compagne se dresser pâle, dans sa robe d'azur; il se leva, lui tendit les bras; mais il ne trouva plus à sa place qu'une tige de lis brisée, dont les pétales étaient épars sur le sol.

Alors le chevalier sortit de la salle. Dehors, subitement la campagne s'était enlinceullée de neige, comme si tous les anges du ciel s'étaient depuis des jours et des jours dépouillés de leurs plumes. Le pauvre abandonné passa devant le seuil, vêtu de bure, et le bourdon des pélerins à la main. Tous ses invités, les yeux remplis de larmes, s'étaient agenouillés, car pas un n'eût osé tenté de le retenir...

Et, depuis, oncques ne sait ce qu'il est de lui advenu.

L. ROGER-MILÈS



Dessins inédits de L. METIVET



Dessins inédits de L. METIVET

Les Parfums de Jn GIRAUD Fils

MAISON A PARIS
78, Rue des Petits-Champs
près la Rue de la Paix

A GRASSE
Adresse Télégraphique
PARFUMS-GRASSE

LE PARFUM RÊVÉ

Jn GIRAUD Fils à GRASSE *dont la plus récente création* LE PARFUM RÊVÉ *a fait sensation parmi les Lectrices du* Figaro Illustré *et a mérité à son auteur d'élogieuses attestations adresse à ses correspondantes avec ses remerciements l'expression de sa gratitude.*

GRACIEUSEMENT, *il adressera sur toute demande émanant des Lectrices de ce journal, une carte au parfum du jour* "LE PARFUM RÊVÉ" *pour être conservée dans un carnet ou dans une boîte de papier à lettres, à voilettes,* etc.

LE COFFRET ÉTRENNES 1905, *à l'intention des Lectrices du* Figaro Illustré, *contient en flacon le* PARFUM RÊVÉ, *ainsi qu'une boîte de poudre de riz et un savon à ce parfum. Toutes les Lectrices qui auront le choix de leurs Etrennes demanderont cet élégant Coffret. Il sera expédié franco domicile à la personne à qui il est destiné; si l'expéditeur joint une carte à sa commande, cette carte accompagnera l'envoi,*

Les commandes doivent être adressées à Jn GIRAUD Fils, *à Grasse (Alpes-Mes) qui garantit ces expéditions franco domicile contre un mandat de* 18 fr. 50 *pour la France continentale et les pays circonvoisins.* Un fr. en sus (19.50) *pour les autres pays en raison du supplément du* colis-postal, emballage d'outre-mer.

Les demandes, commandes ou mandats doivent être adressées à Jn GIRAUD Fils, fabricant de parfumerie, à GRASSE (Alpes-Maritimes)

ÉTRENNES 1905

Les expéditions seront faites dès la réception des commandes, à moins qu'une autre indication n'y soit mentionnée telle que : pour parvenir VEILLE DE NOEL, du JOUR DE L'AN, de telle FÊTE, ANNIVERSAIRE, etc





Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux
10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)
PARIS
LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles — FAUTEUILS-PORTOIRS de tous systèmes — VOLTAIRE ARTICULÉ avec tablette-appui pour malade oppressé

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or
Expositions { Lille, 1902 / Reims, 1903 } Grands Prix
SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES — Téléphone 818-67

EAU DE SUEZ

DENTIFRICE
ANTISEPTIQUE
VACCINE DE LA BOUCHE
POUDRE & PÂTE DENTIFRICES DE SUEZ
EUCALYPTA
EAU DE TOILETTE HYGIÉNIQUE
EN VENTE PARTOUT
DÉPÔTS
PARIS

CYCLES, GEORGES RICHARD

23 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS

ATELIERS de CONSTRUCTIONS et RÉPARATIONS de CHAUDRONNERIE en TOUS GENRES
Appareils en Cuivre et Tôle
POUR DISTILLERIES, CONFISERIES, TEINTURERIES, BAINS & LAVOIRS
Installations de Machines à Vapeur
BAIGNOIRES — HYDROTHÉRAPIE ET CHAUFFAGES EN TOUS GENRES
ÉTABLISSEMENTS
JUSTRABO
Ingénieur Constructeur
BUREAUX & MAGASINS :
9bis, Impasse de l'Orillon
20, Rue de l'Orillon, PARIS

CRÈME POUDRE SAVON SIMON

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR VELOUTER la peau du visage et des mains

Refuser les Imitations

LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIÈCLE
Plus de cheveux blancs
CONCENTRÉ WILSON
Recolorant instantané des cheveux et de la barbe sans les teindre. Par poste 5,50.
TAVERNIER, Chim.-Pharm.
43, quai Fulchiron, Lyon.



LES CAPSULES D'APIOL DES DRS JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT les DOULEURS, RETARDS, SUPPRESSIONS des ÉPOQUES
Dépôt Gal Phie SÉGUIN 165 Rue St Honoré, Paris

CADEAU

utile et de valeur offert à tout acheteur

AVIS ET BON CONSEIL

Pour avoir une bonne montre garantie et au prix réel de fabrique, écrivez à M. DIRAS, Directeur du GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON (Doubs), qui envoie *gratis* et *franco* le magnifique album illustré contenant le plus grand et le plus beau choix de montres, bijouterie, réveils et pendules.

Nouvelle montre CHRONOMÈTRE LA NATIONALE, boîte acier noir ou métal blanc, ancre 15 rubis, réglée à 20 secondes par jour, 23 fr. ; qualité extra, réglée à 10 secondes, 35 fr. Se fait également en argent, plaqué or et or. PAS DE CONCURRENCE POSSIBLE

AUTOMOBILES ET MOTEURS TONY HUBER

56 Rue du Vieux Pont-de-Sèvres BILLANCOURT (Seine).



M. Henry Fournier

L'Année des HOTCHKISS



Née en 1903, la voiture **HOTCHKISS** a, en moins d'un an, atteint u degre de perfection mécanique supérieur à celle des plus anciennes e des plus célèbres marques françaises et étrangères.

En douze mois, le moteur **HOTCHKISS** a réalisé un ensemble d performances qui, pour les maisons rivales, représentent un effort de plu de dix laborieuses années.

La **HOTCHKISS** est en effet la marque jeune, élégante, triomphatrice dont voici les dernières et probantes victoires :

Dans le circuit des Ardennes, la voiture **HOTCHKISS** conduite pa LE BLON, couvre un tour de **120 kilomètres, en 1 heure 9 minute** réalisant pour la première fois un parcours effectif de **105 kilomètres dans l'heur**

Dans la course de côte du Mont-Ventoux la voiture **HOTCHKISS**, conduite par LE BLON, grav la formidable pente longue de **24 kilomètres, en 22 minutes 29 secondes**, battant de loin tous les records de 1903.

Triomphateur sur la route, le moteur **HOTCHKISS**, triomphe également sur l'eau.

A Trouville, le canot **HOTCHKISS**, premier des marques françaises dans la course de Paris à la mer, enlève dans une allure impressionnante la classique Coupe Gaston MENIER, ramenant en France l'envié trophée international, et se classant ainsi devant toutes les marques françaises et étrangères.

A Lucerne enfin, le canot **HOTCHKISS**, renouvelle et confirme ses précédents exploits, en conquérant de haute lutte la Coup internationale des Quatre-Cantons, prenant ainsi un succès éclatant sur ses plus redoutables concurrents.



La voiture **Hotchkiss** gravissant le Mont-Ventoux, 24 kilomètres en 22 minutes.



Le canot **Hotchkiss**, piloté par Henry Fournier, gagnant de la Coupe Gaston Menier, et de la Coupe Internationale du Lac des Quatre-Cantons.

Le Livre d'Or des HOTCHKISS

Les merveilleuses qualités des **HOTCHKISS** ont valu à ces voitures, souples, silencieuses, impeccables, une vogue immédiate dans la plus haute société, comme le prouvent quelques noms notés au hasard parmi ceux des enthousiastes adeptes des **HOTCHKISS** : MM. le Prince de la Tour d'Auvergne, S. A. I. le prince Djemil Toussoun, le Marquis de Palard, le Prince de Wagram, le Baron Lepic, le Comte Lepic, Lord Carnavon, le Chevalier Pio Perrone, le Capitaine Laycock, Baron James de Rothschild, le Commodore Morton Freman Plant, Deydé, Arnaud de l'Ariège, Dussol de Cartassac, Mulhbacher, Seligman, Lord Lansdall, Lord Shrewsbury and Talbot, C. Siray, A. Riguelle, Alovizi, E. Cattier, Kessler, Kerne, Carlos Padras, Fitch Schepart, Clarence Jones, et tant d'autres encore !

Voitures de précision, les **HOTCHKISS** sont l'apanage exclusif de la Société "Paris-Automobile" dirigée par M. Henry Fournier, 48 et 50, Rue d'Anjou, Paris.



Hotchkiss 20 H. P.

Concessionnaire exclusif :
Société "*Paris-Automobile*" Henry Fournier, Directeur,
48 et 50, Rue d'Anjou (VIII[e] Arr[t]).